TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
NOUVELLE SÉRIE : DROIT ET LETTRES. — N° 20

LA LANGUE POLONAISE DANS LES PAYS RUTHÈNES

PAR

ANTOINE MARTEL

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

ANDRÉ MAZON

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

LILLE

—

1938

LA
LANGUE POLONAISE
DANS LES PAYS RUTHÈNES

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
NOUVELLE SÉRIE : DROIT ET LETTRES. — N° 20

LA LANGUE POLONAISE DANS LES PAYS RUTHÈNES

UKRAINE ET RUSSIE BLANCHE
1569-1667

PAR

ANTOINE MARTEL

MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

ANDRÉ MAZON

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

LILLE

—

1938

PRÉFACE.

Antoine Martel, *maître des conférences de langue et de littérature russes et de langue et de littérature polonaises à la Faculté des lettres de Lille, mourait à Besançon, après une longue maladie, le 12 octobre 1931, en sa trente-deuxième année. Il était celui de nos jeunes slavisants sur qui nous fondions les plus grands espoirs.*

Né à Baume-les-Dames, sur le Doubs, le 2 février 1899, ce montagnard avait fait toutes ses études dans la capitale : au Lycée de Versailles, au Lycée Louis-le-Grand, puis à la Sorbonne en même temps qu'au Collège de France, à l'École des Hautes Etudes et à l'École des Langues orientales. M. Paul Boyer *l'avait initié au russe, M. Henri* Grappin *au polonais, M. Jordan* Ivanov *au bulgare. Il avait eu la rare fortune d'être, pour le vieux slave, l'un des derniers élèves d'Antoine* Meillet. *Il m'avait donné la fierté d'avoir en lui, à mes débuts à Paris, le disciple qui me faisait le plus d'honneur, l'apprenti savant qui conquérait sous mes yeux ses titres de maîtrise, avant de devenir bientôt le jeune collègue qui ranimerait notre confiance en l'avenir de nos études.*

Ce n'est pas ici le lieu ni de retracer une carrière dont les étapes ont été déjà marquées ailleurs, ni même d'évoquer une figure assez proche de nous pour demeurer encore vivante. Antoine Martel *nous laisse l'exemple d'une vie brève, mais ardente et toute pleine d'une activité généreuse. Il nous laisse aussi une œuvre d'historien, par laquelle nous pouvons mesurer ce qu'il eût fait, si la mort ne l'avait pris avant l'heure* [1].

Cette œuvre tient tout entière dans deux livres. Elle nous apparaît comme un monument en deux parties : le Michel Lomonosov, *d'une part, et le présent volume, d'autre part : cette* Langue polonaise dans les pays ruthènes *que nous publions aujourd'hui. Mais cette œuvre double est une par son inspiration. Antoine* Martel, *ainsi que je*

[1] *Voir la notice nécrologique que j'ai publiée dans la* Revue des Études slaves *(tome XI, 1931, pp. 283-286) et la préface de M. Paul Boyer à l'ouvrage posthume d'Antoine Martel,* Michel Lomonosov et la langue littéraire russe (*Paris, 1933,* Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad, tome XIII, *et* Travaux et mémoires de l'Université de Lille, tome XVI).

l'écrivais au lendemain de sa mort, était allé tout droit, de son propre mouvement, aux deux sujets qui sollicitaient sa curiosité de chercheur et entre lesquels il apercevait un problème commun : celui de l'adoption d'une langue littéraire. Russisant, il voulait définir le rôle de Lomonosov dans la formation du russe littéraire. Polonisant, il se préoccupait, parallèlement, de saisir dans les pays ruthènes les phases de la concurrence entre trois langues littéraires, — le slavon, le latin, le polonais —, durant le dernier tiers du XVIe siècle et les trois premiers quarts du XVIIe. Mais l'ordre d'importance qu'il attribuait d'abord à ces deux sujets s'était bientôt renversé. Il s'était aperçu qu'il ne pourrait pénétrer l'œuvre linguistique de Lomonosov aussi profondément qu'il en avait l'ambition sans une vaste enquête à travers les imprimés russes du XVIIIe siècle, enquête exigeant un séjour de plusieurs années en Russie. Il sentait en même temps que le problème des relations intellectuelles entre l'Ukraine et la Pologne, sur lequel il pouvait plus aisément se documenter, tenait de près à tout un ensemble de pensées qui lui étaient chères sur les limites qui s'imposent au catholicisme dans l'Europe orientale, ou plutôt sur l'union des Églises d'Occident et d'Orient. Son premier travail devait dès lors se réduire à un mémoire sur la doctrine de Lomonosov en matière de style et de grammaire, tandis que son étude sur la langue polonaise dans les pays ruthènes de 1569 à 1667 se développait en étendue et en profondeur.

Antoine Martel *a eu le bonheur d'achever cette étude, au moins en ses traits essentiels. Il n'a pu, malheureusement, y mettre la dernière main. Son ouvrage est fortement composé, et les matériaux, tant manuscrits qu'imprimés, en sont abondants et solides. Il n'eût pas manqué, si le temps ne lui avait été compté, de les coordonner mieux encore qu'il ne l'a fait, d'en parfaire la cohésion, d'en dégager avec plus de force le témoignage. Mais ce suprême effort, qui lui a été refusé, n'aurait guère atteint que la forme de son travail : il n'en aurait pas modifié, ni même enrichi le fond. Tel quel, le manuscrit qu'Antoine* Martel *nous a légué nous livre bien toute sa tâche et les conclusions qu'il en tirait, et c'est pourquoi nous avons cru de notre devoir, M. Boris* Unbegaun *et moi-même, de le publier en l'état où il nous est parvenu (transcriptions y comprises) en prenant sur nous la responsabilité des imperfections auxquelles l'auteur seul aurait eu le droit — et la possibilité — de mettre bon ordre. C'est à nous que les lecteurs jugeant cette publication prématurée devraient réserver leur sévérité.*

Le dessein d'Antoine Martel *est, en tout cas, réalisé : éclairer d'une lumière neuve l'histoire encore mal connue de la vieille civilisation slavo-byzantine dans cette vaste région de confins où s'affrontent les civilisations ruthène, lithuanienne et polonaise : en Russie Blanche et en Petite-Russie. Sa thèse est nette et de bonne foi : le slavon dégé-*

néré des Ruthènes, aussi incapable que la langue vulgaire, faute de grammairiens et de grands écrivains, de devenir l'organe d'une littérature, a cédé naturellement la place, au XVIIe siècle, aux représentants d'une civilisation supérieure : au latin et au polonais, forts de leur tradition ancienne et riches de réalisations et de promesses. Défaite spontanée, et que les Ruthènes eux-mêmes ont précipitée plus qu'ils ne s'y sont opposés ; défaite dont la civilisation polono-latine a recueilli pour un temps le bénéfice, et cela non pas à la suite d'une offensive habile ou brutale, mais par le simple effet de la force lente et irrésistible qui, dans tous les pays de bilinguisme, tend à trancher le problème de la langue littéraire au profit de la langue la plus lourde de civilisation et de progrès. C'est là un drame dont le retentissement a été profond dans le développement des régions occidentales et méridionales du domaine russe, mais qui n'intéresse pas moins l'histoire générale, car il se retrouve sous des formes plus ou moins semblables, partout où plusieurs civilisations s'efforcent réciproquement de se pénétrer, sur les confins celto-latins de la Bretagne médiévale comme sur les confins slavo-helléniques de la Macédoine moderne. L'éveil des « consciences nationales » a, de notre temps, rendu ce drame plus complexe et parfois met en question son dénouement. Mais les données, pourtant, n'en ont guère été modifiées, non plus que son évolution, et c'est de cette « constante » historique que le livre d'Antoine Martel *nous donne la démonstration.*

Le jeune savant à qui nous sommes redevables de ce livre a bien mérité de la slavistique à la fois comme philologue et comme historien. Son nom restera attaché, dans nos études, à deux des chapitres les plus curieux de l'histoire du monde slave.

Les lecteurs d'Antoine Martel *me sauront gré de remercier en leur nom M. Boris* Unbegaun *qui, docile à la dernière volonté de l'auteur, s'est consacré à la publication de ce second et dernier volume comme à celle du premier avec tout le dévouement qui se doit au souvenir d'un ami.*

C'est au nom de ces mêmes lecteurs que je tiens à remercier aussi l'Institut français de Varsovie, sous les auspices duquel Antoine Martel *avait poursuivi ses recherches, et l'Université de Lille, qui a tenu à rendre hommage une fois de plus à la mémoire de son jeune collaborateur en s'associant à la publication de ce second volume comme à celle du premier.*

André MAZON.

INTRODUCTION.

Les diverses peuplades slaves ne semblent pas avoir possédé de langue écrite avant que des missionnaires chrétiens ne fussent venus à elles. Les textes des Écritures, les livres liturgiques sont les premiers ouvrages qu'elles connurent et, pour un temps assez long, ils devinrent le modèle dont s'inspirèrent leurs scribes et leurs écrivains. Mais, alors que l'Église d'Occident avait apporté le latin aux Tchèques, aux Polonais, aux Slovènes et aux Croates, les messagers de Constantinople arrivèrent chez les Moraves, les Bulgares et les Slaves du Dniéper avec des textes rédigés dans la langue des Slaves de Salonique, que saint Cyrille avait notée vers 863. Ainsi, les Slaves reçurent deux langues écrites différentes, suivant le point d'attache des missionnaires qui les convertirent : pour les uns, ce fut le latin ; pour les autres, ce qu'on est convenu d'appeler le vieux slave.

Dans un cas comme dans l'autre, les missionnaires n'avaient pas tenu compte de la diversité des parlers en usage chez les peuples qu'ils abordaient. Les propagateurs du rite romain avaient agi ainsi par principe. Quant aux apôtres de la liturgie byzantine, ils avaient constaté que la langue de Cyrille et de ses disciples était comprise de toutes les peuplades slaves qu'ils connaissaient, et qu'elle pouvait par conséquent être utilisée en Moravie comme à Salonique, en Bulgarie comme à Kiev. De fait, le slave ne s'est divisé en langues distinctes que peu avant l'époque historique, au VIIe et au VIIIe siècle après J.-C. ; il n'est pas douteux qu'au IXe et au Xe siècle tous les Slaves s'entendaient encore entre eux sans difficulté.

L'évolution propre de chaque langue slave, l'extension de la culture et l'éveil de la conscience ethnique dans chaque pays slave devaient provoquer une crise, aussi bien chez ceux d'entre eux qui dépendaient de Rome que chez ceux qui se rattachaient à Constantinople. Un moment vint, en effet, où le latin comme le vieux slave durent se doubler d'une autre langue écrite plus propre à transmettre une pensée vivante.

Les Slaves catholiques réalisèrent aisément la limitation du latin à l'usage des gens d'Église et la notation de la langue qu'ils parlaient ; il leur suffit d'inventer des signes ou des combinaisons de lettres pour exprimer les sons dont ils ne trouvaient pas l'équivalent dans l'alphabet latin. Le XVIe siècle vit naître ainsi une brillante littérature en langue nationale aussi bien en Dalmatie qu'en Bohême et en Pologne. La langue morte n'avait, en apparence, aucun trait commun avec celle que l'on parlait, et son souvenir ne risquait pas de troubler ceux qui observaient autour d'eux la langue vivante qu'ils devaient écrire.

Les Slaves orthodoxes, au contraire, finirent par être victimes de ce premier bienfait d'avoir eu de bonne heure une langue religieuse immédiatement intelligible. Il leur fallut un long temps avant de sentir que leur langue d'Église devait être limitée à l'usage des clercs, et qu'il fallait partir de l'observation de la langue vivante pour composer une nouvelle langue écrite. C'est qu'en effet le vieux slave avait été noté comme un idiome vivant au IXe siècle, et qu'au XVIe siècle il conservait encore beaucoup de mots, parfois même des phrases entières, dont la signification demeurait transparente aussi bien pour des Bulgares que pour des Russes. De plus, dans les diverses contrées où on l'employait, le vieux slave s'était enrichi de formes et de mots tirés des parlers locaux, et sa prononciation avait subi des adaptations variées. D'où l'apparence non pas seulement d'une filiation entre la langue d'Église et la langue parlée, mais d'une identité foncière de l'une et de l'autre.

L'illusion était facile surtout chez les Slaves de l'Est dont la langue ne présente pas l'évolution morphologique rapide que l'on observe, par exemple, en bulgare. Au début du XIXe siècle encore, une école de philologues et d'écrivains russes, celle de Šiškov, affirmera que le russe n'est autre chose que le slavon : celui-ci ne semblerait si lointain que parce qu'une séculaire incurie l'a fait oublier, mais, avec quelque effort, les Russes auront tôt fait de reprendre possession de ce vocabulaire qui est leur, et qui doit redevenir le plus bel ornement de la langue littéraire.

De là, beaucoup d'hésitations lorsqu'il s'est agi d'élaborer chez les Slaves de l'Est des langues littéraires diversifiées : des essais de remise en honneur de la vieille langue, des formules de compromis ont mis en échec la notation pure et simple de la langue parlée. Parfois même la tradition slavonne a paru exclure à ce point l'utilisation des parlers locaux que les écrivains qui portaient une pensée et cherchaient un public ont trouvé plus simple d'adopter comme langue écrite une langue étrangère vivante. C'est ainsi que le français connut une fortune exceptionnelle en Russie au

XVIIIe siècle et au début du XIXe, si bien que Puškin lui-même s'impatientait du peu de ressources qu'offrait le russe traditionnel pour traduire sa pensée. Ainsi encore le polonais servit abondamment dans les pays du Moyen Dniéper avant d'être remplacé par une autre langue, étrangère du reste aussi aux parlers locaux : le russe littéraire.

L'objet de la présente étude est de décrire une de ces crises du slavon dans ses manifestations et dans ses causes. Nous avons étudié, par ailleurs, par quel compromis la langue littéraire russe a pris forme au XVIIIe siècle, et le rôle que Lomonosov a joué dans son élaboration [1]. Ici nous nous proposons de montrer comment, à la fin du XVIe siècle et au début du XVIIe, les pays ruthènes, où l'on employait les parlers ukrainiens et blanc-russes, essayèrent, sans y parvenir, de remettre en honneur la tradition slavonne, pour finir par trouver plus aisée l'adoption d'une langue voisine : le polonais.

*
* *

Il est besoin, pour préciser le sens des faits dont nous allons rendre compte, de justifier l'emploi des termes qui nous seront familiers, et de dire brièvement en quoi les limitations d'espace et de temps que nous nous imposons ne sont pas aussi arbitraires qu'elles peuvent le sembler au premier abord.

Le titre de notre ouvrage contient une expression que l'on trouvera souvent au cours de ce travail, c'est celle de : *pays ruthènes*. Cette expression nous a paru s'imposer pour éviter la confusion qu'aurait créée l'emploi des mots *pays russes*, *Russie*, auxquels s'associe dans notre esprit l'idée d'une contrée possédant une forte unité ethnique et administrative, avec Moscou, puis Pétersbourg, comme centre. Or, au XVIe et au XVIIe siècle, les régions que nous voulons observer n'avaient de commun avec Moscou qu'une parenté dans les dialectes et l'identité du rite byzantino-slave de leur culte orthodoxe. Mais, de ce dernier point de vue, elles étaient également proches de la Moldavie et des pays serbes et bulgares. Quantité de traits, par contre, les différenciaient de la Moscovie.

C'est qu'en effet l'unité de cette *Rus'*, de cette *russkaja zemlja* dont parle la *Chronique* de Nestor, a été éphémère. Le fait est patent si l'on envisage cette unité sous l'angle politique, puisque le groupement de toute cette « terre » en un seul État n'a duré que pendant quelques années du XIe siècle au temps du Grand Prince Jaroslav

[1] *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, Paris, 1933 (*Bibliothèque de l'Institut français de Léningrad*, XIII).

de Kiev, et que jamais plus elle ne s'est trouvée reconstituée [1]. La fragilité n'a pas été moindre de l'unité de civilisation qu'ont connue jusqu'au XIIIe siècle les Slaves de l'Est, établis de part et d'autre du grand chemin d'eau : Dniéper, Lovat', lac Il'men'. L'origine de cette civilisation identique était triple : parlers voisins qui relevaient des trois futurs dialectes dits russes ; domination uniforme établie par l'aristocratie varègue, laquelle devait se traduire par un régime politique et social semblable au temps des Rjurikoviči ; enfin et surtout, conversion quasi simultanée par des missionnaires venus de Byzance, qui avaient apporté les arts et les sciences en même temps que la foi. Si la *Rus'* politique manquait de tête, elle avait du moins, pour ainsi dire, un cœur : la ville de Kiev où se rencontraient les plus brillants représentants de la civilisation chrétienne nouvelle, savants, artistes et saints. Mais, dès la fin du XIIe siècle, cette unité spirituelle devait tendre à s'effacer.

Le domaine primitif de la *Rus'* coïncidait à peu près au XVIe siècle avec le bassin du Dniéper et de ses affluents, le fleuve en constituant l'artère centrale. Or la poussée continue des Slaves occidentaux dans la direction de l'Est déplaça l'équilibre de ce domaine par rapport à Kiev. Vladimir, Suzdal' naquirent et devinrent puissants sur la haute Volga et ses affluents. Par ailleurs, tandis que Kiev, victime de la jalousie des princes, était ruinée, une vie nouvelle surgissait à l'ouest du Dniéper où paraissaient des capitales neuves, Halič et Vladimir sur le Buh, tout de même qu'au Nord Novgorod et Pskov prenaient leur physionomie propre de républiques.

C'est sur ce domaine, où la vie semblait s'être retirée du centre pour se porter à la périphérie, que des occupations étrangères prolongées, à partir du XIIIe siècle, allaient contribuer à diviser, en les différenciant encore, les descendants de la population baptisée sous Vladimir. Tatars, d'un côté, Polonais et Lituaniens, de l'autre, couperont en deux pour longtemps l'héritage des Rjurikoviči.

Les Tatars, après avoir établi une éphémère domination sur tous les princes « russes », s'installent solidement sur la Volga. Ils y restent deux siècles, et c'est à leur service que les princes de la bourgade de Moscou conçoivent un État gouverné autocratiquement, suivant une formule contre laquelle protestaient toutes les traditions de la *russkaja zemlja*. Le tsar, de ce fait, devient, pour les riverains du Dniéper ou du Lovat', aussi redoutable que le khan

[1] C'est à la suite du dernier partage de la Pologne que la politique des tsars « rassembleurs » atteignit ses plus grands résultats, mais la Galicie demeura toujours territoire autrichien, sauf pendant l'occupation partielle de 1914-1917.

tatar, et la crainte qu'il inspire n'est pas sans fondement, à en juger par la façon dont Ivan III traitera Novgorod, sans plus d'égards pour la vieille république russe que pour Kazan' et Astrachan' enlevées à l'infidèle.

Les Polonais, eux, avec l'aide des Hongrois, occupent au milieu du XIVe siècle la terre de Galicie qui ne devra plus jamais recouvrer son indépendance. A peu près à la même époque, les contrées arrosées par le Dniéper et par ses affluents sont soumises aux Lituaniens, dont le Grand-Duché s'étend de la Baltique à la Mer Noire. Les terres incorporées à la Pologne et à la Lituanie se trouveront ainsi soustraites à l'influence de Moscou, les unes jusqu'au XVIIe siècle, la plus grande partie jusqu'à l'époque des partages de la grande République, qui était née en 1569 de l'union des deux occupants occidentaux.

Cette diversité de sort marque profondément les contrées héritières des traditions de l'ancienne *Rus'*. Alors que les pays moscovites se sont accoutumés à l'absolutisme sous le joug tatar, les contrées de l'Ouest, mêlées à la vie de l'État polono-lituanien, ont pris goût à l'*aurea libertas* ; alors que les gens de Moscou ignoreront Réforme et Renaissance, ces deux vagues de fond s'étaleront largement dans toutes les régions de la double République. Les rapports ecclésiastiques eux-mêmes deviendront rares entre les orthodoxes de l'un et l'autre domaine, au point que la métropolie, à certaines époques, sera partagée [1].

C'est pour bien marquer cette profonde différenciation entre les deux éléments de l'ancienne *Rus'* que nous distinguerons des *terres de Moscou* les *pays ruthènes* inclus dans l'État polono-lituanien.

Pourquoi cependant n'avoir pas substitué à cette expression de *pays ruthènes* les termes plus concrets de *Blanche Russie* et d'*Ukraine* ? C'est que la distinction que nous établissons aujourd'hui

[1] En 1299, les princes de Suzdal' obtinrent du patriarche de Constantinople que le siège du métropolite fût transporté de Kiev à Vladimir sur Kljazma. Trois ans plus tard, en 1302, les princes de Volynie-Galicie à leur tour font en sorte que leur capitale Halič devienne la résidence d'un métropolite indépendant. En 1315, il y aura même une troisième métropolie, dite lituanienne. Ces deux dernières métropolies furent éphémères et intermittentes, surtout celle de Lituanie, et les ducs de Lituanie, puis les souverains de Pologne se bornèrent à intriguer à Constantinople pour que le métropolite de Moscou, qui venait parfois visiter ses ouailles sur leurs terres, fût un personnage dévoué à leur cause. Au XVIIe siècle, au moment du mouvement uniate, l'évêque uni Rutskij prit le titre de « métropolite de Kiev i vsea Rusi ». La hiérarchie orthodoxe reconstituée eut également un métropolite doté du même titre. Ce fut Pierre Mohila qui, le premier depuis bien longtemps, réinstalla sa résidence à Kiev.

entre ces deux pays n'était pas sentie à l'époque qui nous occupe [1]. Les rapports de toute nature étaient fréquents entre orthodoxes de Léopol et de Vilna : on échangeait des publications, des maîtres ; on avait des conciles communs. De plus, il existait un terme unique pour désigner l'ensemble des pays ruthènes à l'intérieur de la République : c'était le mot qui, en changeant d'accent, eut tant de succès à Moscou : *Róssija.* On le rencontre beaucoup plus souvent que l'ancien mot *Rus'*, et *Róssija* est distingué nettement de *Moskva*, qui ne se dit que du tsarat de Moscovie [2]. On différenciait de même *ruskij* (ou les adjectifs équivalents savants : *rosskij*, *rossijskij*, *rosejskij*, *rossijstij*) de *moskovskij* [3].

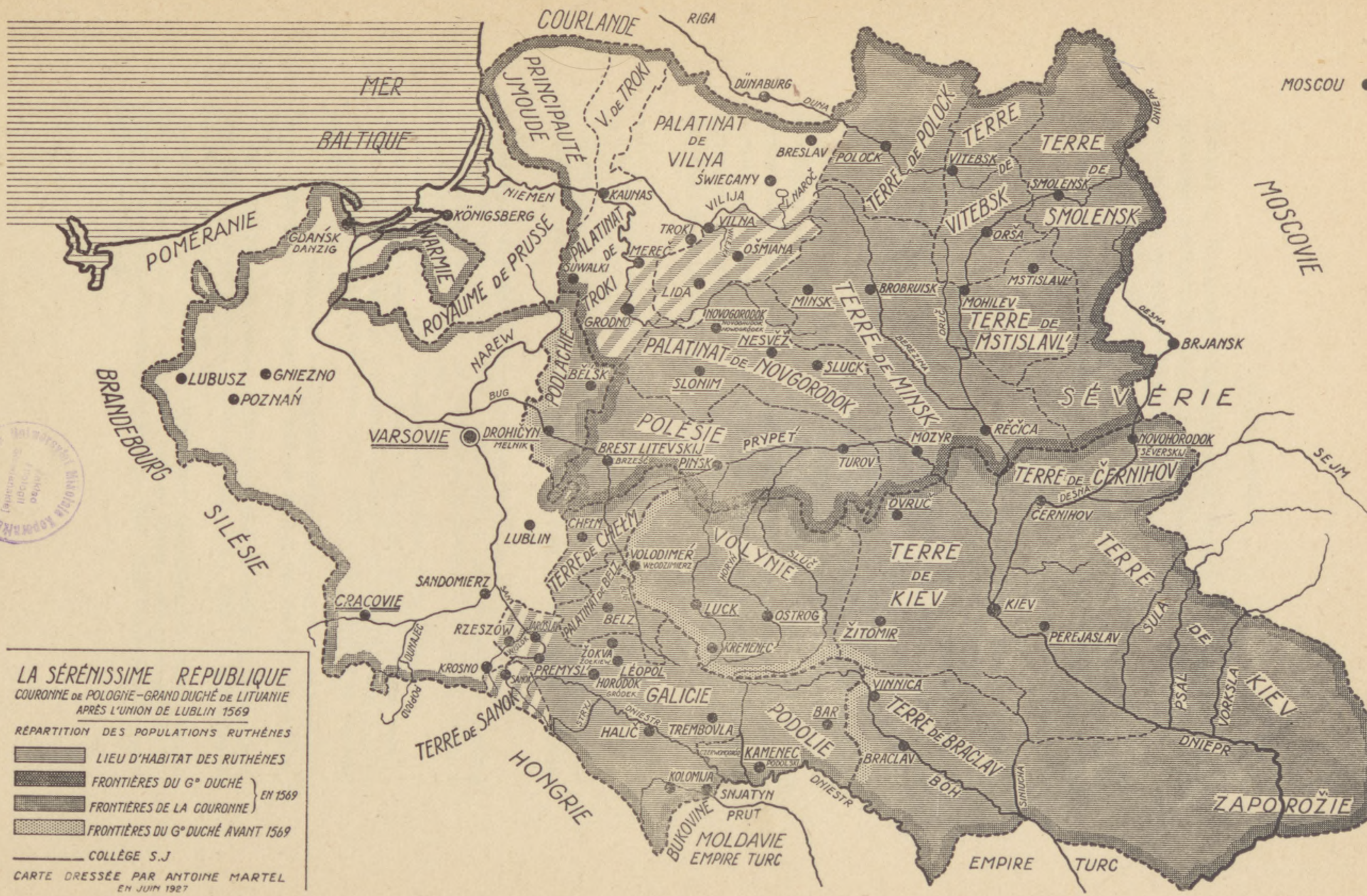
Quant au mot *Ukraina*, il était rare à cette époque, et n'était employé qu'au sens précis de *Marche* ainsi qu'il ressort d'un grand nombre de textes [4], et notamment de cette définition relevée par nous dans un des recueils manuscrits des *Litterae annuae Provinciae Poloniae Societatis Jesu* sous la date de 1609 : « Ukraina est extrema pars Regni Poloniae, ac ille tractus Russiae quo ultimi fines ac limites Regni clauduntur, estque regio ingens et pervasta camporum ferocissimorum ; ad aequora protenditur in longum fere Germanicis milliaribus octoginta, a Nestro Valachiae fluvio ad ipsum Boristhenum, ubi ille in Moschoviam decurrens in Pontum Euxinum delabitur, in latum vero dimidio fere minus supra ipsa littora Ponti Euxini est protensa, ipsisque ibi Tartaris contermina. Verum magnam partem inculta et inhabitata, solaque vicinia pars

[1] Kojalovič, dans la préface des *Dokumenty objasnjajuščie istoriju Zapadnorusskago kraja* (Saint-Pétersbourg, 1865), ouvrage destiné à appuyer la propagande anti-polonaise à l'étranger (aussi les textes sont-ils traduits en français), prétend que le mot *Russie* est le seul bon équivalent de l'expression *Rus'* (p. xv), mais on le voit lui-même obligé de justifier dans son texte cette traduction par une glose : *la Russie* (*c'est-à-dire les provinces russes*). Nous ne croyons pas que cette combinaison facilite à un Français l'intelligence du fait. Les historiens russes et les Ukrainiens du parti dit « moscophile » ont constamment joué avec l'ambiguité de l'adjectif *russkij* qui se trouve correspondre dans l'usage courant à la fois au vieux substantif *Rus'*, et au substantif moderne *Rossija*, lequel, encore que né dans les pays de l'Ouest, a été adopté par les tsars de Moscou pour désigner leur État. Voir notre article dans les *Mélanges offerts à M. Paul Boyer*, Paris, 1925, pp. 270-279. Ils ont laissé croire ainsi qu'il y avait tradition ininterrompue entre la *Rus'* de Vladimir et la Russie moderne. Nous souhaiterions nous garder de cette confusion.

[2] Voir par exemple la dédicace de l'*Evangelie učitel'noe*, 1637, f. 3.

[3] « *...s' tekstu pravilnogo greckogo, i starožitnych našich ruskich i moskovskich služebnikov* », préface de P. Mohila au *Leiturgiarion* (Kiev, 1639), f. 7.

[4] Par exemple, dans le Panégyrique en vers de l'hetman des troupes Zaporogues, Petr Konaševič-Sahajdačnyj, par Cassien Sakovič (Kiev, 1622). La forme polonaise *Ukraina* se trouve dans le même sens dans le *Dialog o obronie Ukrainy* de Wojciech Kiszka, Dobromil, 1615.


LA SÉRÉNISSIME RÉPUBLIQUE
COURONNE DE POLOGNE–GRAND DUCHÉ DE LITUANIE
APRÈS L'UNION DE LUBLIN 1569
RÉPARTITION DES POPULATIONS RUTHÈNES
LIEU D'HABITAT DES RUTHÈNES
FRONTIÈRES DU Gᴰ DUCHÉ
FRONTIÈRES DE LA COURONNE
EN 1569
FRONTIÈRES DU Gᴰ DUCHÉ AVANT 1569
COLLÈGE S.J
CARTE DRESSÉE PAR ANTOINE MARTEL
EN JUIN 1927
MER BALTIQUE
COURLANDE
RIGA
DÜNABURG
DUNA
MOSCOU
MOSCOVIE
PRINCIPAUTÉ JMOUDE
V. DE TROKI
PALATINAT DE VILNA
BRESLAV
POLOCK
ŚWIECANY
NAROČ
VILIJA
VILNA
KAUNAS
NIEMEN
KÖNIGSBERG
POMÉRANIE
GDAŃSK DANZIG
WARMIE
ROYAUME DE PRUSSE
PALATINAT DE TROKI
SUWALKI
TROKI
MEREČ
OŠMIANA
LIDA
GRODNO
TERRE DE POLOCK
TERRE VITEBSK DE VITEBSK
TERRE DE SMOLENSK
SMOLENSK
ORŠA
MSTISLAVL'
MOHILEV
TERRE DE MSTISLAVL'
BROBRUISK
MINSK
TERRE DE MINSK
NOVGORODOK
NESVEŽ
SLUCK
PALATINAT DE NOVGORODOK
SLONIM
DESNA
BRJANSK
SÉVÉRIE
DNIEPR
BRANDEBOURG
LUBUSZ
GNIEZNO
POZNAŃ
NAREW
BUG
PODLACHIE
BELSK
VARSOVIE
DROHIČYN
MELNIK
POLESIE
BREST LITEVSKIJ
BRZEŚĆ
PINSK
PRYPET
TUROV
MOZYR
REČICA
NOVOHORODOK SEVERSKIJ
SEJM
TERRE DE ČERNIHOV
ČERNIHOV
OVRUČ
SILÉSIE
LUBLIN
CHEŁM
TERRE DE CHEŁM
VOLODIMER
WŁODZIMIERZ
VOLYNIE
SLUČ
HORYN
TERRE DE KIEV
KIEV
PEREJASLAV
ŽITOMIR
LUCK
OSTROG
KREMENEC
SANDOMIERZ
CRACOVIE
PALATINAT DE BELZ
BELZ
RZESZÓW
JAROSŁAW
KROSNO
DUNAJEC
POPRAD
ŽOKVA
ŻÓŁKIEW
PREMYSL
HORODOK
GRÓDEK
LÉOPOL
GALICIE
TERRE DE SANOK
SAN
HONGRIE
HALIČ
DNIESTR
TREMBOVLA
PODOLIE
BAR
KAMENEC
VINNICA
TERRE DE BRACLAV
BRACLAV
BOH
KOLOMIJA
SNJATYN
PRUT
BUKOVINE
MOLDAVIE EMPIRE TURC
EMPIRE TURC
SINIUCHA
SULA
PSAL
VORKSLA
TERRE DE KIEV
ZAPOROŽIE

Russiae a Ruthenis praecipue cum Polonis permisce excolitur quantum permittunt Tartarorum atque Kozakorum frequentissimae ac pene perpetuae depopulationes...» [1].

Le terme *Malaja Rossija* était plus fréquent, tout en n'étant pas commun. On le trouve à plusieurs reprises sous la plume du lexicographe Pamvo Berynda [2], et également chez Johannice Galjatovskij [3]. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on pourra découvrir la notion de Ruthénie Blanche dans l'adjectif *bělorosskij* [4].

Dans cette *Róssija* demeurait une population qui se regardait comme une et que les écrivains locaux désignaient par les formules : *rod rossijskij*, ou bien *rod rossijstij* [5] ou encore *russkij narod* [6], *narod rossijskij* [7]. Ce peuple croyait même qu'il parlait une langue unique : *russkij jazyk* [8]. Si Ukrainiens et Blancs-Ruthènes d'alors avaient le sentiment si net de ne former qu'un seul groupe ethnique, c'est qu'ils se sentaient différents essentiellement des Moscovites, qu'ils considéraient comme des Barbares, et aussi des Polonais dont la religion offrait un rite différent. Le sens de cette unité ruthène n'empêchait pas du reste, comme nous le verrons, que ces régions n'eussent un loyalisme sincère à l'endroit de la Sérénissime République, ni qu'en dépit de leur cohésion une diversité notable ne s'accusât dans leurs diverses parties.

* * *

Maintenant que nous avons défini les *pays ruthènes* comme l'ensemble des contrées de l'ancienne *Rus'* incorporées à l'État

[1] Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nº 12.013, f. 27.

[2] « ... *mater tvoja v Rossii Maloi... světla Velikaja Lavra Pečerska...* » : postface de l'*Anthologion*, Kiev, 1619 ; cf. postface de la *Postnaja Triod'* (Kiev, 1627), et dédicace du *Leksikon*, Kiev, 1627.

[3] *Nebo novoje*, Kiev, 1665 ; *Mesija pravdivyj* (Kiev, 1669), *passim*.

[4] « *v bělorosskich krainach* », *Tryfologion* (Kutejno, 1647), f. de titre, verso.

[5] Ex. : dans la préface de la grammaire intitulée ΑΔΕΛΦΟΤΗΣ, Léopol, 1591 ; — la première préface d'un *Časoslov*, Kiev, 1616 ; — la préface d'un *Anthologion*, Kiev, 1619, etc...

[6] Ex. : dans la préface de l'*Evangelie učitel'noe* (Evje, 1616) ; la dédicace de la *Kniga o věrě* (Kiev, vers 1620) ; la dédicace du *Leksikon* de P. Berynda (Kiev, 1627), etc...

[7] Ex. : dans l'Oraison funèbre d'Elisej Pleteneckij, *Kazanie na čestnom pogrebě*, Kiev, 1625 ; — la postface des *Dorofeja poučenija*, Kiev, 1628 ; — la dédicace du *Triodion* paru à Kiev en 1631, etc...

[8] Confuses sont les distinctions établies sporadiquement par Pamva Berynda dans son *Leksikon* de 1627 entre *ruski*, *volynski*, *litovski*, suivant certaines de ses gloses. Par exemple, on lira dans son ouvrage : *pětel'* : *česki i ruski kogut'*, *volynski pěven*, *litovski petuch*.

polono-lituanien, il nous reste à indiquer les frontières que nous leur attribuons à l'intérieur de cet État.

La tâche est aisée à l'Est, où nous adoptons la ligne de démarcation entre la République et le Tsarat. Cette limite, qui se confond à peu près avec la ligne de partage entre les parlers blancs-russes et ukrainiens, d'une part, et les parlers grand-russes, de l'autre, a peu varié jusqu'en 1667. Seule, la terre de Smolensk a passé de mains en mains dans la première partie du XVIIe siècle, mais la vie de cette région alors pauvre, peu peuplée, et sans vie culturelle, importe peu à l'objet de notre étude.

A l'Ouest, au contraire, la limite des pays ruthènes est plus délicate à tracer. On ne peut adopter ici une frontière politique, ni même administrative, qui corresponde à une limite ethnique. Il est malaisé de tracer une ligne de démarcation entre les populations lituaniennes et polonaises, d'une part, et l'élément ruthène, de l'autre, car, sur une large zone, orthodoxes et catholiques sont entremêlés. Ainsi, dans certaines régions comme la Podlachie, la terre de Lublin, le pays du Sanok, il y a eu dès l'époque historique des établissements polonais, mais la population s'y est toujours composée d'éléments divers. Ailleurs, du côté lituanien par exemple, les limites ethniques ont subi, au cours du temps, des déplacements considérables.

Pour ce qui est de la ligne de démarcation entre Lituaniens et Ruthènes, J. Jakubowski a montré qu'elle avait été sujette à de multiples variations, alors que, par contre, la frontière ethnographique entre la Prusse et la Courlande, d'une part, et la Lituanie, de l'autre, était demeurée presque immobile au cours des âges [1]. Il est établi que l'élément lituanien a marqué un recul sensible et continu devant l'élément ruthène : la toponymie suffit à marquer que les Lituaniens étaient installés autrefois sur le Pripet et sur le cours moyen du Dniéper [2]. Au XVIe siècle, la situation, suivant cet

[1] J. Jakubowski, *Studja nad stosunkami narodowościowemi na Litwie przed Unją Lubelską*, Varsovie, p. 2.

[2] A. Kočubinskij, « Territorija doistoričeskoj Litvy », *Ž. M. N. P.*, 1897, t. I. Le Grand Duché de Lituanie, constitué à la suite des conquêtes d'Olgierd et de Gédimine, s'était largement étendu sur des contrées peuplées d'allogènes. Aussi, du temps de ces deux princes, le territoire occupé par des populations lituaniennes ne représentait pas plus du quart de la surface de l'empire ; au temps de Witold, elle n'en égalait plus que le dixième. Au moment de l'Union de Lublin, après la perte de la terre de Smolensk, les Lituaniens n'habitaient encore qu'un sixième de leur duché. La densité de la population lituanienne compensait, il est vrai, ce déséquilibre dans une certaine mesure, si bien qu'en définitive un habitant sur deux du Grand Duché était lituanien (J. Jakubowski, *op. cit.*, pp. 6-10). Fr. Papée (*Litwa i Polska*, p. 23) attribuait au contraire aux Ruthènes les trois quarts de la population de cet empire, mais il ne donnait aucune justification de son calcul.

auteur, était la suivante : les Lituaniens occupaient, outre la région où ils se sont conservés jusqu'à nos jours, les districts de Lida (sans cette ville, bien qu'elle ait été fondée par eux), la majeure partie du district d'Oszmiana (sans cette ville) et la majeure partie du district de Święcany (sauf un coin, au sud-est, entre le lac Narocz et la Wilija). Les districts de Wilejka et de Dzisienka étaient déjà ruthènes ou ruthénisés. Quant à ceux de Grodno, de Kaunas (Kovno) et de Suwałki, les données ethnographiques étaient à peu de chose près ce qu'elles sont aujourd'hui [1].

La ligne de démarcation entre les populations polonaises et les populations ruthènes est également difficile à préciser, et nous ne saurions devancer les résultats des recherches qui se poursuivent [2]. En Podlachie, on trouve de bonne heure les deux éléments côte à côte, avec une majorité ruthène. De la terre de Lublin jusqu'aux Carpathes, les habitats respectifs n'ont pas été déterminés sans contestation. Les savants ukrainiens reportent volontiers à la Vistule, ou tout au moins au Wisłok, la limite des territoires jadis occupés par des Ruthènes, en y ajoutant une longue bande de colonies le long des Carpathes jusqu'à Spiš et Orava. T. Modelski a montré au *IVe Congrès des historiens polonais* (1925) que, bien que la science polonaise ne fût pas encore en état de fournir des données définitives sur cette question difficile, il fallait reviser quelques-unes de ces affirmations [3].

Nous avons marqué sur notre carte, par une grille horizontale, l'habitat approximatif des populations ruthènes, sans pouvoir tenir compte de la proportion d'éléments allogènes polonais et

[1] J. Jakubowski, *op. cit.*, pp. 3-4.

[2] La bibliographie des recherches menées avant 1893 se trouve dans I. Pervol'f, *Slavjane, ich vzaimnyja otnošenija i svjazi*, tome III, 2e partie, Varsovie, 1893, p. 5, note 2. Les plus récentes ont été enregistrées dans les bibliographies générales d'Ikonnikov, de Finkel et du *Kwartalnik historyczny*.

[3] T. Modelski établit que plusieurs établissements ruthènes entre le Dunajec et le Poprad, signalés comme primitifs, ne remontaient qu'au XIVe et même au XVIIIe siècle. Il indique encore qu'à l'est du Wisłok, à l'endroit de la courbe jalonnée par Krosno, Stryżów, Czudec, il y avait une région qui, au XVe siècle, dépendait administrativement de la Pologne et était liée aux paroisses latines depuis le début du XIVe siècle. Plus au nord, on trouve Rzeszów, un château ruthène sur la rive droite du San, mais un peu plus bas et sur la même rive, Bieliny, paroisse latine depuis 1325. Quant à la région entre San et Podlachie, c'était, dit T. Modelski, une *ukraina* polono-ruthène, où les *Ljachove ukrainianie*, dont parlent les manuscrits du XIIIe siècle, se mêlaient à la *Rus'*. Il y avait des églises orthodoxes à Lublin et sur la Wieprz, mais nous savons aussi que, dès 1286, il y avait un prêtre latin à Lublin (T. E. Modelski, « Sprawa pogranicza polsko-ruskiego w badaniach ruskich », *IV Zjazd historyków polskich w Poznaniu*, 1925, Sekcja II, 12 pp.).

lituaniens installés dans une bonne partie de ces régions, et souvent depuis fort longtemps. Mais l'uniformité de la grille dont nous avons recouvert l'ensemble des régions qui se reconnaissaient comme formant le « pays ruthène » ne doit pas nous faire oublier la diversité des éléments qui composaient celui-ci, diversité dont nous aurons à tenir compte et qu'il nous faut brièvement exposer.

* * *

La *Róssija* était composée en effet de diverses « terres » (*zemli*), sortes de régions naturelles aux limites relativement stables et dont la fortune politique avait été très inégale. Et de plus, en 1569, ces terres se trouvaient soumises à trois régimes administratifs distincts.

Les terres ruthènes, en effet, étaient comme les colonies des deux États dont l'union en une sorte de *Reich* avait été décidée à Lublin en 1569 : les unes dépendaient de la Couronne de Pologne et les autres du Grand Duché de Lituanie. Cette distinction subsista après l'Union de Lublin qui gardait aux deux États leur autonomie locale [1].

De plus, parmi les terres rattachées à la Couronne, il faut établir une subdivision. Les unes avaient été « incorporées » à l'État polonais, à la suite de leur conquête par Casimir le Grand, au XIVe siècle : la Galicie et la Podolie, auxquelles furent adjointes plus tard, après diverses vissicitudes, la terre de Belz et celle de Chelm ; ces contrées étaient, au point de vue administratif, purement et simplement assimilées aux provinces polonaises. Les autres avaient été mises dans la dépendance de la Couronne en 1569 seulement, pour faire pression sur la Lituanie qui tardait à conclure l'union : la Volynie, la terre de Kiev et celle de Braclav ; ces pays avaient reçu chacun un privilège qui leur laissa pour quelque temps leur physionomie propre.

Ainsi donc il y a lieu de distinguer des terres ruthènes vassales du Grand Duché les terres ruthènes vassales de la Couronne de Pologne et les terres ruthènes incorporées à la Couronne de Pologne. Cette division est capitale : elle ne saurait être perdue de vue quand on étudie la civilisation du vaste domaine qu'elles composent.

En dehors de ces différenciations administratives, les terres ruthènes offraient encore des diversités dues à leur situation géographique et à leur histoire particulière.

[1] Leur fusion intime ne s'opérera qu'à la veille des partages, par la Constitution du 3 mai 1773.

La plus riche des terres dépendant de la Couronne était la *Ruthénie de Halič*, ou *Galicie*, que l'on appelait aussi *Ruthénie Rouge* (*Rus' črĭvena, Ruś Czerwona, Russia Rubra*) [1].

Elle comprenait les hautes vallées du Dniestr, du Prut et du Buh, et s'étendait à l'ouest jusqu'au San. C'était une région fertile, dont une partie du sol, recouverte de terre noire, était excellente pour la culture des céréales. D'autre part, bon nombre de marchands qui trafiquaient entre l'Orient et l'Occident, les Vénitiens, par exemple, traversaient ce territoire, surtout après que les Turcs se furent installés à Constantinople. Ceci explique que, de tous les pays ruthènes, ce fut le plus riche en villes.

Le centre même de la vie du pays se déplaça à plusieurs reprises : du xe au xiie siècle, il se trouve dans la région de Peremyšl' (Przemyśl) et, dans celle de ces fameuses cités de Červen' (*grady Červenskija*), que Vladimir prit aux « Ljachs » en 981 [2]. Puis, en 1141, Halič devient capitale et connaît, avec le prince Jaroslav, une splendeur dont les traces n'ont pas disparu. Enfin, au début du xive siècle, Léopol est fondée par le Prince Léon Danilovič, et elle ne tarde pas à éclipser par son opulence les autres villes de Galicie.

Le pays comptait aussi de nombreux bourgs et bourgades (Trembowla, Kolomyja, Univ, Sambor), où les monastères étaient nombreux. Peremyšl' était le siège d'un évêché [3].

La Galicie est d'abord gouvernée par ses princes ruthènes, les Romanoviči. Au moment où leur lignée s'éteint, en 1338, un Polonais, le Duc de Mazovie, Boleslas Trojdenowicz, réussit à s'installer à la tête de la principauté, en passant ou en feignant de passer

[1] L'origine de cette seconde appellation est douteuse. Louis Leger a supposé qu'elle provenait du château de Červeń, aujourd'hui Czerwonogród, dans le district de Czortków, palatinat de Tarnopol (*Chronique dite de Nestor*, p. 378). Pour rendre compte de ce nom même, Leger suppose que le château était de brique. Il pourrait se faire aussi que l'énorme et soudain affleurement de grès rouges qui caractérise le pays n'ait pas été étranger à son nom. Michel Hruševs'kyj pense, lui, que dans ce mot il y a un rappel des *grady Červenskyja*, enjeu des luttes entre Polonais et Ruthènes au xie siècle et qu'il situe à l'emplacement du village actuel de Czermno au Nord-Ouest de Belz (*Istorija Ukrajiny-Rusy*, tome I, p. 182 ; cf. tome II, p. 609).

Les Autrichiens avaient appelé cette région *Galicie Orientale* parce qu'ils avaient arbitrairement désigné du nom de *Galicie* la région purement polonaise qui va du San à la Silésie. Depuis la reconstitution de la Pologne, quelques Polonais ont substitué *Petite Pologne* à *Galicie* dans la formule autrichienne et ils parlent de *Małopolska Wschodnia*. Ce second composé est aussi étrange que le premier, et il ne vaut pas mieux.

[2] *Chronique dite de Nestor*, traduite par L. Leger, ch. xxxviii.

[3] M. Hruševs'kyj, *Istorija Ukrajiny-Rusy*, tome V, pp. 262-263.

à l'orthodoxie. A sa mort, le roi de Pologne Casimir le Grand, à qui il était aussi uni par des liens de parenté, se présente comme héritier naturel de cette terre. Ce n'est pourtant qu'après vingt-six ans de lutte qu'il impose la reconnaissance de ses droits sur la Galicie et sur une partie de la Volynie (1340-1366). Mais, à la suite de cette conquête, il peut parler en maître absolu, fortifier les villes, organiser la colonisation polonaise, établir solidement l'Église latine, et supprimer la législation locale. Dès lors la Galicie sera indissolublement liée au sort de la Pologne.

Pendant quelque temps, sous le règne de Louis de Hongrie, il y aura bien là des lieutenants hongrois, mais Jagellon, en 1387, réoccupera sans peine tout le pays, où il appellera, comme Casimir, des colons polonais. Dans la seconde moitié du xve siècle, la Galicie se trouve constituée en palatinat subdivisé en quatre districts : Sanok, Peremyšl', Léopol, Halič ; Chelm et une partie de la Podolie lui seront rattachés par la suite. La terre de Belz fut érigée en palatinat indépendant à partir de 1462, lorsque la famille des ducs de Mazovie dont elle était le fief, n'eut plus de représentants. A la fin du xvie siècle, les rapports sont devenus si étroits entre la Petite-Pologne et la Galicie que les diètes provinciales se tiennent en commun.

La *Volynie* comprenait les cours supérieurs du Buh, du Pripet, du Styr' et du Horyn'. La ligne de partage des eaux entre les bassins du Buh, du Pripet et du Dniestr formait la frontière méridionale. A l'Ouest, avant que le pays de Chelm n'en eût été détaché, elle atteignait les terres de Sandomierz et de Lublin. La Volynie, dont la flore est encore celle de la région pontique, s'arrêtait au Nord, au bord des marais à végétation boréale. A l'Orient, le Sluč marquait approximativement sa frontière avec le pays de Kiev.

C'était encore une région riche en terres arables, bien que la forêt y couvrît toujours un bon quart du sol. Elle comptait deux villes principales : Vladimir (Volodimer, Włodzimierz) et Luck ainsi que d'autres cités moins importantes : Červen', Starožytnyj, Dorohobuž, Peresopnice, Peremil', Kremenec. A Ostrog, près du château des princes, une imprimerie et une académie devaient avoir au xviie siècle un temps de célébrité.

Les fleuves qui traversent le pays coulent vers le Nord, mais la Volynie n'en est pas moins une région de caractère méridional, et ses princes ont toujours regardé dans la direction des Carpathes. L'union de la Volynie et de la Galicie est réalisée à plusieurs reprises : avec Roman Mstislavič et Daniel (1198-1264), puis avec Georges L'vovič (1301-1308) qui donne à Vladimir la parure et la

vie d'une capitale. Mais le XIVe siècle sépare pour longtemps les deux pays. La Galicie devient polonaise, alors que la Volynie, disputée entre Polonais, Tatars et Lituaniens, finit par être solidement rattachée au Grand Duché [1], qui lui doit une bonne partie de son élite intellectuelle.

Les Polonais cherchent longtemps en vain à s'attirer la sympathie des nobles de Volynie, car ce pays doit, à leurs yeux, faire corps avec la Galicie. Les Volyniens se montrent non seulement de loyaux sujets, mais d'ardents défenseurs de l'État lituanien qui représente pour eux la patrie. C'est au milieu du XVIe siècle seulement qu'un changement s'opère dans les esprits. Vilna, préoccupée de défendre les contrées septentrionales du Duché contre les appétits moscovites, organise mal la défense de la Volynie contre les Tatars, alors que Sigismond-Auguste protège efficacement la Podolie voisine. Aussi, en 1566, à la Diète de Vilna, les représentants de la Volynie et de la Podlachie réclament-ils leur union à la Couronne de Pologne. Et cette union se trouve réalisée, sous la condition d'un privilège, le 23 mai 1569, à Lublin [2].

A la mort de Sigismond-Auguste, en 1572, le Grand Duché essaya de revendiquer la Volynie comme le pays de Kiev ; mais il dut céder devant les protestations des habitants, qui allaient partager, pour des siècles, les destinées de l'État polonais.

A l'Est de la Galicie et de la Volynie s'étendaient trois « terres », moins riches et moins peuplées à l'époque qui nous occupe : la *Podolie*, la *terre de Braclav* et celle de *Kiev*.

La *Podolie* et la *terre de Braclav* prolongent les plateaux fertiles de la Galicie entre le cours moyen du Dniestr et le haut Buh [3]. Les

[1] En 1349, Casimir le Grand conquit la presque totalité de la Volynie jusqu'à Brest et en annexa une partie en 1366 (le traité conclu alors entre Casimir et les descendants de Gédimine reconnaissait à la Pologne Ratno en Polésie, et les districts volyniens de Košer, Vladimir, Peremil' et Kremenec). A sa mort, en 1377, et jusqu'au principat de Witold, en 1392, la frontière changea à plusieurs reprises sur le territoire de la Volynie entre la Couronne et le Grand Duché : en 1377, Vladimir fut réoccupé par les Lituaniens, puis perdu à nouveau par eux, ainsi que la terre d'Ostrog et celle de Kremenec. De 1387 à 1392 Luck fut même administré par des lieutenants polonais. A la mort de Witold, en 1430, les Polonais devaient essayer de reprendre pied en Volynie comme en Podolie, mais après une longue campagne où les fortunes furent diverses, la Volynie fut, en 1452, agrégée au Grand Duché pour plus d'un siècle. Le Palatinat de Belz et la terre de Chelm seulement en furent détachés et rattachés à la Couronne qui, par là, poussa un coin profond à l'intérieur du Grand Duché.

[2] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej do upadku Rzeczypospolitej Polskiej*, Cracovie, 1912, p. 168.

[3] Les termes *Podolija*, *Podole*, n'apparaissent que vers la moitié du XIVe siècle ;

villes y étaient rares : Kamenec, Braclav et Bar avaient seules quelque importance. Cette région, qui avait peu d'unité organique, eut des liens assez lâches avec le Kiev du XIe siècle. Ses boïars ont résisté, au XIIIe siècle, à Daniel de Galicie ; puis, sans coup férir, les Tatars s'y installent pour plus d'un siècle (1250-1362). Casimir le Grand, lorsqu'il occupe la Galicie, respecte la Podolie, car la neutralité et même l'alliance des Tatars lui importaient. Les princes lituaniens furent plus hardis. En 1362, Olgierd chasse l'infidèle, met en état de défense Smotryč et Kamenec, place les princes Korjatovič à la tête du pays. Ceux-ci devaient avoir de bons rapports avec les Polonais : ils accordent des privilèges aux marchands de Cracovie, dotent Kamenec du droit de Magdebourg, autorisent les Dominicains à s'établir à Smotryč. La Podolie devint l'un des enjeux de la lutte qui s'engagea entre Jagellon et son frère Witold. Jagellon réussit pour un temps une sorte de partage : il prend Kamenec et laisse à Witold Braclav (1395). A partir de 1402, cette région fut même administrée directement comme la Galicie ; mais, en 1411, Witold réoccupe tout le pays qu'il conserve jusqu'à sa mort en 1430, à la grande colère des seigneurs de Petite-Pologne. Une guerre entre les deux États rivaux aboutit à un nouveau partage (1432), la Pologne occupant la Podolie proprement dite, la Lituanie la terre de Braclav. La situation ne change qu'en 1569, au moment où la Couronne incorpore la terre de Braclav moyennant l'octroi d'un privilège.

La terre de Kiev coïncidait assez exactement avec le bassin du Moyen Dniéper. Sa fortune apparaît constamment liée à celle de la cité qui occupait son centre. Kiev connaît un siècle de splendeur unique dans l'histoire de la *Rus'* : le XIe siècle, alors qu'elle a pour princes Vladimir, Jaroslav et le Monomaque. Le souvenir de cette gloire ne s'effacera plus ; mais, à partir du milieu du XIIe siècle, Kiev entre dans une ère prolongée de malheurs et d'abandon. Pris et pillé en 1162 par les princes voisins, en 1203 par les Polovtsi, il est ruiné par les Tatars en 1241. Les princes de Souzdalie, Jaroslav Vsevolodovič et Alexandre Nevskij, obtiennent des envahisseurs un *jarlyk* qui leur donne sur le pays une souveraineté plus nominale que réelle, une suzeraineté que leurs lointains successeurs exploiteront lorsqu'ils coifferont le bonnet du Monomaque ; puis après la mort, à la Horde, de Michel de Černihov, la terre de Kiev passe directement sous le joug tatar. En 1362, Olgierd de Lituanie fait à son tour la conquête de Kiev et y établit son fils Vladimir qui

auparavant, vers le milieu du XIIe siècle par exemple, on désignait par *Ponizje* la partie occidentale, et par *Pobužje* l'orientale.

règne comme prince indépendant jusqu'en 1393 ; puis des lieutenants lituaniens administrent la terre dont ils portent les limites méridionales à la mer Noire et qu'ils érigent en palatinat en 1470. Kiev lui-même subit encore à deux reprises des incursions tatares, en 1416 et en 1482 ; aussi, pour le relever, on lui accorde en 1499 le droit de Magdebourg ; mais la ville demeurera peu peuplée et sans intérêt pour l'histoire de la civilisation jusqu'au moment où les métropolites Job Boreckij et Pierre Mohila y viendront résider, au XVIIe siècle.

Entre temps, le 3 juin 1569, la terre de Kiev avait été arrachée à la Lituanie par la Couronne, sans nécessité aucune et à son grand dam ; puisque c'est dans cette région que se produisirent surtout les soulèvements cosaques [1]. Il est vrai que cette incorporation peu adroite eut pour point de départ une requête des gens de Volynie et non pas des Polonais de l'intérieur [2].

Au nord de cette zone de pays ruthènes, rattachée à la Couronne de Pologne, soit dès le XIVe siècle, soit seulement depuis 1569, s'en étendait une autre qui dépendit toujours de la Lituanie.

Cette zone septentrionale, tout comme la zone méridionale, a ses foyers de vie à l'Ouest, alors que les villes s'y font de plus en plus rares à mesure que l'on marche vers l'Orient. Par contre, elle offre ceci de particulier que le centre principal de l'activité intellectuelle ruthène se trouve pendant tout le XVIe et au XVIIe siècle à Vilna, c'est-à-dire hors des contrées habitées par les Ruthènes. Cette anomalie s'explique par le fait que, les Ruthènes ayant fourni aux Lituaniens les premiers éléments de leur culture, une partie de leur élite s'installe dans la capitale du Grand Duché pour constituer une cour au prince et servir dans les chancelleries. Vilna fut la Léopol du Nord et elle ne pâlit pas si vite que celle-ci devant la renaissance de Kiev. Entre les palatinats de Vilna et de Troki et la Volynie s'étendaient la Podlachie et la Polésie.

Région de transition et de passage, *la Podlachie* (*Podljachija*, *Podljasje*) rappelle par ces caractères la Podolie. Dans cette contrée aux limites incertaines et dépourvue de capitale, on établit trois, et quelquefois quatre subdivisions : la Podlachie de Drohičin (Drohiczyn), celle de Běl'sk (Bielsk), celle de Měl'nik (Mielnik) ; on y ajoute parfois celle de Brest (Brześć).

Arrosées par le cours moyen du Buh et du Narev, ces régions

[1] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, p. 172.

[2] O. Halecki, *Przyłączenie Podlasia, Wołynia i Kijowczyzny do Korony w 1659*, pp. 174-216.

étaient caractérisées par la bigarrure de leur population : Blancs-Russes au Nord, Ukrainiens au Sud, au centre Iatviagues, représentants de moins en moins nombreux d'une race ancienne. De plus, un peu partout, et de très bonne heure, on constate la présence de colons polonais dont la densité est allée s'accroissant, si bien que le pays en a pris un caractère tout spécial. Alors que, dans le Grand Duché de Lituanie, les attributions du droit de Magdebourg furent rares et tardives, plusieurs cités de Podlachie en furent pourvues dès la première moitié du xve siècle ; de plus, les articles du Statut de Lituanie qui frappaient d'interdictions diverses les Polonais en tant qu'étrangers ne jouaient pas pour les Polonais de cette région.

Au xiiie siècle, les Podlachies et la terre de Brest se trouvent réunies en un seul domaine par les Princes de Volynie qui appartiennent à la famille de Roman Mstislavič ; elles furent incorporées ensemble à la Lituanie par Gédimine. Puis, au xive siècle, le pays se trouva partagé entre la Couronne et le Grand Duché pour être enfin attribué à la Couronne, tout entier et sans privilège spécial, en 1569.

On s'accorde pour désigner du nom assez général de *Polésie* (*Polěsje*, *Polěsja*) la région moyenne du cours du Pripet, avec Pinsk comme point central. Le pays, couvert de marais et de bois, n'avait qu'une population rare, constituée par des peuplades lituaniennes refluant vers le Nord sous la poussée de l'élément ruthène. Pinsk apparaît dans l'histoire comme résidence princière dès 1097. Turov était l'autre ville importante de la principauté, mais elle fut détruite par les Tatars en 1240, et l'importance de Pinsk augmenta. Les Lituaniens s'y installèrent et, aux environs de 1318, Gédimine plaça à la tête du pays un des siens, Narimunt. A partir de 1471, une famille ruthène, celle de Oleškovič, administra la contrée sous la suzeraineté lituanienne jusqu'au moment où le dernier représentant, Théodore Ivanovič, la légua en mourant au roi Sigismond. Celui-ci en fit un douaire pour sa femme Bona.

Quant à la *principauté de Minsk*, elle avait pour axe le cours de la Berezina.

Au xiie siècle, elle fut indépendante, mais troublée par des luttes intérieures. A la fin du siècle, elle tomba au pouvoir des Lituaniens. En 1413, la terre fut érigée en palatinat avec Minsk comme capitale ; puis, en 1500, elle fut divisée en trois districts : Minsk, Mozyr′, et Rěčica (Rzeczyca). En 1499, Casimir accordait à Minsk le droit de Magdebourg.

Dans le seconde moitié du xive siècle et pendant le xve siècle,

le pays subit de fréquentes attaques de Tatars. Pourtant c'est à Minsk que siège le tribunal suprême de la Lituanie, lequel ne fut transporté à Grodno qu'au début du XVIIIe siècle. La principauté devait être occupée une première fois par les Russes en 1654.

A l'est de la terre de Minsk s'inscrivaient les trois *terres de Polock*, de *Vitebsk* et de *Mstislavl'*, qui firent partie du Grand Duché jusqu'en 1771, et la *terre de Smolensk*, qui appartint à la Sérénissime République de 1619 à 1667, avec une éclipse, cependant, en 1634.

Telle est, rapidement évoquée, la physionomie d'ensemble des pays ruthènes. On voit qu'en dépit de l'unité que mettaient entre eux la communauté de religion et la proximité des parlers, ces pays offraient des diversités appréciables dans leurs traditions. Au début du XVIIe siècle, ils se trouvaient encore répartis entre deux États allogènes, placés sous trois régimes administratifs différents. Le malheur des temps avait fait aussi qu'une bonne partie d'entre eux se trouvait alors comme en sommeil : les régions de Smolensk, de Mstislavl', de Polock et de Kiev même, car c'est seulement dans le second tiers du siècle que cette illustre cité retrouve quelque vie. On ne saurait négliger ces détails pour voir clair dans le problème d'histoire de la civilisation que nous nous sommes posé.

***

La crise du slavon dans les pays ruthènes s'insère assez bien entre deux dates : celle de l'Union de Lublin (1569) et celle de la Paix d'Andrusovo (1667). Ce n'est pas dire que ces deux événements politiques aient eu un rapport direct avec l'évolution de la langue écrite. Dès avant l'Union de la Lituanie et de la Pologne, on peut percevoir des prodromes de la crise, tout comme il est possible d'en saisir des prolongements après le traité en vertu duquel la Russie prit à la République Smolensk, Kiev, Černihov et toute la rive gauche du Dniéper. Néanmoins, ces deux dates encadrent d'une façon commode, pour les pays ruthènes, la période de civilisation qui nous intéresse : la première est comme le signe de l'avantage que la Pologne marque sur les pays de tradition ou de culture byzantine situés à l'Est ; la seconde annonce la prépondérance et l'action organisatrice de Moscou.

De l'union de Lublin il est assurément inutile de rappeler ici les causes et l'histoire. On sait comment le Grand Duché qui, deux siècles durant, s'était défendu de toute fusion avec la Pologne, éprouva le besoin d'un rapprochement plus intime avec celle-ci :

Moscou était menaçante ; la petite noblesse jouissait en Pologne de privilèges enviables ; la Renaissance donnait aux contrées polonaises une vie nouvelle. Les magnats seuls résistaient : le coup de force de l'incorporation à la Couronne de la Podlachie, de la Volynie et du pays de Kiev les réduisait.

L'Union de Lublin présente cet intérêt capital pour notre objet qu'elle a multiplié les rapports entre Polonais et Ruthènes. Couronne et Grand Duché ne sont plus des États voisins indépendants et n'ayant en commun que le Souverain : ils deviennent les deux provinces d'une commune République. Dès lors disparaissent en Lituanie, avec le titre de Grand Duc, les diètes locales et les restrictions qui y assimilaient les Polonais aux étrangers. Désormais un Conseil (*Rada*) et des diètes (*Sejmy*) réunissent les représentants des deux États, et c'est une assemblée commune qui est chargée d'élire le roi. La fréquence et l'intensité des rapports se traduisent par un rayonnement de civilisation de cette Pologne qui venait d'être rénovée par la poussée juvénile de la Renaissance. Deux siècles plus tôt, la réussite de la diplomatie polonaise n'eût pas donné les mêmes résultats, et pareille symbiose aurait fort bien pu être suivie d'une action en sens inverse de l'élément ruthène sur l'élément polonais.

L'année 1667 marque la fin des insurrections cosaques qui avaient commencé en 1648 sous l'impulsion de Bohdan Chmel'nickij, et qui se soldaient pour la République par une lourde perte de territoire au profit du tsar de Moscou. La paix d'Andrusovo, elle aussi, peut être regardée comme une date significative. C'est à peu près à ce moment que s'éteint dans les pays ruthènes le prestige de la civilisation polonaise. En effet, tandis qu'au XVIIe siècle la littérature et l'art en Pologne s'égarent dans les subtilités du « macaronisme » et du « barocco », les Ruthènes, qui ont pris à leurs voisins occidentaux l'essentiel de leur civilisation, se trouvent n'avoir plus rien à leur envier. Dans la polémique religieuse, par exemple, ils s'adressent aux catholiques avec de moins en moins de condescendance, et les progrès du mouvement uniate ne tardent pas à être enrayés. Moscou, d'autre part, se fait puissante et attirante, et si, pendant la première moitié du XVIIIe siècle encore, le foyer de culture polono-latine allumé à Kiev ne s'éteint pas et rayonne même à Moscou on peut apercevoir comme, dès le milieu du XVIIe siècle, les pays ruthènes s'ouvrent aux influences moscovites.

Alexandre Jabłonowski, dans son *Historya Rusi Południowej*, attache tant d'importance au soulèvement de Chmel'nickij qu'il considère l'ère comprise entre 1569 et 1648 comme constituant à elle seule une époque dans l'histoire des Ruthénies. Et cela est

juste. Mais il nous fallait descendre jusqu'à une date plus tardive que celle de l'explosion du soulèvement, car l'influence de la civilisation polonaise a survécu en pays ruthène au déclin du prestige politique de l'État polonais.

Le rayonnement d'une civilisation n'atteint pas toujours ses limites extrêmes au moment où le pays qui la représente est à l'apogée de sa puissance politique. De fait, c'est pour la Pologne une triste période que celle qui va de l'Union de Lublin à la paix d'Andrusovo. Le principe de l'éligibilité des rois, affirmé dans l'acte même de l'Union, va jouer dès la mort de Sigismond-Auguste en 1572. Ce seront alors des troubles dans le pays, tout de même que lorsque s'ouvriront les successions d'Henri de Valois (1575), d'Étienne Batory (1587), de Sigismond Wasa (1632), de Ladislas VII (1648), de Jean Casimir (1669), des interventions étrangères renouvelées marqueront de plus en plus clairement la déliquescence de la *szlachta*.

La corruption, les querelles entre la haute et la petite noblesse devaient avoir des répercussions d'autant plus graves que l'attachement des populations ruthènes se relâchait depuis que les maladresses à l'endroit des orthodoxes se faisaient plus blessantes. Sigismond Wasa, en appuyant une politique hâtive d'uniatisme, provoquait les confédérations de Toruń (1595), le concile dissident de Brest (1596), la confédération de Vilna (1596). Le soulèvement cosaque prit des allures de guerre pour la foi et pour la liberté. Moscou eut le bénéfice de cette mauvaise besogne.

Pendant ce siècle d'histoire, la République ne vit plus son territoire s'accroître : la Livonie qui s'était donnée à la Pologne sous Sigismond-Auguste, en 1561, fut perdue à la paix d'Oliva (1660). Le palatinat de Smolensk devint russe, momentanément en 1634, définitivement en 1667. Les palatinats de Černihov et de Kiev furent perdus à la paix d'Andrusovo de 1667. La Pologne eut de bons capitaines : les Batory, les Żółkiewski, les Zamoyski, les Czarniecki, les Potocki : elle réussit même à profiter du « temps des troubles » (*smutnoe vremja*) pour occuper Moscou. Mais le caractère anarchique de ces efforts devait se traduire par un désastre : l'invasion du Grand Duché et des provinces orientales du Royaume par les armées moscovites et suédoises, en 1654, suivie bientôt par une occupation de Varsovie et de la Grande Pologne.

La Moscovie, au contraire, comme la Prusse, connut à cette même époque une plus grande concentration de ses forces intérieures et un accroissement extérieur sensible. L'extinction de la dynastie des Rjurikoviči, si elle provoqua, tout comme l'extinction de la famille des Jagellons, une crise compliquée d'interventions étran-

gères (1596-1612), se régla par un renforcement de l'autorité du tsar : les Romanov continuèrent la politique du Terrible. Comme lui, ils furent autocrates ; comme lui, ils poursuivirent le « rassemblement des terres russes » et cherchèrent à s'ouvrir un chemin vers la Baltique.

C'est cependant à cette époque de déclin politique, et même de déclin intellectuel, que la Pologne peut s'enorgueillir du plus grand rayonnement de sa civilisation. On dirait que la vie a quitté le cœur du pays pour se réfugier dans ses marches. En fait, la Pologne recueille alors le bénéfice de son « siècle d'or ». Les belles œuvres composées au temps de la Renaissance lui constituent un capital qui ne sera pas épuisé de sitôt, et dont, moins favorisés, les voisins de l'Est viennent user. Il ne faudra rien de moins qu'un contact direct entre la Russie et les pays d'Occident pour rompre le charme polonais qui durera, tant à Moscou qu'à Kiev, bien au delà du moment où l'on cessera d'y redouter le roi de Pologne.

C'est dans ces limites, ainsi fixées dans le temps et dans l'espace, que nous nous proposons d'étudier la crise de la langue écrite jusque-là en usage dans les pays ruthènes : la crise du slavon, c'est-à-dire l'abandon progressif du slavon par les laïcs comme par les clercs au profit du polonais.

Alexandre Brückner, dans un article un peu ancien, mais qui n'a pas vieilli, soulignait en ces termes l'importance de l'événement : « La langue polonaise, avec moins d'ampleur, mais comme le latin, dont la civilisation et la religion fixèrent les frontières, comme le français qui s'est imposé à l'époque moderne, s'étendit bien au delà des limites relativement restreintes de son domaine originel. L'époque des Jagellons et des Wasas fut celle de sa plus lointaine extension. Alors on fit des études, et l'on écrivit en polonais à Königsberg ; on représenta, en dépit des protestations de la municipalité, et pour satisfaire les amateurs, des drames polonais à Dantzig, et là, Matthieu Gutthäter, *alias* Dobracki, dédiait en 1665 sa *Kancelarya Polityczna* aux échevins et aux bourgeois « welche ihnen die edle Sprache der Polen und derselben liebliche Anmuthigkeit und anmuthige Löblichkeit belieben lassen ». Au Sud, notre langue se propagea jusqu'à la Valachie, si bien que le *logofet* Miron Kostyn pouvait chanter les traditions nationales roumaines en vers polonais. Mais ce fut en Lituanie et en pays ruthène que le polonais se répandit le plus largement et poussa les racines les plus profondes. Moscou même fut atteinte »[1].

[1] A. Brückner, « Spory o Unję w dawnej literaturze », *Kwartalnik historyczny*, X (1896), p. 578.

Le tableau est général, et il faut y distinguer des plans. Si l'on enseigna en polonais à Königsberg, ce fut pour attirer les Polonais des pays voisins et avec le dessein de faire d'eux des prédicateurs réformés. Quant à la connaissance du polonais tant à Dantzig qu'en Valachie et à Moscou, elle fut surtout le fait d'amateurs éclairés qui n'abdiquaient pas pour cela leurs traditions. Mais, par contre, dans les pays ruthènes, il n'est pas douteux que le polonais joua un rôle comparable à celui du latin dans la chrétienté du moyen âge : c'est là qu'il s'agit d'une expansion véritable.

Il y a pourtant, entre le rôle du polonais et celui du latin, une différence essentielle : le latin s'est naturellement imposé à des gens qui ne savaient pas écrire leur propre langue, tout comme le slavon s'est offert aux Lituaniens lorsqu'ils ont constitué leur chancellerie; le polonais, par contre, est venu se substituer chez les Ruthènes à une langue écrite déjà existante, et consacrée par un long usage et, elle aussi, d'origine slave.

Cette substitution est étonnante. Elle traduit, en fait, une véritable conversion de l'Orient à l'Occident de la part d'un pays qui jusque-là avait vécu des enseignements et des usages introduits par Constantinople. Pierre le Grand l'avait si bien compris que c'est en « Petite Russie » qu'il vint recruter des alliés pour l'aider à rompre avec la tradition byzantine.

La crise limitée que nous allons décrire est donc l'indice, en même temps que la conséquence, d'un fait considérable dans l'histoire de la civilisation des pays ruthènes. Disons encore que l'incapacité de tirer parti du slavon, dont les Ruthènes témoignèrent, eut des répercussions considérables tant sur l'histoire du russe que sur celle de l'ukrainien. S'il s'était trouvé un Lomonosov ruthène, la tradition de la langue littéraire qu'il aurait inaugurée aurait pesé de façon décisive à Kiev aussi bien qu'à Moscou. L'adoption pure et simple du polonais, au contraire, engageait les écrivains ruthènes et russes dans une impasse. On saisit ici sur le vif en présence de quelles difficultés un pays slave orthodoxe s'est trouvé lorsque le slavon traditionnel n'a plus été en état de lui suffire.

PREMIÈRE PARTIE.

LES FAITS.

CHAPITRE I.

LA LANGUE DES CHANCELLERIES ET DES GREFFES.

La langue employée par les chancelleries et par les greffes offre un double intérêt.

D'une part, les *formules*, que l'on utilise dans des écrits officiels de type déterminé, sont souvent réglées par des traditions bien établies. La modification de ces formules ne s'opère que tard et rarement. L'observer, c'est enregistrer le signe d'un changement considérable de mentalité et de culture.

D'autre part, c'est dans le *corps des actes* même que l'on peut s'attendre à trouver le plus tôt des éléments de la langue parlée. En effet, il importe pour un testateur de savoir qu'il n'y aura pas d'amphibologie dans l'interprétation de sa pensée ; de même, aussi bien pour des voisins qui partagent un champ que pour des princes qui fixent une frontière, il est nécessaire qu'il n'y ait pas de contestation possible sur les termes d'une convention : de là l'emploi par les uns et par les autres, dans les actes qui précisent leur volonté, de mots usuels et que chacun entendra bien. Ce recours à la langue parlée pourra du reste varier d'importance : il ira de l'emploi de quelques gloses à la rédaction de phrases entières.

Les actes que nous avons examinés nous ont rendu ce double service que l'on peut attendre des écrits de caractère administratif et judiciaire. Nous avons pu y observer la substitution du polonais au slavon, substitution qui s'annonce dès le dernier tiers du XVIe siècle, pour ce qui est du corps même des actes, et qui atteint les

formules elles-mêmes un siècle plus tard. Indices précieux, qui nous permettent de juger la façon dont l'usage du polonais s'est répandu dans la société ruthène. Les livres, composés dans un milieu fermé et pour une classe intellectuelle réduite, apportent un témoignage d'une signification différente, mais moins large. Aussi, est-ce par l'étude des transformations subies par la langue des actes que nous avons voulu commencer.

Les pays ruthènes incorporés à la Sérénissime République ayant été soumis à des législations non uniformes, où les dispositions touchant la langue des greffes étaient différentes, il nous faut examiner à part chacune de ces diverses régions administratives. C'est à cette condition que notre critique aura sa pleine valeur.

I. — La langue des chancelleries en Galicie et dans les parties de la Volynie et de la Podolie rattachées a la Couronne avant 1569.

L'examen des documents d'archives provenant des pays ruthènes incorporés à la Couronne de Pologne par Casimir le Grand est décevant pour l'enquête que nous ouvrons.

Il faut remonter, en effet, au premier tiers du XIVe siècle pour trouver dans ces régions des actes rédigés en caractères cyrilliques. Encore, parmi ceux-ci, découvre-t-on sporadiquement des pièces écrites en latin : dans les chartes des princes de Vladimir, André et Léon, ou encore dans celles du « prince de toute la Petite Ruthénie », Boleslas Georges II [1].

[1] Voici par exemple la liste des chartes latines que l'on peut relever dans l'ouvrage *Boleslav Jurij II, knjaz' vsej Maloj Rusi* (Saint-Pétersbourg, 1907) :
1316. Privilège accordé par les princes André et Léon en faveur de l'Ordre Teutonique (p. 149, pl. I) ;
1320. Privilège accordé par le prince André en faveur des marchands de Cracovie et de Toruń (pp. 150-151, pl. II) ;
1325. Privilège accordé par Boleslas Georges II en faveur de l'Ordre Teutonique (p. 4, N° 1, pl. III) ;
1327. Privilège du même au même (p. 4, N° 2, pl. IV) ;
1334. Privilège du même au même (p. 5, N° 3, pl. VI) ;
1335. Privilège du même au même (p. 5, N° 4, pl. IX) ;
1339. Privilège de Boleslas Georges II constituant la commune urbaine de Sanok (p. 77-79, pl. X).

Plusieurs de ces documents sont reproduits également dans le *Codex Diplomaticus Prussicus*. Ces documents nous laissent supposer qu'à la cour des princes de Vladimir, au début du XIVe siècle, il y avait des gens capables sinon d'écrire en latin (car les intéressés pouvaient préparer les pièces à signer), du moins de comprendre le latin.

On observe de plus que, pour la terre de Sanok située à l'extrémité la plus occidentale du pays ruthène, il y avait eu adoption du latin par l'usage des chancelleries dès avant 1430. Les documents provenant de cette région sont au nombre de plus de cent mille, et quelques-uns sont d'une haute antiquité. Il n'en est pas un seul qui soit en slavon. Les villages même de cette terre semblent avoir eu leurs livres de greffe rédigés en latin, et subsidiairement en polonais [1].

A partir de 1340 environ, on assiste à une substitution générale du latin au slavon, aussi bien dans les chartes provenant des chancelleries officielles que dans les actes rédigés sous seing privé.

Pour la période qui va de 1340 à 1505, nous possédons une étude de Z. Lisiewicz qui a mené des recherches spéciales sur ce point [2]. Le dépouillement par cet auteur de deux mille documents environ se rapportant à la Galicie, et tirés des *Akty grodzkie i ziemskie*, des *Monumenta Medii aevi*, du *Skarbiec dyplomatyczny Wielko-Polski* de Daniłowicz, des *Historica Russiae Monumenta* de Turgenev, des *Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii* et de l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, aboutit aux constatations suivantes : une vingtaine de documents en allemand, 47 seulement en slavon et tous les autres (sur une masse de 2.000 pièces) en latin. Il faut ajouter que, sur les 47 documents slavons, 25 émanent de rois ou de princes, 1 d'un membre du clergé, et 21 de fonctionnaires ou de personnes privées.

Les documents provenant de la chancellerie royale ou princière se répartissent ainsi : 2 de Casimir le Grand, 2 de Ladislas Opolski, 9 de Ladislas Jagiełłończyk, 9 du prince Fedor Ljubartovič, 3 du prince Swidrigiełło Olgierdovič (ces deux derniers princes, étant Lituaniens, employaient couramment, comme nous le verrons, le slavon dans leurs chancelleries).

Les documents administratifs ont été écrits en grande partie dans le district de Žydačov (10), dans la terre de Halič (6) et dans celle de Léopol (7). Un seul provient de la région de Peremyšl'.

Le slavon se rencontre pour la dernière fois en 1433 dans un acte officiel, et en 1506 dans un acte sous seing privé.

[1] Le livre de justice du village de Trześniów (région de Krosno, terre de Sanok) a été publié par H. Polaczkówna (*Najstarsza księga sądowa wsi Trześniowa* Léopol, 1923). Ce livre contient des arrêts et des actes qui se répartissent sur une période qui va de 1419 à 1609. Il n'offre pas un seul texte en slavon, mais il est rédigé en latin jusqu'au moment où le polonais y fait son apparition (le premier texte polonais enregistré est de 1571). Il y avait il est vrai à Trześniów d'importants éléments de population polonaise.

[2] Z. Lisiewicz, *Język urzędowy na Rusi Czerwonej między r. 1340-1505*, Léopol, 1886.

Une réduction si rapide de l'usage du slavon dans l'administration et la procédure de ces régions s'explique par l'intervention d'un facteur extérieur à celui de l'évolution de la langue, à savoir la volonté des rois de Pologne d'appliquer à ces régions un régime administratif et judiciaire identique à celui qui était en vigueur sur le reste de leur royaume. Ces pays ruthènes étaient à leurs yeux une propriété personnelle qui tenait à la fois de l'héritage et de la conquête, et ils entendaient bien les gouverner selon leur seul bon plaisir. Casimir le Grand rappelait à des marchands silésiens, qui se plaignaient des difficultés qu'ils rencontraient *de transitu Russie*, que ce pays, il l'avait conquis avec ses gens : : « Rex Polonie dixerit, se terram Russye propriis suis hominibus expugnasse, et quod illa via solum suis hominibus mercatoribus patere deberet ». Et, dans les titres que Casimir se donne, on voit aisément que la Galicie n'était pour lui qu'une partie de son domaine comme les autres [1]. Les successeurs de Casimir conservent cette attitude à l'endroit des Ruthènes de Galicie. Sigismond le Vieux, en 1509, ne se fera pas scrupule de placer le clergé orthodoxe de la région sous le contrôle de l'archevêque latin de Léopol : « En vertu de notre privilège de prince chrétien, et pour que les schismatiques eux-mêmes soient amenés plus facilement à la religion chrétienne, ou que tout au moins ils soient corrigés de leurs erreurs [2] ».

On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'aussitôt après l'occupation de la Galicie par Casimir celle-ci ait été assimilée au point de vue administratif et judiciaire au reste du royaume de Pologne. De fait, s'il est question dans un document de 1356 d'une chancellerie particulière pour les pays ruthènes de la Couronne, O. Balzer a montré que cette chancellerie ne fut qu'éphémère et que les bureaux de Cracovie avaient toute compétence pour régler les différends dans les contrées qui venaient d'être occupées [3].

Le roi Louis de Hongrie substitua aux fonctionnaires polonais de Galicie des lieutenants hongrois. Mais ceux-ci furent expulsés en 1387, et petit à petit, sur des bases définitives, l'organisation de la justice s'établit suivant le mode polonais. Une certaine période de flottement, au cours de laquelle on fit encore usage de la juris-

[1] H. Paskiewicz, *Polityka ruska Kazimierza Wielkiego*, Varsovie, 1925, pp. 152-153.

[2] « Cupiente pro munere christiani principis, quo ipsi scismatici tanto facilius ad religionem christianam adducantur seu saltem in eorum erroribus emendarentur » (*Metryka Królestwa Polskiego*, XXIII, p. 307, cité dans les *Istoričeskija izslědovanija o Zapadnoj Rossii*, p. LXXIV).

O. Balzer, *Królestwo Polskie*, II, pp. 498-507.

prudence locale, porte le nom de *tempus juris ruthenicalis* [1]. Cette époque transitoire prit fin le 9 janvier 1433, lorsque Ladislas Jagellon proclama à Cracovie le décret qui décidait de l'unification de l'administration judiciaire dans tout son royaume, décret entériné à la diète de Jedłno, le 4 mars de la même année.

Ce document est capital. En voici, après l'énumération des titres que se donne le roi de Pologne, le paragraphe essentiel : « Vladislaus Dei gratia rex Polonie necnon terrarum Cracovie, Sandomirie, Siradie, Lancinie, Cuyavie Litthuanieque princeps supremus, Pomeranie *Russieque dominus et heres*... § 18 : Item pollicemur quod *omnes terras nostras regni Polonie, eciam terram Russiam includendo*, — salvis tamen contribucionibus avene de quibus nobis ad tempora vite nostre sola Russia respondebit —, *ad unum ius et unam legem, communem omnibus terris, redecemus reducimusque, adunamus et unimus, tenore praesencium mediante* [2] ».

Deux ans plus tard, en 1345, la jurisprudence elle-même se trouvait unifiée. Il n'est pas jusqu'à la procédure qui n'allait être menée en latin, dans la Galicie comme ailleurs, à l'exception toutefois des témoignages qui pouvaient être recueillis en polonais ou dans la langue du pays [3].

En tête des *Akta ziemskie* du pays de Halič on trouve noté le moment où cette ordonnance passe dans l'application : « Anno domini M°CCCC° XXXV° proxima feria secunda post festum Nativitatis Marie (12 avril 1435), *post dacionem iuris Polonici terre Rusie*, per serenissimum Principem dominum Wladislaum... Presens registrum est factum pro indicio terrestri, presentibus magnificio domino Iohanne Cola Iudice, Styborio de Wasyczyn Subiudice, Nicolao de Vodnyky Camerario Iudicis et Conrado de Kwnaschow Camerario Subiudicis dominorum. Primum indicium celebratum die suprascripto... »

Semblable mention devait se trouver en tête des *Akta ziemskie* de Léopol. Ces documents sont aujourd'hui détruits, mais Niesiecki, lorsqu'il rassemblait des documents pour son *Armorial* [4], a pu y noter : « Anno domini millesimo quadringentesimo trigesimo quinto Sabbato ipso die Circumcisionis Dominicae (1er janvier 1435) recte iudicantes filii hominum, terrae Russiae dignitarii et terrigenae colloquium primum celebrarunt generale *post collationem iuris*

[1] M. Hruševs'kyj, *Istorija Ukrajiny-Rusy*, tome V, p. 20.

[2] *Codex Epistolaris saeculi Decimi Quinti*, collectus opera Anatolii Lewicki, II, p. 232, Cracovie, 1891 (Wydawnictwo Komisyi historycznej Akademii umiejętności w Krakowie, n° 46), ou Ohryzki, *Volumina Legum*, t. I, p. 40-42.

[3] Liski, Préface du tome XI des *Akta grodzkie i ziemskie*.

[4] Niesiecki, *Herbarz*, wyd. Lipskie, t. I, p. 260.

Polonici terris Russiae per piae record. Suum Principem Dominum Vladislaum Dei gratia Regem Poloniae gratiose collati et concessi, die mense et anno proximo praeterito, sicut Deo placuit ab hac luce ab aedes aethereas sublati [*sic*] gubernante tunc terras praedictas magnifico domino Vincentio de Szamotuly Castellano Mederenci, Capitaneo terrae Russiae generali [1] ».

On a conservé également le registre des *Akta* de Peremyšl' et de Przeworsk qui débute, lui aussi, à la même époque (1436) et de la même manière.

Ainsi, dans toutes les pièces officielles se rapportant à la Galicie et aux régions voisines directement incorporées à la Pologne avant 1569, il ne faudra pas chercher la langue slavonne : dès le milieu du XVe siècle celle-ci est sortie de l'usage. Ce n'est pas une influence de civilisation qui l'a écartée au profit du latin, ou sporadiquement du polonais : c'est le prince qui a agi.

Dans toutes ces contrées, le latin demeurera la langue officielle jusqu'au moment des partages de la Pologne, et même plus tardivement encore. Des actes rédigés en polonais se rencontrent, mais ne sont pas les plus nombreux. Il est inutile d'ajouter que le slavon n'a plus jamais reparu.

II. — La langue des chancelleries dans le Grand Duché de Lituanie.

A) *Avant l'Union de Lublin* (1569).

Dans le Grand Duché de Lituanie la situation est bien différente de celle que nous avons constatée en Pologne et dans les terres ruthènes qui dépendaient de la Couronne.

Le lituanien n'y a jamais été employé comme langue de chancellerie, et il faut descendre jusqu'à 1651 pour trouver, dans les actes qui nous sont parvenus, une formule de serment en cette langue [2]. Cela tient à ce que le lituanien ne devait pas être écrit avant la fin du XVIe siècle.

Il ne pouvait être question, pour les Grands Ducs, d'imposer à leurs vassaux ruthènes, comme l'avaient fait les rois de Pologne, la langue qui était en usage dans leurs bureaux. Ils se trouvèrent

[1] *Akta grodzkie i ziemskie z czasów Rrzeczypospolitej polskiej z archiwum tak zwanego bernardyńskiego we Lwowie*, XI, préface, pp. V et VI, Léopol, 1886.

[2] « Iz aktovych knig Upinskago zemskago suda », *Zapiski Imperatorskoj Akademii nauk*, XLIX, 1884, pp. 15-17.

au contraire amenés à emprunter à leurs nouveaux sujets leur façon d'écrire, si bien qu'alors que le slavon devait en Galicie céder la place au latin, il connut en revanche en Lituanie une extension inattendue : non seulement les populations qui en avaient l'usage le conservèrent, mais il fut adopté par l'élément conquérant.

Notons, cependant, que le latin se trouva employé parfois dans les chancelleries lituaniennes en vue de faciliter la compréhension du document à ceux à qui il était destiné. Ainsi l'on peut le rencontrer dans des actes destinés à la Pologne, mais en concurrence avec le slavon. C'est aussi la langue habituelle de toutes les pièces officielles destinées à des représentants de l'Église catholique, celle des chartes accordées aux habitants des villes, ou encore aux Polonais de la Podlachie [1].

Mais, à ces exceptions près, dans la chancellerie du Grand Duc, comme dans celles des princes ou des lieutenants lituaniens, dans les tribunaux du Grand Duché, on se servira du slavon jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, et cela même en Lituanie proprement dite et en Samogitie. Il nous est parvenu une masse considérable de documents sur papier et sur parchemin : privilèges, testaments, arrêts, extraits de registres, citations en justice, écrits en cette langue [2]. Les codes en usage dans le Grand Duché, le *Sudebnik*, le *Tribunal* et le *Statut* dans ses deux rédactions sont écrits en slavon [3].

Le slavon était si bien regardé comme la langue officielle du Grand Duché que ces mêmes rois de Pologne, qui avaient si peu de respect pour la langue écrite primitive de la Galicie, résistaient en qualité de Grands Ducs aux réclamations des Polonais de Podlachie qui eussent voulu abandonner son usage. Dès la fin du XV[e] siècle, les Mazoures, installés en Podlachie en colonies assez denses, avaient rejeté l'emploi du code lituanien, en partie tout d'abord, puis complètement à partir de 1547. Ils préféraient s'en tenir à

[1] St. Kutrzeba, *Historja ustroju Polski*, II, pp. 70-72.

[2] Nous avons même gardé des papiers de moindre importance rédigés en slavon, par exemple des reconnaissances de menues dettes. Le premier Statut lituanien défendait en effet à la petite noblesse et aux bourgeois de prêter plus de dix kops (600 gros, 100 francs environ) sans que fût rédigé un papier, *bez listu* (*Statut lituanien*, partie X, § 3 : voir *Vremennik Imperatorskago Moskovskago obščestva istorii i drevnostej rossijskich*, XVIII, p. 85).

[3] Il parut du *Statut* (2[e] rédaction) une traduction latine en 1576, une réédition slavonne en 1588, une traduction polonaise en 1613, non officielle mais qui eut quatre rééditions avant les partages, et une traduction russe en 1811 (Saint-Pétersbourg). Il a été réimprimé au XIX[e] siècle dans le *Vremennik*, vol. XIX, Moscou, 1854 : voir G. Karataev, *Opisanie slaveno-russkich knig, napečatannych kirillovskimi bukvami, tom I : s 1491 po 1652 g.* (Saint-Pétersbourg, 1883, pp. 236-237) et *Encyklopedya Powszechna*, XXIV, Varsovie, 1867, pp. 23-27.

la législation du Royaume de Pologne qui leur était familière. Cependant, ils durent faire usage du slavon, et non du latin, jusqu'au second tiers du XVIe siècle. C'est même en slavon que quelques-unes de leurs villes, Dorohičin, Kleščeli, Narva, Augustov, reçurent leurs privilèges. En 1565 encore, Sigismond-Auguste ne put pas donner une réponse entièrement favorable à la noblesse de cette contrée qui profitait de la diète de Vilna pour réclamer que tous les actes à eux adressés par la chancellerie ducale fussent rédigés en polonais. Ils eurent beau arguer qu'ils ne comprenaient pas le slavon, le roi répondit en polonais que ses bureaux de Vilna devaient s'en tenir à la coutume ancienne, qu'il prescrirait pourtant que, de temps à autre, les pièces qu'on leur enverrait fussent rédigées en polonais [1]. Trois ans après, en 1568, la noblesse de Dorohičin insistait à nouveau auprès du roi, venu à la diète de Grodno, pour que la chancellerie royale se servît du polonais ou du latin, dans les actes qu'elle lui adressait. Cette fois la résistance de Sigismond-Auguste fut encore plus ferme. Il répondit en slavon que, suivant la coutume ancienne, les écrits devaient être « écrits et publiés en écriture et en langue ruthènes par tout l'État de Sa Grâce Royale, le Grand Duché de Lituanie » (*listy pisanye i vydavany ruskim pis'mom i jazykom po vsemu Panstvu Ego Korolevskoj Milosti Velikomu Knjazstvu Litovskomu*).

Par contre, l'année suivante (1569), qui fut celle de l'incorporation de la Podlachie au Royaume de Pologne, régla le différend : le privilège royal ne parlait plus du slavon comme langue officielle, et l'on adopte le latin, puis le polonais. Mais tant que cet acte ne fut pas promulgué, on dut respecter, en Podlachie comme ailleurs, la « coutume ancienne » concernant la langue officielle [2].

A la date de 1569, il y a donc une différence nette entre les pays qui constituent le Royaume ou la Couronne de Pologne, et ceux qui font partie du Grand Duché de Lituanie : là, les chancelleries utilisent le latin et subsidiairement le polonais : ici, elles ne font usage que du slavon, sauf pour des cas réservés.

Une petite pièce de vers inscrite sur un exemplaire manuscrit du *Statut lituanien*, traduit bien cette opposition caractéristique :

[1] Il était déjà arrivé à la Chancellerie Royale de faire exception à l'emploi du slavon. Ainsi, en 1547 le roi Sigismond envoyait une réponse à la noblesse de Podlachie, et celle-ci était en polonais.

[2] I. Pervolf, *Slavjane...*, tome III, pp. 191 à 199, *passim*. Références données dans ce chapitre : *Metryka litewska* d'après la copie de Varsovie, l. 214, p. 1311 (réimprimé par Hubert, *Pamiętniki historyczne*, *Warszawa*, 1861, I, p. 1413 ; l. 217, p. 577 ; *Volumina legum*, éd. Saint-Pétersbourg, II, p. 77).

« La Pologne se rend illustre par son latin, la Lituanie par son « ruthène ». Sans l'un tu ne saurais vivre en Pologne, et sans l'autre tu ne seras qu'un sot en Lituanie. La latinité donne sa langue à la Pologne, et la Ruthénie prête à celle-ci sa langue. Sache donc Ruthénie, que voici venue l'apogée de ta gloire par le vaste monde. Réjouis-toi, Ruthène, ton renom ne périra jamais » :

Полска квитнетъ лациною,
Литва квитнетъ русчизною;
Безъ той въ Польце не пребудешь,
Безъ сей въ Литвѣ блазенъ будешь.
Той лацина езыкъ даетъ,
Та безъ Руси не вытрваетъ.
Вездзь же южъ Русь, ижъ тва хвала
По всемъ свете южъ дойзрала,
Весели жъ се ты, Русине,
Тва слава нигды не згине. [1]

Mais c'en est assez de ce texte pour poser la question que nous nous devons d'examiner avant d'étudier ce que devint l'usage du slavon, en tant que langue des chancelleries lituaniennes, une fois conclue l'Union de Lublin : qu'était au juste cette langue écrite, le slavon de la chancellerie lituanienne ?

Les textes officiels l'appellent alors « langue ruthène » (*ruskij jazyk*), ainsi qu'on aura pu le constater dans les deux citations que nous avons faites. Mais cette désignation ne doit pas nous égarer. Elle s'attache à la *langue écrite* en usage dans les pays ruthènes, et non pas à la langue parlée dans ces régions. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir quelques-uns des actes rédigés « en ruthène ». On constatera dès le premier abord que cette langue est artificielle, savante, et que sans doute les greffiers avaient dû l'apprendre dans ces écoles spéciales dont Vladimirov et Charlampovič ont montré l'existence probable [2].

De cette langue conventionnelle l'élément de base est le slavon. Mais, dans ce slavon traditionnel, les greffiers introduisent sans scrupule tous les mots vivants nécessaires à la claire expression de leur pensée : l'absence totale de grammaire ou de lexique du slavon

[1] *Sobranie drevnich gramot gorodov Vil'ny, Kovna, Trok...*, Vilna, 1843, après la préface ; et également dans les *Dokumenty objasnjajuščie istoriju Zapadno-russkago kraja...*, Saint-Pétersbourg, 1845, p. xxx, note.

[2] P. Vladimirov, *Čtenija v istoričeskom obščestvě Nestora lětopisca*, tome IV, 2e partie, p. 103 ; K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p.193. — Des particularités de graphie que l'on retrouve dans toute une série de documents (des bulgarismes par exemple) renforcent encore cette vraisemblable hypothèse.

rendait du reste le purisme impossible. Ces éléments empruntés aux parlers sont parfois si envahissants que quelques philologues ont voulu identifier la langue des chancelleries lituaniennes avec le blanc-russe populaire [1], ou, pour lui donner un autre nom, avec ce que E. Karskij appelle « le vieux parler russe occidental » (*staroe zapadno-russkoe narěčie*). Cette langue commune aurait été constituée par la fusion de divers éléments dialectaux empruntés aux parlers des Krivitches, des Radimitches, des Dregovitches, populations qui vivaient à l'Ouest de la Dvina, sur le cours supérieur du Dniéper, sur le Sož, le Pripet et aussi le Niémen [2]. Son adoption par la chancellerie lituanienne aurait contribué à la fondre en un tout organique (E. Karskij l'appelle *osobyj organizm*), dont les traits, bien apparents déjà au XIVe et au XVe siècle, se seraient fixés au XVIe. Sur les bords du domaine occupé par cette langue, et là seulement, des influences grand-russe, petit-russe ou polonaise se seraient fait sentir. Ainsi se seraient créés des parlers de transition, par exemple ceux de Zabludov et de Polêsie, influencés par le petit russe, ceux de Smolensk, de Mohilev et de Tver', influencés par le grand russe. Au XVIIe siècle, du reste, dans les régions qui ne subissaient pas les influences de l'Est ou du Sud, les slavonismes et les polonismes auraient gâté la langue pure [3].

Nous avouons ne pas être d'accord avec cette interprétation des faits. On ne saurait citer, à vrai dire, aucun texte écrit en ce blanc-russe ancien, en ce « vieux parler russe occidental », qui demeure pour nous une entité. A aucun moment, en effet, on ne peut noter d'unité dans la rédaction des pièces de chancellerie du pays ruthène. Les chartes de Polock, Vitebsk, Smolensk diffèrent par maint trait de vocabulaire, ou de morphologie, de celles de Vilna, Mohilev, Kiev. Si tous ces écrits ont un air de famille, ils le doivent moins au rôle prédominant d'un parler, ou même d'un dialecte donné, qu'au fonds identique que leur prête la tradition slavonne. N'est-ce point là, d'ailleurs, chose naturelle ? N'est-il pas vraisemblable de supposer que les greffiers furent d'abord des copistes de livres d'Église, qu'en ces manuscrits ecclésiastiques ils ont trouvé le modèle de la langue écrite, puis qu'ils ont, suivant les besoins, émaillé ce modèle de mots et de formules prises au blanc-russe, à l'ukrainien, au latin et au polonais ?

[1] E. Karskij, *Bělorussy*, p. 347 ; E. Karskij, *Čto takoe drevne-zapadno-russkoe narěčie*, p. 63 ; S. Ptaszycki, « Zewnętrzne dzieje języków ruskich w granicach dawnej Rzeczypospolitej », *Encyklopedya polska*, tome III, vol. 2, Kraków, 1915, pp. 344-365.

[2] E. Karskij, *Čto takoe...*, p. 66.

[3] *Ibid.*, pp. 66-67.

Nous ne pensons pas non plus qu'on puisse suivre E. Karskij, lorsqu'il enseigne que « en devenant langue officielle (de l'État lituanien), le parler russe occidental est devenu par nécessité le langage parlé de la haute société » (*ibid.*, p. 68), ce qui expliquerait la pénétration au XVIIe siècle des mots polonais, passant du langage des gens cultivés dans la langue des greffiers. Il nous paraît beaucoup plus naturel de penser que la langue écrite des chancelleries n'a jamais été parlée, si ce n'est peut-être dans le cercle étroit des gens capables d'écrire. Il est fort probable que les nobles, peu instruits pour la plupart, employaient la langue populaire de la région où ils vivaient.

Enfin, nous ne saurions souscrire à ces lignes : « Quand, avec le déplacement du centre de la culture occidentale de Vilna à Kiev, au temps de Pierre Mohila, la langue littéraire reçut des éléments du dialecte petit-russe, elle devint si puissante qu'elle put même servir d'organe à la renaissance de la haute culture... » (*ibid.*, p. 69). Nous ne croyons pas qu'il y ait identité entre la langue des chartes et celle des ouvrages de polémique ou d'édification qui furent écrits à Kiev en une langue très incertaine, tantôt plus ou moins proche, tantôt plus ou moins éloignée du parler populaire. En tout cas, nous rappelons qu'il n'y avait pas, avant Kiev, un seul, mais bien deux foyers de culture : Vilna et Léopol, ce dernier centre en plein pays de dialecte petit-russe, et que ces deux centres travaillaient de concert, sans paraître se douter des différences de langue qui distinguaient les deux régions.

Pour en revenir au domaine plus précis de la langue des chancelleries, nous remarquerons que les caractères phonétiques propres aux parlers blanc-russe et ukrainien ne s'y rencontrent que d'une manière sporadique. On n'y découvre en effet, ni le traitement régulier de *o* en *a*, ni celui de *e* en *ja* (*adzin*, *vjalikij*), non plus que ceux de *d* et de *t* en *dz* et *c* (*dzjad*, *cjaper*). Même dans les noms propres géographiques ou désignant des personnes, I. Pervol'f a fait remarquer qu'on ne trouvait point ces traits, pourtant les plus remarquables du blanc-russe. Ainsi, lit-on dans les actes *Radivil* et non *Radzivil*, *Budilovič* et non *Budzilovič*, *Kostjuško* et non *Koscjuško*, *Tykotin* et non *Tykocin* [1]. De même on ne trouve pas, au lieu de *ě*, le *i* propre à l'ukrainien, et il est rare que l'on puisse signaler des formes avec *v* venu de *l*, telles que *buv*, *vovk* [2].

[1] I. Pervol'f, *Slavjane...*, tome III, p. 160.

[2] Sans aucun doute le *ě*, comme le *g* devaient être prononcés à l'ukrainienne : *i* et *h* ; mais la fidélité à la graphie ancienne n'en est pas moins un signe de la force de la tradition ecclésiastique.

S'il est un élément étranger dont on puisse suivre avec netteté l'envahissement progressif dans la langue des chancelleries, c'est le polonais, beaucoup plus que le blanc-russe ou l'ukrainien. Les mots polonais assez rares, sauf exception, jusqu'au xvie siècle [1], deviennent de plus en plus fréquents dans les chartes et les actes. A ce propos, la comparaison de la langue du premier *Statut* de 1529 avec celle de la seconde rédaction de 1566 est fort instructive ; l'influence polonaise s'y marque plus, du reste, sur le vocabulaire que sur la morphologie. Nous n'entrerons pas sur ce point dans le détail d'une étude qui déborde les limites de nos recherches. Le trait essentiel sur lequel nous désirons insister, c'est que la langue des chancelleries était et demeura une langue artificielle qui avait pour élément de base, non pas une combinaison d'éléments tirés des parlers locaux, ni tel ou tel parler local, mais tout simplement le slavon. Il en résulte que cette langue officielle n'a pas été une sorte de premier essai de langue littéraire. Les écrivains ruthènes n'auraient pu l'utiliser pour composer leurs œuvres ; il leur fallait une langue qui fût moins éloignée de la langue parlée. De ces centaines de milliers d'actes, de ces volumineux traités de droit et de jurisprudence, aucun effort heureux ne se dégage qui ait pu servir à l'élaboration d'une prose blanc-russe ou ukrainienne.

On ne saurait oublier en effet que, quelle que fût la fortune de ce slavon officiel dans les chancelleries de tout le Grand Duché, il ne porta jamais les caractères d'une langue littéraire, c'est-à-dire ne fut jamais fixé dans le détail ni par une grammaire, ni par un lexique, ni par une série de textes formant tradition. Ce fut un composé variable et instable. Le fait même que de gros codes furent écrits en cette langue ne suffit pas à la stabiliser. Ainsi, d'ailleurs, s'expliquent les rédactions successives de ce *Statut*, destinées à en rendre la teneur plus claire aux générations qui se succédaient, sans que jamais pourtant il se soit trouvé un rédacteur de génie qui ait su en fixer la langue. Ce travail, si admirable à tant d'égards, pécha toujours par les obscurités qu'il présentait pour les personnes qui ne possédaient pas exactement le vocabulaire et la syntaxe de ses auteurs. Rotundus qui, en 1576, donna une traduction latine du *Statut* faite pour Stéphane Batory, s'écriait avec une impatience compréhensible : « De deux choses l'une, que les Lituaniens fassent en sorte que leurs lois soient écrites en latin, *ou bien qu'ils fixent*

[1] Lebedev (*Istoriko-kritičeskoe razsuždenie o stepeni vlijanija Pol'ši...*, p. 9) signale pourtant un accord entre les princes ruthènes et le roi de Pologne Casimir, du milieu du xve siècle, où déjà une influence polonaise est sensible (*Akty otnosiaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, tome I, n° 1).

des règles et des lois précises pour parler et écrire la langue dans laquelle elles ont été rédigées. En effet, tant que cette langue n'aura pas été ramenée à une norme précise, il sera licite à chacun d'interpréter les mots à sa fantaisie et de les détourner de leur sens, ce que les nombreux préceptes des grammairiens interdisent à ceux qui parlent et écrivent en latin [1] ».

Or les chancelleries du Grand Duché n'optèrent pour aucune des deux solutions proposées par Rotundus. Elles en trouvèrent une troisième, qu'il nous reste à présenter. Le latin, langue morte, ne pouvait satisfaire un pays qui manifestait un éveil large et soudain sous l'influence des courants de la Renaissance. Pour la langue traditionnelle, l'administration ne se préoccupait décidément pas de la fixer. Au latin et au slavon une langue allait se substituer, qui avait la double supériorité d'être vivante et d'être exacte : le polonais [2].

B) *Après l'Union de Lublin* (1569).

1. — *Le slavon protégé par la loi.*

L'Acte de l'Union de Lublin fut rédigé en polonais, ainsi que ses annexes. Il ne fixait pas ce que devait être la langue administrative de la Lituanie. Mais comme le *Statut* restait en vigueur dans le Grand Duché, et que des privilèges garantissaient aux pays ruthènes rattachés directement à la Couronne le maintien de leurs codes et de leur jurisprudence, le slavon demeura partout

[1] *Statuta magni Ducatus Lituaniae* (*Archiwum komisji prawniczej*, VII, p. XXI).

[2] On trouvera l'énumération des principaux recueils de textes et des textes de langue officielle slavo-ruthène dans : E. Karskij, *Bělorussy*, pp. 349-368.

Sur cette langue on peut consulter : E. Karskij, *O jazykě tak nazyvaemych litovskich lětopisej* (Varsovie, 1894), complément aux ouvrages du même auteur: *K istorii zvukov i form bělorusskoj rěči* (Varsovie, 1893) et *K voprosu o razrabotkě starago zapadno-russkago narěčija*, Vilna, 1893. Voir également : A. Sobolevskij, « Smolensko-polockij govor v XIII-XV vv. » (*R. F. V.*, 1886, n°s 1-2) et Nedeševyj, « Istoričeskij obzor vaznějšich zvukovych i morfologičeskich osobennostej bělorusskich govorov », *R. F. V.*, 1884, n°s 3-4.

Il y a deux lexiques où l'on peut trouver un dépouillement partiel de la langue des actes et qui se complètent : Novickij, *Spravočnyj slovar' juridičeskich terminov drevnjago aktovago jazyka jugozapadnoj Rusi* (Kiev, 1871), publié dans les *Universitetskija izvěstija* ; N. Gorbačevskij, *Slovar' drevnjago aktovago jazyka Sěvero-zapadnago kraja i Carstva pol'skago*, Vilna, 1874.

La langue du *Statut* de 1588 a été spécialement étudiée par E. Karskij, *K istorii zvukov i form bělorusskoj rěči*, pp. 20 et suiv., et p. 310.

La commission archéographique de Saint-Pétersbourg a publié aussi deux volumes d'index techniques portant sur la langue des *Akty* qu'elle avait édités.

langue officielle. La Podlachie, dont nous avons dit la situation particulière, fit seule exception.

De fait, en 1588, on imprimait à Vilna, en caractères cyrilliques la seconde version du *Statut* lituanien [1]. Léon Sapěha, vice chancelier du Grand Duché, chargé de l'édition, soulignait avec fierté que chez les Lituaniens « les lois sont écrites non pas en une langue étrangère mais dans la leur propre » [2]. Un article du nouveau code rappelait que le « ruthène » était la langue obligatoire de la justice : « Le greffier du tribunal terrien doit écrire en ruthène, avec des mots et des caractères ruthènes toutes ses lettres, copies conformes et ses citations, et non en une autre langue et avec d'autres mots » (partie IV, art. 1) [3]. Un autre article exigeait que le sous-staroste, les juges urbains et les greffiers fussent des gens connaissant à la fois le droit et la langue ruthènes [4].

Quant aux privilèges accordés à la Volynie, le 27 mai 1569, et au pays de Kiev, le 5 juin de la même année, ils contenaient une disposition spéciale qui déterminait sans ambiguité la langue officielle : « Toutes les pièces afférentes à la justice, telles que citations, inscriptions aux registres du greffe, actes et toutes annexes, provenant des tribunaux tant des villes que des terres ; de même les décrets émis par notre chancellerie de la Couronne, et toutes les lettres par elle adressées touchant les affaires du royaume ou des terres de la Couronne qui concernent ces contrées [recevant le privilège] seront écrits et expédiés exclusivement en langue ruthène, et cela à perpétuité [5] ».

En 1591, Sigismond III apportait une garantie nouvelle : il décidait que la Cour d'appel, le *Verchovnyj Sud* des pays ruthènes récemment annexés, serait transportée à Lublin, mais il précisait

[1] D'après E. Karskij, il y aurait même eu plusieurs éditions postérieures, mais le millésime n'en aurait pas été changé (*Bělorussy*, p. 402).

[2] Не обчимъ акымъ языкомъ, але своимъ власнымъ права списаные маемъ.

Cité par Karskij, *Belorusy*, t. III, 2e partie, p. 122.

[3] А писарь земски маеть поруску, литерами и словы рускими, вси листы, выписы и позвы писати а не иншимъ езыкомъ и словы.

[4] и на судъ засадити наместника, алъбо подъстаростего судью замъкового и писара людей добрыхъ, цнотливыхъ, годныхъ в праве, писма руского умеетныхъ шляхтичовъ.

Les *Statuts* n'obligeaient pas les villes organisées suivant le droit de Magdebourg et dont les actes étaient rédigés en latin, en polonais, parfois en allemand, jamais en slavon.

[5] « We wszelkich sprawach sądowych jak pozwy, wpisowanie do ksiąg, akta i wszelakie potrzeby ich, tak sądów naszych grodzkich i ziemskich, jako z Kancelariej naszej Koronnej dekreta nasze i we wszytkich potrzebach naszych Królewskich i ziemskich Koronnych do ich listy *nie jakim innym, jedno ruskiem pismem pisane i odprawowane być mają czasy wiecznymi* ».

que le « ruthène » resterait la langue seule en usage pour établir les dossiers sur des affaires relevant de ces contrées. La même disposition fut reconnue, au cours de cette année 1591, par la Constitution de Varsovie qui modifiait, sur d'autres points, le statut des palatinats ruthènes nouvellement incorporés. Elle fut une fois de plus approuvée par la diète de convocation de 1632, par la diète de Volynie et dans les instructions données aux nonces en 1638. Un décret de la diète de 1681 proclamait encore son caractère intangible [1].

Et pourtant, dès 1569, il y avait loin entre la lettre de la loi et la réalité des faits.

2. — *Infractions et protestations.*

L'engagement pris de respecter la langue officielle des pays récemment incorporés fut rompu une première fois par le roi Sigismond lui-même, à l'endroit de la Volynie [2]. La chancellerie du roi, trouvant sans doute qu'il était long et pénible de traduire en « ruthène » les décrets royaux, se mit à adresser à la Volynie des exemplaires de ceux-ci dans la langue même des originaux, c'est-à-dire en polonais.

Les protestations ne tardèrent pas à s'élever. Dès la fin de cette année 1569, qui avait été celle où le privilège de la terre avait été solennellement reconnu, une grande partie de la noblesse de Volynie, mécontente, se réunit à Luck, en une assemblée illégale, en tant que tenue sans le consentement du roi, mais que le palatin lui-même avait convoquée. Un des griefs les plus vifs des Volyniens était précisément que la Chancellerie de la Couronne leur avait expédié des lettres en langue polonaise, « en dépit des privilèges où il était spécialement prévu qu'on devait leur écrire en ruthène et que toute communication devait leur être adressée en cette langue » [3]. Le roi, chose curieuse, ne promit pas, dans sa réponse, de veiller à ce que le privilège ne fût plus enfreint ; il voulut seulement que sa chancellerie se soumît au gré de chacun, comme elle prétendait déjà l'être : « Qu'elle expédie les lettres et les messages, d'après les besoins et les désirs de chacun ; si on les veut en ruthène, que ce soit en ruthène ;

[1] I. Sacharov, *Skazanija russkago naroda*, II, St-Pétersbourg, 1849, p. IX. A. Jabłonowski, *Hystorya Rusi południowej*, p. 237.

[2] W. Semkowicz, « Po wcieleniu Wołynia. Nielegalny zjazd w Łucku 1569 i sprawa językowa na Wołyniu », *Ateneum Wileńskie*, 5, 1924, et tirage à part, Wilno, 1924, 8 pages.

[3] Nous ne connaissons le texte de la plainte que par la réponse qui lui est faite et qui la contient. Voir la note suivante.

si on les veut en polonais, que ce soit aussi en polonais [1] ». Cette mesure libérale n'en était pas moins une atteinte au privilège donné quelques mois plus tôt, puisque le ruthène, d'obligatoire qu'il était à perpétuité, ne devenait plus que d'un emploi facultatif.

Huit ans plus tard, sous le règne d'Étienne Batory, l'usage de la langue polonaise par la chancellerie royale va provoquer une nouvelle protestation de la noblesse de Volynie. Le roi avait adressé à la petite noblesse du palatinat de Braclav une convocation collective rédigée en polonais. Le mécontentement fut tel, au moins chez certains, que les nobles refusèrent de paraître devant leur souverain, et lui adressèrent, le 7 juillet 1577, une lettre de protestation dont l'original, muni de vingt-deux sceaux, est conservé à la Bibliothèque des princes Czartoryski à Cracovie. Voici la traduction de ce texte que W. Semkowicz a publié il y a longtemps ; l'original est en slavon officiel :

« Très illustre et Gracieux Seigneur Roi, notre Gracieux Seigneur ;

Un Seigneur de la Cour de Votre Grâce Royale, Messire Orzewski, a transmis à nos frères, les très humbles et obéissants serviteurs de Votre Grâce Royale, des lettres rédigées en langue polonaise (*pis'mom pol'skim*) qui les convoquaient devant la majesté de Votre Grâce Royale, notre Gracieux Seigneur. Cependant, très Illustre et Gracieux Roi, d'après les prescriptions de l'Union, les lettres provenant de la Chancellerie de Votre Grâce Royale ne peuvent être émises autrement qu'en langue ruthène. Dans ces conditions, très Illustre et Gracieux Roi, nous et nos frères, qui avons été convoqués, nous ne paraîtrons en aucune manière devant vous, enfreignant ainsi la volonté et l'ordre de Votre Grâce Royale. Au reste, nous nous serions rendus à l'ordre souverain de Votre Grâce, si nous ne nous étions trouvés à cette heure en grande crainte et danger du fait de l'ennemi, des Tatars... Ceci étant, nous avons adressé à Votre Grâce Royale, notre frère, sire Jackovskij, et nous prions par nos humbles requêtes Votre Grâce Royale, notre Gracieux Seigneur, que Votre Grâce Royale, par un effet de sa gracieuse condescendance royale, veuille bien rendre et laisser libres nos frères de l'assignation et des convocations et qu'elle a daigné ordonner, puisque, très Illustre et Gracieux Roi, contre notre droit et nos libertés, les lettres de la chancellerie de Votre Grâce nous ont été adressées en langue polonaise. De plus, nous prions Votre Grâce Royale, par une humble requête, de bien vouloir nous garder notre privilège et nos libertés,et de daigner ordonner que les lettres partant de la chancellerie de Votre Grâce Royale soient émises en langue ruthène, et qu'à l'avenir lorsque quelqu'un aura enfreint en quelque chose cette prescription, il doive en

[1] « Co się skarza na Kancellarję Koronną, że do nich, na Wołyń, wydaje listy rzeczą polską, mimo przywilej ich, którem to osobliwie jest opatrzono, aby po rusku do nich pisano i każdą odprawę wydano, tedy to Król Jego Mość opatrzyć i rozkazać raczy, aby inak nie było, jakoż i Kancelarja daje sprawę Jego Król Mci o tem, ze szafuje listy i odprawami wedle potrzeby i żądania każdego, kto chce. po rusku tedy ruskie, a kto po polsku tedy też polskie ». Document tiré de la *Metryka Wołyńska*, publié pour la première fois par W. Semkowicz, *op. cit.*, pp. 4 et 5.

rendre compte. Là-dessus, nous recommandons nos humbles services aux bonnes grâces de Votre Grâce Royale, à notre Souverain.

Écrit à Brjaslavl', le 7 juillet 1577.

Les plus petits serviteurs et les fidèles sujets de Votre Grâce Royale.

Toute la *szlachta*, l'humble chevalerie du palatinat de Braclav Vous salue très bas ».

Malheureusement, les auteurs de la lettre n'ont pas signé et, à quelques exceptions près, on n'a pu identifier les familles d'après les blasons. En dépit de la formule : « toute la *szlachta* », un grand nombre de propriétaires terriens influents, comme les princes Sokolskij, Masalskij, Četvertinskij, n'ont pas apposé leur sceau. Il s'agissait donc d'un groupe seulement de nobles de Volynie, avec le staroste de Braclav, Georges Struš, à leur tête.

Quoi qu'il en soit, le document est important, parce qu'il marque un moment où la petite noblesse de Volynie, pourtant en contact presque direct depuis deux siècles avec les terres de la Couronne polonaise, déjà ouverte aux colons polonais et incorporée directement à la Couronne, résiste à l'avance de la langue polonaise. Il viendra un temps, et qui est proche, où cette noblesse va se poloniser complètement ; il vaut la peine de noter l'instant où elle défend encore la langue de la culture qu'elle va abandonner.

En effet, bien vite, la noblesse de Volynie appréciera moins les privilèges qui lui garantissent une sorte d'autonomie. Ainsi, en 1575, il est question d'organiser des tribunaux pour les trois palatinats ruthènes autrefois unis à la Lithuanie, et ceux-ci, par la négligence des intéressés, ne fonctionnent pas. Les Ruthènes préfèrent abandonner ce privilège et, à partir de 1589, ils prennent l'habitude de porter leurs requêtes en appel à Lublin. Ils gardent bien le droit d'obtenir à Lublin des actes rédigés en « ruthène » ; mais il est évident que cette complication de la procédure n'était pas destinée à durer : « Par leur initiative, note A. Jabłonowski, les nobles de Volynie ouvrirent à la langue polonaise l'accès aux actes et aux sentences. Ils renonçaient aux droits que leur garantissait l'Union comme à leur tribunal particulier que tous ne pensaient pourtant qu'à respecter [1] ». Quand, en 1597, la petite noblesse ruthène chargea ses députés de faire diriger les affaires, non plus sur Lublin, mais sur Léopol, cette démarche tardive s'avéra sans effet. De même la Volynie, en 1645, fit menace de rétablir le tribunal de Luck si, de temps à autre, on n'accordait pas la canne de maréchal aux représentants des palatinats « où l'on juge d'après le

[1] *Historya Rusi południowej*, p. 174.

Statut et dans la langue ruthène » [1]. Personne ne s'émut de cette agitation, et elle n'eut pas de suites.

Cette nonchalance, puis ce manque d'énergie sont des signes : ils trahissent l'impuissance d'un pays dont l'indépendance n'est plus justifiée par une originalité réelle : on ne se rappelle ses droits que lorsqu'un mécontentement passager inspire la pensée d'une mauvaise querelle.

Pour ce qui est du pays de Kiev, la Chancellerie royale procéda avec la même désinvolture qu'à l'endroit de la Volynie. Aussi, en 1571, la noblesse de la région réunie en diétine adressa-t-elle au roi une protestation analogue à celle qu'avaient fait entendre les gens de Volynie.

« Nous adressons une requête toute particulière à Sa Grâce Royale, notre Gracieux Seigneur, pour que les convocations de diètes (*listy sejmove*), les universaux (*universaly*), les constitutions (*konstytucěi*) et les affaires de tout ordre ne soient écrits et publiés pour la terre de Kiev qu'avec les seuls caractères ruthènes, et dans la langue ruthène, et non avec aucunes autres lettres, ni avec d'autres mots, cela suivant la promesse et le privilège de Votre Grâce Royale octroyé à la conclusion de l'Union ; car, depuis notre enfance, nos pères ne nous ont point donné d'autre langue à étudier sinon leur langue maternelle, la ruthène. De plus, il n'y a point d'écoles polonaises à Kiev, et lorsqu'on apporte des lettres de Votre Grâce écrits en caractères polonais avec un mélange de mots latins, nous ne pouvons les comprendre. Et encore, nous prions Votre Grâce Royale que le privilège qui fut accordé au moment de l'incorporation de la terre de Kiev, et qui est écrit en caractères polonais, soit transcrit en ruthène et publié pour nous sous le sceau de Votre Majesté, avec une signature de la main de Votre Grâce Royale, notre Gracieux Sire [2] ».

Nous n'avons pas trouvé la réponse qui fut faite à cette requête. Nous constatons seulement que le polonais, en fait, devint d'un emploi de plus en plus large dans les relations que Varsovie avait avec les confins le plus éloignés. Ainsi, c'est du polonais que Stéphane Batory se servit pour envoyer ses ordres aux starostes et aux troupes du palatinat de Kiev. Il en usa de même avec les Cosaques Zaporogues [3].

Cet ensemble de faits est éloquent : il établit que les privilèges « à perpétuité » furent vite enfreints et que les contrées lésées ne

[1] *Ibid.*, pp. 176-177.

[2] Texte réimprimé et donné en fac-similé par M. Voznjak, *Istorija Ukrajins'koji literatury*, II, Léopol, 1921, pp. 34-35, d'après M. Hruševs'kyj, *Kulturno-nacional'nyj ruch na Ukrajini v XVI-XVII vici*, Kiev, 1912, p. 43.

[3] Cité par I. Pervolf, *Slavjane*, III, p. 218 ; voir Actes sur les cosaques dans les *Akty otnosjaščiesja k istorii južnoj i zapadnoj Rossii* et l'*Archiv jugozapadnoj Rossii*, III, pp. 1-2, VII, p. 12 ; Janicki, *Acta historyczna do panowania Stefana Batorego, 1578-1579*, Varsovie, 1881.

formulèrent pas de réclamations bien énergiques ni très prolongées. C'est que la querelle linguistique n'était guère qu'un prétexte à l'agitation des mécontents. Comme il nous reste à le montrer, en effet, à l'intérieur même de ces pays ruthènes pourvus de privilèges, ou demeurés dans la limite du Grand Duché, on allait bénévolement et insensiblement adopter, dans les actes, ce polonais que les têtes chaudes disaient ne pouvoir comprendre.

3. — *Dans le Grand Duché : un plaidoyer en faveur du latin.*

Dans le grand Duché, il se produisit une opposition d'un genre différent contre l'emploi du slavon. Le sentiment national lituanien, qui atteignit son maximum d'exaltation vers le milieu du XVIe siècle, fit souhaiter à certains esprits le remplacement du slavon officiel par le latin, que d'aucuns regardaient comme la langue primitive du pays. Le mouvement n'aboutit pas, mais il contribua à détacher les Lituaniens de la langue qu'ils avaient empruntée à leurs sujets ruthènes : elle les prépara à accepter un changement qui s'opéra, non pas en faveur du latin, mais en faveur du polonais.

Le latin eut pourtant ses partisans. Les Lituaniens, encore illettrés à l'époque de Gédimine, s'étaient formés peu à peu au contact de l'élite ruthène. Leur capitale, Vilna, était devenue le rendez-vous d'une société cultivée. Ils étaient devenus fiers de leur race, et leur amour-propre national fut particulièrement flatté lorsqu'ils crurent découvrir que leur langue n'était autre chose que du latin quelque peu abîmé par la rouille des siècles. Un héros romain, Publius Libon, serait venu fonder une colonie sur le Niémen, et les Lituaniens se rattachaient à cette illustre ascendance, tout comme les Romains eux-mêmes étaient nés de la souche du pieux Énée. Tout enflammé par cette conviction, l'historien que nous connaissons sous le nom de Michel Lituanus rédigea, en 1550, un mémorial qu'il dédia au jeune roi. Il se plaçait au point de vue national des Lituaniens, rejetait le slavon, qu'il appelait avec mépris du « moscovite », réclamait des écoles latines : « Nous manquons de gymnases où l'on étudie les bonnes lettres. Nous apprenons le moscovite qui n'est d'aucune antiquité et d'aucune efficace à la vertu, étant donné que l'idiome des Ruthènes nous est étranger, à nous Lituaniens, c'est-à-dire Italiens qui sommes nés d'un sang italien [1] ».

[1] « Gymnasiis literariis, dolendum caremus. Literas moscovitas, nihil antiquitatis complectantes, nullam ad virtutem efficaciam habentes ediscimus, cum idioma Ruthenorum alienum sit a nobis Lituanis, hoc est Italianis, Italico sanguine oriundis » (*De moribus Tartarorum, Lituanorum et Moschorum fragmina X*, Bâle, 1615). L'arrivée des Jésuites et la fondation du collège de Vilna par l'évêque Valérien Protasewicz, en 1570, viendra donner satisfaction à ce désir.

Un nouvel appel en faveur du latin fut lancé par le bourgmestre de Vilna, Augustin Rotundus. Celui-ci, en cette même année 1576, où il rompait avec une première tradition en composant en latin, et non plus en slavon, une chronique de la Lituanie, rompit une autre tradition en donnant une version latine du *Statut* lituanien. Cette traduction, dédiée à Stéphane Batory, est précédée d'une préface qui insiste à nouveau sur la nécessité pour les Lituaniens d'abandonner le « ruthène » — cette langue qu'ils utilisent comme langue officielle, mais qui leur est étrangère —, afin de revenir au latin, la langue de leurs ancêtres. Voici le passage de l'argumentation :

« Vous m'avez mandé de les traduire en latin (les lois du Grand Duché). Puissé-je avoir réussi à Vous obéir avec un bonheur égal au zèle avec lequel j'ai reçu et exécuté Vos commandements, car j'ai préféré passer pour un traducteur gauche plutôt que de sembler trop lent à Vous obéir. Ceux qui savent la langue ruthène ne s'étonneront pas des faiblesses de ma version, car les Ruthènes sont extrêmement verbeux lorsqu'ils écrivent : ils souffrent de périsologies, de tautologies, de pléonasmes et tous autres défauts de style ; aussi ai-je essayé, à la fois, de développer par des commentaires les points embrouillés et de retrancher les superfluités, autant que possible était...

Que puisse par Vous, ô roi, qui possédez si bien la langue latine, commencer à florir le latin qui autrefois croissait ici, et que, pour ainsi dire, il revienne d'exil. Je pense, en effet, que Votre Majesté n'ignore pas que les Lituaniens sont de race latine, originaires d'Italie, et qu'ils ont émigré dans des régions sous la conduite de Publius Libon ou, suivant la tradition populaire, de Palémon. Il est donc juste que cette langue qui fut la langue maternelle et primitive des Lituaniens leur soit rendue, elle qui est l'une des trois en lesquelles le Christ, notre Dieu, estima digne que fût rédigé son titre. Il convient qu'on l'emploie ici dans les lois, dans les privilèges et les brevets (comme cela se passait, dit-on, au temps de notre conversion au christianisme), dans les édits, dans les jugements, dans les formules de citations, dans les contrats, dans les rapports de commerce, dans les affaires privées et même, si possible, dans les conversations. Elle remplacerait cette langue grossière et barbare qui nous est commune avec l'ennemi perpétuel et héréditaire des Lituaniens, le Moscovite, et laquelle jusqu'à présent a réduit à l'exil le latin. Dieu, très bon et très grand, propice à la Lituanie, a heureusement, peu avant Votre règne, posé les premières bases de la renaissance du latin en inspirant à Valérien, évêque de Vilna, pieux vieillard et politique consommé, d'édifier à Vilna, la première ville de la Lituanie, un collège qu'il a fourni par une magnifique libéralité des choses nécessaires à une large existence, et où il a fait venir des hommes également remarquables par la sainteté de leur vie et par leur connaissance des arts libéraux et des lettres latines : les Jésuites, ainsi nommés parce qu'ils imitent et professent la doctrine de Jésus-Christ. Que ceux-ci instruisent le peuple des voies de salut et des voies divines, qu'ils forment la jeunesse à toute piété, qu'ils enseignent les arts libéraux, et qu'ils sèment le grain de la langue latine pour qu'il germe en une moisson abondante. Déjà, depuis moins de cinq ans que cette école existe à Vilna, de jeunes adolescents ont fait tant de progrès dans l'art de parler et d'écrire le latin qu'ils sont aussi forts que ceux qui sont allés étudier dans un gymnase étranger à grands frais pour eux et pour leurs parents et au prix de voyages lointains. Nous avons donc le très ferme espoir que, si Votre Majesté veut y donner tant soit peu Son approbation, si Elle daigne accorder

l'appui de Son autorité à ce zèle de la jeunesse pour la langue latine, il arrivera bientôt que le latin qui est la langue maternelle et propre des Lituaniens leur sera rendu. Ainsi, la rédaction des lois, des senatus-consultes, des décrets, des plébiscites et de tous les actes publics deviendra aisée et claire : ils pourront être promulgués alors à la louange et à la gloire de cet illustre peuple, délivré pour jamais de la barbarie. Faites que Ruthènes comme Lituaniens soient rendus plus prompts à s'attacher au latin qui est leur héritage naturel.

Presque tous les jours nous entendons les Lituaniens, paysans et aborigènes mis à part, reconnaître volontiers qu'ils sont venus du Latium, ce dont ils tirent une gloire flatteuse. Quant aux plus nobles parmi les Ruthènes, certains ont la même origine que nous. Leur généalogie l'établit, mais comme ils sont de religion différente, du fait de cette malheureuse erreur où ils ont préféré suivre les Grecs, ils sont séparés des Latins. Pourquoi ne considèrent-ils pas qu'il est plus glorieux et plus louable, comme il a été dit, de faire revenir d'exil la langue de leurs frères et d'imiter la foi de ceux dont ils se glorifient eux-mêmes d'être nés, plutôt que de souffrir qu'on introduise dans une si noble nation ce russe barbare ? Pourquoi ne penseraient-ils pas qu'ils auraient meilleure grâce à imiter leurs voisins et leurs concitoyens, ces Polonais antiques ? Ceux-ci eurent pour ancêtre des Slaves, et pourtant ils ont donné au latin la préférence sur leur propre langue slave, alors que, de mémoire de leurs pères, ils ne savaient guère encore manier le latin, ils ont estimé que l'État comme les particuliers devaient s'en servir ; l'usage du polonais, parent du russe, leur a semblé mauvais et bas, même pour écrire des lettres familières, aussi les Polonais ont-ils rédigé en latin leurs lois, leurs institutions ou constitutions, leurs décrets, tous les actes touchant les affaires publiques et privées.

Quant à cette méchante coutume, récemment introduite dans les chancelleries de Pologne, d'écrire en polonais, la postérité jugera du bon accueil qu'auront trouvé et de la gloire qu'auront retirée ceux qui, les premiers, se sont mis à en user. Il est vrai que ce n'est pas un si grand vice pour les Polonais de vouloir se servir de leur langue d'origine, mais les Lituaniens ne peuvent pas ne pas être blâmés s'ils méprisent leur propre langue qui leur revient avec le bienfait de la religion divine [1] ».

Comme argument suprême, Rotundus insistait sur le manque de fixité grammaticale du slavon en usage dans les chancelleries lituaniennes [2].

Cette propagande en faveur du latin fut-elle menée par un nombre important d'intellectuels lituaniens ? J. Jakubowski ne le pense pas [3]. On n'aperçoit pas en effet qu'elle ait déterminé aucune réalisation pratique. Quoi qu'il en soit, le mouvement est du premier intérêt, parce qu'il prouve que, dans le Grand Duché, le respect pour le slavon, langue traditionnelle des chancelleries, avait disparu. Les Lituaniens se rendaient compte de ses défauts, de l'impré-

[1] Texte latin en appendice à la fin du chapitre.

[2] Voir plus haut, p.

[3] J. Jakubowski, *Studya nad stosunkami*, p. 71. Mais la croyance à l'origine latine des Lituaniens n'en est pas moins constamment exprimée dans les chroniques et dans le petit livre des Lasicius, *De diis Samogitorum*, Bâle, 1615.

cision de son vocabulaire, comme de son manque de règles grammaticales définies. Ils allaient donc se détacher de cette langue dont ils avaient été fiers au temps où eux-mêmes étaient encore des Barbares, et dont ils avaient tenu à se faire garantir l'usage « à perpétuité ». Leurs critiques pouvaient ouvrir les yeux aux Ruthènes eux-mêmes sur les déficiences du slavon de chancellerie et hâter un abandon bénévole dont il nous reste à retracer l'histoire.

4. — *Pénétration progressive du polonais.*

Il nous est parvenu un très grand nombre de recueils manuscrits contenant la copie des actes enregistrés par les tribunaux du Grand Duché au XVIe et au XVIIe siècle. Quand on feuillette ces gros volumes, on est presque toujours frappé de voir l'écriture cyrillique y céder progressivement la place à la polonaise. Le passage n'est pas brusque, en général, d'une langue à l'autre, mais il existe des feuillets assez nombreux où slavon et polonais se mêlent.

C'est qu'en effet, aussi bien en Lituanie que dans les pays ruthènes pourvus d'un privilège, le slavon n'a pas été interdit brusquement comme il le fut en Galicie au temps de Casimir le Grand. Nous venons de voir, au contraire, que la législation lui réservait un monopole. Mais, peu à peu, ceux qui usaient du slavon semblent s'en être lassés, et lui avoir préféré le polonais. D'abord, ce sont les signatures et les formules qui les accompagnent que l'on écrit en lettres polonaises, puis le polonais s'introduit dans le corps même des actes, ne laissant au slavon que quelques lignes pour amorcer et clore le texte ; enfin le slavon disparaît complètement.

L'évolution est particulièrement intéressante à suivre, parce qu'elle ne traduit pas l'arbitraire d'un législateur, mais la marche progressive d'un fait de civilisation. Une étude exhaustive du phénomène permettrait de précieuses déterminations dans le temps et dans l'espace. Mais les textes sont trop dispersés, et surtout trop nombreux (des dizaines de mille). Nous avons dû nous contenter de sondages : ils ont suffi à nous permettre de dégager d'utiles recoupements.

a) Apparition de signatures en polonais.

Dans les pays lituaniens et ruthènes, c'est au début du XVIe siècle seulement, que les contrats, arrêts, conventions, etc..., commencent à porter des signatures. Auparavant, la connaissance de l'écriture étant moins répandue, on se contentait d'apposer un cachet. Pendant les deux premiers tiers du XVIe siècle, toutes les signatures

de nobles que l'on rencontre au bas des documents sont en caractères cyrilliques [1].

Puis il se produit un changement. Les nobles prennent l'habitude de signer leur nom en caractères latins, en le faisant suivre de la formule polonaise : *ręką własną*, ou *renkon własnon*, ou bien encore *ręką swą*. La mode s'établit dans les dernières années du XVI[e] siècle, et c'est au moment où Basile Tjapinskij reproche à la noblesse ruthène de « ne plus oser » signer en caractères cyrilliques. Elle prend si bien qu'il est exceptionnel de rencontrer des textes officiels ruthènes du XVII[e] siècle signés en lettres cyrilliques [2]. Les demandeurs, les hauts fonctionnaires de justice signent à la polonaise. Il n'est guère que le greffier (*pisar'*) qui appose sa signature conformément à la loi ,jusqu'à ce que l'arrêt de 1696, dont nous parlerons, le débarrasse de cette formalité.

L'ensemble des observations que nous avons faites semble nous autoriser à désigner la décade 1585-1595 comme le moment où s'introduit, puis s'établit, pour les membres de la noblesse lituano-ruthène, l'usage de signer en transcrivant leur nom en polonais. Cependant, sporadiquement, on trouvera encore après 1595 des signatures de magnats en caractères cyrilliques [3].

Quelques documents offrent un intérêt particulier : ceux qui datent de la décade de transition, et où souvent les signatures polonaises et ruthènes se mêlent. Tel un parchemin appartenant à la Bibliothèque du Synode Évangélique de Vilna [4]. C'est l'acte d'achat d'un immeuble par la communauté évangélique. Il date du 7 juin 1590 et a été enregistré au tribunal de Vilna le 3 juillet de la même année. Le texte est entièrement rédigé en slavon, sauf quelques mots à la fin. Il est suivi de signatures assez nombreuses en ruthène et en polonais. Ce parchemin a déjà été publié, mais dans une transcription défectueuse, aussi en donnons-nous ici les dernières lignes d'après le texte original :

[1] Voir, par exemple, *Archiwum Sanguszków*, IV, n[os] 191, 264, 330, 346. Au bas d'un jugement sur une répartition de biens rendu à Kiev, le 21 août 1545, on trouve une signature polonaise : *Fredrych Hlebowicz Pronski*. Cette signature exceptionnelle est celle du palatin de Kiev qui se trouvait être un Polonais (*Archiv jugozapadnoj Rossii*, I[re] partie, t. VI, n° XVIII, p. 44).

[2] Dovnar-Zapol'skij, *V. N. Tjapinskij, perevodčik Evangelija na bělorusskoe narěčie*, St-Pétersbourg, 1899, p. 7.

[3] Ainsi le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Publique de Vilna porte que l'on trouve la signature en cyrillique de Lev Sapěha, Pavel Sapěha, Al'brecht Radivil, dans un recueil de décrets, universaux, actes de vente, etc., portant sur la période 1600-1630 (*Opisanie rukopisnago otdělenija Vilenskoj publičnoj biblioteki*, n° 564, manuscrit n° 131).

[4] Parchemin 81 × 57,5, n° 7 de la collection.

... И нато я Петр Войтехович Стабровскій далъ есми всему Збору Виленъскому ихъ Милости Паномъ Сенаторомъ яко Патрономъ головнейшим и всим иншым станомъ народу шлахетского, Министром, Сениоромъ и всему кгмину будочому на сес часъ и на потомъные часы пры Зборе Виленскомъ, сес мой продажный вечыстый листъ подъ моею печатию и сподписом властное руки моей писмом полским. А притом были и того суть добре ведомы зацные особы Ихъ Милости Вельможные Панове: Его Милость Пан Миколай Нарушевичъ, Каштолянъ Жомойтскій, Староста Ушъполскій Пенянскій и Купишскій. Его Милость Князь Ярош Жыжемскій, Староста Речынскій. А Его Милость Пан Каспор Кіелпш Маршалок Короля Его Милости, Которые Ихъ Милост за устною прозбою моею до сего вечыстой продажы листу моего печати свои прыложыли и руки свои властные подписать рачили. Писан у Вильни, лета Божого Нароженія тисеча пятсот деветъдесятого, Месяця Июня семого дня. У того листу печатіе прытисненых чотыры а подписи рук тыми словы: *Piothr Sthabrowsky Starostha Treydensky Civum Wieswiansky ręką swą. Za usthną y oczewisthą prozbą Iegomos'ci Pana Piothra Stabrowskiego ja Mikołaj Naruszewicz then list podpisał y pieczięc mą przyłożył. Jarosz Żyżemsky Starostha Reczycky ręką własną. Kasper Awguszthynowicz Kielpsz, Marszałek Jego Krolewskiey Miłości.*

Которое добровольное оповеданіе пры устъном сознанiи Его милости Пана Петра Стабровского Старосты Тройданъского за прозбою Его Милости, и тот лист до книг Справъ Судовъ Головъныхъ Трибуналных естъ вписанъ, а по вписанью и сес выпис подъ печатiю Земъскою Виленскою Велможным Ихъ Милости Паномъ Сенаторомъ, Паномъ Шлахте стану рыцерского, Министромъ Сениоромъ и всему къмину веры Евангелицъкое збору Виленъского выданъ. Писанъ у Вильни.

Малхер Петкевич писар.

Jan Pac Ciwum Wileński, Starosta Kamieniecki
Marszałek Trybunalski ręką swą
С повету Ошменского
Депутатъ Есиф Корсак рукою властною
Щасны Богуматъка Депутатъ властною рукою
Jan Tryzna ręką swą.
З земли Жомойтское
Станислав Чехович Маршалок I. К. М.
Mikołaj Sapieha, Kuchmistrz W. K. L. własną ręką.
Z powiatu Kowieńskiego.
Deputat Stanisław Białkowski (?), *stolnik Kowieński ręką swą.*
З Воеводства Троцкого. Мартин Савич.
Z województwa Trockiego, Piotr Szukszta, Podstoli Kowieński, ręką swą.
Jan Mieleszko, własną ręką swą
Kasper Dawgird, Wojski Wiłkomirski
Piotr Fredrychowicz Rudoszanski, Deputat własną ręką.
З воеводства Мстиславского
I... Белицкій рукою своею
Z województwa Wythebskiego.
Jerzy Drucki Sokolinsky ręką swą
З воеводства Витебского
Андрей Война Ясненицкій, рукою своею.

En somme, sur une quinzaine de signatures (non comprise celle du greffier), six sont en caractères cyrilliques et suivies d'une for-

mule slavonne, neuf sont en caractères latins, en orthographe polonaise et suivies d'une formule polonaise.

Il est curieux de constater que, pour toutes les régions qui sont représentées sur ce parchemin par plus d'une signature, on peut remarquer ce double caractère des signatures, les unes de type polonais, les autres de type ruthène : ainsi pour le district d'Ošmiana, la Samogitie, le palatinat de Troki, le palatinat de Vitebsk.

Le palatinat de Troki, un des plus proches de la frontière polonaise, est représenté par trois signatures polonaises sur quatre. Mais les lointains palatinats de Vitebsk, la Samogitie (l'actuelle Lettonie) ont aussi des représentants qui signent en polonais. Un autre parchemin conservé à cette même Bibliothèque de l'Église évangélique réformée de Vilna et qui est de 40 ans postérieur (1629) [1] ne comporte plus que des signatures en polonais à l'exception de celle du greffier du tribunal de Vilna (*Jan Kolenda*). Et ont signé, d'abord, le maréchal du tribunal, Jean Wilczek, puis des députés de Vilna, Lida, Wilkomir, Kowno, de Samogitie, de Smolensk, de Braclav, de Grodno, de Nowogrodek, de Brest, de Pinsk, de Vitebsk.

Un autre acte intéressant pour le curieux effet de juxtaposition des signatures est une reconnaissance du Prince Georges Čortoriskij (Czartoryski), donné le 5 décembre 1595 à sa sœur Hélène Gornostaeva pour un bien situé à Peresopnice, afin que les revenus de cette terre fussent attribués au monastère du lieu. L'acte est en slavon et a été enregistré dans le livre urbain de Luck (*Kniga zapisovaja grodskaja Luckaja*). Il porte deux signatures de personnages de la même famille, l'une ruthène, l'autre polonaise :

> Юрей Чоторыскій (*sic*) властною рукою
> *Alexandra z Wiszniowca Czartoryska ręką swą*

(suivent cinq autres signatures en caractères cyrilliques) [2].

Le fait que la signature est celle de la femme indiquerait que les dames ruthènes ne furent pas toujours les dernières à se mettre au polonais, comme avait cru le remarquer Charlampovič [3]. Cet auteur signale du reste que, dès 1592, la propre sœur du métropolite Michel Rahoza, Raina Starosel'skaja, ajoutait à sa signature *renkon wlasnon* [4].

[1] Parchemin 78,5 × 58, Fondation pour Szylany, Catalogue des manuscrits, n° 8. Le document est en langue polonaise, avec deux formules slavonnes au début et à la fin.

[2] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, t. I, n° 115, p. 478.

[3] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 205-206.

[4] *Archeografičeskij Sbornik*, VI, n° 125.

Pour avoir autre chose que des exemple typiques et être en droit de se faire une idée de la durée du fait, on peut feuilleter un des recueils d'Actes qui ont déjà été publiés. Nous avons fait l'expérience sur le 31e tome des *Actes* publiés par la commission de Vilna [1] et nous avons relevé les cas suivants d'actes à signatures mêlées, ou uniquement polonaises :

Grodno,	5 juin 1590,	2	sign.	Ruth.,	2	sign.	Pol.	(p. 81)
Grodno,	29 juin 1591,	1	»	»	1	»	»	(p. 94)
Grodno,	1 mai 1592,	2	»	»	1	»	»	(p. 101)
Minsk,	8 oct. 1592,	1	»	»	3	»	»	(p. 121)
Minsk,	3 oct. 1592,		»	»	4	»	»	(p. 128)
Vilna,	31 mai 1593,	1	»	»	3	»	»	(p. 167)
Minsk,	6 sep. 1593,	1	»	»	2	»	»	(p. 173)
Grodno,	2 juin 1595,	2	»	»	1	»	»	(p. 245)
Kovno,	1 fév. 1596,		»	»	1	»	»	(p. 254)
Minsk,	7 oct. 1596,	1	»	»	1	»	»	(p. 256)
Minsk,	5 mai 1598,	1	»	»	4	»	»	(p. 276)
Minsk,	4 mai 1598,	1	»	»	2	»	»	(p. 279)

Après 1600, il est rare de trouver des signatures de personnages de la noblesse ruthène qui ne soient pas en polonais. Aussi au bas d'un acte du 31 mai 1662 créant une fondation destinée à entretenir un prêtre orthodoxe à Jarovica, près de l'église de l'Ascension, on est étonné de trouver, à côté de deux signatures en polonais de personnages peu connus (Iwan Kukolsky, Alexander Malinowski), la signature en caractères cyrilliques du Prince Grigorij Četvertinskij [2]. Le cas est en effet exceptionnel ; quelques membres de la famille des Četvertinskij semblent s'être distingués des autres nobles ruthènes par un attachement tout particulier au slavon. Nous le savons par une dédicace de Zacharij Kopystenskij qui, en 1623, loue le prince Stefan Četvertinskij comme d'une « vertu non commune » d'avoir gardé de l'affection pour « sa langue maternelle, le slavon » [3].

De fait, la tentation de céder à la mode était si forte que le prince Kurbskij lui-même n'y a pas résisté et qu'il lui arriva de signer « письмемъ полскимъ » et d'ajouter à son paraphe *ręką swą* [4].

S'il se rencontre des signatures non polonaises, après 1620, ce sont celles de membres de la petite noblesse, et encore sont-elles

[1] *Akty izdavaemye Kommisseju dlja razbora drevnich aktov v Vil'ně*, Vilna, 1906, t. XXXI.

[2] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, Ire partie, tome VI, n° CCV, p. 520.

[3] Chv. Titov, *Materijaly dlja istoriji knyžnoji spravy na Vkrajini v XVI-XVIII v. v. : Vsezbirka peredmov do ukrajins'kych starodrukiv*, Kiev, 1924, p. 73 : dédicace des *Ioanna Zlatousta Besědy* (Kiev, 1623).

[4] *Zizn' kn. Kurbskago na Litvě i na Volyni*, tome I, pp. 200-242.

rares. Ainsi, on a une protestation adressée au roi en 1629 par la petite noblesse non uniate du pays de Kiev : sur 23 signatures, 17 sont en polonais et 6 sont en caractères cyrilliques [1].

Les membres du clergé appartenant à l'Église du rite byzantino-slave, aussi bien à la partie qui avait accepté l'Union avec Rome qu'à celle qui la repoussait, devaient adopter plus tardivement la coutume de signer leur nom en polonais. Ils y vinrent cependant, surtout les membres du haut clergé.

Nous citerons, par exemple, le cas du métropolite uni Hypace Potěj. Au bas d'un acte de fondation destiné à une école de Vladimir, du 19 avril 1609, on trouve la signature du métropolite en polonais : *Hypatius Pociey, mitropolit Kiiewsky, jepiskop Włodzimiersky ręką swą* [2]. Cette signature est d'ailleurs accompagnée de quatre autres en catactères cyrilliques, dont celle d'un protopope et celle d'un prêtre. Le 19 novembre de cette même année 1609, Potěj écrit son testament, et cette fois il signe en slavon, alors que les fonctionnaires qui contresignent un acte se servent tous du polonais : Ипатей архиепископъ власною рукою сесь тестаментъ подписалъ [3]. Mais, nouvelle surprise, à la suite d'un supplément à ce testament (supplément d'ailleurs écrit en polonais), qui est du 27 avril 1613, on peut lire : *Hipatius Pociey, mitropolit Kiowsky i wszyskiey Rosi, władyka włodzimiersky i Brzeski, własną ręką* [4].

Le cas est le même pour le métropolite de l'Église orthodoxe Pierre Mohila. Au bas d'un acte du 16 mai 1632, on a sa signature en slavon [5], mais à la fin d'un acte du 26 mars 1633 sa signature se trouve en polonais [6].

Pour terminer ces remarques, nous nous bornerons à signaler encore un document dont la valeur est toute particulière : il contient en effet plus de deux cents signatures d'orthodoxes. C'est un acte de proposition de deux candidats au siège épiscopal de Peremyšl′ ; il est du 26 mars 1633. L'acte lui-même est rédigé en polonais, mais il fut seulement enregistré avec des formules ruthènes dans le livre terrien de Luck en 1636. Le document est suivi de

[1] S. Golubev, *Petr Mogila...*, tome I, appendice n° 40.
[2] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, Ire partie, tome VI, n° CLII, pp. 390-391.
[3] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VI, n° CLIII, p. 396.
[4] *Ibidem*, tome VI, n° CLXIII, p. 415.
[5] Acte rédigé à Sluck, par lequel un moine de Kiev renonce à ses droits sur un monastère en faveur de religieuses (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome I, p. 80).
[6] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VI, n° CCLXX.

208 signatures, dont 81 en polonais, et 127 en caractères cyrilliques. Prirent part à l'élection des laïcs de la région de Peremyšl′ et de la terre de Sanok (*dygnitarze y rzycyrstwo, obywatele zieme Przemiskiey y powiatu Sanockiego*), ainsi que des membres du clergé orthodoxe appartenant, eux, à presque toutes les contrées du pays ruthène compris dans les frontières de la Sérénissime République (*tudziesz duchowni wszystcy ludzie narodu ruskiego posłuszeństwa Oyca S. Patriarchy Konstantynopolskiego*).

Les premières signatures sont celles des membres du clergé et d'abord les dignitaires. La plupart d'entre eux se servent d'une formule polonaise, à commencer par le métropolite :

Piotr Mohila z łaski Bożey obrany y mianowany prawosławny metropolith Kiiowski, Halicki y Wszystkiey Russi, archimandrith Pieczarski Kiiowski.

Iozef Robrykowicz z łaski Bożey obrany y mianowany episkop Mscislawski, Orszanski y Mohilowski, starszy y rektor monastyra Bratskiego Wilenskiego przy cerkwi świętego Ducha ręką wlasną.

Izaiasz Trofimus rektor monastyra Kiiowskiego.

Филофей Кизревич наместник Великое Лаври Печарское, рукою.

Warlaam Dziatkowski, ynok monasterza Pieczarskiego.

Анатолïей Мужиловский, священноинокъ монастыря Печарского, рукою.

Ieromonach Theophiłath Zaiąc, yhumen Minski, ręką swoią.

Іеромонахъ Анътонïй, ïгуменъ монастиря Трушовского, рукою власною.

Ieromonach Leontius Szycik.

Ieromonach Nikodym Żołącz, pisarz monasterza Bratskiego Wilenskiego cěrkwi świętego Ducha, ręką swą ».

Puis viennent en grand nombre les signatures de ceux qui se qualifient *otec*, *pop*, *svjaščennik*, *diakon*, *prezviter*, ainsi que des bourgeois membres de la confrérie de Sanok : toutes ces signatures sont *en lettres cyrilliques*.

Les laïcs ont signé ensuite, et les premiers noms, ceux sans doute des personnages principaux, sont en polonais, par exemple celui qui ouvre la liste :

Wasili Litynski z Litina, direktor obrany electiey naszey Przemiskiey.

Au total, sur 115 signatures de laïcs, 79 sont en polonais, 36 en slavon, et la diversité se manifeste au sein même des familles (8 Čajkovskij signent en slavon et 3 en polonais ; un Popěl signe en polonais, un autre en slavon, etc...) [1].

Cet ensemble de faits nous semble, à lui seul, instructif. L'apparition du polonais dans la signature des chartes marque une première atteinte portée au « ruthène » en tant que considéré comme langue

[1] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VI, nº CCLXX, pp. 665-669.

officielle de la procédure. Il nous permet d'observer d'une manière sensible à quel moment et quelles personnes se lassent d'employer l'écriture cyrillique. Au début du xviie siècle, la presque totalité de la haute noblesse signe en polonais ; vingt ans plus tard, le haut clergé uni ou demeuré orthodoxe est engagé dans la même voie. Ces premiers résultats ne suffisent pas à définir ce que nous cherchons, mais ils donnent pourtant une indication qui a son prix.

b) Le polonais dans le texte des Actes.

Mais il y a plus. Il s'en faut de beaucoup que les dispositions du *Statut* aient été, comme semble l'avoir cru E. Karskij, rigoureusement observées jusqu'en 1696 [1]. C'est bien avant cette date que le polonais fait son apparition dans la procédure. Pour respecter la lettre de la loi, on se borne à inscrire au début et à la fin des actes une formule en langue officielle, dont on se passe du reste souvent, quand l'acte est rédigé sous seing-privé, mais le texte lui-même du document est rédigé en polonais. En notant donc le moment de l'apparition du polonais dans le corps même des actes, nous aurons un critère nouveau pour établir l'intensité et l'ère d'extension du fait que nous voulons suivre. Ici encore nous ne pouvons prétendre à des résultats définitifs, mais voici le résultat concordant de trois expériences.

Sur 86 documents recueillis au hasard dans les Archives des Prêtres de la Mission à Vilna [2], et comprenant des extraits du registre des tribunaux terrien, urbain, et correctionnel de la région de Vilna, nous en avons trouvé 55 entièrement rédigés en langue officielle, et 31 conçus suivant la formule transactionnelle que nous indiquions : formules slavonnes et texte polonais.

Au point de vue chronologique, ils se répartissent ainsi :

Documents entièrement en écriture officielle	*Formules ruthènes, texte polonais*
—	—
1570 (1)	
1584 (1)	
1594 (1)	
1595 (1)	
1598 (2)	

[1] E. Karskij, *Čto takoe drevnee zapadno-russkoe narěčie* ? p. 67.

[2] Copies sur papier certifiées conformes : documents comprenant de 1 à 20 pages de texte (non cataloguées ni classées, mais portant souvent des signatures et parfois des sceaux).

Documents entièrement en écriture officielle	*Formules ruthènes, texte polonais*
—	—
1600 (3)	
1602 (1)	
	1604 (1)
1605 (1)	
1607 (1)	
1611 (2)	
1612 (1)	
1615 (5)	
1616 (1)	1616 (2)
1620 (1)	1620 (1)
1621 (3)	
	1622 (2)
1623 (1)	
1628 (1)	
1630 (2 dont 1 avec *r. p.*)	1630 (3)
1631 (3)	
1633 (2)	
1635 (1)	
1639 (1)	1639 (1)
1640 (1)	1640 (1)
	1641 (1)
1642 (2 dont 1 avec *r. p.*)	
1643 (2 dont 1 avec *r. p.*)	
1644 (2 dont 1 avec *r. p.*)	1644 (1)
1645 (2)	1645 (1)
1646 (3 dont 1 avec *r. p.*)	1646 (1)
1648 (1)	
1650 (1)	
	1651 (2)
1652 (4 dont 3 avec *r. p.*)	1652 (4)
	1655 (5)
	1663 (1)
	1664 (1)
	1665 (1)
	1666 (1)
	1670 (1)
	1680 (1)
1688 (1 avec *r. p.*)	
	1694 (1)
	1695 (1)

Ce tableau nous paraît assez frappant. Il montre que, dès le début du XVIIe siècle, le polonais s'introduit dans les documents officiels, alors que dans la seconde moitié du siècle, les actes complètement rédigés en slavon se raréfient de plus en plus. Il est à noter aussi que, depuis 1640 environ, beaucoup de ces actes sont suivis d'un résumé en polonais lequel est souvent seul signé (c'est le cas pour le texte

de 1688) (sur notre tableau nous avons indiqué par les lettres *r. p.* les documents où existe ce résumé) [1].

A Varsovie, M. Jean Jakubowski, conservateur des Archives de l'enseignement, nous a communiqué quelques documents provenant de la Samogitie, qu'il possède personnellement. Les observations que l'on peut faire sur eux sont analogues à celles que nous dressions à propos des archives précédentes :

Documents entièrement en écriture officielle	*Formules slavonnes, texte polonais*
1576 (1)	
1584 (1)	
1585 (1)	
1597 (1)	
1608 (1)	
1611 (1)	
	1616 (1)
1619 (1)	
	1641 (1)
	1646 (1)
	1649 (1)
	1683 (1)
1693 (1)	
	1694 (1 entièrement en polonais)
	1697 (1)

Un de ces actes, du 4 juillet 1611, montre bien déjà comme la langue officielle n'est plus écrite que par des spécialistes. C'est un *pozew grodzki*, une citation devant le tribunal de la ville. Le texte en est en slavon, mais l'huissier, n'ayant pas pu remettre en mains propres la pièce dont il était chargé, a dressé un petit procès-verbal des circonstances de non-remise : ce procès-verbal est en polonais, et le *woźni* l'a signé suivant la formule : « *reką swą* ».

[1] Presque tous les documents slavons comportent une brève analyse en polonais. Cette analyse a été établie postérieurement à l'acte pour que les propriétaires puissent savoir ce que contenaient leurs papiers. Ce n'est pas de cette notice que nous voulons parler en employant le mot de résumé, mais d'un texte évidemment contemporain de la rédaction de l'acte.

Nous signalons de plus des textes que nous appellerons en « transcription polonaise ». Il arrivait que l'on fît faire pour son usage personnel, et non pas pour les produire devant les tribunaux, des « extraits des livres de tribunaux ». Ces extraits, que nous qualifierions « sur papier libre », ne portent ni signature, ni contre-seing. Mais, pour être bien comprises de leurs possesseurs, les parties slavonnes des textes ont été elles-mêmes transcrites suivant l'orthographe polonaise. Par exemple : « Leta od narożenia Syna Bożoho Tysecza Szestsot Petdesiat-wtoroho Msca Apryla osmnadcatoho Dnia ». Nous avons dénombré 22 documents de ce genre dans les Archives des Missionnaires de Vilna.

Sur un petit nombre de manuscrits analogues conservés à la Bibliothèque de l'Académie de Cracovie et qui proviennent de la région de Grodno, on peut faire des observations identiques [1] :

Documents entièrement en langue officielle : 4 de 1586, 1 de 1666.

Actes avec les formules seulement en langue officielle et le texte polonais : 1 de 1613, 1 de 1663.

Il semble extrêmement rare que des documents officiels de l'époque précédant 1696 soient rédigés en polonais d'un bout à l'autre. Nous n'avons guère noté en ce genre qu'une citation adressée à Mikolay Julieski, huissier du district de Vilna, en 1600 (Archives des Missionnaires). Mais des actes conclus sous seing-privé, des inventaires sont assez fréquemment entièrement en polonais. Nous avons dénombré 10 documents de ce genre aux Archives des Missionnaires, dont 3 inventaires et 6 partages de biens accomplis à l'amiable et munis de cachets. Il est arrivé que, parmi ces derniers, quatre ont dû être par la suite produits devant les tribunaux : le jour où ils entraient au greffe, ils devenaient pour ainsi dire pièce officielle, et c'est pourquoi ces quatre documents portent en marge, ou au revers, une brève inscription en langue slavonne indiquant le jour où le dépôt a été fait. Tout ceci marque bien le caractère de plus en plus artificiel que prenait au XVIIe siècle le slavon de la procédure. Visiblement, seul le greffier l'entendait. Aussi, lorsque les parties voulaient se rendre exactement compte de la nature de l'acte qu'elles avaient entre leurs mains, exigeaient-elles qu'il fût écrit en polonais, ou suivi d'un résumé polonais.

Nous signalerons pour terminer, le témoignage concordant que fournissent les registres des confréries orthodoxes ruthènes. Ces confréries groupaient de petites gens que l'évolution du haut clergé et de la noblesse vers l'uniatisme avaient effrayés. Elles avaient créé des écoles gréco-slavonnes et des imprimeries slavonnes pour lutter contre les effets de la propagande catholique. Pourtant, jusque dans ce milieu de zélés et de convaincus, le polonais finit par devenir la langue courante : procès-verbaux et livres de compte en font foi. Il en fut ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans la confrérie de Léopol, dont les divers registres ont été conservés. Le registre de ses délibérations est rédigé en slavon de 1599 à 1663, mais, à partir de cette date, les procès verbaux en polonais font leur apparition, et, à partir de 1670, le polonais est la seule langue employée [2]. Le livre des comptes est tenu en slavon jusqu'en 1659 ; à ce moment,

[1] Manuscrit n° 1586.

[2] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome XI, pp. 58-339.

le trésorier Mathias Teodorovič passe au polonais. Son successeur Michel Sliozka revient au slavon en juillet 1662, mais moins de trois ans après, en 1665, le polonais s'installe définitivement dans la comptabilité [1]. Les autres registres permettent des observations analogues [2].

Sans doute ces petites gens de Léopol mettent cinquante ans de plus que les représentants de la noblesse pour adopter le polonais, mais ils n'en subissent pas moins une évolution identique.

5. — *Le polonais, langue officielle.*

Cette longue évolution aboutit à son terme naturel : en 1696 la loi vint enregistrer le fait que le slavon était tombé en désuétude dans les actes et papiers d'affaires, sur tout le territoire de la République. A cette date eut lieu l'unification des codes, *coaequatio jurium*, entre la Pologne et la Lituanie, et un bref article mit fin au bilinguisme des chancelleries et des greffes :

« Le greffier doit écrire en polonais, et non en « ruthène » (*Pisarz powinien po Polsku, a nie po Rusku pisać*).

Cette mesure n'avait rien de commun avec la décision qui, au xve siècle, avait imposé à la Galicie l'usage du latin en même temps que celui du droit polonais. C'est, en fait, l'annulation d'une formalité devenue déplaisante, celle qui consistait à faire précéder ou suivre les actes officiels de deux lignes de texte en écriture cyrillique.

* * *

Si incomplète que soit cette enquête, les résultats n'en sont pas moins patents : le slavon avait les meilleures chances pour se maintenir dans les chancelleries et dans les greffes, puisque les lois et privilèges faisaient de son emploi une obligation. Or, dans un espace de temps relativement court, le slavon se retire du texte même des actes pour laisser la place au polonais, et il se réfugie dans de

[1] *Ibid.*, pp. 340-538.

[2] Nous avons aussi les registres où était tenue la comptabilité des livres vendus par la confrérie. Nous les voyons successivement rédigés en polonais de 1643 à 1645, en slavon, de 1645 à 1651, en polonais, de 1651 à 1656, en slavon de 1656 à 1665, en polonais de 1669 à 1692 (*ibid.*, pp. 539-637).

Des deux livres des comptes pour frais de construction, l'un, qui va de 1627 à 1644, est en slavon et l'autre, pour la période de 1683-1699, est écrit en polonais (*ibid.*, pp. 638-677).

Les livres de comptes de l'hôpital, tenus de 1634 à 1663, sont d'un bout à l'autre écrits tantôt dans une langue et tantôt dans l'autre (*ibid.*, pp. 678-692).

Un registre est consacré à l'enregistrement des dettes de la confrérie ; de 1630 à 1650, il est en slavon ; de 1650 à 1680, en polonais (*ibid.*, pp. 693-703).

pauvres formulettes qui sont destinées uniquement à protéger les greffiers contre les recours de la chicane. On n'aperçoit pas, avec cela, la moindre apparence de pression extérieure de la part des Polonais : ceux-ci n'ont pas toujours respecté, il est vrai, l'engagement pris par eux d'envoyer toute communication officielle en « ruthène », mais la mollesse et le petit nombre des protestations témoignent assez qu'en négligeant cet engagement ils ne gênaient pas sérieusement Ruthènes ni Lituaniens. Rien n'obligeait, en tout cas, tant de gens, nobles, petits et grands, représentants du clergé uniate et du clergé orthodoxe, bourgeois et menus artisans, à adopter pour leurs propres affaires l'usage du polonais. S'ils l'ont fait, c'est qu'ils ne croyaient plus guère aux mérites de la vieille langue traditionnelle et que, d'autre part, ils avaient eux-mêmes pris l'habitude d'user du polonais jusque dans leurs conversations.

Nous aurons sur ce point des confirmations et des précisions nouvelles en étudiant comment la question de la langue se posa, non plus pour les greffiers, mais pour les écrivains ruthènes.

CHAPITRE II.

LA LANGUE DES ÉCRIVAINS RUTHÈNES.

Les livres fournissent à l'observateur de la langue l'occasion de remarques nombreuses, et les renseignements complémentaires qu'ils apportent lui permettent de vérifier les données qui se dégagent de l'examen des papiers d'affaires. Les textes de caractère religieux, ou même simplement littéraire, peuvent être rédigés en une langue conservatrice, mais, aux époques où il devient nécessaire d'atteindre un public plus large, les manières de s'exprimer se font moins conventionnelles, et leur évolution est un précieux indice à recueillir. De plus, il n'est pas rare que les auteurs disent leur avis sur la manière dont ils comprennent la langue écrite. C'est là encore une source d'information appréciable, bien qu'il puisse exister une différence considérable entre l'idéal de l'écrivain et les contingences de tout ordre auxquelles il doit se soumettre.

Les livres composés dans les pays ruthènes pendant le dernier tiers du XVIe siècle et la première moitié du XVIIe contiennent un certain nombre de ces témoignages, en même temps que la rapide évolution de la langue en laquelle ils sont écrits est riche d'enseignements.

Entrer dans le détail n'est pas possible quand on prétend suivre des faits sur une période aussi étendue. Aussi n'avons-nous présenté que les textes les plus caractéristiques et les indices d'évolution de la langue les plus typiques.

I

UNE LANGUE MORTE QUE L'ON VOUDRAIT RESSUSCITER.

1) Le slavon d'Église est devenu incompréhensible.

Depuis le xe siècle, époque de leur baptême, les Ruthènes orthodoxes avaient recopié avec soin les livres nécessaires à l'instruction des fidèles et à l'exécution des cérémonies religieuses. Ils avaient eu le souci constant de respecter dans tous ses détails le texte primitif ; les variantes qui s'étaient introduites dans les copies n'étaient dues qu'à l'inattention ou à l'ignorance des scribes, et non à une volonté de rajeunissement des formes anciennes. Or, au xvie siècle, les parlers ruthènes étaient déjà bien différents du slave commun, dont la version première des Écritures n'était pas très éloignée. La langue traditionnellement transcrite devenait obscure : la grossièreté des fautes dont les textes s'émaillent à partir du xive siècle suffit à nous en avertir [1].

Il ne s'était pas trouvé d'homme cultivé pour dresser un inventaire du slavon qui mourait. La tradition n'apportait ni lexique ni grammaire, mais seulement des écrits grammaticaux anciens et rudimentaires, dans le genre de ceux du moine Chrabr. La connaissance du slavon s'acquérait d'une façon superficielle au moyen des abécédaires (*azbuki*). L'enseignement oral faisant à peu près défaut [2], la compréhension des textes slavons était en fonction des qualités intuitives de chacun. Aussi, vers la fin du xvie siècle, le slavon était, sur toute l'étendue des pays ruthènes, bien pauvrement interprété. Nous le savons par de nombreux témoignages, mais il nous suffira d'en retenir trois, dont l'origine différente n'empêche pas la parfaite concordance.

Le premier est du Jésuite polonais Pierre Skarga. Dans son livre *Sur l'unité de l'Église* (*O jedności Kościoła Bożego*), paru en 1677, mais rédigé dès 1574, il s'apitoie sur la situation des Ruthènes orthodoxes, qui n'ont point le latin pour langue liturgique et théologique, mais un idiome qu'ils ne comprennent pas et pour lequel il n'existe ni grammaire ni lexique. Ceux qui sont condamnés à s'en

[1] A. Sobolevskij, *Ž. M. N. P.*, 1888, octobre, 2e partie, pp. 324-325.

[2] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 147 et suiv. ; N. Zasadkevič, *M. Smotrickij kak filolog*, p. 18.

servir doivent, en désespoir de cause, se reporter à des livres polonais pour découvrir le sens des Saintes Écritures : « Les Grecs, écrit-il, t'ont joliment dupé, peuple ruthène, lorsque, te transmettant la sainte foi, ils ne t'ont point donné leur langue grecque, mais t'ont commandé de te contenter de ce misérable slavon ; cela, afin que tu ne parviennes jamais au véritable entendement ni à la science... Il n'est personne qui puisse devenir savant en s'attachant au slavon ; du reste, c'est une langue qui n'est presque plus parfaitement comprise par personne. De fait, il n'existe pas au monde de nation qui use du parler que l'on trouve dans les livres Saints, et ce parler n'a, ni ne peut avoir ses règles, sa grammaire et ses lexiques. Aussi vos popes, lorsqu'ils veulent comprendre quelque chose en slavon, doivent-ils se reporter pour l'interprétation au polonais, car ils ne sont docteurs que des lèvres, et tant qu'il ne s'agit que de lire. On sait qu'ils ne fréquentent pas d'écoles, sinon pour apprendre les lettres. Et ceci représente la perfection de leur science, quelle que soit leur fonction dans l'Église. De là, leur ignorance, et des erreurs qui surgissent sans cesse. Guides aveugles, ils conduisent des aveugles [1] ».

Le second témoignage est celui d'un orthodoxe, le prince Kurbskij. Cet esprit éclairé avait eu l'idée de fortifier dans la foi ses coreligionnaires en les dotant de livres destinés à leur formation spirituelle. Il lui fut pénible de constater que les catholiques possédaient, en traduction latine, les trésors de la patristique grecque, alors que les rares textes des Pères qui existaient en version slavonne étaient « estropiés au possible par les copistes » (*ot prepisujuščich v konec isporčeny* [2] ». Pour rendre aux Ruthènes les Pères grecs, il se mit

[1] « Wielce cię oszukali Grekowie, narodzie Ruski, iż ci wiarę ś. podając, językać swego greckiego nie podali, aleć na tym słowieńskim przestać kazali, abyś nigdy do prawego rozumienia i nauki nie przyszedł...

Z słowieńskiego języka nigdy żaden uczonym być nie może. A już go teraz przecie prawie nikt doskonale nie rozumie. Bo tey na świecie naciey, nie masz któraby im tak, jako w księgach jest, mówiła a swych też reguł, gramatyk i kalepinów do wykładu niema, ani już mieć może. Ztąd popi waszy, gdy co w słowianskim chcą rozumieć, do polskiego się udać muszą po tłumactwo, abo więc tylo usty a w czytaniu doktormi są. I inney szkoly — chyba na czytanie — nie mają. I to ich wszytkiey nauki na wszytki duchowne stany doskonalstwo. Stąd nieumiejętność i błędy bez końca powstają, gdy ślepi ślepe wodzą. » (*O Jedności Kościoła Bożego pod iednym pasterzem*, trzecia część, rozdział 5). Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, St-Pétersbourg, 1882, col. 486 (*Russkaja istoričeskaja biblioteka*, tome VII).

[2] Préface de la traduction du *Bogoslovie*. Voir Vostokov, *Opisanie rukopisej Rumjancevskago muzeja*, pp. 241-242 et 555-556 ; voir aussi Filaret, *Obzor russkoj duchovnoj literatury*, 3e éd., St-Pétersbourg, 1884, p. 147.

C'est dire combien est suspect le soi-disant document secret conservé aux ar-

donc d'abord à l'étude du latin et du polonais [1], langues qui lui étaient plus accessibles que celle des originaux. Mais une autre difficulté l'attendait. Quand il se fut assimilé le latin, il chercha un homme qui l'instruisît du slavon, et il n'en trouva pas. Il ne rencontra qu'ignorants ou paresseux invétérés. C'est le déboire qu'il nous confie dans la préface aux quatre homélies de saint Jean Chrysostome sur l'Évangile de saint Jean, qu'il édita sous le titre de *La Nouvelle Perle* (*Novyj margarit*) : « Je voulais commencer, dit-il, la traduction des Épîtres de l'Apôtre Paul, commentées par saint Jean Chrysostome, et j'ai cherché des hommes possédant bien la langue slavonne, mais je n'en ai pas pu trouver. Ceux qu'il m'arrivait de découvrir parmi les moines et les séculiers, ceux-là ne voulaient pas m'aider : les moines se dérobaient dans une humilité peu louable, dont je ne veux point dire qu'elle fût hypocrite ou inspirée par la paresse ; les laïcs refusaient aussi, enveloppés qu'ils étaient des vanités de ce monde et étouffant d'épines le grain de la vraie foi [2] ». Ailleurs, Kurbskij constate encore qu'en Ruthénie occidentale on peut trouver des gens connaissant le grec et le latin, mais non pas le slavon, et que lui-même, malgré sa bonne volonté, ne le sait pas à fond [3].

Comme troisième témoin, nous citerons un uniate, Léon Krevza, qui, au début du XVIIe siècle, rappelle ironiquement aux orthodoxes leur ignorance du slavon : « Sans doute ils ignorent même les canons

chives de la métropolie de Léopol concernant l'abolition du rite grec sur le territoire polonais. Dans ce projet qui serait de 1717, on peut lire en effet, à propos de la langue des Chancelleries : « Jako też, i w tem trzeba pilność mieć, ażeby wszelkia dekreta z Magdeburgii i inne pisma po polsku a nie po rusku wychodziły; a tak Rusnacy więksi, jak byli, prostacy zostaną, i żadney w miastach nie będą mieli ani mocy ani powagi ». En 1717, il y avait longtemps que tous les actes étaient rédigés en polonais. Ce texte a été imprimé dans le *Supplementum ad historica Russiae monumenta ex archivis de bibliothecis extraneis deprompta et a collegio archeographico edita*, Petropoli, 1848, pp. 221-226 et dans les *Dokumenty objasnjajuščie istoriju zapadno-russkago kraja*, St-Pétersbourg, 1865, p. 346.

[1] Kurbskij possédait déjà des ouvrages en latin et en polonais avant son départ de Moscovie pour la Lituanie. Voir I. Šljapkin (*Sv. Dimitrij Rostovskij i ego vremja : 1651-1709*, St-Pétersbourg, 1891, pp. 67-68) qui cite Jasinskij, *Sočinenija kn. Kurbskago* (Kiev, 1889, p. 85) et le *Pravoslavnyj Sobesědnik* (1863, tome II, p. 552).

[2] «Я хотѣлъ начать переводъ посланiй Апостола Павла, объясненныхъ Златоустымъ, и искалъ мужей хорошо владѣющихъ славянскимъ языкомъ, но не могъ найти. Кого нашелъ изъ монаховъ и мiрскихъ, тѣ нехотѣли помочь мнѣ: монахи отреклись, не похвально уничижая себя, не говорю лицемѣрно или от лѣности; мiрскiе не захотѣли, будучи объяты суетами мiра сего и тернiемъ подавляя сѣмя благовѣрiя». (cité par Zasadkevič, *M. Smotrickij kak filolog*, p. 3).

[3] *Skazanija kn. Kurbskago*, tome II, pp. 257-258.

qu'ils devraient connaître, car, dans les livres ruthènes, ils sont écrits en slavon... » [1].

Cette faible connaissance du slavon aurait pu durer sans grand danger tout le XVIIe siècle, comme elle s'était prolongée au cours des siècles précédents, si cette époque n'avait été celle d'une crise de civilisation coïncidant avec de continuelles attaques dirigées contre l'orthodoxie par les réformés, puis par les catholiques. Les polémistes, en effet, soulignaient la gravité de cette ignorance de la langue liturgique et, d'autre part, la nécessité d'organiser une défense contre les adversaires de l'orthodoxie allait obliger les Ruthènes à composer de nombreux écrits. Répondre aux ennemis, confirmer les fidèles dans leur foi, telle était la double tâche indispensable. Mais en quelle langue écrire ?

Plus n'est besoin, cette fois, de distinguer entre les régions soumises à des régimes administratifs différents. Les Ruthènes compris dans les frontières de la Sérénissime République se trouvaient intimement liés les uns aux autres pour tout ce qui concernait la vie religieuse et la pensée. Il y avait bien deux centres intellectuels, Léopol et Vilna, avant que Kiev n'eût acquis de l'importance, mais les relations étaient si fréquentes entre ces deux villes que toute subdivision du sujet inspirée par la géographie serait ici superficielle.

2) Essai de défense et de codification du slavon d'Église.

L'ignorance du slavon était trop patente pour qu'elle fût niée. Les orthodoxes reconnaissaient aussi qu'ils manquaient de livres pour entreprendre un apprentissage de la langue de l'Église. Mais aucun d'eux n'acceptait ce qu'avait prétendu Pierre Skarga, à savoir que le slavon fût une langue artificielle, pauvre, incapable de servir une pensée, un présent des Grecs perfides destiné à maintenir les Ruthènes dans une perpétuelle ignorance. C'est pourquoi tous ceux d'entre eux qui répondirent directement aux insinuations de l'illustre Jésuite ne firent jamais écho à sa suggestion d'abandonner le slavon pour le latin. Ils ne parlèrent pas, à plus forte raison, de lui substituer le polonais. Il ne fut même pas question d'un rajeunissement possible du slavon, à l'aide d'éléments empruntés aux parlers ruthènes vivants. Les prérogatives du slavon furent défendues intégralement

[1] « Podobno y o onych kanonach nie wiedzą o których wiedzieć by powinni, bo w księgach Ruskich są napisane po Słowieńsku » (*Obrona iedności cerkiewney...*, Vilna, 1617), réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, St-Pétersbourg, 187, col. 285 (*Russkaja istoričeskaja biblioteka*, tome IV).

comme sans faiblesse, et les arguments se multiplièrent sous la plume des avocats.

La défense du slavon.

Jean de Višnja, qui répondit à Skarga en 1598, se borna à composer une défense mystique de la langue d'Église traditionnelle : ce n'était personne autre que Satan qui avait dicté à Skarga ses lignes sacrilèges contre le slavon, tout comme il insufflait aux orthodoxes eux-mêmes l'idée de ne s'en plus servir : « Je vous dirai en effet, écrit-il, un grand secret, qui est que le diable porte une telle haine à la langue slavonne que c'est tout juste s'il n'en crève pas de colère : il serait heureux de la voir complètement anéantie, et toutes ses batteries sont dressées pour en inspirer le dégoût... Manœuvrés par le diable, beaucoup se sont pris de répugnance pour le slavon ; on ne l'aime pas, et on l'injurie. Mais il est pourtant la langue humaine la plus riche qui soit, et en même temps la plus chère à Dieu, cela précisément parce qu'elle ne possède ni grammaire, ni dialectique, ni rhétorique ni autres artificieuses inventions suggérées par une vanité diabolique. La simple et diligente lecture de cette langue vous mène à Dieu et, sans le recours à aucune science subtile, elle met en vous la simplicité et l'humilité [1] ». Il pousse plus loin son apologie du slavon, et déclare que cette langue est « plus en honneur devant Dieu que le grec ». Il ajoute même : « Ce ne sont point fables » [2]. Mais, malheureusement, pour éviter une digression, il se refuse à donner de cette affirmation une « ample démonstration ».

Il est vraisemblable que, si Jean de Višnja avait poussé son argumentation, il aurait simplement reproduit les raisons du moine Chrabr en faveur de la supériorité du slavon sur le grec : il avait fallu soixante-dix sages pour donner une traduction grecque des Écritures alors que le seul saint Cyrille avait suffi à en rédiger la traduction

[1] Сказую бо вамъ тайну великую, яко діаволъ толикую зависть имаеть на словенскій языкъ, же ледво живъ отъ гнѣва; радъ бы его до щеты погубити, и всю борьбу свою на тое двигнулъ, да его обмерзитъ и въ огиду и ненависть приведетъ... По діавольскому навожденію славянскій языкъ обмерзѣлъ многимъ: его не любятъ и хулятъ; но онъ есть плодоноснѣйшій и любимѣйшій Богомъ языкъ человеческій именно за то что нѣтъ на немъ ни граматики, ни реторики, ни діалектики, ни прочихъ коварствъ діавольскаго тщеславія: этотъ языкъ приводитъ къ Богу простымъ прилежнымъ чтеніемъ, безо всякихъ ухищреній онъ созидаетъ въ насъ простоту и смиреніе. J. Višenskij, Посланіе къ князю Острожскому и ко всѣмъ православнымъ христіанамъ въ Малой Россіи, réimprimé souvent, et par exemple dans les *Akty Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome II, pp. 210-211, 225.

[2] предъ Богомъ честнѣйшій есть и отъ Еллинскаго... Се же не басни суть (*ibid.*, tome II, p. 210).

slave ; et, quant aux lettres mêmes de l'alphabet slave, elles étaient « les plus saintes et les plus en honneur devant Dieu, ayant été créées par un saint, tandis que les lettres grecques avaient été imaginées par les Hellènes païens [1] ».

C'est également aux efforts de Satan que, dans la dernière décade du XVI[e] siècle, le moine Christophe, identifié parfois du reste avec Jean de Višnja, attribue le succès du latin en même temps que l'abandon du slavon : « Le diable aime de toute son âme le latin..., et, quant au slavon, il le déteste ; et c'est contre cette langue entre toutes les autres qu'il dirige son effort le plus violent, voulant l'écraser et l'étouffer » [2]. On retrouvera encore la même idée exprimée dans une *Azbuka* publiée à Vilna en 1621.

Il y eut heureusement à la même époque quelques défenses de la langue liturgique et de la théologie qui furent à la fois plus raisonnées et plus raisonnables. Tel est le cas, par exemple, de l'apologie du slavon que l'on peut lire chez Zacharie Kopystenskij. Sans doute, lui aussi a des affirmations presque dogmatiques sur le caractère inspiré du slavon et sur les subtilités diaboliques auxquelles se prête le latin. Il lui arrive d'écrire que « la langue slavonne fut fondée, construite et protégée par la Vérité divine », alors que, dans le latin, « il n'y a que le mensonge, la subtilité païenne et le pharisaïsme qui résident, comptent et règnent... » [3]. Mais il dépasse pourtant ce stade un peu simple de la polémique. Ainsi, en 1623, dans une *Dédicace* au prince Stéphane Jakovlevič Svjatotopolk-Četvertinskij, figurant dans quelques exemplaires des *Homélies de saint Jean Chrysostome sur les Épitres de saint Paul*, il met en valeur avec finesse les qualités qui permettent au slavon de traduire le grec à la perfection : « La langue slavonne possède cette puissante qualité de pouvoir suivre le grec comme si elle était de la même famille. Elle possède en effet des propriétés identiques : elle peut saisir le grec et le faire sien en traduction d'une manière parfaite et comme naturelle, grâce aux concordances de déclinaison et de conjugaison. De plus, il n'est pas en grec de mots composés si complexes que le slavon ne puisse rendre par des composés de complexité identique ; privilège

[1] «тѣм же словенскаа писмена святнѣйши сѫт и чьстнѣйша — свѧть бо мѫжь сътворилъ есть, а Гръчьскаа Еллини погани» (Kalajdovič, *Ioann Eksarch Bolgarskij*, Moscou, 1824, p. 191).

[2] «... латынскаго языка вседушне діяволъ любитъ..., славянскаго же не любитъ и отъ всѣхъ другихъ на онаго подвигомъ силнѣйшимъ (стумити и угасити его хотяй) подвинулся есть» (Зачапка мудраго латынника съ глупымъ русином, cité par E. Karskij, *Bělorussy*, tome III, fasc. 2, p. 190).

[3] «Языкъ славянскій, правдою Божіею основанъ, збудованъ и огороженъ есть...»; «только лжа, поганская хитрость и фарисейство сѣдитъ, почитаетъ и обладаетъ» (cité par S. Golubev, *P. Mogila*, tome I, p. 92).

dont aucune autre langue, et pas même le latin, ne pourrait se vanter. La preuve en est que, dans ces cas-là, les traducteurs latins usent de circonlocutions, et qu'ils doivent allonger leurs textes par de nombreuses périphrases. Aussi la philosophie et la théologie sont traitées avec plus de sécurité, qu'il s'agisse de traductions ou d'œuvres originales, lorsqu'on préfère le slavon à la pauvreté du latin ; à tel point que je dirai que le latin n'est pas fait pour aborder les sujets difficiles et élevés que traite la philosophie. Il est insuffisant, et c'est pourquoi l'on rencontre tant de mots grecs dans les livres latins [1]... »

Pour défendre le slavon, on eut recours encore à d'autres arguments, dont le principal consista à rappeler l'étendue des contrées où il était en usage : Zacharie Kopystenskij écrivit sur ce thème quelques périodes ardentes, qu'il convient de joindre à la gerbe des précédents éloges : « Depuis l'antiquité, cette langue est illustre ; car c'est elle qu'employait Japhet et sa race [2]. Son domaine s'étendait en long et en large. Elle était illustre, et c'est pourquoi, d'après le mot gloire (*slava*), on l'avait appelée « glorieuse » (*slavenskij*). Et comment ne serait-elle pas glorieuse, elle qui, à l'Occident atteint la Mer Blanche et les frontières de Venise et de Rome, qui vit au Sud en fraternel voisinage avec la Grèce, qui s'étend à l'Orient au-delà de la Mer Noire jusqu'à la Perse, et vient toucher à l'Océan Gla-

[1] «Маетъ... языкъ славенскій таковую в' собѣ силу и зацность, же языку Грецкому якобы природне съгласуетъ, и власности его счиняется: и в' перекладъ свой приличне, и нѣяко природне онъ беретъ и пріймуетъ, в' подобныи спадки склоненій и съчиненія падаючи. Венцъ и найзвязнѣйшее сложное Грецкое Слово, подобнымъ такъ же звязнымъ и сложнымъ но Славенску выложити ест можно: чого иншым жаднымъ, а нѣ Латінскимъ недоказати языкомъ: чого доводом есть, же Латинскіи переводники таковыи слова, обширне з' околичностями на свой прекладают язык, многими околичностями ширити мусять. Отколь безпечнѣйшая есть речъ и увѣреннѣйшая філософію и θеологію Славенскимъ языком писати и з' Грецкого переводити, нѣжли Латінскимъ: который оскудный есть, же такъ реку до трудных, высокихъ и Бгословсныхъ речій недоволный и недостаточный: для тогож' в' книгах латінских барзо много словъ ся Грецких' находитъ» (*Ioanna Zlatousta besědy...*, dédicace, réimprimée dans Chv. Titov, *Materijaly*, p. 74).

[2] Il est courant à cette époque de donner Japhet comme ancêtre direct au « peuple ruthène ». Pierre Mohila dédie son homélie sur la Croix (*Krest Christa Spasitelja*, Kiev, 1632), « à ce très illustre peuple né du noble Japhet : « *prezacnomu tomu z Iafeta šljachetskogo Narodovi* ; les vers sur la mort de l'hetman Konaševič rappellent qu'il est de « la semence de Japhet » ; *z nasenja onogo Iafeta, kotoryj z Simom pokryl otčie sekreta* (*Věrsě na žalosnyj pogreb... Petra Konaševiča*, Kiev, 1622 ; dans Chv. Titov, *Materijaly*, p. 38). Kopystenskij qualifie les Ruthènes de « race de Japhet » : *Iafetovo plemja* (décicace à St. Četvertinskij dans quelques exemplaires des *I. Zlatoustago besědy...* citée par Chv. Titov, *Materijaly*). L'auteur de la Préface d'une *Cvětnaja Triod'* parue à Kiev en 1631 trouve mieux encore : « lignée japhéto-ruthène » : *rode Iafetorossijskij* (chez Chv. Titov, *Materijaly*, p. 250).

cial, tandis qu'au Nord c'est aux Allemands, et à ceux qui sont en rapport avec eux, qu'elle se heurte »[1]. Saint Jean Chrysostome, grâce au vêtement slavon dont il l'a revêtue, va « achever son apostolat, et porter sa prédication jusqu'aux bords extrêmes du Septentrion »[2]. En un autre passage, Zacharie Kopystenskij parlera de « la langue illyrienne, c'est-à-dire du slavon » (*dialektom illiričeskim*, *sirěč slavenskim*), évoquant par là le souvenir de saint Jérôme, à qui était attribué l'alphabet glagolitique [3].

Un écrit polémique du début du XVIIe siècle assurera encore que « par la connaissance qu'ils ont de la langue slavonne, le Ruthène, le Serbe et le Bulgare savent et comprennent comme ils peuvent faire leur salut [4] ».

Pour détourner de l'usage du polonais les coréligionnaires dénoncés par Skarga, les défenseurs de la langue liturgique traditionnelle affirment la supériorité de celle-ci sur sa concurrente moderne. Le prince Kurbskij, douloureusement étonné d'apprendre que le prince Ostrožskij avait fait retraduire, du slavon en polonais, l'*Entretien sur les vertus théologales* de saint Jean Chrysostome, afin de le mieux comprendre, écrivait à son ami : « Croyez-moi, Votre Grâce, alors même qu'il se réunirait un bon nombre de savants pour plier la structure grammaticale du slavon, et la transformer en ce barbare de polonais, on n'arriverait point à traduire texte pour texte non seulement des homélies slavonnes ou grecques, mais même ces sermons latins qui sont si goûtés. Le sens pourra s'y trouver à la rigueur, mais le style demeurera fort différent »[5].

[1] «З вѣку заисте , той славенскій языкъ ест знаменитъ, которого Іафетъ и его поколѣнье уживало: широко и далекося ростягалъ, и славный былъ: для чого от славы славенскимъ назваый есть: заж-бовѣмъ не славный ест', гды отъ Заходу Бѣлого моря и Венецкихъ и Рымскихъ ся тыкает' границъ, а от Полудня з' Грецѣею в' сусѣдствѣ и в' братерствѣ живетъ; на Всход' зась слнца над Чорнымъ моремъ до Персіи притягает а у Ледовитого моря ся опираетъ. На Полночъ з' Нѣмцами, и которыи учасництво з ними мают, отирается» (I. Златоуста бесѣда на 14 посланій св. ап. Павла, dédicace au prince Četvertinskij, citée par Chv. Titov, *Materijaly*, p. 175).

[2] Стый Іоаннъ Хрѵсостомъ в' шату Славеноросскійского языка убраный, ажъ до послѣднихъ Септентріона границъ проповѣдаетъ, выкладаючи Павла, и навершаючи службу его Апстолства (Chv. Titov, Матеріяли...., p. 76). Cf. Стый Іоаннъ Златоустый в' шатѣ Слаявяно-Россійского Діалекту в'ходитъ... (*ibid.*, p. 77).

[3] *I. Zlatousta besědyna* 14 *poslanij sv. ap. Pavla*, seconde préface, citée par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 56-57.

[4] Русинъ, Сербинъ, или Болгаринъ, въ разумѣ языка славенскаго вѣдаетъ и разумѣетъ чѣмъ спастися можетъ, cité par S. Golubev, *Petr Mogila*, p. 92.

[5] «Вѣрь ми, ваша милость, если бы и немало ученыхъ сошлось, Словенска языка клоняюще чины грамотическіе и прелагающе в Польскую барбарію: изложити текстъ въ текстъ не возмогутъ, а не токмо Словенскія або Грецкія бесѣды, а нижъ слюбымыя ихъ Латинскія. Сенсъ быти нѣяко можетъ; но околичность слогней зѣло будетъ далека» (Сказанія кн. Курбскаго, 2e édit., pp. 254-255).

Zacharie Kopystenskij vient rappeler à son tour qu'il fut un temps où, à Cracovie même, le slavon était en usage et en honneur : « Des cours impériales et royales n'ont point trouvé scandaleux de se servir de cette langue slavonne ; on lui reconnut même tout l'éclat de sa dignité. Je rappellerai un exemple de chez nous : Mechowicz, l'historien de la Pologne, écrit que la reine Hedwige avait l'habitude de lire une Bible slavonne qu'elle interprétait au moyen de commentaires des Pères, écrits en cette même langue. Autre exemple encore : du temps du roi Casimir, à Cracovie, on imprimait des livres en slavon qui contenaient notre doctrine, ainsi que la liturgie de rite oriental, telle que nous l'avons conservée jusqu'à présent [1] ».

Quant au métropolite de Kiev, Michel Rahoza, dans une *Encyclique* (*okružnoe poslanie*) de 1592, tout en constatant l'abandon du slavon pour le polonais, il qualifiait le premier de « langue grammaticalement parfaite », tandis que le second n'était à ses yeux qu'une « langue vulgaire encore informe [2]. »

Slavon et ruthène.

Cependant pas un orthodoxe ne revendiquait le droit d'user par écrit du parler ruthène qui était sien. Il arriva que des écrivains ou des éditeurs fissent usage de ce ruthène (*ruskij jazyk*), mais, presque chaque fois, ils s'en excusèrent : c'est le malheur du temps, l'ignorance générale qui les contraignent à se servir d'un idiome « très vil et très grossier », et la liberté de ce jugement ne diminue pourtant pas leur vénération pour le slavon. Il n'est donc rien dans

[1] «Непогоржали тым' языком' славенским и царскіи и кролевскіи Дворы, мѣлъ заисте у них' свою знаменитую повагу. Припомню домовыи приклады, Меховіта Історікъ Польских дѣевъ, пишет, Иж' Кролевая Ядвига читовала Библію славенскую, а до выразумѣнья еи мѣла Выклады Оцевъ стыхъ славенским' языком', которыи з Библіею читала. Другій прикладъ: за Казимира Кроля в' Краковѣ друковано по славенску Книги Вѣры и Набожества таковаго, яковое мы по сіи дни ведлугъ чину црькве Всходнеи заховуемо (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 175).

[2] Parlant de l'église de Léopol qu'il vient de visiter, Rahoza écrit : « La connaissance des Saintes Écritures a beaucoup baissé, et surtout celle de la langue slavo-ruthène ; et tous se sont mis à adopter cette vulgaire encore informe qu'est le polonais. Voilà pourquoi ils sont tombés en diverses hérésies, ignorants qu'ils étaient des ressources que présente pour la théologie la langue slavonne grammaticalement parfaite » («Ученіе святыхъ писаній зѣло оскудѣ, паче же словенского-россійского языка, и вси человѣци приложишася простому несъвершенному лядскому писанію, и сего ради въ различныя ереси впадоша, невѣдущее въ богословіи силы съвершеннаго грамматическаго словенского языка» : *Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome V, nº 32).

les pays ruthènes qui corresponde à ce qui se passa en Occident, et dans la Pologne voisine, lorsqu'on proclama la nécessité de défendre et d'illustrer les « vulgaires » pour les substituer au latin.

Deux textes attestent le caractère comme quelque peu honteux de ces recours au parler vulgaire dans les ouvrages de contenu religieux.

L'un est tiré de la préface d'un *Évangile homiliaire* « traduit du grec et du slavon en ruthène », qui fut imprimé à Evje, près de Vilna, en 1616 [1]. Le Patriarche Calixte, nous dit l'introduction, a été d'abord traduit du grec en slavon, et ce premier travail a rendu d'éminents services. « Mais à présent, par suite de l'ignorance du slavon par un grand nombre de gens, le saint Patriarche est devenu peu nécessaire ou même inutile. La traduction nouvelle en notre langue vulgaire ruthène le ressuscite, pour ainsi dire, d'entre les morts. Cette édition imprimée va le faire connaître dans toutes les vastes contrées qu'habite l'illustre et antique peuple ruthène. Là, pendant toute la suite des âges à venir, il enseignera un chacun, même les plus incultes, même ceux qui ignorent le slavon et qui, pour cette raison, ont pris le chemin des pâturages qu'infecte une science hérétique, laquelle se propage également par la parole et par l'écriture. Cet ouvrage avait beau s'offrir paré de la très noble, très belle, très harmonieuse et très riche langue slavonne ; il était de peu d'utilité au grand nombre, étant donné l'ignorance des auditeurs. A présent, il n'est présenté que dans une langue très vile et absolument inculte, mais il peut devenir profitable à beaucoup, plus justement, à tous ceux qui ont quelque connaissance de la langue ruthène [2] ». Ainsi la primauté du slavon n'est pas discutée ; la langue parlée se trouve présentée très humblement, et c'est le malheur des temps qui justifie l'usage qui en est fait, usage très

[1] Евтлiе учителное... ново з Кгрецкого и Словенского языка на Русскiй переложенное.

[2] Тепер зась (през незнаемость и неумѣетность языка Словенсково многих), многим мало потребен и непожиточен ставшися, знову переложенемъ его на язык наш простый Русскiй, якобы змертвых вскрешон, а выданем з' друку на всѣ широкiи славного и старожитного народу Росiйского краины розослан будучи; всѣми потомными вѣки, всѣхъ, а иле простѣйших, а языка Словенского не умѣючих, и для того подчасъ до заразливых еретической словы поданои и шкриптом выданои науки паствиск удаватися звыклых учил. А за тым тот который тых часов хот в' зацнѣйшом, пенкнѣйшом, звязнѣйшом, суптелнѣйшом и достаточнѣйшом языку Словенском, през неспособность слухачов, не многим пожиточен был: тепер тот в' подлѣйшом и простѣйшом языку, многим, албо рачей всѣм Руского языка якоколвек умѣстным потребен и пожиточон быти моглъ» (réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, p. 329 ; cité aussi par Pervol'f, *Slavjane*, II, pp. 599-600). Dans la traduction, nous n'avons pas toujours pu maintenir les temps de l'original.

modeste, du reste, car dans cet ouvrage comme ailleurs, le slavon demeure l'élément de base de la langue.

La postface d'une *Triod'postnaja*, publiée à Kiev en 1627, n'est pas moins instructive. Pamva Berynda y justifie l'auteur du livre, Tarassij Levonič Zemka, qui avait cru bon de traduire les synaxaires en « langue ruthène commune de la conversation » (*na rossijskuju besědu obščuju*) : « Ne trouvez point à redire là contre, Grand-Russes, Bulgares, Serbes, et autres peuples qui professez avec nous l'orthodoxie. Cette innovation est due aux désirs pressants qu'en témoignèrent des nobles, des bourgeois, et des hommes de conditions diverses appartenant à notre peuple de Petite Russie ; ce qui ne les empêche pas d'être, par ailleurs, bien instruits des arcanes du slavon, lequel est réglé par la raison et la sagesse, au même titre que le grec ou que toute autre manière d'écrire que fixe une grammaire ». Cet hommage rendu à la langue traditionnelle est destiné à prévenir le scandale, tout comme l'affirmation que le slavon est encore compris et apprécié en Petite Russie. Quelques lignes plus loin, Berynda est plus sincère quand il écrit : « On a bien traduit les livres saints de l'hébreu en grec, et du grec en slavon. En agissant comme nous l'avons fait, nous avons eu l'intention, à notre tour, d'être utile et de gagner nos frères. Nous espérons dans le Seigneur que nous n'avons point péché. Nous avons obéi à l'Apôtre qui dit : « Je préfère dans l'Église prononcer cinq paroles avec mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langue (I Corinth., XIV, 19) » [1]. Mais, pour finir en toute prudence, Berynda clôt son discours par ces mots : « Si tel est votre bon plaisir, et que vous puissiez vous les procurer facilement, lisez les Synaxaires en slavon. Nous vous saluerons, en disant avec l'Apôtre : Aspirez au don de prophétie, et n'empêchez pas de parler en langue (I Corinth., XIV, 39) » [2]. Toutes ces circonlocutions, destinées à justifier des essais limités de rajeunissement de la langue, marquant assez de quel respect le slavon continuait à être entouré

[1] «Противо сему, не прерѣкуете великороссы, болгари, и сръби и прочіи подобніи намъ въ православіи: сътворися се ревностію и желѣніемъ рода нашего Малой Россіи благородныхъ, гражданскихъ, и прочіих' различнго причта людей научившихъся словенскаго языка глубокоразумнаго, имѣющаго разумъ и мдрость, якоже греческаа и прочаа грамматіческаа писаніа..... Тѣмъ же и мы смотреніем' се сътворше, ради ползы и приобрѣтеніа Братіи своеи уповаем' о Гѣ яко не погрѣшихом... повинухом'ся Апслу глющу: въ цркви хощу пят', словесъ умомъ моимъ глати, да ины ползую нежели тмы словесъ языкомъ» (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 178).

[2] «Изволяай же, в'зем Сѵнаксаріа Словенская прочитавай себѣ, яже удобнѣе имѣти въможеши. Таже цѣлуемъ васъ съ Апсломъ. Ревнуете же пророчествовати, а еже глати языки не възбраняите (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 179).

par les orthodoxes dans les pays ruthènes. Et il ne se trouvait pas toujours des Zemka et des Berynda pour agréer les timides suggestions des laïcs [1].

Le cas de l'hetman Georges Chodkevič est caractéristique. Il avait fondé à Zabludov, dans la région de Bjałystok, une imprimerie qu'il confia à Ivan Fedorov et Pierre Mstislavec, deux typographes de Moscou, pour qui la vie avait été impossible dans la capitale du tsar. En 1569, l'hetman voulut publier un *Évangile commenté* (*Evangelie učitel'noe*). Son but, dit-il dans la préface, était que « la parole de Dieu se multipliât, et que l'instruction fût plus largement départie aux membres de la religion grecque » [2]. Il pensait pouvoir s'approcher de la langue populaire, afin de rendre plus facile la lecture de l'ouvrage, et il fit tous ses efforts en ce sens, mais en vain. Des influences conservatrices s'exercèrent : on lui démontra les dangers d'un rajeunissement du texte vénérable, et il consentit à le réimprimer sous sa forme ancienne : « Nous avons eu l'idée, dit-il, de traduire ce livre en langue simple, pour qu'il fût compris des gens sans culture, ce dont nous avions grand souci... Mais des hommes sages, instruits en l'art d'écrire, nous ont remontré que donner à des formules anciennes des formes nouvelles serait multiplier des fautes, ainsi qu'en font preuve les adaptations qui ont paru de nos jours. Et c'est pourquoi, nous avons fait imprimer ce livre tel qu'il était autrefois : il n'est fermé pour personne, il n'est pas malaisé à comprendre, et il est utile à lire » [3].

[1] Chv. Titov, commentant le passage de Berynda que nous venons de citer, émet l'opinion que les nobles et les bourgeois qui auraient pris l'initiative de la traduction en langue populaire sont des personnages fictifs imaginés par l'humilité du moine. Et il suppose chez les imprimeurs de la Laure des Cryptes un attachement, à la fois pour le slavon et pour leur langue maternelle que ne connurent guère les imprimeurs de Vilna (*Materijaly*, préface, pp. 10 et 12). Il ne nous paraît pas impossible, cependant, que des membres de la confrérie de Kiev ou que de nobles bienfaiteurs de la Laure aient exprimé le désir d'avoir en traduction les textes difficiles de la liturgie. Quant à l'attachement des moines à la langue populaire, nous ne pensons pas qu'il fût profond, ainsi que nous essayerons de le montrer.

[2] ,..Слово Божіе размножилося,и наученіе людем Закону Греческаго ширилося».

[3] «Помыслилъ же былъ есмы и се, иже бы сію книгу, выразумѣнія ради простыхъ людей, преложити на простую молву и имѣлъ есми о том попеченіе великое... И совещаша люди мудрые, в том писмѣ ученые, иже прекладаніемъ з давныхъ пословицъ на новые помылка чинится немалая, якоже и нынѣ обрѣтается в книгахъ нового переводу. Того ради сію книгу, яко здавна писаную, велѣлъ есми се выдруковати, которая кождому не есть закрыта, и къ выразумѣнію не трудна и къ чтенію полезна» (P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 3).

Essais de codification du slavon.

On le voit, chaque fois que les écrivains ecclésiastiques ont eu à aborder la question de l'usage du slavon, ils se sont trouvés unanimes pour proclamer la nécessité de le conserver, pour affirmer sa supériorité tant sur le latin que sur le polonais, et sur les parlers ruthènes. Mais quelque chaleur que l'on mît à défendre la langue religieuse traditionnelle, il n'en restait pas moins que son vocabulaire demeurait obscur, et que les règles de sa grammaire étaient inexistantes. La situation pouvait d'autant moins se prolonger que les écoles ouvertes par les confréries orthodoxes prétendaient enseigner à la fois le grec et le slavon. Plusieurs Ruthènes instruits firent donc un gros effort pour rédiger des manuels où la langue d'Église traditionnelle fût codifiée ; l'idée ne vint à aucun d'entre eux de s'attacher à décrire la langue vivante.

La première grammaire qui parut à Vilna en 1586, sur l'initiative des habitants et du prince Constantin Ostrožskij, porte un titre qui marque bien l'intention des éditeurs : *Grammaire de la langue slavonne* (*Kgramatyka slovenĭska jazyka*). Elle ne compte que 16 pages, et se borne à reproduire, à peu de choses près, un traité ancien sur les huit parties du discours [1].

Quelques années plus tard, en 1591, la confrérie de Léopol faisait paraître « pour l'instruction de la très fameuse race ruthène » (*ko nakazaniju mnogoimenitomu Rossijskomu rodu*) une curieuse grammaire de « l'harmonieuse langue hellénoslave » (ΑΔΕΛΦΟΤΗΣ *Gramatika dobroglagolivago Ellinoslovenskago jazyka*). Ce traité, de 200 pages environ, était dû à la collaboration des élèves de l'école qui avaient utilisé plusieurs grammaires grecques, en particulier de celle de Constantin Lukaris, parue à Milan en 1476. On avait eu l'idée de présenter parallèlement la grammaire grecque et celle du slavon ; et c'est ainsi que le verso de chaque page décrit la grammaire grecque en grec, alors que sur le recto on peut en lire la traduction slavonne avec des paradigmes slavons. Conception étrange qui ne pouvait aboutir qu'à un résultat médiocre [2].

Il fallut attendre cinq ans pour que parût une grammaire intel-

[1] Jagić, *Istorija slavjanskoj filologii*, Saint-Pétersbourg, 1910, p. 23. Sur le traité en question, voir Jagić, *Razsuždenija južnoslavjanskoj i russkoj stariny o cerkovnoslavjanskom jazykě* (dans les *Izslědovanija po russkomu jazyku*, I, pp. 326-365,

[2] Cette grammaire a été étudiée par K. Studyns'kyj dans les *Zapysky Naukovoho Tovarystva imeny Sevčenka*, VII, 1895.

ligente et originale du slavon : celle de Laurent Zizanij qui fut imprimée à Vilna en 1596 : *Gramatika slovenska.* Elle est courte, ne comptant que 88 feuillets, mais elle vise à être pratique et c'est pourquoi aux définitions slavonnes sont joints le plus souvent des commentaires en langue vulgaire. On lira ainsi au début, par exemple (f. 1) :

Что есть Грамматіка;
Грамматіка есть извѣстное вѣжство еже благо глаголати и писати.
Толкованіе: грамматіка есть певное вѣдане жебы мы добре мовили и писали.

Laurent Zizanij distingue donc bien slavon et langue populaire, mais le seul but qu'il vise est de mieux faire entendre le slavon. « J'ai voulu, nous dit-il dans sa préface, imprimer la grammaire de notre chère langue slavonne, afin que tous ceux qui auront appris cet ouvrage, puissent lire convenablement les livres slavons, les comprendre sans hésitation et écrire correctement » [1].

Une œuvre parut encore qui fut le fruit d'un travail considérable, et qui témoigne d'un grand génie : c'est le *Syntagme correct de la grammaire slavonne* (*Grammatiki slavenskija pravilnoe Syntagma*) que Meletios Smotrickij publia à Vilna en 1619 [2]. Cette grammaire compte 250 feuillets : elle est beaucoup plus développée que les précédentes et, sur certains points, elle entre dans plus de détails que la grammaire russe de Lomonosov. Il ne nous importe pas ici de savoir comment Smotrickij a conçu sa grammaire. L'essentiel est qu'elle porte sur le slavon et que son auteur fondait sur elle de grands espoirs pour la rénovation de la langue traditionnelle. L'instruction au maître d'école qui précède sa grammaire, et qui est écrite du reste en une langue où le vocabulaire est relativement moderne, ne laisse aucun doute sur la pensée de Smotrickij. Il n'espère rien moins, en effet, que de voir le slavon rentrer en usage, et il réclame qu'il soit parlé dans les écoles, comme les Jésuites voulaient qu'il en fût du latin en leurs collèges : « Vous savez bien, vous qui avez appris l'art de la grammaire grecque ou de la latine, que la grammaire sert aussi bien à rendre sensible la pureté de la langue qu'à indiquer la manière juste et correcte (variable suivant les propriétés de chaque langue) de parler et d'écrire, ainsi que

[1] «... изъ друку выдати любезнѣйшаго Словенскаго нашего языка первую отъ семи наукъ Грамматику, которой каждый добре ся научивши, можетъ книги Словенскаго языка добре читати и безъ вонтпливости разумѣти и правописати» (I. Sacharov, *Skazanija russkago naroda*, II, p. xix).

[2] Le *Syntagme* fut réimprimé à Vilna en 1621, dans une édition abrégée, et publié à Moscou en 1648 sans nom d'auteur, avec quelques modifications de détail.

d'interpréter ce qui est écrit. Or, tout le profit que vous êtes accoutumés à retirer de la grammaire des langues précitées peut, sans aucun doute, vous être procuré pour le slavon par une grammaire slavonne. Celle-ci enseignera à distinguer dans les phrases les parties du discours ; elle apprendra comment, dans le slavon correct, se déclinent les noms et se conjuguent les verbes, quelles en sont les désinences, objet particulier de nos soins. Elle enseignera l'ordre et l'ordonnance des mots : comment, d'après la syntaxe, ils se doivent ranger pour rendre plus aisée la compréhension du sens qui se trouve en eux. Elle indiquera le mot mal placé, le mot inutile, et aussi ce qu'il faudrait ajouter. Elle enseignera, dis-je, et à lire le slavon, et à l'écrire en séparant les mots, et à comprendre aisément ce qui sera lu. Avec l'aide de cette grammaire, et à la lumière des explications qui sont de votre charge, lecture sera faite, d'après la méthode ordinaire des écoles, de textes slavons à traduire ensuite en ruthène, textes tirés par exemple des *Proverbes* de Salomon, de la *Sagesse*, du *Livre de Sirach*, ou de tout autre écrit qu'on aura fait passer du grec en pure langue slavonne. Puis, un thème de dissertation sera proposé et des arguments fournis. La langue de la conversation habituelle sera à l'école le slavon, ce qu'on observera rigoureusement sous peine de punition. A la suite de tous ces efforts laborieux qui seront vôtres, et Dieu aidant, comme je l'espère, je promets à la langue slavonne une prompte renaissance dans notre peuple : on la comprendra, on la remettra en usage, usage jusqu'ici négligé, et pourtant naturel à notre Église, mais dont l'abandon a notablement refroidi la piété de notre peuple [1]... »
Que Meletios Smotrickij ait plus ou moins réussi dans sa tentative,

[1] Вѣдаете абовѣмъи, которы стеся Грецкои, любъ Латінскои Грамматіки художству учили, что она есть ку понятю якъ языка чистости такъ и правого а сочинного, ведлугъ власности діалектовъ и мовеня, и писаня, и писмъ вырозуменя. Вшелякій пожитокъ, который колвекъ преречоныхъ языковъ Грамматіки чинити звыкли, без вонтпеня и Славенская в своемъ языцѣ Славенскомъ учинити можетъ: Научитъ в реченіихъ розознаня различности Грамматічных слова частій: научитъ Именъ склоненія, а Глаголовъ спряженія, ведлугъ власности окончеңій (начомъ намъ барзо сходило) языка чисте Славенского: Научит порядку и споряженя словъ которыи закоторыми, для лацнѣйшого, найдуючогося вних розуму понятя, ведлугъ Сочиненія покладаны быти маютъ. Укажетъ зле положеное слово: укажетъ збычнее, укажетъ и чого бы недоставало. Научитъ, мовлю, и читати по славенску, и писати роздѣлне, и чтомое вырозумѣвати лацно, гды приней, заповиннымъ потщаніемъ вашимъ, читаны будутъ звыклымъ школъ способомъ Славенскіи Лекціи, и на Рускій языкъ прекладаны яко то з Притчій Соломоновыхъ, албо з Премудрости его любо Сираховы: албо иншее што чистымъ языкомъ Славенскимъ з Грецкого переложеное: Притомъ Лексіс будет традованъ: Аргумента даваны: Діалектъ в звыклой школной розмовѣ Славенскій, тежи тщателми под каран'емъ захованъ. Затаковымъ вашимъ пилнымъ старан'емъ врихлѣ, в надѣи помочи Божеи, обецую славенскому в на-

que son slavon soit influencé par le parler ruthène, cela ne fait pas de doute ; mais ce qui nous semble particulièrement important à souligner, c'est l'idée qui a inspiré et guidé sa tentative : faire refleurir « la pure langue slavonne ».

Un effort analogue fut tenté pour élaborer des dictionnaires du slavon. Mais la tâche était plus ardue, et il ne se trouva pas d'homme pour doter la lexicographie d'un travail analogue à celui que Smotrickij avait apporté à la grammaire. La littérature slavonne traditionnelle comportait bien quelques abécédaires, mais ceux-ci avaient surtout pour fonction de donner le sens des noms propres et des mots étrangers que contenaient les Écritures [1].

Laurent Zizanij fut un pionnier pour la lexicographie comme pour la grammaire. En 1596, il publiait à Vilna un petit volume intitulé : *Lexique, c'est-à-dire bref recueil d'expressions tirées de la langue slavonne, et expliquées en langue ruthène vulgaire* : *Lexis, sirěčĭ rečenija vŭkratŭcě sŭbranĭny i iz slovenskago jazyka na prostyj ruskij dialektŭ istolkovany* [2]. Ce travail qui ne compte qu'une quinzaine de pages, était, évidemment, très insuffisant.

Beaucoup plus important est le *Lexique slavon-ruthène* (*Lexicon slavenorosskij*) du moine typographe Pamva Berynda. Une première édition parut à Kiev en 1627, une seconde à Kutejno en 1653. Toutes deux sont fort instructives par les témoignages que fournissent leurs préfaces, témoignages confirmant ce que nous voudrions établir sur la primauté indiscutée du slavon. La dédicace de la première édition à Dimitrij et Daniel Feodorovič Balaban est fort explicite, encore qu'elle soit rédigée en une langue confuse : « La langue slavonne, largement répandue et hautement glorieuse, gracieux Sires Balaban, possède une qualité de fécondité qui lui vient, non seulement des écrits théologiques et des hymnes d'Église qu'elle a traduits du grec, mais de la divine Liturgie et de l'administration des Sacrements pour lesquels elle est utilisée en Grande et Petite Russie, en Serbie, en Bulgarie et dans beaucoup d'autres pays. Pourtant, elle comporte également bien des difficultés qui pro-

родѣ нашемъ языкови поднесене, вырозумене его, уживане, и пожиток который занедбаный, а Церкви нашей природный будучи, по не мало народъ нашъ въ набоженство зазябилъ...

[1] On trouvera une énumération de ces lexiques rudimentaires, avec la bibliographie du sujet, dans l'ouvrage de S. Bulič : *Očerk istorii jazykoznanija v Rossii*, I, Saint-Pétersbourg, 1904, pp. 160-161.

[2] Ce lexique a été réimprimé, mais avec beaucoup de fautes, par I. Sacharov (*Skazanija russkago naroda*, tome II, pp. 119-134) sous un titre qui est caractéristique de l'idée que l'on se faisait, vers le milieu du XIX[e] siècle, de la langue des pays blanc-russes : *Litovsko-russkij slovar', sostavlennyj v 1596 godu Lavrentiem Zizaniem.*

viennent des mots dont le sens est obscur, aussi l'Église ruthène elle-même devient-elle un objet de honte pour un grand nombre de ses fils. » Et c'est pourquoi, Berynda, qui a recueilli pendant trente ans des termes incompréhensibles de diverses langues, du syriaque, du chaldéen, de l'hébreu, du grec, du latin, et tout particulièrement du slavon, se décide à publier ses notes [1]. La préface de la seconde édition est plus claire encore. Berynda étant mort, c'est l'higouméne du monastère de Kutejno, Joël Trucevič, qui publiait à nouveau l'ouvrage et augmentait la préface de quelques gloses : « Lire et ne pas comprendre est une sottise, dit un sage », commence-t-il [2]. Puis il reproduit le texte où Berynda s'explique sur la langue slavonne et sur la manière dont il a conçu son œuvre, mais en y introduisant seulement une légère variante : « il a commenté et traduit en notre langue ruthène tout mot difficile [3] ». Enfin, Trucevič explique les raisons qui l'ont décidé à réimprimer l'ouvrage : « On constatera aisément combien ce Lexique est nécessaire et d'une utilité générale, en observant qu'en très peu de temps [4] il est devenu si rare que c'est à peine si on peut le découvrir ici ou là. C'est pourquoi les pauvres religieux que nous sommes ont considéré qu'il

[1] «Широкій и великославный языкъ Славенскій, млстивый Панове Балабанове, маючи оквитое залецене не толко от писм' Богословскихъ и гимнов церковных з' Еллинского ним' претлумачоныхъ, але и з Бж Литургіи, и иншыхъ таемниц которыи ся тым языком в Великой и малой Россіи, в Сербіи, Болгаріи, и по сторонам отправуютъ: иж трудности теж словъ до вырозумѣня темных многіи въ собѣ маетъ, зачимъ и самая црквъ Россійскаа многимъ власным Сыномъ своим в огиду приходитъ. Млстю Народа моего я праве зневоленый, ласкою Божіею Покровом' Бца, и помочю ровную зомною ревность ку помноженю Црkве Бжей маючих на жадныи перешкоды зависти не дбаючи, и овшем уфаючи, же зазрость ущипливаа згаснетъ, а праца моя тая у потомных в'дячност' отнесетъ, назвиска речіи и имена власны и Людей, Горъ,Пагорковъ, Лѣсовъ, Рѣкъ, и розныхъ урочищъ розмаитыхъ діалектовъ сvр., хал., ев., греч., лат. и власного ншго славенскаго вкупу, хоть то нетако якаа бы належала широкостью, згромадивши, и тую працу мою, смѣле реку, тридцатолѣтную хотю, Лексікон, по Словенску Реченник, а по Латинѣ Дікціонаръ назвавши, блгословеніемъ Старшихъ моих, працею усердною и коштомъ моим', ото тvпом на свѣт' выпущю» (texte réimprimé dans Chv. Titov, *Materijaly*, p. 185. Cette réimpression comporte de petites inexactitudes dans l'orthographe). Dans la postface adressée au lecteur, Berynda nous donne encore d'autres détails : il indique comment, étant correcteur d'imprimerie, il s'était mis à ce travail « méprisé de ceux qui pouvaient (le faire) », « trouvant beaucoup de détracteurs et de dénigreurs, et par contre bien peu d'amis et de patrons » : видя же от могущих труд сей презираемъ не инамо но в' поощреніе искуснѣйшимъ и в' ползу спудеемъ... зане много разорителей й хулниковъ к' сему обрѣтая, помощниковъ же и зидателей... велми мало» (Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 187).

[2] «Читать а не розуметъ: глупая речъ естъ: мовит нѣкто от мудрыхъ...»

[3] «речивисто нашимъ языкомъ руским, объ яснил и кождое трудное словко выложил».

[4] Les vingt-six ans qui se sont écoulés depuis la première impression.

était important de le faire paraître à nouveau et de le fournir à ceux qui le désirent. Grâce à la souscription de quelques personnes, nous avons tâché de l'éditer avec des caractères de notre imprimerie, mot pour mot. Ainsi, dans ces temps pitoyables que nous vivons, les fils de la Sainte Église véritablement orthodoxe ne délaisseront point la lecture des écrits en slavon, lesquels, avec la grâce de Dieu, mettent largement à notre portée les mystères du salut et les connaissances théologiques. Ils s'y appliqueront plus volontiers, et de là, comme de la mer large et profonde de l'Église, ils retireront un gain salutaire à leur âme. Quelle que soit la chose qui vous vienne à l'esprit, il suffira de regarder un moment dans ce lexique, comme dans un miroir, pour y trouver une explication claire ; peu importe le degré d'obscurité du terme » [1].

Pas plus que nous ne sommes entrés dans le détail de la réalisation des grammaires, nous ne voulons entrer dans celui de l'exécution des lexiques. Il nous faut pourtant souligner que Pamva Berynda, en dépit du temps prolongé de ses observations n'était pas parvenu à identifier exactement le slavon, ni les parlers ruthènes. Il considérait par exemple comme slavonismes des mots comme *gološu*, *kolokol*, *dzvonok*, mêlait dans ses commentaires les termes polonais aux mots ruthènes (ainsi *brak* : *vesele*, *ženitba*, *sljub* ; ou bien *ašče že* : *eslivždy*, *eslivenc*, *chotjaj*, *chot'*, *choč*, *bljub*). S'il entrevoyait l'existence de dialectes, il ne sut pourtant pas élaborer une terminologie qui rendît sa pensée précise. Notons en passant que Berynda, qui fit un tel effort pour sauver le slavon, eut son épigraphe rédigée tout simplement en polonais par son ami Athanase Kalnofojskij [2].

Tous les efforts philologiques des Ruthènes étaient donc dirigés vers le slavon. Il n'est aucun témoignage qui nous permette de croire que la langue vivante ruthène ait été l'objet d'un enseignement dans les écoles ouvertes par les confréries orthodoxes. K. Charlampovič

[1] Который Лексѣконъ якъ естъ потребный, и пожитечный многимъ; стого зрозуметъ латво, ижъ презтой небарзо долгїй часъ такъ оскудѣлъ же омаль где его видетъ барзо. Видечи теды, мы убогіи Іноцы речъ потребную, абы оного знову отновитъ, и потребуючимъ выгодитъ. Завложенем се нѣкоторыхъ тvпомъ з друкарни нашое слово в слово выдать постарали. Абы и в тыи оплаканы наши часы, Истинно Православнои Стое. Цркве Синове. Читаня писмъ Славенскихъ (в которыхъ за ласкою Бжою обфите збавенныхъ таемницъ и наукъ Богословскихъ маемъ) незабываючи, охотнѣйшими до нихъ ставали: и оттуль якъ зшироко глубокого моря Цркoвного дшезбавенный брали пожитокъ. И чтого бы ся хто недомыслилъ в той Лексікон, якъ ве зверцадло нѣякое припатуючи. Зъочит в нем ясный выкладъ, што бы колвекъ мелъ в словахъ до понятя трудного...» (Предъсловіе колюмудому и Благочестивому Читателю; nous citons d'après le texte original dont nous conservons la ponctuation).

[2] Elle est reproduite dans le Τερατουργημα de 1638.

émet bien l'opinion que le ruthène fut enseigné çà et là [1], mais rien n'autorise cette conjecture. Le ruthène paraissait peut-être à l'école, mais seulement pour aider à la compréhension du slavon, ainsi que l'expose Smotrickij. S'il est une langue vivante qui fut enseignée en ces écoles, ce ne fut pas le ruthène, mais, comme nous aurons l'occasion de le montrer, le polonais.

D'autres indices encore témoignent du désir persistant qu'eurent les Ruthènes de maintenir l'usage du slavon et de le conserver aussi pur que possible : tel le souci, qui alla grandissant, de publier des textes corrects du point de vue de la grammaire et de l'orthographe. Dès 1619, on note, dans la préface d'un *Anthologion* publié à Kiev, un passage où l'on souligne que trois personnes instruites ont pris part à la correction du texte : Job Boreckij, Zacharie Kopystenskij et Pamva Berynda [2]. Dans la seconde préface des *Commentaires de saint Jean Chrysostome sur les Épitres de saint Paul* (1623) Zacharie Kopystenskij signale entre autres qualités de l'ouvrage, à côté de l'ornementation et des notes marginales, la correction de l'orthographe [3]. La révision du texte avait été confiée à Pamva Berynda qui, dans une dédicace à Théodore Kopystenskij dont sont pourvus quelques exemplaires de ce livre, précise qu'il a reçu de Dieu « le don de correction dans la très agréable, célèbre et largement répandue langue slavonne [4] ».

On retrouve ce souci de pureté grammaticale dans un *Psautier* édité en 1624 à Kiev, où le moine Joseph Kirillovič avoue à son lecteur qu'il a changé quelques tournures contraires à la construction grammaticale, mais qu'il laisse à d'autres plus habiles le soin d'une correction plus poussée, car : « le premier traducteur slavon n'a pas gardé dans son œuvre les particularités de sa langue, il a souvent rendu un « genre » au lieu d'un « aspect », une troisième personne au lieu d'une deuxième et, dans la composition des mots, il a regardé la langue grecque, sans tenir aucun compte du slavon » [5]. Dans l'éloge funèbre d'Élisée Pleteneckij, archimandrite de la Laure de Kiev, œuvre de son successeur Zacharie Kopystenskij (1625), il est noté

[1] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 425.

[2] Cette préface a été réimprimée par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 22-23.

[3] «Есть и Орѳографіа, сирѣчь Правописаніе, по ученію любомудрцевъ,и яже къ сим' ключимая» (Chv. Titov, Materijaly, p. 61).

[4] «... в' дарованном' ми от Бга дарѣ Корректорства в' предсладчайшем и добрезнаменитом широкоглыном языку славенском» (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 84).

[5] «Внѣкоих паче же Грамматичному сложенію противных мало нѣчто премѣнихъ... Прочая же къ исправленію искуснѣйшымъ оставихъ, идеже преводитель славенскій въ превожденіи свойства діалекта не съхрани, и многажды род мѣсто вида, и третее лице вмѣсто второго полагаше, и в' сочиненіи речений Еллинскій зря діалект, Славенскому начтоже внимаеше» (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 89).

que les livres qui sortaient de la célèbre typographie du couvent étaient corrigés auparavant par des gens instruits [1]. Dans la seconde préface d'un *Služebnik*, publié en 1629, Tarassij Zemka signale qu'il donne un texte plus correct que celui de la première édition (*ispravlennĕe*) [2], et il termine par une critique des copistes successifs qui ont mal fait leur travail. Pour se justifier de donner une version qui pourrait paraître nouvelle aux gens malintentionnés, mais qui, en fait, n'était que corrigée sur l'original grec, Zemka écrit : « Si la révision du texte ne s'opère pas à partir de cette langue grecque dans laquelle nos Saints Pères ont écrit et nous ont transmis la Sainte Liturgie, je ne sais d'où ce sera, car tous les livres slavons, depuis quelques centaines d'années, ont été recopiés par des ignorants qui savaient seulement barbouiller avec de l'encre, mais ne possédaient ni esprit, ni connaissance de la langue, et ne savaient pas la valeur des mots » [3]... C'est encore Tarassij Zemka qui, dans la préface d'une *Cvĕtnaja Triod'* (Kiev, 1631), indiquait qu'il avait introduit des corrections du même genre, à la fois pour que le texte fût compréhensible et pour que l'orthographe fût observée [4].

Tous ces efforts firent que les Ruthènes, et en particulier les gens de Kiev, acquirent la réputation de bons connaisseurs du slavon, si bien qu'en 1649 on pouvait engager à Moscou Épiphane Slavineckij pour corriger les livres d'Église. Ses contemporains appelaient Épiphane « un maître distingué, très versé dans la langue helléno-grecque et le slavon » (*izjaščnyj didaskal, iskusnĕjšij v ellino-grečeskom i slavjanskom dialektach*) [5]. A Moscou, Slavineckij s'acquitta de sa tâche en se montrant très conservateur, et même soucieux de la lettre à l'excès, ce qui s'explique sans doute par ailleurs par l'existence du *raskol* [6].

Après 1650, l'attachement au slavon ira s'affirmant encore [7], et, en 1669, on pourra enregistrer cette bien curieuse instruction, donnée

[1] Chv. Titov, *Materijaly*, p. 119.

[2] *Ibid.*, p. 199.

[3] «Аще бо не от того діалекту имъже от Стых Отцъ Стаа Лvтргіа написася предадеся исправляти будемъ, то ˌневѣм' откуду; понеже вся Книги Славенскія от колико сот лѣт преписуются невѣжами, токмо чернилом мажущими, ума же не имущими, языка не умѣющими, и силы словесъ не вѣдущими» (*op. cit.*, p. 210).

[4] «... да будетъ внятіе чтомымъ или пѣваемымъ, еже свѣнь исправленія быти не можетъ... Еще же да Орѳографіа грамматичнаа діалекту нашего славенскаго пространнаго, и всякоя блгти и сладости преисплъненнаго схранена будетъ.» (*op. cit.*, p. 251).

[5] Métropolite Filaret, *Obzor russkoj duchovnoj literatury*, 3e éd., Saint-Pétersbourg, 1884, p. 236.

[6] P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narĕčija*, p. 13.

[7] V. Peretc, *Issledovanija i materialy*, p. 99.

par la noblesse de Volynie à ses députés, d'avoir à obtenir le maintien d'une typographie unique pour les palatinats ruthènes, à Léopol, parce que, étant donné la floraison des imprimeries en langue slavonne, il est des ouvrages nombreux qui paraissent sans être révisés (*sine correctura starszych*) [1].

A plus forte raison, quand les pays ruthènes entrèrent dans la zone d'influence de la conservatrice Moscou, les licences que se permettaient certains auteurs au profit de la langue vivante furent-elles rejetées, et Siméon Polockij, dans la préface de son *Rithmologion*, pourra noter : « J'écrivais au début dans la langue qui était celle de chez nous, mais, ayant vu qu'il y avait grand profit à étudier le pur slavon, je me suis appliqué à en lire la grammaire, et Dieu a permis que je l'apprisse comme il faut [2]... »

Il nous paraît évident que les hommes cultivés des pays ruthènes n'eussent à aucun moment refusé de contresigner ce jugement de Zinovij, scribe moscovite de la moitié du xvie siècle : « Il est plus convenable de corriger le langage du commun peuple à l'aide de mots livresques que de déshonorer la langue livresque avec des mots populaires » (*priličněe knižnymi rěčami ispravljat' obščenarodnyja rěči, a ne knižnyja narodnymi obezčeščivat'*) [3]. Et ils n'auraient pas hésité non plus à déclarer avec lui que l'intrusion de la langue parlée dans les livres d'Église n'était qu' « invention maligne d'esprits grossiers » (*lukavym umyšleniem ljudej grubych smyslom*).

Chaque fois que la question de l'emploi du slavon s'est posée théoriquement, les Ruthènes l'ont résolue dans le sens conservateur, et il n'est pas paradoxal de dire que le concile de Moscou, en lançant en 1690 l'anathème « non pas deux fois, ni trois fois, mais une multitude de fois » (*ne točiju sugubo i tregubo, bo i mnogogubo*) contre les livres de Petite Russie qui n'avaient pas suivi la pure tradition

[1] *Archiv jugozapadnoj Rossii*, 2e partie, tome II, acte n° XLV (cité par N. Storoženko, *Zapadno-russkie provincial'nye sejmiki*, p. 108).

[2]
«Писахъ въ началѣ по языку тому,
Иже свойственный бѣ моему дому.
Таже увидѣвъ многу пользу быти
Славенску ся чистому учити,
Взяхъ грамматику, прилѣжахъ читати;
Богъ же удобно даде ю ми знати...
Тако славенскимъ рѣчемъ приложихся;
Елико далъ Богъ знати, научихся;
Сочиненіе возмогохъ познати
И образная в славенскомъ держати».

(Cité par M. Voznjak, *Istorija ukrajins'koji literatury*, tome II, pp. 337-338).

[3] Cité d'après A. Galachov, *Istorija russkoj slovesnosti*, tome I, p. 128.

slavonne, ne faisait que tirer la conséquence logique de la pensée des Ruthènes eux-mêmes touchant la langue d'Église, et même de leurs efforts pour la renouveler dans sa pureté. Aussi chercherait-on en vain une protestation contre la condamnation au bûcher des livres imprimés à Kiev.

3. L'erreur des partisans du slavon et ses conséquences.

Cette fidélité au slavon, non seulement comme langue liturgique, mais comme langue de toute la littérature d'inspiration religieuse, témoignait d'un zèle mal orienté. Les efforts pour redonner vie à cette langue morte, tant par la publication de grammaires et de lexiques que par l'enseignement dans les écoles de confréries, ne pouvaient réussir que dans des limites très étroites.

Seuls, les religieux étaient à même de tirer parti de ces premiers manuels qui demeuraient très incomplets, surtout pour ce qui touchait le vocabulaire. Aussi était-ce un peu à l'aveuglette qu'ils rétablissaient le « pur slavon ». Il y a quelque sentiment de lassitude dans ce passage d'une préface que l'évêque de Léopol, Arsène Želiborskij, écrivait pour un *Trebnik* en 1644 : « Pour ce qui est des corrections typographiques modernes et chaque jour nouvelles, tant de forme que de sens, lesquelles sont ordinaires aux autres imprimeries, nous les avons laissées tranquilles, étant de cet avis que dans peu de temps, si Dieu le veut, à la suite d'un concile général de tous les archevêques de l'Église orthodoxe ruthène, et grâce à un labeur infatigable, il s'établira un système typographique fixe et invariable, aussi bien pour les textes anciennement traduits que pour ceux dont il n'existe pas encore de traduction dans notre langue slavonne [1] ». C'est en vain qu'en 1648 Pierre Mohila, dans la préface d'une autre édition du *Trebnik*, s'efforçait de prouver que les différences de versions dans les textes liturgiques avaient moins d'importance que voulaient bien le dire les ennemis de l'orthodoxie [2].

[1] « Што ся тычетъ нововыниклыхъ што день отмѣнныхъ такъ тексту яко и сенсу, иншимъ типографіамъ звычайныхъ корректуръ и поправокъ, тымъ далисмы покой, маючи за то, же въ рыхломъ (што дай Боже) часѣ, за общимъ архіереовъ православноѣ церкве россійское совѣтомъ, и не оспалымъ стараніемъ станетъ една якая статечная и не отмѣнная, такъ старопретлумачоныхъ книгъ корректура, яко и въ нашомъ словеньскомъ языкѣ еще не былыхъ претлумаченіе» (Cité par I. Pervol'f, *Slavjane*, tome II, pp. 135-136).

[2] « Противници наши и лжебратія Православія стго, суть барзо тяжкими и насилствуючими Православнымъ, розными досадами и обидами, безвстыдне называючи дховных' нашихъ неуками, грубіянами, вшафованю и одправованю Бжственныхъ

Les laïcs orthodoxes sentaient le malaise, et ils ne se laissaient retenir ni par les malédictions d'un Jean de Višnja, ni par les exhortations d'un Smotrickij ou d'un Berynda, dans leur désaffection croissante à l'endroit du slavon. Un moine anonyme, qui, vers 1652, composait une adaptation du *Miroir Spirituel* (*Zercalo duchovnoe*), pouvait écrire qu'en pays ruthène « une calamité funeste aux âmes se propage », car bien des gens « prennent en aversion l'humble langue slavonne et s'abreuvent avidement à des eaux troubles étrangères où se vomissent les tentations [1] ».

Le cas est exceptionnel de ce prince Stéphane Jakovlevič Svjatopolk-Četvertinskij qui, jusqu'en 1623, se trouve mentionné comme ayant gardé de l'attachement pour « sa langue maternelle, le slavon » (*prirožonyj svoj slavenskij dialekt*), ce qui lui vaut un compliment spécial : « Votre Grâce, Prince, écrit Zacharie Kopystenskij dans une dédicace d'ouvrage, possède, entre autres vertus, celle, qui est peu commune, d'aimer et de célébrer sa langue maternelle, le slavon. Vous comprenez ce qui fait son mérite, vous lisez des livres écrits en cette langue, et vous encouragez bien des gens à faire pareille lecture et à nourrir pareil amour [2] ».

Pourquoi donc ce respect superstitieux et funeste du slavon ? On eût compris à la rigueur qu'il fût maintenu dans la liturgie et les rituels ; bien que l'Église d'Orient n'ait pas de répugnance à se servir des langues vulgaires. Mais on s'étonne un peu que ni un Smotrickij, ni un Mohila n'aient affirmé la nécessité d'écrire les ouvrages modernes dans la langue vivante. Sans doute furent-ils égarés par les traits de parenté qu'ils découvraient entre le slavon traditionnel et la langue parlée, et ils purent croire à leur identité . Cette interpréta-

Таин', и иншого Набоженства, волаючи ижъ Русь Православная згеретичала, Личбы, Формы, Матерiи, Интенцiи, и скутков' Таинъ Бжественных незнаетъ, о оных справы дати неумѣетъ, и розного способу в' отправованю Бжственных Таин' заживаетъ» (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 370) : « Nos adversaires et nos faux frères sont extrêmement durs et agressifs contre les orthodoxes qu'ils tancent et injurient, traitant insolemment nos clercs d'ignorants et de rustres dans l'exécution et la célébration des divins mystères et autres services, proclamant que la Ruthénie orthodoxe est devenue hérétique, qu'elle ignore le nombre, la forme, la matière, l'intention et les effets de ces divins mystères, qu'elle ne sait en rendre raison, et qu'elle emploie diverses manières dans leur célébration ».

[1] « пакость душевредная распространяется... », « словенскимъ смиреннымъ языкомъ гнушаются и отъ чюжихъ возмущенныхъ водъ, наблеванныхъ прелестью лакоме напаяваются»' (Gorskij, *Opisanie rukopisej Sinodal'noj biblioteki*, II, 3, pp. 705, 729).

[2] Ест' заправды и то межи иншыми непосполитая, южъ Вш. Кнж. Млс. прирожоный свой славенскiй Дiалектъ або языкъ любишъ и выславуешъ и силу его розумѣючи, радъ книги того дiалекту читаешъ, и многих до читан'я и кохан'я ся в' нем' побужати рачишъ (Chv. Titov, *Materijaly*, p. 74).

tion surprendra moins quand on se rappellera qu'au début du XIXe siècle encore l'académicien Šiškov et ses amis soutenaient que le russe et le slavon n'étaient qu'une seule et même langue. De plus, en face du slavon dont ils proclamaient l'universalité, les Ruthènes apercevaient des parlers si divers qu'il leur était difficile de donner la préférence à aucun d'eux, étant donné la dispersion des foyers de vie intellectuelle. Était-ce Vilna, Ostrog, Luck, Léopol ou Kiev qui devaient imposer leur langue vivante ? Lequel serait choisi des trois dialectes que Pamva Berynda semblait distinguer[1] ? Enfin une autre difficulté était évidente : la langue populaire se trouvait dépourvue de termes capables d'exprimer des notions théologiques ou même des abstractions. C'est ainsi que l'arien Cyrille Trankvillon eût voulu, nous dit-il dans son *Miroir de la Théologie* (*Zercalo Bogoslovija*, 1618), écrire en langue vulgaire (*po prostu*). Mais il se vit obligé de mêler la langue commune et le slavon (*pokladati prostyj jazyk i slovenskij*), ce dont il prit, du reste, aisément son parti, en déclarant que « pour un simple, tout est tors, même ce qui est le plus droit, alors qu'un sage peut redresser même ce qui est tors »[2].

Toutes ces raisons militaient en faveur du maintien théorique de la langue slavonne, et on peut les ajouter à celles que les Jean Višenskij ou les Zacharie Kopystenskij avaient formulées, mais elles ne faisaient que rendre plus malaisée la solution du problème, puisqu'elles contribuaient à prolonger l'existence d'une langue à demi-morte, à un moment où il aurait fallu l'abandonner, ou tout au moins en restreindre fortement l'usage, comme il fut fait un siècle plus tard à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Pareil attachement au slavon pouvait être funeste à l'orthodoxie elle-même qui, loin de se trouver alors

[1] On a, dans le lexique de Berynda, des gloses de ce genre : *pětel'* : *česki i ruski kogut'* ; *volynski, pěven* ; *litovski pětuch*. L'expression « lituanien » pour désigner le parler blanc-russe se retrouve dans le titre d'un *Catéchisme* publié à Vilna en 1596 : *Katichisis, po litovski oglašenie*. A Moscou, les termes *litovskij, bělorusskij jazyk* étaient courants pour qualifier la langue des pièces de chancellerie venues des pays ruthènes. Ils s'appliquaient parfois aussi à celle des livres religieux imprimés en ces régions : ainsi on fait à Moscou une traduction du *Nebo novoe* de Galjatovskij (Léopol, 1665) soi-disant *z bělorusskago* (I. Ohijenko, *Istorija ukrajins'koho drukarstva*, tome I, Léopol, 1925, p. 12). Zizanij déjà, il est vrai, avait appelé *běloruskij* le parler dans lequel il avait publié les Homélies de saint Cyrille de Jérusalem (1596). D'une manière générale les écrivains ruthènes, quel que soit leur lieu d'origine, ne distinguent pas les dialectes divers et ils désignent, nous l'avons dit, la langue parlée d'un terme général *russkij* ou *rossijskij jazyk*, tout comme ils appliquent d'ordinaire le mot *Rus'* ou *Róssija* à l'ensemble des terres qu'ils occupent dans la République.

[2] Простакови все криво, хотіа и наипростѣише, а мудрій и кривое справити може (Mst. nº 402 de la Bibliothèque de l'Académie ecclésiastique de Kiev, cité par P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 6).

dans une période de stabilité, subissait le double assaut des protestants et des catholiques.

Heureusement, dans la pratique, on oublia les principes que les théoriciens répétaient à l'envi. On avait besoin de se faire comprendre : dès lors, bon nombre d'auteurs saupoudrèrent leur slavon d'une quantité de termes empruntés aux parlers ruthènes, au polonais et au latin, cependant que d'autres, moins scrupuleux encore, prenaient le parti d'écrire en polonais. La difficulté était tournée. Mais une intransigeance de principe empêcha les philologues et les pédagogues de tenir compte de cette évolution de fait : ils appliquèrent toute leur attention au seul slavon et ne soutinrent pas les écrivains qui cherchaient des formules de compromis. Ceux-ci, livrés à eux-mêmes, procédaient sans méthode comme sans audace, si bien que rien ne devait subsister de leurs essais anarchiques, lorsque Moscou condamna brutalement leur langue mêlée. Enfin, de cette lutte inavouée entre le slavon et les parlers ruthènes, un troisième larron profita : le polonais.

Il est facile d'observer où et quand le polonais a assumé le rôle de langue littéraire dans les pays ruthènes. Il est beaucoup moins aisé de se rendre compte des mélanges divers à base de slavon que l'on peut rencontrer [1]. La langue des écrits remontant à cette époque n'a pas encore été inventoriée dans son ensemble. Dans ce slavon composite, il est même difficile de discerner tous les emprunts faits au polonais. P. Žiteckij a essayé de le faire autrefois [2], mais, après avoir marqué la difficulté que l'on éprouve à décider de l'origine de bien des formes, il s'est borné à donner une impression d'ensemble : la grande importance de l'action du polonais [3]. K. Charlampovič formule son sentiment en des termes très voisins [4].

Il est curieux de constater que certains Ruthènes eurent conscience de ces emprunts, tel l'auteur encore inconnu de la *Perestroga*, qui écrivait à la fin du XVI[e] siècle : « De même que les Polonais ont

[1] Українська літературна мова XVI-го віку, якою зроблено тоді всі українські переклади св. Письма, складається головним чином з таких чотирьох елементів: 1) слов'янського, 2) офіційного канцелярійного, 3) польського і 4) народнього українського. Ці чотирі елементи складають так звану «руську мову», як звали мову українську тодішнього часу (I. Ohijenko, *Ukrajins'ka žytomyrs'ka Evangelija 1571 roku*, Terniv, 1922, p. 15).

P. Popov, « Zamitky do istoriji ukrajins'koho pys'menstva XVII-XVIII v. v., *Zapysky istoryčno-filologičnoho viddilu* de l'Académie d'Ukraine, IV, 1924, p. 213.

[2] P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija v XVII i XVIII v.v.* Kiev, 1889, pp. 44 et suiv.

[3] Il cite 43 exemples du type аби, ukrainien ; абы, parler de Rjazan' ; *aby*, polonais.

[4] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 427.

mêlé à leur langue des mots latins que les gens du peuple même emploient par habitude, de même les Ruthènes ont mêlé à leur langue des mots polonais, et ceux-ci sont entrés dans l'usage [1] ».

Ce qui frappe le plus dans l'ensemble des textes, c'est le grand nombre des particules, conjonctions, prépositions et adverbes qui semblent révéler une origine polonaise. Rien n'est plus commun dans les ouvrages ruthènes du XVII[e] siècle que les *abo*, *al'bo*, *at*, *kgdy*, *že*, *ponevaž*, *vedlug*, *podlug*, *prez*, *nĕgdy*, *już*, *zavše*, *trochi*, etc [2].

« Même, dit E. Karskij, dans des traductions comme celle des *Psautiers*, dont le texte devait être plus ou moins connu du peuple en slavon d'Église, on trouve passablement de polonismes : compte tenu des cas douteux, environ 16 % du nombre total des mots. Mais c'est principalement dans les traductions que les polonismes se rencontrent en masse compacte [3] ». Nous aurons l'occasion d'observer en effet qu'ici la servilité peut aller jusqu'à la translittération.

L'influence polonaise ne se marqua pas uniquement sur le vocabulaire ; elle agit sur la grammaire, et l'on vit des écrivains ruthènes préférer sans nécessité des formes de la déclinaison ou de la conjugaison du polonais à celles du slavon ou de la langue qu'ils parlaient : ainsi le passé composé [4]. Quant à l'ordre des mots, il est souvent, dans la phrase ruthène comme dans la phrase polonaise, calqué sur celui du latin. Ainsi, dans les périodes, le verbe est d'ordinaire rejeté à la fin de la proposition.

Tous ces expédients destinés à rendre moins obscur, ou plus moderne, le slavon ne dépendaient que de la fantaisie de chaque auteur. Aucune tradition ne s'établit. Bien plus, chez un même écrivain et dans un seul ouvrage, il arrive qu'on trouve juxtaposées des formes anciennes et des mots d'emprunt, sans qu'il soit possible d'attribuer à autre chose qu'à un caprice le passage des unes aux autres. Pourquoi par exemple, Jean de Višnja nomme-t-il les portes de l'enfer *bramy pekel'nye* après les avoir appelées *vrata adova* ? Pourquoi sous sa plume *sŭbor* et *sobor* sont-ils également fréquents ? Il faut prendre son parti de cette incertitude ou de cette négligence, mais la tâche du philologue n'en est pas plus aisée.

[1] Як Поляцы у свой языкъ намѣшали словъ Латинскихъ, которыхъ южъ и простые люди зъ налогу уживаютъ; такъ же и Русь у свой языкъ намѣшали словъ Польскихъ и оныхъ уживаютъ (Перестрога...., dans les *Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, IV, p. 229).

[2] E. Karskij a dressé un relevé de 200 mots polonais et autant de mots étrangers, venus par le polonais, qui se rencontrent encore couramment dans les parlers blanc-ruthènes, et de 150 autres moins courants. Cette liste peut servir en partie pour l'époque qui nous occupe (E. Karskij, *Bĕlorussy*, pp. 144-164).

[3] E. Karskij, *Bĕlorussy*, I, p. 168 ; *Zapadnorusskie perevody psaltyri*, pp. 133-159.

[4] P. Žiteckij, *op. cit.*, pp. 49-51.

Nous ne saurions qualifier de « langue littéraire », ni surtout de « langue littéraire ukrainienne » ou « blanc-russe », ce slavon des écrivains ecclésiastiques ruthènes de la fin du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe, parsemé avec la plus grande fantaisie de polonismes et de mots empruntés aux parlers locaux. Qui dit « langue littéraire » dit à la fois langue commune et langue fixée. Or, chaque auteur eut sa ou ses façons d'écrire, et il n'y eut ni grammaire, ni dictionnaire, ni milieu littéraire, ni écrivain pour imposer une norme quelconque. On était si loin de se servir d'une façon systématique des parlers qu'en 1670 encore le prêtre Simon Mohila de Rešeto, au pays de Poltava, composant une *Instruction chrétienne tirée de l'Évangile... en langue très simple et en dialecte, de sorte que l'homme le moins instruit la puisse bien entendre* », avait l'air de proposer une nouveauté [1]. Dans sa préface [2], il s'oppose pour ainsi dire à tous ses prédécesseurs qui se sont servi d'une langue compliquée et savante ; quant à lui, il considère que le Christ n'a pas parlé pour être compris seulement des « rhéteurs, des philosophes et des astrologues », mais de toutes les âmes. Il insiste, d'ailleurs, beaucoup plus sur le caractère peu rhétorique de son style que sur l'emploi de la langue populaire. Mais pour éviter toute suspicion il doit ajouter : « Il n'y a point là la moindre hérésie » (*žadnoj herezěi i najmenšoj tut ne maeš*).

En fait, quel que fût leur zèle pour l'orthodoxie, ses défenseurs ruthènes, chaque fois que cela était possible, abandonnaient leur slavon hybride et inconsistant pour écrire en polonais. Ils y vinrent tous, à de rares exceptions près, et tous les plus illustres écrivains ecclésiastiques ruthènes sont en même temps des auteurs polonais : Meletios Smotrickij, Lazare Baranovič, Joannice Galjatovskij, Étienne Javorskij, Théophane Prokopovič, Zacharie Kopystenskij, Silvestre Kosov, Joseph Krokovskij, Barlaam Jasinskij, Timothée Kozačinskij, Pierre Mohila, Léonce Karpovič, saint Dimitri de Rostov, et beaucoup d'autres moindres derrière eux. Le polonais qu'ils emploient n'a malheureusement plus la pureté de celui du siècle d'Or. Son étude reste, elle aussi, à faire. Mais d'une façon générale, on peut dire qu'il s'agit d'une langue mêlée de nombreux mots latins, sous l'influence du « macaronisme » en faveur alors en Pologne.

Pour donner quelque idée de cette manière d'écrire, nous citerons les premières phrases du *Lithos* de Pierre Mohila, celles par lesquelles

[1] Manuscrit conservé à la Biliothèque de la cathédrale Sainte-Sophie à Kiev, n° 180 : Наука христианская зъ Евангелія въ коротцѣ зложоная, въ кождую неделю и праздники Господскія и Богоматерныя, на увесь цѣлый рокъ, барзо простою мовою и діалектомъ, ижъ и найпростѣйшому человѣкови снадно понятая.

Citée par I. Ohienko, *Mova ukrajins'ka*, pp. 27-28.

débute la dédicace à Maximilien Brzozowski, écuyer du palatinat de Kiev : « Naywyszego Pana przedwieczne *Beneplacita*, tak życzliwy *Ordinans* po życiu na tey nizskiey Sublimatiey, Wmści Mego wielce Mościwego Pana *praefixerunt*, że ledwie pozorny Parnassus umiejętnów ładney Pallady, piękno wonne nauk roże, przystoynie ukwalifikowawszy Naturę, z bystrego dowcipu Wm. Mego M. Pana począł *tripudianter* zbierać : alić suropotężny Mars Trąbi na Inwitę Bohatyrskiego Serca Kawalera, Praemia *Libertatem auream*, *aeternum gloriosumque Nomen*, przy obfitych dostatkach y szyrokości włości, na kształtownych risuie chorągwiach. *Ulyssis dexteritate Mars Intenta* swoie konczyć namierzył : aleś y Wmść moy Mściwy Pan *Achilleum ingenium et pectus suum* utaić nie mogł ponieważ dawno wkrociwszy w Martiales passus, nie tylko *Martis* luba *Societatem et fulgentissima promeruisti sibi praemia. Patriae solamina faecunda et posteritati admiranda argumenta* ; ale też », etc. [1].

Il arrive du reste que ce polonais écrit par des Ruthènes soit riche et spirituel : tel est le cas de la prose truculente de Meletios Smotrickij. Mais il faut reconnaître que, le plus souvent, il demeure bien lourd : on sent que c'est une langue maniée par des étrangers. Baranovič s'en apercevait bien, lui qui, à deux reprises, s'en excusa de façon assez plaisante.

L'avertissement aux lecteurs de ses *Vies des Saints* (*Żywoty Świętych*) porte en effet cette déclaration : « Je ne suis point un Kochanowski pour vous offrir ces vers, je vous prie cependant d'y trouver du plaisir : c'est Dieu, c'est sa Mère que ces vers célèbrent et ce sont les saints qu'on y aime. Je ne cours point sur le Pégase de la Poésie et ne rattrape point Kochanowski, je vais ici paresseusement sur un âne vulgaire... »

Nie Kochanowski lub te Rythmy noszę,
Byście się przecie w nich kochali proszę.
Boga te Rythmy, Bożą wspominają
Matkę, y Świętych w tych sie zaś kochają.
Nie Poetyckim Pegazem biegano,
Kochanowskiego w tym nie dojachano.
Osłem tu prostym jachano leniwo,....

[3] Cette langue composite était réservée tout d'abord à la satire, ainsi que l'indique cette phrase tirée d'un *Art poétique* du XVII[e] siècle : « Scribitur autem satyra carmine hexametro vel iambico, vel polonico, optime autem macaronistico » (Manuscrit de la Bibliothèque de la Laure des Grottes à Kiev, n° XI, 122, f. 29, cité par P. Popov, « Zamitky... », p. 218, note 4).

Dans la *Lutnia Apollinowa* également, il tient un bien amusant discours à un Polonais sous ce titre :

Rusin do Polaka
Coś po polsku gdaka.

C'est-à-dire : « Un Ruthène caquète quelque chose en polonais à un Polonais. »

« Je t'en prie, Polonais, pardonne-moi si tu ne trouves ceci de ton goût. Si tu t'adressais à nous en ruthène, le Ruthène que je suis te lirait volontiers. Pour un Ruthène, c'est bête féroce que le polonais tout comme le latin, et, si cette bête a des cornes, ne sois point sévère, noble Polonais. Fais-lui bon accueil. Sois bienveillant à son égard, et le Ruthène te le rendra : si tu écris quelque chose en ruthène, ce sera du nanan pour lui. Les poètes usent de liberté autant dans leurs fables que dans leurs discours : si j'ai mal usé de quelque mot, l'essentiel est que je n'aie point gâché le sujet même. Je suis sûr de ta bienveillance et que ta sagesse fermera les yeux considérant que ta langue, — réjouis-toi, noble Polonais — est illustrée même par un Ruthène. Pour ma part, je serais heureux que tu accommodes quelque chose en ruthène afin que revinssent ces temps où les Ruthènes entraient en lutte avec le Turc, où la même colère sainte faisait fondre sur l'Infidèle le Polonais et le Ruthène ».

Proszę przebacz mnie Polaku,
Jeżeli tu niemasz smaku
Byś ty po Rusku nas witał,
Ja bym Rusin chętnie czytał :
Rusinowi to zwierzyna,
Jak polszczyzna tak łacina.
Ta zwierzyna gdy ma rogi,
Cny Polaku niebądz srogi,
Postaw się oney łaskawie,
W rowney Rusin oddać sprawie.
Napiszeszli co po Rusku
Rusin przymie to za husku.
Wolność mają Poetowie
Jako w baykach tak y w mowie :
Jeślim jakie słowo zgrubił
Bylem rzecz samą nie zgubił.
Trzymam o Twey łaskawości
To pokryjesz z swey mądrości
Że twoj język y w Rusinie,
Ciesz się, cny Polaku, słynie.

Y ja bym sie stąd ucieszył
Byś po Rusku co przyspieszył
By się te wrócili czasy
Gdy Ruś z Turki szła w zapasy
Święty gniew gdy na Turczyna
Y Lecha nać y Rusina.
(pp. 549-550.)

Le macaronisme de la Ruthénie se complique d'ailleurs parfois d'éléments slavons ou ruthènes qui viennent s'enchâsser dans des phrases latino-polonaises. Les ouvrages de Lazare Baranovič sont assez curieux à cet égard, et cela d'autant plus que le slavon et le ruthène y sont notés tantôt en écriture cyrillique, tantôt en transcription latine. Le texte polonais est imprimé, lui, en caractères gothiques. Mais ici encore nous ne pouvons entrer dans le détail. Peu nous importe, au reste, la qualité du polonais écrit par les Ruthènes. Nous ne voulons retenir que ce fait : devant la difficulté, qu'on n'ose pas reconnaître, de tirer parti du slavon et personne ne prenant franchement l'initiative d'écrire la langue parlée ou une langue mixte, les écrivains ecclésiastiques durent avoir recours aux ressources de la langue polonaise.

Nous avons montré ici les éléments du problème. Il reste à examiner de plus près cette littérature ecclésiastique qui représente du reste, peu s'en faut, tout ce qui s'imprimait alors. La substitution du polonais au slavon ne pouvait s'opérer de façon identique dans des livres de prière ou dans des œuvres de polémique. C'est ce qui nous reste à examiner.

II

UNE LANGUE LITTÉRAIRE VIVANTE QUI FAIT SON CHEMIN.

A. — La littérature religieuse.

Les ouvrages de caractère religieux constituent presque toute la littérature des pays ruthènes à l'époque qui nous occupe. Mais ils sont nombreux, et il est difficile de s'orienter à travers leur masse. C'est pour remédier à cette difficulté et aussi pour ordonner cet exposé d'une façon qui réponde plus directement à notre démonstration que nous avons pris deux décisions arbitraires.

Tout d'abord, au lieu d'étudier les écrits dans leur ordre de parution, nous les avons regroupés en quatre catégories : 1) formulaires de prières ; 2) traductions de la Bible ; 3) ouvrages d'édification ; 4) ouvrages de polémique. Si, en effet, le respect de la tradition paraît s'imposer dans les deux premiers genres d'écrits, il est de moindre importance dans les deux derniers. Et, inversement, un ouvrage de polémique doit présenter un caractère moderne qui sera moins nécessaire dans la publication d'un texte sacré, et surtout dans la réédition de formules liturgiques. L'emploi de la langue traditionnelle ne se pose donc pas de manière identique dans ces quatre catégories d'ouvrages.

De plus, nous n'avons considéré dans ce chapitre, à de très rares exceptions près, que des écrits composés par des Ruthènes orthodoxes et uniates. Nous réservons pour la seconde partie de notre travail le rappel des éditions protestantes et catholiques dans les pays ruthènes, destinées directement ou indirectement aux Ruthènes, mais ayant pour auteurs des Polonais. Cette exclusive est contraire aux traditions observées dans les histoires de la littérature ukrainienne, mais elle évite de continuelles mises en garde ; elle permet de dégager les faits incontestables, avant d'aborder ceux où les interprétations peuvent être complexes.

1) Les formulaires de prières.

Les livres nécessaires à la célébration du culte étaient entourés d'un respect particulier. Ils furent donc recopiés ou imprimés dans leur version traditionnelle.

La manière de les lire, par contre, était moderne : ѣ se prononçait *i* ; г > *h* ; *e* était distingué de *je*. Les Ruthènes devaient apporter à Moscou ces traits particuliers de leur prononciation : Sumarokov, au XVIIIe siècle, reconnaît encore, dans la façon de lire des gens d'Église, des traits méridionaux [1].

Il n'est pas probable que dans la liturgie de la messe on ait osé toucher à la lettre des prières fixes ; mais il semble bien que certains prêtres usaient de quelques libertés pour rendre plus compréhensibles les parties mobiles de la liturgie, les prières de circonstance, ainsi que les fragments de l'Apôtre et de l'Évangile dont ils faisaient lecture. On en a la preuve indirecte dans quelques documents. C'est un donateur, Jaroslav Soltan, qui précise au moment où il fonde l'Église de Volčin, en 1586, que le desservant ne devra faire

[1] Sumarokov, *Nastavlenie učenikam*, *Sočinenija*, tome X, pp. 48-49.

usage que du slavon « dans le temps présent et à l'avenir [1] ». C'est Jean de Višnja qui écrit au prince Constantin Ostrožskij : « Les livres d'Église et les textes canoniques doivent tous être imprimés en slavon. Ne faites pas lecture de l'Évangile et de l'Apôtre en langue vulgaire au cours de la liturgie..., mais après l'office donnez une traduction et un commentaire dans la langue courante, afin que le peuple comprenne » [2]. C'est enfin l'archevêque uniate Josaphat Kuncevič qui donne cette prescription à ses prêtres : « Lorsqu'on psalmodie l'Évangile, ou quelque prière, ou quelque ectène, il ne faut pas traduire en ruthène les mots slavons, mais lire comme c'est écrit. Par contre, lorsqu'il ne s'agit que de faire lecture aux gens de l'Évangile ou de la Vie des saints, une traduction est licite » [3]. Ceci put amener à faire suivre l'office d'une reprise de l'Évangile en un langage compréhensible, ou d'une lecture édifiante. Une petite note contenue dans un *Triodion* de 1668 l'indique : « Depuis une semaine, après la célébration de la liturgie, nous lisons sur le parvis dans le dialecte de chez nous, le *catéchisme*, autrement dit l'*Instruction* de saint Théodore Studite, notre Père » [4].

Les prescriptions officielles furent sans doute enfreintes, et pour la psalmodie du Nouveau Testament, et pour la récitation de certaines prières. Nous savons que des versions modernisées de l'Évangile entrent en usage. Nous avons aussi ce témoin qu'est la *Triod' postnaja* publiée à Kiev en 1627, où les synaxaires sont traduits par Tarassij Levonič Zemka « dans le parler courant des Ruthènes » (*na rossijskuju besědu obščuju*). Pamva Berynda justifie cette hardiesse de la façon que nous avons dite [5], mais il est piquant de constater que toute une partie de ces Synaxaires est empruntée aux *Roczne dzieje Kościelne* de Pierre Skarga, parues en 1607 [6], et que le « parler courant des Ruthènes » est, en fait, du polonais

[1] *Akty izdavaemye Vilenskoju archeografičeskoju kommissieju*, III, nº 1.

[2] Книги церковные всѣ и уставы словенскимъ языкомъ друкуйте...; Евангелія и Апостола въ церкви на литургіи простымъ языкомъ не выворачайте...; по литургіи же для вырозумѣнья людского, по просту толкуйте и выкладайте (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, II, p. 210).

[3] Кгды тежъ читаютъ Евангеліе, албо якую молитву в голос, або ектеніи, не мают выкладат словенских словъ по руску, але так читати яко написано. Учитанное зас Евангеліе або житіе стых читаючи людем, могут выкладати (Manuscrit de Suprasl', copie datant de 1700, cité par E. Karskij, *Bělorussy*, III, 2, p. 143).

[4] Вѣстно же, яко от сея недѣли начинаемъ діалектомъ домашнимъ, по отпустѣ Литіи в притворѣ Катихисисъ си ест Оглашеніе ст. Отца Феодора Студіта (Тріодіонъ, 1668, f. 8).

[5] Voir plus haut, p.

[6] I. Fetisov, « Petro Skarga ta Taras Zemka », *Naukovyj zbirnyk Leningrads'koho tovarystva doslidnykiv ukrajins'koji istoriji, pys'menstva ta movy*, I, Kiev, 1928, pp. 46-50.

transcrit en caractères cyrilliques, à quelques retouches près. On en jugera par la brève confrontation suivante :

Roczne dzieje Kościelne (pp. 790-791).	*Triod'*, Kiev, 1627 (pp. 291-292).
...mówiąc y ukazuiąc, iako obrazy święte iuż przez lat siedmset dwadzieścia y pięc w Kościele trwaią y Oycowie ś.ś. na sześci Consyliach na nie patrząc w Kościołach gdzie się zbierali nigdy ich nie zganili ale ie czcili.	Мовячи и указуючи, якъ образы святыи южъ през лѣтъ седмъсотъ и двадцать и пять в Церкви т'рваютъ и Отцеве святыи на шести Соборах смотрячи на нихъ въ Церквахъ, где ся сбирали нѣгды ихъ не зганили, але ихъ чтили...
(p. 784).	(p. 292).
Za co prosili go, aby im przysiągł, iż gdy Cesarzem zostanie, ma to uczynieć, o co prosić będą y przysiągł im w Kościele ś. Theodora.	За што просили его, жебы имъ присяглъ, ижъ гды Цесаремъ зостанетъ, маетъ то учинити, о што его будутъ просити, и присяглъ имъ въ Церкви святаго Θеодора.

Le cas du Psautier est à remarquer. Le livre était très populaire : dès l'enfance on entendait chanter les psaumes à l'église, et on s'habituait à les réciter chez soi par dévotion particulière. Aussi les nombreuses éditions du Psautier qui parurent au cours de la période que nous étudions offrent-elles un texte conservateur [1]. Déjà Skorina avait respecté ce texte fixé dans les mémoires, tout comme saint Jérôme avait été contraint de le faire lorsqu'il revisait la Vulgate. L'influence des parlers ruthènes ne se remarque, d'ordinaire, que dans les préfaces, dans les résumés qui précèdent parfois les psaumes et dans la rédaction de notes marginales [2].

Pourtant, la désaffection du slavon se fait sentir même à l'endroit de ces prières vénérables. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, il y eut au moins deux essais pour rafraîchir la version traditionnelle : tous deux restèrent en manuscrit. Dans le premier, l'auteur s'inspire pour ses corrections de la traduction polonaise de Wróbel, parue à Cracovie en 1540 ; dans le second, l'écrivain suit la version polonaise de 1563, celle de la Bible dite de Radziwiłł [3].

D'autres novateurs furent plus hardis : ils mirent le *Psautier* à la disposition des orthodoxes en version polonaise. Un premier

[1] Voici quelques lieux et dates de publication de ces Psautiers : Vilna, 1586, 1592, 1593, 1600, 1623 ; Léopol, 1608, 1615, 1634, 1637, 1639, 1642 ; Kiev, 1624, 1629, 1640, 1644, 1652 ; Kutejno, 1632, 1642, 1650 ; Evje, 1611, 1638 ; Zabludov, 1569 ; Ostrog, 1580 ; Krilos, 1607 ; Bujniči, 1635 ; Mohilev, 1637 ; Univ, 1652.

[2] Par exemple, dans l'édition d'Evje, de 1611, et dans celle de Vilna, de 1613.

[3] Manuscrits n°s 335 et 1017 du Musée Rumjancov (d'après E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 31 et 33).

essai, qui date des dernières années du XVIe siècle, demeure manuscrit, mais le second sort hardiment des presses de la confrérie du Saint-Esprit, de Vilna, en 1638 [1]. Il n'y a même pas dans cette édition le parallèle du texte traditionnel : quelques mots seulement en slavon, au début de chaque psaume, rappellent au lecteur orthodoxe la version liturgique du premier verset. Par ailleurs, nous savons que les orthodoxes ruthènes adoptèrent la traduction en vers du *Psautier* que Kochanowski avait donnée en 1579. Siméon de Polock, dans la préface de sa *Psaltyr' rifmotvornaja* (Moscou, 1680), note le succès considérable qu'avait obtenu cette œuvre particulièrement brillante du poète polonais dans les pays ruthènes et russes : « Dans toutes les régions de la Petite Russie, de la Russie Blanche, et de la Russie Rouge, et particulièrement dans la Grande Russie, et jusque dans la ville du tsar, à Moscou, il se trouve beaucoup de gens qui ont pris goût à l'harmonie agréable du psautier polonais mis en vers, et ils ont pris l'habitude d'en chanter les psaumes » [2].

A Černihov, en 1564, les orthodoxes publiaient encore un livre de prières en polonais [3].

2) Les traductions de la Bible.

Les psaumes constituaient la partie la plus connue de la Bible. Les autres livres de l'Ancien Testament, et même du Nouveau, n'étaient pas gravés au même degré dans les mémoires. La langue pouvait donc en être plus aisément modifiée.

De fait, depuis le XIVe siècle, les Évangiles copiés dans les pays ruthènes s'étaient accompagnés de gloses en langue vivante, dont

[1] Psałterz Блаженнаго Пророка и Царя Давида. Z Graeckiego na Słowieński, a z Słowieńskiego na Polski język przełożony. Приданы суть и Величаная на Празднiки Господскiя Богородичны и всѣм Святымъ. Pilnością y staraniem Zakonników caenobij Wilenskiey : w Jewiu. Roku 1638.

L'exemplaire conservé actuellement au Musée blanc-russe de Vilna comporte un ex-libris manuscrit en caractères cyrilliques qui prouve bien que le livre fut acheté et pratiqué : Книжица сiя надлежитъ Өедору Обуховичу, панцерному Мозырскому Сокольнику Королеувской милости короля Казимира, Ротмистра всѣхъ хоругвей княжати Крущинского Василiя.

[2] «Мнози во всѣхъ странахъ Малыя, Бѣлыя и Червонныя Россiи, пачеже во велицѣй Россiи въ самомъ царствующемъ градѣ Москвѣ, возлюбльше сладкое и согласнiе пѣнiе польскiя псалтири, стихови преложенныя, обыкоша тыя псалмы пѣти» (Псалтырь риөмотворная,f. 5).

[3] Retrouver rèf.

quelques-unes passaient parfois dans le texte [1]. Mais, dans la première moitié du XVI[e] siècle, un homme prit encore plus de libertés avec le texte sacré : le célèbre éditeur François Skorina [2]. Il est vrai qu'on a peut-être exagéré l'importance de ses initiatives, et qu'une mise au point s'impose. On pourrait s'imaginer en effet, à lire certaines études, qu'il fut de la taille de Luther ou de Hus et nota la langue parlée pour la première fois ; et l'on ne comprendrait plus dès lors que son influence ait pu être si réduite.

Le titre de l'ouvrage n'a pas peu contribué sans doute à exagérer les enthousiasmes : *Bible Ruthène, publiée par le Docteur Skorina de l'illustre ville de Polock, à la gloire de Dieu, et pour la bonne instruction du commun peuple* [3]. Il en est de même des traits de la langue populaire apparaissant dans certaines des éditions de Skorina, et qui ont pu faire écrire à E. Karskij : « L'élément fondamental de sa langue est le blanc-russe populaire, avec les particularités qui caractérisent la dégradation qu'il avait subie à l'intérieur de l'État lituanien » [4]. L'historien de la littérature blanc-russe veut sans doute, par cette réserve, prévenir l'étonnement que l'on éprouve devant une langue populaire si mêlée d'archaïsmes et de mots d'emprunt. Mais Skorina avait-il vraiment l'intention d'écrire dans le parler de son pays de Polock ?

[1] Voir comme travaux généraux sur ce point : P. Vladimirov, *Doktor Francisk Skorina*, Saint-Pétersbourg, 1888, préface ; G. Kryžanovskij, *Rukopisnyja evangelija kievskich knigochranilišč*, Kiev, 1889.

Au XIV[e] et au XV[e] siècle, on ne relève que des gloses sporadiques en langue populaire. Le début du XVI[e] siècle vit se produire un effort intéressant : la traduction neuve, et d'après l'hébreu, d'une partie de l'Ancien Testament. Les judaïsants sont au point de départ de cette initiative. Voir par exemple, le manuscrit n° 262 de l'ex-Bibliothèque Publique de Vilna que V. Peretc a étudié (*Kniga Ruf' v bělorusskom perevodě*).

De cette même époque on a un Évangile qui a des traits blanc-russes, et petit-russes (Manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, n° F, I, 17 ; V. Peretc, « Materijaly do istoriji ukrajins'koji literaturnoji movy », *Zapysky Naukovoho Tovarystva im. Ševčenka*, tome 93, 1910, pp. 5-31).

[2] Le personnage demeure énigmatique. On ne saurait même dire s'il fut catholique, protestant ou orthodoxe. Sur ce personnage, la meilleure étude reste celle de P. Vladimirov, *Doktor Francisk Skorina, ego perevody, pečatnyja izdanija, i jazyk*, Saint-Pétersbourg, 1888. Parmi les travaux plus récents nous signalerons : A. Milovidov, « Novye dokumenty otnosjaščiesja k biografii Fr. Skoriny », *Izvěstija otd. russk. jaz. i slov.*, XXII, 1917, pp. 221-226 ; P. Popov, « Počatky drukarstva u Slov'jan », *Bibliologyčni visty*, fasc. 1-3, Kiev, 1924, pp. 22-24 ; A. Stankevič, *Doktar Francišak Skaryna, peršy drukar belaruski*, Vilna, 1925 ; *Čatyrochsotlec'ce belaruskaha druku*, Minsk, 1926.

[3] Библіа руска, выложена докторомъ Францискомъ Скориною, из славнаго града Полоцька, Богу ко чти и людемъ посполитымъ к доброму наученію. Vraisemblablement, Skorina rend par *ljudi pospolitye* l'expression latine *ludus vulgaris*.

[4] *Bělorusy*, tome III, 2[e] partie, p. 24.

Deux de ses éditions, en tous cas, sont conservatrices : le *Psautier*, qui fut imprimé à Prague en 1517, et l'*Apôtre* qui parut à Vilna en 1525. Il n'y a, pour éclairer les mots trop obscurs, que quelques termes ruthènes, et encore ne sont-ils pas introduits dans le texte, mais disposés à côté sous forme de gloses, ainsi que l'annonce la préface : « Nous avons placé dans les marges quelques mots pour les gens sans instruction, sans toutefois toucher en rien au *Psautier* lui-même. Ainsi des mots comme *onagres*, *demeures de cigogne*, *schéol*, d'autres encore qui, dans le *Psautier*, sont incompréhensibles pour des gens sans formation, se trouvent traduits en langue ruthène dans les marges »[1].

Dans ses autres livres, l'incohérence de l'orthographe et le caractère mêlé du vocabulaire traduisent plus l'embarras d'un éditeur, peu au fait des questions de langue, que l'initiative d'un réformateur conscient du slavon.

Il imprime encore des *jers durs* à l'intérieur des mots (*dŭska*) ; il hésite entre les graphies *žona* et *žena*, *odin* et *edin*, *u zmiju* et *v zmiju*. Sa morphologie juxtapose également les formes mortes et les formes vivantes, les instrumentaux en *-ami* et ceux en *-y*, les locatifs en *-ach* et ceux en *-ech*, les aoristes, les imparfaits, les passés composés d'une part, et les passés sans auxiliaire en *-l*, *-la*, *-lo*, *-li* de l'autre[2]. De même, s'il use de quelques mots blanc-

[1] Также положилъ есми на боцехъ некоторыи слова для людей простыхъ, не рушаючи самое Псалтыри ни в чем же, яко суть: онагри, и геродеево жилище, и хлабне, и иные слова, которыи суть въ Псалтири неразумными простымъ людемъ — наидутъ е на боцех Рускимъ языкомъ, что которое слов ознаменуетъ (Псалтырь, Prague, 1517. préface). Il existe pourtant des gloses de caractère plus général et qui portent sur des termes slavons usuels mais dont le sens était perdu :

en face de	*sŭtvoril*,	on lit	*učinil*
»	*vynu*	»	*vsegda*
»	*jazyci*,	»	*narody*
»	*vŭspjat'*,	»	*sŭzadu*, etc.

La liste complète de ces gloses se trouve chez A. Viktorov, *Zaměčatel'noe otkrytie v drevne-russkom knižnom mirě*, Moscou, 1867, pp. 8 et 9.

Skorina publia successivement à Prague de 1517 à 1519 les Psaumes, le Livre de Job, le Livre des Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, le Livre de la Sagesse, les Livres des Rois, Josué, Judith, le Pentateuque, Jérémie, Daniel, Esther, Ruth, le Livre des Juges : au total, 22 livres de l'Ancien Testament illustrés de gravures magnifiques. En 1525, à Vilna, Skorina fit paraître encore deux ouvrages mais avec moins de splendeur dans la présentation : un Apôtre et un formulaire de prières : *Malaja podorožnaja knižica*, contenant le Psautier, les Heures, divers Acathistes et Canons, enfin un calendrier ecclésiastique. La description de ces livres a été donnée par I. Karataev, *Opisanie slavjano-russkich knig*, fasc. I, Saint-Pétersbourg, 1885, pp. 28-43.

[2] P. Vladimirov, *Doktor Francisk Skorina*, pp. 252 et suiv.

russes, il emprunte aussi au tchèque, au polonais, au lituanien même, en particulier surtout dans les livres de la Bible qu'il avait traduits d'après la version tchèque de 1506 [1].

En tous cas, Skorina eut si peu conscience d'inaugurer une formule nouvelle de la langue écrite qu'il invite ses contemporains à étudier leur grammaire ou, comme ils disent, leur rudiment (*gramota*) dans le *Psautier* ; or c'est précisément le livre biblique qu'il a réimprimé dans la version archaïque [2]. Et l'on comprend que Sobolevskij ait été tenté d'affirmer que jamais Skorina n'avait pensé sérieusement à être compris du « commun peuple » et qu'il avait toujours désiré se tenir le plus près possible du slavon [3]. Aussi, quel qu'ait été dans les pays ruthènes le succès des ouvrages im-

[1] Cantique des Cantiques, Livres de la Sagesse, de Judith et de Ruth.

[2] Ceci fait partie de toute une étrange démonstration, d'après laquelle la Bible suffit à l'apprentissage des 7 arts libéraux :

Хощеши ли умети граматику или порускы говорячи: грамоту, еже добре чести и мовити учить, знайдеши в зуполной Библии Псалтыру — чти ее. Пак ли ти ся любить разумети лоику, она же учить з доводомъ розознати правду от кривды, чти книгу святого Іова, или послания светого апостола Павла. Аще ли помыслиши умети риторику, еже есть красномовность, чти книги Саломоновы. А то суть три науки словесные. Восхощеш ли пакъ учитися музыки, то есть певници, премножество стихов и песней святых по всей книзе сей знайдеши. Любо ли ти есть умети аритметику, еже во кратце а не омилне считати учить, четвертыи книги Моисеевы часто чти. Пак ли же имаши предъ очима науку геометрию, еже по руски сказует ся землемерение, чти книги Ісуса Наувина. Естьли астрономии или звездочети, найдеш на початку книги сее о сотворении солнца и месеца и звезд, яко стояло солнеце на едином месте за целый день; знайдешь во книгах Царствъ, иже солнеце воспять поступило неколико ступневъ; знайдешъ во светомъ еувангелии о новоствореной звезде часу нарожения нашого спасителя Іісуса Христа, более воистину чудити ся превеликой божеей моци мусишь нижели учитися. А то суть седмъ наукъ вызволенныхъ (Préface du Pentateuque, Prague, 1518).

Ailleurs il dit encore que le Psautier est la base de toute bonne instruction pour les enfants et de perfectionnement pour les adultes : детемъ малымъ початокъ всякое доброе науки, дорослымъ помноженіе в науце (Préface de la première édition du Psautier, Prague, 1517).

[3] A. Sobolevskij n'hésite pas à écrire : « ... [Skorina] n'a pas apporté un soin particulier à rendre sa traduction entièrement compréhensible pour les gens « simples », en la rédigeant dans la langue vivante. En dehors des multiples bohémismes qui, naturellement ne pouvaient concourir à rendre son texte intelligible pour des lecteurs russes du XVI[e] siècle, la quantité des formes d'aoriste, d'imparfait (très souvent incorrectes d'ailleurs), la multitude des flexions et de mots slavons prouve qu'il avait en vue une édition de la Bible *en slavon* et qu'il fit pour la réaliser tous les efforts dont il était capable. Etant donné la grande faiblesse de la connaissance du slavon dans la Russie Sud-Occidentale de ce temps et la nécessité de travailler loin des hommes qui pouvaient posséder quelque science de cette langue, il était difficile pour un homme comme Skorina de posséder mieux le slavon » (*Ž. M. N. P.*, 1888, octobre, II, p. 328).

primés par Skorina [1], la vogue des formules, si souvent reprises après lui, (le « souci du commun peuple », les « frères Ruthènes »), ces éditions ne peuvent être considérées comme un effort conscient et constant pour rendre plus compréhensible la langue traditionnelle de la Bible.

Les textes des Écritures où paraissent pour la première fois des modifications importantes de la version slavonne datent de la seconde moitié du XVIe siècle. Pourtant, ici encore, les innovations ne semblent pas dues à une volonté réfléchie d'utiliser les ressources de la langue vivante, mais au simple fait que leurs auteurs avaient sous les yeux une version polonaise, catholique ou protestante [2], et qu'ils en transcrivaient nombre de mots.

L'Évangile dit de Peresopnice est un de ces documents précieux. Conservé avant la Révolution au Musée éparchial de Poltava, il n'a pas été édité, et l'on est réduit à le juger d'après des travaux dont l'objectivité n'est pas toujours parfaite [3]. Ce manuscrit a été exécuté de 1556 à 1560, à Dvorec et à Peresopnice, deux petites localités de Volynie (district de Luck), sur les indications de l'archimandrite de Peresopnice, Grégoire, aux frais du prince et de la princesse Čortorijskij. Le copiste en a été un certain Michel Vasiljevič, fils d'un protopope de Sanok, et c'est sans doute parce qu'il passa dans cette ville toute proche de la Pologne une partie de sa vie que les polonismes se présentent si nombreux sous sa plume.

L'intention du traducteur se trouve précisée dans le mémorial du manuscrit : Il a voulu, lisons-nous, faire passer l'Évangile du bulgare (le témoignage est curieux) en ruthène, afin que le « commun peuple chrétien » fût mieux à même de comprendre [4]. C'est là un rappel de certaines intentions de Skorina. Détail qui a son prix aussi, l'auteur a voulu mettre son ouvrage à la portée des Latins : pour en rendre la consultation plus aisée, non seulement le copiste a reproduit les *incipit* ordinaires (*začala*) des Bibles slaves, il y a ajouté la division en chapitres « pour les gens de foi romaine, c'est-

[1] P. Popov, « Počatky drukarstva u Slov'jan », pp. 23-24 ; M. Hruševs'kyj, *Istorija ukrajins'koji literatury*, tome V, 1re partie, p. 128.

[2] E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 30.

[3] N. Dumitraško, *Zaměčatel'naja rukopis' Poltavskoj seminarii, Peresopnickoe Evangelie*, 1874 ; P. Žiteckij, « Opisanie Peresopnickoj rukopisi XVI v. », *Trudy III-go archeologičeskago s'jezda*, tome II, Kiev, 1878 ; I. Kamanin, « Došlo li do nas v podlinnikě Peresopnickoe Evangelie ? », *Čtenija v Istoričeskom obščestvě Nestora lětopisca*, XXII, Kiev, 1911, fasc. 3, pp. 83-85 ; A. Gruzinskij, « Paleografičeskija i kritičeskija zamětki o Peresopnickom Évangelii », *Ž. M. N. P.*, 1912, 4-5 ; I. Ohijenko, *Ukrajins'ka Peresopnic'ka Evangelija*, Terniv, 1921.

[4] « а иже есть перекладана таято святаа Евангелія из языка блъгарского на мову Рускую, то для лепшого вырозумленя люду христіанского посполитого ».

à-dire pour les Latins, car ceux-ci n'usent point de *začala*, mais de *capitula*, ce qui signifie *glavy* en notre langue [1] ».

Tout ceci témoigne d'une forte influence occidentale sur la composition de ce manuscrit. Quant à la langue même de ce texte, I. Ohijenko la définit : « le langage populaire tout simple, mais avec une forte proportion d'éléments vieux-slaves et polonais » [2]. Les arguments qu'il apporte ne sont cependant pas décisifs [3], et P. Žiteckij était sans doute plus près de la vérité lorsqu'il voyait dans le slavon l'élément dominant de cette langue composite, avec des accommodations à la phonétique et au vocabulaire populaire seulement [4]. Nous ajouterons : et aussi avec des emprunts au polonais.

En 1571, sur le modèle de l'Évangile de Peresopnice, fut écrit l'*Évangile dit de Volynie*, ou de Žitomir, à Volodimer (Vladimir, Włodzimierz) [5]. Cet Évangile avait été rédigé par un moine nommé Pierre. On retrouve dans ce texte la double division en chapitres et en *začala*, avec, de plus, de petits résumés précédant chaque évangile et des gloses dans le texte. Cette particularité doit s'expliquer par une influence tchèque. Quant à la langue, elle est sensiblement du même type que celle de l'Évangile de Peresopnice. Le slavon est toujours très apparent, et parfois il est maintenu intégralement : ainsi, dans la version du *Notre Père*. Mais on note aussi

[1] «... для людей закону римского, сирѣчъ латинянъ, иже внихъ не взываются зачала едно капитулы, а по нашему языку главы. Буде же онъ тебе о што просити, абы еси ему немедло сирѣчь борзо нашедши указалъ».

[2] I. Ohijenko, *Istorija ukrajins'koji movy*, tome I, Kamjanec' Podil's'kyj, 1919-1920 ; *Ukrajins'ka Peresopnic'ka Evangelija*, Terniv, 1921.

[3] Les mots *vitati*, *vmordovati*, *godina*, *groz'ba*, *dach*, *zbavitel'*, *zvada*, *ledva*, *lěpše*, *ratuš*, *tyžden'*, *fikga*, *či*, *škoda*, etc..., que I. Ohijenko donne pour ukrainiens, peuvent être simplement des emprunts au polonais, et pour quelques-uns la chose est sûre. Même un mot comme *kroplja* n'est pas probant, quoique le traitement *pl* soit spécifiquement russe, mais précisément le polonais a aussi une forme *kropla*. Qui dira si *aby*, *až*, *poky*, *ale*, *bo* sont d'origine polonaise ou ruthène ?

I. Ohijenko nous propose d'interpréter des *ju* correspondant à *e* comme des *i*, cet *ju* étant dit-il, une notation phonétique « moyenne », mais des formes comme *zlodějuv*, *njusl*, sonnent tout à fait comme polonaises, et il paraît osé de vouloir les faire lire *zloděiv*, *nisl* (p. 11). On a la même impression de doute quand il qualifie de diphtongue la notation graphique *oy* et qu'il veut lui voir exprimer un son intermédiaire entre *o* et *i*. Plus naturelle est l'interprétation des confusions entre *ě* et *i*, entre *y* et *i* et celle des formes à vocalisme plein, *poroch*, *soroma*, *beremena*.

[4] I. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, 1re partie, p. 2.

[5] Ce manuscrit était conservé à Žitomir au musée de l'éparchie. Il a été décrit par N. Tripol'skij dans *Volynskij istoriko-archeologičeskij sbornik* (tome II, Žitomir, 1900, p. 1144) et par A. Nazarevskij, « Otčet seminarija V. N. Peretca », dans les *Universitetskija izvěstija*, tome IX, pp. 47-48, tome X, pp. 141-144, Kiev, 1911. Il a été de plus l'objet d'une étude spéciale de I. Ohijenko, *Ukrajins'ka Žytomirs'ka Evangelija 1571 roku*, Terniv, 1922, 72 pp.

bien des traits du vocabulaire, et même de la grammaire, qui sont empruntés à la langue vivante et au polonais [1]. On peut citer encore, comme du même ordre, l'*Évangile dit de Litki* (région de Černihov), composé vraisemblablement à Luck en 1595 [2].

Les adaptations de livres de l'Ancien Testament sont plus rares. Elles demeurent, elles aussi, embarrassées dans le slavon traditionnel, et elles sont saupoudrées à la fois de ruthénismes, de tchéquismes et de polonismes. Tel l'ouvrage demeuré manuscrit de Lucas de Tarnopol, qui date de 1569 [3]. Tel encore ce manuscrit anonyme des premières années du XVIIe siècle, version de quatorze livres de l'Ancien Testament, où l'influence du texte polonais de Wujek est sensible [4].

Tous ces manuscrits témoignent de l'impossibilité dans laquelle se trouvaient les orthodoxes de retrouver le slavon antique. Ils marquent en même temps le caractère anarchique de leurs efforts pour rajeunir la langue.

Aucun texte de l'Ancien ou du Nouveau Testament ne fut imprimé par les orthodoxes ruthènes à l'époque qui nous occupe, le Psautier excepté. Déficience d'autant plus grave que les catholiques et les protestants donnaient de belles éditions des Écritures en polonais. C'est à ces éditions que devaient se reporter les orthodoxes ruthènes qui voulaient comprendre la Bible, ou tout simplement en connaître les livres dont ils ne possédaient pas la traduction. Dès 1571, un document d'archive nous montre que la bibliothèque d'un higoumène orthodoxe pouvait être munie d'un Évangile polonais [5]. Bibles et Évangiles polonais se répandirent ainsi dans les pays ruthènes, du seul fait de l'absence de publications concurrentes : on les trouvera jusque dans les monastères de Moscou.

[1] Les formes suivantes par exemple, sont d'origine polonaise : *albo, velmožnyj, guja, iž, žolněr, žebral, zvala, kolacija, lepšej, meškaet, moc', lupěžstvo, pospol, rota* (voir I. Ohijenko, *op. cit.*, pp. 19-20).

[2] A. Gruzinskij, « Iz istorii Evangelija v Južnoj Rossii v XVI věkě : Lětkovskoe Evangelie », *Čtenija v Istoričeskom obščestvě Nestora lětopisca*, tome XX, fasc. 1-3 (séances du 22 novembre 1909 et du 5 mars 1910).

[3] Le manuscrit, conservé à la Bibliothèque Krasiński à Varsovie, a été étudié par Ju. Tichovskij : « Južnorusskij biblejskij kodeks 1569 g. i ego otnošenie k trudam Skoriny i južnorusskomu kodeksu 1575-1577 g. g. », *Izvěstija XII archeologičeskago sjězda v Char'kově*, n° 9, pp. 1-4 ; *Trudy XII archeologičeskago-sjězda v Char'kově 1902 g.*, tome III, p. 337. Voir aussi P. Vladimirov, *Doktor Francisk Skorina*, pp. 221-234.

[4] Les quatorze livres ne sont pas tous complets, du reste. Le manuscrit était conservé dans les collections Tolstoj, I, n° 158. E. Karskij l'étudie dans ses *Bělorusy*, tome II, 3e partie, pp. 305-309 et tome III, 2e partie, pp. 33-34.

[5] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome I, p. 34.

3) Les ouvrages destinés a l'édification des fidèles.

Afin de répondre au reproche d'ignorance qui leur était adressé, et en même temps pour fortifier la foi des fidèles que troublaient les arguments des protestants et des catholiques, les orthodoxes durent publier des livres d'instruction et d'édification ; il leur fallut aussi se mettre à prêcher. On ne pouvait plus s'en tenir aux vieux *Soborniki* et *Prologi* que « ne comprenaient ni ceux qui les lisaient, ni ceux qui les entendaient lire », s'il faut en croire Meletios Smotrickij et sa *Paraenesis* de 1629. Le travail, cette fois, fut mieux mené que celui de l'édition des Écritures : on composa des traités de catéchisme ; on publia des Évangiles commentés ; on apprit à composer un sermon. Mais, pour être lu et écouté, était-il possible d'utiliser l'obscur slavon ? Que non pas. Et les besoins de la vie découvrirent la vanité des apologies de la langue écrite traditionnelle.

a. — *Les Catéchismes.*

L'exposé du dogme sous forme de questions et de réponses, ce que nous appelons communément le catéchisme, était inconnu dans l'ancienne Église d'Orient. Les pays ruthènes, par conséquent, en étaient dépourvus.

Ce genre d'ouvrages y paraît pour la première fois comme organe de la propagande calviniste, avec le catéchisme de Budnyj en 1562, puis comme organe de la propagande catholique, avec le catéchisme jésuite de 1585. Ces deux traités avaient été rédigés en slavon, dans l'espoir de toucher plus directement le milieu ruthène, espoir fallacieux, comme nous aurons l'occasion de le dire.

La réplique orthodoxe est longue à venir.

Stéphane Zizanij publie, en 1595, un catéchisme qui ne nous est pas parvenu, et où il trouve bon de donner une traduction polonaise de son texte slavon [1]. Il rédige ensuite son célèbre *Grand Catéchisme* qu'il va présenter en 1626 à l'approbation du métropolite de Moscou, Philarète. La langue du manuscrit semble si étrange que les Moscovites éprouvent le besoin de traduire à nouveau le texte en slavon ; puis ils s'emparent de l'œuvre, la corrigent à leur guise, l'impriment sans feuille de titre et sans préface, et

[1] Nous le connaissons par deux brochures contemporaines : *Kąkol, który rozsiewa Stephanek Zizaniea w Cerkwiach ruskich* (Vilna, 1595) et *Plewy Stephanka Zyzaniey*, Vilna, 1596. Voir Karataev, *Opisanie...*, p. 262. L'année suivante, en 1596, le même auteur écrivait en deux pages seulement un *Izloženie o pravoslavnoj věrě*, qui fut imprimé à la suite de la *Nauka ku čitanju i rozuměnju pisma slovenskovo* (f. 39 et v.) que son frère publia à l'imprimerie de la confrérie à Vilna.

finalement refusent de la publier : ce sont les vieux croyants qui feront un sort à cette édition manquée en proclamant que leurs positions doctrinales s'y trouvent justifiées [1].

En 1628 seulement, la confrérie orthodoxe de la Trinité, à Vilna, reprend timidement l'essai de Zizanij : elle publie un menu catéchisme anonyme de 24 feuillets, en caractères cyrilliques [2]. Le petit traité dialogué que composa Sylvestre Kosov en 1637, et qu'il publia à Kutejno en slavon, n'est guère plus important, puisqu'il tient en une trentaine de pages. Il contient des enseignements qui avaient été approuvés par le synode de Mohilev [3].

Il faut attendre jusqu'en 1645 pour rencontrer un catéchisme orthodoxe digne de ce nom. C'est l'œuvre du métropolite Pierre Mohila, et il est publié à Kiev, en langue polonaise, sous le titre : *Zebranie krótkiey nauki o artikułach wiary prawosławno-katholickiey chrześciańskiey, jako Cerkiew Wschodnia Apostolska uczy, a dla cwiczenia młodzi, za rozkazaniem y błogosławeińśtwem starszych.* Très peu de temps après, du reste, en cette même année 1645, Mohila fait paraître une traduction de l'ouvrage « en dialecte ruthène » (*dialektom ruskim*). Pour se justifier d'avoir commencé par user du polonais, il expose dans la préface de sa seconde édition que son dessein primitif a été de répondre à ceux qui, en polonais, ont attaqué l'Église d'Orient, mais que, son travail devant être utile aussi aux orthodoxes, et surtout au petit peuple, il en publie une édition « ruthène » [4]. Mohila précise même que cette seconde publi-

[1] Засѣданіе въ книжной палатѣ 18-го февраля 1627 года по поводу исправленій Катихизиса Лаврентія Зазанія, Изданіе общества любителей древней письменности, XVII, 1878.

[2] Наука, яко вѣрити маетъ каждый, который тщится нареченіемъ православія, зъгодная зъ писмомъ святымъ и со святыми учительми церковными и принятая отъ соборное апостольское церкви, отъ единого з' отцовъ в' монастырѣ Виленскомъ святое Живоначальное Троицы пребывающихъ, выдана въ Вильнѣ, в' друкарнѣ тых же отцовъ. Cet ouvrage est très rare ; Karataev lui-même ne l'a pas vu (*Opisanie*, nº 328).

[3] Діідаскаліа альбо наука, которая ся первѣй изустъ священником подавала о седми сакраментахъ алболи тайнахъ на сvнодѣ помѣстномъ в' богоспасаемомъ градѣ Могилевѣ,року Божего 1636,... одправованым от перевелебнаго его милости господина отца Силвестра Косова, епископа Мстиславского, Оршанского и Могилевского. Потом' през тогожъ в' друкъ подан в' тvпографіи монастыра общежителнаго Кутеен'ского, церкви святыхъ Благоявленіи, року 1637... (I. Karataev, *Opisanie*..., nº 445).

[4] «... часу недавно прошлого, презъ друкъ Короткое събраніе науки о вѣрѣ православнокаѳолической христіянской, свѣту книжка побликованая естъ діалектомъ Полскимъ: для певныхъ и поважныхъ причинъ, чителнику ласкавый, а немнѣй для тоей: абы уста невстыдливыхъ помовцовъ затамованы были. Которые будучи непріятел'ми головными Церкви всходней, діалектомъ Пол'скимъ, смѣли и важилися розными герезіами Церковъ православнокаѳолическую мажучи свѣту огужати, абы такимъ же діалектомъ (гды правдивое вызван'е Церкве читати

cation est destinée moins aux prêtres qu'aux laïcs, et aux laïcs illettrés, auxquels on en pourra faire lecture : par exemple aux valets d'une maison, ou bien encore aux enfants des écoles. Mais, à confronter le texte polonais avec le texte « ruthène », on se demande si la publication en caractères cyrilliques n'a pas été simplement une sorte de précaution contre l'opinion publique. En effet, de toute évidence, le *Petit Catéchisme*, comme on l'appelle souvent, fut écrit d'abord en polonais, et le moine qui fut chargé de rédiger ensuite la version « ruthène » procéda avec tant de servilité que son travail devait être incompréhensible à qui n'entendait pas le polonais. S. Golubev s'exprime ainsi à propos de cette traduction : « A part certains passages qui ont subi une modification de fond, l'édition en *russe occidental* du *Catéchisme abrégé* est la traduction mot à mot du premier texte polonais. Le traducteur s'est attaché servilement à l'original ; non seulement il s'abstient de modifier la construction des phrases, mais, dans la plupart des cas, il conserve même le vocabulaire » [1].

Voici quelques lignes du début qui permettront une comparaison suffisante :

Pytanie.	Пытан'е.
Iak wiele rzeczy potrzebnych iest do Zbawienia Człowiekowi Chrześcianinowi Prawosławnokatholickiemu ?	Якъ много речiй потребныхъ есть до збавеня человѣкови хрестiянинови православнокаѳолическому?

будутъ) зражены и поган'бены, вѣчне зоставали. Тепер зась повторе тая самая книжечка... дiалектомъ Рускимъ през друкъ свѣту публикуется, для самыхъ сыновъ Церкви православнокаѳолической въсходней в тотъ цель и конецъ, абы нетылко самые Iерее, въ парафѣяхъ своихъ повѣронымъ собѣ... овечком науку певнымъ и утораванымъ способомъ подавали на кождый день, а найбарзѣй еднакъ въ неделю и въ дни святые, лечъ абы тежъ и свѣцкiе православные умѣючи читати неумѣючимъ и простѣйшимъ с повинности хрiстiанской еднаковымъ способомъ науку преподаючи заправовали...» (texte réimprimé ainsi que l'ensemble du catéchisme dans sa version « ruthène »par S. Golubev, *Petr Mogila*, tome II, pp. 358-469).

En 1646, il parut à Léopol une réédition de ce catéchisme abrégé sous le titre : *Zobranie korotkoj nauki o artikulach věry pravoslavnokatolickoj christianskoj...* Une édition slavonne parut à Moscou en 1649.

Quant au catéchisme complet de Pierre Mohila, connu sous le nom de *Confession orthodoxe*, il a été rédigé en latin pour le concile de Kiev, de 1640, puis traduit en grec pour le concile de Jassy en 1642. La *Confession* fut imprimée en grec aux Pays-Bas en 1667, puis à Leipzig en 1695 ; en roumain, en 1691 ; en slavon, à Moscou en 1696 à la prière de Jasinskij, métropolite de Kiev, et avec l'approbation du métropolite Adrien : voir A. Malvy et Viller, *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila*, Rome-Paris, 1927.

[1] S. Golubev, *Petr Mogila*, II, p. 472.

Odpowiedź.

Dwie rzeczy są potrzebne. Naprzód, dobrze wierzyć w Pana Boga w Troycy S. Iedynego, y temu wszystkiemu cokolwiek nauka Christusowa podała.

Powtóre, pobożne według Wiary żyć iako Pismo Święte uczy : Widzicie, iż z uczynków bywa usprawiedliwiony Człowiek, a nie z Wiary tylko, y niżey. Albowiem iako Ciało bez Ducha iest martwe, tak y wiara bez uczynków iest martwa : y na inszym mieyscu. Maiąc wiarę y dobre Sumnienie, które odrzuciwszy niektórzy Wiarę stracili : y na inszym mieyscu : Maiąc Taiemnice Wiary w czystym Sumnieniu.

Отповѣдь.

Двѣ речи суть потребныи. Найпервѣй: добре вѣрити въ Господа Бога въ Троици святой единого, и тому всему що колвекъ наука Христусова подала.

Повторе: побожне ведлуг вѣры жити, яко писмо святое научаетъ: видите ижъ зъ учинковъ бываетъ усправедливеный человѣкъ, а не зъ вѣры толко, и нижей: албовѣмъ якъ тѣло безъ духа естъ мертвое, такъ и вѣра безъ дѣлъ мертва естъ. И на иномъ мѣстцу маючи Вѣру и доброе сумнѣн'е, которое опустивши нѣкоторыи Вѣру утратили. И на ином мѣстцу: маючи таемницу Вѣры въ чистомъ сумненю [1].

En fait, le plus sûr moyen d'atteindre les orthodoxes ruthènes, au cours des années 40 du xviie siècle, était encore de s'adresser à eux en polonais. Et c'est ce qu'avaient compris les moines de la Laure des Grottes à Kiev, quand, pour jeter l'alarme devant l'hérésie menaçante, ils publièrent en polonais la brochure suivante que nous rapprochons des catéchismes par son but apologétique :

Listy Swiętego Oyca Partheniusza z miłoserdzia Bożego Archiepiscopa Konstantinopolskiego nowego Rzymu y œcumenici Patriarchae, pisane do Jaśnie Przewielebnego w Bogu iego M-ci Oyca Piotra Mohiły, Archiepiskopa Metropolity Kijowskiego, Halickiego y wszystkiey Rusi, Archimandrity Pieczar., Przewielebnieyszych Ich M-ciow Oycow Episkopow prawosławnych y wszystkiego duchowienstwa prawosławnego, tudziesz y do Ich M-ci Panow Stanu świeckiego, w Ktorych znosi się potwarz włożona przed kilka lat na cerkiew wschodnią przez wydrukowanie xiążki Kalwinskiey nauki, pod imieniem s. pamięci nieboszczyka Oyca Cyrilla Patriarchy Konstantinopolskiego, a na przestrogę wszystkim prawosławnym posłuszeństwa s. Oyca Patriarchi Konstantinopolskiego synom, na polskî îęzyk przełożone y wydane. Z drukarnie Pieczarskiego Monastera Kiiowskiego. Anno Domini 1643, mensi januaris, die 16 [2].

Les Ruthènes uniates furent plus fidèles au slavon que les orthodoxes : le catéchisme du métropolite Velamin Rutskij de 1632 [3] comme celui que l'on a trouvé en manuscrit dans les papiers de

[1] Textes reproduits d'après la réimpression de S. Golubev (*Petr Mogila* tome II : texte polonais, p. 472 ; texte ruthène, p. 360).

[2] Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 527.

[3] Voir : P. Chomin, « Metr. Iosephus Velamin Rutskij eiusque conamen erudiendi clerum », *Bohoslovija*, Léopol, 1923, pp. 261-283.

l'archevêque Josaphat Kuncevič [1] s'essaient à garder la langue traditionnelle. Cet attachement au slavon manifeste pour une part le grand désir qu'avaient les évêques uniates de ne pas perdre leur originalité à l'intérieur du monde catholique. Les orthodoxes étaient plus libres, et c'est pourquoi, Zizanij, Mohila et les moines de Kiev peuvent si aisément recourir au polonais. C'est chez eux, plus que chez les uniates, qu'il faut suivre la crise de la langue écrite.

b. — *Les Vies de Saints.*

Depuis que les pays ruthènes avaient reçu le christianisme, les *Vies de saints* y étaient en faveur. Elles contaient l'existence des martyrs et des ascètes qui avaient illustré les premiers âges du christianisme, et aussi les vertus de ceux qui avaient converti ou sanctifié la vallée du Dniéper : Boris et Glěb, Théodose, Antoine, d'autres encore. Le texte de ces biographies était très respecté : on aimait à garder jusque dans leur détail, des récits qu'une fréquente lecture avait rendus presque aussi familiers que le texte de la liturgie. C'est pourquoi il est rare qu'avant le xvie siècle on note dans les copies de ces *Vies* des mots ou même des particularités orthographiques qui révèlent le lieu d'origine du scribe [2].

Cette littérature traditionnelle perdit cependant soudain de son prestige lorsque Pierre Skarga eût publié à Vilna ses célèbres *Vies des saints* (*Żywoty Świętych*), en 1579. Cet ouvrage, en effet, connaît tout de suite la popularité parmi les catholiques, et il gagne presque aussitôt la faveur des orthodoxes qui habitaient les pays ruthènes. Quantité de manuscrits écrits en caractères cyrilliques à la fin du xvie siècle, ou au cours du xviie siècle, contiennent des adaptations, des traductions, ou même de simples transcriptions des *Żywoty Świętych* [3]. Plus simplement du reste, s'il faut en croire une lettre au patriarche Joachim de l'archimandrite de la Laure des Grottes, Varlaam Jasinskij, plusieurs prêtres orthodoxes « n'ayant rien à lire à leurs ouailles les jours de fête qui fût plus étendu que le texte des *Prologues*, avaient pris l'habitude de lire dans des livres polonais...

[1] Publié dans la brochure de D. Dorožyns'kyj, *Materijaly do žitja i do smerti sv. svjaščennomučenika Iosafata Kunceviča*, Léopol, 1911. Il a été traduit en latin par Dom Guépin, *Saint Josaphat*, Poitiers, 1874, tome I, appendice, pp. 1-19.

[2] E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 43-44.

[3] N. Gudzij, *Perevody « Żywotów Świętych » Petra Skargi v Jugo-Zapadnoj Rusi*, Kiev, 1917. Comme exemples de transcription pure et simple du texte polonais, N. Gudzij signale un manuscrit exécuté à Mohilev et que conservait la bibliothèque du séminaire de cette ville et un manuscrit conservé à la Bibliothèque Publique de Vilna (pp. 24-27, 34-35).

en traduisant mot à mot en ruthène non sans faire de multiples fautes »[1]. Or, comme l'indique Rezanov, ces livres polonais ne désignent vraisemblablement qu'un seul ouvrage : les *Vies des Saints* de Pierre Skarga[2].

Le succès de cette publication était redoutable pour les orthodoxes puisqu'il faisait connaître et admirer de saints personnages chez lesquels l'attachement à l'Église romaine était présenté comme une vertu. La réplique était difficile à donner : on l'attendit longtemps.

Abandonnant le slavon, jusqu'alors traditionnel dans les ouvrages hagiographiques, un archimandrite de Mohilev, Varlaam Polovok, s'essayait à écrire en « langue ruthène vulgaire, pour la satisfaction et l'utilité des chrétiens », une vie des apôtres des Indes, Varlaam et Joasaf[3]. Il s'était servi de l'original grec, et avait eu sous les yeux une première traduction slavonne. Mais les traits modernes de sa langue ne sont guère que des polonismes[4] et, par ailleurs, cet essai demeura isolé.

Le polonais était d'un emploi autrement commode, et d'un succès beaucoup plus assuré. Aussi, dès 1623, Elie Joachim Morochovskij avait l'idée de publier dans la langue à la mode une *Vie de saint Ignace, patriarche de Constantinople et de Nicée*, laquelle fut traduite du grec[5].

Imitant cette initiative heureuse, l'évêque Sylvestre Kosov fait paraître en polonais la première réponse sérieuse aux *Vies* de Skarga : le *Paterikon* qui raconte les exploits des ascètes orthodoxes dans la Laure des Grottes à Kiev. Le texte du *Paterikon* était cependant parvenu dans des versions slavonnes vénérables : la première remontait à 1225, puis des additions datant de 1406 et de 1462 avaient amené à la rédaction définitive, dite de Cassien. Kosov n'hésita pas cependant, quand il livra pour la première fois

[1] «Еще бо блаженныя памяти... митрополитъ Кіевскій Петръ Могила увидѣ, яко мнози здѣ отъ священниковъ, на праздники святыхъ Божіихъ не имуще откуду прочести въ церкви предъ народомъ житія коего отъ святыхъ пространнѣ неже въ прологахъ написано, обыкоша то отъ книгъ полскихъ, церкви православной не прислушающихъ и много оной противящихся, читати, предлагающе словесно на русскую рѣчь, не безъ многаго прегрешенія » (*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome V, p. 277).

[2] *Drama ukraijins'ka*, tome V, Kiev, 1928, p. 12.

[3] Гисторія албо правдивое выписаніе св. Іоанна Дамаскина о житіи святыхъ.. отецъ Варлаама, Іоасафа и о навернен'ю Індіянъ.... Для утѣхи и ползы христіянской на простый языкъ Русскій переведѣвши..., ново з грецкого и словенского на Рускій языкъ переложена...

[4] G. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 46-47.

[5] *Życie ś. Ignacego, patryarchy Carogrodzkiego-Nicety*, Zamość, 1623.

ce texte fameux à l'impression, à le faire paraître en langue polonaise, usant ainsi du moyen le plus efficace pour s'assurer des lecteurs [1]. L'ouvrage était dédié aux deux plus hauts personnages de Kiev, le palatin Adam Kisel′ et le métropolite Pierre Mohila : leurs deux blasons, accompagnés de vers polonais, ornaient les premières feuilles.

Il faudra attendre près de trente ans, jusqu'en 1661, pour que ce texte antique soit imprimé à Kiev dans le slavon de l'original. M. Peretc a bien découvert, parmi les manuscrits de la Bibliothèque Publique de Moscou, des fragments d'une traduction « en ukrainien » du texte polonais. Cet essai n'a pas eu l'honneur des presses. On jugera du reste, d'après le bref fragment qui suit, de la servilité de cette soi-disant traduction, où l'ordre des mots de l'original est rigoureusement respecté, et où l'initiative du transcripteur se réduit à de rares substitutions de mots.

Chytry tedy dyabeł iuż go oszukawszy rzekł : Nie podobna człowiekowi ciałem obłożonemu mnie widzieć, a to iednak poślę Anyoła mego, żeby przy tobie był, a ty wolą iego czyń. Natychmiast dyabeł w osobie Anyoła stanął przed świętym Nicetą, a Nicetas się onemu pokłonił iako Anyołowi.

(*Paterikon*, 1635).

Пронирливый тогды диявол уж го прелстивши реклъ: Неподобна ест реч человѣковѣ тѣлом обложенному мене видѣти, а то еднак послю аггела моего, жебы при тобѣ был, а ты волю его чини. Зараз натыхмѣст диявол в особѣ был аггельскую стал пред святим Никитою, а Никита ся онему поклонил, яко аггеловѣ.

(Mss. Bibl. Publ. de Moscou, n° 1572, f° 1, verso) [2].

Trois ans après, en 1638, Athanase Kalnofojskij publiait à la même imprimerie de la Laure des Grottes, et toujours en polonais, deux livres qui racontaient les miracles dont le célèbre monastère avait été le témoin. Cette publication était de caractère apologétique ; elle devait prouver que l'orthodoxie, dont avaient vécu des saints qui furent des thaumaturges, représentait la véritable Église.

Le premier volume, intitulé Τερατούργημα [3], raconte les merveilles

[1] *Paterikon, abo Żywoty ŚŚ. Ojców Pieczarskich, obszyrnie słowieńskim językiem przez Świętego Nestora zakonnika y latopisca Ruskiego przed tym napisany, teraz zaś z Graeckich, Łacińskich, Słowiańskich y Polskich pisarzów obiaśniony y krócey podany przez wielebnego w Bogu oyca Silwestra Kossowa, Episkopa Mścisławskiego, Orszańskiego y Mohilewskiego*, w Kiiowie, w drukarni Ś. Lawry Pieczarskiey, roku 1635.

[2] V. Peretc, « Sled ukrainskogo perevoda Kievo-pečerskogo paterika », *Issledovanija i materialy*, p. 96.

[3] Τερατούργημα *lubo cuda, które były tak w samym świętocudotwornym Monasteru Pieczarskim kiiowskim, iako y w obu dwu świętych Pieczarach...*, Wiernie y pilnie teraz pierwszy raz zebrane y światu podane przez W. O. Athanasiusa Kalnofoyskiego, zakonnika tegoż Ś. Monastyra Pieczarskiego, z drukarni Kiiwopieczarskiey, roku p. 1638.

opérées par les ascètes de la Laure. Il s'adresse spécialement aux orthodoxes, ainsi que l'indique la préface où il n'est question que du *Prawosławny czytelnik* [1]. Trait assez piquant, il est dédié aux princes Svjatopolk-Četvertinskij, de qui il porte le blason, à ces mêmes princes que Zacharie Kopystenskij célébrait en 1623 pour leur attachement à la langue slavonne [2]. Cet ouvrage présente cet intérêt supplémentaire de donner le texte d'un certain nombre des inscriptions funéraires qui avaient été placées dans les sanctuaires de la Laure : on constate que celles d'entre elles qui datent du début du XVIIe siècle sont fréquemment en polonais. Le premier champion de l'orthodoxie, le prince Constantin Ostrožskij est doté lui-même d'une épitaphe en cette langue [3].

Le second livre, le *Parergon* (Πάρεργον), en polonais encore [4], raconte les miracles opérés par une icone de la Vierge. Un détail est significatif : la gravure qui met sous les yeux du lecteur l'image miraculeuse est encadrée d'initiales latines [5]. Et c'est en 1665 seulement que Joannice Galjatovskij publiera en slavo-ruthène une anthologie des miracles attribués à la Mère de Dieu [6].

En 1670 encore, la Laure des Grottes publiera une *Vie des Saints*, rédigée en polonais par Lazar Baranovič. Elle porte un curieux titre versifié, qui témoigne à lui seul du succès de la rhétorique pseudo-classique sur les bords du Dniéper :

Żywoty Świętych ten Apollo pieie :
iak ci działali, niech tak kożdy dzieie [7].

L'ouvrage était dédié au tsarévitch de Moscou, Théodore Aleksěevič. Lazare Baranovič semblera s'excuser dix ans plus tard d'avoir fait usage du polonais dans cette *Vie des Saints* : il insinuera que, s'il a pris cette liberté, c'était que des voix s'étaient élevées en

[1] *Przedmowa do łaskawego czytelnika*, reproduite par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 520-523.

[2] *Besědy sv. Ioanna Zlatousta na 14 poslanij sv. ap. Pavla*, Kiev, 1623. Dédicace réimprimée par Chv. Titov, *Materijaly...*, pp. 72-73.

[3] Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 524.

[4] *Parergon cudów świętych obraza Przeczystey Bogarodzice w Monasteru Kupiatickim*, napisanych od W. O. Hilariona Denisowicza, igumena tegoż świętego Monastyra, przez eiusdem Teraturgimatis Authora W. Oyca Athanasiusa Kalnofoyskiego przydane, Paraenesesami przywiętszone, y w druk podane, R. P. 1638, w drukarni Świętocudotworney Kiiowopieczarskiey Lawry.

[5] Gravure reproduite par Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 239.

[6] J. Galjatowskij, *Nebo Novoe...*, Leopol, 1665.

[7] Le titre se continue ensuite en prose : Na błogosławiącą rękę iako na takt iaki patrząc Iaśnie Przewielebnego w Bogu Ieo Mości Oyca Łazarza Baranowicza, Archiepiskopa Czernihowskiego, Nowogrodskiego et caet., z typographiey Kijowo-Pieczarskiey, R. P. 1670.

Pologne et en Lituanie pour appeler le jeune prince à la tête de la Sérénissime République [1]. Mais il n'en continuera pas moins à se servir largement du polonais. Il en use dans sa *Lutnia Apollinowa* que les presses de la Laure publient en 1671 [2], et aussi dans son *Więniec Bożey Matki* et ses *Noticy Pięć*, édités par la typographie du monastère de la Trinité à Černihov en 1680 ; ce dernier ouvrage étant dédié au tsar Théodore Alekseëvič [3].

Ces faits sont trop impressionnants pour qu'il soit besoin de souligner le témoignage qui s'en dégage. Les *Menées* traditionnelles n'eurent aucun succès d'édition dans les pays ruthènes, alors que Moscou semblait se faire, à partir de 1600, une spécialité de leur publication. Nous n'avons noté qu'une édition kiévienne de la *Mineja obščaja* : elle date de 1628, et ce n'est pas la Laure des Grottes qui prit l'initiative de la publication [4]. Il faudra attendre jusqu'à la fin du siècle pour que Dimitri Tuptalenko donne une édition ruthène des *Minei* [5].

c. — *Les évangiles homiliaires.*

Une catégorie d'ouvrages jouit d'une faveur particulière dans la Pologne du XVIe et du XVIIe siècle : ce sont des recueils d'homélies portant sur des textes du Nouveau Testament, homélies écrites dans une langue simple, *stylo humili, non sublimi*, suivant la manière mise

[1] « Kiedyś był ieszcze Carewiczem, roku 1670, Żywoty Świętych polskim ięzykiem (bo były głosy Polskie y Litewskie otrasl waszą Carską prosić na Koronę Polską), przypisywałem Waszemu Carskomu Prześwitlomu Weliczestwu » : *Notiy Pięć*, Černihov, 1680, 4e dédicace de la 3e partie.

[2] *Lutnia Apollinowa*, kożdey sprawie gotowe, na błogosławiącą rękę iako na takt iaki patrzać Iaśnie w Bogu Przeoświęconego iego Mości Łazarza Baranowicza Archiepiskopa Czernihowskiego, Nowogrodzskiego y wszystkiego Siwierza, z typographiey Kijowo-Pieczarskiey, R. P. 1671.

[3] *W więniec Bożey Matki, S. S. Ojców kwiatki.* Naświętszey Panny sertum, ex floribus S. S. Patrum decerptum. Y ten ktory sobie sprzyja, aby zakwitło ciało Iego z ziemi swey, obracaiąć się w ziemię na więniec kwiatki przynosi Jaśnie w Bogu Przeoświęcony Jeo Mść Ociec Łazarz Baranowicz, prawosławny. Archiepiskop Czernihowski, Nowogrodzski y wszyskiego Siewierza, z typographiey Archiepiskopskiey Czernihowskiey, roku od N. P. 1680.

Noticy Pięć (Oycowstwo, Synowstwo, Pochodzenie, Niarodzenie et communis Spiratio) Ran Chrystusowych pięć... przez Jaśnie w Bogu Przeoświęconego. Jego Mści Oyca Łazarza Baranowicza z łaski Bożey Prawosławnego Archiepiskopa Czernihowskiego, Nowogrodzskiego y wszystkiego Siewierza, policzone y drogą idącym uważaniu y opatrowaniu podane..., w typographiey Monastera S. Troycy Ilińskiego Czernihowskiego, roku 1680.

[4] Минея общая Кириломъ философом, учителемъ Словянъ и Болгаръ, во употребленіе правила и благочинія церковнаго составленая..., з друкарни Спиридона Соболя в' Кіевѣ..

[5] Éditions de 1689, 1695, 1700, 1705, 1711, 1714, 1716, 1718.

à la mode par Faber, évêque de Vienne [1]. On leur donne le nom de *Postilles*. Les protestants en publient, comme les catholiques, et plusieurs sont restées célèbres : celles de Nicolas Rej, de Grégoire de Żarnowiec, de Christophe Kraiński, œuvres de réformés, celle de Jacques Wujek, jésuite. Le goût de ces *Postilles* se répand dans le Grand Duché, et un des premiers livres calvinistes qui ait été écrit en lituanien est précisément la *Postilla Lietuwiszka*, imprimée à Vilna en 1600 [2].

Pour satisfaire un désir analogue qui s'éveille aussi chez les Ruthènes, les orthodoxes ont l'idée de reproduire un texte que la tradition avait conservé : les commentaires sur l'Évangile de Calixte, patriarche de Constantinople. Ils donnent à cet ouvrage le nom d'*Evangelie učitel'noe*, que l'on pourrait traduire par *Évangile commenté* si l'appellation d'*Évangile homiliaire* ne nous était plus familière. L'inspiration était heureuse, et cette remise en circulation du vieux texte rencontre un succès dont témoigne le nombre de manuscrits ou d'imprimés qui nous sont parvenus : on en compte bien une cinquantaine [3].

Les textes imprimés les plus anciens, celui de Zabludov (1569) et celui de Vilna (1595), reproduisent le texte slavon traditionnel. Seules, les préfaces et les dédicaces sont mêlées de ruthénismes. Mais il était maladroit de faire paraître dans une langue obscure cet ouvrage destiné à un large public. Le premier éditeur, le prince Grégoire Aleksandrovič Chodkevič, s'en était déjà aperçu, lui qui aurait souhaité traduire l'ouvrage « en langue vulgaire, pour être compris du vulgaire » [4], mais l'opposition des doctes, nous l'avons vu, l'avait amené à changer d'avis.

La position, cependant, n'était pas tenable, et rapidement les ruthénismes et les polonismes s'insèrent, nombreux, dans la trame slavonne. Deux manuscrits de la fin du XVIe siècle nous transmettent un texte où déjà percent les influences populaires. L'un est de 1592, et il a été décrit par Vl. Peretc [5] ; l'autre date des toutes dernières

[1] *Homiliarum Jo. Fabri... centuria prima*, Cologne, 1541.

[2] Voir K. Kolbuszewski, *Postylografja polska XVI i XVII w.*, Cracovie, 1921.

[3] Ju. Tichowskij, « O malorusskich i zapadnorusskich učitel'nych Evangelijach XVI-XVII věkov i ich městě sredi južnorusskich i zapadnorusskich perevodov Svjaščennago Pisanija », *Trudy XII archeologičeskago sjězda v Char'kově v 1902 godu*, tome III, Moscou, 1905, p. 355.

[4] «и помыслилъ же былъ есми и се, иже бы сію книгу вырозумѣнія ради простых людей, преложити на простую молву » (préface de l'édition de Zabludov, 1569).

[5] Vl. Peretc, *Otčet ob ekškursii seminarija russkoj filologii v Poltavu i Ekaterinoslav*, 1910.

années du siècle : connu sous la désignation de *Grigorskoe Učitel'noe Evangelie*, il a été étudié par A. Bagrij [1].

C'est encore en slavon que Gédéon Balaban fait réimprimer à Krilos, près de Léopol, en 1606, l'œuvre du patriarche Callixte [2] ; mais, dix ans après, en 1616, un *Évangile homiliaire*, paru à Evje, annonçait, dans son titre même, qu'il avait été traduit « sur le grec et sur le slavon en langue ruthène » [3]. La préface soulignait que l'ouvrage était destiné « au monde des peuples ruthènes » [4]. Cependant, le métropolite Pierre Mohila trouvait bon de réformer ce texte en 1637, afin d'offrir au public « une traduction nouvelle en langue ruthène » [5]. La dédicace de l'ouvrage à Bohdan Stetkevič précise que cette révision a pour but de « rendre plus aisée à tous la voie du salut » [6]. Nous distinguons mal pourtant ce que Mohila reprochait à la version de 1616. Le texte qu'il imprime n'est pas, en effet, une traduction nouvelle : c'est seulement une édition corrigée du texte d'Evje, ainsi que l'indique la seconde dédicace du livre, à Théodore Proskura Suščanskij [7]. Une comparaison des deux éditions serait intéressante [8]. Elle montrerait une fois de plus, croyons-nous, combien il faut se défier de cette expression de « langue ruthène » qu'emploient les écrivains du XVIe et du XVIIe siècle. Elle ne désigne aucunement la langue vivante, mais un compromis instable entre les données de la tradition et les formes fournies par les parlers. Dans le cas concret qui nous occupe, un examen rapide montre que la « traduction nouvelle » de Pierre Mohila ne marquait pas une utilisation plus grande de la langue parlée, mais un recul vers la tradition slavonne. La révision semble se borner en effet à des corrections ortho-

[1] « Otčet seminarija V. N. Peretca », *Universitetskija izvěstija*, 1911, n° 10, pp. 89-98.

[2] L'édition est dite « en maint endroit corrigée » (*na mnogich městcach ispravlena*) par des hommes compétents (*sŭbravši na dělo se ljudej iskusnych v chudožestvě tom*).

[3] Евангелїе учителное албо казанїя... ново з кгрецкого и словенского на рускїй переложенныи.

[4] на вес' руских народов свѣтъ пущеное з' друку Еvтлской науки об'яснене (préface f. 3, verso non numérotée).

[5] Еvтлїе учителное... по грецку написаное а тепер' повторе ново з' Грецкого и Словенского языка на Рускїй переложеное (Kiev, imprimerie de la Laure, 1637).

[6] «... повторе Руским' дїалектом' з друкарнѣ юж' нашеѣ Печерскоѣ, на свѣт' показалося, жебы кождый дорогу збавенную латвѣй в' Учител'ном Еvтлїѣ познати могл'...» Cette dédicace ne se trouve que dans un certain nombre d'exemplaires. Elle a été réimprimée par Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 337.

[7] «... пред себе взялем' зверцало науки православноѣ, Еvтлїе учителное на стго Каллиста... исправивши, Руским дїалектом', з тvпографїѣ ншеѣ Печерскоѣ выдати...» (Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 331).

[8] M. Paul Popov, conservateur de la Bibliothèque de la Laure à Kiev, nous la promet.

graphiques dans un sens conservateur, sinon pédant. On en jugera par la transcription en « langue ruthène » de la parabole du pharisien et du publicain dans les deux textes de 1616 et de 1637 (Luc, XVIII, 10-13).

Texte de 1616.	*Texte de* 1637 (variantes).
Два человѣки вошли в' црковъ помоли-	человѣки въшли
тися, одинъ Фарисей, а другїй Мытник' :	единъ
Фарисей теды ставши особно, такъ ся	[особно manque]
мовилъ: Бже, дякую тобѣ же не естемъ я	
таковъ якови сутъ иншiи люде, грабѣж-	[я manque] таковый яковыи сутъ иншiѣ
ницы, несправедливцы, чужоложницы,	драпѣжницы, несправедливыѣ, чужωло-
або тежъ як' и сей Мытникъ. Два разы	жницы рабы
пощу в' тыдню: десятину даю з' всего	
щоколвек маю. А мытник оподаль стоячи,	штоколовек
не хотѣлъ и очїй поднести на нево: але	очiи ωподаль
билъ перси свои мовяч, Бже милостивъ	своѣ
будь мнѣ грѣшному. Повѣдаю вамъ,	
отишол сей до дому своего оусправедли-	ωтишолъ
венъ над оного. Поневажъ кождый кото-	
рый ся вывышаетъ, будетъ понижонъ: а	вывышшаетъ
который себе понижаетъ, будетъ вывы-	
шонъ.	вывышшонъ.
(f. 1 et v.)	(f. 1 et v. [1])

Pour ce qui est des homélies du patriarche Callixte, nous n'en avons pas rencontré de version polonaise. Mais, Stéphane Zizanij, publiant à Vilna, en 1596, des homélies de saint Cyrille de Jérusalem [2], n'hésitait pas à donner son texte en deux versions parallèles, l'une en polonais, et l'autre en une langue qui, comme l'avait remarqué depuis longtemps Linde [3], serait aussi du polonais si l'alphabet employé n'était pas le cyrillique, et si les désinences ne rappelaient des déclinaisons et des conjugaisons légèrement différentes. Un bref extrait en fera foi :

Сумма всѣх знаков антiхристовых.	*Summa wszystkich znaków antichrystowych.*
Тут ест розум, а кто мает мудрость, нехай зрахуе личбу звѣра, абовѣм личба чл҃ча и личба его ест шесть сот шесть десят и шест.	*Tut iest rozum, a kto ma mądrość, niechay rachuie liczbę źwierza, abowiem liczba człowieka y liczba iego iest sześć set sześć dziesiąt i sześć* (feuillet 107).

[1] Le texte de Krilos, 1606, était, lui, beaucoup plus conservateur. On en jugera par cette première phrase : члка два възыдоста въ црквь помолитися, единъ фарiсей, другїй же мытаръ (f. 3).

[2] Казанье стго Кирилла Патрiаръхи ерслимского, о антiхристѣ и знакох его, з розширенiемъ науки против ерезей розъных, Vilna, 1596. Voir E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 39-40, 42.

[3] *Věstnik Evropy*, CX, 1816, pp. 240-241.

De la publication des Évangiles homiliaires on peut rapprocher celle de quelques écrits oratoires des Pères de l'Église. Le prince Kurbskij essaya, par exemple, de se servir du slavon pour publier quatre homélies de saint Jean Chrysostome sur des passages de l'Évangile de saint Jean [1], mais nous savons quelles déconvenues l'attendirent et la peine qu'il eut à découvrir des gens capables d'écrire le slavon [2].

Bien vite, comme pour le texte de Callixte, on en vint à un slavon tempéré de mots empruntés aux parlers populaires. C'est ainsi que procédèrent Zacharie Kopystenskij en publiant divers *Entretiens* de saint Jean Chrysostome [3] ; de même, la confrérie de Vilna, dans sa publication des *Entretiens Spirituels* de Macaire [4] ; de même aussi, l'éditeur d'un *Sermon sur le départ de l'âme*, œuvre de saint Cyrille de Jérusalem [5].

Nous savons enfin que les *Postilles* polonaises, les protestantes comme les catholiques, furent largement lues et utilisées par les Ruthènes. Nous citons un peu plus loin le témoignage de Meletios Smotrickij. Rappelons ici celui de Cassien Sakovič qui affirmait, en 1642, que les prêtres orthodoxes tiraient leur science de Skarga, de Wujek, de Martin, évêque de Ramenec, et que l'un d'eux, des environs de Léopol, proposa même à ses ouailles d'ouïr les « sermons de saint Rej » [6], c'est-à-dire la *Postille* du fameux réformé [7].

Les Ruthènes en effet ne se bornèrent pas à rééditer des homélies anciennes : ils réapprirent à prêcher, et, cette fois encore, la Pologne et même le polonais allaient leur rendre service, dans l'embarras où ils se trouvaient de tirer parti du slavon.

[1] *Novyj Margarit*, Vilna, 1588. Sur ce livre, voir l'étude de F. Liewehr, *Kurbskijs Novyj Margarit*, Prague, 1928.

[2] Voir plus haut, p.

[3] *Ioanna Zlatousta... besědy na 14 poslanij sv. Apostola Pavla*, Kiev, 1623.

[4] *Duchovnye besědy Makarija, pustelnika egipetskogo*, Vilna, 1627.

[5] *Slovo o ischodě duši, perevedennoe ot Ellinska na Slovenskij i paki na prostěšij jazyk, s ispravleniem* (publié dans un *Orologion, sirěč' Časoslov*, Léopol, 1642, à partir du feuillet 266).

[6] C. Sakovič, *Perspektywa*, p. 106 (cité par K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 437, note 1).

[7] Plusieurs évangiles homiliaires contiennent des textes récents et même modernes, qui ont été composés à l'imitation des homélies polonaises : c'est la même manière de citer l'Évangile en le retraduisant, la même façon de faire se succéder les images. Voir V. Peretc, *Otčet ob ekskursii seminarija russkoj filologii v Poltavu i Ekaterinoslav, 1910* ; « K voprosu ob Učitel'nych Evangelijach XVI-XVII vv. », dans les *Issledovanija i materialy po istorii starinnoj ukrainskoj literatury*, Leningrad, 1926.

d. — *Les Sermons.*

On prêchait peu dans les pays ruthènes avant la crise religieuse du XVIe siècle, de même qu'on prêchait peu en Moscovie avant que le patriarche Nikon n'eût remis en honneur, au scandale de certains, l'enseignement des fidèles [1]. Mais il fallut bien se mettre à parler au peuple pour combattre les effets produits par la prédication des protestants et par celle des catholiques. Cette fois, la mise au point est plus rapide, et le témoignage du Polonais Karnkowski nous permet de croire qu'au début du XVIIe siècle le clergé orthodoxe était déjà accoutumé à prêcher. Au cours de la description qu'il fait des pays ruthènes, il note : « Les prêtres chantent en ruthène [entendez : en slavon], sans y rien comprendre pour la plupart. Quant au peuple, il comprend moins encore, si par comprendre on entend atteindre le fond des choses, et non pas seulement saisir le sens de mots isolés. Par contre, on donne souvent des sermons pour instruire les gens du commun, comme cela se passe dans toutes les églises catholiques, ou peut s'en faut » [2].

L'étude de ce que fut le sermon dans les pays ruthènes au XVIIe siècle est complexe : pour ce qui est de l'inspiration, quelques prédicateurs s'en tiennent aux sources grecques et slavonnes ; la plupart puisent chez les auteurs latins et polonais ; quant à la langue, elle est conservatrice ou novatrice suivant le goût personnel de l'écrivain.

Plusieurs critiques ont insisté sur ce fait que, plus que tout autre genre, l'homélitique s'était développée en pays ruthène sous l'influence de l'Europe occidentale, et de la Pologne en particulier [3]. On pourrait cependant, plus justement, marquer avec Markovskij sinon deux époques dans l'art du sermon ruthène, à tout le moins deux tendances chez les prédicateurs [4]. Une première période, nous

[1] Métrop. Makarij, *Istorija russkoj cerkvi*, tome XII, p. 270. Cette restauration fut traitée d' « hérésie nouvelle » par les partisans du passé ; un certain Nikol'skij la dénonçait en ces termes : « Vous enseignez les fidèles à l'église, alors qu'auparavant nous ne les y enseignions pas. Vous avez le diable en vous et vous n'êtes tous que des hypocrites » : Заводите вы ханжи ересь новую, людей въ церкви учите; а мы людей прежь сего въ церкви не учивали. Бѣса де вы имѣете въ себѣ и всѣ ханжи (Cité dans le *Pravoslavnyj sobesědnik*, 1872, nº 2, pp. 485-486).

[2] « ...po więtszej części księża nie rozumiejąc po rusku śpiewają, a daleko mniej pospólstwo, gdyż nie w samych słowiech ale i w rozumieniu rzeczy nauka zawisła. Przeto do nauczania pospolitych ludzi kazania często służą, które u katolików mało nie w każdym kościele bywają » : *Eucharistia*, Cracovie, 1602, f. F 4 (cité par V. Peretc, *Issledovanija i materijaly po istorii starinnoj ukrainskoj literatury*, p. 6).

[3] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 431 ; Sumcov, *Ioannikij Galjatovskij*, p. 21.

[4] M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij...*, p. 50.

dit cet auteur, va jusqu'en 1630 : on peut l'appeler « gréco-slavonne » et son meilleur représentant est Cyrille Trankvillion. La seconde part de 1630 pour atteindre la fin du siècle, et il faudrait l'appeler « latino-polonaise ». Mais cette division trop précise ne correspond pas à la complexité des faits. Dès 1619, Trankvillion signalait, dans la préface de son *Učitel'noe Evangelie*, que beaucoup de ses contemporains allaient chercher leur inspiration ailleurs que dans les anciennes homélies des Pères de l'Église grecque : « Mon œil a vu parmi ceux de ma race beaucoup de gens de l'un et l'autre état, tant clercs que laïcs, qui partaient à la recherche d'enseignements venus du dehors, recouraient à toutes sortes de *Postilles*, œuvres des ennemis de l'Église de Dieu, se précipitaient sur de funestes écrits ariens et calvinistes, comme des mouches sur un doux miel. Aussi bien se sont-ils noyés dans ces ouvrages captieux et nuisibles au salut, et ils ont rempli leur âme, ainsi que celle du peuple, d'un poison d'une amertume funeste »[1]. A. Sobolevskij réduirait volontiers au seul Trankvillion le groupe des prédicateurs ruthènes qui s'attachèrent à suivre la tradition gréco-slavonne[2].

On peut pourtant mentionner encore Zacharie Kopystenskij, de qui il nous est parvenu deux sermons prononcés en 1625 à Kiev, à la Laure des Grottes, le premier pour célébrer Elisée Pleteneckij, le second pour mettre en garde les fidèles contre les protestants[3]. Mais, dans ces sermons mêmes, tout comme dans deux homélies de Léonce Karpovič, de la même époque et d'un genre très voisin[4],

[1] «Око мое видѣло въ родѣ моемъ много таких человѣковъ обоихъ станувъ, свѣцкого такъ и духов'ныхъ, кънторыи удалися за чужими науками и разными постилями противныхъ церкви Божей, за аріан'скими понурскими и кал'вѣн'скими, и яко муха на сладости меда, такъ и они на прелестныхъ и спасенію шкодливыхъ утапали и ядомъ горести смер'тносной душъ своихъ и людскихъ забивали» (cité par M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij*, p. 50).

Nous n'avons pas parlé de l'*Učitel'noe Evangelie* de Trankvillion en énumérant les Évangiles homiliaires. C'est que celui-ci, à la différence des autres ouvrages slavons qui portent ce titre, ne contient que des homélies modernes et ne se couvre pas du patronage d'un père de l'Église grecque. Cette hardiesse ne fut pas goûtée par Moscou, et par trois fois l'œuvre de Trankvillion y fut condamnée au bûcher, en 1619, en 1665 et en 1690. Trankvillion, par là-même, rendit suspect à Moscou le genre de l'*Učitel'noe Evangelie*, et sous Catherine II tous les Évangiles homiliaires imprimés dans les pays ruthènes seront condamnés et interdits en bloc.

[2] A. Sobolevskij, *Ž. M. N. P.*, 1887, mars, critique, p. 44, note 1.

[3] Le premier, *Omilija albo kazanje...*, a été réimprimé par Chv. Titov, dans ses *Materijaly*, pp. 147-171 ; le second, *Besĕda...*, se trouve reproduit dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 345-385.

[4] Le texte de ces homélies a été réimprimé dans les *Čtenija v Imperatorskom obščestvě istorii i drevnostej rossijskich*, 1878, tome I.

on commence à apercevoir des effets de rhétorique qui sont imités de l'Occident [1].

Bien rares furent en effet les prédicateurs orthodoxes qui se contentèrent d'imiter les homélies de saint Jean Chrysostome ou celles du patriarche Callixte. L'attirance était forte des modèles latins et surtout des modèles polonais, où l'on découvrait l'art de renouveler les thèmes usés à l'aide de ces procédés piquants, dits *koncepty* dont les Jésuites avaient imaginé un arsenal nombreux. Aussi, en 1629, Meletios Smotrickij, devenu uniate, se moquait en ces termes des orthodoxes : « S'il ne disposait pas de l'enseignement romain, l'orateur [de chez vous] ne se hâterait pas vers sa chaire, et le sophiste n'aurait pas de quoi étonner ses auditeurs. Rends hommage à Bessius, qui t'enseigne à parler du haut de la chaire. Sans son secours, je sais bien que tes roues grincent comme celles d'une voiture sans graisse. L'un monte en chaire avec Orossius, le second avec Fabricius, le troisième avec Skarga, et d'autres avec tels autres prédicateurs de l'Église romaine, sans qui ils ne sauraient faire un pas » [2]. Ce témoignage, avec celui de Cassien Sakovič, confirme l'hypothèse vraisemblable d'une infiltration continue des sources polonaises dans les sermons orthodoxes du début du XVIIe siècle. Il ne pouvait guère, du reste, en être autrement, étant donné que les textes polonais étaient plus aisément accessibles et plus séduisants que les anciennes homélies slavonnes.

Mais il y eut plus. En 1632, Pierre Mohila prononçait à la Laure des Grottes à Kiev un premier sermon qui n'offrait plus seulement quelques développements inspirés par les prédicateurs catholiques, mais qui était composé tout entier suivant la manière alors en vogue chez ces mêmes prédicateurs. Le morceau est beau, du reste, et le thème est bien choisi : c'est *La croix du Christ Sauveur et de tout homme* (*Krest Christa Spasitelja i koždogo čelověka*) [3]. Le sermon s'ouvre par un préambule classique : division du sujet suivie par une prière à la Vierge, la chute à l'*Ave Maria* bien connue. Puis vient, en deux parties très nettes, le thème : *thema, to jest Fundament kazanja.* Le tout est suivi d'une conclusion. Les périodes, longues, avec le verbe rejeté à la fin, reproduisent les procédés de la

[1] E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 133-139.

[2] M. Smotrickij, *Exethesis*, f. 6 verso (cité par K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 437).

[3] Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii* (1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 385-421), puis par Chv. Titov, *Materijaly...*, pp. 271-290. Une traduction russe moderne de la première partie a paru dans les *Kievskija eparchial'nyja vědomosti*, 1914, n°s 8, 9, 10, 12. Voir, sur ce sermon, S. Golubev, *Petr Mogila*, tome I, pp. 402-408.

phrase latine et de la phrase polonaise calquée sur celle-ci. Quant à la langue, on y note des termes savants empruntés au latin, tels que *fundament*, *effektov*, *konterfekt*, *maestat*, *oryinaly*, *diament*, et des mots mis à la mode par le polonais comme *oféru*, *falšivych*, *šafujut*, *všechmocnosti*.

L'influence de la manière polono-latine s'affirme davantage encore avec Joannice Galjatovskij qui publie en 1659, à Kiev, un recueil de sermons intitulé *La Clé de l'entendement* (*Ključ razumĕnija*), que suit une *Science ou moyen de composer un sermon* (*Nauka albo sposob zloženija kazanja*). Cette *Science* eut tant de succès que Galjatovskij en donna par la suite deux éditions augmentées, la première qui parut à Kiev en 1660, la seconde qui fut publiée à Léopol en 1665 [1]. La façon même dont Galjatovskij parle de l'éloquence de la chaire et dont il perfectionne son texte est instructive : elle nous montre l'écrivain de plus en plus séduit par ce que les procédés venus de l'occident offraient de moins heureux. Ainsi la seconde édition de la *Science* enseigne le moyen d'accommoder un même sermon à deux ou trois fêtes différentes ; la troisième en arrive à dire que, pour retenir l'attention des auditeurs, il faut multiplier les traits « savants et merveilleux, joyeux et tristes » (*mudryi i divnyi, veselyi i smutnyi vešči*) [2]. « Si l'on me demande, écrivait-il, comment d'un court fragment faire un grand sermon, je répondrai qu'il faut amplifier ce morceau, qu'il faut y adjoindre des exemples, des comparaisons, des sentences, des figures, et ainsi ce petit morceau deviendra une longue homélie » [3]. F. Ternovskij, dans son étude sur l'art du sermon en Ruthénie aux XVI[e] et XVII[e] siècles, avait surtout en vue les sermons conçus suivant les recettes de la *Science*, lorsqu'il écrivait en manière de conclusion : « C'était de l'art pour l'art, en dehors de toute application possible. Les auditeurs pouvaient bien avoir assisté sans ennui aux développements ingénieux tantôt tristes, tantôt gais, du faiseur de sermons ; ils avaient pu rire, voire même pleurer : ils n'emportaient pas de conclusions pratiques » [4].

Une réaction se produit avec Antoine Radivilovskij. Ce prédicateur, le plus fameux et le plus abondant des prédicateurs orthodoxes

[1] A la suite d'un recueil de huit sermons intitulé : *Kazanja pridanyi do Knig Ključ razumĕnija nazvanoj*.

[2] M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij...*, p. 53.

[3] «Спытаетъ кто, якъ можетъ зъ малой части великое казан'е учинити? Отказую, треба тую часть казаня амплѣфѣковати, росширяти, треба придавати до ней приклады, подобенства, сентенцiи, фѣгуры, то малая часть великимъ казан'емъ зостанетъ» (Наука албо способ зложенiя казаня, Kiev, 1659 ; cité par P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 51).

[4] F. Ternovskij, *Južnorusskoe propovědničestvo XVI i XVII vv.*, p. 75.

ruthènes [1], trouva qu' « il y avait dans l'Église beaucoup de maîtres qui recherchent moins les applications directes que les belles expressions et une éloquence ornée des figures de la rhétorique » [2]. Mais lui-même savait mal le grec et possédait bien, par contre, le latin et le polonais. Il en résulta que sa prédication ne fut pas moins savante et qu'il emprunta plus d'un procédé technique soit à Meffreth, soit au franciscain polonais François Dziełowski [3].

Quant à la langue des sermons, elle diffère suivant les écrivains. Le slavon est employé avec une grande pureté par Cyrille Trankvillion. Il l'est aussi par ceux qui commencent à être en réaction contre les nouveautés polonaises, par Innocent Gizel', qui ne fait d'emprunts qu'à ce que l'on pourrait appeler le « ruthène commun » [4], et par Lazare Baranovič, qui semble bien avoir prononcé ses sermons en slavon, contrairement à une supposition de G. Petrov, d'après laquelle ceux-ci auraient été récrits en cette langue pour l'impression [5]. La langue vulgaire est, au contraire, largement utilisée dans les sermons de Joannice Galjatovskij, de Pierre Mohila et d'Antoine Radivilovskij. Galjatovskij qualifie de *malorossijskij* la langue qu'il emploie [6] ; Radivilovskij déclare qu'il écrit pour que puissent « comprendre les gens sans culture » (*prostyi ljudi*) [7],et encore pour que son enseignement puisse « atteindre le peuple simple » (*ljud, prostyj*) [8].

[1] Il prêcha à Kiev à partir de 1656, et ses œuvres furent réunies plus tard en deux volumes : *Ogorodok Marii Bogorodicy* (1676) et *Věnec Christov* (1688). Ces ouvrages dépassent de beaucoup en importance les recueils analogues publiés par les contemporains : le *Meč duchovnyj* (Kiev, 1666 et 1686) et les *Truby sloves propovědnich* (Kiev, 1674-1679) de L. Baranovič ne contiennent ensemble que l'équivalent d'un volume de Radivilovskij et les mille pages en gros caractères du *Ključ razuměnija* de J. Galjatovskij (Kiev, 1659) ne font pas plus. De plus, Radivilovskij ne fut que prédicateur alors que I. Gizel', L. Baranovič, J. Galjatovskij rédigèrent surtout des ouvrages de polémique (M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij, južno-russkij propovědnik XVII v.*, Kiev, 1894, p. 15).

[2] « много было въ церкви такихъ учителей, что не такъ ся стараютъ о живоприкладны и яко о слова пienкныи и вымову риторичными фигурами оздобенную ». (*Ogorodok Marii Bogorodicy*, Kiev, 1676 ; cité par P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 143).

[3] L'*Hortulus Reginae* de Meffreth, paru en 1443-1447, eut un grand succès dans les pays ruthènes et russes. Le tsar Alexis Michajlovič ordonnait en 1652 à Arsène de Kiev de le traduire du latin en slavon (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome III, p. 480.) — F. Dziełowski est surtout connu par le *Gościniec prosty do nieba*, Cracovie, 1677.

[4] M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij*, p. 57.

[5] *Ž. M. N. P.*, 1885, tome IV, p. 319.

[6] Préface du *Mesija pravdivyj*, Kiev, 1669.

[7] *Ogorodok Marii Bogorodicy*, Kiev, 1676, p. 245.

[8] *Věnec Christov*, Kiev, 1688.

Bien que le fait n'ait pas été très fréquent, il importe de souligner qu'il y eut parfois dans les églises orthodoxes ruthènes des sermons prononcés en polonais. En 1635, Šycik Zalevskij en donna un sur la procession du saint Esprit dans la chapelle du monastère du saint Esprit à Vilna [1]. De même Pierre Mohila prononça en cette langue une allocution de mariage qui fut publiée à Kiev en 1645 sous ce titre de : *Mowa duchowna przy Szlubie Iaśnie Oswiecone*° *P. Ie° M. Pana Ianusza Radziwiła, Xiążęcia na Birżach y Dubinkach, Podkomorzego W. X. Litewskie°, Kamiennieck., Kazimir., Seywenien., &&. Starosty, z Iaśnie wielmożną Iey M. Panną-Marią córką Iaśnie Wielmożne° Ie° M.P.Io /Wasilia Woiewody y Hospodarza Wołoskiego wystawiona przez Iaśnie Przewiel. w Bogu I. M. Oyca Piotra Mohiłę, Mitropolitę Kijowsk., Halic., y wszystkiey Rusi, Exarchę S. Thronu Apostolsk. Konstant., Archimandritę Pieczarskiego w Cerkwi Hospodarskiey Iasskiey Dedicata, Hierarchom Bożym SS. Basilio, Ioanni, et Gregorio.*

w monasteru Piecz. Kijowsk. Anno D. 1645 [2].

Sans doute, dans ce second cas, le prédicateur a-t-il voulu surtout être agréable à un auditoire mondain, mais le fait que le polonais pouvait être employé dans une chaire orthodoxe ruthène marque de façon frappante à quel point son emploi était devenu familier. Nous allons trouver d'autres exemples du même ordre [3]. Ils nous donneront des preuves nouvelles de la pénétration du polonais dans le milieu ruthène, et souligneront une fois de plus les difficultés que soulevait le manque de norme aussi bien dans l'emploi savant du slavon que dans l'usage commun du ruthène parlé.

e. — *Les Oraisons funèbres.*

Le goût des homélies, en se répandant dans les pays ruthènes, s'accompagne du goût des oraisons funèbres. Ces oraisons se prononcent à l'enterrement de personnages importants appartenant à la noblesse et au clergé, et quelquefois aussi, comme il advint pour Pierre Mohila, lors de l'anniversaire de la mort du défunt. Il ne nous est parvenu qu'un nombre restreint de ces morceaux d'éloquence, mais il est probable que beaucoup se sont perdus.

[1] M. Wiszniewski, *Historya literatury polskiej*, VIII, p. 233.

[2] Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 428.

[3] Signalons encore que l'influence polonaise sur la prédication ruthène, sur celle de Kiev en particulier, se prolongea bien après le détachement de Kiev du territoire de la République. C'est à la fin du XVIIIe siècle, en effet, que s'affirma l'énorme succès des *Kazania i homilyie* du jésuite Thomas Młodzianowski, parus en 1681 (N. Petrov, « Iz istorii gomiletiki v staroj Kievskoj akademii », *Trudy Kievskoj duchovnoj akademii*, 1866, n° 1, pp. 104 et suiv.).

Ainsi nous ne possédons aucune oraison funèbre de Lazare Baranovič ni de Joannice Galjatovskij, alors qu'il est à peu près certain que l'un et l'autre en prononcèrent plus d'une.

On aurait pu s'attendre à ce que la pompe ordinaire à ces éloges entraînât un large emploi de la langue ecclésiastique traditionnelle : le caractère archaïque et l'obscurité même du slavon ne pouvaient-ils pas ajouter à la solennité du style ? Mais il semble que les auteurs d'oraisons funèbres n'aient cherché à atteindre le sublime que par le moyen de figures de rhétorique et se soient surtout préoccupés d'être compris de leurs auditeurs. De fait, les oraisons funèbres qui nous sont parvenues sont écrites en une langue dont la grammaire et le vocabulaire reflètent largement ceux des parlers ruthènes et ceux du polonais. Nous en possédons aussi plusieurs en polonais.

Le plus ancien des textes de ce genre est l'éloge funèbre d'une princesse Čartoryskaja, prononcé en 1618 par Laurent Zizanij, et qui nous a été conservé en manuscrit [1]. M. Voznjak le juge ainsi dans son *Histoire de la littérature ukrainienne* : « Cette *Instruction* est une habile compilation du sermon de Skarga sur la mort, de celui qui porte sur le troisième ennemi de l'âme, le corps, et enfin d'une oraison funèbre du même auteur. De plus, on peut y découvrir des traces d'une lecture de Wujek, de Wereszczyński, ainsi que des oraisons funèbres de Groński. Ce sermon se distingue cependant des homélies polonaises par l'absence d'artifice et de bavardage scolastique, si bien qu'au premier abord il donne l'impression d'être une œuvre originale » [2]. Ce texte n'ayant pas été édité, nous ne saurions juger de sa langue [3]. Il est vraisemblable que les modèles polonais dont s'est inspiré Zizanij se reflètent dans l'expression même du discours.

Nous possédons aussi deux oraisons funèbres prononcées par Zacharie Kopystenskij, à l'occasion de l'enterrement, puis de l'anniversaire de la mort d'Élisée Pleteneckij [4]. Ces deux discours sont

[1] *Poučenie pri pogrebě Sofiej,knjagyni Čartoryskoj* (Ex. Bibliothèque de Vilna, manuscrit n° 3, II, 5/2).

[2] *Istorija ukrajins'koji literatury*, tome II, Léopol, 1921, p. 98.

[3] De même, nous ne pouvons signaler que pour mémoire l'éloge funèbre d'Alexandre Šeptickij, prononcé par un higoumène de Minsk, Paul Domživ Ljutkovič, en 1621, et dont quelques feuillets seulement nous sont parvenus en un exemplaire unique (I. Karataev, *Opisanie...*, p. 366).

[4] Казанье на честномъ погребѣ блаженнаго мужа и превелебного отца, кѵр Елиссея... Еѵѳѵміа Плетенецкого... презъ іеромонаха Захарію Копистенскаго.. творенное и проповѣденное. Prononcé à Kiev, le 29 octobre 1624, sorti des presses de la Laure le 17 février 1625. Texte réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly...*, pp. 110-126. Омілія албо казанье на роковую память... отца Еліссея... Еѵѳѵміа Плетенецкого...

également bien construits. Le premier comporte surtout un éloge du défunt,alors que le second développe les raisons théologiques de la prière pour les morts. L'emploi de la rhétorique y est discret, mais la langue porte très profondément marquée l'empreinte du polonais. On s'en rendra compte par cette seule phrase tirée du second éloge funèbre :

> Але речетъ подобно кто: повѣдаешъ намъ досытъ обширне и доводне, же молитися и офѣровати за умерлыи росказали святыи и приняла церковъ,и в' уживаню маетъ а не повѣшъ нам выразне : если якую утѣху албо пожиток душамъ зешлымъ тое приноситъ; всюда досытъ тое ся южъ припоминало, а же ти еще на томъ мало, слухай же и болшъ: и барзо великій заисте пожитокъ и утѣху маютъ [1].

L'oraison funèbre du prince Élie Svjatopolk Četvertinskij, que prononça en 1641 un certain Ignace Starušič, est tout à fait du même type [2]. La langue en est aussi mêlée, ainsi qu'on en pourra juger par ce menu fragment :

> Лечъ гды шату власную коханого сына конспектови презацному вашеи княжои милости презентую: о слушным моделюшу так' тяжкого болю сердечного Вашеи княжои милости намнѣй невонтплю [3].

De Radivilovskij il nous est resté quatre discours funèbres : deux prononcés à l'anniversaire de la mort de Pierre Mohila, un troisième, à l'enterrement de l'higoumène Clément Starušič, le dernier à celui de Barnabé Lebedevič.Comme tous quatre se trouvent dans le second tome resté manuscrit de l'*Ogorodok*, l'étude n'en est pas aisée. La langue en est vraisemblablement, comme celle des sermons du même auteur, notablement influencée par les parlers ruthènes et par le polonais [4].

Il arrivait aussi qu'une oraison funèbre prononcée dans cette langue mêlée fût traduite ensuite en polonais, sans doute pour

през'... отца Захарію Копістенского... архімандрита монастира Печерского Кіевского. Prononcée le 29 novembre 1625 à Kiev et publié la même année par la Laure. Texte réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly...*, pp. 147-171.

[1] Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 154. — Nous avons relevé une assez curieuse glose de l'auteur sur son propre texte, le mot polonais venant éclairer le terme slavo-ruthène : *ljubopytnyj, to est' cekavyj* (*op. cit.*, p. 150). — Nombreux sont dans ces textes les termes empruntés au latin : *affekt*, *prerogativ*, *musika*, *diskurs*, *fundament*, etc.

[2] Казане погребовое над тѣломъ ясне освецоного князя... Иліи Святополка на Четвертнѣ Четвертенского... през... отца Игнатія Оксеновича Старушича... одправованое в Тимоновце, Kiev, imprimerie de la Laure, 1641. Une courte dédicace au prince Stéphane Svjatopolk Četvertinskij précède le texte ; elle a été réimprimée par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 362-363.

[3] Chv. Titov, *Materijaly*, p. 363.

[4] M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij*, pp. 119, 182-183.

l'agrément des auditeurs cultivés. Tel est le cas de l'oraison prononcée par Meletios Smotrickij à Vilna, en 1620, lors de la mort de Léonce Karpovič. Le texte slavo-ruthène était connu depuis longtemps et étudié [1], mais une version polonaise a été découverte peu avant la guerre dans la Bibliothèque du séminaire de Smolensk. Elle portait comme titre : *Kazanie na znamienity pogrzeb przezacnego y przewielebnego Męża Pana y Oyca Leontego Karpowicza... przez Meleciusza Smotriskiego pokornego archiepiskopa Polockiego odprawowane w Wilnie 1620*. Ce texte a été malheureusement égaré depuis, mais P. Popov avait eu le temps de l'examiner d'assez près pour le caractériser [2]. On remarquera que la traduction en a été composée alors que Smotrickij n'était pas encore passé à l'Union.

Il nous est parvenu encore plusieurs oraisons funèbres en polonais, œuvres d'orthodoxes ou d'uniates. On ne leur connaît pas de versions slavonnes correspondantes, et il est possible qu'elles aient été prononcées en polonais. En voici, par exemple, trois spécimens qu'il nous a été donné de rencontrer et dont nous donnons les titres, tout au long, vu l'intérêt des documents :

1) *Strzały wyborne na pogrzebie Wielmożney Paniey a Paniey Jey W. P. Dorothey Wołowjczowny Janowney Abramowiczowey Woiewodziney Smolenskiey, Praesidentowey Ziemię Inflantskiey, Staroscisney Lidskiey y Wendenskiey... — Kazaniem przez Wielebnego Oyca O. Samuela Szycika Zaleskiego namiest. Metropol. w Wiel. Xię. Lit., Starszego Monastera Bratskiego Wilen. przy Cerkwi S. Ducha wystawione w teyże pomienioney Cerkwi S° y Ożywiającego Ducha Bożego, marca dnia 10 Roku P. 1636* (avec approbation du métropolite Pierre Mohiла).

2) *Kazanie na pogrzebie Jaśnie W. J. M. Pana P. Theophila Tryzny, woiewody Brzeskiego, Wołkowiskiego, Błudienskiego... Starosty, — miane w Cerkwi Bytenskiey zakonu S. Bazilego. Dnia Februarij roku 1645 przez X. Alexego Dubowicza, Archimandritę Wilenskiego, Zakonu S. Bazilego, w drukarni tegoż Monastera.*

3) *Haft ręką Bożą na dobrey duszy Wielmożney Jey Mości Paniey Heleny Sapieżanki Kuncewiczowey, Chorążyney Lidzkiey Koniawskiey Dubickiey etc... Starosciney położony — a przez W. X Alexego Dubowicza Archimandryta Wilenskiego przy pogrzebie żałosnym.*

[1] S. Maslov, *Kazanje Meletija Smotrickago na čestnyj pogreb o. Leontija Karpoviča*, Kiev, 1910 ; et aussi dans les *Čtenija v istoričeskom obščestvě Nestora lětopisca*, tome XX.

[2] P. Popov « Zamitki po istoriji ukrajins'koho pys'menstva XVII-XVIII vv. », *Zapysky istoryčno-filologičnoho viddilu* de l'Académie d'Ukraine, IV, 1923, pp. 213-233.

Roku 1645, msca Lutego, dnia 23 w Cerkwi S. Troyce Oycow Bazılianow w Wilnie Kazaniem obiasnion. W drukarni tegoż monastera.

C'est, on le voit, à un résultat identique qu'aboutissent toutes les recherches sur les ramifications de la littérature d'édification. Partout, le slavon est délaissé, soit pour un composé instable, le « ruthène », soit pour le polonais. La crise est manifeste. Et ce qui nous reste à dire sur la littérature polémique le montrera plus nettement encore.

f) *La littérature polémique.*

La fin du XVIe siècle et la première moitié du XVIIe sont marquées dans les pays ruthènes par une crise religieuse grave. L'orthodoxie qui n'avait jamais eu sérieusement à souffrir du voisinage des catholiques se trouve subir un double assaut : celui des protestants d'abord, puis celui des réformateurs catholiques.

Protestants et ariens, d'abord, causent les plus graves dégâts dans les rangs de la noblesse orthodoxe, et les conséquences de cette attaque auraient été désastreuses si les orthodoxes n'avaient reçu du dehors un secours contre leurs adversaires. La contre-réforme catholique, qui est menée avec décision et rapidité par la Compagnie de Jésus, étouffe sur tout le territoire de la République le triple mouvement luthérien, calviniste et arien. Les orthodoxes, qui avaient à peine esquissé une défense, ont ainsi le temps de se reprendre [1].

Mais, à leur tour, les catholiques se tournent vers les orthodoxes. Ils leur font valoir le bienfait d'une union avec Rome sur la base des conclusions du Concile de Florence : toutes les traditions propres

[1] La controverse orthodoxe contre les protestants est pour ainsi dire inexistante. L'*Archiv Jugozapadnoj Rossii* (1re partie, tome VIII, fasc. 1) a reproduit les quelques menus écrits ou passages de livres de portée générale où l'on peut noter des essais de réponse aux critiques dogmatiques des réformés. En voici la liste :

1) un petit écrit manuscrit en slavo-ruthène de la moitié du XVIe siècle (pp. 1-44) ; — 2) la préface de la Bible publiée à Ostrog en 1581 (pp. 45-58) ; — 3) le traité : *O obrazěch, o krestě, o chvalě Božej i chvalě i molitvě svjatych i o innych artikulěch věry edinoe pravdivoe Cerkve Christovy*, imprimé rare de 1602 environ (pp. 59-123) ; — 4) un autre traité de même sorte et de même date : *O presvjatej Troici i o iněch artikulech věry pravdivoe Cerkvi Christovy* (pp. 124-179) ; — 5) un extrait de la *Kniga o věrě edinoj*, Kiev, 1619, (pp. 180-344) ; — 6) une homélie (*Beséda*) de Zacharie Kopystenskij, 1625 (pp. 345-385) ; — 7) le sermon de Pierre Mohila sur la croix, *Krest Christa Spasitelja*, Kiev, 1632 (pp. 386-421) ; — 8) l'*Exegesis*, ouvrage polonais de Sylvestre Kosov, Kiev, 1635 (pp. 422-447) ; — 9) des extraits du *Paterikon*, Kiev, 1635 (pp. 448-472) ; — 10) des extraits de la Τερατουργημα d'Athanase Kal'nofojskij (en polonais), Kiev, 1638 (pp. 473-504).

à l'Église d'Orient auraient leur existence garantie par Rome, à condition que fût reconnue la primauté pontificale et que l'on enseignât suivant l'interprétation catholique les quelques points de doctrine en litige entre les deux chrétientés. Les négociations préparatoires à cette réduction du schisme sont sur le point d'aboutir, tant elles sont menées avec intelligence et rapidité : la plupart des évêques orthodoxes ruthènes signent même l'union avec Rome à Brest, en 1595. Bref, l'orthodoxie ruthène semble ne pas offrir au catholicisme plus de résistance qu'au protestantisme. Voici pourtant qu'une résistance s'organise. Des émissaires venus de Constantinople et de la Moldavie appuient les quelques nobles et ecclésiastiques que l'union ne satisfait pas, et surtout ils organisent l'opposition du peuple à qui le changement d'obédience est suspect. Constantinople constitue, avec la petite noblesse et avec la petite bourgeoisie ruthène des villes, des confréries qu'elle enlève à la juridiction de l'évêque du lieu pour les rattacher directement au trône patriarcal. Elle fournit quelques hommes, pendant que la Moldavie envoie de l'argent pour construire des Églises, des écoles, des imprimeries. Ces premiers jalons posés, le patriarche ordonne de nouveaux évêques non-uniates. Partisans et adversaires de l'Union s'engagent alors dans une polémique qui se prolonge, ardente, pendant trois quarts de siècle, et dont aujourd'hui même tous les traits ne sont pas épuisés. Si les catholiques avaient eu raison sans trop de peine du protestantisme et de l'arianisme, c'est que les idées nouvelles inspirant ces mouvements n'avaient pas eu le temps de gagner les classes populaires. Il avait suffi d'atteindre les aristocrates, dont les convictions du reste n'étaient pas bien établies, pour que tout rentrât dans l'ordre. Cette fois, au contraire, il faut atteindre une population attachée par tradition séculaire à une doctrine,des petites gens de peu d'instruction, mais que Grecs et Moldaves s'empressent d'avertir du péril et à la ténacité de qui ils confient la résistance. Puis une partie du clergé orthodoxe se reprend et voit même surgir de ses rangs des hommes remarquables. On se passionne ; on veut émouvoir le public le plus large ; on a donc besoin d'une langue intelligible et facile à manier. Il n'est que trop clair que le slavon, si imprécis et si peu compréhensible, ne pouvait rendre aucun service en l'occurrence. L'adoption même d'éléments populaires ou de mots d'emprunt n'aurait pu rendre vie à la langue traditionnelle que s'il s'était trouvé un écrivain de génie de qui la langue eût servi de norme. De fait l'homme ne s'est pas rencontré, et c'est pourquoi le polonais est devenu assez vite la langue unique de la polémique religieuse.

Les écrits de polémique sont trop nombreux pour que nous puis-

sions les étudier dans le détail. Pour mettre en relief le rôle du polonais, il nous a semblé que, cette fois encore, le tableau chronologique était le procédé le plus parlant. Nous avons donc groupé tous les titres d'écrits polémiques dont nous avons eu connaissance et dont la paternité revient à des Ruthènes, orthodoxes et uniates. Nous les avons disposés en deux colonnes, inscrivant dans l'une ceux qui ont été écrits ou imprimés en caractères cyrilliques (nous nous interdisons une précision supplémentaire), dans l'autre ceux qui ont été rédigés en polonais :

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.	*Ouvrages écrits ou publiés en polonais.*
	[1577 P. Skarga, *O jedności Kościoła Bożego pod iednym pasterzem y o greckim od tey iedności odstąpieniu z przestrogą y upominaniem do narodów ruskich przy Grekach stoiących*, Vilna.]
1578-1580. Низка статей проти Латинян. Manuscrit compris dans le recueil de Suprasl'.	
1581. Посланіе до Латинъ. Manuscrit d'auteur inconnu, conservé à la Bibliothèque de la Ville, à Moscou, publié dans *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 1123-1148.	[1581 G. Scholarius, *Apologia quinque capitum Synodi Florentini*]. Paru en polonais à Vilna, en 1581, 1583, 1586.
1582. На богомерскую, на поганую латину, которыи папежи хто въ нихъ вымыслили въ ихъ поганой вѣре.	[1582 P. Skarga, *Siedm filarow, na ktorych stoi Katolicka nauka*, Vilna.]
1585. Катехизмъ или наука всѣмъ православнымъ христіяном к повченію вел'ми полезно з латинского языка на рускій языкъ новопреложоно, Vilna (publication des Jésuites).	
1586. Предмова о латинѣ напротив Езуитомъ.	[1586. B. Herbest, *Wiary kościoła rzymskiego wywody z greckiego niewolstwa historya.*]
1587. G. Smotrickij, Ключъ царства нбеснаго, Ostrog.	
1588 [V. Surazkij[, О единой истинной православной вѣрѣ и о святой соборной апостолской церкви, откуду начало приняла и како повсюду распростреся, Ostrog. Texte réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 601-938.	

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

1595 [I. Potěj (?)], Унія альбо выкладъ преднейшихъ артыкуловъ, ку зъодноченью Грековъ съ костеломъ Рымскимъ належащыхъ, Vilna.

Brochure conservée en un exemplaire unique à la Bibliothèque Publique de Moscou ; réimprimée dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 111-168.

1595 (?) I. Višenskij, Извѣщеніе краткое, Vilna.

1595. I. Višenskij, Писаніе до всѣхъ, Vilna.

1596 [Zizanij], Казанье святого Кирилла Патріархи іерусалимского, о антіхристѣ и о знакох его, з розширеніемъ науки против ересей розъных, Vilna.

Les deux textes slavons et polonais sont imprimés l'un en face de l'autre. Ouvrage orthodoxe dédié au prince Constantin Ostrožskij.

1596 [Zizanij], Лист' Іеремеи Патріархи Константинопол'скаго напоминал'ныи, до того Святого отца нашего Кирилла Патріархи Іерусалимского, о втором пришествіи Христовѣ, и о Антіхрістѣ. А кутому от Златоустого, и от Ип'полита святово Папы римского згодливе о том пишучихъ приложено, Vilna.

Imprimé à la fois en slavon et en polonais. Un exemplaire unique de cet ouvrage est conservé à la Bibliothèque Czartoryski à Cracovie.

1596 I. Višenskij, Обличеніе діавола...

1597 [P. Skarga ?], Описанье и оборона събору Руского Берестейского въ року 1596, Vilna.

Réimprimé dans les *Pamjatniki po-*

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

[1590. P. Skarga, *O jedności Kościoła Bożego...*, 2e éd., corrigée.]

1595. S. [Zebrowski, *Kąkol, który rozsiewa Stephanek Zizania w Cerkwiach Ruskich*, Vilna. [brochure de 24 pp.]

1596. (L. Zizanij), *Kazanie ś. Cyrylla Patryarchy Ierozolimskiego, o Antichryście y znakoch jego, z rozszyrzeniem nauki przeciw herezyam roznym*, Vilna.

1596. *Plewy Stephanka Zyzaniey, Heretyka, z Cerkwi Ruskiej wyklętego*, Vilna.

Réponse aux *Kazanija* de Zizanij.

1597. *Ekthesis, albo krótkie zebranie spraw, które się działy na partykularnym, to jest pomiastnym synodzie w Brześciu Litewskim*, Cracovie.

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

lemičeskoj literatury, avec la traduction polonaise exécutée en 1610, tome III, col. 183-328.

1597. Справедливое описанье поступку и справы сыноду Берестейского, Vilna.

Ouvrage uniate qui ne nous est pas parvenu mais dont il est question dans l'Ἀντίρρησις.

1598. I. Višenskij, Писаніе... къ епископомъ.

1598. Листъ Ипатія Потея къ князю К. К. Острожскому, 3 іюля.

Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 983-1040.

1598. Отписъ на листъ в Бозѣ велебного отца Ипатіа Володимерского і Берестейского епископа, до ясне освецоного княжати Костентина Острозского, воеводы Киевского, о залецанью и прехваляныю восточной Церкви з' заходнымъ Костеломъ унѣи або згоды. Ostrog.

Œuvre du *Klirik* d'Ostrog. Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 377-432.

1598. Историа о листрикійскомъ, то есть, о разбойническомъ, Ферарскомъ або Флоренскомъ синодѣ в' коротцѣ правдиве списаная, Ostrog.

Réimprimée dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 433-476.

1598. I. Višenskij, Писаніе до князя Василія.

1598. I. Potěj. Отписъ на листъ нинкого Клирика Острозъского безъименъного, который писалъ до владыки Володымерского и Берестейского.

Cette réponse paraît avoir été publiée à part dans son texte slavon. Le texte polonais se trouve reproduit en

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

Ouvrage d'un orthodoxe. Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 329-376.

1597. [M. Bronevskij], ΑΠΟΚΡΙΣΙΣ *abo odpowiedź na książki o Synodzie Brzeskim imieniem ludzi starożytnej religij Greckiej, przez Christofora Philaletha w porywczą dana*, Vilna.

La traduction en slavon-ruthène parut vers 1599 ; voir *infra*. Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 939-1820.

1599. I. Potěj, *Odpis na list niejakiego kleryka ostrożskiego bezimiennego, ktory pisał do władyki Włodzimierskiego y Brzeskiego, na który list jego sam mu jego mości ociec władyka odpisuje.*

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

appendice à l'Ἀντίρρησις. Les deux textes ont été réimprimés dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 1041-1122.

1599. *Respons Hipacyusza Pocieia... na list Meletiusza Patriarchy Aleksandryjskiego*. Publié dans le recueil de sermons de I. Potěj.

1599 (env.) [M. Bronevskij], Апокрисисъ албо отповѣдь на книжкы о съборѣ Берестейскомъ, именемъ людей старожитной релѣи греческой, черезъ Христофора Филялета врихлѣ дана, Vilna.

Traduction de l'ouvrage paru en polonais en 1597. Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 1003-1820.

1599. K. Ostrožskij. На другій листъ ...Ипатія.

1599. I. Potěj, ΑΝΤΙΡΡΗΣΙΣ.

Texte slavon-ruthène conservé en partie seulement et en un exemplaire unique. Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 433-982.

1600. I. Potěj, ΑΝΤΙΡΡΗΣΙΣ *abo Apologia przeciwko Krzysztofowi Philaletowi który niedawno wydał książki imieniem starożytney Rusi religij Greckiey przeciw książkom o syndozie Brzeskim napisanym w roku Pańskim* 1597.

Réimprimé en face du texte slavon-ruthène dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 433-982

1600 (?). Christofor, Зачапка мудраго латинника с глупым Русиномъ.

Étudiée dans les Трydw Kiel dyx. ak. (358), avril, mai, juin 1878.

1600. I. Višenskij, Краткословный отвѣтъ Феодула.

1603. Вопросы и отвѣты православному зъ папежникомъ...

Ouvrage manuscrit, publié pour la première fois d'après un exemplaire de la Bibliothèque Synodale de Moscou dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 1-110. Voir aussi Gorskij et Nevostruev, *Opisanie...*, tome III, n° 271, pp. 327-329,

1603 [I. Potěj], Розмова берестянина съ братчикомъ, Vilna.

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

1604. I. Potěj, Оборона собору Флорентійскаго, Vilna.

Conservé en exemplaire unique à la Bibliothèque Vaticane.

1605. I. Potej, Посельство до папежа римского Сикста IV отъ духовенства и отъ княжатъ и пановъ рускихъ зъ Вильни року 1476 мѣсяца марта 14 дня черезъ пословъ въ томъ же листе нижеименованныхъ, Vilna.

1605. Листъ Мелетія святѣйшого патріархи алексан'дрійского, до велебного епископа Ипатіа Потѣя, Derman.

Cette lettre fut écrite en 1599. Hypace Potěj y répondit par une lettre qui est de la même date et qui fut publiée dans le recueil de ses sermons.

1606 (?) Перестрога зѣло потребная на потомные часы православнымъ христіаномъ святые каѳолическія восточные церкве сынамъ...

Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii, tome IV, nº 149.

1606. О ереси отступниковъ, которыя сут новое Руси, сирѣчъ унѣятовъ.

1608 [I. Potěj], Гаръмонія альбо согласіе вѣры, сакраменътовъ и церемоней святое Восточъное церъкви съ костеломъ Рымъскимъ, Vilna.

Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 169-222.

1608. Leontij, Сказаніе вкратце о ересехъ тридесяти и четырехъ, ихъже нынѣшніи отступники митрополитъ Рагоза и владыки нанесли въ церковь восточную...

1608. V. Rutskij, Θέσις сирѣчь изъвѣстны предъложенія о ученій еже о таинах церъковныхъ. [Vilna].

Un exemplaire unique est conservé à la Bibliothèque Publique de Leningrad.

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

1603. [I. Potěj], *Obrona św. Synodu Florenckiego, dla prawowiernej Rusi napisana przez Piotra Fiedorowicza*, Vilna.

1605. I. Potěj, *Poselstwo do Papieża Rzymskiego Syxta IV od duchowieństwa i od książat i panów ruskich 1476 roku*, Vilna.

1605. I. Potěj, *O przywilejach nadanych od najaśniejszych królów polskich i przedniejszych niektórych dowodach, które św. Unją wielce zalecają i potwierdzają*,

1607. I. Potěj, *Zmartwychwstały Nalewajko.*

1608. [I. Potěj], *Harmonia, albo concordantia wiary, sakramentów y ceremoniey cerkwi ś. Orientalney z kościołem ś. Rzymskim*, Vilna.

1608. [I. Potěj], *Herezje, ignorancje i polityka popów i mieszczan bractwa wileńskiego.*

1608. [M. Smotrickij], *'Αντιγραφή albo odpowiedź na script uszczupliwy, przeciwko ludziom starożytney Religiey Graeckiey od apostatów Cerkwie wschodniey wydany, któremu tituł : Heresiae, Ignoranciae... tak też y na książkę rychło potym ku obiaśnieniu tegoż skriptu wydaną nazwiskiem Harmonią*, Vilna.

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

1611-13. J. Kuncevič, О фальшованю писмъ словенскихъ одъ оборонцовъ и учытелей вѣре церквей противныхъ послушенству его милости отца митрополита...

1616. Отписъ на листъ унитовъ Виленскихъ.

Manuscrit, réimprimé dans l'*Archiv Juzogapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, pp. 266-278.

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

1609. [I. Potěj], *Relacja i uważenie postępków niektórych około cerkwi ruskich wileńskich roku 1608 i 1609 Wilnu wszystkiemu świadomych*, Vilna.

1610. Traduction polonaise de l'Описаніе и оборона de P. Skarga, paru en 1597.

Texte réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, col. 183 à 328. Dans le même recueil de textes (tome II, col. 939-1002) se trouve un autre texte polonais publié d'après une édition de 1738.

1610. [M. Smotrickij], Θρῆνος, *to jest Lament jedynej ś. powszechnej apostolskiej wschodniey cerkwie z objaśnieniem dogmat wiary — pierwey z greckiego na słowieński, a teraz z słowieńskiego na polski przetłumaczony przez Theofila Orthologa*, Vilna.

En dépit de ce qui est annoncé dans le titre, il n'a pas été publié de traduction de l'ouvrage en slavon.

1610. P. Skarga, *Na treny i lament Teofila Orthologa do Rusi greckiego nabożeństwa przestroga*, Cracovie.

1612. E. Morochovskij, Παρηγορεία *albo utulenie uszczypliwego Lamentu mniemanej cerkwie świętej wschodniej zmyślonego Teofila Orthologa*, Vilna.

1617. L. Krevza, *Obrona iedności cerkiewney, abo dowody, ktorymi się pokazuie iż Grecka Cerkiew z łacinską ma być ziednoczona, podane do druku, za rozkazaniem... Wielamina Rutskiego, archiepiskopa y metropolity Kiiowskiego, Halickiego y wszyskiej Rusi*, Vilna.

Réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 157-308.

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

[1618] Преподобного Максима Грека, инока от святыя Аѳонскіа горы, слово на Латиновъ.

[1619] [Z. Kopystenskij], Книга о вѣрѣ единой, святой, соборной, апостолской Церкве, которая под росудокъ Церкве всходней поддаетъся. [Kiev.]

1621. Z. Kopystenskij, Палінодія или книга обороны каѳолической святой апостольской всходней Церкви и святых патріарховъ и о Грековъ и о Россовъ христіанехъ...

Manuscrit anciennement conservé à la Bibliothèque Synodale à Moscou ; réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 313-1200.

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

1621. [M. Smotrickij], *Verificatia niewinności y omylnych po wszystkiey Litwie y Białey Rusi rozsianych... nowin chrześciańskie uprzątnienie*, Vilna.

Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VII, pp. 279-344.

1621. V. Rutskij, *Sowita wina, to jest odpis na skrypt, majestat króla j. m. honor i reputacja ludzi zacnych duchownych i świeckich obrażający nazwany Weryfikacja niewinności*, Vilna.

Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VII, pp. 443-510.

1621. M. Smotrickij, *Obrona Weryfikaciej od obrazy majestatu kr. j. mości czystej, honor i reputacja ludzi zacnych duchownych i świeckich zachowującej, przez skrypt Sowita wina od zgromadzenia cerkwie ś. Trojce wydany, o obrazę majestatu króla j. m. honoru i reputacjej ludzi zacnych duchownych i świeckich ponowionej*, Vilna.

1621. *List do zakonńikow monastera cerkwie ś. Ducha wileńskiego na ich przedmowę, w Werificatiey iakoby niewinności ich powtore wydaney położona, odpisany*, Vilna.

Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 732-761.

1621. V. Rutskij, *Examen Obrony, to jest odpis na skrypt Obrona Weryfikacji, wydany od zakonników monasteru wileńskiego ś. Trójcy*, Vilna.

Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 562-596.

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.	*Ouvrages écrits ou publiés en polonais.*
	1621. T. Simonovič, *Próba Weryfikacjej omylnej i dowód swawoleństwa małosłychanego czerńców i jednomyślnych bractwa wileńskiego.*
	1621. T. Simonovič, *Dowody sprawdzenia falszywego i bezczelności*, Zamość.
	1622. E. Morochovskij, *Dyskus o początku rozerwania cerkwie greckiej od kościoła rzymskiego...*, Zamość.
	1622. M. Smotrickij, *Elenchus pism uszczypliwych przez zakonników zgromadzenia wileńskiego św. Ducha*, Vilna. Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 597-673.
	1622. *Antelenchus*, Vilna. Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 674-731.
1622-1625. Z. Kopystenskij, Книга о правдивой едности православныхъ христіанъ церкви востчнои.... Manuscrit.	1622-23. J. Boreckij, *Justifikacja niewinności do nawyższej i pierwszej po Panu Bogu swej zwierzchności i zrządzona od nowo legitime podniesionej hierarchiej ś. cerkwie ruskiej, ś. apostolskiej konstantinopolskiej stolice patriarchom posłuchnej.* S. loc. Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 511-513.
	1624. E. Morochovskij, *Relacya o zamordowaniu Ioz. Kuncewicza*, Zamość.
1626. Святаго Кирилла наукъ о противной уніи.	
1628. Апологіа книжки діалектомъ рускимъ написаной, Пол'скимъ зась ве Львовѣ друкованой, вкоротце а правдиве з'суммованая. Acte d'anathème lancé contre l'*Apologia* : S. Golubev, *Petr Mogila*, tome I, pp. 302-316.	1628. M. Smotrickij, *Apologia peregrinatiey do kraiów wschodnych...*, Léopol.
	1628. M. Smotrickij, *Protestacja przeciwko soborowi... w Kiowie obchodzonemu...*, Léopol.
	1628-1629. *Reprotestacja.*
	1628. *Plac ślizki schyzmaticki.*
	1629. M. Smotrickij, *Paraenesis abo*

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

Napomnienie... do przezacnego bractwa wileńskiego, Cerkwie ś. Ducha, a w osobie jego do wszystkiego tey strony narodu ruskiego uczynione, Cracovie.

1629. M. Smotrickij, *Exethesis abo Expostulatia, to jest rozprawa między Apologią y Antidotem o ostanek błędów Haereziy y kłamstw Zyzaniowych, Philaletowych, Orthologowych i Klerykowych uczyniona*, Léopol.

1629. A. Mužilovskij, *Antidotum... przezacnemu narodowi Ruskiemu przeciw Apologiej* (sans lieu d'impression).

1630. *Śniadanie schysmatykom brackim wileńskim.*

1623. *Jedność święta cerkwie wschodniej i zachodniej... przeciw skryptowi Synopsis przez bractwo wileńskie przenajś. Trójcy*, Vilna.

1632. [O. Kisel'], *Antapologja abo Apologiej, którą... O. M. Smotrzycki... napisal, zniesienie.*

1632. Σύνοψις *albo krótkie spiranie praw, przywilejów, ...narodowi ruskiemu nadanych... w osobie obywatelów... religji starożytnej greckiej...*, Vilna.

1632. *Supplementum Synopsis...*, Vilna.

1632. *Prawa i przywileje od... królów... nadane obywatelom... religiej greckiej w jedności z ś. kościołem rzymskim będącym*, Vilna.

1633. *Rzym albo stolica rzymska, jeśli co ma do praw Korony Polskiej i W. X. Litewskiego polityckich, krótkie uważenia*, s. l.

Brochure étudiée par S. Golubev : *Neizvěstnoe polemičeskoe sočinenie protiv papskich pritjazanij v jugo-zapadnoj Rossii*, Kiev, 1899.

1634. K. Skupinskij, *Rusin albo relacją rozmowy dwóch Rusinów...*, Varsovie.

1638. *Judicium, to jest pokazanie Cerkwie prawdziwej.*

Manuscrit rédigé à Vinnica. Réim-

Ouvrages écrits ou publiés en caractères cyrilliques.

—

Ouvrages écrits ou publiés en polonais.

—

primé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii.* 1re partie, tome III, fasc. 1, pp. 762-798,

1638. I. Dubovič, *Obrona cerkwi sobornej Apostolskiej przeciw wszystkim Haereticom.*

Manuscrit rédigé à Derman ; aujourd'hui à la Bibliothèque Załuski à Varsovie.

1640. K. Sakovič, *Kalendarz stary...*, Vilna.

1641. [K. Sakovič], *Sobór schyzmatycki kijowski... z ruskiego na polski język przełożony*, Varsovie.

L'original ruthène que suppose le titre de l'ouvrage n'est pas connu. Réimpression du texte polonais avec traduction en russe moderne dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 21-48. Il parut en 1642 à Cracovie une seconde édition de l'ouvrage, celle-ci porte le nom de Sakovič.

1642. K. Sakovič, *Dialog abo rozmowa Maćka z Dionizym popem schyzmatyckim...*, Cracovie.

1642. K. Sakovič, Ἐπανόρθωσις *abo Perspektywa i objaśnienie błędów, herezjej i zabobonów w grekoruskiej cerkwi disunickiej...*, Cracovie.

1643. F. Skuminovič, *Przyczyny porzucenia dyzuniej narodowi ruskiemu podane*, Vilna.

1644. K. Sakovič, *Okulary kalendarzowi staremu...*, Cracovie.

1644. P. Mohila. Λίθος *albo kamień z procy prawdy cerkwie świętej prawosławnej ruskiej na skruszenie fałecznociemnej Perspektywy albo raczej paskwilu od Kasjana Sakowicza...*, Kiev.

1644. I. Dubovič, *Hierarchja abo o zwierzchności w cerkwi Bożej*, Léopol.

1645. P. Vojna-Oranskij, *Zwierciadło albo zasłona... naprzeciw uszczypliwej Perspektywie wystawiona*, Vilna.

1646. K. Sakovič, *Oskard albo młot na skruszenie kamienia schyzmatyckiego...*, Cracovie.

1663. J. Galjatovskij, *Rozmowa Białocerkiewska...*, Kiev.

Nous nous arrêtons ici dans notre énumération, mais la polémique se prolongea pendant toute la fin du XVIIe siècle, et elle fut menée uniquement en langue polonaise.

Ainsi, à partir de 1605, la majorité des ouvrages de polémique écrits par les Ruthènes sont en polonais ; et, à partir de 1626, on ne peut plus noter un seul écrit de ce caractère qui soit en caractères cyrilliques.

Fait remarquable à souligner : ce sont les orthodoxes qui prennent l'initiative d'écrire en polonais. En effet, à la *Description véridique du Synode de Brest* que les Ruthènes uniates donnèrent en slavon en 1596, les orthodoxes répliquent par deux ouvrages polonais, l'*Ekthesis*, publié à Cracovie en 1596, et l'*Apokrisis*, imprimé à Vilna en 1598.

Les uniates, entraînés à demi par le mouvement (ils ont été toujours plus conservateurs afin de sauvegarder leurs prérogatives par rapport aux Latins), donnèrent en 1608 à Vilna un ouvrage écrit dans les deux langues : *Garmonia albo soglasie...*, *Harmonia albo concordantia...* Ce livre était destiné à montrer l'accord entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident sur l'interprétation du dogme, sur la doctrine des sacrements et sur le sens de la liturgie. L'éditeur eut l'idée, à propos de chaque point considéré, de mettre en regard l'affirmation ou la pratique de chaque Église, exprimant l'une en « ruthène » et l'autre en polonais. Mais le texte polonais a été conçu de telle sorte que sa lecture peut suffire, ainsi que l'indique la préface : « Si quelqu'un n'arrive pas à déchiffrer le « ruthène », il apprendra dans le texte polonais sur quels points ces Églises s'accordent et sur quels points elles diffèrent, et pour quelles raisons ».

Voici du reste le passage caractéristique de cette préface dans les deux versions (on constatera une fois encore que le texte en cyrillique n'est que le fidèle décalque du texte polonais : ici deux termes seulement sont différents à savoir, *vědže*, qui rend *wszakże* et *Vostočnoe*, qui traduit *Origentalney*) [1] :

А протожъ ку показаню правды собралемъ тые артикулы тымъ порядкомъ: церемонiи Восточное церкви по-Руску, а Рымское по-Полску написалемъ, для вѣдомости доскональшое обоей сторонѣ. А вѣдже чого хто не дочытается въ Рускомъ, того довѣдается въ Полскомъ писаню, въ чомъ ся згажаютъ и въ чомъ отъ себе розни суть и за якими опинiами.

A przetoż ku pokazaniu prawdy zebrałem te artykuły tym porzadkiem : ceremonie Origentalney cerkwie po-Rusku, a Rzymskiey po-Polsku napisałem, dla wiadomości doskonalszey oboiey stronie. A wszakże czego kto nie doczyta się w Ruskim, tego dowiesię w Polskim pisaniu, w czym się zgadzaią, y w czym od siebie rożni są, y za iakiemi opiniami ?

[1] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, col. 171-172 (texte ruthène) et col. 174 (texte polonais).

A cet ouvrage, les orthodoxes répondirent une fois de plus en se servant uniquement du polonais : ce fut l' *Ἀντιγραφή albo odpowiedź* de Meletios Smotrickij (Vilna, 1608). Après 1620, à partir du moment où la hiérarchie non-uniate sera reconstituée, la polémique se fera plus ardente, et c'est, à de rares exceptions près, le polonais qui servira seul d'organe aux champions de l'Union comme à ceux de l'orthodoxie.

On ne saurait interpréter ce recours au polonais comme un moyen de répondre plus directement aux théologiens polonais qui avaient entamé la lutte et soutenaient les uniates : il s'agit d'une façon plus générale d'atteindre les Ruthènes qui lisent. Deux préfaces nous le disent clairement.

La première est tirée de ce *Θρῆνος, to jest Lament...* paru à Vilna en 1610, et dont le titre donnerait à croire qu'il fut écrit d'abord en grec, puis qu'il fut traduit en slavon, et enfin retraduit en polonais : *Θρῆνος, to jest Lament iedyney ś. Powszechney Apostolskiey Wschodniey Cerkwie, z obiaśnieniem Dogmat Wiary. Pierwey z Graeckiego na Słowieński, a teraz z Słowieńskiego na Polski przełożony przez Theophila Orthologa, teyże świętey Wschodniey Cerkwie Syna, w Wilnie, R. P. 1610.*

Mais ceci n'est qu'une fiction. Le nom grec Théophile Orthologos dissimule la personne de Meletios Smotrickij : il n'y a eu ni texte grec, ni texte slavon à la base du texte polonais. Et la raison pour laquelle le seul polonais a été choisi est révélé par la dédicace de l'ouvrage à Michel Korybut : « Très humble et très indigne serviteur de l'Église de Dieu, j'ai traduit ce livre en langue polonaise *pour que la compréhension en fût plus aisée à tous*, et j'ai eu la pensée de le dédier à Votre Grâce, comme à un fils véritable et fidèle de cette sainte Église d'Orient et à l'un de ses plus puissants appuis en ces temps lamentables » [1].

La même justification à l'emploi du polonais est fournie en 1617 par l'archimandrite uni, Léon Krevza, dans la préface de son *Obrona jedności cerkiewney*, où l'on peut lire : « Cet ouvrage paraît tout d'abord en polonais, *sur la demande de ceux qui appartiennent à notre rite ruthène.* Il paraîtra ensuite également en « ruthène », dans une édition où nous donnerons en slavon, comme elles sont dans nos Livres saints, les citations que nous avons données ici en polonais, afin que le lecteur ami de la vérité puisse apprécier non seule-

[1] « którą to książkę ia namnieyszy i niegodny Cerkwie Bożey sługa, dla snadnieyszego wszech ludzi poięcia na Polski ięzyk przełożywszy, umyśliłem ia W. X. M. iako prawdziwemu y wiernemu tey Cerkwie świętey wschodniey synowi, y nie mnieyszemu w te opłakane czasy o ney filarowi przypisać » (p. 9).

ment le sens, mais aussi la majesté et la vigueur des mots slavons »[1]. Excuse diplomatique encore. La preuve en est que l'édition « ruthène » promise qui devait enchâsser les citations slavonnes ne parut jamais.

Il n'est pas moins notable aussi que Meletios Smotrickij, qui consacra tant d'efforts à élaborer sa *Grammaire slavonne*, ne s'est jamais servi que du polonais dans les nombreux et pesants ouvrages de polémique où il a défendu la cause de l'orthodoxie, puis celle de l'Union. Les évêques uniates Hypace Potěj et Josaphat Kuncevič se montrèrent beaucoup plus fidèles à la tradition slavonne que les orthodoxes Cassien Sakovič, Silvestre Kosov et même que le métropolite Pierre Mohila.

Si, dépassant l'étude de la forme, nous avions à aborder celle des idées exprimées dans cette littérature polémique, nous verrions que l'Occident fournit aussi aux orthodoxes, par l'intermédiaire de la Pologne, la plupart de leurs arguments. Contre les catholiques, Stéphane Zizanij, Meletios Smotrickij utilisent les thèses que leur soufflent les protestants. Contre les protestants et les ariens, les répliques sont fournies par les catholiques. Ainsi, un petit traité contre les réformés intitulé *O obrazech, o krestě...*, de 1602 [2], est en bonne partie une compilation d'ouvrages catholiques. Des passages entiers sont même littéralement traduits du livre de Wujek, *O bóstwie Syna Bożego* [3]. Dans un second travail antiprotestant, *O presvjatěj Trojcy* [4], on retrouve des emprunts à Wujek, et des renvois aux deux ouvrages de Skarga : *Żywoty Świętych* et *O jedności Kościoła Bożego* [5].

L'exemple le plus typique est peut-être celui de Jean Višenskij, l'un des adversaires les plus intransigeants de l'Église d'Occident. Moine à l'Athos, il revient exprès en pays ruthène pour contrebattre les tentatives d'union. Il attaque de front l'œuvre des Jésuites, prêche l'humble ignorance qui rapproche de Dieu contre les subtilités de la dialectique et de la rhétorique, condamne le théâtre sco-

[1] « Ta rzecz wychodzi wprzod po Polsku, dla tego, że ciż, ktorzy są naszego Ruskiego nabożeństwa, tego potrzebowali, wynidzie potym y po Rusku, gdzie mieysca, ktoreśmy tu kładli po Polsku, położymy, iako w samych księgach są, po Słowieńsku, żeby prawdę miłuiący czytelnik uważał nie tylko wykład ale poważność y rzetelność Słowieńskich słow » (réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 163).

[2] Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*. 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 59-123.

[3] S. Golubev, préface du tome de l'*Archiv* cité, p. 4.

[4] Réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VIII, fasc. 1, pp. 124-179.

[5] E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 171.

laire, proclame l'amour particulier de Dieu pour la langue slavonne. Bref il est le champion dont Ivan Franko a dit en vers et en prose le courage têtu [1].

Pourtant V. Peretc a montré combien peu l'œuvre de Višenskij est originale, combien elle est imprégnée de sève polonaise. S'attachant en particulier au *Kratkoslovnyj otvět Theodula*, réplique au livre de Skarga sur l'unité de l'Église, V. Peretc prouve, par des rapprochements de textes décisifs, que la manière dont sont abordés les thèmes essentiels de l'ouvrage (critique du luxe et de la licence, plaidoyer pour la liberté et la fraternité) est empruntée à des ouvrages polonais contemporains qui ont pour auteurs Rej, Czechowicz, Wujek, Skarga lui-même et d'autres encore. Là même où Jean Višenskij paraît le plus original, alors qu'il rejette la science scolastique dont la nouveauté avait tant de succès, il ne fait que reprendre les arguments du ministre Krainskij, ou le pamphlet intitulé *Equitis Poloni in Iesuitas actio prima* (1590). Sa période nombreuse et touffue transpose, elle aussi, la phrase polonaise de cette époque [2].

Il n'est pas jusqu'aux thèses doctrinales des théologiens orthodoxes qui ne subirent l'influence des démonstrations catholiques : l'épiclèse, le purgatoire, l'Immaculée Conception même se trouvent exposés par des orthodoxes avec l'interprétation qui en est donnée en Occident [3]. Nous ne nous étonnons pas que Laurent Zizanij et Cyrille Trankvillion aient été accusés de latinisme par leurs compatriotes [4], et moins encore que tous les écrits de cette pléiade de brillants défenseurs de l'orthodoxie aient été mis à l'index à Moscou, et brûlés par ordre du patriarche Joachim en 1690 [5].

[1] I. Franko, *Ivan Vyšens'kyj i jeho tvory*, Léopol, 1895.

[2] V. Peretc, « Ivan Višenskij i pol'skaja literatura XVI v. », dans les *Issledovanija i materijaly po istorii starinnoj ukrainskoj literatury*, pp. 15-49.

[3] P. Gagarin, *L'Église russe et l'Immaculée Conception*, Paris, 1876 ; A. Malvy et Viller, *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila*, Rome-Paris, 1927.

[4] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 415.

[5] Après que Medvědev, l'élève de Siméon Polockij, eût été exécuté pour s'être laissé égarer « par les livres novateurs de Kiev », *Kievskimi novotvornymi knigami*, dit la sentence.

Le patriarche de Jérusalem avait contribué à donner l'éveil à Moscou, en écrivant, en 1686, au tsar : « Il y a à présent, dans la contrée que l'on appelle le pays cosaque, des hommes dont l'éducation s'est faite à Rome et en Pologne auprès des Latins. Devenus archimandrites et higoumènes, ils enseignent d'inutiles subtilités dans les monastères... Or, l'enseignement orthodoxe suffit au salut, et il ne convient pas que les fidèles se laissent entraîner par la philosophie et ses vaines séductions ».

... нынѣ въ той странѣ, глаголемой казацкая земля, суть нѣцїи, иже въ Римѣ и Польшѣ отъ латиновъ научени, и бяху архимандрити и игумени, и прочитаютъ неподобныя мудрованїя въ монастырехъ... довольна бо есть православная

*
* *

P. Žiteckij, après avoir constaté que, dans les pays ruthènes, « le polonais pénétra, pour ainsi dire, dans le sanctuaire même de la littérature ecclésiastique », donne cette explication un peu confuse : « C'est qu'il s'agissait pour l'orthodoxie de se dégager de l'influence polonaise, et elle ne pouvait répandre largement sa doctrine qu'en recourant au polonais » [1]. Sans doute, comme la plupart des Russes, P. Žiteckij identifie polonisme et catholicisme. Or ici, précisément, il importe de distinguer. C'est à la pression catholique que les orthodoxes ruthènes finirent par échapper, à la suite d'un demi-siècle d'efforts. Mais jamais ils n'eurent dessein de combattre en même temps le rayonnement de la civilisation polonaise. Bien au contraire, c'est en adoptant cette civilisation, et tout d'abord la langue qui en était le véhicule, que les Ruthènes se sont trouvés pourvus enfin d'armes égales à celles de leurs voisins catholiques. Le seul exposé des faits linguistiques nous permet d'entrevoir cette vérité qu'un aperçu plus large sur l'histoire de la civilisation de ce temps va nous permettre d'établir plus sûrement encore.

B. LA LITTÉRATURE LAÏQUE.

Les pays ruthènes n'ont pour ainsi dire pas de littérature laïque au xvie et au xviie siècle. Le fait est remarquable : le mouvement de la Renaissance et de l'humanisme accompagne si habituellement celui de la Réforme religieuse qu'on n'imagine guère l'un sans l'autre. Or, à en juger d'après les apparences, les pays ruthènes auraient fait un large accueil aux idées de la Réforme, alors qu'ils auraient été rebelles à la culture des belles-lettres. Les écrivains sont presque tous des gens d'Église : pas de Bielski, de Kochanowski, de Gornicki parmi eux. Les œuvres sont de caractère religieux, à de rares exceptions près : on chercherait en vain des sonnets, des odes, des thrènes, des satires, des tragédies, des entretiens philosophiques, des traités pédagogiques, des écrits politiques, genres nouveaux fort séduisants, dont la Pologne toute voisine pouvait cependant offrir de brillants modèles.

La clé du mystère n'est pas longue à découvrir : les pays ruthènes

вѣра ко спасенію, и не подобаетъ вѣрнымъ прельщатися чрезъ философію и суетную прелесть » (cité par Pekarskij, *Nauka i literatura v Rossii pri Petrě Velikom*, St-Pétersbourg, 1862, tome I, p. 2).

[1] *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 44.

ne se donnent pas de littérature laïque propre parce qu'ils adoptent la littérature polonaise. Plusieurs écrivains de talent naissent en terre ruthène qui écrivent uniquement en polonais. Tel Orzechowski, chanoine de Peremyšl', né d'un petit noble polonais et de la fille d'un pope, qui aimait se dire « gente Ruthenus, natione Polonus » [1]. Tel Herburt, professeur, puis Jésuite, qui, originaire de la région de Léopol, rappelle volontiers dans ses œuvres des proverbes de chez lui. Rej, Szarzyński, Wereszczyński, Szczerbicz, Birkowski, Okolski, Piasecki, Szymonowicz, les deux Zimorowicz, Jozefowicz sont nés également dans les pays ruthènes, et ils écrivent tous en polonais [2]. La Galicie, si riche et si pittoresque, avait de quoi inspirer les poètes, et de fait elle exerce un charme sur quelques-uns d'entre eux, mais c'est en latin ou en polonais que s'exprime leur admiration. Ainsi, en 1584, Sébastien Klonowic décrivait longuement la Ruthénie Rouge dans son poème latin intitulé *Roxolania.* Ainsi, Siméon Zimorowicz retraçait, dans ses agréables *Sielanki nowe ruskie*, publiées par son père en 1663, la vie que l'on menait au pays de Léopol à l'époque des guerres de Chmel'nickij [3].

Il y eut cependant quelques œuvres en vers ou en prose écrites par des Ruthènes en cette langue mêlée dont nous avons déjà eu l'occasion de voir bien des exemples. Aucune de ces œuvres ne possède une véritable valeur littéraire, et toutes traduisent une influence prépondérante des modèles polonais. Nous les passerons rapidement en revue : ce sera une dernière occasion de constater combien les pays ruthènes rompaient avec la tradition byzantine pour entrer dans la zone d'influence du proche Occident.

Les manuscrits anonymes qui nous transmettent des légendes ou des récits populaires de cette époque sont tous influencés fortement par les traditions de l'Europe de l'Ouest. Il leur arrive même de conserver des détails que seul un catholique pouvait comprendre [4]. Leur langue est riche en traits empruntés à l'ukrainien ou au blanc-russe populaires, mais elle reflète aussi des traits du polonais, alors même que l'original qu'elles interprètent est tchèque [5]. On ren-

Son vocabulaire se ressent de son origine. On y trouve des formes comme *sorom*, *hruby*, *hultaj*, *bohater*.

[2] J. Pervol'f, *Slavjane*, III, pp. 138-145.

[3] Siméon Zimorowicz avait commencé par écrire un poème polonais : *Roxolanki to jest Ruskie panny* (composé en 1629, publié en 1654). Mais ici le pays ruthène n'intervient-il que pour donner une atmosphère assez vague : l'idylle.

[4] Bibliographie du sujet dans : A. Veselovskij, *Iz istorii romana i pověsti*. St-Pétersbourg, 1888 ; E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 47-66 ; M. Hruševs'kyj, *Istorija ukrajins'koji literatury*, tome IV, fasc. 1, p. 101, note 1,

[5] I. Pervol'f, *Slavjane*, III, p. 224, note 5.

contre parfois des transcriptions littérales du polonais, comme, par exemple, le bref passage ci-dessous emprunté à une version du *Roman d'Attila* [1] :

A tak wedle przerzeczonego rachunku ktore się do prawdy więcej stosuje, gdy Atylę królem obrano, wtenczas mu było siedmdziesiąt lat i dwie. Stąd sie tedy znaczy, iż on w ten czas, gdy Węgrowie s tatarskiej ziemie wyszli, pięćdziesiąt lat miał i dwe. Co wszystko, jeśli w jednę liczbę złożysz pokaże się, że Atyla był żyw lat sto dwadzieścia i cztery.

(D'après l'édition d'*Atila*, Cracovie, 1574).

А такъ ведле прперечоного рахунку которое ся до правды болшей стосуе, коли Атылю королемъ обрано, в тотъчасъ му было семдесять лѣтъ и двѣ. Оттуль ся теди значитъ, ижъ онъ въ тотъ часъ, коли угрове с татарское земли вышли, пятьдесять мѣлъ лѣтъ и двѣ, што все, если в одну личбу зложишъ, покажеться же Атыла былъ живъ лѣтъ сто двадцать и чотыры [2].

Les chroniques composées dans les pays ruthènes à partir de la fin du xve siècle sont célèbres : elles portent le nom de *Chroniques lituaniennes*, parce que la plupart rappellent la vie des contrées comprises dans les limites du Grand Duché, et qu'elles sont animées d'un ardent patriotisme lituanien. Ces récits historiques nous sont parvenus par des manuscrits nombreux dont le plus ancien est de 1482, alors que les plus récents ont été copiés au xviiie siècle. Dès la moitié du xvie siècle la langue accuse de fortes influences polonaises [3]. On constate même ces influences dans la fameuse *Chronique de Bychovec*, où la noblesse lituanienne, dans sa prétention de remonter à Palémon « prince romain », s'oppose orgueilleusement à la szlachta polonaise [4].

A partir du moment où les Polonais impriment à leur tour des chroniques, les Ruthènes de Lituanie ne composent plus de grandes œuvres. Ils adaptent par contre ou transcrivent des ouvrages polonais. La *Kronika wszytkiego świata* de Martin Bielski est traduite à plusieurs reprises, en partie ou en totalité [5]. L'une d'elles, qui prétend avoir été faite « en langue ruthène » (*dialektom ruskim est zložona*), est à peu de chose près une transcription ; le fragment suivant en fait foi :

[1] Ce texte, conservé en manuscrit, à Poznan' a été publié par A. Veselovskij, dans l'ouvrage *Iz istorii romana i pověsti* (St-Pétersbourg, 1888) et étudié par A. Brückner, dans l'*Archiv fur slav. Philologie*, IX, p. 345.

[2] Cité par I. Pervol'f, *Slavjane*, tome III, p. 225, note 1.

[3] E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 95.

[4] *Polnoe sobranie russkich lětopisej*, tome XVII, pp. 473-572 ; E. Karskij, *op. cit.*, pp. 102-102.

[5] E. Karskij, *Bělorusy*, III, 2e partie, pp. 83-84.

... *Gdy był sędzią nad Żydy Labdon albo Habdon syn Hellel, roku iego roskazowania trzeciego, były wielkie walki Troianow z Greki, o ktorych wiele Poetow y Historykow roznie pisało, przyczyny rozmaite dawaiąc, między imi też tha iedna była...* (f. 53 verso de la Chronique de 1564).

Кгды был судею над жиды Авдон сын Елеехо, року его росказованя третего, были войны великие троян з кгреки о которых много поетов и историков много писало, причины розмаитыи даваючи межи ими теж тая одна была...
(f. 77 verso [1])

La *Kronika Polska* du même auteur est utilisée dans des conditions identiques, et l'on découvrirait sans peine des rapprochements établissant la servilité des adaptations [2]. Une étude parallèle pourrait être faite à propos de la *Kronika Polska, Litewska, Żmódzka i wszystkiey Rusi* de Matthieu Stryjkowski [3].

Les pays ruthènes avaient été un long temps sans connaître les représentations dramatiques : les modèles, cette fois encore, viennent de l'Ouest, par l'intermédiaire de la Pologne.

Les premières pièces ruthènes furent écrites pour les écoles de la confrérie orthodoxe de Léopol. Elles remontent aux dernières années du XVIe siècle, mais nous ne les avons pas gardées. Leur existence nous est révélée par une plainte de Jean Višenskij, lequel reproche aux Léopolitains d'avoir pour principal souci de « monter des comédies et de les jouer » [4]. Quelques œuvres plus tardives ont été conservées, et elles témoignent toutes de l'influence prépondérante exercée par la Pologne. Une seule exception : un récitatif sur le thème de la Passion par André Skul'skij qui avait été inspiré par un vieux Χριστὸς πάσχων byzantin [5]. Partout ailleurs, l'action des

[1] *Ibid.*, p. 87. Le manuscrit ruthène étudié appartient à la Bibliothèque Publique de Léningrad (F. IV, nº 688).

[2] Le rapprochement a été fait à propos du manuscrit F. IV, nº 152, de la Bibliothèque Publique de Léningrad, par E. Karskij, *op. cit.*, pp. 89-90.

[3] Rapprochement opéré à propos du manuscrit F. IV, nº 668 de la Bibliothèque Publique de Léningrad, par E. Karskij, *op. cit.*, pp. 90-93.

[4] V. Rezanov, *Drama ukrajins'ka*, tome I, Kiev, 1926, p. 13. Ont paru de ce travail les tomes I (1926), III (1926), IV (1927), V (1928), VI (1929). Voir aussi du même auteur : *Škol'nyja dějstvija XVII-XVIII vv. i teatr iezuitov*, Moscou, 1910.

[5] Вѣршѣ з' трагодіи «Христосъ пасхонъ» Григорія Богослова, першіи въ святый Великій Пятокъ при Положенню Плащенницѣ до гробу, другіе на пресвѣтлый день Воскресенія Господа нашего Ісуса Христа, Léopol, 1630. — Réimprimés par V. Ščurat, « *Christos paschon* », *l'vivs'ki viršovani pryvit Iv. Frankovi* (Léopol, 1916, pp. 137 et suiv.) dans les *Zapysky Naukovoho tovarystva imeny Ševčenka* (tomes CXVII et CXVIII), ainsi que par V. Rezanov, *Drama ukrajins'ka*, tome I, pp. 73-90. La tragédie byzantine date du XIe ou du XIIe siècle. Elle a été réimprimée par Migne, *Patrologia Graeca*, tome XXXVIII, Paris, 1862, pp. 134-333.

V. Rezanov découvre encore une influence de cette pièce byzantine sur une

modèles polonais s'observe dans le choix du thème et la manière de l'interpréter. Ainsi, Noël, le temps de la Passion, la fête de Pâques deviennent l'occasion de piécettes édifiantes ou de courts mystères dont le théâtre populaire polonais et le théâtre des Jésuites fournissent les modèles [1]. Pamva Berynda ouvre la série en 1616 en composant ses vers sur la *Naissance du Sauveur* [2]. Les *Vies des Saints* de Skarga sont mises à profit une fois de plus, par exemple dans un *Alexis*, qui fut représenté à Kiev, en 1674, en l'honneur du tsar Alexis Michajlovič [3]. Dans une *Passion*, qui remonte à l'époque de Chmel'nickij [4], tout rappelle le drame scolaire des Collèges de la Compagnie : dessins rigoureux des scènes qui s'encadrent entre un prologue et un épilogue ; apparition en finale d'un personnage symbolique : la Lamentation (*Plač*), qui correspond au *Lament* ou au *Plankt* des pièces des Jésuites ; entrée en scène des divinités païennes : Erynnis, Alecto, Tysiphone et Mégère [5]. Il est vraisemblable qu'au Collège fondé à Kiev par Mohila, les élèves représentaient, vers 1640, des pièces en latin et en polonais [6]. Ailleurs, dans les compositions rédigées en slavo-ruthène, le polonais affleure parfois d'une façon si constante que l'on serait en droit, une fois de plus, de parler de simple transcription : ainsi, dans un *Dialogus de Passione Christi* [7] en caractères cyrilliques, le prologue en polonais a beau annoncer : *A to wszystko ruskim dialektem stanie* ;

pièce de Joannice Volkovič : *Rozmyšljanje o mucě Christa Sprasitelja našego, pritym veselaja radost' z triumfalnogo jego Voskresenija*, Léopol, 1631. Réimprimé, avec une préface, par M. Voznjak : « Dijalog Joannikija Volkovyča z 1631 r. », dans les *Zapysky Naukovoho tovarystva imeny Ševčenka* (tome CXXIX, 1920, pp. 33 et suiv.) et par V. Rezanov, *Drama ukrajins'ka*, tome I, pp. 93-127. Mais il reconnaît (*ibid.*, pp. 24-25), avec M. Voznjak que Volkovič s'est inspiré également de modèles polonais, et en particulier de la *Cień pogrzebu P. Jezusowego* de Bartoszewski qui est de 1630.

[1] St. Windakiewicz, *Teatr ludowy w dawnej Polsce*, Cracovie, 1902. Voir en particulier la deuxième partie qui porte sur les mystères de Noël et de l'Épiphanie.

[2] *Na Roždestvo Gospoda Boga i Spasitelja našego IS. CHA, věršě dlja utěchi pravoslavnym christianom.* Réimprimé par V. Rezanov, *Drama ukrajins'ka*, tome I, pp. 57-70.

[3] Réimprimé par V. Rezanov, *Drama ukrajins'ka*, tome V, pp. 123-188 ; voir aussi *ibid.*, pp. 12-13.

[4] *Djstvie na strasti Christovy spisanoe* ; publié par V. Rezanov, *op. cit.*, tome III, pp. 65-108. Cette pièce ne nous a été conservée que dans un recueil de 1707.

[5] V. Rezanov, *op. cit.*, III, pp. 68-70.

[6] V. Rezanov, *op. cit.*, III, p. 3.

[7] Réimprimé par I. Franko dans la *Kievskaja starina* (1891, avril, pp. 137-154) et par V. Rezanov, *Drama ukrajins'ka*, tome I, pp. 185-200. Conservé dans une copie de 1670, mais supposé plus ancien.

au cours des cinq scènes qui suivent la langue est si abondante en polonismes qu'Ivan Franko a pu en dire : « Il semble que l'auteur écrive en polonais, à tout le moins qu'il ait sous les yeux un ou plusieurs modèles polonais, auxquels il emprunte parfois des vers entiers [1].

Parmi les ouvrages laïques en prose, les panégyriques occupent une place d'une importance particulière. On désignait de ce nom des éloges de personnages en vue, et aussi toutes sortes de compliments adressés à des hôtes, à des supérieurs ou à des protecteurs, en mille occasions. Le genre du panégyrique avait connu un vif succès en Pologne, tant à l'Académie de Cracovie, qui mettait chaque année au concours de ces morceaux d'éloquence [2], que dans les collèges de Jésuites où les moindres visites se trouvaient soulignées par une déclamation de circonstance. Krasicki, dans sa *Monachomachia*, se moquera un siècle plus tard de cette manie persistante.

Des pays polonais, la coutume des panégyriques passe aux pays ruthènes. Le slavon-ruthène sert à leur confection, mais plus souvent encore le polonais et le latin. Les panégyriques écrits en caractères cyrilliques sont naturellement les plus anciens : ainsi, celui qui fut prononcé en 1591 devant le métropolite Michel Rahoza, au nom de la confrérie de Léopol [3], ou encore celui qui fut adressé à l'archimandrite Élisée Pleteneckij [4]. Puis apparaissent des textes latins : tel, le *Sol post occasum oriens, ad spectandum oratione propositus...*, prononcé à Kiev en 1640 [5], ou le *Tentoria venienti Kioviam... illustrissimo... Kisiel*, prononcé à Kiev en 1646 [6]. Enfin, les orthodoxes usent du polonais, alors même qu'ils célèbrent des personnages ecclésiastiques. Nous citerons par exemple, l'éloge de Joannice Galjatovskij (1585), et celui de Clément Tryzna, recteur du monastère du Saint Esprit à Vilna, qui, tous deux, ont pour auteur un certain Pilippe Ivanovič. Étienne Javorskij se fit une spécialité de ce genre de compositions pour lesquelles il utilisait d'ordinaire le latin ou le polonais : la plupart de ses écrits sont perdus, ou ne peuvent pas être identifiés avec une certitude suffisante, mais on a gardé de lui un texte important en polonais, l'éloge du métropolite Varlaam

[1] Cité par V. Rezanov, *op. cit.*, I, p. 51.

[2] Łukaszewicz, *Historya szkół*, I, p. 207.

[3] S. Golubev, *Panegirik podnesennyj v 1591 godu L'vovskim bratstvom mitropolitu Michailu Ragozě.*

[4] S. Golubev, « Panegirik kievopečerskomu archimandritu Eliseju Pleteneckomu 1618 goda », *Trudy Kievskoj duchovnoj akademii*, 1906, nº 6, pp. 296-350.

[5] Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 527.

[6] *Ibid.*, p. 529.

intitulé : *Pełnia neubywaiącey chwały w herbowym xiężyciu*, qui fut prononcé en 1691 et imprimé à Kiev [1].

L'hostilité des Cosaques contre la Pologne ne les empêche pas d'apprécier les panégyriques polonais. C'est en polonais qu'Orlik, l'écrivain de l'armée Zaporogue, salue Mazepa ; c'est en polonais que son *Alcides rossyjski tryumfalnym laurem ukoronowany* célèbre, en 1696, la victoire des Russes et des Cosaques sur les Turcs.

La coutume des compliments devait passer dans la Russie de Moscou, s'y prolonger pendant tout le XVIIIe siècle sous la forme des *slova pochval'nye* [2]. Les panégyriques en polonais, eux-mêmes, n'y furent pas inconnus : telle la *Sława heroicznych dzieł I. W. Pana B. P. Szeremety*, composée en 1698 par Pierre Terleckij [3] ; tel l'éloge dont fut régalé Pierre le Grand victorieux à son retour de Narva, en 1709 [4].

Le genre du panégyrique trouve une application particulière grâce à Joannice Galjatovskij qui l'utilise dans son ouvrage d'édification. Cet écrivain imagine de présenter sous la forme d'un discours d'apparat les louanges de la Mère de Dieu en établissant, à l'aide des figures oratoires classiques, que la Vierge possédait en elle la perfection des sept arts libéraux. Après quoi, il parachève son œuvre au moyen de divers exercices poétiques de haute école : deux énigmes, un anagramme, un rolindromon, un logogriphe, un chronosticon et un acrostiche... [5].

Les rhétoriques qui furent dictées dans les écoles orthodoxes, puis à l'Académie de Kiev, ne diffèrent en rien des cours du même genre que les Jésuites professaient dans leurs collèges. L'art de l'éloquence y est ramené, à peu de chose près, à une série de recettes pratiques destinées à faciliter aux novices la rédaction des panégyriques : elles contiennent le protocole des titres à donner aux divers personnages que l'on salue et offrent de commodes lexiques où, sous la rubrique d'un nom commun, sont enregistrées les métaphores et les allusions mythologiques ou historiques les plus usuelles. La plupart de ces rhétoriques sont en latin ; ainsi, l'une des plus célèbres : *le Penarium Tullianae eloquentiae, ad usus politicos*

1 Maksimovič, *Sobranie sočinenij*, III, pp. 709-712.

2 De 1682, nous avons un premier *pozdravlenie* adressé en polonais à la tsarevna Sophie Alekseevna (I. Šljapkin, *Sv. Dimitriij Rostovskij*, p. 66, note 2).

3 *Izdanija Obščestva ljubitelej drevnej pis'mennosti*, n° VII.

4 Pekarskij, *Nauka i literatura v Rossii pri Petrě Velikom*, Saint-Pétersbourg 1862, I.

5 *Skarb pochwały z każdey nauki wyzwoloney do skarbnicy Najświętszey Bogarodzicy Ieleckiey*, od archimandryty Czernihowskiego i Ieleckiego Ioanniciusza Galatowskiego, R. P. 1676, w typographiey Nowogrodzkiey.

Roxolaneae juventuti in collegio Kijovo-Mohilana a R. Patre et Professore rhetorices J. Krokowsky accommodatum, qui est de 1683[1]. Les Ruthènes n'essaieront de se dégager de l'emprise de cette rhétorique formaliste qu'au XVIIIe siècle, sous l'effet des protestations d'un Théophane Prokopovič, et plus encore, sous l'effet des œuvres classiques composées en France et connues enfin sans intermédiaire.

Il est une série d'œuvres qui pourtant traduisent mieux encore l'action des lettres polonaises sur les essais de littérature ruthène : ce sont les œuvres en vers. Les pays ruthènes ne possédaient aucune tradition de poésie littéraire. Il n'existait pas de poèmes slavons anciens et personne ne s'était jamais soucié d'observer la façon dont le peuple utilisait pour ses chansons les qualités mélodiques de la langue. Au XVIe siècle, au moment où les Ruthènes apprennent qu'il existe un art de la poésie, quelques-uns d'entre eux essayent d'en pénétrer les secrets, mais, au lieu d'observer la poésie populaire, ils croient pouvoir demander la recette du rythme, qui à la Grèce, qui à la Pologne. Les plus mal avisés découvrent dans les traités grammaticaux byzantins les règles de la prosodie du slavon. De même que le grec opposait *ο* (*ŏ*) à *ω* (*ō*), *ε* (*ĕ*) à *η* (*ē*), ils imaginent que les doubles graphies du slavon *i* et *ω*, *e* et и, traduisent des différences de longueurs. Partis de cette fausse déduction, ils édifient une prosodie qui ne correspondait à aucune réalité. Laurent Zizanij dans sa *Grammatika slovenska*, parue à Vilna en 1596, puis Meletios Smotrickij dans son *Grammatiki slovenskija pravil'noe Syntagma*, imprimé à Evje en 1619, exposent ainsi que le slavon avait des voyelles brèves ou longues par nature, et d'autres indifférentes dont la position déterminait la longueur. Laurent Zizanij aboutit au tableau suivant des voyelles et diphtongues :

longues : и, ѣ, ω, а
brèves : ε, о, у
indifférentes (*dvoevremennyja*) : а, ı, ѧ, ѵ
diphtongues : ȣ, ы, ю, ıа.

Meletios Smotrickij donne un tableau analogue, mais il est plus réservé sur l'emploi qui pourrait en être fait dans la poésie. Son classement est réservé « aux habiles » (*dlja iskusnych mužej*), car les Slaves, dit-il, n'ont pas mis en usage cette prosodie. Il n'en reste pas moins que, dans son étude des consonnes, il parle comme d'une

[1] Voir sur la question : N. Petrov, *Kievskaja akademija vo vtoroj polovinĕ XVII v.*, Kiev, 1885, pp. 139-145 ; I. Čistovič, *Feofan Prokopovič i ego vremja*, Saint-Pétersbourg, 1868, pp. 5, 11-14; A. Jabłonowski, *Akademia kijowska Mohilańska*, Cracovie 1900, p. 175.

chose admise, des syllabes brèves par nature [1] et qu'il essaye d'édifier sur cette prosodie le système d'accentuation du slavon.

Les quelques essais qui furent tentés pour réaliser des vers slavons à la manière grecque s'avérèrent peu brillants [2].

Au reste, avant même que se fût précisée cette prosodie extérieurement imitée du grec, des tentatives avaient eu lieu pour composer des vers suivant une autre technique aussi étrangère au génie de la langue. La première pièce de poésie slavo-ruthène que nous possédions date de 1581 ; elle se trouve en tête de la Bible d'Ostrog et a pour auteur Gerasim Smotrickij, le père du grammairien. Cette fois, c'est le procédé prosodique du polonais qui s'est trouvé copié : l'écrivain, comme si sa langue avait un accent fixe, ne tient pas compte des effets toniques : il ne se préoccupe que du nombre des syllabes et de la rime. Ainsi naissent les *věršě* à la polonaise, à côté des *stichi* à la grecque. La fixité du nombre des syllabes et le retour de la rime donnaient, il est vrai, l'illusion d'un rythme qu'on aurait cherché vainement dans des hexamètres construits sur l'observation de longueurs inexistantes. Ceci permet de comprendre comment cette technique erronée put se maintenir plus d'un siècle. Elle n'était guère solide pourtant, et elle s'effondra tout d'un coup lorsque Trediakovskij, ayant retrouvé enfin le rythme des chansons populaires, présenta en 1735 la théorie du vers tonique russe dans son *Novyj i kratkij sposob k složeniju rossijskich stichov*.

Pendant plus d'un siècle, on enseigna donc dans les écoles orthodoxes des pays ruthènes la fausse formule d'un vers « slavon » de même type que le vers polonais. Toutes les *Poétiques* sont concordantes sur ce point. Nous nous bornerons à citer un exemple qui, pour être un peu tardif, présente le double intérêt d'être inédit et particulièrement caractéristique. C'est celui d'une *Poétique* manuscrite conservée à la Bibliothèque Krasiński de Varsovie, laquelle fut dictée aux élèves de l'Académie de Kiev en 1731, quatre ans seulement avant la précieuse réforme de Trediakovskij [3].

[1] Il distingue parmi les consonnes certaines qu'il appelle *obojaščajuščaja* ; ce sont б, в, г, д, к, п, с, т, х, ц. Il les définit ainsi : Сице реченна, яко вмѣрѣ стїхотворнаго художества таемым предкражена, предидущъ слогъ естествомъ кратокъ обоящаютъ : сирѣчъ общъ творят (p. 17).

[2] Zasadkevič, *Meletij Smotrickij kak filolog*, pp. 95-97.

V. Peretc a montré qu'au début du XVIII[e] siècle encore, à l'époque de Pierre, on composait des vers suivant le système de Smotrickij. V. Peretc, *Zamětki i materijaly dlja istorii pěsni v Rossii*, Saint-Pétersbourg, 1901, pp. 2-7.

[3] *Vis poeseos per tres idiomatum gradus sub almis illustrissimi Raphaelis auspiciis ducens humanistas neovates Kiewomohylanes aggredientes arduum Musa Sophiae Parnassum... proposita, pro communi poetarum usu per R. P. Profeso-*

Le *carmen sclavonicum* s'y trouve, comme d'ordinaire, rapproché du *carmen polonicum*, et opposé au *carmen latinum :*

« *Poesis sclavonica et polonica differunt a latina : 1° per idioma divisum* ; *2° non considerat quantitatem sicut latina sint ne syllabae vel longae vel breves et quomodo orinde sunt ponendae, nisi solum indigent numero syllabarum* ; 3° *in omni carmine sclavonico et polonico spectatur finis seu terminatio, quae quidem cum alterius carminis fine et terminatione convenire debet ut integra eadem sit syllaba... quod non servatur in latino carmine* » (f. 91).

Les Ruthènes qui fabriquèrent des vers d'après le procédé polonais furent nombreux : c'est par milliers que l'on pourrait compter les pages où s'alignèrent leurs rimes. Il faut se contenter de présenter un aperçu des genres auxquels cette poésie artificielle fut appliquée ; car les œuvres en elles-mêmes sont médiocres et ne méritent pas qu'on les étudie isolément.

Les premiers vers syllabiques sont écrits pour commenter les blasons qui témoignaient au début d'un livre de la bienveillance d'un Mécène [1]. Quatrains ou sixtains ne sont remarquables ni par l'inspiration, ni par le style. A partir de 1630, environ, ils cèderont la place à des dédicaces en prose.

La versification nouvelle sert, de bonne heure aussi aux pédagogues. André Rymša compose en 1581 une Chronologie rimée qui est publiée sur deux pages in-folio [2]. La Grammaire de Laurent Zizanij s'ouvre par quelques vers didactiques dont voici un échantillon :

Грамматика писма всѣхъ научаетъ,
Четырма частьми латве уразумляетъ,
Орѳографіею и Просодіею,
Синтаксисомъ и Этимологіею [3].

remque poeseos P. Hieronimus Mitkiewiez demonstrata, anno quo luxit Raphael candore virorum Kijoviae, cujus fama perennis erit (1731). Manuscrit de la Bibliothèque Krasiński n° 3409 ; catalogue Pułaski, n° 430.

[1] Les premiers vers datés sont de cette nature : ils commentent les armes du prince Ostrožskij dans la *Bible* d'Ostrog (1581). — Puis on note en 1585 des vers d'André Rymša sur le blason de E. Volovič dans un *Sbornik* imprimé à Vilna ; des vers du même poète sur les armes des Sapěha dans le *Statut Lituanien* de 1588 ; un commentaire des armes de Lucas Mamonič par Léon Mamonič dans un *Psautier* imprimé à Vilna en 1593. Pour des textes de plus basse époque, consulter E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 130-133.

[2] Texte reproduit par E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 127-130. — Rymša fut l'auteur aussi d'ouvrages en polonais. On a de lui par exemple une *Chorographia albo Topographia ... z lacińskiego języka na Polski przetłumaczona* Vilna, 1595.

[3] Texte reproduit dans N. Zasadkevič, *Meletij Smotrickij kak filolog*, p. 78.

Mais cette poésie est surtout utilisée dans des œuvres laudatives de toutes sortes, allant du compliment de bienvenue à l'éloge funèbre. Dans une *Poétique* rédigée à Kiev en 1687, on peut lire au chapitre qui porte sur les divers genres de poèmes que « presque tous ont pour objet des compliments », d'où la division de l'ouvrage d'après les circonstances dans lesquelles on peut écrire en vers : mariages, naissances, visites, retours à la santé, manifestations de gratitude, décès [1].

Un premier exemple de ce type de poème est le Προσφώνημα adressé à l'archevêque de Léopol, Michel, par la confrérie de la ville, le 17 janvier 1591 : on y trouve une série de quatrains écrits en une langue assez sobre, mais où se reconnaît pourtant l'imitation de modèles polonais.

Plus important déjà est le *Vězerunk cnot... Eliseja Pleteneckogo*, œuvre de Mitura, qui fut imprimée à Kiev en 1618 [2]. Le recueil se compose de neuf petites pièces, d'une vingtaine de vers chacune, une seule d'entre elles étant plus étendue. Le poète décrit le blason des Pleteneckij, célèbre les vertus de l'archimandrite Élisée, rappelle ses initiatives, la fondation de l'imprimerie de la Laure des Grottes en particulier. Les vers de douze syllabes ne sont pas surchargés de fleurs de rhétorique : une allusion antique rappelle cependant le goût de l'époque.

L'hetman Pierre Konaševič-Sahajdačnyj fut célébré après sa mort, en 1622, par Cassien Sakovič, recteur de l'école de Kiev, ainsi que par vingt étudiants de cette maison [3]. Dans les morceaux de valeur très inégale dont est composé ce recueil, on parle de la mort en général, des qualités du défunt, et l'on imagine les adieux qu'il adresse à sa femme et à son armée. Cette fois la tradition de la rhétorique polono-latine est plus reconnaissable [4]. On jugera par exemple, d'après le court extrait suivant, de la place qu'y tiennent les allusions à l'antiquité classique.

Несмертелнои славы достойный Гетмане,
Твоя слава в' молчаню нѣкгды не зостане,
Поки Днѣпръ з' Днѣстром' многорыбные плынути
Будутъ: поты дѣлности тежъ твои слынути.

[1] N. Petrov, « O slovesnych naukach i leteraturnych zanjatijach v Kievskoj akademii », *Trudy Kievskoj duchovnoj akademii*, 1888, novembre, pp. 83 et 348.

[2] Réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 14-17.

[3] Вѣршѣ на жалосный погребъ зацного Рыцеръ Петра Конашевича Сагайдачного, Гетмана Войска Его кр. Млсти запорозкого. Зложоный презъ Инока Касіана Саковича, Ректоръ Школъ Кіевских, в' брацтвѣ. Мовленые от его спудеов на погребѣ того Цного Рыцера в' Кіевѣ, в' Недѣлю Проводную, Р. Б. 1622, Kiev. Réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 37-50.

[4] M. Voznjak, *Istorija ukrajins'koji literatury*, II, p. 282.

Не зайдешъ в' глубокое нѣкгды запомнѣня,
  Анѣ тя лѣта пустятъ в' долгое молчѣня
Бо если выхваляетъ Кгреція Нестора,
  Ахіллеса, Аякса, а Троя Гектора.
Атенчикове славятъ Кроля Периклеса,
  И славного оного з' нимъ Темистоклеса.
Римъ зась зі смѣлости свого хвалитъ Курциуша:
  И з' щасливыхъ потычокъ славитъ Помпеюша.
Теды тежъ и Россіа Петра Саидачного
  Подасть людемъ, в' памятку вѣку потомного... [1]

Pierre Mohila fut l'objet, à maintes reprises, de compliments en vers. Les typographes de la Laure des Grottes ouvrent la série en 1630 [2]. Puis, à leur tour, les étudiants célèbrent leur maître et protecteur. En 1633, ils lui dédient un recueil intitulé *Eucharisterion* [3]. L'ouvrage s'ouvre par l'habituel commentaire du blason, puis par une dédicace, œuvre de Sophron Počaskij, professeur de rhétorique au Collège. Mohila y est comparé à l'or et au diamant : ce Pierre est « une pierre d'un prix inestimable ». Les fils de l'orthodoxie viennent se réfugier « sous la tente de sa générosité et sous le manteau de son zèle ». Suivent deux descriptions en vers des « jardins » de la science, l'Hélicon et le Parnasse :

Геликонъ, то есть садъ умѣетности первый...
Парнассъ, албо садъ умѣетности вторый...

Sur l'Hélicon fleurissent huit sciences dont chacune porte le nom de *koren' umĕetnosti*, à savoir : la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie, l'Astronomie, et enfin la Théologie. A chaque science est consacré un petit poème, œuvre d'un élève. Quant au Parnasse il est l'habitat des neuf Muses, qualifiées de *lĕtorosl' nauk*, ainsi que d'Apollon, *lĕtorosl'*, *cvĕt i ozdoba vsĕch nauk i umĕetnostij*. Chaque divinité est célébrée par un bref poème. L'ouvrage tout entier est imprégné de l'esprit païen de la Renaissance ; il n'est guère qu'un dizain en l'honneur de la Vierge

[1] Chv. Titov, *Materijaly*, p. 48.

[2] Vмнологіа, си естъ пѣснословіе, албо пѣснь през' части писмом мовленаа на день Въскресеніа Господа нашого Іисуса Хріста. Пану, пастыру, опекунови и добродѣеви своему през' дѣлатели в' тvпографіи в' даруночку низко принесенаа, Kiev, 1630. Réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 234-239. Ce recueil est composé de douze pièces de vers signées chacune par un des ouvriers typographes de la Laure.

[3] ΕΥΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ, албо вдячность... отцу Кvр Петру Могилѣ... одъ спудеовъ Гvмназіум' его Милости з школы Реторіки, за гойныи добродѣйства, собѣ и Церкви провославной, в' фундованю школъ показаныи, Kiev, 1632. — Réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 291-305.

pour rappeler le christianisme des auteurs. Pégase, Prométhée, Atlas, Hercule, Orphée passent dans ces vers accompagnés des héros antiques : Achille, Hector, Thémistocle. On aura une idée du ton par ces quelques strophes du début où Apollon est invité à venir préparer une place à Minerve dans la citadelle même de l'orthodoxie, la Laure des Grottes :

Справцо Плянет пресвѣтлых, Кролю звѣздъ вшеляких,
Вдячных' годинъ отмѣно, часов' не еднаких',
Фебе давцо свѣтлости, всего свѣта око,
Котрого в' зрок' всю землю займует' широко:
Спусти на нашъ Хоризонтъ скутокъ твоей моцы,
Бы не усхли от зимы новыи овоцы.
Завитай до Печерских' садовъ цнотородныхъ,
И до краевъ Россійскихъ в' Науку голодныхъ:
Тамъ впрод звал'чишъ Пѵтона, Циклїопы зголдуеш,
А на приѣздъ Минервѣ мѣстце приготуешъ.
Естъ Геликон, сут' Музы в' Парнасском покою,
заразъ зачнут' весолый Кант' пѣсний с' тобою. [1]

Qu'eût pensé un Jean Višenskij d'une pareille métamorphose du Saint-Lieu ?

Les typographes récidivèrent leurs compliments en 1633 dans deux pièces de vers assez longues réunies sous le titre d'Ευφωνία [2].

En cette même année 1633, les élèves de l'école de la confrérie les imitèrent, mais cette fois en langue polonaise. Ils composent la fameuse : *Mnemosyne sławy, prac y trudów... oyca Piotra Mohiły... na pożądany, onego wjazd do Kijova, od Studendów Gymnasium w Bractwie Kijowskim przezeń fundowanego światu podana.* Quatorze étudiants participèrent à la rédaction de ce travail dont la signification ne nous échappera pas : nous tenons là une des plus belles preuves de l'influence, de la mode et de la langue polonaises. Un poème en forme de pyramide et des vers acrostiches témoignaient que les jeunes orthodoxes en savaient aussi long en fait de subtilité technique que les rhétoriciens des collèges des Jésuites.

En 1635, les élèves de la confrérie orthodoxe de Vilna usent à leur tour du polonais pour célébrer leur ancien recteur Joseph Bobrikovič, évêque de Mstislavl' et de Mohilev. Ils composent douze thrènes et deux élégies qui paraissent sous ce titre : *Echo żalu na głos amentującego po niepłakanej śmierci patrona swego, w Bodzie prze-*

[1] Chv. Titov, *Materijaly*, p. 303.

[2] ΕΥΦΩΝΙΑ веселобрмячая, на высоцеславный Ѳронъ Митрополіи Кіевской щасливе вступуючему... отцу кѵр Петру Могилѣ..., от тѵпографовъ в... святой чудотворной Лаврѣ печерской працуючихъ, при унижономъ поклонѣ прудко дедикованая, Kiev, 1633. — Réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 306-309.

wielebnego Ojca jego M. Ojca Jozepha Bobrykowicza, episkopa Mścisławskiego y Mohilowskiego, Archimandrity Wileńskiego, odprawujące się w kongregaciej studenskiej Konstantina y Heleny przy cerkwi Św. Ducha [1].

La vie d'un champion de l'orthodoxie, Athanase Filipovič, se trouve avoir été décrite en vers polonais [2], et, ce qui est plus piquant encore, l'épitaphe du lexicographe Pamva Berynda a été rimée en polonais par son contemporain le Kiévien Kalnofojskij, dans son *Teraturgima* [3].

Le même genre laudatif est appliqué à célébrer Dieu, la Vierge et les Saints. Berynda inaugure le procédé, en 1616, dans de petites pièces de vers sur saint Étienne, saint Basile, sur la Circoncision et la Transfiguration ; il imprime ces courts poèmes à la suite de ses *Věrsě na Roždestvo.* En 1625, Tarassij Zemka insère, dans un *Akathist* publié à Kiev, une invocation au Christ d'une trentaine de vers [4]. Cyrille Trankvillion pousse plus loin la hardiesse dans son *Perlo mnogocěnnoe*, paru à Černihov en 1646, où une vingtaines de poèmes, dont trois en forme de dialogue, portent sur des sujets religieux. Joannice Galjatovskij, dans son *Nebo novoe*, imprimé à Léopol en 1665, fait prédire à dix Sybilles le sort de la Vierge. Siméon Polockij est le plus abondant de ces versificateurs. Il avait commencé par s'essayer à écrire en vers polonais un Akathiste à la Mère de Dieu, puis il rédige ces multiples petits poèmes qui forment deux gros volumes publiés en 1678 : le *Vertograd mnogocěnnyj* et le *Rithmologion.*

Cette poésie syllabique venue de Pologne ne tenait pas compte du génie particulier des dialectes russes. Elle rendit cependant le service de préparer la poésie moderne en familiarisant les réformateurs avec un certain nombre de procédés de versification dont ils surent tirer parti. V. Peretc écrit à ce sujet : « Le vers syllabique fournit à ce qu'on est convenu d'appeler le vers tonique la rime, la strophe, la césure, l'opposition des vers masculins et féminins. Il ne pouvait en être autrement : Trediakovskij et Lomonosov, qui mirent le vers tonique en usage, étaient les fils de leur siècle ; ils avaient fait leurs classes auprès des théoriciens du vers syllabique, lesquels du reste, sous la pression de la vie, commençaient à subir l'action de la langue polonaise » [5]. Telles devaient être les consé-

[1] Voir K. Charlampovič, *K istorii zapadno-russkago prosvěščenija*, p. 49.
[2] I. Šljapkin, *Sv. Dimitrij Rostovskij*, p. 107.
[3] Kiev, 1638. Voir I. Sacharov, *Skazanija russkago naroda*, tome II, p. 6.
[4] Réimprimé par Chv. Titov, *Materijaly*, p. 133.
[5] *Zamětki i materialy dlja istorii pěsni v Rossii*, Saint-Pétersbourg, 1901, p. 54. N. Petrov a montré ailleurs comment le vers léonin fut la transition entre le ver

quences les plus lointaines de l'influence qu'exerça la poésie polonaise dans les pays ruthènes : conséquences aussi inattendues que durables.

*
* *

Il ne paraît pas nécessaire de tirer des conclusions de l'ensemble des faits que cette première partie vient d'énumérer. Les faits parlent suffisamment d'eux-mêmes. Ni les dispositions législatives du *Statut lituanien* et des privilèges locaux, ni l'unanimité des écrivains ecclésiastiques s'appliquant à formuler la théorie de la langue écrite n'ont su empêcher le progrès constant du polonais. Le polonais élimine entièrement le slavon dans les chancelleries et les greffes. Il devient vite la langue unique de la polémique, et sert constamment à l'édification des fidèles, tant uniates qu'orthodoxes. Là où le slavon renforcé du parler local réussit à se maintenir, c'est au prix d'un tel esclavage par rapport au modèle polonais que son originalité, qu'il s'agisse du rythme ou du vocabulaire, s'en trouve gravement compromise. Autant de champs d'observations, autant de témoignages concordants. La vieille tradition slavonne croule de toutes parts, et les pays ruthènes font le meilleur accueil à la jeune langue et à la jeune littérature de la Pologne.

Il reste à dire le pourquoi de cet « excès d'honneur » comme de cette « indignité ».

syllabique et le vers tonique et comment ce vers était arrivé à un tel degré de perfection chez certains auteurs, Koniskij par exemple, qu'on peut le préférer aux premiers essais de vérification tonique de Trediakovskij (*Trudy Kievskoj duchovnoj akademii*, 1866, tome II, p. 329).

SECONDE PARTIE.

LES CAUSES.

CHAPITRE PREMIER.

LE FAIT GÉNÉRAL : RUPTURE D'ÉQUILIBRE ENTRE DEUX CIVILISATIONS.

Qu'un peuple dépourvu d'écriture adopte la langue écrite de voisins ou de conquérants qui entrent en contact avec lui, porteurs d'une civilisation plus avancée, le fait n'est pas pour surprendre. Ainsi, les Gaules, l'Espagne, l'Illyrie, la Dacie ont accueilli le latin avec la civilisation romaine ; ainsi, plus tard, les Roumains ont emprunté leur alphabet aux Bulgares, leurs instructeurs chrétiens ; ainsi, les Lituaniens ont demandé aux Ruthènes de leur enseigner le slavon, en même temps que d'organiser l'administration et la justice dans leur pays.

Par contre, il est rare qu'une population abandonne la langue écrite dont elle est pourvue pour adopter celle d'un voisin ou d'un occupant victorieux. Les Grecs de l'antiquité ne se mirent pas à écrire le latin lorsque Rome les plia à son joug. On n'a pas vu, à l'époque moderne, les Arméniens faire leur la langue turque, ni les Polonais cultiver l'allemand ou le russe.

La série de faits que nous avons envisagée nous permet cependant d'observer ce cas exceptionnel de l'abandon d'une première langue écrite en faveur d'une langue étrangère : les pays ruthènes qui, au XVIe siècle, avaient propagé leur langue écrite dans toute la Lituanie voisine, manifestent au XVIIe siècle, une vive désaffection à son endroit et une sympathie croissante pour le polonais.

Une évolution aussi insolite s'opère sans doute grâce à un concours

favorable de circonstances particulières ; elle traduit un soudain et profond déséquilibre entre deux états de civilisation.

Quelque averti que l'on soit du peu d'influence qu'exercent les facteurs politiques sur la langue écrite d'un peuple, la substitution du polonais au slavon est trop contemporaine du rapprochement de la Couronne de Pologne avec le Grand Duché de Lituanie pour que l'on ne voie pas ici une cause, et là un effet. Pourtant la Pologne du XVIe et du XVIIe siècle n'avait aucune politique linguistique : elle n'a exercé ni propagande, ni pression. De plus, si l'Union de Lublin marque le début d'un contact plus étroit entre des populations voisines, les relations de toute nature n'avaient pas manqué entre Polonais et Ruthènes pendant les cinq siècles précédents ; et jamais on n'avait observé une action si profonde. Enfin, le moment le plus glorieux pour le slavon, celui où il devient langue officielle de tout le Grand Duché, coïncide avec un temps où déjà Cracovie et Vilna avaient lié leurs intérêts.

La manœuvre diplomatique qui aboutit à l'Union de Lublin, si habile qu'elle fût, ne saurait donc expliquer le soudain essor du polonais à l'intérieur des pays ruthènes. La raison en est plus profonde : il la faut chercher dans l'histoire de la civilisation des deux pays. La Pologne devient un foyer rayonnant de culture parce que la Renaissance la féconde. Les pays ruthènes, au contraire, se dessèchent et se stérilisent ; car aucune sève nouvelle ne leur vient de Byzance ni de Moscou. De deux cultures d'un niveau jusqu'alors sensiblement constant, l'une s'enrichit alors que l'autre s'épuise : tel est le grand fait qui rend compte de la soudaine soumission intellectuelle et linguistique du pays de l'Est représentant la civilisation byzantine à un pays de l'Ouest animé par la culture latine.

La crise du slavon dans les pays ruthènes traduit donc une crise de civilisation. Rien ne le fera mieux ressortir que le contraste entre la longue période d'équilibre au cours de laquelle les deux pays, tout en ayant des relations multiples, n'ont pas exercé d'influence l'un sur l'autre, et celle qui suit l'épanouissement en Pologne de la Renaissance.

A. — La situation avant la Renaissance.

Dès le début de l'époque historique, les Polonais et les Ruthènes du Sud sont en contact. Jusqu'aux premières années du XVIe siècle, il est vrai, c'est vers l'Ouest que les rois de Pologne avaient regardé de préférence : de là le christianisme leur était venu, de là aussi partaient de continuelles tentatives d'invasion menées par les Alle-

mands, les Tchèques et les Hongrois. Ce serait une erreur de croire pourtant que les rapports eussent été rares entre Cracovie et les principautés de Halič et de Kiev. Ces rapports ont été nombreux et divers.

Tout d'abord, les princes polonais et les princes ruthènes se sont disputé la possession de certaines régions-frontières, où les uns et les autres ont réussi à s'établir pour des périodes plus ou moins prolongées. Ainsi, les rois de Cracovie tinrent beaucoup à faire reconnaître leur suzeraineté sur la partie occidentale du pays ruthène, constituée par les bassins du San et du Haut Buh, ce que l'on appelle du XIIe au XIIIe siècle les Cités de Červen (*Grady Červenskie*, *Grody Czerwieńskie*). Cette région est à plusieurs reprises l'enjeu de luttes entre princes polonais et princes ruthènes ; elle connaît même des occupations polonaises assez prolongées jusqu'au jour où le pays est définitivement incorporé à la Couronne par Casimir le Grand, en 1340. Les princes ruthènes, de leur côté, eurent maintes fois l'occasion de diriger des expéditions contre leur voisin occidental, et des campagnes heureuses mirent entre leurs mains pour un temps Lublin et Sandomierz.

Les nombreux liens matrimoniaux qui existaient entre les princes et les rois polonais d'une part, les princes et grands princes ruthènes de l'autre, furent aussi l'occasion de rapports plus fréquents encore, et plus prolongés, entre les éléments cultivés des deux populations. Ils eurent en effet pour conséquence de nombreuses relations personnelles, des alliances militaires, des interventions de tout ordre dans les affaires des voisins. La différence de religion ne paraît pas avoir empêché les mariages. Boleslas le Vaillant (992-1025) donne sa fille au prince de Turov qui règne ensuite à Kiev, Svjatopolk Ier ; Casimir Ier le Rénovateur (1040-1058) a pour femme Marie Dobrogneva, sœur de Jaroslav le Grand (1016-1054) ; son fils, Boleslas le Hardi (1058-1080) est marié à Vislava, une parente de Jaroslav, et son petit-fils, Mieczyslas à une autre princesse du même sang, Eudoxie. Boleslas Bouche-Torse (1102-1138) épouse une fille de Svjatopolk, Zbislava, cependant que sa sœur reçoit pour mari un fils de ce prince. Ce ne sont là que des exemples. Au XIIe et au XIIIe siècle, ces rapports matrimoniaux ne sont pas moins nombreux. « Alors, écrit A. Jabłonowski, on peut dire que presque toute la postérité si nombreuse de Boleslas Bouche-Torse s'allie de nouveau à la race de Rurik »[1]. Le pape Grégoire IX dut faire défense en 1231, aux Polonaises catholiques d'épouser des orthodoxes. En 1232, il

[1] A. Jabłonowski, *Historya Rusi poludniowej...*, p. 59 ; voir aussi B. Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XIe siècle*, Paris, 1924, p. 155.

insistait auprès du clergé polonais pour que prissent fin les alliances entre princes polonais et princes ruthènes [1].

Ces rapports de parenté expliquent le nombre des expéditions polonaises en pays ruthènes, et jusqu'à Kiev.

Déjà, en 1019, Boleslas le Vaillant vient donner de son glaive contre la Porte d'Or. Un peu plus tard, c'est Mstislav, prince de Kiev († 1170) et époux d'Agnès, fille de Boleslas III, qui sollicite l'appui de son beau-père dans sa lutte contre Rostislav de Smolensk. Roman, son fils, prince de Volynie, élevé d'ailleurs à Cracovie à la Cour de Casimir le Juste, demande à plusieurs reprises l'intervention des Polonais dans ses expéditions contre Halič (ainsi, en 1188). A son tour, il soutient Casimir II contre Mieszko III (1191). Lieszek le Blanc, pendant tout son règne (1205-1227), prend une part importante à la vie des principautés ruthènes ; après lui, c'est au contraire Daniel de Halič qui se mêle aux querelles polonaises, assiégeant Kalisz (1224), occupant Lublin (1247). Les unions entre familles princières des deux pays entraînent encore des partages, des héritages. Léon, prince de Halič, peut ainsi poser sa candidature au trône de Cracovie en 1279 ; Casimir le Grand prétend annexer la Galicie en vertu d'un droit de légitime héritier.

Depuis longtemps aussi, le catholicisme de rite latin avait fait son apparition dans le sud des pays ruthènes, représenté par des prêtres ou des religieux polonais. A vrai dire, avant 1340, il n'y eut pas d'évêque catholique résidant en ces régions, mais les missionnaires et les aumôniers de colonies y furent assez nombreux à toutes les époques. Dès le XIIe siècle, on signale dans des cités ruthènes des églises « polonaises » destinées aux marchands qui y résident [2]. Des Bénédictins irlandais demeurent à Kiev jusqu'à la moitié du XIIIe siècle, jusqu'au moment où déferle l'invasion tatare [3]. Saint Hyacinthe s'y trouve également vers 1230, avec une mission dominicaine dont le zèle provoque l'explusion en 1232 [4]. Les Dominicains s'installent encore au XIIIe siècle à Léopol, la nouvelle capitale de la Galicie, favorisés qu'ils sont par Constance, le femme de Léon Ier, le fondateur de la ville [5]. Au XIVe siècle les Franciscains arrivent en grand nombre et leur *vicaria Russiae* a tôt fait d'ins-

[1] W. Abraham, *Powstanie organizacyi kościoła łacińskiego na Rusi*, I, Léopol, 1904, p. 79.

[2] L'*Ipatjevskaja lětopis'* (*Polnoe sobranie russkich lětopisej*, tome II, 2e éd., Saint-Pétersbourg, 1908, p. 328) signale qu'en 1154 brûla à Perejaslavl' une « *lacka božnica* » (cité par W. Abraham, *op. cit.*, p. 63).

[3] W. Abraham, *op. cit.*, p. 69.

[4] *Ibid.*, p. 80.

[5] *Ibid.*, p. 169.

taller des résidences à Léopol, Horodok (Gródek), Halič, Kolomyja, Snjatin (Śniatyń) [1]. Les évêques de qui dépendaient ces religieux avaient leur siège en Pologne : à Opatów (1232-1233), puis à Lubucz, en Poznanie [2]. Le roi de Hongrie André profite de ses éphémères occupations de Halič (1219, 1222-1227, 1230-1234) pour y ériger une cathédrale latine, mais l'initiative était prématurée : ce furent les orthodoxes qui s'en servirent, après l'avoir dédiée à saint Pantéleïmon [3].

L'activité de ces missionnaires catholiques fut limitée, mais non pas négligeable. Leur présence permit les négociations qui aboutirent à la première union des Ruthènes orthodoxes avec Rome sur la base du respect de leur rite, union que conclut le prince Daniel de Halič, mais qui fut éphémère, parce qu'elle était trop marquée au coin de la politique (1247-1256) [4]. Leur présence provoqua encore des conversions au catholicisme de rite romain qui furent assez fréquentes dès le XIVe siècle, On en a un exemple dans l'entrée au monastère des Clarisses, à Nowy Sącz, de Svjatoslava, sœur ou fille du prince Léon, en 1302 [5]. On en trouve d'autres témoignages dans les lettres papales de 1351 et de 1371, par exemple, ainsi que dans la correspondance de l'archevêque de Halič, Jacques, en 1392 [6]. Au dire de Zbigniew Oleśnicki, ces conversions seraient devenues plus nombreuses au moment de l'union de Florence, à tel point que, s'il faut en croire des historiens considérables, la plus grande partie des boïars galiciens étaient passés au catholicisme de rite latin dès avant l'union de Brest [7].

Il y eut aussi d'importants mouvements de population qui permirent aux Polonais et aux Ruthènes de se mieux connaître. Les Ruthènes glissent avec les Valaques le long des Carpathes, et ils s'installent, par exemple, dans la zone située entre le Poprad et la Jasiołka, qui assurait encore, au XIIIe siècle, la liaison directe entre la Hongrie et le pays polonais [8]. De très bonne heure surtout, les Polonais se déplacent vers l'Est. Ils se mêlent intimement aux Ru-

[1] *Ibid.*, p. 192.

[2] *Ibid.*, pp. 110-116, 195-211 ; voir aussi L. Kulczycki, *L'organisation de l'Eglise de Pologne avant le XIIIe siècle* (p. 105), citant Wohlbrück : *Geschichte des ehemaligen Bisthums Lebus*, Berlin, 1829.

[3] W. Abraham, *op. cit.*, p. 104.

[4] *Ibid.*, pp. 117-143.

[5] M. Hruševs'kyj, *Istorija Ukrajiny-Rusy*, II, p. 485.

[6] A. Jabłonowski, *Akademija kijowska*, p. 17.

[7] Sielawa, *Antelenchus* ; Dubovič, *Hierarchia* ; voir A. Prochaski, « Recenzja pracy ks. Likowskiego », *Kwartalnik historyczny*, X, 1896, p. 675.

[8] I. Modelski, « Sprawa pogranicza polsko-ruskiego w badaniach ruskich », *IV. Zjazd historyków polskich w Poznaniu*, 1925, II.

thènes en Poldlachie, et ils viennent coloniser les régions de Galicie que les invasions avaient dépeuplées : pour ne citer qu'un cas, sous Casimir le Grand, Ziemovit s'installa ainsi avec ses Mazoures dans la région de Belz.

Ces contacts n'ont pas été sans influence sur la civilisation des pays ruthènes : l'architecture, l'art décoratif comportent des éléments romans [1] ; les derniers princes de Galicie-Volynie font usage du latin dans la rédaction de leurs chartes et la gravure de leurs sceaux [2] ; Daniel ambitionne une couronne royale [3] ; et il n'est pas jusqu'au droit canonique ruthène où l'on ne découvre la marque de l'Occident [4]. Mais il faut reconnaître que la Pologne ne fait que transmettre des connaissances qui font partie du patrimoine commun de la chrétienté latine, qu'elle ne laisse nulle part sa marque particulière. Il est nécessaire aussi d'observer que ces influences demeurent superficielles : l'Église orthodoxe règne sans conteste sur les âmes, et les Ruthènes recopient leurs livres slavons sans être tentés d'imiter la littérature latine qui florissait alors en Pologne. L'occupation de la Galicie par Casimir le Grand se réduit elle-même à une opération d'ordre politique et administratif qui ne retentit pas sur la vie profonde du pays.

Loin de s'étioler, du reste, la culture byzantino-slave des pays ruthènes s'avère conquérante : c'est elle, plus que la civilisation occidentale, qui tire les contrées lituaniennes de leur barbarie et de leur paganisme.

Comme Casimir le Grand, les Lituaniens avaient occupé de haute lutte les pays ruthènes qu'ils englobèrent dans leur duché, mais ils étendirent leur autorité sur des contrées beaucoup plus vastes que celles où avait atteint le roi de Pologne. Mendog s'installe à Grodno et Novohorodok (Nowogródek) dès la première moitié du XIIIe siècle. Cent ans plus tard, Gédimine tient Polock, une partie de la Polèsie et de la Podlachie, toute la Volynie , le pays de Čer-

[1] M. Hruševs'kyj, *Istorija Ukrajiny Rusy*, III, pp. 415-417.

[2] *Ibid.*, II, p. 485.

[3] *Ibid.*

[4] La question demeure controversée. Voici l'indication de quelques articles dont les titres seuls sont éloquents : Suvorov, *Slědy zapadno-katoličeskago prava v pamjatnikach drevnjago russkago prava*, Jaroslavl', 1888 ; Pavlov, « Mnimye slědy katoličeskago vlijanija v drevnějšich pamjatnikach jugo-slavjanskago i russkago cerkovnago prava », *Čtenija v Obščestvě ljubitelej duchovnago prosvěščenija*, 1891, n°s 11, 12 ; 1892, n°s 1, 2 ; Suvorov, « K voprosu o zapadnom vlijanii na drevnerusskoe pravo », *Vremennik Demidovskago juridičeskago liceja*, Jaroslavl', fasc. 62-65 (Bibliographie d'après W. Abraham, *Powstanie organizacji kościola łacińskiego na Rusi*, p. 39, note 1).

nihov, la Podolie. En 1362, Olgierd, son successeur, reprend Kiev aux Tatars ; son empire s'étend à la région de Perejaslavl' et va toucher la Mer Noire [1]. Le territoire primitif de la Lituanie se trouve ainsi triplé.

Les Polonais arrivant en Galicie y avaient trouvé une civilisation à peu près équivalente à la leur, et ils n'avaient pas été influencés par elle, non plus qu'ils ne l'avaient influencée eux-mêmes. Il en fut autrement pour les Lituaniens, lorsque ceux-ci prirent contact avec les pays ruthènes.

Les Lituaniens possédaient des capacités de premier ordre, aussi bien pour conquérir que pour administrer ; mais, en plein XIV[e] siècle, ils étaient encore païens et n'avaient pas de langue écrite. Les Ruthènes qu'ils abordaient représentaient, par contre, une civilisation chrétienne avancée : ils savaient construire des monuments, peindre, écrire ; leurs cours princières et leurs couvents abritaient même des lettrés. Aussi les Lituaniens se mirent-ils sans répugnance à l'école de leurs sujets.

Ils leur empruntent leur alphabet et, avec lui, leur langue écrite. Les Valaques ne procédèrent pas autrement lorsqu'ils adoptèrent le slavon, faute de savoir écrire leur propre langue. Un grand nombre de Ruthènes s'installent à Vilna et ailleurs, pour servir d'employés dans les chancelleries et les tribunaux, et les Lituaniens apprennent d'eux cette langue qui possédait le privilège de pouvoir être écrite [2]. Les archives des districts lituaniens ne nous livrent pas un seul acte en langue nationale, alors que les documents en slavon ruthène se comptent par centaines de mille [3]. En 1505, le

[1] M. Ljubavskij, *Litovsko-russkij sejm*, Moscou, 1901, 1[re] partie ; *Oblastnoe dělenie i městnoe upravlenie Litovsko-russkago gosudarstva*, Moscou, 1892, pp. 1 et 2. Les terres ruthènes conquises par les Lituaniens furent soumises par eux à une vassalité plus ou moins accentuée. Les premières occupées sont rattachées directement aux terres lituaniennes, « incorporées », eussent dit les Polonais : la région de Grodno, la Podlachie, la Polésie dépendent directement de Troki ; Novohorodok, Minsk, Sluck, Mohilev, Mstislavl' sont administrés par Vilna. La terre de Polock, celle de Vitebsk, de Smolensk, la Volynie, le pays de Kiev et celui de Braclav qui entrent ensuite dans l'empire lituanien sont administrés par des lieutenants du grand prince, pour la plupart princes de sa race ; mais elles gardent en général leurs privilèges particuliers et leur administration locale. D'autres régions, comme la principauté de Černihov ne sont rattachées à la Lituanie que par les liens d'une vassalité assez vague, leurs princes ruthènes demeurant en place et tenus seulement à venir rendre hommage à Troki ou à Vilna.

[2] Voir A. Brückner, *Litu-slavische Studien*, I, Weimar, 1877, pp. 5-7 ; E. Karskij « Kulturnyja zavoevanija russkogo jazyka v starinu na zapadnoj okraině ego oblasti », *Izvestija otd. russk. jaz. i slov.*, XXIX, 1924, pp. 1-22.

[3] 200.000 avaient été inventoriés avant la guerre aux seules archives de Vilna : *Opiš' dokumentov Vilenskago central'nago archiva drevnich aktovych knig*, fasc. 1, Vilna, 1901, p. IV.

Lituanien catholique Erasme Vitellius pouvait dire de ses compatriotes au pape : « Linguam propriam observant. Verum, quia Rutheni medium fere ducatum incolunt, illorum loquela, dum gracilis et facilior sit, utuntur communius »[1].

Lituaniens et Ruthènes se comprennent et collaborent très vite : les premiers ont pour eux, la bravoure, le génie organisateur, le sens de l'État ; les seconds représentent la culture intellectuelle et morale. Il en résulte des échanges, une heureuse symbiose.

Les nobles lituaniens qui étaient venus représenter le Grand Duc dans ses possessions méridionales se ruthénisent complètement. C'est le cas, à la fin du XIVe siècle, pour les Montygird à Polock, pour Jean Ol'gimuntovič Hol'šanskij à Kiev, pour le prince Jamunt à Smolensk, et pour beaucoup d'autres [2]. Cette assimilation s'observe même pour des familles nobles qui ne quittent pas le sol natal : ainsi les Ostika-Radzivil, les Gaštovt, les Kergailo, les Butrim, les Pac [3]. Plusieurs Lituaniens titrés épousent des princesses ruthènes et adoptent l'orthodoxie. Boričevskij cite le cas de cinquante-six princes lituaniens qui reçoivent le baptême orthodoxe, dont seize avant 1569, et quarante après ; il énumère encore vingt-six cas d'alliances matrimoniales entre des grandes familles ruthènes et des nobles lituaniens [4].

Les Ruthènes se prêtèrent bien volontiers au rapprochement. Ils devenaient les administrateurs et les instructeurs d'un empire incomparablement plus étendu que la Pologne et la Moscovie d'alors. A peine note-t-on quelques « frondes aristocratiques », comme les a appelées M. Hruševs'kyj : telles, de 1470 à 1481, celle de Michel Olelkovič, dans le pays de Kiev, celle des petits princes de la région de Černihov à la même époque, celle de Michel Hlinskij en Volynie (1500-1508). D'une manière générale, les Ruthènes se sentent vite citoyens lituaniens et ils ne ménagent pas les preuves de zèle à leur nouvelle patrie, qu'ils défendent aussi bien contre les prétentions polonaises que contre les ambitions moscovites. Les chroniques dites lituaniennes, qui furent presque toutes écrites par des Ruthènes, en sont la preuve. La chronique de Podolie, composée en 1430, est une thèse d'histoire en faveur du rattachement du pays au Grand Duché [5].

[1] Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae*, II, Rome, 1861, p. 278.

[2] M. Ljubavskij, *Litovsko-russkij sejm*, p. 23. J. Wolff, *Kniaziowie Litewsko-ruscy*, Varsovie.

[3] I. Pervol'f, *Slavjane*, III, p. 163.

[4] G. Boričevskij, « Pravoslavie i russkaja narodnost' v Litvě », *Věstnik Jugozapadnoj Rossii*, 1863 (cité dans les *Dokumenty objasnjajuščie istoriju Zapadnorusskago kraja*, p. XXXIV).

[5] *Polnoe sobranie russkich lětopisej*, tome XVII.

L'importante *Chronique du Grand Duc de Lituanie* (1420-1430), a beau être l'œuvre d'un catholique [1] : elle n'en retrace pas moins avec orgueil la légende de la fondation de la *Lithuania*, identifiée avec l'*Italia*, par un héros romain Villius, premier prince de Vilna. Cette légende est reprise complaisamment par toutes les chroniques ultérieures, et elle s'affirme avec un caractère de plus en plus hostile à la Pologne. « Les Polonais, peut-on lire dans la chronique de Bychovec, doivent leur noblesse et leurs blasons aux Tchèques, mais nous, nous sommes de vieille noblesse romaine » [2]. Ces récits déclarent la victoire de Grünwald uniquement due à la vaillance lituanienne [3], de même qu'elles attribuent la conversion de la Samogitie au zèle de Witold « second apôtre de Dieu »,et non pas à l'action de Jagellon [4]. Les Moscovites ne sont pas mieux traités. La victoire d'Orša (1514), où le prince ruthène Constantin Ostrožskij défit des forces moscovites cinq fois supérieures en nombre, est une occasion de plus d'exalter l'armée lituanienne [5] ; on sait par ailleurs que le généralissime fit élever à Vilna deux églises orthodoxes en actions de grâces de sa victoire sur le Grand Prince de Moscou. Les mémoires de Volynie de 1491-1498 sont les dernières chroniques qui se limitent à l'histoire d'une ancienne principauté ruthène. On ne compte plus ensuite que des chroniques générales du Grand Duché, ce qui indique à quel point les Ruthènes considéraient la Lituanie comme leur patrie.

Les dernières barrières entre Lituaniens et Ruthènes tombent en 1563, lorsque Sigismond Auguste supprime les quelques limitations de droits qui atteignaient encore les orthodoxes [6]. Le Grand Duché de Lituanie constitue ainsi un tout qui a sa physionomie propre, et où la culture ruthène suffit largement à tous les besoins. Aussi n'y éprouvait-on pas la nécessité d'imiter ce qui était reçu dans la Pologne voisine. Les Lituaniens empruntent bien aux Po-

[1] *Ibid.*, pp. 227-295.

[2] Lachowie ne była szlachta, ale byli ludy prostyi, ani meli herbow swoich, y welikimi dary toho dochodyli w Czechow..., ale my szlachta staraja Rymskaja, kotoryi predki naszy, z tymi herbi swoimi zaszli do tych panstw (Chronique de Bychovec, *ibid.*, p. 527). Sur les chroniques lituano-ruthènes, voir l'étude détaillée de quelques-unes d'entre elles chez J. Jakubowski (*Studya nad stosunkami...*, pp. 23-63) et chez E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 94-107.

[3] Les Polonais ne seraient pas venus au secours des Lituaniens au moment où ils subissaient l'attaque des Teutoniques et le roi Jagellon serait resté à la messe au moment de la charge des chevaliers lituaniens (*Polnoe sobranie russkich lětopisej*, tome XVII, pp. 521-523).

[4] *Ibid.*, p. 524.

[5] Mst. de la Bibl. Raczyński, Poznań, nº 94, pp. 347-348.

[6] *Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, III, nº 32.

lonais quelques titres de fonctions [1], mais ils gardent leur organisation sociale où les magnats marquent une prépondérance nette sur la petite noblesse [2], et ils conservent leur administration judiciaire, supérieure du reste à celle qui existait alors en Pologne [3].

L'union dynastique de la famille des Jagellons avec celle des Piasts ne doit pas faire illusion : pendant deux siècles, elle provoqua en Lituanie à l'endroit de la Pologne plus de réactions et d'oppositions que de sympathies. Au moment où on lui offrit avec la main d'Hedwige, héritière des Piasts, la couronne de Pologne, le Grand Duc de Lituanie Jagellon promet de convertir ses sujets païens au catholicisme de rite romain et d'*incorporer* tous ses domaines à l'état polonais. Ses promesses furent enregistrées dans l'Acte de Parenté de 1385. Mais si Jagellon peut tenir en partie le premier engagement, il tente en vain de remplir le second. Pendant deux cents ans, ses successeurs essaieront sans succès de rendre plus intime le rapprochement polono-lituanien : non seulement l' « incorporation » imprudemment promise reste impossible, mais il faut à chaque instant recourir à des distributions de terres ou de privilèges pour prévenir une rupture qu'aurait provoquée la noblesse lituanienne [4], si jalouse de son indépendance.

La résistance de l'état lituano-ruthène à une fusion avec la Pologne se manifeste sous des formes multiples. Il suffira d'en rappeler quelques-unes. Du vivant même de Jagellon, son frère Witold résiste, s'allie aux Teutoniques, assiège par deux fois la garnison polonaise dans le château de Vilna, finit par obtenir le titre de grand prince (1392). Puis, c'est la noblesse qui organise l'opposition : mécontente de se voir éloignée du prince, elle se sentait en outre blessée des privilèges accordés longtemps aux seuls catholiques (ainsi à Horoldo, en 1413) ; enfin, elle se considéra comme lésée lorsque la

[1] Alors paraissent les titres de *voevoda*, *kasteljan*, *kancler*, *maršalok*, *podskarbij*, etc., le point a été étudié avec des précisions locales et chronologiques par I. Pervol'f, *Slavjane*, tome III, pp. 184-186.

[2] La petite noblesse de la Podlachie, de la Volynie et de la Polessie regardait avec envie vers les droits de la szlachta polonaise, mais elle ne vit que fort peu ses désirs se traduire dans les faits avant l'union de Lublin. S. Kutrzeba, *Historja ustroju Polski*, *I*, *Polska*, (6e éd., Léopol-Varsovie, 1925, pp. 186-189) et *II*, *Litwa*.

[3] Le premier code publié par Casimir Jagiellończyk en 1468, le *Sudebnik*, n'avait pas son équivalent en Pologne. Ce code fut lui-même remplacé par une œuvre de valeur, le *Statut Velikogo kniazstva litovskogo*, qui connut trois éditions successivement améliorées : 1529, 1566, 1588. Certaines régions usèrent de ce code jusqu'au moment des partages. Ce code était complété par un manuel de jurisprudence, le *Tribunal*, qui parut en 1586 (J. Jakubowski, *Studya nad stosunkami...*, pp. 72-84).

[4] L. Waliszewski, *Litwa i Białoruś*, Varsovie-Cracovie, 1925, pp. 11-12.

Pologne, profitant de la mort de Witold, occupa une partie de la Volynie et de la Podolie (1430). Aussi, en de multiples circonstances, elle enfreint les pactes d'union. Elle appuie le grand duc Svidrigellon qui, bien que catholique, mène une rébellion armée contre la Pologne : Svidrigellon est défait en 1432, mais les boïars ruthènes n'en ont pas moins satisfaction. En cette même année, les Lituaniens, au mépris de tous les accords, se donnent un nouveau grand duc, Casimir Jagiellończyk, sans consulter les Polonais. Lorsque ceux-ci, pour éviter la scission des deux États, élisent à leur tour Casimir comme roi (1445), ils lui font défense de prendre possession de son trône. Casimir doit promettre que les territoires occupés par la Pologne en 1430 feront retour au Grand Duché, et, comme les gens de Cracovie ne le suivent pas dans cette voie, il achète le silence des seigneurs lituaniens par une distribution de libertés et de privilèges (1447).

La Lituanie maintenait rigoureusement une série de mesures qui avaient pour but d'empêcher les Polonais de s'établir définitivement chez eux. Ceux-ci n'avaient pas le droit de recevoir une dignité en Lituanie, non plus que d'acquérir de la terre, à l'exception des seuls Polonais établis depuis toujours en Podlachie. Quand un Polonais épousait une Lituanienne, les biens fonds de sa femme ne lui revenaient pas. Dans des contestations multiples, sources de vifs mécon tentements [1], toute cette réglementation xénophobe est enregistrée dans les deux premiers *Statuts*, et elle n'est abolie qu'à la date de l'Union de Lublin.

L'introduction en Lituanie du catholicisme par Jagellon ne doit pas laisser croire non plus qu'une influence polonaise en fut l'effet immédiat. Les Lituaniens du XVIe siècle n'entendaient pas du tout le polonais. Les premiers prêtres polonais qui accompagnent Jagellon doivent donc user d'un interprète qui fut parfois le roi lui-même [2]. Heureusement le prince néophyte put-il compter sur des Franciscains qui, au cours de leurs précédentes missions, avaient appris à prêcher l'Évangile en lituanien et en slavon-ruthène. Cette seconde langue pouvait servir auprès des nobles lituaniens qui s'étaient un peu frottés de culture, comme nous l'indique la démarche de Gédimine sollicitant en 1323 du pape Jean XXII un mission franciscaine composée d'hommes usant de l'*idioma ruthenicum* [3].

[1] I. Pervol'f (*Slavjane*, III, p. 190, note 2) renvoie à des textes, par exemple : *Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii* I, n° 101 ; *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, IIe partie, tome I, introduction.

[2] A. Viscont, *La Lituanie religieuse*, Paris-Genève, 1918, p. 119.

[3] Gédimine proposait une conversion de son peuple qui l'aurait mis à l'abri des incursions teutoniques : Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae*, Rome, vol. I, n° 291.

Les prêtres manquaient. Dans l'espoir de former un clergé indigène, la reine Hedwige fonda à Prague un collège destiné à douze étudiants [1]. Jagellon avait un souci analogue en transformant l'Académie de Cracovie en 1400 [2]. Casimir Jagiellończyk vise encore le même but en créant une école ecclésiastique près la cathédrale de Vilna. Pourtant ce recrutement local fut lent et, comme la xénophobie empêcha d'user largement des missionnaires polonais, même lorsqu'ils appartenaient à un ordre populaire comme celui des Bernardins [3], la catholicisation du pays en fut sérieusement entravée. Ainsi un siècle et demi s'écoule avant que soit doublé le nombre des églises qu'avaient érigées le seul Jagellon [4].

Les hommes placés à la tête de la nouvelle église catholique lituanienne ne nourrissaient dans leur ensemble, aucune sympathie pour la Pologne. Seul, le premier évêque de Vilna est polonais, mais déjà son successeur, Jacques Plichta (1398-1407), est de naissance lituanienne, et l'un des motifs qui décida de son choix est qu'il sait la langue du pays [5]. Le quatrième évêque, Mathieu de Troki (1421-1453), est probablement aussi originaire du pays ; en tout cas, il lui témoigne un attachement sans partage. Toute sa vie s'écoule à Vilna. Il invite le clergé à s'adresser au peuple en lituanien, et il refuse de conférer les ordres aux postulants qui ne pourraient parler aux indigènes [6]. Politique actif, il est un des inspirateurs du privilège xénophobe de 1447 par lequel le grand duc Casimir s'engageait à ne plus nommer d'étrangers aux offices des cathédrales, collégiales et monastères de Lituanie [7]. Il participe aux diètes où la noblesse polonaise cherche à s'entendre avec la noblesse lituanienne, et il s'y fait l'avocat des gens de chez lui : ainsi, à Parczew, en 1451, il demande l'abandon de la Volynie par la Pologne, et il propose que soient supprimés de l'acte d'union ces mots qu'il juge offensants pour la Lituanie : « jugo servitutis obnoxios », ainsi que la phrase : « incorporamus, inviscerамus, appropriamus et unimus terras Lithuaniae et Russiae Regno Poloniae » [8]. Sur les dix-huit évêques qui se succèdent dans

[1] Il subsista jusqu'en 1622 sans qu'on sache bien les fruits qu'il porta : Jaroszewicz, *Obraz Litwy*, II, p. 184.

[2] « Ut nos terrarum nostrarum Lithuaniae indigenas et subditos in lucis filios convertamus » (Mss. de l'Université de Cracovie, n° XVI, I, f. 25-26 ; cité par A. Viscont, *La Lituanie religieuse*, p. 126).

[3] F. Papée, *Polska i Litwa...*, p. 19.

[4] W. Przyjałgowski, *Żywoty biskupów wileńskich*, Saint-Pétersbourg, 1860.

[5] *Ibid.*, I, p. 28.

[6] *Ibid.*, I, p. 42.

[7] *Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia*, XIV, Cracoviae, 1899, n° 7.

[8] A. Vol'demar, « Nacional'naja bor'ba v Velikom knjažestvě Litovskom v XV i XVI věkach », *Izvěstija otd. russk. jaz. i slov.*, XIV (1909), 3, p. 165.

la cathédrale de Vilna depuis l'érection du siège jusqu'au milieu du XVIe siècle, trois seulement ne sont pas Lituaniens d'origine. Parmi les vingt-cinq premiers évêques du diocèse voisin de Samogitie, il n'en est que six ou sept d'origine polonaise [1].

Le Grand Duc Alexandre avait, comme ses prédécesseurs, la faculté de nommer au tiers des bénéfices ecclésiastiques. En 1492, il doit prendre l'engagement de ne nommer aucun ecclésiastique à aucune charge, même pas à une cure de paroisse, si le candidat n'est pas Lituanien. Comme, par faiblesse, il se laisse circonvenir et qu'il désigne certains personnages qui ignorent la langue du pays (et par ailleurs, ne savent que peu de choses), l'évêque de Vilna obtient de lui qu'il renonce à son privilège du tiers des désignations [2]. En 1502, il accepte une renonciation analogue de ses pouvoirs en Samogitie [3]. A la fin du XVIe siècle, le chapitre de Vilna oppose un refus énergique au roi qui voulait choisir comme évêque un Polonais et, à la diète de 1597, les députés lituaniens veulent qu'il soit précisé que seul un homme du pays aura droit à ce poste [4].

La langue polonaise ne jouit d'aucune faveur particulière auprès du clergé catholique de la Lituanie. Si, au début du XVIe siècle, Jean, évêque lituanien de Vilna, prescrit que l'Évangile et les Épîtres soient commentés au peuple non seulement en lituanien mais en polonais, c'est qu'il pense sans doute aux populations urbaines qu'il faut satisfaire [5]. Mais la langue courante que prêtres et évêques catholiques de Lituanie utilisent dans leur correspondance jusqu'à la fin du XVIe siècle, c'est le slavon-ruthène, à côté du latin [6]. Le slavon-ruthène est également avec le latin la langue de l'enseignement dans l'école fondée près de la cathédrale Saint-Stanislas à Vilna pour le recrutement du clergé lituanien ; il le demeure jusqu'au début du XVIIe siècle, et le privilège accordé à cette école en 1567 est rédigé en slavon [7]. Longtemps après l'Union de Lublin, l'évêque catholique de Luck, Victorinus Veržbinskij continue à se servir du slavon-ruthène dans ses écrits [8]. A la même époque, Melchior Godroič,

[1] Kojałowicz, *Miscellanea...*, pp. 77-88.
[2] Fijałek, *Christianisation de la Lituanie par la Pologne*, p. 268.
[3] A. Viscont, *La Lituanie religieuse*, p. 130.
[4] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 24 et suiv.
[5] W. Przyjałgowski, *Żywoty biskupów wileńskich*, I, pp. 53, 115.
[6] V. Ikonnikov, *Opyt russkoj istoriografii*, I, p. 500 ; *Archeografičeskij sbornik dokumentov otnosjaščichsja k istorii Sěvero-Zapadnago kraja*, tome IV, pp. 20, 21, etc.
[7] Jaroszewicz, *Obraz Litwy...*, II, p. 39 ; I. Kozlovskij, *Sud'ba russkago jazyka..* pp. 19-20 ; « Istoričeskij archiv Vilenskoj rimsko-katoličeskoj duchovnoj konsistorii », *Vilenskij věstnik*, 1889, n° 230.
[8] N. Daškevič, « Ljublinskaja unija i eja poslědstvija », *Universitetskija izvěstija*, Kiev, 1885, n° 1, renv. 2 ; P. Batjuškov, *Volyń*, p. 114.

évêque de Samogitie, entreprend d'écrire le lituanien et essaye de le doter d'une littérature [1].

Dans ces conditions, on conçoit qu'il faille repousser l'idée trop simple d'après laquelle le catholicisme aurait en Lituanie servi de véhicule à la langue et à la culture polonaises avant 1569. Ajoutons que les catholiques, en dépit des privilèges qui, au début, leur furent accordés au détriment des orthodoxes, ne s'attribuèrent pas partout le grand nombre des conversions. La région de Kovno est convertie au xve siècle à peu près par moitié par les orthodoxes et par les catholiques [2]. Vilna, au témoignage d'Herberstein, comptait plus de sanctuaires orthodoxes que d'églises catholiques [3]. Le Grand Duché, dans son ensemble, possédait au xviie siècle environ 700 paroisses catholiques, alors que le seul palatinat de Novohorodok comptait 650 églises orthodoxes [4]. Quant aux terres proprement orthodoxes du Grand Duché, le catholicisme n'y fit aucun progrès en dépit de la volonté du prince. Au moment de l'Union de Lublin, on érigea deux évêchés, l'un à Luck, l'autre à Kiev, mais les fidèles y étaient rares, et ils n'appartenaient pas à la population locale. Quand l'évêque Joseph Wereszczyński visite en 1589 son siège épiscopal de Kiev, il n'y trouve ni prêtre, ni église, mais un seul religieux dominicain qui desservait une chapelle. La hiérarchie latine doit négocier auprès d'Étienne Batory afin d'obtenir un *uniwersal* qui l'autorisera à s'occuper des fidèles catholiques dispersés sur le territoire des diocèses orthodoxes [5]. Rappelons enfin que le grand prince Alexandre épousa une orthodoxe, la princesse Hélène, fille d'Ivan III.

Cet ensemble de faits établit assez qu'on ne saurait se représenter la civilisation du Grand Duché, avant le dernier tiers du xvie siècle, d'après ce qu'elle devint à partir de cette époque. Avant 1569, la civilisation dont l'influence s'exerce en Lituanie est celle des Ruthènes, et elle n'a pas de concurrente. Le prêtre catholique, quand bien même il venait de Pologne, n'apportait pas avec lui une civilisation et une langue qui s'imposaient. La Pologne d'avant la Renaissance n'avait rien qui parût enviable aux gens des pays où florissait la civilisation ruthène ; peut-être même leur semblait-elle inférieure. En tous cas, les grands ducs, alors même qu'ils deviennent rois de Pologne, gardent une prédilection marquée pour la culture ruthène.

[1] A. Vol'demar, *art. cité*, pp. 181-187.
[2] Daniłowicz, *Skarbczyk*, II, p. 52, n° 1212 ; Niemcewicz, *Zbiór pamiętników o dawnej Polsce*, I, p. 10.
[3] F. Papée, *op. cit.*, p. 24.
[4] Métrop. Makarij, *Istorija russkoj cerkvi*, IX, Saint-Pétersbourg, 1879, p. 5.
[5] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*.

Jagellon installe un monastère de liturgie byzantino-slave à Cracovie, imitant peut-être aussi en cela l'empereur Charles IV de Prague [1]. Sophie, la quatrième femme de Jagellon était princesse ruthène : elle fait décorer dans le style byzantin une chapelle à la cathédrale de Cracovie (1434). Un demi-siècle plus tard, et cent ans après la conclusion de l'union de Lublin entre la Pologne et la Lituanie, Casimir Jagiellończyk érige au Wawel une seconde chapelle byzantine toute décorée d'inscriptions slavonnes ; et sans doute est-ce lui qui prit l'initiative des belles éditions slavonnes de livres d'église publiées à Cracovie même par Fiol [2]. Les souverains qui se succèdent depuis Jagellon, Ladislas Jagiellończyk, Casimir IV Jagiellończyk, Jean-Albert, Alexandre, Sigismond le vieux savent le ruthène mieux que le polonais, la suite de ces rois nous conduit jusqu'au milieu du XVIe siècle [3]. Sigismond Auguste (1548-1572), le premier, parle volontiers polonais, mais il n'en préfère pas moins séjourner à Vilna plutôt qu'à Cracovie. A en croire le curieux pamphlet attribué à Jean Meleško, castellan de Smolensk, et soi disant prononcé à la diète de Varsovie en 1589, Sigismond Ier « chérissait tendrement » la Lituanie et les pays ruthènes, alors qu'il aurait détesté à la fois les Allemands et les Polonais fertiles en roueries [4].

Ainsi, jusqu'au dernier tiers du XVIe siècle, loin de se voir contrariée par une action de la Pologne, la civilisation ruthène marque une prépondérance conquérante à l'intérieur du Grand Duché. L'opposition n'en est que plus frappante avec la transformation qui devait se produire après que la Pologne eût été touchée par la Renaissance.

[1] I. Pervol'f, *Slavjane*, II, pp. 546-547.

[2] On trouve encore des fresques byzantino-slaves sur le territoire polonais dans la cathédrale de Sandomierz (première moitié du XVe siècle), dans la chapelle du château royal de Lublin (1415), à l'église Sainte-Croix de Lysa Gora, à Wiślica et à Gnieźno. Długosz en parlant de ces monuments emploie le terme de « sculptura graeca », « opere graeco », « pictura graeca » (*Liber beneficiorum dioc. Cracov.*, III, p. 229).

[3] Documents et commentaires dans J. Pervol'f, *Slavjane*, III, pp. 165 et 166.

[4] «... солодкая памѣть iего, бо той Нѣмцевъ якъ собакъ не любилъ и Ляховъ зъ ихъ хитростьми велмѣ не любилъ, але Литву и нашу Русь любительно миловалъ (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, II, 1865, n° 158, p. 188). Point intéressant : ce soi-disant Meleško note déjà que l'on sait parler polonais assez bien : *da uže u nas změšalisja, i popol'sku tak umějut govoriti* (*ibid.*, p. 189). Le manuscrit se trouvait dans les archives des Chreptovič à Ščersy (gouvernement de Minsk), et c'est d'après lui qu'il a été publié pour la première fois par M. Wiszniewski, *Historya literatury polskiej*, tome VIII, p. 480. Depuis, il a été publié en traductions russe, ukrainienne et polonaise (voir E. Karskij, *Bělorusy*, III, 2e partie, pp. 113-115). Sur l'histoire et la signification de ce texte, voir A. Savyč, *Narysy z istoriji kul'turnych ruchiv na Ukrajini ta Bilorusi v XVI-XVII v.*, Kiev, 1929, pp. 196-199.

*
* *

B. La situation après la Renaissance.

La Pologne, partie intégrante de la chrétienté d'Occident, est entraînée dans le mouvement de la Renaissance. Les pays ruthènes, par contre, n'ont pas la souplesse nécessaire pour faire dévier aussitôt à leur usage le courant de vie qui régénérait les pays rattachés à Rome. Il faut chercher dans ce gain d'une part, dans ce retard de l'autre, la raison pour laquelle la Pologne marqua, en un temps relativement court, une supériorité évidente de civilisation sur les pays ruthènes, supériorité que plusieurs siècles de passé ne laissaient pas prévoir. Quand enfin les pays ruthènes cédèrent à l'entraînement de la Renaissance, la Pologne avait pris une avance considérable. Sa littérature, soudain épanouie, avait donné des chefs-d'œuvre. Elle prenait l'avantage sur ses voisins de l'Est. Les Ruthènes, éblouis, ne se contentèrent pas alors de demander à l'Occident la formule du progrès à opérer: ils subirent le charme des réussites polonaises. Aussi, la Renaissance fut-elle chez eux moins une participation à l'esprit nouveau né en Italie, qu'une imitation étroite du voisin allant jusqu'à l'emprunt de sa langue littéraire.

Politiquement, la Pologne atteint au XVIe siècle l'apogée de sa puissance. Elle brille d'un éclat unique entre les pays slaves, car les Moscovites sortent à peine de l'esclavage, les Slaves du Sud viennent de perdre leur liberté, et, quant aux Tchèques, travaillés et affaiblis par des querelles religieuses, ils vont voir sombrer leur indépendance en 1620, à la Montagne Blanche. Sarnicki trouve l'expression juste lorsqu'il appelle les Polonais de 1581 : « praecipue tutores slavonicae confederationis » [1]. A plusieurs reprises, en effet, les Slaves du Sud mettent dans la Pologne leurs espoirs de délivrance du joug turc. Pour ces chrétientés en servitude, la République représentait le grand État slave libre et puissant. Elle jouait à leurs yeux le rôle que tiendra la Russie au cours du XIXe siècle. De leur côté, les patriotes polonais, militaires et écrivains, répondaient avec enthousiasme à ces appels à la croisade, à ce recours à la solidarité slave [2]. La conclusion de l'Union de Lublin en 1569, aboutissement d'une politique tenace, ajoute au prestige du pays celui de la conquête pacifique, et l'attirance vers la Pologne se manifeste aussi bien en Moldavie que dans les pays baltes.

[1] Cité par I. Pervol'f, *Slavjane*, II, p. 71.
[2] Voir le détail, *ibid.*, pp. 86-90.

A cette époque, la société polonaise apparaît, elle aussi, comme en progrès. Non seulement la cour de Cracovie devient brillante, mais en province, autour de certains seigneurs, une société lettrée se constitue .

Ainsi, Pierre Kmita, staroste de Przemyśl (Peremyšl'), fait figure d'amateur d'art et de belles lettres : c'est à son service que se forme l'historien Bielski. De même, le palatin de Sandomierz, André Tenczyński, groupe autour de lui un milieu qui peut dispenser Nicolas Rej d'aller se former à l'étranger. La vie politique augmente, du fait de l'obtention du vote *viritim*, et les discussions sur la forme de gouvernement provoquent un nouvel éveil des esprits : des ouvrages comme le *Quincunx* d'Orzechowski en sont le témoignage. Au souffle de la Réforme et de la Contre-Réforme, toutes deux vigoureuses et représentées par des esprits puissants, le pays apprend sa philosophie et sa théologie. Enfin, des échanges intenses s'établissent avec l'Occident, avec l'Italie en particulier, et ils compensent les insuffisances de l'Université de Cracovie, sensibles dès la fin du XVe siècle [1]. Un humanisme de la meilleure qualité, puisé directement aux sources, s'épanouit en Pologne, et il produit cette riche littérature qui vaut à l'époque le titre de Siècle d'Or.

La langue polonaise est élevée alors à la dignité de langue littéraire, et les hommes qui la cultivent la portent à un tel degré de perfection qu'il n'est pas de genre où ils ne puissent l'utiliser avec bonheur. Certes, dès la fin du XVe siècle, on trouve le *Pater* et l'*Ave Maria* imprimés en polonais [2] ; dès le début du siècle suivant, on avait commencé à publier en langue nationale : le *Raj duszny* de Biernat de Lublin paraît à Cracovie entre 1511 et 1514. Mais l'utilisation large de cette « vulgaire » ne commence pas avant que les querelles religieuses qui éclatent à la moitié du XVIe siècle n'aient mis en mouvement les esprits. Alors, les représentants des pensées les plus diverses s'accordent, sans se le dire, pour laisser là le latin et pour imprimer leurs écrits dans la langue du pays. Si l'initiative de la traduction de l'Évangile appartient à un protestant, Stanislas Murzynowski (Königsberg, 1551), dix ans plus tard, les catholiques possèdent une version qui est leur, due à Jean Leopolita (Cracovie, 1561). Une première traduction de la Bible en polonais paraît en 1563 à Brest par les soins du calviniste Radziwiłł le Noir, une seconde en 1572, à Nieśwież, par ceux de l'arien Budny, une troisième imprimée de 1593 à 1599 à Cracovie est l'œuvre du catholique Jacques Wujek. De même, les uns et les autres publient de ces com-

[1] I. Chrzanowski, *Historja literatury niepodległej Polski*, 1re éd., I, p. 176.
[2] Dans un livre ecclésiastique paru à Wróclaw (Breslau) en 1475.

mentaires sur l'Évangile que l'on appelait « Postilles ». Deux des principaux recueils sont calvinistes : celui de Nicolas Rej (1557) et celui de Grégoire de Żarnowiec (1572-1580) ; deux autres sont catholiques : l'un de Jacques Wujek (1573-1584), l'autre de Martin Białobrzeski (1581). On pourrait dresser de semblables parallèles pour les cantionaux, les ouvrages de polémique, les traductions [1].

Parallèlement à cette littérature religieuse, se développe une abondante littérature de caractère laïc.

En 1569, au moment de l'Union de Lublin, les grands écrivains du Siècle d'Or sont dans la force de l'âge, et plusieurs ont donné déjà des ouvrages excellents. Nicolas Rej (1505-1569) meurt l'année même de l'Union et l'on sait l'importance de ses écrits : son énorme *Postylla* calviniste (1557), sa *Krótka rozprawa między trzemi osobami : panem, wojtem i plebanem* (1543), ouvrage satirique sur la société polonaise, deux gros volumes enfin, qui étaient comme le vade-mecum du *szlachcic* digne de ce nom : le *Wizerunek własny żywota człowieka poczciwego* (1558), poème didactique de 12.000 vers, le *Zwierciadło* (1568) où la prose alternait avec la poésie. Son génie avait pu naître et se développer sur le sol même de la Pologne, car Rej n'était jamais allé étudier à l'étranger, et l'épanouissement de son talent témoigne de la haute culture du milieu polonais dès la première moitié du XVIe siècle. Conscient du reste de ce qu'il devait à son pays, Rej en tire argument pour que ses contemporains se servent de leur langue nationale. C'est de lui que sont ces deux vers pittoresques dans leur énergie primitive : « Que de tous côtés, les peuples nos voisins sachent bien que les Polonais ne sont pas des oies, qu'ils ont leur langue à eux ».

A niechaj narodowie wżdy postronni znają
Iż Polacy nie gęsi, iż swój język mają [2].

Martin Bielski (1495-1575) ne possède pas la pénétration de pensée ni l'art de l'expression au même degré que Rej, mais il demeure un écrivain consciencieux, et surtout savant. Il avait donné la plus grosse partie de son œuvre avant le moment où se conclut l'Union, œuvre didactique par excellence, qui avait pour but de mettre à la portée des Polonais les trésors de la sagesse antique

[1] Les catéchismes en polonais, œuvre de catholiques, paraissent très tôt. En 1571, Jacques Wujek publie sa traduction abrégée du Catéchisme de Canisius et Benoît Herbest son *Maluczki Katechizm Kościoła powszechnego*. D'autres les suivent et, en 1612, l'Académie de Cracovie recommandera que lecture soit faite dans les églises des catéchismes traduits en polonais du cardinal Bellarmin ou du P. Ledesma, jésuite.

[2] Cité par J. Chrzanowski, *Historja literatury niepodległej Polski*, I, 1re éd., p. 82.

(*Żywoty filozofów*, 1535), l'histoire universelle et l'histoire de Pologne en particulier (*Kronika wszystkiego świata* qui compte trois éditions en très peu de temps, 1551, 1554, 1564), l'art du vrai guerrier (*Sprawa rycerska*, 1569), sans compter des satires et une comédie (*Komedja Justyna i Konstancji*, 1557). Lui aussi a grand souci de la langue polonaise : il est un des premiers à l'employer, et sa *Vie des philosophes* porte qu'elle a été écrite non point tant « en l'honneur et à la gloire » de Jean Kmita, à qui elle est dédiée, « que pour la diffusion de la langue polonaise si peu écrite jusque là par peur de la difficulté » ; Bielski espère que sa démonstration coupera court au zèle « de ceux qui regardent comme louable de mépriser leur langue maternelle » [1].

A la différence des deux écrivains précédents Stanislas Orzechowski (1513-1566), qui meurt trois ans avant la conclusion de l'Union, s'était formé à l'étranger. Il passe toute sa vie à publier des brochures d'une verve éblouissante sur les événements contemporains. Il avait la promptitude de vue, l'expression saisissante, la verve que nous avons l'habitude d'admirer chez Voltaire. Lui aussi, Lucas Górnicki (1522-1603) reçoit en Italie l'éducation la plus raffinée et, l'année où meurt Orzechowski, il publie pour ceux qui désirent mener la vie supérieure de gentilhomme de cour, une adaptation d'*Il Cortegiano* de Balthazar Castiglione. Sa formation étrangère ne l'empêche nullement d'être très soucieux de tout ce qui touche la vie nationale. En particulier, il fait siennes, un peu comme Du Bellay, les conceptions italiennes sur l' « illustration » de la langue vulgaire : son *Dworzanin Polski* nous fait assister à une longue discussion entre gentilshommes sur la bonne manière de parler polonais [2], cependant qu'il se félicite dans la préface de la sympathie de Sigismond-Auguste pour la littérature nationale [3]. Cet écrivain de talent ne dédaignait pas de s'occuper de questions d'orthographe, et on lui doit un essai d'alphabet nouveau (*Nowy karakter polski*, 1593).

Les éloquents Martin Czechowicz (1532-1613) et Martin Kromer (1512-1589) jouent aussi leur rôle dans la formation de la langue

[1] « ... dla rozmnożenia polskiego języka, którego przedtem nie wiele dla trudności jego pisano, tak aby każdy, komu się je czyść przytrafi, będący tej ziemi przyrodzony, za słusznym uczynkiem przyrodzonej mowy nie wzgardzał » (cité par I. Chrzanowski, *Marcin Bielski*, 2[e] éd., Varsovie, 1926).

[2] *Dworzanin Polski*, 1[re] partie, Varsovie, éd. Wende, 1919, pp. 26-34.

[3] Gdyż to W. K. M. jął pokazować widocznie światu, że miłujesz Koronę tę, hnet obrócili się do tego ci, którym dał Bóg więcej umieć, aby patryjej swojej użyteczni byli, i jęli się rzeczy poważnych pisać jezykiem polskiem : nastała *Biblija*, nastały ine pisma, które pokazują drogę ludziom do dobrze czynienia (cité par Ign. Chrzanowski, *Marcin Bielski*, p. 19).

polonaise, mais le grand homme, le poète de génie fut Jean Kochanowski (1530-1584), de qui l'œuvre est restée tout particulièrement vivante. De formation complète, il étudie à Cracovie, puis passe de longues années en Italie et à Paris, mais il possède assez de génie pour dominer son savoir et sa technique, pour faire entendre une voix non seulement humaniste, mais humaine. Sa poésie, où le style s'ordonne à la pensée, où il use avec discrétion des richesses de la mythologie, de l'histoire et de la rhétorique, est celle d'un « classique » plus que d'un contemporain de Ronsard. Il aborde presque tous les genres poétiques, et dans chacun il laisse des modèles que la postérité a souvent essayé d'imiter sans parvenir à les égaler. Il réussit aussi bien dans la satire (*Satyr*, 1563) que dans la tragédie classique (*Odprawa posłów greckich*, 1577), ou la poésie lyrique de tout genre (*Psałterz*, 1579 ; *Threny*, 1580 ; *Pieśni*, 1585). La publication de son œuvre précède et suit le moment de l'Union de Lublin.

On peut donc dire, que dans la seconde moitié du XVIe siècle, la supériorité de la Pologne devient incontestable. La voici dotée d'une riche littérature tant religieuse que laïque. Elle possède une prose et une versification constituées. Elle compte de grands écrivains dont la valeur allait être confirmée par la critique des siècles et qu'une pléiade de moindres artistes a accompagnés et suivis : les Nicolas Sęp Szarzyński, les Melchior Pudłowski, Sébastien Grabowiecki, Matthieu Stryjkowski, Barthélemy Paprocki, Reinhold Heidenstein, et une infinité d'autres.

Avant que le siècle ne s'achève, le plus grand prosateur de la Pologne d'avant les partages, Pierre Skarga (1536-1612), va composer ses œuvres immortelles : ses Vies de Saints (*Żywoty Świętych*, Vilna, 1579), et surtout ses sermons (*Kazania na niedziele i święta każdego roku*, 1595 ; *Kazania sejmowe*, 1597). La Pologne se révèle ainsi étonnamment riche en génies divers. Dès lors elle est prête pour la conquête des esprits , pour le rayonnement spirituel. Stanislas Orzechowski, lorsqu'il veut persuader les Lituaniens de fondre leur Grand Duché avec la Couronne, peut opposer la « nature policée » des Polonais, à la « grossièreté » lituanienne [1]. Le contraste était récent, mais on ne pouvait le contester.

[1] « Chce li tedy Litwa temi czterzoma rzeczoma, to jest : matką, szlachectwem, wiarą, równością, Polszcze być równą, niechajże ona co rychlej księstwo swoje w Królestwo, a księdza litewskiego w króla polskiego, a niewolę w swobodę, hańbę w cześć, głupość w mądrość a *hrubość swą* ćwiczoną w naturę polską co rychlej odmieni... » (*Quincunx*, 1564, conclusion).

Leur vie est décrite d'après les documents d'archives dans *Prawem i lewem* de Łoziński, Léopol, 1903.

En face du progrès soudain des pays polonais, la vie des contrées de civilisation ruthène semble frappée de stagnation. Ce qui avait été culture paraît tout à coup barbarie.

Les magnats lituaniens avaient grand air. La petite noblesse besogneuse, préoccupée de ses menues querelles et surtout du danger tatare et cosaque, comptait peu devant elle et n'avait guère de part à la vie du pays [1]. Mais, lorsque la Réforme et la Renaissance passèrent, éveillant les initiatives, les gueux titrés de Lituanie ne furent pas aptes à en profiter. Seuls, quelques grands seigneurs furent touchés et la manière despotique dont ils imposèrent qui le luthérianisme, qui l'arianisme ne pouvait entraîner que des résultats superficiels : il n'est pas difficile de faire surgir, à coups d'argent, une imprimerie, une académie même près de son château, mais on ne fabrique pas sur commande des esprits prêts à recevoir la doctrine. Les Ostrožskij, les Kurbskij, les Radziwiłł mènent grand tapage avec leurs armées et leurs ducats, eux seuls tiennent toute la scène ; mais leur agitation tumultueuse ne vaut pas pour la civilisation du pays le travail menu et solide des multiples écrivains et politiques qui se dégagent de la *szlachta* polonaise. Ces puissants personnages, ces colosses de l'orthodoxie n'ont même pas de seconds : il leur faut acheter les services d'étrangers et se servir de protestants pour combattre les ariens.

Avant l'époque de la contre-réforme, le clergé catholique en Pologne et le clergé orthodoxe dans les pays ruthènes étaient à peu près aussi peu instruits et un égal objet de scandale [2]. Mais la Pologne est en contact avec l'Occident, et elle possède tout de même

[1] Le Statut de Piotrków en 1496 réserve à la noblesse les hautes charges ecclésiastiques, et au cours du XVIe siècle les évêchés, les canonicats et les cures furent bien souvent distribués au gré de l'intrigue et parfois vendus. Zebrzydowski, qui fut évêque de Cracovie de 1551 à 1560, était athée, alors que l'occupant laïc de l'évêché de Kiev Nicolas Pac de même que Nicolas Uchański, évêque de Cujavie, étaient hérétiques. La vie dissolue comme l'absence de résidence caractérisaient le haut clergé, cependant que les curés étaient dépouillés, méprisés, savaient à peine lire et que les couvents sans clôture étaient un scandale public. « Omnia reformationem clamant », pouvait écrire le nonce Lippomano en 1556. Sur l'état du clergé polonais au XVIe siècle, voir A. Berga, *Un prédicateur à la cour de Pologne, Pierre Skarga*, pp. 57-81.

[2] I. Višenskij, Épître aux métropolites et évêques de la Russie du sud-ouest (dans les *Akty Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome II, pp. 244-245). La chancellerie du grand duc se prêtait aux combinaisons simoniaques. Il lui arriva de désigner deux personnages pour le même poste : ainsi, pour le poste de Vladimir furent désignés à la fois Jean Krašenskij, un gentilhomme non prêtre, et Théodore Lazovskij, évêque de Chelm. Le siège épiscopal demeura à ce dernier qui sut grouper une petite armée (1565) (E. Likowski, *Union de l'Église grecque-ruthène en Pologne avec l'Église romaine...*, pp. 35-36, d'après l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, tome I, no 12).

un clergé moyen de quelque culture, et qui fera merveille lorsque la Compagnie de Jésus viendra y susciter des éléments capables, des Skarga et des Herbest. Du côté de l'orthodoxie les ressources sont beaucoup moins nombreuses, et les abus sont des plus graves.

L'épiscopat est acheté ou brigué : « On fournit aux métropolies et aux évêchés, note un manuscrit, non pas en recherchant dans les monastères ceux qui sont la fleur de l'état religieux, mais en choisissant des seigneurs frivoles, des propriétaires terriens ou des hommes qui ont servi à l'armée afin de les récompenser, et de plus, des ignorants, des illettrés, des hommes qui ignorent la Sainte Écriture »[1]. Au temps où le protestantisme arrachait à l'orthodoxie une grande partie de la noblesse ruthène, le métropolite était Sylvestre Velkevič (1556-1568), dont Dubovič écrivait : « C'était un homme riche, mais il savait à peine lire »[2]. La grosse affaire était pour ces prêtres de défendre leurs prébendes : « Il a nourri son ventre du droit de Saxe et de Magdebourg, dit Jean Višenskij de l'un d'eux »[3]. Quant aux autres, « ce sont des *vladyki* impies qui, au lieu d'apprendre les canons, la science des livres et d'étudier nuit et jour la loi du Seigneur, passent leur existence à s'occuper de codes et de mensonges, qui, au lieu de théologie, s'assimilent les subtilités humaines, la

[1] « На метрополичьи и епископскія престолы посаждахуся не изъ монастырей, добрѣ въ законнѣмъ житіи процвѣтшіи, но абіе отъ суетныхъ господей, или земледѣльствъ, или служителей воинскихъ, въ воздаяніе службы ихъ, къ тому — неуки, простаки, въ святомъ писаніи не свидѣтельствованіи » (*Kniga o věrě*, f. 205 : dans Zasadkevič, *Meletij Smotrickij*..., p. 5).

[2] J. Dubovič, *Hierarchia*, Léopol, 1644, f. 185. Velkevič manifeste l'intention de réunir un concile à Vilna en 1558, mais on ne sait même pas si celui-ci eut lieu.

[3] *Seksonom i Majdeburgskim pravom svoe čerevo kormil* (*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, I[re] partie, tome II, p. 226).

Jean Višenskij continue : « Quelle règle avons-nous à présent pour autoriser l'accès à l'état religieux ? Voici, regarde et avoue que je dis vrai : aujourd'hui bourreau, demain prêtre ; aujourd'hui il saigne, demain il enseigne, aujourd'hui cabaretier et chef de troupe, demain théologien et chef du peuple ; aujourd'hui assassin, demain prélat et évêque ; jusqu'à présent il a sacrifié à Satan tout le temps de son existence, à cette heure il se tient devant l'autel, il célèbre les mystères et offre le sacrifice à la Divinité inaccessible !... »

« Что бо за чинъ въ нашей церквѣ нынѣ на принятье стану духовного? Не тотъ ли, присмотрися и признай, если правду глаголю: днесь катъ, а завтра священникъ; днесь мучитель, а завтра учитель; днесь корчмаръ и танцоводецъ, а заутра богословъ и народоводецъ; днесь убійца, а заутра святитель и епископъ; доднесь жертвовалъ сатанѣ все время вѣка сего, а нынѣ предъ алтаремъ предстоитъ и непостижимому Божеству таинствуетъ и жертву приноситъ » (*ibid.*, 1[re] partie, tome VII, pp. 30-31 ; voir aussi *Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, II, p. 234).

fausseté du plaid, l'art diabolique de parler pour ne rien dire [1]. Le réquisitoire le plus sanglant qui ait été dressé contre eux est dû à la plume alerte de Meletios Smotrickij, encore orthodoxe alors : « Quelques uns des pasteurs établis chez nous sur le sage troupeau du Christ sont à peine dignes d'être pasteurs d'âmes. Ce ne sont pas des pasteurs, mais des loups avides ; ce ne sont pas des guides et des chefs, mais des lions affamés qui dévorent leurs brebis. O troupeau malheureux ! Comment peut-il t'enseigner, ce pasteur qui lui-même n'a rien appris du tout et ne sait point les obligations qu'il a à l'égard de Dieu et du prochain ! Lui qui, depuis ses années d'enfance, s'est occupé non de l'étude de la Sainte Écriture, mais de soins incompatibles avec sa vocation spirituelle... L'un vient d'une demeure seigneuriale, celui-ci de l'armée, celui-là a passé son temps dans l'oisiveté et, quand il n'a plus eu de quoi manger et de quoi se vêtir, et que la gêne l'a saisi à la gorge, il commence à évangéliser, sans avoir lui-même aucune idée de ce qu'est l'évangélisation, ni de la manière dont il faut s'y prendre. Les postes spirituels de notre église sont bourrés d'enfants, de mineurs, de rustres, d'impudents, de dévergondés, de gloutons, de bas flatteurs, d'égoïstes insatiables, de simoniaques, de juges sans justice, de simulateurs, de pharisiens, de Juifs pleins d'astuce » [2].

Le bas clergé, lui aussi, était peu édifiant : « Dans notre clergé, écrit le prince Constantin Ostrožskij, pas d'instruction, mais une grossièreté insigne qui ne fait que s'étendre » [3]. Le fait de devenir uniates n'entraîne évidemment pas pour les prêtres des campagnes une illumination soudaine. Au prince Léon Sapieha qui écrivait au métropolite Hypace Potěj pour lui signaler diverses altérations de la liturgie dues à des fautes d'ignorance et pour réclamer l'introduction d'une homélie après la lecture de l'Évangile, il est fait cette réponse : « Votre Grâce m'écrit en insistant sur la grossièreté de nos popes ruthènes et en me remontrant qu'il est dans les devoirs de ma charge de surveiller la manière dont ils agissent dans l'église de Dieu, *in functione officii sui* ainsi que de corriger leurs fautes. Mais, hélas, Seigneur, comment moi, pauvre homme, puis-je redresser ce qui est

[1] «Владыки безбожные, вмѣсто канововъ и книжнаго ученія и поученія въ законѣ Господнемъ день и нощъ надъ статутами и ложью весь вѣкъ свой упражняютъ и погубляютъ и вмѣсто богословія учатся хитростямъ человѣческимъ, адвокатской лжи и діавольскому празднословію (*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome II, p. 226).

[2] M. Smotrickij, *Lament Cerkwi Wschodniej*, 1610. Texte traduit en russe par Kostomarov (*Istoričeskija monografii*, III, pp. 213-214) et par Zasadkevič, *Meletij Smotrickij*, p. 10.

[3] *Nauk nět, velikoe grubijanstvo duchovnych umnožilosja* (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome IV, pp. 42-46).

dans leur cœur *inveteratum cum innata malicia*, surtout lorsque je n'ai pas sur eux une juridiction qui les force à réfléchir » [1].

Les moines, dans leur ensemble, n'étaient guère instruits non plus, les higoumènes se trouvant nommés par la chancellerie du roi [2], un bon tiers des religieux ne sachant pas signer leur nom [3]. Jean de Višenskij se trouva être presque le seul moine qui, au moment du premier assaut des protestants et des catholiques, fût capable de formuler des répliques, mais c'était de l'Athos qu'il était revenu dans sa patrie.

L'opposition sérieuse à la propagande hétérodoxe fut organisée par des laïcs : magnats d'une part, petit peuple groupé en confréries, de l'autre. C'est sur la remontrance (*za napomnenjem*) du prince Constantin Ostrožskij, que l'évêque de Vladimir, Théodose Lavrovskij, se décide à faire enseigner le grec dans l'école de son éparchie. Le même prince prend l'initiative de faire rédiger des réfutations, mais comme il ne trouve personne qui le puisse seconder, il chargera un arien, Motowiło, de réfuter le jésuite Skarga. Cette réplique ne rendit pas, cela va de soi, un ton parfaitement orthodoxe, et le prince Kurbskij reçut sans enthousiasme ce plaidoyer de fortune. Voici en quels termes il accuse réception du livre à son ami : « Votre Grâce m'a dressé un livre écrit par un fils du diable, par un ennemi déclaré de notre Christ, à dire toute la vérité, composé par un suppôt, par un fidèle de l'Antéchrist. Et c'est à moi, chrétien orthodoxe, c'est à son frère fidèle que votre Grâce envoie ce livre en souvenir ? O malheur digne de gémissements ! O nécessité maudite ! A quelle témérité, à quelle sottise ceux qui guident les chrétiens n'en sont-ils pas arrivés pour non seulement n'avoir pas honte de nourrir et de garder dans leurs maisons des dragons venimeux, mais pour voir en ceux-ci des défenseurs et des collaborateurs ! Et voici qui est plus étrange encore : contre les forces spirituelles

[1] « Raczysz mi W. Mć pisać, uciążając na grubiaństwo popów naszych Ruskich, a napominając mię, abym z powinności mej porządku ich, jako sie w Kościele Bożym rządzą, in functione oficii sui dojrzał i naprawił błędy ich. Ach niestetyż panie M. M. a jakoż ja biedny czlowiek mogę to naprawić, co jest inveteratum cum innata malicia w sercach ich, a zwłaszcza nie mając nad nimi takiej juridicyj, na któraby się oglądali » : H. Pociej à L. Sapieha, Minsk, 18 décembre 1604 (*Archiwum Domu Sapiehów*, I, p. 442).

[2] Ainsi Étienne Batory nomme Jean Hohol′ pour diriger le monastère de Kobryn « en raison des services qu'il a rendus au défunt roi et à lui-même » : *za služby ego, kotorye on prodku našomu korolju ego milosti i nam gosudarju z sebe pokazyval* (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, III, nº 158).

[3] A Univ (Uniów) en 1591, la moitié des moines ne savent pas signer leur nom. (*Monumenta confraternitatis stauropigianae Leopoliensis*, éd. Wladimirus Milkowicz, tome I, Leopolis, 1895, nº 199).

mauvaises qui attaquent l'Église spirituelle de Dieu, ils leur ordonnent d'entrer en lice et ils leur commandent d'écrire des livres contre les Latins qui ont encore la foi à moitié ! » [1].

Un manuscrit du Musée Rumjancev accuse d'une manière précise les évêques d'avoir par leur négligence amené la décadence que tous déploraient : « On n'a même pas traduit chez nous le dixième des livres de nos vieux docteurs par suite de la paresse et de la négligence de nos maîtres. C'est pourquoi, dans le siècle présent, de soi-disant docteurs s'attachent surtout à des fables bulgares et à des racontars de vieilles femmes. Seigneur Christ, notre Dieu, ouvre-nous les yeux de l'esprit et délivre-nous de ces gens-là » [2].

Démoralisé par la pratique du patronat et par sa propre façon de vivre, le haut clergé était peu capable de s'intéresser à l'instruction du peuple : pour lui-même, il n'en avait cure. Quand Tjapinskij entreprit la traduction de l'Évangile, c'était « parce que ceux à qui il revenait de le faire en raison de leur autorité, les métropolites, les évêques, les savants, s'y étaient dérobés depuis si longtemps » [3].

Avant 1580, on ne trouve au XVIe siècle que quatre monastères possédant des écoles (Chelm, Zimno, Michaïlo-Zolotoverch à Kiev [1563], Univ). Souvent il y avait des règlements spéciaux qui inter disaient aux moines de donner l'instruction [4].

Avant le redressement provoqué par les progrès des protestants puis des catholiques, on comptait en tout et pour tout cinq écoles de paroisse : Krasnostav (1550), Zabludov (1567), Turov (1572), Kurenec, dans la région de Vilna (1576), Vladimir (1577) [5].

[1] « Прислалъ ми ваша милость книгу отъ сына діаволя написанну и отъ явственнаго непріятеля Христа нашего, истиннѣйше рекше, отъ Антихристова помощника и вѣрнаго слуги его сочиненну! Мнѣ, ваша милость, христіянину правовѣрному, брату своему присяглому негли вмѣсто поминка шлетъ? О бѣда воистину плачу достойна! О нендза преокаяннѣйшая! Въ таковую дерзость и стултицію начальницы христіанскіе внидоша, иже не токмо тѣхъ ядовитыхъ драконовъ въ домѣхъ своихъ питати и ховати не стыдятся; но и за оборонителей и помощниковъ ихъ себѣ мнимають! И что еще дивнѣйшаго: за духовныхъ бѣсовъ духовную церковь Божію обороняти имъ разсказуютъ и книги сопротивъ полу-вѣрныхъ Латыновъ писати имъ повелѣваютъ! » (Сказанія кн. Курбскаго, p. 283).

[2] « У насъ и десятой части книгъ учителей нашихъ старыхъ не переведено, по лѣности и нерадѣнію властителей нашихъ потому, что нынѣшняго вѣка мнимые учители больше въ болгарскихъ басняхъ упражняются. Господи Христе Боже нашъ! отвори намъ мысленныя очи и избави насъ отъ такихъ » (Vostokov, Описаніе Румянцовскаго музея, p. 242).

[3] « Поневажь которымъ бы то властнеи учинити пристоело митрополитове владыки и нихто з учоных через так многіи час не хотѣли » (Cité par E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 36).

[4] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 228.

[5] K. Charlampovič, *op. cit.*, p. 199.

Encore ces quelques écoles orthodoxes qui existaient étaient bien peu de chose. Voici ce qu'on y faisait d'après le témoignage d'un pasteur protestant de Kovno, Paul Oderborn, qui séjourna à Vilna. Il écrit en 1581 : « Les Ruthènes ont d'ordinaire près des églises des écoles, et là un jeune homme de trente ans apprend aux enfants les rudiments de l'écriture. On n'enseigne pas du tout le catéchisme, mais l'on fait apprendre seulement aux enfants les prières à la très Sainte Vierge et à saint Nicolas qui sont dans les recueils, on enseigne aussi le Symbole des Apôtres un peu transformé. Ensuite viennent les Psaumes de David que l'on répète nuit et jour »[1].

Comme nous aurons l'occasion de l'observer, bien souvent, dans des régions ruthènes ou ruthénisées, les seules écoles qui longtemps existèrent étaient catholiques ou protestantes. Ainsi, à Vilna, depuis la première moitié du XVe siècle, il existait près de la cathédrale une importante école catholique . En 1513 une école se fonda près de l'église Saint-Jean qui, en 1566, s'augmenta d'une petite faculté de droit. En 1570 enfin s'ouvrit le collège des Jésuites qui, en 1579, sera transformé en Académie. On trouve également des écoles luthériennes : celles d'Abraham Kulva (1539-1543), de Vigler (depuis 1551), une école calviniste fondée par Nicolas Radziwiłł le Noir où enseignèrent des maîtres que l'on manda de l'étranger. Or c'est en 1585 seulement qu'est attestée l'existence d'une école orthodoxe : celle de la confrérie. Il est possible et même probable qu'il y eut de petites écoles près des monastères, mais si modestes qu'il n'en est pas resté de trace[2].

Les Ruthènes, écrit Rohatyniec, l'auteur supposé de la *Perestroga* « ont élevé à grands frais beaucoup d'églises et de monastères, ils les ont dotés de propriétés, ils ont orné les églises d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses, ils ont fait venir une grande quantité de livres en langue slavonne, mais ils n'ont pas fait le plus nécessaire : fonder des écoles pour le peuple »[3].

[1] « Scholas semper templis adjunctas habent ; in illis 30 annorum juvenis prima litterarum rudimenta pueritiam docet... Catechesi nulla utuntur sed preculas ad Beatam Virginem et D. Nicolaum in libris descriptis pueris proponunt. Symbolum tamen Apostolorum verbis quibusdam immutatis addiscunt, huic adduntur hymni Davidis, quos illi nocturna versantque manu versantque diurna » (*De Russorum religione, ritibus nuptiarum, funerum, victu vestitu*, etc..., 1582, pp. 10-11, cité par K. Charlampovič, *op. cit.*, p. 203, note 2).

[2] K. Charlampovič, *K istorii zapadno-russkago prosvěščenija*, pp. 1-7.

[3] « много зъ великимъ коштомъ церквей и монастырей намуровали и маетностями опатрили, золотомъ, сребромъ, перлами и дорогими каменями церкви прїоздобили, книгъ великое множество языкомъ словенскимъ нанесли: лечъ того, что было напотребнѣйшее, школъ посполитыхъ не фундовали » (*Perestroga*, réimpr. dans les *Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, 1re partie, tome IV, p. 233).

On retrouvera des plaintes du même genre dans la préface de la Bible de Gérasime Smotrickij [1], sous la plume du métropolite Rahoza, sous celle de Constantin Ostrožskij, et celle du prince Kurbskij.

Les Ruthènes étaient donc dépourvus de moyen de formation : clergé ignorant, pas d'écoles, et, nous l'avons vu, peu ou pas de livres d'Église. Cette absence de livres sérieux sur la foi chrétienne, le manque même de textes des Pères de l'Église grecque en langue ruthène provoqueront les sarcasmes de Skarga et aussi les efforts des Ostrožskij, des Kurbskij, des Mohila. Efforts ou trop rares ou trop tardifs. Le résultat fut que, pendant tout le temps que dura la première pression des partisans de l'Union, les orthodoxes se trouvèrent désarmés. Une brochure de 1595, favorable du reste à l'Union, soulignait le dénûment des Ruthènes en fait de littérature religieuse [2]. Voici le témoignage qu'on y peut lire : « Et ainsi, afin d'ouvrir les yeux aux gens simples et sans instruction, pour qu'on voie clairement si c'est avec raison qu'est repoussée la sainte union à laquelle nous travaillons, j'ai pensé à expliquer brièvement et à exposer les articles sur lesquels se produit le plus grand conflit entre les Romains et les Grecs. Ces articles donnent la peur de l'union sainte aux gens de notre peuple ruthène, et je ne m'en étonne point. Car les uns ne savent rien et les autres n'ont même jamais entendu quelque chose qui ressemble à ce qu'il faut y voir. Et comment pourraient-ils être renseignés, alors que nous ne possédons pas dans notre langue « ruthène » les écrits et les livres des Saints Pères nécessaires pour parler de ces questions et que nous ne voulons pas croire à ceux des autres. Nous dénigrons tout le monde, et nous n'avons rien de meilleur à montrer. Et quoique quelques-uns possèdent ci et là un petit nombre de livres manuscrits, Dieu sait si ces ouvrages ont été exactement copiés et s'ils ont vu le jour chez des chrétiens orthodoxes ou parmi les hérétiques dont le plus grand nombre s'est trouvé toujours parmi les Grecs » [3].

[1] K. Charlampovič, *Kievskaja Starina*, 1897, nº 6, p. 372.

[2] « Унія албо выкладъ преднейшихъ артикуловъ, Vilna, 1595, brochure attribuée à Hypace Potěj.

[3] «А такъ, абымъ людямъ простымъ и невѣдомымъ очи отворилъ, жебы обачили явне, слушне ли тое светое згоды, о которую се стараемъ, бѣгаютъ, — умыслилемъ вси тые артикулы, о которые набольшій споръ межи Рымляны и Греками идетъ, вократцѣ объяснити и оказати, для которыхъ артикуловъ люди народу нашого Руского тое згоды светое бѣгаютъ. А не дивуюся тому. Бо иншые не вѣдаютъ, и подобно того другій и не слыхалъ, што тутъ обачитъ. Бо и якъ же вѣдати маютъ, коли писма и книгъ светыхъ отецъ, до таковыхъ речей потребныхъ, въ нашомъ языку Рускомъ не маемъ, а чужимъ вѣрити не хочемъ, але все людское ганимъ, а своего лѣпшого не покажемъ. А хотя што потросѣ и есть у кого книгъ писаныхъ, ино Богъ не

Cette ignorance générale des orthodoxes ruthènes était un fait si patent que les catholiques n'avaient pas de peine à en tirer des arguments apologétiques. Benoît Herbest, en 1586, écrivait déjà : « Dieu, lorsqu'il châtiait les Juifs, dans sa clémence leur donnait des prophètes ; à présent qu'ils sont sous la colère divine, ils n'ont plus de prophètes. Il en fut de même pour les Grecs et avec eux pour nos Ruthènes : Dieu leur a tout enlevé. Ils n'ont même plus de mémoire pour savoir le *Notre Père* et le *Credo*, ni de raison pour considérer le salut, ni de bonne volonté pour vivre comme il faut » [1].

Pierre Skarga parle de cette ignorance qu'il attribue au mariage des prêtres, à l'usage du slavon et à la dépendance des prêtres par rapport aux laïcs, comme d'un fait de notoriété publique [2]. Léon Sapieha, polémisant avec Constantin Ostrožskij souligne sur ce point la supériorité des catholiques : « Alors que les catholiques auraient peu à gagner à s'unir avec la religion grecque de Vos Grâces, ils ne perdront rien si vous restez dans le schisme comme par le passé. Bien plus, si la Ruthénie voulait bien peser la chose, ce serait à elle à souhaiter et à s'efforcer d'entrer dans l'unité de l'Église de Dieu. Cela est plus urgent, plus nécessaire et plus utile pour elle que pour nous » [3].

Certes, la Pologne connaissait dans son catholicisme des abus qui n'étaient guère moins graves que ceux que l'on pouvait rencontrer dans les pays ruthènes orthodoxes, et l'immoralité comme l'ignorance se rencontraient aussi bien parmi les prêtres et les évêques catholiques que parmi les popes et les *vladyki* ruthènes. Toute l'Église d'Occident avait besoin de réforme, et, quand le concile de Trente (1545-1563) eut pris des décisions pour supprimer les abus dans la catholicité, il s'en fallut de beaucoup que ses vo-

вѣдаетъ, если правдиве преписованные, и если отъ православныхъ хрестиянъ, албо тежъ отъ геретыковъ, которыхъ въ народѣ Греческомъ наболѣй бывало, выдана суть » (Унія, албо выкладъ, réimprimé dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, vol. 2, col. 118).

[1] Bóg żydy gdy w łasce karał, dawał im proroki ; teraz iż w gniewie są Bożym proroków nie maią. Takżec też Grekom y Rusi naszey przy nich, Bóg wszytko odiął. Nie maią ani pamięci, aby umieć *Oycze nasz* y *Wieru w Boha* ; ani rozumu, aby zbawienie rzeczy baczyć ; ani woli dobrzey, żeby dobrze żyć (en marge : Ruskie głupstwo y błędy) : B. Herbest, *Wiary kościoła Rzymskiego Wywody*, Cracovie, 1586, dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, vol. II, col. 597.

[2] P. Skarga, *O jedności Kościoła Bożego*, 1re édition.

[3] « Acz Katolikom jakoby mało przybyło z zjednoczenia W. Mciów greckiey religii, tak też nic nie ubędzie kiedy W. Mcie po staremu w odszczepienstwie zostaniecie i owszem, by to Ruś chciała u siebie dobrze uważyć, tedy raczej sami by tego pragnąć i pilno się oto starać mieli, aby byli w jedności Kościoła Bożego. Onym tego pilniej, potrzebniej i pożyteczniej niż nam ». Lettre de Léon Sapieha à Constantin Ostrožskij, Cracovie, 10 septembre 1595 (*Archivum Domu Sapiehów*, I, p. 144).

lontés passent de suite à exécution. La France qui sera la première à réaliser les vœux de réforme exprimés par le célèbre concile ne se transformera qu'au XVIIe siècle.

Tous ces maux n'eurent cependant pas en Pologne les conséquences qu'on leur vit dans les pays ruthènes, parce que la vie intellectuelle y était beaucoup moins liée aux seules vertus des membres du clergé et aussi parce que, directement relié à l'Occident, ce pays put recevoir très vite des éléments réformateurs. Il accueillit des représentants de la Compagnie de Jésus, alors dans toute l'ardeur de leur fondation nouvelle, et ceux-ci surent attirer à eux et armer les meilleurs éléments du clergé : des Skarga et des Herbest. Grâce à eux on vit en peu d'années les études plus en honneur qu'elles ne l'avaient jamais été.

Les Ruthènes, au contraire, avaient très peu de secours à attendre de Byzance et des pays qui avaient reçu d'elle leur civilisation. Constantinople était depuis 1453 sous le joug turc, et les savants qui faisaient sa gloire avaient été dispersés. « Chez les Grecs, écrivait Pierre Skarga, la science a péri, et elle est devenue tout entière notre partage ». Benoît Herbest écrivait en faveur de l'Union un livre intitulé : *Preuves de la foi de l'Église romaine et histoire de l'esclavage des Grecs* [1]. Constantinople n'était guère à même de parer à la crise de culture qui s'avérait redoutable. Le Patriarcat devait se contenter d'agir par expédients, organisant contre un haut clergé favorable à l'Union un peuple qui tenait surtout à l'orthodoxie par crainte de toute nouveauté. De cette carence comme de cette tactique les évêques uniates ne devaient pas manquer de tirer argument. « Et maintenant, écrit Rutskij en 1600, ne sommes-nous pas obligés de nous écarter d'un Patriarche qui est lui-même en esclavage et ne peut nous apporter le salut ? Nous n'avons appris auprès des patriarches ni science ni discipline. Ils venaient chez nous comme des loups ; ils nous apportaient la discorde et le désordre. A de simples fidèles groupés en confréries ils ont donné le pouvoir épiscopal, et voici que la populace dans sa simplicité s'est donné une organisation qui n'a d'égards ni pour les évêques ni pour les seigneurs » [2].

[1] B. Herbest, *Wiary Kościoła Rzymskiego wywody y greckiego niewolstwa historya...*, Cracovie, 1586.

[2] « A teraz, czyśmy nie obowiązani odbiedz od takiego patryarchy, który sam w niewoli i nam zbawienia dać nie może ? Myśmy od patryarchów ani nauki, ani porządku nie nauczyli się. Jeździli do nas jak wilki, przywozili nam niezgodę i rozstrój. Prostym ludziom w bractwach... dali władzę biskupią. I oto chłopstwo w tej prostocie przyswoiło sobie taki rząd, że ani na biskupów, ani na panów nie zważa » (cité par Likowski, *Unia Brzeska*, pp. 274-275).

Ce pauvre peuple, disait Smotrickij dans la Préface de son *Exethesis*, « ne sait ce qu'il dit, ni ne sait ce qu'il cherche, ni ne comprend ce à quoi il tient et ce qu'il défend (1629) [1] ». L'Église orthodoxe subit à ce moment une véritable crise qui entraîna des défections nombreuses. Voici ce qu'écrivait le prince Ostrožskij à Potěj, évêque de Vladimir, avant le synode de Brest : « Si les gens s'abandonnent à une telle paresse, à un tel engourdissement, s'ils apostasient c'est surtout parce qu'il n'est plus personne pour instruire ni pour répandre la parole de Dieu, c'est parce qu'ont cessé les instructions et qu'ont cessé les sermons. Et voici que la gloire de Dieu et celle de son Église ne sont plus ou qu'elles sont réduites. On a d'abord eu faim d'entendre la parole de Dieu, et puis on a abandonné la foi et la tradition » [2].

La comparaison était écrasante quand on opposait, en fait d'efforts pour réorganiser l'instruction, la quasi-impuissance de Constantinople à l'œuvre d'éducation entreprise par les Jésuites messagers de Rome. Aussi, Léon Krevza pouvait-il affirmer en 1617 que Rome avait plus fait en vingt ans pour instruire les populations ruthènes que Byzance en sept cents [3]. Dubovič reprendra la même argumentation dans sa *Hierarchia Kościelna* (Léopol, 1644). De fait, comme l'a écrit Gołubowski : « La Grèce ne pouvait secourir les Ruthènes par ses livres ou par ses maîtres, puisque chez elle les sciences et l'instruction subissaient sous le joug turc une complète décadence » [4].

Les Ruthènes pouvaient encore moins attendre un secours intellectuel et spirituel du côté de Moscou. Tous les étrangers qui visitèrent alors la Russie notent : « Dans toute la Moscovie il n'y a pas d'écoles » ; les Moscovites « ignorent les écoles » [5]. Ivan le Terrible se plaignait en 1551 au *Concile des Cent-Chapitres* de ce manque total d'enseignement ; et le Concile prit une résolution spéciale prescrivant aux prêtres et aux diacres d'ouvrir dans leurs

[1] « ... ani wie co mówi, ani zna czego szuka : ani rozumie przy czym stoi, y czego broni » (M. Smotrickij, *Exethesis*, p. 1).

[2] « A nie dla czego inszego rozmnożyło się między ludźmi takie lenistwo, ospalstwo y odstąpienie, iako nawięcey dla tego, iż ustali nauczyciele, ustali przepowiadacze złowa Bożego, ustały nauki, ustały kazania, a zatym nastało zniszczenie y umnieyszenie chwały Bożey, y Cerkwie iego. Nastąpił głód słuchania słowa Bożego, nastąpiło zatem odstąpienie od wiary y zakonu ». Lettre de Constantin Ostrožskij à Potěj, Lublin, 21 juin 1593 (Wiszniewski, *Historya literatury polskiej*, tome VIII, p. 374).

[3] L. Krevza, *Obrona iedności cerkiewney*, Vilna, 1617, réimprimée dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, vol. 1, col. 287.

[4] Gołubowski, *Akademija kijowska Mohilańska*, p. 82.

[5] Zasadkevič, *Meletij Smotrickij*, p. 129.

maisons des écoles où l'on apprît le rudiment, et le chant ecclésiastique [1]. Mais on ne sait exactement quel fut le résultat pratique de cette résolution [2]. A supposer même que les prêtres et les diacres se fussent mis à donner l'instruction qu'on leur demandait, ce n'était qu'une très humble culture et qu'on ne pouvait espérer de voir rayonner hors du pays.

Aussi, en Pologne, la Moscovie passait alors pour la terre de l'ignorance. Jean Zamoyski déclarait en 1589 que les Moscovites étaient des Barbares, alors que parmi les populations slaves les Polonais et les Tchèques représentaient la civilisation [3]. « Les églises de Moscou, dit Skarga, sont misérables et presque à demi-tombées dans l'idolâtrie. Elles sont comme abandonnées en fait de science (*osierocałe w nauce*), enfoncées dans une profonde grossièreté et dans l'ignorance » [4].

Au reste, les Ruthènes partageaient sur ce point les vues des Polonais. Ils donnaient volontiers asile à des gens qui, comme l'imprimeur Ivan Fedorov, avaient vainement essayé d'introduire quelque progrès à Moscou et s'y étaient fait poursuivre pour hérésie.

Les uniates tirèrent un bon argument de cette pitoyable situation pour prouver que Dieu ne bénissait pas l'Église séparée. « Dieu, écrivait Meletios Smotrickij dans son *Exethesis*, Dieu punit le schisme par l'esclavage, le désordre, la stérilité et la famine de la parole de Dieu... Il ne le bénit, ni dans la liberté, ni dans l'esclavage, et ne le favorise en rien : c'est une même décadence pour tout ce qui touche le bien spirituel et il la subit aussi bien dans la liberté moscovite que dans l'esclavage turc ». « Il est difficile de trouver (en Moscovie) un bon diacre, plus difficile encore de trouver un prêtre instruit ; ne réclamez pas un docte prédicateur » [5]. Smotrickij soulignera encore, avec Cassien Sakovič, qu'il n'y a dans le pays de Moscou que des esclaves, puisque les nobles eux-mêmes y subissent la honte de la torture et des exécutions publiques [6]. Brjuchoveckij ira jusqu'à affirmer que les Moscovites dépassent en cruauté les peuples païens [7]. Le métropolite Mohila laissait entendre à l'occasion qu'il n'avait pas de leçons à recevoir de

[1] *Stoglav*, éd. 1862, p. 121-123, ch. xxv, xxvi.

[2] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 190.

[3] *Vita Joannis Zamoysci*, 1606 : dans les *Collectanea vitam resque gestas J. Zamoysci illustrantia*, éd. J. Działyński, Poznań, 1861, p. 104 ; cité par I. Pervol'f, *Slavjane*, tome II, p. 78.

[4] P. Skarga, *O jedności Kościoła Bożego*.

[5] *Exethesis*, ff. 99 verso et 100.

[6] Cité par S. Ternovskij, *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome V, p. 31.

[7] S. Ternovskij, *op. cit.*, p. 80.

Moscou : « Que dans le pays de Moscou l'on ne prononce pas les sermons de mémoire, cela ne nous intéresse en rien, va-t-on les consulter là-dessus ? »[1]

Il n'est pas jusqu'aux Cosaques qui n'aient marqué leur mépris pour la « foi moscovite », en tant que moins sûre et plus ravagée par les sectes que celle de la Ruthénie. Chez les Moscovites, disaient-ils, « les uns sont baptisés par immersion, les autres par aspersion, les uns ont des popes, pour d'autres il n'en faut pas. Dans le pays de Moscou il y a autant de sortes de foi que de villages et, dans le village, autant que de chaumières... toute leur foi consiste à laisser pousser leur barbe, à ne pas fumer ou priser de tabac[2] ».

Un seul pays apporta quelque secours effectif à la culture byzantine en perdition en Ruthénie : la Moldo-Valachie. Ce furent les hospodars d'au delà du Dniestr qui fournirent de l'argent pour que les confréries orthodoxes eussent des églises (ainsi Léopol a une église qu'on appelle encore aujourd'hui « la valaque ») et pour qu'elles pussent ouvrir des écoles. Ils fournirent aussi des maîtres de langue grecque, et ce fut là, nous le verrons, une initiative peu heureuse, parce que l'effort ruthène se trouva égaré ainsi dans une direction sans issue. Le plus beau don qu'ils firent aux pays ruthènes fut, à vrai dire, celui de la personne même de Pierre Mohila qui, l'un des premiers, devait sentir le sens de la crise et montrer comme on pouvait la résoudre. Mais Mohila arriva tard et son sens des réalités se montra précisément en ce qu'il suivit, pour l'utiliser, un courant auquel il n'était plus possible de faire obstacle.

*
* *

Il était indispensable de bien saisir d'abord l'ampleur de ce déséquilibre de civilisation qui s'est produit, à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, entre pays polonais et pays ruthènes. Là est la grande raison d'être du phénomène particulier que nous avons voulu observer : la crise du slavon se dénouant au profit du polonais. Le rapprochement politique entre la Pologne et la Lituanie, seul, eut été de peu d'efficace. La grande indépendance culturelle qui caractérise les deux domaines avant 1569, en est une preuve

[1] W Moskwie zaś że kazania na pamięć nie powiadają, nam nic do tego, pytaj sobie o nych otym (*Lithos*, p. 354).

[2] « одні погруженці, а другі обліванці; у одних попі, у других безпопівщина; на Москві стільки вір, скільки сіл, а в селі — скільки хат; у їх вся віра в тому аби бороди не голити і тютюну не курити й не нюхати» (Markevič, *Istorija Malorossii*, tome I, p. 257).

suffisante. Mais, comme Jabłonowski le note avec raison dans son *Historya Rusi południowej* : « L'union politique de la Lituanie et de la Ruthénie avec la Pologne s'est produite à une époque où il ne pouvait subsister le moindre doute sur la supériorité de la civilisation occidentale, latine, dont le rayonnement avait pénétré la Pologne, par rapport à la civilisation byzantino-grecque déjà mourante, et à plus forte raison, par rapport au rejeton de celle-ci : la civilisation du slavon d'Église, dans cette Ruthénie que les Mongols avaient écrasée. Sur Constantinople et le monde bulgare la prépondérance musulmane des Turcs pesait déjà. Aussi n'était-il pas difficile de prévoir laquelle des deux civilisations allait prendre le dessus dans l'organisme politique nouveau issu du mariage d'Hedwige et de Jagellon et dont la loi de développement était l'union de plus en plus étroite des deux parties »[1].

Il reste pourtant à établir par quelles voies et par suite de quelles circonstances particulières le polonais put se substituer si rapidement au slavon mourant. Les pays ruthènes étaient en effet au moins deux fois plus étendus que les terres polonaises. Nous ne pouvons nous expliquer qu'ils se soient laissé pénétrer en un quart de siècle sans supposer l'existence de multiples occasions de contact entre les populations voisines et jadis hostiles. Ce sont ces « points de contagion » qu'il nous reste à examiner.

[1] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, p. 165.

CHAPITRE II.

LA COLONISATION POLONAISE EN PAYS RUTHÈNE.

L'Union de Lublin sanctionnait l'incorporation à la Couronne de la Podlachie, de la Volynie et du pays de Kiev ; en même temps, elle reconnaissait aux Polonais le droit de résider et d'acquérir des terres dans toutes les parties du Grand Duché. Il s'ensuivit un déplacement considérable vers l'Est de Polonais, nobles et roturiers. Les pays ruthènes, peu peuplés, offraient à tous des domaines à mettre en valeur.

Ce mouvement de population ne pouvait pas ne pas servir à propager l'usage de la langue polonaise.

A) La colonisation polonaise dans les villes.

Depuis longtemps le Polonais avait pris pied dans les villes du pays ruthène. En effet, là comme en beaucoup d'autres contrées, les cités ne tiraient pas leurs habitants des campagnes voisines. Dès le début de l'époque historique, on observe que, près des enclos fortifiés (*gorody*), qui servent de résidence au prince et à l'évêque, une colonie de trafiquants est installée, dont beaucoup ne sont pas slaves. Ainsi le Kiev du XIIIe siècle avait ses Allemands, ses Vénitiens, ses Grecs et ses Moraves [1]. Novgorod avait aussi son quartier allemand, tout comme plus tard Moscou.

Cet élément étranger de la population urbaine augmenta dans une proportion considérable à partir du XIXe siècle. Alors, en effet, les princes qui commençaient à moins redouter les Tatars songèrent à relever leurs cités et à en créer de nouvelles. S'adresser, pour les peupler, aux paysans des environs, était impossible. Il fallut donc attirer des commerçants et des ouvriers qualifiés en leur accordant des privilèges : on leur fit octroi du droit dit de Magdebourg, qui leur

[1] M. Hruševs'kyj, *Istorija Ukrajiny Rusy*, tome II, p. 273.

assurait une large autonomie. Ces privilèges nous étonnent parfois par leur libéralité. C'est ainsi que, d'après le privilège de Belsk, en Podlachie, donné par Vitovt en 1430, ne pouvaient être bourgeois de la ville que des catholiques, Polonais ou Allemands, et c'est seulement en 1501 que le privilège du droit de Magdebourg y fut étendu aux orthodoxes [1]. Dans d'autres villes, à Dorohičin, à Suraž, à Brjansk, par exemple, les orthodoxes devaient, comme les autres habitants, payer la dîme au prêtre latin [2]. A la fin du XIVe siècle, le droit de Magdebourg régissait toutes les principales cités et un bon nombre de bourgs dans la Ruthénie de la Couronne. L'octroi de ce privilège à l'intérieur du Grand Duché ne fut largement répandu qu'au temps de Jagellon. C'est alors qu'il fut accordé à Vilna, Kovno, Luck, Kremenec, ainsi qu'aux cités de Podlachie. Puis il fut distribué beaucoup plus parcimonieusement; Kiev ne l'obtint qu'en 1499, c'est au XVIe siècle seulement qu'il devient courant en Volynie, au XVIIe sur les terres de Kiev et de Braclav [3].

Les villes constituèrent ainsi des îlots d'allogènes au cœur d'un pays dont la plupart des lois ne jouaient pas pour elles. Dans les cités ruthènes deux éléments ethniques dominaient : les Allemands et les Polonais. C'étaient eux que l'on cherchait d'abord à attirer, ainsi qu'en font foi divers documents [4]. Intervenaient ensuite les Arméniens, les Italiens : Génois, puis Vénitiens, les Anglais, les Tatars et les Juifs. Il y avait aussi des Ruthènes peu nombreux et qui étaient tenus à l'écart, en fait et parfois en droit, de l'administration de la cité et des corporations parce qu'ils n'étaient pas catholiques [5]. Les Allemands jouèrent d'abord un rôle de premier plan dans l'existence de ces villes auxquelles ils apportaient une formule d'administration : ils siégeaient au *Rathaus*, et rédigeaient les actes en leur langue. C'est en allemand qu'avaient lieu les principales prédications : ainsi à Léopol où les Polonais n'avaient d'abord à leur usage que la chapelle Sainte-Catherine [6].

[1] Pervol'f, *Slavjane...*, tome III, p. 199.

[2] *Ibid.*, tome III, p. 200.

[3] M. Hruševs'kyj, *op. cit.*, tome V, pp. 225-231. Sur l'attribution du droit de Magdebourg en pays polonais et ruthène on consultera : Röppel, *Uber die Verbreitung des Magdeburger Stadtrechts im Gebiete des alten polnischen Reiches ostwärts der Weichsel*, Breslau, 1857 ; — A. Halban, *Zur Geschichte des deutschen Rechtes in Podolien, Wolhynien und Ukraine*, Berlin, 1896; A. Budanov, *Německoe pravo v Pol'šě i Litvě*, étude parue dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, V^e partie, tome I.

[4] « Volumus dicto iure Theuthonico tantummodo Theutonicos et Polonos uti et gaudere » (Privilège de 1401, cité par M. Hruševs'kyj, *op. cit.*, tome V, p. 238, note).

[5] M. Hruševs'kyj, *op. cit.*, tome V, pp. 238-244.

[6] Fr. Papée, *Historja Miasta Lwowa*, Léopol-Varsovie, 1924, p. 71.

Mais la situation changea dès le xv[e] siècle, du temps des premiers Jagellons. On vit alors peu à peu les Polonais exercer une action attractive et conquérante sur les autres étrangers de la cité. Les Allemands furent les premiers atteints. Le règne de Sigismond I[er] (1506-1548) marqua le moment décisif de cette évolution : à Léopol le prédicateur polonais remplaça le prédicateur allemand dans la chaire de la cathédrale, et les actes ne furent plus rédigés en allemand. Cette assimilation pacifique fut poussée si loin que les marchands allemands, même les derniers arrivés, polonisèrent leurs noms de famille : les Wolfgang Scholz devinrent des Szolc Wolfowicz, les Alnpeck des Alembek, les Scharfenberger des Ostrogorski, les Frank des Frankowicz [1].

Les autres étrangers se laissèrent entamer aussi, mais en manifestant une résistance plus ou moins durable : Italiens et Anglais cédèrent dès les premières générations, comme les Allemands ; les Ruthènes et les Arméniens, les Juifs surtout devaient conserver leur physionomie propre pendant toute la période qui nous occupe. Quoi qu'il en soit de ces résistances partielles, les Polonais se trouvèrent exercer une influence prépondérante à la fin sur l'administration et sur la civilisation des villes du pays ruthène. Kiev avait pour bourgmestre un Polonais dès 1570, et Korsun dès 1602 [2].

Ceci explique que les interdictions d'habitat et de propriété portées contre les Polonais à l'intérieur du Grand Duché n'aient pas valu pour les populations urbaines. Pour la même raison, le privilège accordé à la Volynie en 1569, s'il garantissait aux propriétaires terriens l'usage du slavon-ruthène dans l'exercice de la justice, précisait que les citadins conserveraient l'usage du polonais [3].

La portée de cette large assimilation des villes par l'élément polonais fut cependant limitée. Les cités, en pays ruthène, n'exercèrent que peu d'influence sur les campagnes dont elles n'étaient pas sorties. Et sous nos yeux nous pouvons observer le prolongement du phénomène : la polonisation séculaire des villes de Galicie, de Podolie, de Volynie n'empêche pas que la banlieue même des agglomérations les plus considérables, celle de Léopol par exemple, soit habitée par des populations qui n'ont pas renoncé à leur langue ni à leurs traditions. Mais, si les cités n'agirent pas sur les masses paysannes elles contribuèrent à transformer la culture de la grande

[1] Fr. Papée, *Historja Miasta Lwowa*, pp. 72-74 ; Fr. Papée, *Patrycyat ; mieszczan'stwo lwowskie, passim.* On peut suivre d'après les documents le progrès de cette polonisation interne à Peremysl, Sanok et ailleurs. Hruševs'kyj, *op. cit.*, tome V, p. 250.

[2] A. Jabłonowski, *Historya Rusi poludniowej...*, p. 166.

[3] *Ibid.*, p. 219.

et de la petite noblesse pour qui la ville était l'endroit où l'on se procurait les objets de luxe, les livres, où surtout se trouvaient les écoles dans lesquelles on apprenait les bonnes façons qui devenaient de plus en plus nécessaires. C'est en pensant à cette influence non point tant sur la paysannerie que sur la noblesse, que l'on peut dire avec Alexandre Jabłonowski que « deux courants d'influence polonaise provenant l'un de Léopol, l'autre de Vilna attaquèrent la Volynie qui avait été longtemps la citadelle la plus forte de la culture ruthène, puis de là se dirigèrent sur Kiev ».

B. La colonisation polonaise dans les campagnes.

A partir de 1569, les campagnes ruthènes furent ouvertes, elles aussi, à la colonisation polonaise. Cette colonisation s'opéra parfois à l'aide de paysans transportés en nombre par leurs propriétaires. Celle-ci ne donna rien au point de vue de l'extension de la culture polonaise. Les nouveaux venus sombrèrent rapidement au milieu de la masse ruthène. Les qualités naturelles du paysan ruthène lui assurent en effet un pouvoir d'assimilation inévitable sur un allogène de même condition. Ainsi Jean Arsak transporta des Mazoures nombreux sur ses terres de la région d'Ovruč : ils furent absorbés sans laisser de traces.

Au contraire, les familles polonaises appartenant à la grande et à la petite noblesse, qui acquéraient des domaines dans les campagnes ruthènes, contribuèrent au développement de l'influence culturelle de la Pologne. Ces familles gardaient un sentiment élevé de leur dignité et de leurs privilèges, demeuraient attachées à leur langue maternelle devenue la langue de la cour et celle des grands écrivains ; elles conservaient fidèlement leur rite occidental. Ce furent autant de foyers de vie polonaise qui résistaient au milieu et même gagnaient sur ce milieu.

Il nous est malaisé de suivre d'une manière détaillée la marche en avant des colons polonais. Mais nous apercevons qu'elle se fit en deux étapes.

Jusqu'à l'Union de Lublin (1569), les pays ruthènes incorporés à la Couronne furent seuls ouverts aux Polonais. Les Polonais s'y installèrent nombreux, créant des villes et organisant l'Église latine. Ils étaient venus dès après 1340, attirés par ces terres riches dont la population avait été décimée par les Tatars. C'était en majeure partie de petits nobles : ils étaient accompagnés dans leur mouvement par des Allemands et aussi par des Valaques qui s'établissaient dans

la montagne. Casimir le Grand créa Łańcut ; sous Jagellon surgirent Leżajsk, Hrubieszów, Dunajów, Sokal, Radymno [1]. Au XVe siècle, les grands seigneurs commencèrent à arriver : les Odrowąż de Sprowa, les Herburt de Moravie, les Sienieński, et beaucoup d'autres [2]. Le mouvement de colonisation se poursuivit pendant tout le XVIe siècle ; mais, il faiblit à partir du moment où l'Union de Lublin ouvrit la frontière du Grand Duché.

Tout autre fut le sort de la colonisation polonaise dans les terres ruthènes rattachées jusqu'en 1569 au Grand Duché de Lituanie. Seuls, les Mazoures de Podlachie, qui s'y trouvaient établis depuis bien longtemps, avaient droit de cité dans l'État ruthéno-lituanien ; seuls, ils pouvaient acheter et posséder de la terre dans les pays ruthènes. Les Polonais de la Couronne étaient traités dans le Grand Duché comme des étrangers. C'est pourquoi, avant l'Union de Lublin, on ne trouve comme Polonais dans le Grand Duché, en dehors des Mazoures de Podlachie, que des soldats. Ceux-ci, il est vrai, ont joué leur rôle qu'il faut rappeler. Les uns étaient venus au temps de Vitovt qu'ils avaient aidé dans ses expéditions contre Smolensk, Novgorod et les Moscovites. Les chroniques racontent ainsi que Vitovt, ayant pris Smolensk, « y installe ses lieutenants polonais et qu'à ces Polonais il confie la garde de la ville » [3]. Długosz, à propos de l'expédition contre Novgorod, écrit que Witold avait avec lui des Polonais et il ajoute : « non enim alterius nationis nisi Poloniæ homines, per omne tempus aetatis suae visus est in honore amplissimo et reverentia habuisse [4] ». D'autres tenaient garnison dans les places fortes orientales, par exemple à Kaniów (Kanev) et à Czerkasy [5]. On les trouve ainsi aux frontières mêmes de la Moscovie, et dans les marches les plus lointaines. C'est ce qui fait écrire à Alexandre Jabłonowski : « Celui qui arrive le premier à Kiev et aux châteaux des confins avec la langue polonaise, ce n'est pas du tout le prêtre, c'est le soldat mercenaire » [6]. Les corps cosaques eux-mêmes comptèrent une assez forte proportion de Polonais [7]. Ces soldats sans

[1] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, p. 89.

[2] *Ibid.*, p. 110.

[3] « посади свои намѣстники Ляхи, и тѣмъ Ляхомъ предаетъ градъ держати (*Pamjatniki staroj russkoj literatury*, IV, p. 145).

[4] Długosz, IV, 364. Ces deux citations sont empruntées à I. Pervol'f, *Slavjane...* p. 189, texte et note 2.

[5] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, pp. 155-156.

[6] « Do Kijowa zaś i innych zamków ukrainnych przychodzi najpierw z językiem polskim nie ksiądz wcale lecz żolnierz pieniężny » (A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, p. 167).

[7] Ainsi, dès 1581, les Polonais constituent le dixième du détachement de 500 hommes d'Oryšovskij (A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, p. 219).

doute finissaient par se fondre dans la masse ruthène, mais, pendant un temps, ils constituaient des îlots polonais assez importants. Ils durent prendre une signification plus grande encore au XVIIe siècle quand les fonctionnaires, starostes et palatins, furent des Polonais, et que la noblesse ruthéno-lituanienne abandonna l'emploi du ruthène.

Cette situation amena des incidents avec Moscou. Voici, par exemple, la curieuse réponse que les membres du conseil (*radnye pany*) de Lituanie firent aux envoyés du tsar, le prince Siméon Šachovskoj et le secrétaire Nečaev, lesquels s'étaient plaint de ce que la transcription littérale des titres du tsar n'était pas suffisamment respectée par les fonctionnaires des confins de la Sérénissime République : « Le peuple polonais et le peuple lituanien, et tout particulièrement les palatins et les starostes des villes des confins, ne sont point accoutumés à l'écriture russe ; les villes des confins, en effet, sont confiées à des hommes de guerre qui, s'ils s'entendent et se connaissent en questions militaires, n'ont point étudié la langue russe » (25 mai 1637) [1].

En 1646, il se produisit un nouvel incident. Les ambassadeurs moscovites se plaignirent une fois encore que l'on fît des fautes dans les écrits rédigés en caractères cyrilliques et adressés au tsar. Les Polonais s'excusèrent en disant que leurs greffiers ne savaient pas le russe, et qu'un datif *samoderžcě* n'avait rien d'offensant, si l'on partait d'un nominatif *samoderžca*. Pour éviter de nouveaux malentendus, ils proposèrent que la correspondance venue de la République et adressée au tsar, *y compris celle des villes frontières*, fût rédigée en polonais. Les Moscovites refusèrent en déclarant : « Depuis longtemps il est en usage que les lettres du roi adressées au Grand Prince soient écrites en « blanc-russe », et il ne convient pas à présent, à l'encontre des coutumes anciennes, d'écrire en polonais. De plus les voïévodes russes placés aux frontières ne possèdent pas de traducteurs » [2].

Après 1569 ce ne sont plus seulement des Mazoures et des engagés volontaires qui représentent l'élément polonais dans les campagnes du Grand Duché : c'est la foule des colons qui se sont précipités vers les terres presque inhabitées qui s'ouvraient à eux. Les plus grandes familles participèrent au mouvement : Zamoyski, Żółkiew-

[1] « Народъ польскій и литовскій, а звлаща украинныхъ городовъ воеводы и старосты къ рускому письму не звычайны: бо украинные городы даваны людемъ рыцерскимъ, которые хоть у воинскихъ дѣлѣхъ знался и умѣли, а письма руського неучились » (*Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome IV, p. 28).

[2] (I. Pervol'f, *Slavjane...*, tome III, 2e partie, p. 209 ; S. Solovjev, *Istorija Rossii*, tome X, p. 136).

ski, Potocki, Kalinowski, Koniecpolski, Lubomirski, Jabłonowski, Branicki, et beaucoup d'autres [1].

L'initiateur de la colonisation intensive fut Étienne Batory, mais le moment du grand partage eut lieu bien après la diète de 1590 qui décida la colonisation des terres situées au delà du Dniéper. Les nouveaux habitants du pays recevaient des territoires souvent immenses avec une exemption de tout impôt pour vingt ans. Sigismond III récompensa ainsi en nature ses meilleurs capitaines. En trente-cinq ans, la terre de Černihov se couvrit de colonies qui furent autant de centres de rayonnement de la civilisation polonaise [2].

Budanov a voulu réduire à rien la colonisation polonaise dans les Ruthénies du Sud, et c'est à l'appui de cette thèse qu'il a publié ses *Akty o zaselenii Južnoj Rusi XVI-XVIII v. v.* [3]. Mais Alexandre Jabłonowski a bien montré, dans le compte-rendu critique qu'il a donné de cette publication, qu'on ne pouvait minimiser ainsi les faits [4].

L'installation d'une noblesse polonaise nombreuse dans les pays ruthènes fut sans conséquence pour la population paysanne qui ne subit pas plus l'influence des châteaux (*dwory*) que celle des villes. La différence de genre de vie était trop grande entre propriétaires et paysans, et le langage des uns n'avait aucune raison de se modeler sur celui des autres. De plus, les populations paysannes restaient fidèles au rite byzantino-slave, et dans leurs églises elles entendaient parler en leur langue des prêtres dont elles assuraient le recrutement, alors que les propriétaires assistaient d'ordinaire à la messe dans une chapelle de rite latin, où le polonais était la langue des offices secondaires et de la prédication.

Au contraire, l'action des familles nobles colonisatrices fut considérable sur la noblesse ruthène. Des relations nombreuses s'établirent entre les deux aristocraties, et, comme les Polonais représentaient une civilisation plus raffinée, leurs façons de faire et leurs mœurs s'imposèrent. Les mariages mixtes en particulier furent favorables à l'influence de la Pologne. Dès avant l'Union de Lublin, deux belles-filles du prince Constantin Ostrožskij, Kościelecka et Tarnowska, introduisaient en Volynie la vie de château polonaise [5].

[1] Voir Szajnocha : *Dwa lata z dziejów naszych* ; Kuliš, *Istorija vozsoedinenija Rusi*, tome I, pp. 10, 84 ; I. Pervol'f, *Slavjane...*, tome III, p. 207.

[2] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej...*, p. 201-204. Sur la vie des nouveaux propriétaires polonais dans les *latifundia* de l'Est, on peut consulter la correspondance de certains d'entre eux tels que celle de Georges Zbaraski (1621-1631), que Sokołowski a publiée dans l'*Archiw Komisyi historycznej*, tome II (édition de l'Académie de Cracovie).

[3] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, VIIe partie, tome III.

[4] *Przegląd historyczny*, IV, fasc. I, Varsovie, 1907, pp. 221-230.

[5] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, p. 167.

Avec les mœurs polonaises, c'était souvent le catholicisme que les mariages mixtes introduisaient aussi, suivant un processus que décrit Cassien Sakovič en 1642 : « Lorsque l'un d'entre eux [un fils de noble ruthène] prend pour femme une Polonaise (*lachowka*), alors la seule différence qui existe entre les carêmes et les fêtes contraint le Ruthène à s'unir avec sa femme dans la même foi, ce à quoi aide aussi le prêtre catholique qui rend visite à sa petite brebis. Il peut arriver que, dans ces occurrences, un prêtre orthodoxe se rencontre aussi : on pose à cet homme simple quelque question, et alors ou bien il ne réussit pas à s'exprimer, ou bien, s'il répond, c'est quelque ineptie, et le pope et le seigneur se troublent, et ce dernier, ayant pesé la chose, se fait catholique, ce dont nous avons tant d'exemples » [1]. L'auteur de la *Perestroga*, projetant dans le passé des faits qui n'étaient qu'assez récents, car il fut un temps au contraire où c'étaient les catholiques qui redoutaient ces alliances [2], écrivait vers 1605 : « Quand on lit les chroniques polonaises, on se rend fort bien compte de la manière dont les Polonais ont fait le siège des Ruthènes après avoir lié amitié avec eux. En donnant leurs filles de race royale à des Ruthènes, ils introduisent leurs coutumes, leurs modes et leur science, si bien qu'à leur commerce les Ruthènes ont envié leurs façons de faire, leur langue et leurs sciences ». Et il ajoute une autre remarque importante dont nous verrons un peu plus loin toute la signification : « Comme ils n'avaient pas d'enseignement propre, ils ont confié leurs enfants à l'enseignement des gens de Rome. Ceux-ci les ont acclimatés à la fois à leurs sciences et à leur religion, et ainsi petit à petit, par le moyen de leur science ils ont amené à la foi de Rome tout le pays ruthène, si bien que des descendants de princes ruthènes ont quitté la foi orthodoxe pour se convertir à la religion de Rome et qu'ils ont changé leurs noms et prénoms comme si, en aucune manière, ils ne se reconnaissaient pour les descendants de leurs pieux ancêtres » [3].

Le service militaire, ainsi que le service à la cour du roi ou à celle

[1] K. Sakowicz, *Epanorthosis abo Perspektywa*, Cracovie, 1642.

[2] Voir *supra*, p. 200.

[3] «Читаючи кроники Польскіе, знайдешь о томъ достаточнѣ, якъ Поляци Русскіе паньства пообсѣдали, попріятелѣвшися зъ ними, и царскіе цурки своѣ за Русиновъ давши, черезъ нихъ своѣ обычаѣ оздобные и науку укоренили, такъ, ижъ Русь посполитовавшися зъ ними, позавидѣли ихъ обычаемъ, ихъ мовѣ и наукамъ, и не маючи своихъ наукъ, у науки Римскіе своѣ дѣти давати почали, которые зъ науками и вѣры ихъ навыкли, итакъ по малу малу науками своѣми все панъство Руское до вѣры Римской привели, ижъ потомкове княжатъ Руских зъ вѣры православной на Римскую выкрестилися и назвиска и имена собѣ поотмѣняли, якобы николи не зналися быти потомками благочестивыхъ прародителей своихъ» (Перестрога, réimprimé dans *Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, tome IV, pp.204-205).

des nobles polonais, achevait la transformation que la première éducation avait préparée. C'est Cassien Sakovič qui le remarque : « Les fils de la noblesse ruthène, en faisant leurs études dans les académies et les collèges catholiques, s'accoutument aux rites de l'Église romaine. Ensuite, ou bien ils sont appelés au service militaire, ou bien ils entrent à la cour de quelque seigneur catholique, car notre noblesse n'a pas l'habitude de grouper ainsi près d'elle les jeunes gens. Là, leur service comporte l'obligation d'accompagner leur *Pan* à l'église catholique. De même, au service militaire, ils sont contraints de prendre part avec leurs camarades aux cérémonies religieuses et de partager les repas de ceux-ci. Ils s'habituent ainsi à la liturgie catholique, et ils se mettent à s'éloigner de leurs correligionnaires les Ruthènes ; si bien qu'en général, tant à la cour d'un seigneur qu'au service militaire, ils n'aiment plus qu'on les appelle Ruthènes et que, de tout nécessité, il leur faut passer au catholicisme » [1].

Le désir de jouir des « libertés polonaises », enfin, contribua aussi pour sa part à fondre la petite noblesse ruthène dans celle du Royaume. En effet, alors qu'en Pologne les membres les plus humbles de la *szlachta* prenaient part aux diètes, seuls les magnats avaient part en Lituanie à la direction des affaires publiques : les petits nobles n'étaient que leurs clients. Ainsi les Polonais pouvaient adresser à leurs voisins de retentissantes promesses d'émancipations, dans le genre de celles qu'Orzechowski formulait en 1564 dans son *Quincunx* : « O Lituanien esclave, écoute le libre Polonais que je suis... D'esclave je te ferai homme libre, te faisant partager ma liberté, de même qu'autrefois j'ai fait du Ruthène [de Galicie] un seigneur libre et indépendant et égal en tout à moi-même, lui dont j'habite le pays, dont je mets en valeur avec lui les terres, avec qui je partage tout, non comme avec un voisin, mais comme avec un frère de sang » [2].

La petite noblesse de Lituanie comprit cet appel, et c'est un fait bien établi que son désir d'atteindre aux droits dont jouissaient les Polonais neutralisa la résistance organisée par les magnats contre l'Union de Lublin [3]. Puis, l'Union une fois conclue, il est naturel que les membres de la *szlachta* du Grand Duché aient poussé aussi loin que possible l'imitation de la *szlachta* polonaise : trop heureux de se confondre avec ces privilégiés dont ils avaient envié le sort.

[1] K. Sakowicz, *Epanorthosis abo Perspektywa*, Cracovie, 1642, d'après Pekarskij, *Predstaviteli kievskoj učenosti*, dans les *Otečestvennyja Zapisky*, 1062.

[2] « O niewolny Litwinie, mnie wolnego słuchaj Polaka... z niewolnika wolnym wolnością swą cie czynię, jakom też niewolnego przed laty Rusina wolnym i swobodnym panem, i równym we wszem sobie uczynił, z którym w ziemi jego mieszkam i gruntu jednego z nim używam, wszytkiego na poły z nim mam, nie jako z sąsiądem, ale jako z swym własnym bratem » (*Quincunx, to jest wzor korony polskiej na cynku wystawiony*, 1564).

[3] O. Halecki, *Dzieje unii jagiellońskiej*, tome II, p. 247.

CHAPITRE III.

L'ÉCOLE ET LE LIVRE PROTESTANTS.

La colonisation polonaise des pays ruthènes, ainsi que les relations de toute nature qu'entraînait le fonctionnement des organes communs de la République, devait agir au profit de l'extension de la civilisation et de la langue de la Pologne, mais la transformation eût sans doute été lente, si la double attaque du protestantisme et du catholicisme n'était venue hâter la ruine des traditions ruthènes et favoriser l'adoption de pensers nouveaux et de formes d'expressions nouvelles.

A. — Protestantisme et socinianisme.

La Réforme fut reçue en Pologne avec la plus grande faveur par l'ensemble de la classe cultivée à tel point qu'un geste du roi eut sans doute suffi à détacher de Rome le pays [1]. Les idées nouvelles passèrent presque aussitôt dans le Grand Duché, où elles se propagèrent d'abord parmi les Lituaniens catholiques. En 1521 déjà, François Lismanini, disciple de Luther et protégé de la reine Bona, était installé à Vilna [2]. Aux environs de 1539, ce fut un Lituanien d'origine, Abraham Kulva, qui, après avoir séjourné en Allemagne, vint ouvrir à Vilna une école luthérienne qui abrita soixante élèves ; il y eut cependant une réaction et Kulva dut fuir, en 1542, devant les agents du roi Sigismond [3].

Un personnage considérable comme le prince Radziwiłł le Noir, beau-frère de la reine Barbe, palatin de Vilna et chancelier de Lituanie, employa des ressources considérables à faire venir de Prusse

[1] A. Berga, *Pierre Skarga*, pp. 84-107.
[2] E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 12.
[3] J. Lukaszewicz, *Dzieje kościołów wyznania helweckiego na Litwie*, tome I, pp. 7-8.

et de Pologne les meilleurs prédicateurs réformés ; il créa des écoles et installa des imprimeries. On jugera des résultats de la propagande protestante d'après l'effet qu'elle produisit dans une région en majeure partie catholique, la Samogitie, où en 1566 on ne signalait plus que six prêtres fidèles, alors que la contrée comptait 700 paroisses latines[1]. Nicolas Pac, le bénéficiaire laïc de l'évêché de Kiev, se fit calviniste.

Les idées de la Réforme trouvèrent auprès des orthodoxes ruthènes un accueil qui ne semble guère avoir été moins empressé. On sait que ceux-ci, par les quelques partisans qu'ils avaient donnés au hussitisme, par l'accueil qu'ils firent en 1554 aux judaïsants expulsés de Moscou, avaient montré qu'ils n'étaient pas hostiles aux nouveautés. De fait, c'est en grand nombre que les Ruthènes acceptèrent le calvinisme, le luthérianisme, puis le socinianisme. Vers 1569, on notait 11 communautés calvinistes (*zbory*) en pays ruthène avec des protecteurs attitrés : Dubieck avec les Stadnicki, Łańcut avec les Pilecki, Rejowiec avec les Rej, Szczebrzeszyn avec les Górko, Stary Zamość avec les Zamoyski, Jaćmierze avec les Drohojowski, Brzeżany avec les Sieniawski, Buczacz avec les Buczacki, Kryłow avec les Ostroróg, Jazłowiec avec les Jazłowiecki, Satanów avec les Odrowąż. Une première réunion des Sociniens se tenait à Łańcut en cette même année 1569[2]. Aux environs de 1590, le nombre des communautés protestantes en pays ruthène atteignait le chiffre de 90, dont 11 sur la terre de Peremyšl', 18 sur celle de Chełm, 28 en Volynie. Le socinianisme se développait parallèlement, rencontrant un accueil favorable surtout dans l'Est où ses tendances tolérantes et son appel à l'instruction répondaient aux besoins des esprits[3].

Le succès de la Réforme fut même si complet parmi les orthodoxes qu'au concile de Brest, en 1596, les députés du roi pouvaient donner comme argument aux ennemis de l'Union religieuse l'incapacité de la population de résister à l'attaque protestante, et ils citaient cet exemple : « Les hérétiques, dans le seul palatinat de Novohorodok (Nowogródek) ont anéanti 650 églises orthodoxes, et là, sur 600 familles nobles appartenant à la religion grecque, c'est à peine si 16 ont échappé à la contagion de l'hérésie »[4]. Hypace Potěj écrivait en 1600 dans son 'Αντίρρησις : « Considérez le dis-

[1] Jaroszewicz, *Obraz Litwy...*, éd. 1844, tome III, § 12 ; Métropolite Makarij, *Istorija russkoj cerkvi*, tome IX, p. 322.

[2] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, pp. 141-142.

[3] *Ibid.*, pp. 229-230.

[4] Описанье и оборона събору руского берестейского, Vilna, 1597, dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, pp. 213-214.

trict de Nowogródek. Voyez comme l'hérésie maudite s'y est implantée. C'est à peine si l'on trouverait une centaine de familles nobles qui n'ont pas été atteintes par la contagion de cette peste » [1]. On trouve des plaintes analogues dans l'"Απόκρισις attribuée à Martin Bronevskij [2].

Jean Višenskij attribuait la catastrophe au contact entre la noblesse de Ruthénie et celle de Pologne : « A présent, au milieu des *Lachs* tous les princes Ruthènes sans exception ont pris la contagion de l'hérésie, et ils ont abandonné le christianisme, la vraie foi ; bien plus, ils dénigrent et injurient l'héritage de Dieu ; quant aux moines, ils les invectivent, les tournent en ridicule, médisent d'eux, mentent sur leur compte, les calomnient, les condamnent, les salissent, les déshonorent et leur portent une haine à mort. Il n'empêche qu'après avoir poussé tous ces beaux fruits ils espèrent encore être sauvés » [3]. Des représentants des plus grandes familles ruthènes, Chodkevič, Volovič, Višneveckij, Horskij, Sapěha, Ohinskij, Zenovič, Hlebovič, Puzyna, Hol'šanskij, Druckij, Sokolinskij, Holovinskij, Čaplič, Potěj, etc., abandonnèrent l'orthodoxie pour la Réforme [4].

La réforme et le socinianisme connurent même en pays ruthène un succès beaucoup plus prolongé qu'en pays polonais. Le développement des sectes y atteignit son maximum dans le premier tiers du XVIIe siècle. La réaction catholique, qui se renforça sous Sigismond III, ne fut pas en état d'affaiblir le mouvement antitrinitaire de Volynie dont les partisans obtinrent à la diète de 1632 la liberté de pratiquer leur foi comme les autres dissidents. Lorsqu'en 1638 on ferma l'académie socinienne de Raków (région de Kielce), c'est en Volynie que ses membres furent reçus par la famille des Čaplič Španovskij : ils vinrent renforcer là l'école qu'ils avaient fondée en 1614 à Kiselin. En 1644 seulement, cette école, à son tour, disparut. Les doctrines des novateurs sous leurs formes extrêmes, le socinianisme et les théories des « Frères polonais », atteignirent aussi les palatinats de Kiev et de Braclav. Dans le pays de Kiev les

[1] I. Potěj, 'Αντίρρησις, Vilna, 1600, dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, p. 975.

[2] Vilna, 1597, *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, p. 1288.

[3] « А нынѣ межи Ляхи князіе Рускіе всѣ поеретичили и христіанства, истинныя вѣры отступили, и еще наслѣдь Божій хулять и ропщуть, иноческій чинъ ругаютъ, посмѣваютъ, злословять, лжуть, клевещуть, судять, мерзять, безчестять и до конца ненавидятъ, и учинивши тое плодоносіе, еще спастися сподѣваютъ» (Jean Višenskij, Посланіе къ кн. Василю Острожскому, dans les *Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, tome II, p. 216).

[4] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, pp. 950-951 ; J. Łukaszewicz, *Dzieje kościołów wyznania helweckiego w Litwie*.

sociniens furent appelés par la vieille famille des Nemirič et installèrent, dès 1611, une communauté à Černjachov (Polêsie de Žitomir) ; ils furent soutenus aussi par les Ivanšencevič et les Vojnarovskij. A Braclav, ce furent les Obodenskij qui furent les protecteurs du mouvement [1].

Mais ce qui nous intéresse particulièrement dans ce courant réformateur, c'est la propagande dont il s'accompagna : propagande par le livre et par l'école. On sait l'intérêt que les réformés attachaient à la langue vulgaire. Leur succès dans les pays ruthènes ne devait-il pas se traduire, ici comme en tant d'autres pays, par la création d'une langue littéraire en partant de tel ou tel des parlers blanc-russes ou ukrainiens ? C'est sous cet angle que nous allons envisager la question de l'école et du livre protestants dans les pays ruthènes.

B. — La propagande protestante par le livre.

Un premier fait nous frappe : c'est que, lorsque les protestants abordèrent les pays ruthènes, ils partageaient à l'endroit de la langue écrite les préjugés des orthodoxes. Ils y virent la langue nationale du pays et s'en servirent avec enthousiasme, pensant gagner par là les sympathies de la noblesse et être compris en même temps du peuple.

Double illusion que l'on observe dans le *Catéchisme* publié à Nesvěž en 1562, sous l'anonymat et dont les auteurs étaient deux ministres calvinistes, Simon Budny et Laurent Kriškovskij, aidés du reste dans leur entreprise par le staroste Madvěev Kavečinskij. Le titre seul de l'ouvrage marque le désir d'atteindre la masse populaire : « Catéchisme, c'est-à-dire enseignement chrétien ancien tiré de l'Écriture sainte, groupé en demandes et réponses, pour *le peuple sans culture de langue ruthène* » [2]. Le mémorial du livre trahit une préoccupation analogue en utilisant une formule toute proche de celles de Skorina : « Voici la fin de ce livre qu'on appelle en grec *Catéchisme*... Il a été écrit à la gloire de Dieu et pour l'instruction et le bon enseignement des hommes parlant le ruthène » [3]. Quant

[1] A. Jabłonowski, *Historya Rusi południowej*, pp. 230-231.

[2] « Катихисісъ, то есть наука стародавна хрістіаньская от светого писма, для простыхъ людей языка руського въ пытаніахъ и отказѣхъ събрана, Nesvěž, 1562 (Karataev, *Opisanie...*, nos 136-140).

[3] « Докончана ест сия книга эовемая Греческимъ яэыкомъ Катихисисъ... Богу ко чти и посполитымъ людемъ языка руськаго къ наказанію и доброму наученію ».

à la dédicace, elle porte la trace de la seconde précoccupation des auteurs : écrire une œuvre dans la langue traditionnelle, afin de flatter le sentiment national de l'aristocratie. Les auteurs anonymes s'y adressent aux fils de Nicolas Radziwiłł le Noir et de Nicolas Radziwiłł le Roux. Ils y invitent ces jeunes gens, qui sans doute se servaient ordinairement du polonais, à prendre conscience du trésor que représente la langue qu'ils écrivent, et à l'aimer. Cette langue, qu'ils qualifient de *slavonne*, comme les orthodoxes, elle est « depuis longtemps illustre et largement répandue [1] ». Elle porte en elle une gloire à laquelle il faut savoir s'attacher... Ils apprécient bien les langues étrangères. A plus forte raison, que leurs seigneuries « daignent aimer la langue du peuple au milieu duquel leurs ancêtres ont jadis exercé d'illustres et glorieuses fonctions ainsi que leurs Seigneuries les Princes leurs pères » [2]...

La même année, Simon Budny publiait dans des conditions analogues un second livre : *La justification du pécheur devant Dieu* [3] qu'il dédia au maréchal du Grand Duché, Eustache Volovič. Mais la confusion sur la vraie nature de la langue écrite en caractères cyrilliques, qui paraît évidente au seul examen des titres et des préfaces, se retrouve lorsque l'on examine le texte lui-même. Si un nombre assez considérable de termes sont empruntés à la langue parlée, l'orthographe et la morphologie, par contre, s'inspirent presque uniquement de la tradition slavonne [4]. Ceci n'aurait pas empêché du reste l'ouvrage de connaître une certaine fortune. C'est de lui, et du catéchisme luthérien, en 1628, que le patriarche Adrien disait que « sur tout le sol de la Grande et de la Petite Russie ils avaient fait croître les erreurs luthériennes, latines et calvinistes » [5].

Deux ariens, Basile Tjapinskij et Valentin Negalevskij, avec un enthousiasme aussi inconsidéré, menèrent leur propagande en slavon

[1] « онымъ славнымъ здавъна далеко расъширенымъ словеньскимъ языкомъ ».

[2] «.. не только вчужоземскихъ языцѣхъ кохали, але бы ся тежь.. и того здавна славнаго языка словенъского розмиловати и онымъся бавати рачили. Слушная речь естъ, абы ваши княжацкие милости того народу языку миловати рачили, въ которомъ давные предъки и ихъ княжацъские милости пановѣ отци вашихъ княжецкихъ милости славне преднеишие преложеньства несуть ».

[3] « Оправданіе грѣхного человѣка передъ Богомъ, Nesvěž, 1562 (décrit par Sopikov, *Opyt*, I, p. LI).

[4] Voir E. Karskij, « Dva pamjatnika starago zapadno-russkago narěčija », dans le *Ž. M. N. P.*, août 1893.

[5] Rodosskij, *Opisanie 432 rukopisej S.-Peterb. Duchovnoj Akademii*, p. 122 ; K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 176, note 1. On ne sait rien, par contre, d'un autre catéchisme imprimé en slavon sur des presses allemandes (« w Niemczech i w Księstwie Wirtembergskim »), dont les orthodoxes se seraient plaints au nonce Commendone en 1564 (Albertrandi, *Pamiętniki o dawnej Polsce z czasów Zygmunta Augusta*, Vilna, 1851, I, p. 201.

ruthène. Basile Tjapinskij publiait vers 1580 un fragment d'Évangile [1]. L'auteur, dans sa préface se donne l'allure d'un ardent patriote. « C'est un Ruthène au service de sa Ruthénie » (*Rusin svoej Rusi uslugujuči*), travaillant « par désir de bien pour sa patrie » (*z zyčlivosti ku moej otčizně*), afin de remédier à l'ignorance de son peuple qui, autrefois, fut « illustre, glorieux, pénétrant et plein d'esprit » (*zacnyj, slavnyj, ostryj, dovstipnyj narod*).

Il demande qui ne pleurerait pas en voyant parmi tant de seigneurs illustres, au sein du célèbre peuple « ruthène », la langue fameuse qui fut sienne méprisée et négligée. Il reproche au clergé de n'avoir pas créé d'écoles, en suite de quoi on a recours au polonais ou à toute autre langue pour s'instruire [2]. Hélas, lui-même n'échappa guère à l'emprise de la langue voisine. On a même pu définir sa langue : du polonais transcrit en caractères cyrilliques [3]. Sans aller aussi loin, on peut considérer l'ouvrage de Tjapinskij comme une tentative de dégager la langue vivante du slavon. Il ne lui manqua que de savoir discerner les éléments du parler populaire. Mais il ne parvint ni à se dégager absolument de la tradition slavonne, ni à oublier la version polonaise de l'Évangile qu'il avait sous les yeux, œuvre de Simon Budny [4].

Quant à Valentin Negalevskij, la traduction complète du Nouveau Testament qu'il rédigea devait demeurer manuscrite. Il l'écrivit en 1581, à Chorošev (Choroszow), dans le district d'Ostrog [5]. Valentin Negalevskij explique, dans son *Avis au gracieux lecteur*, qu'il a traduit le Nouveau Testament « non de son propre mouvement, mais à la *demande* et *sur les instances d'un grand nombre de personnes*

[1] Conservé à la Bibliothèque Publique de Leningrad, avec une préface manuscrite, voir M. Dovnar-Zapol'skij, *V. N. Tjapinskij, perevodčik Evangelija na bělorusskoe narěčie*, St-Pétersbourg, 1899.

[2] « такая оплаканая неумѣтеность... же вжо некоторые и писмом се своимъ, а злаща в слове Божемъ встыдают... зачим в польскіе, або въ иные писма за такою неволею, немало и у себе и дети не безъ встыду своего би се одно почули немалого заправуют » (pp. 2-3).

[3] A. Jabłonowski, *Akademija kijowska Mohilańska*, p. 46.

[4] Sur Tjapinskij on peut consulter : P. Vladimirov, *Predislovie Vasilja Tjapinskago k pečatnomu Evangeliju izdannomu v Zapadnoj Rossii okolo 1570*, dans la *Kievskaja Starina*, 1889, fasc. 1 ; M. Dovnar Zapol'skij, *étude citée*, dans les *Izslědovanija i statji*, tome I, Kiev, 1909, pp. 232-256 ; O. Levickij, *Pro Vasilja Tjapinskoho ščo pereklav v XVI st. Evangelie na prostu movu*, dans les *Zapysky naukovoho Tovarystva*, Kiev, 1914, t. XII. La langue a été étudiée par E. Karskij : *K istorii zvukov i form bělorusskoj rěči*, pp. 117 et suiv. ; *Zapadnorusskie perevody Psaltyri*, pp. 15-19 ; *Bělorusy*, tome III, 2e partie, pp. 35-38.

[5] Manuscrit conservé au monastère St-Michel à Kiev, découvert en 1881 et étudié par A. Nazarevskij dans les *Universitetskija Izvěstija* (Kiev, 1911, VIII, pp. 1-40 ; XI, pp. 41-78 ; XII, pp. 79-139) et par I. Ohijenko, *Novyj Zavit v perekladi na ukrajins'ku movu Valentyna Nehalevs'koho*, Terniv (Tarnów), 1922.

pieuses et craignant Dieu qui *ne savent pas lire le polonais* et *qui, lisant la langue slavonne* notée *en caractères « ruthènes », ne comprennent pas le sens des mots* [1] ». Il avait l'intention d'atteindre non seulement les Ruthènes passés à l'arianisme mais encore ceux d'entre eux qui demeuraient fidèles à l'orthodoxie : c'est ainsi que l'on peut interpréter en tous cas la double division du texte en chapitres et en *začala* [2]. Mais cette tentative de Valentin Negalevskij perd beaucoup de l'importance qu'on serait porté à lui attribuer, si l'on considère que les personnes qui l'avaient encouragée, — si tant est qu'elles existèrent —, n'eurent pas même assez de zèle pour l'aider à imprimer son travail : « Ces gens instruits, écrit M. Hruševs'kyj, qui ne savaient pas le polonais mais le slavon, à supposer qu'ils aient réellement encouragé Negalevskij et que leur personnalité ne fût point seulement une fiction littéraire de son crû, furent si inconstants qu'ils ne cherchèrent point à faire imprimer son travail et que celui-ci demeura en manuscrit [3] ».

Mais ce travail nous apparaît comme une traduction, et parfois même la simple transcription, d'un livre polonais : le Nouveau Testament publié à Raków (1577) par l'Arien Martin Czechowicz. La Préface même qui, si on la considérait sans contexte, pourrait laisser croire que l'auteur possédait une culture personnelle, n'est le plus souvent qu'un décalque du polonais. A. Nazarevskij en a donné une démonstration définitive dans son étude. Nous nous bornons ici à reproduire d'après lui un bref morceau de la préface avec son original polonais [4] :

Ачколвекъ не самъ з своей властное хути, яко бы розуму своему и умиетности уѳаюачи, ласкавы' чителнику, того ся есми важилъ же с полского языка на речь рускую писма нашого нового тестаменту преложилъ.	*Aczkolwiek nie sam z swey własney chęci, iakoby dowcipowi swemu i umieiętności ufaiąc, łaskawy czytelniku, tegom się ważył, że z greckiego języka na rzecz naszę Polską pisma naszego nowego testamentu przełożył.*

Du travail d'A. Nazarevskij il résulte que la langue de cet évangile a pour élément de base un slavon où un grand nombre de mots polonais se sont glissés, mais qu'on y retrouve aussi des traits de

[1] «... не самъ з своее властное хути, а то учинил за намовою и напоминанемъ многихъ ученыхъ, богобойныхъ, а слово Божее милуючихъ людей, которые писма полского читати не умеют, а языка словенского, читаючи писмом рускимъ, выкладу з словъ его не розумеют» (cité par I. Ohijenko, *Mova ukrajins'ka*, p. 11).

[2] A moins qu'on n'y voie une reproduction d'un procédé qui se trouve déjà dans la traduction du Nouveau Testament en polonais par Martin Cechowic (Raków, 1577) que Negalevskij a suivie de très près.

[3] M. Hruševs'kyj, *Kul'turno-nacional'nyj ruch...*, p. 58.

[4] A. Nazarevskij, *op. cit.*, p. 19.

phonétique et même de vocabulaire relevant, partie du blanc-russe, partie du petit-russe. Nous devons cependant souligner l'influence polonaise qu'accusent, par exemple, en phonétique, *pozdrovenje*, *krolestvo*, *mlodenec*, *prez*, *pred*, *slonce*, etc., et dans le lexique, *bydlo*, *veleryb* (*wieloryba*), *vontpili*, (*wątpili*), *zamružili* (*zamrużyli*), *kraplja* (*krople*), *letarnja* (*latarnia*), *mlyn*, *muščizna*, *nazvisko*, *ochotnyj*, *pacholja* (*pachola*), *ptachi*, *clo* (*cło*), *čygat'*, (*czyhać*), etc. [1].

On peut signaler encore comme ayant été rédigés en slavo-ruthène par des réformés la lettre (supposée) d'Ivan Smera au prince Vladimir et un recueil de cantiques traduits de l'allemand [2].

Au total, ces traductions ne représentent qu'un effort éphémère. Bien vite, luthériens, calvinistes, sociniens ont abandonné l'usage du slavo-ruthène pour adopter le polonais. Ils avaient reconnu que l'usage de la langue écrite traditionnelle des Ruthènes ne répondait plus à un besoin et devenait même une gêne. Aussi les militants changèrent de tactique. Simon Budny, par exemple, ne publia rien en dehors de sa *Katichisis* dans ce qu'il avait appelé « l'illustre langue slavonne » : les nombreux ouvrages qu'il rédigea par la suite sont tous en latin ou en polonais. Il avait été plein de bonne volonté en se servant du slavon, et deux vers qu'ils inscrivait dans sa traduction polonaise de la Bible marquent bien qu'il n'avait aucune préférence linguistique particulière. « C'est une sottise, écrivait-il, de mépriser la langue d'un pays et de porter aux nues celle d'un autre » [3]. Mais il dut se rendre compte qu'il était sans utilité aucune de renouveler sa tentative de 1565. Sa *Katichisis* eut une seconde édition, revue et corrigée par la communauté de Vilna, et publiée aux frais de Jean Abramowicz, mais cette fois en polonais [4].

Les imprimeries protestantes qui se multiplièrent dans les pays uthènes publièrent en langue polonaise toutes leurs belles publications. Dans le pays de Vilna et de Novohorodok, en Polêsie, en Volynie, en Podolie, des seigneurs avaient installé des presses auprès de leurs châteaux. Il est vraisemblable qu'ils distribuaient volontiers autour d'eux ces ouvrages qui contenaient, précédant la bonne

[1] A. Nazarevskij, *op. cit.*, pp. 110-113.

[2] K. Charlampovič, *Zopodnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 176. La lettre a été publiée par Christophe Zand, à Amsterdam, en 1669 ; elle a été publiée encore à Cologne, en 1676.

[3] « Głupstwo to iest mową iedney krainy gardzić, A drugiey słowka pod niebiosa wynosić » (Préface, p. 5, citée par I. Ohjienko, *Mova ukrajins'ka bula vže movoju cerkvi*, 1921, p. 27).

[4] *Katechizm albo krótkie w iedno mieysce zebranie wiary y powinności krześciańskiego z pasterstwem zborowym y domowym, y modlitwami, psalmami y piosnkami na cześć a chwałę Panu Bogu k zborowi iego zbudowaniu. Teraz z nowu za pilnym przeyrzeniem y poprawieniem wydanym*, Vilna, 1600.

parole, leur blason et leur éloge. Le polonais profita évidemment de cette diffusion.

Les premières presses s'ouvrirent à Brest. Elles furent bien équipées, à en juger d'après les gros livres in quarto qui en sortirent. En voici les titres :

Biblja Swięta, tho iest Księgi Starego i Nowego Zakonu (1563). — Dédiée à Sigismond Auguste, publiée aux frais de Nicolas Radziwiłł. Bible dite de Pinczów ;

Zprawy y słowa Jezusa Krystusa Syna Bożego ku wieczney pociesze wybranym Bożym napisane przed świadki y pisarze na tho od Boga zrzadzone, a tu wykłady krótkiemi są obiaśnione (1565) ;

Wtóre księgi Lukasza swiętego których napis iest, Dzieje abo Sprawy Apostolskie, krótkiemi wykłady obiasnione (1566) ;

Historya o srogiem prześladowaniu Kościoła Bożego, w którzy są wypisane sprawy onych Męczennikow, którzy począwszy od Wiklefa y Husa, aż do naszego wieku w Niemieckiej Ziemi, we Francyiey, Angliiey, Flandriey, we Włoskiey ziemi, w Hiszpaniiey, y w inszych Ziemiach, prawdę Ewangeliiey Swiętey krwią swą zapieczętowali..., z Łacinskiego ięzyka na Polski przełożona przez Cypryana Bazylika (1567).

Puis à Losk, à l'est d'Oszmiana (Ošmjana), dans la terre de Vilna, Jean Kiszka, écuyer tranchant (*Krajczy*) du Grand Duché de Lituanie, puis castellan de Vilna, passé de la réforme à l'arianisme, fonda une imprimerie qui fonctionna de 1570 à 1587 et qui fut sans doute ensuite transportée à Vilna. Daniel de Łęczyca, puis Jean Karcan de Wieliczka furent à la tête de l'entreprise : des livres d'un très beau tirage sortirent de leurs presses. On y imprima surtout les publications de Sociniens comme Simon Budny, Martin Czechowicz, Paleolog, ainsi que les œuvres de Wolan. Le gros volume *O poprawie Rzeczypospolitey księgi czwóre*, d'André Ericz Modrzewski, est un beau spécimen de ces publications [1].

D'autres livres protestants rédigés en polonais, et fort imposants par leurs dimensions, sortirent un peu plus tard des presses de Vilna, chez les éditeurs Jean Karcan, Jacques Markowicz ; d'autres encore, aux frais des Tyszkiewiz, de Radziwiłł, et de plusieurs donateurs. Les énumérer serait trop long. Nous nous bornons à reproduire quelques titres instructifs par leur formule et aussi par la date :

Evangelia od Jana Swiętego Apostola y Ewangelisty napisana pultorustu kazaniem, przez Jana Brencjusza ięzykiem łacinskiem

[1] Cz. Jankowski, *Powiat Oszmiański, Materjały do dziejów ziemi i ludzi*, zebrał i wydał..., Ire partie, St-Pétersbourg-Cracovie, 1896, p. 391.

wyłożona. Z którego zasie na Polski iezyk przec Wacława Agryppę kasztelana Wileńskiego, Dzierzawce Niemoncyckiego, Litwina : dla tych, którzy Łacinskiego ięzyka nie umieią iest przełożona (1588), in 4° ;

Obrona Postylle Ewanielickiey X. Grzegorza z Żarnowca, to iest odpowiedź na Apologią Iezuicką w Krakowie nie dawno wydaną. Teraz (za niedostatkiem ksiąg) znowu drukowano w Wilnie nakładem Zacnie Urodzonego Pana S. Tyszkiewicza (1591), in 4° ; 2e éd., 1595 ;

Postilla Polska (Xiędza Reya), to iest wykład prosty Ewangelij, w Wilnie u Jakuba Markowicza Je° X. Msci Pana a Pana Krzystofa Radziwiła woiewody Wileńskiego (1594), in 4° ;

Martin Krowicki : Apologia Większa, to iest obrona nauki... (1604), etc...

Il y eut aussi une imprimerie à Oszmiana. La date de sa fondation nous est inconnue. Mais nous constatons son activité surtout au début du xviie siècle. C'est de là que partirent les 6 livres de la *Censura* dirigée contre les Sociniens par Wojciech Salinarius, alors prédicateur à la communauté calviniste de Murowana Oszmiana (1615). Le protecteur de cette imprimerie fut Christophe Dorohostajski, mais il n'y fit pas paraître son *Hippica* ainsi que l'a montré Jankowski réfutant Baliński [1].

Une autre imprimerie était installée à Lubcz : elle produisit beaucoup aussi et notamment publia des ouvrages protestants jusqu'à la moitié du xviie siècle. Elle avait été fondée par Jean Kiszka comme celle de Losk et était dirigée par Jean Kmita. Voici quelques titres des ouvrages qu'elle publia :

Anatomia Conscientiae, to iest Rozebranie y Roztrząsnienie sumnienia człowieczego w kazaniach uczynione. A teraz za instantją wiela Pobożnych a zakładem wielmożney Paniey, Iey Mości Paniey Doroty Zawiszanki Podbereskiey Marszałkowey Bracławskiey dla pożytku pospolitego, y pociechy wielom pożądaney, y naprawy obyczaiów zepsowanych, ku chwale samego Boga w Troycy świętey iedynego, do druku podane, przez Balthasara Labęckiego, Sługę słowa Bożego (1638) ;

Żolnierska y zwycięstwo Chrześcijanskie w Kazaniu przy Pogrzebie Jaśnie Oświeconego X. J. M. P. Chrzystopha Radziwiła wystawione w Wizunach w Roku pańskim MDCXLI, XXII Ianuarij przez X. Iana Ostrowskiego z Ostrowa Sługę Słowa Bożego (1641) [2] ;

[1] Cz. Jankowski, *Powiat Oszmiański...*, tome I, p. 336.

[2] Il existe deux autres éloges funèbres du même prince, l'un de Samuel Tomaszewski, l'autre de Samuel Minwid. Ils furent également publiés à Lubcz.

Akt usługi chrztu S° y S. Wieczerzey Pańskiey także akt dawania ślubu małżeńskiego. Dla prostego y częstego używania z Agendy zborów ewangelickich Koronnych y Wielkiego Xsięstwa Litewskiego wyięty (1644).

Il y eut également beaucoup de livres protestants imprimés en polonais à Królewiec (Königsberg). Il parut là des recueils de cantiques, des fascicules du Nouveau Testament, des ouvrages de science comme le *Lexicon Latino-Polonicon* (1564), enfin l'étude de Kwiatkowski consacrée à l'histoire de la Pologne et à la question de l'utilité de la langue slavonne.

En Volynie, le Ruthène Georges Nemirič, un socinien, écrivit des hymnes et des prières en langue polonaise. Ceux-ci furent édités en 1653 [1].

Si à tous ces nombreux ouvrages protestants ou ariens publiés, dans les pays ruthènes, en langue polonaise l'on ajoute tous ceux qui parurent ailleurs, sur les terres de la Couronne, en Prusse orientale, à Königsberg, et qui durent parvenir aussi dans ces régions de l'Est, on en arrive à conclure que le mouvement protestant fut un des facteurs importants qui contribua à répandre dans les pays ruthènes le polonais comme langue littéraire. On comprend mieux en même temps combien le slavon avait peu la faveur du public qui lisait.

Les protestants essayèrent aussi de se servir du lituanien pour rendre plus efficace leur propagande. Stanislas Rapagelonis, professeur à l'université de Königsberg, mort en 1545, avait le premier traduit en lituanien des chants sur la Nativité et la Passion. Mažvydas (Mossividius) publiait à Königsberg en 1547 un ouvrage lituanien composé d'un abécédaire, d'un recueil de cantiques et d'un catéchisme luthérien. Bretkunas imprima en 1589 un recueil de cantiques, et en 1591 un recueil de sermons. Malcher Petkus donne à son tour des sermons en lituanien, en 1600, et Jean Rhesa fait paraître en 1625 la traduction des psaumes de David. Mais tous ces efforts ne furent pas prolongés au XVIIe siècle. Le polonais suffisait.

C. La propagande protestante par l'école.

La propagande protestante utilisa l'école en même temps que le livre. Le nombre des établissements qu'elle ouvrit s'éleva à une vingtaine, mais la plupart furent éphémères.

Le premier centre où les Polonais et les Lituaniens et Ruthènes du

[1] Sandius, *Bibliotheca Anti-trinitariorum*, Freistadii, 1684, p. 145 ; *Trudy Kievskoj Duchovnoj Akademii*, 1876, III, pp. 182-183-200-201-206.

Grand Duché qui comprenaient cette langue purent venir s'instruire des doctrines de la Réforme fut l'université de Königsberg qu'Albert Ier, Grand Maître de la Prusse Orientale, avait fondée en 1544, pour répandre le luthéranisme. Plusieurs chaires comportaient un enseignement en *langue polonaise* : elles étaient destinées à atteindre la jeunesse de la Pologne comme celle du Grand Duché, ainsi que l'indiquent les annonces de ces cours ; de plus, des bourses étaient réservées aux étudiants de Pologne et de Lituanie.

La première école protestante établie sur le sol même de la Pologne fut le gymnase de *Pinczów* (à une cinquantaine de kilomètres au Nord-Est de Cracovie). Elle fut ouverte vers 1551, mais elle ne fut organisée que vers 1558 par un Français, Pierre Statorius. On doit signaler cette école parce qu'elle donna le ton aux autres établissements protestants de la République en réservant un rôle important à la langue polonaise. Jusque-là dans les écoles la langue maternelle « lingua vulgaris, vernacula » était bannie et les règlements punissaient de la « nota linguae » ceux qui s'en servaient. Pierre Statorius se mit à l'apprentissage du polonais, et il en imprima, le premier, la grammaire [1]. Ce Français devait même s'essayer à composer des vers polonais (*Proteus abo Odmieniec*, 1564). Il introduisit le polonais dans l'enseignement, et c'est en cette langue qu'il fit apprendre le rudiment et le catéchisme dans la classe la plus basse, puis traduire Caton, Castellion, Vivis dans les classes plus élevées. Le dimanche on expliquait les Épîtres de saint Paul en polonais. Les étudiants étaient entraînés à prêcher et à exposer la doctrine protestante en polonais. « Il faudra attendre deux siècles, et la réforme de Konarski, écrit St. Kot, pour retrouver une pareille importance donnée dans les écoles à la langue polonaise » [2]. On ne sait d'ailleurs presque rien de l'histoire de cette sorte de séminaire. Nous savons que Statorius inclinait à l'arianisme, qu'en 1561 il était encore recteur, mais sa trace se perd en 1569. Toujours est-il que, pendant quelque vingt ans, le renom de son collège fut grand.

Des écoles réformées ne furent guère créées avant le début du XVIIe siècle, en Lituanie et dans la Ruthénie du Sud. En 1590 une académie calviniste avait été fondée à Panevcy (Paniówce) en Podolie par Jean Potocki, staroste de Kamenec et palatin de Braclav ; elle fut éphémère.

D'autres écoles calvinistes furent ouvertes à Łancut près de Léopol,

[1] *Polonicae Grammaticae institutio. In eorum gratiam qui ejus linguae elegantiam cito et facile addiscere cupiunt*, Cracoviae, 1568.

[2] V. Lukaszewicz, *Historya szkól*, tome I, pp. 70-73, et St. Kot, « Pierwsza szkoła protestancka w Polsce », *Reformacja w Polsce*, 1921, I, pp. 15-34.

à Turobin, à Krasnobrod (Krasnobroda) dans le pays de Lublin, à Ostrog (Ostróg) et pendant quelque temps à Berectečko (Beresteczko) en Volynie. En 1617 Jean Radziwiłł léguait une fondation en faveur d'un gymnase calviniste : celui-ci fut ouvert à Słuck, par son frère Christophe en 1624. Nicolas Radziwiłł, dit le Roux, ouvrit vers la même époque une école à Birži (région de Troki).

Il y eut une école luthérienne à Vilna qui subsistait encore en 1648.

Mais les efforts les plus grands dans le sens de l'instruction furent faits par les Ariens, ou Sociniens : ils atteignèrent jusqu'à la Volynie et au pays de Kiev. L'année 1640 marque à peu près l'apogée de cette action. En 1614, Georges Czaplicz Szpanowski établit à Kiselin (Kisielin), dans la région de Luck, une école supérieure (Académie) dont le premier recteur fut Eustache Kisiel, connu dans la littérature sous le nom de Gelasius Diplitz. Cette école fut fermée en 1644, mais le frère de Georges Czaplicz, Martin, fonda ensuite une école élémentaire arienne à Bereski non loin de Kiselin. Un autre foyer fut établi à Hošča (Hoszcza Kierdejów Hojskich), dans la région d'Ostrog, mais l'école ne subsista que jusqu'en 1639, date à laquelle elle fut remplacée par une école orthodoxe. Dans le district de Žitomir, pays de Kiev, une école arienne fut fondée à Černjachov par les Niemirycz (1611). Elle fut élevée au rang d'Académie, lorsque celle de Raków, la citadelle intellectuelle des Ariens en Petite Pologne, eut été fermée. Dans toutes ces écoles il fut fait une large place à la langue vivante : à l'allemand dans les régions où se trouvaient des colonies germaniques, ailleurs au polonais. Il eût été difficile de concevoir la chose autrement, puisque luthériens, calvinistes et sociniens avaient leurs catéchismes, leurs cantiques, leurs prières, leurs prêches et leur texte des Écritures en polonais. Nous savons par exemple, d'après le programme de l'école luthérienne de Vilna, en 1648, que chaque jour on y enseignait le catéchisme en allemand et en polonais [1]. A Birži un témoignage nous prouve que l'on enseignait le latin, le polonais, l'allemand [2].

De même les protestants essayèrent de se servir du slavon ruthène et du lituanien dans leurs premiers écrits. Il semble qu'ils aient fait quelques tentatives d'enseigner cette langue dans les écoles. Nous savons que Christophe Radziwiłł eut l'intention d'introduire au gymnase calviniste de Sluck l'enseignement des « sciences ruthènes ». A cette fin, il s'adressa au métropolite de Kiev, Job Bo-

[1] *Archiv Vilenskoj ljuterskoj kirchi*, 1re partie, n° 5, cité par K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 169.

[2] Baliński et Lipiński, *Starożytna Polska*, III, p. 455.

reckij, lui demandant un professeur. Mais son désir ne put être satisfait : le métropolite n'avait personne sous la main, et il conseilla au prince de chercher à Sluck même quelqu'un qui sût la langue ruthène [1]. Nous avons connaissance aussi de l'existence d'une « école russe » (*russkaja škola*) protestante à Novohorodok (Nowogródek) en 1615-1616. Mais cet enseignement ruthène nous apparaît comme réduit, au total, à très peu de chose. Et l'on peut dire d'une manière générale que l'enseignement donné par les « dissidents », protestants, calvinistes et ariens, a été uniquement polonais dans les pays lituaniens et ruthènes.

Il est donc légitime de mettre le mouvement protestant parmi les causes de l'extension vers l'Est de la langue et de la littérature polonaises. On s'étonne même que l'importance de cette action ait pu être contestée. Elle le fut pourtant, en particulier par les Russes Ljubovič, Charlampovič et Karěev. Ljubovič, qui d'ailleurs mêle les talents du pamphlétaire à ceux de l'historien, se borne, il est vrai, à émettre une protestation non justifiée contre l'opinion couramment reçue [2]. Charlampovič, lui, a souligné le fait que d'une façon générale les seigneurs protestants préféraient convertir par la force plutôt que par la persuasion. A son sens, les écoles n'auraient nullement été au premier rang de leurs préoccupations. La preuve en serait que, dès le milieu du XVIe siècle, ils envoyaient leurs enfants aux écoles catholiques et qu'ils avaient si peu souci de la formation de leurs pasteurs qu'à chaque instant ils devaient en faire venir de l'étranger [3]. Quant à Karěev, il insiste sur le fait que les publications protestantes ne représentent pas un ensemble considérable [4]. En somme, pour tous ces écrivains, la Réforme en Pologne est un fait politique plus que le résultat d'une évolution intellectuelle, et ils sont portés à diminuer la portée de la littérature qui l'accompagne.

D'autres historiens, au contraire, ont mis en relief l'importance des écoles protestantes. Ainsi Załęski déclare qu'avant l'arrivée des Jésuites, seules, elles « existent » et attirent la jeunesse par la science qu'y donnent des maîtres appelés à grands frais de l'étrangers [5]. Jabłonowski est plus affirmatif encore : « On se tromperait beaucoup, écrit-il, si on jugeait que les agents principaux de l'ébran-

[1] *Archeografičeskij Sbornik*, VII, n° 55, dans K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 159.
[2] Ljubovič, *K istorii iezuitov v litovsko-russkich zemljach*, p. 4 ; *Istorija reformacii v Pol'šě*, pp. 268-295.
[3] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 151.
[4] Karěev, *Věstnik Evropy*, 1885, X, p. 451.
[5] Załęski, *Jesuici w Polsce*, tome I, p. 169.

lement et de l'abandon de la *staroruszczyzna* et en même temps de l'introduction de la culture polonaise en Ruthénie, furent avant tout les catholiques, puis, à leur suite, les uniates ; c'est à d'autres, en effet, qu'il convient d'attribuer ce rôle : aux dissidents en général et parmi eux surtout aux ariens »[1]. Jabłonowski ne faisait d'ailleurs que reprendre sur ce point l'opinion de Łukaszewicz qui, parlant de l'influence exercée sur la jeunesse ruthène par les écoles catholiques, ajoutait : « Plus forte encore, peut-être, fut l'action sur cette jeunesse, pendant une certaine période, des écoles fondées par les dissidents et notamment par les *Sociniens* jusque sur les terres ruthènes » [2].

Pour notre part, nous avons l'impression que, si l'on doit ne pas exagérer l'influence de ces écoles, les témoignages dont nous disposons semblent néanmoins indiquer que cette influence a dû être réelle. Le défaut de ces établissements fut sans doute d'être situés, pour la plupart, près du château d'un protecteur et isolés en pleine campagne. Très rarement ils se trouvent dans des localités de quelque importance : erreur que les Jésuites ne renouvelleront pas quand ils fonderont leurs collèges. Le fait demeure, en tout cas, qu'il y eut des écoles protestantes et sociniennes en pays ruthène et que la meilleure place y fut donnée à la langue polonaise. Que la propagande par l'imprimerie et par l'école ait contribué à répandre la connaissance du polonais, nous en touchons une preuve de plus dans le *Journal* d'un petit noble de Luck converti au protestantisme, Théodore Evlaševskij (1546-1604). Ce journal est écrit encore en caractères cyrilliques, mais la langue en abonde en polonismes, et E. Karskij, recherchant les raisons de cette abondance, n'hésite pas à décider que : « comme protestant, il n'avait plus à se reporter aux ouvrages en slavon d'Église » [3].

Il est vrai que le passage même éphémère des nobles ruthènes au protestantisme marqua pour ceux qui l'accomplirent une rupture définitive avec tout ce qui les attachait à leur passé, avec l'usage du slavon en particulier. La Réforme et l'arianisme eurent cet effet essentiel d'arracher à la civilisation venue de Byzance et de Kiev une quantité de familles, qui jusque-là, par leurs traditions de fidélité à l'Église orthodoxe, avaient gardé l'habitude d'entendre le slavon. Détachés de la tradition gréco-slave, ils ne purent qu'adopter la civilisation occidentale et la langue polonaise. Lorsque, ce qui fut le cas pour l'immense majorité, ils abandonnèrent Luther,

[1] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 23 ; et de même, *Historya Rusi południowej...*, p. 233.
[2] Łukaszewicz, *Historya szkół*, tome I, pp. 70-355.
[3] E. Karskij, *Bělorusy...*, tome III, 2e partie, p. 110.

Calvin et Socinius, aucun d'eux ne revint à la foi qu'il avait quittée ; et le catholicisme qu'ils embrassèrent alors, les rattacha plus fermement que jamais à la culture latine et au polonais. Mais il faut bien dire que le catholicisme se limita souvent à consolider une situation qu'il n'avait pas créée. La responsabilité qu'on lui fait porter d'avoir décapité le peuple ruthène de son élite en latinisant et polonisant son aristocratie retombe dans des cas nombreux sur le protestantisme. Ainsi, pour donner un exemple précis entre plusieurs centaines d'autres, il suffit de rappeler l'évolution de Jean Chodkevič (Chodkiewicz), maréchal du Grand Duché : baptisé dans la foi orthodoxe ; puis, au cours de ses études à l'université de Wittemberg, passant au protestantisme et témoignant d'un zèle tel pour la Réforme qu'à son retour en Lituanie Nicolas Rej le jugea digne de recevoir la dédicace de ses ouvrages ; enfin, à la suite d'une discussion publique entre protestants et catholiques où le Jésuite Warszewicki prit la parole, adoptant le catholicisme [1].

Le protestantisme a donc joué un rôle capital dans la civilisation des pays ruthènes : c'est lui qui a commencé à dissocier le bloc ruthène orthodoxe en détachant la noblesse du peuple. La contre-réforme a fait le reste.

[1] J. Tretjak, *Piotr Skarga*, p. 46.

CHAPITRE IV.

ACADÉMIES, ÉCOLES ET COLLÈGES CATHOLIQUES.

A côté des protestants, les catholiques offraient leurs établissements confessionnels aux Ruthènes qui voulaient s'instruire. Les uns avaient déjà un passé : c'était l'Académie de Cracovie et les écoles qui en dépendaient ; les autres, au contraire, présentaient une formule neuve : nous voulons parler des Collèges de la Compagnie de Jésus. Mais la fréquentation des uns comme des autres était également favorable à la diffusion du polonais.

A. — L'Académie de Cracovie.

L'Académie de Cracovie, fondée dès 1364 par Casimir le Grand, connut une période brillante au xve siècle : elle fournit alors à la Pologne des hommes d'État, à l'Église des dignitaires qui jouèrent leur rôle dans les conciles. Les étudiants du Grand Duché venaient à Cracovie depuis le début du xve siècle. La reine Hedwige qui, en 1379, avait fondé à Prague une « bourse » pour eux, en créa une seconde, en 1409, près l'Université de Cracovie [1]. L'Université s'était du reste proposé d'attirer à elle les étudiants des contrées lointaines : « longinquarum incolas regionum ad eius allicera accessum » [2]. De fait, on vit s'inscrire sur les registres des Facultés de Cracovie des jeunes gens originaires de Peremyšl′ (Przemyśl), de Lublin, de Brest (Brześć), de Pinsk, de Vilna [3].

Au xvie siècle, commença pour l'Académie une période de déclin. Les étudiants polonais et leurs camarades lituaniens et ruthènes

[1] A. Jabłonowski, *Historya Rusi poludniowej...*, p. 91.

[2] *Codex dipl. univ. studii generalis Cracoviensis*, Cracovie, 1870, tome I, p. 24.

[3] *Acta rectoralia almae universitatis studii Cracoviensis inde ab anno* 1469, tome I, 1893, cité par Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 197 ; K. Morawski, *Historya Universytetu Jagiellońskiego*, tome II, Cracovie, 1900, pp. 66-67.

ne firent plus à Cracovie qu'une sorte de stage, pour se diriger de là vers l'Allemagne, la Bohême, ou vers l'Italie. Ainsi fit l'éditeur de la Bible en caractères cyrilliques, François Skorina, qui, né à Polock, étudia à Cracovie, puis gagna Padoue, où il fut reçu docteur (1512), et termina par Prague où il fit paraître ses plus belles éditions.

Cependant, même alors, Cracovie devait encore jouer un rôle important dans la formation intellectuelle des Ruthènes. Ainsi, le prince Obolenskij alla y chercher la science indispensable à la défense de l'orthodoxie. Voici en quels termes son cousin, le prince Kurbskij, raconte comment lui-même le décida à partir étudier le latin : « Non seulement je me mis en peine de découvrir des gens de cette espèce [pour traduire les Pères du latin en slavon] ; mais, moi-même, étant déjà grison, j'ai passé bien des années à étudier avec grand effort le latin. J'ai supplié également un noble jeune homme, mon frère, le prince Michel Obolenskij, qui était encore dans la fleur de son âge, de faire des études supérieures en langue latine. Il m'a écouté et a passé trois ans à l'école de Cracovie, puis, pour parfaire ses connaissances, il est parti en Italie, abandonnant maison, femme et enfants ; il a passé là-bas quelque deux ans et voici que, par la grâce de Dieu, il nous est revenu en bonne santé, ayant gardé intacte la piété de ses ancêtres, tel un navire chargé à craquer du plus riche butin »[1]. Le *Statut* lituanien de 1566 prévoyait du reste que les princes, et les membres de la noblesse pouvaient voyager hors des terres du Grand Duché pour raison de santé ou pour poursuivre des études[2].

Il va de soi qu'à Cracovie, comme dans toutes les universités du moyen âge, le latin était seul employé au cours des leçons et même dans les conversations entre étudiants. Mais cette culture latine préparait déjà sans doute les Ruthènes à vivre avec les Polonais le mouvement de l'humanisme, puis celui de la renaissance nationale.

[1] « Азъ же... не токмо о таковыхъ людехъ попеченіе учинихъ, набываючи ихъ къ таковому дѣлу, но и самъ не мало лѣтъ изнурихъ по силѣ моей, уже въ сѣдинахъ, со многими труды прїучахся языку Римскому; къ тому и благороднаго юношу, брата моего, князя Михаила Оболенскаго умолихъ, иже бы, во младомъ еще будучи вѣцѣ, навыкъ вышнихъ наукъ на языцѣ Римскомъ; онъ же послушалъ мя и, изнуривъ три лѣта въ Краковѣ въ школѣ, и потомъ совершенія ради до Влохъ ѣхалъ, оставя домъ, жену и дѣтки, и тамо аки два лѣта пребылъ, а нынѣ благодатію Божіею возвратился къ намъ, здравъ и въ праоческомъ благочестїю цѣлъ, яко корабль преполонъ дражайшихъ корыстей » (Lettre à Marc, disciple d'Artemij, cf. N. Ustrjalov, *Skazanija knjazja Kurbskago*, pp. 224-225).

« для наукъ у писмѣ, цвиченя, учынковъ рыцерскихъ и лѣпшого счастья своего, и тежъ будучи неспособного здоровья своего для лѣкарствъ». Cité par E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 157.

Il va de soi, par ailleurs, que le séjour dans une grande ville, la capitale du Royaume, leur donnait l'occasion d'entendre continuellement autour d'eux et d'apprendre le polonais.

Il convient d'ajouter que l'Académie de Cracovie exerçait une sorte de direction générale sur l'enseignement en Pologne. Elle avait ouvert trois espèces de succursales, l'une à Pułtusk, la seconde à Poznań, la troisième était installée à Léopol. C'est elle qui fournissait des maîtres aux écoles que le clergé catholique entretenait dans le pays. Les principales étaient dites « de cathédrales » parce qu'elles étaient installées auprès de chaque église métropolitaine et entretenues aux frais du chapitre. Le second concile de Łęczyca (*Lanciniencis*) prescrivait au clergé, en 1527, de choisir comme recteurs des écoles de cathédrales et de collégiales des « maîtres ès-arts libéraux », comme maîtres des écoles de villes des « bacheliers » et comme instituteurs dans les bourgs et villages des « étudiants ayant achevé le cycle d'enseignement » (*scholares maturos*). Les uns et les autres devaient donc avoir fréquenté une université, et il est bien probable que le grand nombre d'entre eux ne dépassaient pas Cracovie. Ainsi Benoît Herbest, originaire de Nowe Miasto au sud de Przemyśl (*Nova Civitas Russiae*), alla faire ses études à Cracovie où il fut reçu docteur à vingt ans, puis il vint à Léopol donner un enseignement à l'école de la cathédrale.

Des écoles de cathédrales, des écoles de collégiales (à l'ombre de monastères bénédictins et cisterciens) ainsi que quelques écoles de paroisse furent ouvertes en pays ruthène. Là, elles contribuaient à répandre l'influence de Cracovie et aussi l'usage de la langue polonaise. Dès la fin du XIVe siècle il y avait des écoles catholiques à Léopol et à Lublin. Au XVe siècle, on en trouve à Peremyšl' (Przemyśl) et à Sanok depuis 1439, à Nowy Sącz depuis 1456, à Ostapowicz (rég. de Kolomija) depuis 1475 ; d'autres s'ouvrirent à Hukowiec (dist. de Przemyśl), Litwinów (dist. de Halič), Komarny, etc... Il y eut une école de cathédrale à Vilna, sinon depuis la fondation de l'évêché (1387), au moins depuis la première moitié du XVe siècle. Du XVe siècle aussi date l'école de Troki, Krasny Staw [1].

Ces écoles, il est vrai, n'étaient pas toujours florissantes, et le synode de Piotrków, en 1551, se plaignait de ce que les jeunes gens qui s'y préparaient à la cléricature y cultivaient plus Bacchus que Minerve » [2]. Mais, au moment de la réaction contre les idées protestantes, ces écoles se relevèrent et se multiplièrent.

[1] Kraszewski, *Wilno...*, tome IV, p. 88 ; Jaroszewicz, *Obraz Litwy...*, tome III (addition à la p. 39 du tome II) ; K. Charlampovič, *K istorii zapadnorusskago prověščeniia*, pp. 1, 4-6, 11, 14, 15.

[2] « Instructio ad Synodum 1551 », *Acta hist. pol.*, tome I, pp. 492-495.

On étudiait trois ans dans les écoles de paroisse : c'était le *trivium* ; quatre ans dans les écoles de cathédrales : c'était le *quadrivium* [1]. On y apprenait les prières, le rudiment et quelques éléments de latin d'après la grammaire de Donat et les *Disticha Moralia* de Caton.

Mais ce qu'il nous importe ici de marquer, c'est que le polonais joua de bonne heure un certain rôle dans ces écoles [2]. D'après les notes pédagogiques de Benoît Herbest, qui fut pendant trois ans professeur à Léopol, à l'école de la cathédrale, on se rend compte que, si le fond de l'enseignement restait l'apprentissage du grec et du latin, de la rhétorique et de la versification, certains exercices avaient lieu en polonais. On commentait en effet Cicéron en polonais ; on traduisait Ésope du grec en latin, puis du latin en polonais. De plus, les dimanches et les jours de fête, on expliquait en polonais l'Évangile [3]. Le plan d'études pour ces écoles, que l'Académie de Cracovie traça à nouveau en 1612, prescrivait la lecture du cathéchisme en polonais [4]. Déjà, presque un siècle auparavant, le concile diocésain de Vilna avait décidé que, dans toutes les écoles de l'évêché, le Nouveau Testament serait commenté en polonais et en lituanien [5].

Ces écoles avaient été créées pour satisfaire aux besoins de la population urbaine qui, nous le savons, était presque entièrement allogène et n'exerçait que peu d'influence sur le milieu ruthène. Néanmoins on note que des enfants ruthènes orthodoxes pouvaient les fréquenter et qu'ainsi elles jouaient un peu le rôle d'écoles publiques. C'est ce que nous apprend un curieux incident qui se prosuisit vers 1570 à Léopol. La municipalité de Léopol, dont la moitié des membres était catholique, avait interdit aux orthodoxes d'envoyer leurs enfants aux écoles de la cathédrale. Les orthodoxes protestèrent en réclamant le droit de faire donner une instruction à leurs fils. Un décret du 20 mai 1572, rendu par Sigismond Auguste, leur

[1] On retrouve ici la vieille division de l'enseignement qui remonte aux écoles bénédictines du moyen âge : « Scientiarum vero disciplinae, quibus ab Adriano abbate [= Tobie, bénédictin du VIIe siècle] eae sunt grammatica, rhetorica, dialectica quas *trivium* veteres appellare solebant : tum arithmetica, geometria, astrologia, musica, quas *quadrivium* vocabant » (Ziegelbauer, *Historia rei literariae Ordinis S. Benedicti*, tome I, p. 15).

[2] Dès le XIVe siècle, suivant Łukaszewicz, *Historya szkół...*, tome I, p. 16.

[3] *Benedicti Herbesti Neapolitani* [= de *Nowe Miasto*], *Cracoviensis Scholae apud S. Mariae templum institutio. Ex qua omnes scholarum rectores, omnes etiam paedagogi, rectam in formandis puerum methodum petere possunt*, Cracoviae, 1559.

[4] Muczkowski, *Statuta nec non liber promotionum philosophorum ordinis in universitate Jagellonica ab anno 1402 ad annum 1849*, Cracovie, 1849, pp. CXLVII-CLIII, cité par K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 24-25.

[5] Przyjałgowski, *Żywoty biskupów Wileńskich*, tome I, p. 115.

donna raison et de plus étendit à toutes les villes le droit, pour les jeunes orthodoxes, d'être instruits dans les arts libéraux. Une amende de 20 thalers menaçait ceux qui feraient opposition à cette mesure. Ces droits furent confirmés par Henri de Valois le 13 avril 1573 et par Étienne Batory le 26 mars 1577. Ceci n'empêcha pas d'ailleurs la municipalité de Léopol de continuer à mettre des obstacles à l'instruction des Ruthènes, ainsi qu'il ressort d'un décret d'Étienne Batory du 21 juin 1578 [1].

C'est sans doute de Cracovie que sortaient les nombreux précepteurs employés dans les familles nobles et même bourgeoises des pays ruthènes, comme c'était la coutume en Pologne. Ainsi Fedor Evlaševskij (né en 1546 à Ljachoviči, canton de Sluck) avait un précepteur qui lui enseignait non seulement la « science ruthène », mais « la science polonaise » [2]. Le Synode de Gamrat (1542) conseillait au clergé de surveiller ces précepteurs avec une grande attention [3].

Il est donc légitime, croyons-nous, de souligner que l'Académie de Cracovie, directement, et plus encore par l'intermédiaire des gens qu'elle formait, servit à répandre parmi les populations non polonaises la connaissance du latin et aussi celle du polonais. Le fait avait frappé K. Charlampovič qui insistait sur « l'influence continue que l'université de Cracovie avait exercée sur le développement de l'instruction non seulement dans les régions polonaises, mais aussi dans les pays ruthènes » [4].

En dépit de la décadence de l'Université au XVIIe siècle [5], elle

[1] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 287 ; *Monumenta confraternitatis stauropigianae Leopoliensis*, Léopol, 1895, p. 59 : « Filiosque suos ad ludos literarios gymnasiaque et scholas tam in civitate nostra leopoliensi, quam ubivis locorum in regno et dominiis nostris existentes pro ediscendis artibus liberalibus dare destinareque possint et valeant » (cf. pp. 66-67 et pp. 72-73).

[2] *Kievskaja Starina*, 1886, I, p. 128.

[3] Łukaszewicz, *Historya szkół*, tome I, p. 73.

[4] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 24.

[5] Piotr Tylicki, évêque de Cracovie en 1610, et le cardinal Georges Radziwiłł essayèrent en vain de réformer l'Académie. Elle s'épuisera en luttes stériles pour la défense de ses privilèges contre l'ordre des Jésuites, ne rêvera que de fermer toutes les écoles qui ne sont pas les siennes, et il semblera par instant que les efforts faits pour tirer la Pologne et la Lituanie de l'ignorance lui étaient à injure. Elle travailla avec ardeur, mais ce fut presque uniquement pour préparer la canonisation de Jean Kanty qu'il s'agissait d'opposer à Stanislas Kostka. Cet état alla empirant après la mort de Sigismond-Auguste et, en 1660, son recteur Stanislas Jarkowski pourra soutenir devant l'archevêque de Cracovie, chancelier de l'Académie, Trzebicki, qu'elle ne contient plus un seul orateur, ni un seul philosophe, ni un seul juriste, ni un seul théologien et que les professeurs seraient tout juste bons à faire des maîtres d'école (Łukaszewicz, *Historya szkół*, tome I, p. 195).

continuera à garder quelque importance en conservant une liaison avec les écoles de paroisse dont les Jésuites, à une exception près, se désintéresseront. C'est elle aussi qui fournira à la Compagnie ses premières et plus brillantes recrues [1] : service incomparable, et qui, d'une certaine façon, fera participer l'Académie à la grande œuvre qui allait s'accomplir dans l'Est de la République.

B. Les Collèges de la Compagnie de Jésus.

Il serait trop long de rappeler dans le détail à la suite de quelles circonstances les Jésuites furent appelés en Pologne pour combattre le protestantisme et aider au relèvement intellectuel et moral du clergé [2]. L'essentiel est, à nos yeux, d'établir exactement l'importance du rôle joué par les Jésuites dans la diffusion à l'Est de la langue et de la littérature polonaises.

La Compagnie de Jésus avait été approuvée par le pape Paul III le 27 septembre 1540 ; et presque aussitôt l'idée se fit jour en Pologne de faire appel à l'ordre nouveau pour enrayer les succès toujours croissants de la Réforme. Dès le Synode de Piotrków (1542-1544), il se serait élevé des voix pour demander l'introduction des Jésuites. Le cardinal Stanislas Hozjusz, évêque de Varsovie, avait eu l'occasion d'entrer en rapports avec quelques membres de la Compagnie au Concile de Trente et, de 1554 à 1556, il échangea avec le P. Canisius, provincial d'Allemagne, une correspondance préparatoire à la fondation d'un établissement. En 1561, la question du secours à demander aux Jésuites fut agitée à nouveau au Synode et tranchée par la négative. Mais un peu plus tard, en 1564, le cardinal Hozjusz, d'accord avec le Nonce apostolique Commendone, fit venir de Rome et d'Allemagne des Pères de la Compagnie et les installa à Braunsberg, où une école fut ouverte deux ans plus tard. D'autres évêques devaient répéter le geste du cardinal, et les maisons d'éducation jésuites s'ouvrirent chaque année plus nombreuses. Très vite les Jésuites atteignirent le Grand Duché et les pays ruthènes. Valère Protaszewicz, évêque de Vilna, qui craignait de voir s'établir les

[1] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 3 et suiv.

[2] Le travail le plus important qui ait été publié sur les Jésuites en Pologne est celui de Stanislas Załęski : *Jezuici w Polsce* (Lwów, 1900-0000). Il est dommage que cet ouvrage soit dépourvu d'appareil critique. L'auteur a eu à sa disposition une masse considérable de documents : il s'en est servi avec une honnêteté que l'on ne saurait mettre en doute, quoique le ton de l'ouvrage soit celui d'une apologie ; mais presque jamais il ne donne de référence aux sources ni surtout aux manuscrits consultés.

écoles calvinistes au chef-lieu de son évêché, appela les Pères en 1569. Valence Herburt, évêque de Przemyśl (Peremyšl'), les invita à s'installer à Léopol ou au siège de son diocèse, mais il fut devancé dans l'exécution de ce projet par Sophie Kostowska qui, aidée de sa fille Anne, princesse Ostrożska, fonda en 1571 un collège à Jarosław. Avant la mort du dernier des Jagellons (1572, il y avait déjà cinq écoles ou collèges jésuites sur les terres de la République.

L'Académie de Cracovie, qui devait mener plus tard une opposition si acharnée contre les collèges jésuites, vit leur début avec faveur. Elle ne protesta pas contre leur installation à Pułtusk et à Poznań, où pourtant elle avait des colonies. Bien plus, un bon nombre de ses professeurs demandèrent leur admission dans la Compagnie. Ainsi Stanislas Warszewicki, Pierre Skarga, Benoît Herbest, Simon Wysocki, Stanislas Grodzicki et plusieurs autres. Ce premier recrutement de la Compagnie est à retenir. Les Jésuites que les évêques avaient tout d'abord appelés étaient Espagnols, Anglais, Irlandais, Italiens. Mais, rapidement, la Compagnie disposa d'une équipe de gens instruits, représentant honorablement la culture polonaise de leur époque.

Avec le roi Étienne Batory (1575-86), qui succéda à l'éphémère Henri de Valois, c'est l'âge d'or de la Société qui commença. On prêtait au roi cette formule : « si non essem rex, iesuita essem ». Il réclama le plus de collèges possibles, déclarant : « Nous ne voulons pas mourir dans notre fumier » [1]. C'est de lui que date l'installation des Jésuites dans un grand nombre de cités en territoire lituanien et ruthène. On le voit enlever Polock et y installer immédiatement une église et un collège de Jésuites. Sans doute il pensait que, si tout son état était catholique, il en serait plus uni, mais il avait aussi le souci de faire progresser la civilisation dans son pays. Une lettre au Provincial des Jésuites, François Sunier, datée de Vilna, 1579, montre bien quel était le désir intime du roi. « Tout d'abord, nous désirons qu'en ce lieu [à Polock] un collège de la Société de Jésus soit établi. Voici comme les choses se passeront si tout va à notre gré : étant donné la piété et le zèle de cette Société pour répandre la religion catholique, les habitants de ces contrées, qui n'ont aucune connaissance de la religion, ou qui en ont une altérée par le schisme, pourront être aisément amenés à la piété ainsi qu'au culte [c'est-à-dire sans doute, au rite] et à la discipline de l'Église catholique. Nous estimons que, pour nous concilier et nous acquérir les esprits de ces hommes, il ne serait pas de peu d'importance qu'ils vissent que nous portons nos soins et nos efforts plus à vénérer la religion

[1] Sacchini, *Historia Societatis Jesu*, tome V, pp. 184-185.

et à sauver des âmes qu'à chercher notre avantage, car ce que nous leur envoyons, c'est la culture des lettres destinée à introduire la civilisation dans ces lieux et dans ces âmes »[1].

Le nonce Caligari écrivit au pape à propos de ce même projet du roi : « Tout d'abord, le roi avait décidé de construire une église catholique à Polock ; à présent, la dévotion se multipliant, il décide d'établir une église et un collège de Jésuites, et il faudra l'achever à tout prix, car ce serait planter le premier étendard de l'Église romaine sur le sol moscovite. Mais, puisque ce petit nombre de Jésuites ne peut suffire à tous les lieux, il serait bien que Sa Sainteté donnât ordre à leur Père Général d'envoyer le plus grand nombre de religieux qu'il sera possible et de telle qualité et de telle nation qu'ils puissent collaborer avec les Polonais »[2].

C'est dans ces conditions que, de 1571 à 1586, les Jésuites ouvrirent dix collèges nouveaux, aussi bien dans le Royaume que dans le Grand Duché : à Léopol (1585), à Polock (1580), à Kolozsvár, à Białogrod (Alba Julia), à Riga (1582), à Lublin (1582), à Kalisz (1584), à Gdańsk (1584), à Dorpat (1583) et un pro-gymnase à Kalisz. Les établissements de Braunsberg et de Vilna sont transformés en Académies. Le privilège donné à Léopol le 7 juillet 1578 par Étienne Batory fit de l'Académie de Vilna l'égale de celle de Cracovie en lui conférant le droit de délivrer les grades de bachelier, de maître ès-arts libéraux et philosophie, de licencié et de docteur en théologie. La licence d'y enseigner le droit et la médecine fut réservée et accordée seulement par Ladislas IV, le 11 octobre 1641. En 1582, les Jé-

[1] « In primis vero desideramus, ut eo loco collegium Societatis Iesu aliquod constituatur. Sic enim futurum intelligimus, ut quae eius Societatis et in religione catholica propaganda pietas est diligentiaque, horum locorum homines quibus aut nulla religionis cognitio, aut schismate hominis contaminata est, facillime ad pietatem ecclesiaeque catholicae cultum obedientiamque adducerentur ; habiturum etiam non parum momenti ad horum animos hominum nobis adiungendos retinendosque existamus, si perspiciant nos studia nostra et processus ad religionis venerationem ac animarum salutem potius, quam nostram utilitatem referre, ut mittamus, quid litterarum cultura ad humanitatem his locis animisque inducendam valitura esset » (Caligarius, *Cardinali Comensi Epistolae et Acta*, nº 152, p. 280).

[2] « Prima il Re disse di fare una chiesa de' catolici in Polozco ; hora moltiplicando la divotione dice di fare una chiesa et un collegio di Giesuiti et bisognerà campiacerbo ad ogni modo, perche questo serà piantare il primo standardo della chiesa romana in terra de' Moscoviti. Ma perchè questi pochi Giesuiti non puonno supplire a tutti i lochi, serà bene che la santità di Nostro Signore commandi al P. Generale loro, che ce ne mandi maggior numero che sia possibile, et di quella qualità et nationi, che più si con fanno con Polacchi » (Caligarius, *Cardinali Comensi Epistolae et Acta*, nº 152, p. 280, Vilnae, 13 septembre 1579).

suites commencèrent même à s'installer à Cracovie, où le Nonce avait préparé les voies dès 1578 [1].

Sigismond III (1587-1632), le successeur d'Étienne Batory, avait été l'élève des Jésuites. Aussi ses anciens maîtres connurent-ils sous son règne une prospérité sans ombre. Il y eut création de collèges et d'écoles nouvelles à Grodno, Dünaburg, Orša, Plock, Varsovie, Kamenec Podolskij, Luck, Peremyšl', Toruń, etc... Le nombre des maisons de professeurs et des missions devint si grand qu'on dut en 1608 établir deux provinces, l'une lituanienne et l'autre polonaise. En 1606, il y avait dans les deux provinces 570 religieux, dont seulement 40 étrangers. En 1580, il y avait déjà 50 jésuites à Vilna, en 1594, ils sont 64 ; en 1604, 95.

Dans la période qui suivit, les Jésuites pénétrèrent encore plus avant en Ruthénie, où ils finiront par avoir une vingtaine de collèges En 1620, fut fondé par le palatin de Kiev, Janusz Tyszkiewicz, le *Collegium Kijoviense.* L'église et le collège furent établis au pied de la colline Vzdychalnica dans le quartier de Podol, tout à côté du futur collège de Mohila et en concurrence directe avec l'école de la confrérie orthodoxe. L'évêque Bogusław Radoszewski leur donna le village de Konotop. Cette installation fut pourtant trop hâtive, et le collège jésuite, tout en conservant son titre, dut se retirer à Chvastov. Il n'en gardait pas moins son privilège de monopole qui gêna les projets de Mohila. Les Jésuites ne reparurent à Kiev que lorsqu'ils eurent des collèges de l'autre côté du Dniéper : à Perejaslavl' et à Novgorod Sěverskij. A Perejaslavl', leur collège fut fondé par le staroste du lieu Lucas Żółkiewski, et il reçut en 1638 le privilège royal qui garantissait son existence. La même année, Alexandre Piasoczyński fondait le collège de Novgorod Sěverskij. Cette avance étonnante de la Compagnie en pays ruthène ne fut arrêtée que par le soulèvement cosaque dont la mort de Ladislas IV fut le signal (1648).

On ne peut douter que les Jésuites, aussitôt après leur arrivée en Pologne, n'aient eu le désir de pousser le plus loin possible vers l'Est. Dès leur première installation en pays ruthène, à Jarosław, leur historien Wielewicz nous montre ses confrères profitant de ce qu'ils sont dans le « vestibule de la Ruthénie » pour pousser déjà des missions jusque dans les provinces les plus éloignées de la « Ruthénie intérieure » [2]. A propos de la fondation de ce collège à Jaros-

[1] Caligarius, *Cardinali Comensi Epistolae et Acta*, n° 54, p. 80, Cracovie, 19 novembre 1578.

[2] «Jam tum nostrum Iaroslavia collegium erat, in ipso veluti totius Russiae vestibulo institutum, unde cum apostolicus nostrorum longe lateque excurreret labor et remotiores etiam interioris Russiae passim pervagaretur Provincias » (Manuscrit de la bibliothèque Nationale de Vienne, n° 11.988, p. 1 ; Wielewicz, *Histoire du collège de Léopol*).

ław, nous savons que le nonce comme le général auraient préféré du premier coup installer les Pères plus à l'Est : à Léopol [1]. Derrière les protestants et les orthodoxes du Grand Duché à convertir, on entrevoyait même l'entrée dans l'État moscovite, et l'étonnante mission de Possevino à Moscou se rapporte aux années 1581-1583 [2].

L'arme de la Compagnie de Jésus était le collège. Non pas qu'il n'y eût des Jésuites prédicateurs ou controversistes, mais l'ordre comptait surtout sur l'empire qu'il pouvait exercer sur les jeunes esprits pour implanter le catholicisme. Argentus, un des premiers historiens de la Société en Pologne, a bien défini cette tactique : « Les Ordres qui aiment la solitude, et leur nombre est grand en Pologne, apaisent par la prière continuelle et par la pénitence la colère de Dieu que les hommes irritent ; ils lient, pour ainsi dire, avec Moyse les mains de Dieu pour qu'Il n'anéantisse pas le monde. D'autres, qui joignent l'action à la contemplation, montrent aux peuples par l'exemple de leur vie et par la sainteté de leur doctrine le chemin du ciel : telle est l'œuvre des ordres magnifiques de saint Dominique et saint François. Notre Société, elle, pour amener le genre humain à l'éternelle gloire, utilise, en dehors de tout ce que nous venons d'énumérer, des écoles. Par leur moyen, elle se donne à tâche de former de bons citoyens, et de plus elle jette la semence d'une réforme totale de la vie et des mœurs » [3].

La jeunesse lituanienne et ruthène, comme la jeunesse polonaise, se pressa dans les écoles des Jésuites. Argentus évalue à 10.000 le nombre des jeunes gens ayant fait leurs études dans les collèges de la Compagnie avant 1630 [4]. Les collèges les plus fréquentés par la jeunesse des confins orientaux étaient ceux de Léopol, de Peremyšl', de Jarosław, de Lublin, de Luck, de Poryck, de Kamenec Podolskij, de Brest, de Nieswież ; et surtout on allait à l'académie de Vilna [5].

[1] S. Załęski, *Jezuici w Polsce*, t. I, pp. 211-212.

[2] Voir P. Pierling, *La Russie et le Saint Siège*, tome II, Paris, 1897, pp. 48-314.

[3] « Ut igitur Religiones solitudinis amantes, quales in Polonia sunt plurimae, perpetuis orationibus et poenitentiis divinam iram hominum peccatis irritatam placant, et Deo cum Moyse, ne mundum perdat, quasi manus ligant ; et sicuti illi Ordines, qui contemplationi actionem iungunt, exemplo vitae et sanctitate doctrinae populis coelestem viam ostendunt, ut a splendissimis S. Dominici et S. Francisci ordinibus fieri palam est ; sic Societas in humano genere ad finem aeternae gloriae dirigendo, praeter reliqua saepius enumerata, utitur scholis, quibus non solum iuvenes, ut aliquando sint boni Christianae Reipublicae cives, instituit ; sed omni ex parte vitae ac morum reformandorum semina iacit... » (J. Argentus, *De rebus Societatis Jesu*, p. 54).

[4] Argentus, *Historia Societatis Jesu*, p. 15.

[5] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 165.

Quelle fut à l'endroit des collèges l'attitude des Ruthènes ? Divers reproches étaient adressés aux Jésuites portant, les uns, sur leur action religieuse, les autres sur leur manière de concevoir l'enseignement. On les accusait d'abord d'influer sur la jeunesse pour la faire passer au catholicisme de rite romain et même de l'attirer dans leur ordre. Tel était le sens des plaintes que les députés protestants formulaient à la diète de 1601 [1]. Il était désagréable aussi à certains, à Galjatovskij, par exemple, que, dans les intermèdes des comédies jouées dans les collèges, le pope orthodoxe parût avec un rôle ridicule : « Qu'est-ce que dans leurs comédies les Jésuites emploient comme intermèdes pour soulever les rires de la moquerie ? Ce sont les popes ruthènes et la liturgie ruthène. Ils ridiculisent la religion ruthène aux yeux des autres peuples pour qu'en voyant et entendant cela, les nôtres s'éloignent de la foi ruthène orthodoxe ou entrent dans l'union de Rome » [2]. Ce même auteur leur reproche la concurrence déloyale qu'ils firent à Kiev lorsqu'ils vinrent fonder un collège tout à côté de celui de Mohila : « Il y avait à Kiev, le collège ruthène de Mohila, où les moines Basiliens orthodoxes enseignaient ; ce que voyant, les Jésuites construisirent leur petite église et leurs écoles au pied de la montagne Vzdychalnica, pour que les étudiants passent du collège ruthène au collège jésuite, qu'ils apprissent la religion latine et entrassent dans l'Église latine. A ce moment beaucoup d'étudiants indociles passèrent du collège ruthène au collège jésuite, parce que celui d'entre eux qui avait commis une faute au collège ruthène et en redoutait le châtiment s'enfuyait aussitôt au collège jésuite et là il demeurait en sécurité et passait à la religion latine » [3].

Mais, en général, dans tout le pays ruthène, le succès fut considérable des collèges et de leur Académie. Les preuves de ce succès sont multiples.

Les orthodoxes les plus ardents confièrent leurs enfants aux éta-

[1] Žukovič, *Sejmovaja bor'ba* (*do 1609*), p. 401.

[2] « Na komediach Jezuici z kogo czynią intermedia s'miechi szyderstwa ? Czynią z popów Ruskich y z nabożenstwa Ruskiego, ohidzaiąc Ruską wiarę inszym narodom, żeby oni to slysząc y widząc od Ruskiey wiary prawosławney się oddalali, abo Rzymskiey uniey przystępowali » (Galjatovskij, *Szturm pierwszy przeciwko cerkwi wschodniey od nauczycielów duchownych Kościoła Rzymskiego*, 1683, pp. 70-71, supplément aux *Fundamenta*).

[3] « W Kiowie było Mohilańskie kollegium Ruskie, gdzie Zakonnicy Baziliani prawosławni uczyli, temu Jezuici zayzrząc Kościóły swóy y szkoły pod Gorą Zdychalnicą pobudowali, żeby studenci z kollegium Ruskiego do Jezuickiego przechodzili dla nauk y łacinskiey się wiary nauczyli, y do łacinskiego koscioła przystąpili, tego czasu wiele studentów swawolnych z kollegium Ruskiego do Jezuickiego się przeniosło, bo który student co w kollegium Ruskim zbroił, ten za swoie zbrodnie karania się boiąc, zaraz do kollegium Jezuickiego uciekl y iuż bezpieczny tam zostawał, y do łacinskiey wiary przystąpił » (*Ibid.*, p. 71).

blissements de la Compagnie, et donnèrent ainsi l'exemple à leurs compatriotes. Ainsi Basile Zahorovskij, castellan de Braclav, prescrivait dans son testament (11 juin 1577) qu'un *djak* enseignât à ses enfants à lire et à écrire en slavon, puis qu'un bachelier leur apprît le latin et qu'enfin on les envoyât chez les Jésuites à Vilna. « Quand Dieu miséricordieux leur aura accordé d'avoir en eux une connaissance parfaite de leur langue ruthène, de l'Écriture sainte, des prières à adresser à Dieu leur Créateur, et qu'ils sauront rendre honneur et gloire à Sa sainte et divine bonté, qu'alors Sa Grâce, Madame ma Tante, choisisse un bachelier à demeure qui soit capable de bien les instruire de la science de la langue latine et, l'ayant fait venir auprès d'eux, qu'elle lui fasse donner son enseignement dans ma maison. Et quand ils auront déjà de bons éléments de cette science, Sa Grâce, ayant pris conseil de leurs Grâces, les Seigneurs mes bienfaiteurs, énumérés dans ce testament qui est mien, les confiera aux Jésuites de Vilna pour qu'ils s'instruisent, car on loue le bon enseignement qu'ils donnent là aux enfants. Sinon là, ailleurs, où il semblera que c'est le plus convenable et que là, sans revenir à la maison ni l'habiter, s'il plaît à Dieu, ils demeurent sept ans ou plus sans interruption et qu'ils étudient avec application. Ensuite, si Dieu miséricordieux leur donne une connaissance parfaite de la science latine, leurs Grâces, les Seigneurs mes amis, devront les mettre en service en des places où, dans la crainte de Dieu ils puissent recevoir une éducation » [1].

[1] А коли имъ Богъ милосердный дастъ въ своемъ языку Рускомъ, въ писме светомъ, науку досконалую, въ молитвахъ къ Богу, сотворители своему, и въ отдаванью достойное чести и фалы егожъ светой а Бозской милости въ собе мѣть : тоды маетъ ее Милость, пани дядиная моя, бакаляр статечного, который бы ихъ науки латинскаго писма добре учити могъ, имъ зъеднавши, въ дому моемъ велѣть учить. А кды вже въ науце той добрые початки въ себе мети будутъ, маетъ ихъ ее милость, за радою ихъ милости, пановъ Добродеевъ моихъ, въ семъ тестаменте моемъ вышей меновите описаныхъ, до Вильни къ езуитомъ, бо тамъ фалятъ дѣтямъ добрую науку, або где ся напристойней ихъ милости видеть будетъ, до науки дати, которое абы ся, до дому не проежчаючи, а ни въ немъ бываючи, если Богъ дастъ, семъ летъ, або болшъ уставичне и пилъне учили; отколи имъ Богъ милостивъ дастъ умеетность досконалую въ Латынской науце, маютъ бытъ даны черезъ ихъ милость, пани приятелѣ мои въ службы, на таковые местца, где бы въ боязни Бозской цвиченье имъ бытъ могло (*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome I, p. 74).

La génération précédente n'avait pas eu un souci si poussé de l'instruction. Dans ses mémoires, le petit noble ruthène Théodore Evlaševskij (1546-1604), de la région de Sluck, raconte ainsi sa première éducation :

« въ пятомъ року, почато мне бавити наукою рускою, кгдыжъ въ тыхъ часехъ в той нашей стороне не было иншихъ наукъ, и для того пришло ми зостати зъ рускою и полскою наукою; и по жидовскый написати умеломъ, але тое письмо ихъ потребуе умеетности языка ебрайскаго, або хоть немецкого » [qu'il ne possède pas].

Manuscrit de Wilanow, publié par V. Antonovič, *Kievskaja Starina*, janvier 1886, pp. 124-160 (cité d'après E. Karskij, *Bělorusy*, tome III, 2e partie, p. 108).

Plus réservé, malgré sa largeur de vues, le prince Kurbskij écrivait en ces termes à une princesse Čartoryska, qui lui faisait part de ses intentions de mettre son fils chez les Jésuites : « Pour ce que ta Grâce nous a écrit touchant sa volonté de l'envoyer à Vilna, auprès des honorables prêtres Jésuites de religion romaine, c'est là une pensée louable. Pourtant je ne veux pas te dissimuler, en tant que serviteur et ami dévoué en tout, que beaucoup de parents, tant de familles princières que de familles nobles, ou encore citadins honorables, leur ont confié leurs enfants pour qu'ils soient instruits des arts libéraux, comme nous l'entendons dire à quelques-uns : mais eux, sans les instruire et commençant par les séduire astucieusement tous, ou peu s'en faut, alors qu'ils étaient encore en bas âge, les ont éloignés de l'orthodoxie et les ont baptisés dans leur moitié de religion. C'est ce qui est arrivé aux fils du prince Krošinskij et à d'autres. C'est pourquoi bien des pères leur ont retiré leurs enfants ; car les Jésuites détestent notre orthodoxie dont ils sont de grands adversaires : ils déclarent les quatre patriarches de l'Église Orientale schismatiques, alors qu'ils sont, eux, des schismatiques fieffés avec leur pape et tous leurs cardinaux. Je t'écris ceci sans haine comme sans envie à leur endroit, Dieu m'en garde, mais je te dis la vérité vraie, ce qui se passe, afin de mettre en garde ton honneur. Il est vrai que Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Jean Chrysostome et beaucoup de personnages illustres, se sont rendus pour étudier ces sciences-là à Athènes, auprès des philosophes païens, et ils n'ont point pour cela trahi le moins du monde la rectitude de leur conscience et l'orthodoxie de leurs aïeux, mais après s'être embellis merveilleusement, en hommes intérieurs, ils sont rentrés dans leur patrie comme de grands navires chargés des dépouilles les plus précieuses. Quant à Jean Damascène et à Côme l'hymnologue, ils furent formés à tous ces arts libéraux chez eux par un maître unique que leur père leur procura et lui-même se mit si bien à la philosophie, tant naturelle que morale, que personne ne pouvait en savoir plus long que lui. Pour moi je préfère laisser tout ceci à la sage appréciation de Ta Grâce et de tes amis... »[1]

[1] « А еже твоя милость писала еси къ намъ, еже хощеши послати его до Вильни, до Римскаго закона честныхъ презвитеровъ Езуитовъ: и то умышленіе твое похвально. Но всяко не хощу тя утаити, яко слуга и пріятель твой, во всемъ тебѣ доброхотный, иже многіе родители были дали имъ, яко княжатскихъ родовъ, такъ и шляхетскихъ и честныхъ гражданъ, дѣтки своя учити наукомъ вызволеннымъ, яко слышимъ отъ нѣкоихъ: но они не науча, первѣе мало не всѣхъ, въ неразумномъ еще будучи вѣку, намовя ихъ хитролестнѣ, отлучили отъ правовѣрія и покрестили во свое полувѣріе, яко Крошинскаго князя сыночковъ, и другихъ. И того ради многіе отцы отъ нихъ дѣти свои паки отобрали: бо они ненавистники и противники зѣло великіе нашему правовѣрію, и нарицаютъ четырехъ патріарховъ

Alors même qu'il y avait un collège orthodoxe à Kiev, les élèves qui le fréquentaient allaient terminer leurs études chez les Pères Jésuites[1], et non seulement en Pologne, mais encore à l'étranger, à Ingolstadt, en Bavière par exemple. Bohdan Chmelnickij, d'une famille de cosaques propriétaires, fit ses études au collège de Jarosław. Il y a mieux : de même qu'autrefois nous avions vu les bourgeois ruthènes se plaindre qu'on n'admît pas leurs enfants à l'école de la cathédrale catholique, Galjatovskij, qui protestait contre les comédies des Jésuites où les popes étaient ridiculisés, et dénonçait la concurrence déloyale que l'établissement de la Compagnie à Kiev faisait au collège de Mohila, inscrivait pourtant, parmi les reproches qu'il adressait aux Jésuites, celui de ne pas recevoir d'étudiants orthodoxes dans les classes de philosophie et de théologie : « les Jésuites, docteurs latins, n'admettent pas un Ruthène aux écoles latines supérieures ; ils ne le reçoivent pas en philosophie ni en théologie, si bien que le Ruthène doit devenir uniate ou accepter la religion latine »[2].

Il arrivait que, dans leur désir de s'instruire, des Ruthènes orthodoxes se destinant à l'état ecclésiastique vinssent à Léopol pour étudier chez les Jésuites la philosophie et la théologie, et, à cette fin ils se donnaient pour catholiques. Au début du XVIIIe siècle, l'archevêque uniate de Léopol, Šeptyckyj, pour éviter que le fait ne se produisît, demanda aux Jésuites de ne plus admettre aux classes supérieures que des étudiants qui auraient un certificat de foi catholique de sa main. En 1724, treize étudiants ne purent fournir ce certificat, ce qui prouve combien, même à ce moment où la Répu-

всевосточныя церкви схизматиками, сирѣчь раскольниками, а сами паче будучи сущіе схизматицы, съ ихъ папою и со всѣми кардиналы. А сіе пишу, не ихъ ненавидя, а ни завидя имъ: не буди! но правду воистину, и что дѣетъ, остерегаючи твою честность. А всяко Василій Великій, Григорій Богословъ, Іоаннъ Златустый и многіе къ тому нарочитые мужіе, ѣздили учитися тѣхъ наукъ съ домовъ отъ родителей своихъ, до Аѳинъ, ко поганскимъ философомъ, но правости душевныя и праотеческаго правовѣрія ни на мнѣе отмѣнили, но украсяся благолѣпнѣ, по внутреннему человѣку, возвратилися ко отечеству, яко корабли великіе, со дражайшими корыстьми; а Іоаннъ Дамаскинъ и Козьма пѣснопѣвецъ научени были тѣмъ всѣмъ наукамъ вызволеннымъ отъ единаго учителя въ дому отца ихъ, его же набылъ отецъ имъ, и какъ философіи онъ навыкъ, яко естественной, такъ и обычайной иже выше его никтожъ обрѣлся. Азъ же лѣпѣй сіе пущаю на мудрое разсужденіе вашей милости и пріятелей твоихъ... (N. Ustrjalov, *Skazanija knjazja Kurbskago*, 2e éd., St-Pétersbourg, 1842, p. 277).

[1] Petrov, *Kievskaja Akademija v XVII v.*, p. 61.

[2] « ...Jezuici Doktorowie lacińscy Rusina do lacińskich szkół wysokich do Philosophiey y Theologiey nieprzymuią, chiba musi Rusin zostać unitem albo wiarę łacińską pryiąc » (Galjatovskij, *Szturm pierwszy przeciwko cerkwi wschodniej...*, supplément aux *Fundamenta*, 1683, p. 70).

blique de Pologne avait perdu beaucoup de terrain à l'Est, et où les Ruthènes commençaient à regarder vers Moscou, la science des collèges jésuites exerçait encore une forte attirance [1].

Qu'on aille avec un tel empressement à la science, si même elle est professée par des gens qui diffèrent de vous par la foi ou par le rite, un uniate, Rzewuski l'explique ainsi : « Certains, à Vilna, nous tiennent en suspicion parce que nous sommes liés avec les Pères Jésuites et voici comment nous nous justifions : la seule raison naturelle enseigne à l'homme que, s'il a besoin d'une chose et qu'il ne l'ait pas chez lui, il va la chercher chez le voisin. Nous avons besoin de science pour nos frères en religion, afin de répandre la gloire de Dieu ; or nous ne pouvons encore la trouver chez nous ; qu'y a -t-il d'étonnant que nous allions la chercher chez ceux qui la possèdent et chez nos voisins, habitants de cette même ville, nos frères et non nos ennemis. Nous n'agissons pas comme ceux qui nous reprennent et qui se procurent pour leurs écoles des maîtres à Dantzig, à Königsberg, à la communauté protestante de Vilna, et qui leur confient leur chers enfants » [2].

Ce qui est plus étrange, c'est de trouver chez un orthodoxe, Lazare Baranovič, archevêque de Černihov, de Novohorodok et de la Sévérie, et cela dans un ouvrage dédié au tsarévitch Théodore Aleksěevič, l'expression de la reconnaissance de la nation ruthène pour l'éducation qu'elle a reçue dans les collèges jésuites, en même temps qu'un éloge de la Compagnie. Il est vrai que les vues de Baranovič étaient tant soit peu intéressées. Il rêvait d'une union des Ruthènes et des Polonais contre les Turcs, et, visiblement, flattait les Jésuites dans l'espoir qu'ils favoriseraient cette alliance ; mais son éloge et ses attendus n'en sont pas moins remarquables. Nous renonçons à donner une traduction de ce passage où les figures de rhétorique sont multiples. Il vaut la peine du reste de lire ce texte dans l'original, car il montre ce qu'en un siècle la culture latino-polonaise apportée par les Jésuites pouvait donner comme résultat chez un Ruthène, haut dignitaire de l'église orthodoxe :

[1] Załęski, *Jezuici w Polsce*, tome VII, p. 625.

[2] Niektórzy w Wilnie maią nas w podejrzeniu, że z Oycami Iezuitami nakładamy, y w tym sprawę taką o sobie daiemy : sam rozum przyrodzony uczy człowieka, ieśli mu czego potrzeba a niema doma, szuka u sąsiada, potrzeba iest nauki braci naszey zakonney dla rozmnożenia chwały Bożey, doma ieszcze iey mieć niemożemy, coż za dziw, kiedy po nie chodzimy do tych którzy ią maią a do sąsiad swoich, tegoż miasta obywatelów, braci naszey, nie do nieprzyjaciół. Nie tak iako drudzy, co nas strofuią, którzy do szkoły swoiey nabywaią mistrzów z Gdańska, z Krolewca, ze zboru z Wilna, y tym poruczaią mile dziatki swoie » (Rzewuski, *Obrona iedności cerkiewney*, d'après Wiszniewski, *Historya litteratury polskiey*, tome VIII, p. 273).

Nullius boni sine socio iucunda possessio [Sénèque].

Societati IESV *z* IEZVSEM *incunda possessio. Nie nazwaliście się ab* Ignatio *Ignaciani ale a* IESV *Societas Jesu, od Piotraście się tego nie nauczyli iako od prostaka rybaka. Bo on się tak tytułuie : Symon Piotr, sługa y Apostol* IEZVSOW CHRYSTVSOW. *Do was Pan inaczej mówi przez Iana, którego się Ruś trzyma... Wyiesteście przyiaciele moi, ieśli czynić będziecie co ia wam rozkazuię iuż was nie będę zwał sługami, gdyż sługa nie wie co czyni Pan iego, lecz was nazwałem przyjacioły, bo wszystko com słyszał od Oyca mego oznaymiłem wam.*

...Rzekl Piotrowi IESVS : *Symonie Janów miłuiesz mie więcey niżli ci : tak iest Panie, ty wiesz, że cię miłuię. Tak iest Panie, połacinie* Iesu ita. *Rusin rad, że się u was Jezuitów nauczył łaciny* ; *tę polszyznę* : tak iest Panie *wykłada na łacinę* Iesu ita. Petre diligis me plus his : Iesu ita. *Piotr Święty,* Christo vitae, *sam nie odpowiedział lecz przez Jezuitę. Dla nauki swoiey y pobożności,* propter scientiam et conscientiam *iako* ad sanctissimam sedem Apostolicam, *tak* ad Sacram Regiam Maiestatem *od mądrości Bożey mądra* Societas *wasza ma wielkie partes, sua* dexteritate et industria, *Rusi mnieyszey braci swoiey uczyncie pokóy* ; *iuż nie towarzystwo Iezusowe, ale się synami Bożymi nazywać będziecie. Błogosławieni pokóy czyniący, albo wiem nazwani będą synami Bożemi.*

Kostka wasz, kto mu z was nie przyzna : że ztąd Błogosławiony, iż na arsie Dawidowey pieie : wszytkie kośći moie rzekną : Panie kto podobien tobie : Będziecie Bogu podobni, ba y Synami Bożemi, ieśli Rusi (która u was uczyla, y iest tego wdzięczna, wiedząc że nic nie ma ziemia cięższego nad niewdzięcznika, ingratus est, *mówi Seneka, qui* beneficium accepisse se negat, ingratissimum omnium, qui oblitus est) *Pokóy udziałacie.*

Gwiazdybym liczył na Niebie, gdy bym wszytkie mądry Zakony Zachodnie policzyć usiłował. Słaba mnie starość od tego odwodzi. Że wszyscy lubicie Boga y bliźniego bliźniemu Rusinowi pokóy udziałaycie » [1].

Le succès de l'enseignement donné par les Jésuites fut donc considérable auprès des Ruthènes. Le zèle que la Compagnie déployait pour amener au catholicisme les enfants qui lui étaient confiés ne semble pas, de toute évidence, avoir effrayé la noblesse orthodoxe qui tenait avant tout à ce que ses enfants fussent bien instruits. Nous ne prétendons pas apprécier la valeur en soi de l'enseignement que donnaient les Jésuites. Le fait est que leurs écoles, à cette époque, eurent plus d'importance que toutes autres et furent regardées par

[1] Baranowicz, *Noticy Pięć..., Ran Chrystusowych pięć...*, w Typographiey Monastera S. Troycy Ilińskiego Czernihowskiego, 1680, pp. 332-334.

tous comme les meilleures. Argentus dans son *Histoire de la Compagnie* n'exagérait pas lorsqu'il disait : « Je ne suis pas si impudent ou si imprudent que je veuille préférer nos écoles à toutes les autres ou même les leur comparer, il me suffit du témoignage de tant d'hommes instruits et sages qui successivement, depuis cinquante ans, ont fréquenté nos écoles ou les ont fait fréquenter à leurs fils, et qui, s'ils ne préfèrent pas nos écoles aux autres, ne les considèrent pas non plus comme inutiles »[1].

C. La politique linguistique de la Compagnie.

1) *Une tentative d'utilisation du slavon.*

Lorsque les Jésuites entreprirent de réduire le schisme grec, après être venus à bout du protestantisme, ils n'avaient aucune idée préconçue sur la langue à employer pour atteindre les Ruthènes le plus directement possible. Comme les protestants, ils crurent bon de se servir tout d'abord du slavon, d'autant qu'ils avaient des visées plus lointaines que n'en avaient jamais eues les gens de la Réforme. Certes, ils étaient attachés à la Pologne dont les rois les avaient bien accueillis et qui leur avaient fourni un recrutement abondant, mais plusieurs d'entre eux regardaient surtout vers Moscou. Le plus remarquable d'entre eux, Possevino, avait de vastes projets politiques et religieux, et son terrain d'action s'étendait de Moscou à Londres, et de Stockholm à Constantinople. Pour ménager le tsar, qu'il espérait voir entrer dans une ligue chrétienne, on sait qu'il s'entremit auprès de Batory, vainqueur des Moscovites, et qu'il obtint de lui des conditions de paix favorables au vaincu (paix du 15 janvier 1582). Il désirait beaucoup entrer en relations avec le clergé orthodoxe de Moscou, et c'est pourquoi il encouragea ses confrères à se mettre à l'étude du slavon.

Une traduction en cette langue du catéchisme de Canisius fut publiée à Rome en 1582. Mais Vilna devait être, dans sa pensée, le centre de cette action, et c'est là que fut fondée l'imprimerie slavonne dite imprimerie Radziwiłł. De ses presses sortirent, en

[1] « Non sum ego tam impudens aut imprudens, ut scholas nostras omnibus aliis praeferre, vel etiam conferre velim, sat mihi est testimonium tot prudentum doctorum virorum qui successive a quinquaginta annis, vel ipsi scholas nostras frequentarunt, vel ut eorum filii frequentarent effecerunt, qui si non aliis non anteponunt, non tamen inutiles consent » (J. Argentus, *De rebus Societatis Jesu*, pp. 114-115).

1581, un extrait de l'*Apologie du Concile de Florence sur la procession du Saint-Esprit*, œuvre de Gennadius, puis l'ouvrage d'un Jésuite ruthène, Basile Amaski (ou Zamaski), qui avait accompagné Possevino à Moscou, enfin en 1585 un catéchisme traduit du latin [1].

Les livres publiés en slavo-ruthène par les uniates le furent, souvent sur les conseils, et presque toujours avec l'appui des Pères de la Compagnie. On en retrouvera la liste dans le tableau que nous avons donné de la littérature polémique [2]. La série commence avec l'*Unija*, attribuée à Hypace Potěj, qui paraît à Vilna en 1595, pour se clore en 1608 par la *Garmonija albo soglasie věry*, du même auteur, et en 1611 (ou 1613) par une brochure de Josaphat Kuncevič (*O fal'šovanju pism slovenskich*).

On vit même les Pères Jésuites faire des prédications en ruthène. En 1585 et 1586, les Pères de Léopol amenèrent à l'Union trois bourgs et trente villages avec un total de quarante-trois prêtres orthodoxes : ces prêtres convertis vinrent célébrer la liturgie et prêcher dans les églises latines, cependant que des Jésuites allaient prêcher en ruthène et en polonais dans les églises ruthènes et y célébrer la messe suivant le rite latin [3]. Il en fut de même aux environs de Nesvěž (*Nieśwież*) en 1602 [4].

Bien plus, les Jésuites essayèrent à plusieurs reprises de créer dans leurs collèges un enseignement du slavon. Dès 1579, la congrégation de Pologne demandait au Supérieur Général la permission d'ouvrir des classes au collège de Vilna, où les Ruthènes pussent apprendre à lire et à écrire le slavon, et aussi à se servir du catéchisme et des autres ouvrages de piété traduits en slavon. Cette dérogation aux usages de la Société, qui donnait tout l'enseignement en latin, fut accordée [5]. Le jésuite Fabricius devait même enseigner la théologie en ruthène à l'Académie de Vilna [6].

[1] « Катихизисъ, или наука всѣмъ православнымъ христіанамъ (I. Karataev, *Opisanie*..., n° 228). La langue de cet ouvrage a été étudiée par E. Karskij, *Dva pamjatnika starago zapadnorusskago narěčija*, *Ž. M. N. P.*, août 1893, pp. 406-430.

[2] Voir ci-dessus, pp.

[3] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 73.

[4] *Litterae annuae Societatis Jesu*, 1602, p. 745. Cité par K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 89.

[5] « Ut schola Ruthenica in Collegio Vilnensi aperiatur in qua pueri doceantur legere et scribere tantum, idque ex catechismo in Ruthenica lingua translato, aut allis piis et Catholicis libellis, Rationes autem, quae totam Congreg^{em} ad hoc petendum monuerunt referet Procurator.

Resp. Probamus sententiam Congreg^{is} de schola Ruthenica, et concedimus ut aperiatur » (*Responsiones P. G^{lis} ad ea quae a Congreg. Prov^{ae} Poloniae proposita fuerunt anno D° 1579. Mss. Bibl. Nat. de Vienne*, n° 11.977, 2 f. 48).

[6] Kojałowicz, *Miscellanea rerum ad Statum Ecclesiasticum in Magno Ducatis...*, p. 226.

Une initiative toute pareille fut prise à Polock. Les *Litterae annuae* de 1584 signalent en effet que, dans le collège de cette ville, les enfants ruthènes, « bien qu'ayant des parents hostiles à ce qui est latin, ne s'en habituent pas moins à l'enseignement du latin et aux coutumes latines, tout en apprenant les lettres ruthènes (*ruthenicas litteras*) [1]. Les mêmes *Litterae* indiquent, à la date de 1607, que cet enseignement était donné par un spécialiste qui n'était pas un Père [2].

A Luck, on enseigna le slavon un peu plus tard. L'école, fondée en 1614, y enseignait à lire et à écrire le slavon, peut-être même à composer en slavon. Le métropolite uniate Rutskij rendit aux Jésuites le service de leur adresser des livres slavons. Lorsque le métropolite vint visiter le collège, les élèves le saluèrent non seulement avec des vers et des discours latins, mais par la déclamation d'un dialogue slavon qu'il apprécia beaucoup [3].

Ajoutons à cela que, pour préparer le plus possible d'artisans indigènes à l'œuvre de l'Union, Possevino fit admettre des petits groupes de Ruthènes ou de Russes catholiques et catholicisants à Braunsberg, à Olomouc, à Prague, à Kolozsvár, où des séminaires spéciaux furent fondés, à Vilna enfin où il y eut aussi un séminaire ruthène près l'Académie à partir de 1582 [4]. Cette fondation fut amplifiée, le 22 août 1624, par le pape Urbain VII qui établit à Vilna un séminaire papal (*alumnat papieski*) pour servir de lycée à la jeunesse ruthène et de refuge contre la persécution religieuse [5].

Skarga, qui s'était montré si hostile au slavon dans la première rédaction de son ouvrage sur l'*Unité de l'Eglise de Dieu*, écrivait dans la seconde édition de cet ouvrage, où il s'adressait non plus seulement aux orthodoxes, mais surtout aux catholiques : « Ce serait une force d'entrer en contact, de se conduire comme il faut et d'avoir de bonnes relations avec les évêques ruthènes, et de s'entendre avec les seigneurs laïcs du rite grec. Si nous avions été avisés, nous aurions pu, nous catholiques, avoir depuis longtemps des *écoles ruthènes*, et avoir parcouru tous les ouvrages ruthènes, et avoir traduit les nôtres en leur langue. Il aurait fallu traduire en polonais et en ruthène pour le peuple ruthène les choses qui devaient lui

[1] Cité par K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 89.

[2] « Jam vero scholarum frequentia non mediocriter augetur, iis pueris, qui prima litterarum elementa, polonice atque ruthenice dicunt, ab uno externo iuvene a nobis constituto » : K. Charlampovič, *loc. cit.*

[3] *Litterae annuae*, 1613-1614, chez K. Charlampovič, *op. cit.*, p. 75.

[4] Załęski, *Jezuici w Polsce*, tome I, p. 552.

[5] Załęski, *Jezuici w Polsce*, tome II, p. 62 ; *Monumenta regni Poloniae*, III, p. 379.

servir à découvrir plus rapidement la vérité »[1]... Ce texte nous indique bien que, si le polonais pouvait être déjà regardé comme un moyen efficace d'atteinre les populations ruthènes, le plus illustre représentant polonais de la Compagnie de Jésus était revenu de ses préventions contre le slavon et qu'il en eût même volontiers encouragé l'étude.

Et pourtant ces cours de slavon-ruthène restèrent des exceptions dans les collèges de la Compagnie de Jésus, de même que les presses slavonnes qui y avaient été quelque temps utilisées cessèrent bientôt de fonctionner. Ce ne fut certes pas par manque de bonne volonté. Dans leur désir de travailler uniquement « à la plus grande gloire de Dieu », les Jésuites de Pologne eussent continué à faire des cours en ruthène et à imprimer des ouvrages en slavon, utilisant la langue traditionnelle comme ils utilisaient sur d'autres points l'allemand et le lituanien [2].

[1] « Siłaby się sprawiło w namowie i dobrem zachowaniu i towarzystwie z władykami ruskimi i w porozumieniu z pany świeckimi greckiego nabożeństwa. Byśmy byli czujni moglibyśmy dawno ruskie szkoły mieć a wszytkie pisma przejrzeć i w słowiańskim ich języku mieć swoje katoliki ćwiczone. Trzeba było i na polski albo ruski język przekładać ruskim narodom rzeczy ku temu służące, żeby rychlej prawdę obaczyli » (P. Skarga, *O jedności kościoła Bożego*, 2e éd., d'après Załęski, *Jezuici w Polsce*, tome I, p. 551).

[2] A Braunsberg, par exemple, ils avaient établi une « école allemande » pour les fils d'artisans. Voici le texte de la requête adressée en 1576 par les Jésuites de Braunsberg et la réponse qui leur fut faite : « *Prop.* Ut dispensare dignetur cum collegio Brunsbergens. Ut in eo docere nostri possint filios civium Germanice scribere legere et computare, ad quam lectionem liberum sit etiam opificibus accedere. Qua re mirum in modum animi civium ante a nobis alienati conciliarentur et multa commodo quemadmodum Proc^or declarabit, hinc sequerentur.

Resp. Per niehebdomada concedi posset Collegio Brunsbergens. indicio Prov^lis cum consultiribus, sed ut intelligatur hoc nostros praestare ex charitate non ex obligatione, ut si quin velit societas hoc munus relinquere possit, et curetur ut inducantur ad percipiendum aliqua ratione Catechismum Catholicum (*Jesuitica Polonica*, Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, n° 11.977, 2 f. 44 et F. 44v).

De même, ils donnèrent un certain rôle à l'étude du lituanien. Pour former les missionnaires qui devaient parcourir les pays baltes, ils organisèrent à Vilna un enseignement assez sérieux de la langue lituanienne ; et non seulement des indigènes, mais des savants étrangers comme Antoine Ariasa († 1591), en furent chargés. En 1621, on projetait de créer près l'Académie des chaires de lituanien, de lette et d'estonien, pour réaliser une suggestion de Jean Argentus qui visita en 1614 les diocèses de Vilna et de Samogitie. A Riga et à Dorpat on s'occupa aussi du lituanien. En 1604, le recteur du collège de Riga publiait son *Catéchismus, nomenclaturae, concione, hymni et antiphonae lingua livonica seu lithavica in usum excursion... consecrat.* A Vilna, Georges Egger faisait paraître en lituanien ses *Institutiones christianae*, et un professeur d'écriture sainte, Lituanien d'origine, Constantin Širvydas († 1631) donnait sa *Clavis linguae litvanicae* (1630), son *Dictionarium polono-latino-lituanicum* (1629) et ses sermons : *Punkty kazań Litewskim językiem* (1629)...

Ainsi la tactique des Jésuites nous apparaît, en somme, comme de tous points semblable à celle des protestants. De même que ceux-ci, les Jésuites ont cru qu'en se servant du slavon ils se feraient plus aisément écouter par les Ruthènes, et ils n'ont pas hésité à créer des imprimeries et des enseignements spéciaux. Puis ils se sont convaincus, eux aussi, que leur initiative était vaine, et dès lors ils se sont attachés au seul polonais.

2) *Une large utilisation du polonais.*

Les Jésuites des Congrégations de Pologne et de Lituanie suivaient dans leurs collèges le plan d'études établi pour tous les collèges de la Compagnie et intitulé *Ratio Studiorum* [1]. Cette *Ratio* fixait que l'enseignement des sept arts libéraux, considérés alors comme embrassant toutes les connaissances de l'homme cultivé [2], devait être donné exclusivement en latin et en grec. L'usage de la langue vulgaire était banni à l'intérieur des collèges ; on ne devait même pas la tolérer dans les conversations entre les élèves.

Ces conditions ne semblaient laisser aucune place à la langue vivante. Cependant, comme le plan des études reconnaissait également qu'il est loisible d'observer les conditions locales [3], il était possible dans une certaine mesure de satisfaire aux besoins particuliers en donnant une petite place aux parlers nationaux dans les collèges. Et, de même que les Jésuites avaient été amenés ainsi à créer des cours de « lettres ruthènes », et des cours d'allemand, ils devaient tenir compte aussi des désirs des Polonais soucieux de ne pas oublier entièrement l'usage de leur langue .Nous savons par exemple que les élèves chantaient en polonais dans les réunions de leur association pieuse, la confrérie mariale (*Sodalicja Marjańska*) [4]. On les voit dès 1603 représenter un drame polonais [5]. Les jeunes gens du collège de Lublin accueillirent par des vers polonais, en 1606, Maryna, la femme du faux Dimitri [1], et les étudiants de l'Académie de Vilna récitèrent au roi Sigismond III revenant de Smolensk, en 1611,

[1] Élaborée en 1584-1585 par une commission de douze Pères et de sept pédagogues sous la direction du général Aquaviva et imprimée en 1591. Elle reçut de légères modifications en 1599 et 1615 et resta obligatoire jusqu'en 1773. Les Jésuites s'inspirèrent surtout pour la rédiger du plan d'études des universités de Paris et de Louvain.

[2] Grammaire, dialectique, rhétorique, poétique, arithmétique, musique et astronomie : tous arts compris du reste de façon un peu particulière.

[3] *Ratio Studiorum pro stud. inf.*, 10-30.

[4] *Litterae Annuae*, 1602, p. 754.

Litterae Annuae, 1604, p. 685.

deux pièces de vers : *Szturm pocieszny Smoleńska*, d'un certain Balthazar Ozimiński, et *Pienia wesołe dziatek na przyjazd do Wilna Króla Imci* [2]. En 1606 également, on donna à Jarosław un dialogue en vers polonais sur la Cène, que les *Litterae Annuae* mentionnent ainsi : « Intra ferias Corporis Christi datus est hoc anno magno hominum concursu et sensu dialogus rithmo Polonico in templo nostro in quo uariae personae uarium in accedentibus ad Christi conuiuium affectum exprimebant [3] ». Mais il y eut plus que ces quelques faits dispersés, et le polonais joua, plus ou moins officiellement, dans les collèges des deux provinces, Pologne et Lituanie, un rôle beaucoup plus considérable que ne le prévoyait la *Ratio studiorum*.

Le fait n'est pas pour étonner. Les premiers Jésuites venus en Pologne étaient d'une indifférence totale par rapport à la question des langues vivantes. Ils étaient étrangers, se servaient entre eux du latin et, si, hors le latin, une langue pouvait exciter leur intérêt, c'était le slavon-ruthène, en tant qu'il pouvait leur ouvrir ces pays de l'Est vers lesquels se tendait le meilleur de leur activité. Mais la situation changea lorsque la Compagnie eut recruté sur le sol même de la Pologne des hommes qui étaient en leur langue nationale d'excellents écrivains et de remarquables philologues. Tel Jacques Wujek, recteur de l'école de Vilna, qui, en 1593, donna une traduction du Nouveau Testament et, en 1599, une traduction de toute l'Écriture Sainte dont les qualités de langue font qu'aujourd'hui encore elle se trouve en usage en Pologne. Tel encore Georges Knapski, professeur au collège de Pułtusk, qui publiait de 1621 à 1632 les trois gros volumes de son *Thesaurus polonico-latino-graecus*, dont l'un est entièrement consacré aux tournures populaires et aux proverbes du pays (tome III, *adagia*). Tel surtout Pierre Skarga, qui avait écrit en polonais des ouvrages retentissants aussi bien contre les orthodoxes [4] que contre les calvinistes [5], composé un ouvrage

[1] Wielewicki, *Scriptores rerum polonicarum*, tome X, p. 118.

[2] Ces pièces sont d'ailleurs faibles et leur langue mêlée. Balinski en conclut à la décadence du polonais dans les écoles jésuites (*Dawna Akademija Wileńska*, p. 118).

[3] *Litterae Annuae Provinciae Poloniae S. J.*, 1606, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nº 12.005, f. 20.

[4] *O jedności kościoła Bożego pod jednym pasterzem i o greckim od niej odstąpieniu*, 1re éd., 1577 ; *Synod Brzeski*, 1596.

[5] *Siedm filarów, na których stoi katolicka nauka o Przenajśw. Sakramencie ołtarza, postawione przeciw nauce zwigliańskiej kalwińskiej Jędrzeja Wolana*, 1582 ; *Upominanie do Ewangelików*, 1592 ; *Zawstydzenie nowych Aryanów* (1604) ; *Wtóre zawstydzenie nowych Aryanów* (1608) ; *Mesyasz nowych Aryanów* (1610).

d'édification, les *Vies des Saints*, populaire encore aujourd'hui [1], et enfin élevé la prédication en langue polonaise à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte et qu'elle a rarement retrouvée [2]. On citerait aisément nombre d'autres Jésuites qui, sans avoir du génie, ne manquèrent pas de talent : ainsi le pédagogue Benoît Herbest et les polémistes Laterna et Martin Smiglecki. Tous ces hommes, qui avaient dans une certaine mesure participé à la renaissance littéraire de la Pologne et dont certains, peut-on dire en pensant particulièrement à Skarga, avaient donné à leur pays une prose classique, devaient être bien tentés, en Pologne comme en Lituanie ou en Ruthénie, de faire passer quelque chose de leur savoir dans leurs leçons et de donner une place à la langue polonaise dans leur enseignement.

Nous ne nous étonnerons pas dès lors de rencontrer, dans la correspondance entre les Jésuites de Pologne et de Lituanie et leur Père Général, de nombreuses suggestions tendant à autoriser un emploi plus large de la langue polonaise à l'intérieur des Collèges. Ainsi les propositions faites par la Congrégation de Pologne au R. P. Général, en 1585, contiennent deux remarques instructives qui se suivent dans le manuscrit : la première est pour réclamer des Pères connaissant bien le latin, la seconde pour que ceux-ci s'attachent à étudier la langue vulgaire et en développent l'emploi.

Tout d'abord un plaidoyer pour le bon latin, mais avec des attendus qui nous éclairent : « Étant donné qu'on a observé dans ces régions que parfois certains des nôtres envoyés ici d'Italie et de régions plus éloignées, en raison de la précieuse érudition qu'ils avaient acquise, pouvaient, auprès des Rois, des Princes, des Prélats et des savants avec lesquels il faut toujours ici traiter en latin, acquérir une grande estime à notre société, quant à leur progrès dans les sciences correspondait un usage plus grand encore de la langue latine tant pour écrire que pour parler, il a semblé à la Congrégation qu'elle devait proposer à notre R. P. d'examiner s'il ne convenait pas d'introduire dans d'autres régions un plus grand usage de la langue latine que favoriseraient beaucoup et l'observance attentive de la règle qui le prescrit, et la prescription donnée à ces régions par leur P. Provincial que toute lettre écrite à destination de Rome et d'ailleurs par les frères, et même entre eux, fût toujours écrite en latin et en latin élégant ». Cette lettre nous indique que la haute société polonaise était experte dans l'usage du latin, mais en même temps que les Pères de la Compagnie n'étaient pas, eux, de si parfaits latinistes qu'ils ne préférassent user de la langue vulgaire. Dans

[1] *Żywoty Świętych*, Vilna, 1579.
[2] *Kazania na niedziele i święta każdego roku*, 1595 ; *Kazania sejmowe*, 1597.

la réponse, le P. Général crut nécessaire de mettre une limite au bel enthousiasme réformateur des Pères de Pologne : « Nous approuvons le zèle de la Congrégation pour introduire l'usage de la langue latine, et les raisons ne manqueraient pas pour que nous encouragions cet usage. Mais, pour ce qui est d'écrire les lettres en latin, nous ne signifions pas que nous fixerons quelque chose ; surtout parce que cela est difficile à un grand nombre et peut-être parce que cela gênerait beaucoup cette liaison qui est encore nécessaire dans la Société »[1].

Mais à dire vrai cette première requête, par son manque de mesure même, produit l'effet d'une simple manœuvre diplomatique pour introduire la seconde requête presque contradictoire avec la première et plus pressante encore : « Comme il n'est peut-être pas de règle moins observée — sauf dans les régions septentrionales —, que celle qui prescrit que chacun étudie la langue de la région où il est envoyé, il arrive que beaucoup des nôtres envoyés ici, venant d'ailleurs, riches comme ils le sont en zèle pour Dieu, en dons et en talents précieux, pourraient obtenir une abondante moisson dans ces régions ; mais il ne leur manque que l'usage de la langue du pays. Aussi il a semblé bon à la Congrégation, dans le désir du bien commun, de suggérer à notre Révérend Père d'examiner s'il ne serait pas bon d'ordonner que dans chaque noviciat (où l'on a plus de temps libre à cette fin et une volonté plus prompte à ce genre d'obéissance), il y eût des sortes de cours de langues vulgaires, pour que celles-ci y soient enseignées *ex-professo* et apprises par les nôtres, et qu'ensuite l'usage de ces langues soit favorisé dans les collèges par une pratique assidue. Un tel cours de langue serait en effet beaucoup plus fructueux un jour pour les âmes qu'un cours de philosophie,

[1] « *Prop.* : Quoniam observatum est in his terris quod aliquando quidam ex nostris ab Italiae et ulterioribus regionibus huc missi, ob rarem eruditionem quam sibi compararunt, possent apud Reges, Principes et Praelatos et apud doctos quosque, cum quibus latina lingua hic semper agendum est, magnam Societati Nostrae existimationem conciliare, si ut in scientiis egregie profecerunt, ita latinae linguae tam scribendo quam loquendo maiorem usum haberent. Visum est Cong-ni proponendum R. P. N. ut dispiciat num conveniat in illis partibus inducere maiorem usum linguae latinae quam non parum promoveret tum diligens observatio regulae id praecipientis tum praescriptum illis partibus a Suo R. Pv. datum ut quaevis littera quae tum Romam tum alio et a fratribus etiam inter se scribuntur semper latine et eleganter scribantur.

Resp. : Ad id : Probamus studium Congregationis in usu latinae linguae inducendo, nec deerunt rationes quibus eum promoveamus. Tamen quod ad litteras latine scribendas attinet, non iudicamus quicquam a nobis statuendum ; maxime quia plerisque difficile esset et fortasse ipsam conjunctionem, quae adeo in Soc-te necessaria est non parum impediret » (*Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne*, nº 11.977, 2 f. 64 verso).

car un philosophe qui ne possède pas la langue vulgaire du pays ne peut apporter que peu ou pas d'utilité — sauf dans les écoles supérieures — aux collèges dans lesquels il enseigne. Notre R. P. devrait d'autant mieux instituer pareille chose que l'on médite la fusion des nations, laquelle favorise au plus haut point l'union de la Société. Que, s'il ne paraît pas que l'on doive créer ces cours partout, qu'il admette du moins qu'il soit permis de le faire dans notre province. La Congrégation le réclame instamment ».

On voit avec quelle hardiesse s'exprimaient les Pères de Pologne. Le latin restait une chose excellente, et il était à souhaiter que tous les Pères en acquissent une connaissance raffinée, s'ils voulaient en imposer à la cour du roi, aux magnats, ainsi qu'au haut clergé. Mais, pour leurs Collèges proprement dits, c'est une connaissance théorique et pratique de la langue du pays qu'ils réclamaient, en l'occurrence du polonais. Ils se permettaient même une réflexion quelque peu irrévérencieuse sur la vanité des autres études menées sans apprentissage connexe, sinon préliminaire, des langues vulgaires. Ceci nous indique sans doute que, pour atteindre leurs élèves, les membres de la Société en Pologne faisaient déjà usage du polonais dans leurs cours.

Le Père Général, employant à son tour, contre la Congrégation de Pologne, la politique dont celle-ci se servait, eut d'autant plus de facilité pour repousser la mesure sollicitée qu'il venait de la mettre en garde contre un excès de zèle dans l'emploi du latin. « Il n'est pas opportun, répondit-il, que les novices, qui doivent employer leur temps à se mortifier et à acquérir toute perfection, soient occupés de cette manière à apprendre les langues. En effet, pareil apprentissage ne pourrait être réalisé aisément, ou bien son fruit ne répondrait pas à l'effort ; car, de deux choses l'une : ou bien il faudrait acquérir plusieurs langues pour être propre à servir en plusieurs provinces, ou bien on ne pourrait être envoyé que dans la province dont on aurait appris la langue. Aussi il semble que la règle qui existe déjà suffit : à savoir, que tous doivent apprendre la langue de la nation où ils se trouvent. Les supérieurs doivent veiller à ce qu'elle soit observée » [1].

[1] « *Prop.* N° 19. Quoniam nulla regula forsan minus observatur (praesertim in septentrionalibus regionibus) quam quae praescribit ut singuli addiscant eius regionis linguam in quam mittitur, unde fit ut multi ex nobis huc aliunde missi, cum zelo Dei et raris dotibus ac talentis polleant, magnum fructum in his regionibus facere possent si lingua regionis non destituerentur, visum est Congregationi pro C-is boni desiderio, suggere R^do^ P. N. ut dispiciat, num bonum esset in singulis novitiatibus praesertim (ubi plus vacat ad ista et voluntas magis ad hoc genus obedientiae prompta est) ordinare velut cursus aliquos linguarum vulgarum, ut illae in eo loco ex professo et docerentur et discerentur a nostris,

A d'autres moments encore, les Jésuites de Pologne demandèrent au Père Général plus de liberté dans l'emploi du polonais. Encouragés sans doute par le succès du dialogue en vers donné à Jarosław en 1606, et que nous avons signalé, la Congrégation de Pologne demanda en 1607 « qu'on autorisât l'introduction de brefs intermèdes en langue vulgaire dans les comédies ou les dialogues latins ». La réponse arrivée le 19 juillet 1608 fut catégorique : « La chose est refusée à d'autres et ne semble pas opportune »[1]. Pourtant, la question fut soulevée à nouveau plus tard. On lit en effet dans les réponses du P. Général à la Congrégation de Pologne (année 1616-1618, date non précisée dans le manuscrit) : « Nous demandons qu'on nous permette quelquefois des intermèdes polonais ». La réponse ne fut guère plus encourageante : « Cela n'est point opportun, mais on concède cependant que les arguments de la pièce et de chaque acte soient annoncés en polonais »[2].

Mais on se passa, sans doute, des autorisations qu'on ne pouvait pas décider le Père Général à accorder. Ceci explique que le P. Pompilius Lamberteng, Visiteur général de la province de Pologne et de celle de Lituanie, ait noté dans un point spécial de son rapport rédigé en 1629 : « Que les tragédies et les comédies, comme il est écrit au *Livre des Études* (règles du recteur), ne soient que très rares, que leur argument ait un caractère pieux et sacré, et qu'il n'y ait rien dans

ac postea usus eorum in Collegiis assiduo exercitio foveretur. Plus enim multo quandoque talis linguarum cursus prodesset animabus, quam aliquis philosophiae cursus, cum Philosophus lingua vulgari regionis destitutus, praeterquam in scholis superioribus, parum vel nihil prodesse posse collegiis in quibus regit. Atque hoc nunc tanto magis a S. R^do^ P^re^ instituendum esset ut mixtionem nationum (quae unionem Societatis maxime fovet) ubique facere meditetur. Quod si id non ubique instituendum videretur, saltem ut in nostra provincia fieri permittat, Cong^o^ magnopere petit.

Resp. Ad 19. Non expedit ut novitii quo tempore uti esse debent in sui mortificatione et omni perfectione acquirenda occupentur in discendis hoc modo linguis. Neque vero aut facile fieri posset, aut labori fructus responderet, quia vel plures essent linguae comparandae ut ad plures provincias aptus esset, vel ad unam tantum mitti posset cuius scilicet linguam didicit. Quare sufficere videtur regula quae jam est ut omnes addicent idiomae illius nationis in qua versantur, eamque superiores curare debent ut servietur » (*Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne*, n° 11.977, 2, f. 65-66).

[1] « Ut liceat intermedia brevia vulgari lingua interponere comoediis vel dialogis latinis — *Resp....* Negatum est aliis et non videre expedire » (Requêtes et instructions générales, *Jesuitica Polonica*, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, n° 11-977, 2, f. 194).

[2] « *Questio* : Petimus concedi nobis aliquando intermedia Polonica. — *Respons.* : Non expedit ; argumenta tamen totius actionis et singulorum actuum Polonice dicantur concedetur » (*Secundus liber ordinationum*, prima pars, f. 23 verso, *Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne*, n° 11. 982, *Jesuitica*).

l'action qui ne soit à la fois décent et latin [*sic*], à l'exception de l'explication du thème, résumée, si on le veut, en langue vulgaire ; que, de même, les Dialogues, les Drames et autres divertissements semblables ne soient pas fréquents, mais rares, car l'expérience enseigne qu'ils ne sont pas montés sans grandes distractions, inconvénients et perte de temps et dommage pour les études, aussi bien du côté des élèves que de celui des maîtres lesquels sont accablés de travaux déjà excessifs » [1].

Tout ce que nous savons de l'importance du théâtre des Jésuites ne nous laisse à cet égard aucun doute [2] : les Pères de Pologne ont pris sur eux de développer intermèdes, drames et récitations qui avaient tant de succès, et ils n'ont pas hésité, ce faisant, à user largement du polonais. Ce ne fut pas la seule occasion où les Jésuites de Pologne et de Lituanie manifestèrent quelque esprit d'indépendance par rapport aux directions centrales de la Compagnie. Aussi bien cet esprit d'indépendance profita à la Société elle-même, puisqu'il donna aux Jésuites englobés dans l'État russe le courage de ne pas se disperser quand, au XVIIIe siècle, le pape Clément XIV prononça la dissolution de l'ordre.

Il est frappant de constater que les rhétoriques et les poétiques dictées en Pologne dans les Collèges jésuites, de purement latines qu'elles étaient à l'origine, se chargèrent peu à peu d'exemples empruntés à la langue polonaise et qu'elles finirent par donner des préceptes de versification non seulement pour pasticher Virgile, mais pour imiter Kochanowski. Un assez grand nombre de ces cours manuscrits, rédigés par des élèves ou par des professeurs, nous sont parvenus. Nous en avons étudié un certain nombre, pas assez ce-

[1] « Tragediae et Comediae ut in Libro Studiorum, Regula Rectoris... habetur, non nisi rarissima sint, earumque argumentum sacrum et pium et nihil in ipsa actione, sit, nisi decorum et Latinum, excepta ad summum argumenti explicatione, si vernacula lingua voluerint, imo Dialogi, Dramata et alia similia non sint frequentia : sed rari, cum experientia doceat non fieri sine magnis distractionibus, molestiis, et temporis et studiorum detrimento, tam ex parte Discipulorum quam etiam Magistrorum, qui etiam nimis laboribus gravantur » (Memoriale commune Provinciae Poloniae relictum in fine visitationis 11 septembris anno Dei 1629 a R. P. Pompilio Lambertengo, visitatore Poloniae et Lituaniae, point 31 : manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, n° 12.027).

[2] Voir A. Zaleski, *Bibljoteka starożytnego pismiennictwa polskiego*, Varsovie, 1854, tome VI, pp. 295-347 ; M. Maciejowski, *Pismiennictwo polskie...*, dodatki, Varsovie, 1852, pp. 255-258 ; Al. Brückner, *Archiv für slav. Philologie*, XIII, pp. 221-411 (sur les intermèdes) ; St. Windakiewicz, *Teatr Kollegiów Jezuickich w dawnej Polsce...* ; W. Hahn, *Literatura dramatyczna w Polsce XVI w.*, Léopol, 1906 ; V. Rězanov, *Ekskurs v oblast' teatra iezuitov*, Něžin, 1910 (contient une bibliographie du sujet). V. Rězanov, *Škol'nyja dramy pol'sko-litovskich iezuitskich kollegij*, Něžin, 1916.

pendant pour que nous tentions d'établir la chronologie et la localisation d'un phènomène dont l'évidence nous est apparue. Il faut nous y arrêter du moins quelque peu, tant pour l'importance du fait en lui-même, que parce qu'il explique les genres littéraires cultivés par les Ruthènes et signalés dans notre première partie. En effet, panégyriques, sermons, œuvres de polémique sortis de la plume des Ruthènes s'inspirent presque toujours de l'enseignement de la rhétorique répandu dans les collèges de la Compagnie de Jésus, enseignement d'abord fait pour le latin, puis très vite appliqué au polonais. On ne comprendrait rien non plus aux vers ruthènes syllabiques et rimés, si l'on ne possédait la théorie du *carmen polonicum* exposée dans les poétiques jésuites [1].

La Pologne n'était assurément pas le seul pays, au XVIIe siècle, où l'on enseignât la rhétorique, et tous les collèges des Jésuites, à travers l'Europe, donnaient un enseignement presque identique. Pourtant les cours de rhétorique professés dans les collèges polonais avaient une forme assez différente de celle sous laquelle ils se présentaient ailleurs. Autant pour certaines matières, comme la grammaire latine, l'enseignement paraît avoir été identique pour toute la Compagnie, autant pour la rhétorique qui, il est vrai, réclamait plus d'ingéniosité et permettait plus de variété, on voit les manuels polonais porter la marque du cru. C'est que l'art de la prose a eu en Pologne, à la suite de la Renaissance, un développement d'un caractère tout personnel. Ce pays n'a pas connu l'heureuse réaction contre les excès de l'humanisme à laquelle la France doit sa littérature classique. Il ne s'y trouva pas de Malherbe pour protester contre les exagérations d'un Ronsard ou de ses disciples. Bien au contraire : les lettrés s'y complurent dans la fréquentation et l'imitation des écrivains romains de la décadence, ou tout au moins de l'âge d'argent. Lucain, Juvénal, Perse, Senèque, Martial, Stace, Claudien trouvèrent des imitateurs et des traducteurs dans Żebrowski, Otwinowski, Słonkowski, Chrościński, Bardziński. Les auteurs italiens aussi furent fort appréciés, et non seulement les plus anciens comme Pétrarque, l'Arioste et le Tasse, mais encore Guarini et Marini dont les subtilités sont bien connues [2]. On imita les anciens

[1] La seule Bibliothèque de l'Université de Vilna (ancienne Bibliothèque Publique) possède une bonne centaine de manuscrits qui s'intitulent *Rhetorica*, *Orator*, *Tractatus de arte oratorio*, *Manipulus dialectus*, *Facilis eloquentiae modus*, *Praeceptiones artis oratoriae*, *Praecepta sacrae et civilis eloquentiae*, *Palaestra culturis loquendi*, *Olympia oratoria*, *Nauka stylu*, *Nauka wymowy*, etc. On en trouve des collections plus ou moins abondantes dans toutes les Bibliothèques de Pologne, de Russie et d'Ukraine.

[2] P. Chmielowski, *Historya literatury polskiej*, éd. Kossowski, p. 312.

tardifs et les Italiens secondaires, et c'est de leurs œuvres que l'on tira la substance des traités enseignant l'art de bien dire et de bien écrire en prose et en vers, avec le plus d'artifice possible.

Ces rhétoriques sont, à de rares exceptions près, rédigées en latin, puisque, théoriquement, l'enseignement était donné en cette langue ; mais la plupart d'entre elles, au moins des plus récentes, sont adaptées à la langue vivante, au polonais, et elles contiennent de nombreux exemples de style en polonais. Il fut même composé, au collège de Nieświeź, un essai d'exposé des règles de la poésie et de la versification en langue polonaise [1]. Le titre de plusieurs d'entre ces rhétoriques est révélateur : ainsi *Idea Poloni oratoris*, *Libera vox oratoris Poloni*, *Orator Polonus*. Le titre complet de ce dernier ouvrage vaut la peine d'être cité parce qu'il montre bien l'intention de l'ouvrage : *Orator Polonus inter praecepta Rhetorica Orationum Praxes, Eruditionem Historicam ac Symbolicam doctrinis Politicis Ethicis ac Polemicis. Ex Stemmatibus Nobilitatis Polonae deductis illustratus omnibusque civilis Politiae Polonorum actibusque accommodatus ac in Collegio Karnkouiano Societatis Jesu Calisiensi Eloquentiae candidatis propositus Anno Verbi Domini humana inter homines suada perorantis* 1657 (manuscrit de la Bibliothèque Ossoliński à Léopol, nº 1.937).

Ces rhétoriques ont un caractère particulier, et qui explique l'action si grande qu'elles ont exercée. A voir leur plan et leur division classique en quatre parties (invention, composition, expression et élocution), on pourrait se figurer qu'elles devaient donner des notions très générales applicables à toutes les langues, et non au latin et au polonais seulement. Mais, si l'on ouvre ces ouvrages, on se rend compte, que, dans la plupart de ceux qui datent du XVIIe siècle, ce dont on se préoccupe le moins, c'est d'apprendre aux élèves à trouver des idées, à les classer et à les exprimer. La rhétorique devient un recueil de recettes pratiques destinées à fournir des thèmes et des modèles pour des discours de circonstances. Dans les chapitres sur l'invention, par exemple, on découvrira une petite chrestomathie d'anecdotes empruntées à l'antiquité classique et destinées à illustrer les thèmes les plus communs : la fidélité, l'amitié, la reconnaissance, la douleur, suivant l'ordre alphabétique. On y ajoute une symbolique souvent très poussée.

Mais c'est surtout le chapitre sur l'élocution qui prend un développement considérable. Il se présente sous la forme d'un traité détaillé et illustré d'exemples de toutes les figures de rhétorique pos-

[1] Manuscrit de la Bibliothèque Publique de Leningrad, Lat. Q. XV, 289 K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 88.

sibles et imaginables. Les vingt-deux figures de mots (répétition, conversion, complexion, métaphore, métonymie, synecdoque, etc.) et les innombrables figures de style (interrogation, apostrophe, antithèse, comparaison, ellipse, ironie, périphrase, hyperbole) y sont successivement examinées. C'est en même temps une sorte de code de civilité et de beau langage. On y voit en quels termes il faut s'adresser à un pape, à un évêque, à un empereur, à un roi, à un prince, sous quelle forme il faut rédiger une invitation à un enterrement, à un mariage, à un dîner, comment on doit rédiger une première déclaration d'amour et comment il faut y répondre, de quels discours s'accompagne la remise d'un anneau de fiançailles, les compliments à faire à son père, à sa mère, à ses amis aux diverses fêtes de l'année, les condoléances, les santés à porter. Le tout en latin ou en polonais, ou plus exactement pour ce dernier, en ce jargon polono-latin qui révèle l'âge du « macaronisme ».

Voici deux brefs exemples d'une époque un peu postérieure, mais qui soulignent bien dans quel sens a évolué l'enseignement donné par les Jésuites en Pologne. On s'excusera ainsi d'un retard dans sa correspondance : « *Dotychczas y iednego iota przyjacielskiey Compellatiey od M. M. Pana nie odbieram. Składam przyczynę na violentos zabaw incursus et mutuo sese prementia et negotia które to me mihi prawie eripiunt*[1] ». Et voici le début du discours qu'un jeune homme adressera à sa fiancée en lui remettant un anneau : « *Skuteczny affekt nieustawicznie w sercach ludzkich sie zaś czasem za okazyą powierschownemi znakami o sobie znać daie. Mnie Wielce można Panno zawsze albowiem w skrytościach serca zostaiącza miłość tanquam lub quasi umbrae habitans nie może sobie tam długą wyświadczenia zapisować, gospodę ale tanquam ignis ardens prae amore ku W. Miei Pannie exardescens dzisiay przez mnie sługę swego wiekuisteg affektu cyrkuł conferuje ty dobrze, albowiem tym cyrkułem cyrkuł dożywotniey miłości chce ocyrklować*, etc...[2].

En somme, dans tous ces traités, l'art de la rhétorique se trouve ramené à n'être plus qu'un jeu d'adresse. La recherche des idées n'est d'aucun intérêt. Le bon élève des Jésuites se reconnaissait à sa mémoire farcie d'anecdotes et à son entraînement à combiner des

[1] Exemple tiré de l'*Annulus Poloni Gygis, arcana Eloquentiae, Epistolicae Penethliacae, Nuptialis, Stemmaticae, Officiosae, Aulicae, Militaris, Judicialis, Legatorum, Statisticae, Funebris ac tandem Sacrae, sub aspectum ponens non cadentem.* In Collego Leopoliensi S. J., 1695 (Manuscrit de la Bibliothèque Ossoliński, n° 1.938 /I). Ce seul titre est instructif.

[2] *Idea Poloni oratoris, Candidatis Eloquentiae ad imitationem in Coll. Thorunensi Societatis Iesu proposita,* 1694 (manuscrit de la Bibliothèque Ossoliński à Léopol, n° 1.552).

formules alambiquées en usant des figures de rhétorique de tout ordre... Toute cette médiocrité déséquilibrée passera malheureusement pour la fleur de la civilisation, et les écoles ruthènes s'en trouveront, elles aussi, contaminées.

L'art du vers est décrit de la même façon que l'art de la prose en de nombreux traités, œuvre des Jésuites polonais, qui réduisent l'invention à la mémoire, la disposition à l'ingéniosité et l'expression à la connaissance de type de pièces de vers. Il arrive assez souvent qu'un même manuscrit contienne à la fois une rhétorique et une poétique [1].

Il nous est parvenu un grand nombre de ces traités qui portent les noms du type : *Ars poetica*, *Iris Poetica*, ou *Apollo fascialis*. On y insiste, plus encore que dans les rhétoriques, sur les tropes et les figures (« Poesi potissimum inservientes »), ainsi que sur la traduction des idées en langage mythologique ou figuré, qui est obligatoire pour donner de la dignité au syle. Les difficultés du vers et, d'autre part, sa simple disposition typographique permettent aux esprits ingénieux une foule de combinaisons dans le genre de celles dont nos *Traités de seconde Rhétorique* nous fournissent des exemples, dans la France du xve siècle. Ce sont par exemple : les énigmes, les emblèmes, les dianymphrasis, les poèmes anaphoriques, apologétiques, diaboliques et serpentins, les pièces de vers « astrologiques », en obélisque, etc... C'est dans ces traités de poétique que se trouvent exprimées pour la première fois les règles du vers polonais. On distingue nettement le *carmen polonicum* du *carmen latinum et graecum* : la poésie polonaise ne saurait utiliser les mètres ni les pieds du vers antique, mais ses éléments de base sont la syllabe et la rime.

La place de plus en plus considérable accordée par les Jésuites au polonais, dans leurs rhétoriques aussi bien que dans leurs poétiques, marque suffisamment, avec ce que nous avons dit des intermèdes, comment leurs collèges purent avoir un rôle dans la diffusion de la langue polonaise en pays ruthène. L'abandon par les jeunes Ruthènes du slavon pour le latin était une première rupture avec la culture byzantine de leurs ancêtres. Et, comme l'apprentissage du latin s'accompagnait, même dans les hautes classes, de celui du polonais, qu'on acquérait les règles du *carmen polonicum* en même temps que celles du *carmen latinum*, l'idée de la supériorité du polonais ne pouvait pas ne pas s'imposer à leurs esprits.

En somme, la tentative que les Jésuites avaient faite de se servir du slavon ne fut pas de longue durée. Bien vite ils ignorèrent qu'il

[1] Cette fusion entre rhétorique et poétique est notamment frappante dans les manuels de Kiev, et P. Popov l'a notée presque comme un trait distinctif des traités qui y furent composés.

y eût sur le territoire de la République une culture moderne autre que la culture polonaise. Partant du fait actuel, ils n'eurent à aucun degré la préoccupation de soutenir et de relever la culture ruthène momentanément en décadence. Les Pères mêmes qu'ils recrutèrent en pays ruthène, ceux que les *catalogi* désignent sous le nom de *Rutheni*, par opposition aux *Poloni* et aux *Lituani*, ne s'intéressèrent jamais (comme leurs confrères de Bohême le firent dans une certaine mesure) aux traditions propres au pays d'où ils étaient sortis. De toute évidence, seule, la littérature polonaise présentait alors pour eux quelque intérêt. L'étudier et si possible l'enrichir leur semblait aussi naturel que, pour un de nos Bretons qui s'instruit, le fait de cultiver le français.

Il serait intéressant de savoir ce que purent être aussi les bibliothèques des pères Jésuites. Nous n'avons pu consulter qu'un catalogue tardif (1742) venant du collège de Jarosław. On ne se douterait pas, à le parcourir, que le collège était situé en pays ruthène : cette bibliothèque ne comprend pas un seul ouvrage en slavon ni en langue ruthène. Par contre, les ouvrages polonais y sont nombreux et entre autres il n'y a pas moins de 32 *Concionatores Polonae Nationis Polono idiomate impressi* » [1].

D. Les passages au catholicisme de rite latin.

Il va de soi que, cherchant à préciser comment les collèges jésuites ont contribué à détacher les Ruthènes de leur tradition, nous nous devons de parler des nombreux passages au rite latin qui s'opérèrent dans ces maisons. Ces passages eurent pour conséquence de séparer les membres instruits de cette nation des illettrés, et de rattacher définitivement à la tradition polonaise ceux qui s'y prêtèrent. Et ce fut, sauf pour les provinces les plus orientales, toute l'aristocratie.

Des passages de représentants de la noblesse ruthène au catholicisme de rite romain avaient commencé à se produire dès avant l'Union de Brest, mais ils se multiplièrent après. Ils furent favorisés, en dépit des prescriptions du Saint Siège, par le clergé local et par les Pères de la Compagnie de Jésus, au grand mécontentement à la fois des orthodoxes restés fidèles et des métropolites uniates. L'Union religieuse de Brest (1596) avait pourtant été conçue comme une vraie union d'Églises, et non pas comme une assimilation : elle avait garanti aux Ruthènes qui rentreraient en communion avec le Siège de Rome le respect absolu du rite byzantino-slave et le main-

[1] Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nº 12.023.

tien de toutes les coutumes de l'Église d'Orient, notamment celle du mariage des prêtres et l'usage de l'ancien calendrier [1]. Il avait même été entendu que le Symbole de Nicée serait respecté dans son texte et qu'on n'y introduirait pas le *Filioque*, quitte à donner sur la question de la Trinité un enseignement conforme à celui de l'Église romaine [2]. Il semblait donc que la réalisation de l'Union fût la chose du monde la plus simple, et pourtant elle devait finir par échouer en partie.

Nous avons dit que les Byzantins et les Moldaves furent les principaux instigateurs de la résistance [3]. Mais il faut ajouter ici que les catholiques commirent plusieurs fautes qui devaient être funestes. Les évêques polonais de rite latin ne respectèrent pas le désir du Saint-Siège et firent tout pour que leurs confrères du rite byzantino-slave fussent regardés comme leurs inférieurs, ainsi qu'ils l'étaient au temps du schisme. Le désir, plusieurs fois exprimé par le pape, que ces prélats reçussent au Sénat le siège qui leur était dû se heurta à une invincible jalousie de caste. D'autre part, les éléments les plus capables de fournir à l'Union des membres instruits et ayant autorité furent attirés, et en tous cas reçus dans le rite latin, à la grande tristesse des métropolites uniates et au mépris des instructions à maintes reprises arrivées de Rome (de Clément VIII, Paul V, Urbain VIII). Les Jésuites portent une bonne part de la responsabilité de cette tactique. A plusieurs reprises, ils sollicitèrent, pour les passages au rite latin, des permissions qu'ils n'obtinrent pas ; mais il faut bien croire qu'ils passèrent outre au refus de l'autorisation requise, puisque la jeunesse ruthène de rite byzantin se métarmorphosa si rapidement dans leurs collèges.

Dès 1607, dix ans à peine après la conclusion de l'Union de Brest, la congrégation provinciale de la Compagnie, tenue à Jarosław, demandait au Général si on ne pourrait recevoir les Ruthènes qui en feraient la demande dans le rite latin. Le général Aquaviva envoya une réponse négative, sauf pour le cas de nécessité absolue pour lequel une dispense devait alors être demandée à Rome [4]. Des pas-

[1] On sait que, dans les débris de cette Église unie qui subsistent à l'heure actuelle en Galicie, ces coutumes ont été respectées jusqu'aux tentatives faites par les évêques unis actuellement vivants (Mgr Šeptyc'kij et surtout Mgr Chomyšyn) pour obtenir un clergé célibataire et le calendrier grégorien, tentatives que Rome n'a pas soutenues et qui ont rencontré sur place une vive opposition.

[2] E. Likowski, *Union de l'Église grecque ruthène*, p. 187.

[3] Voir plus haut, pp.

[4] « *Quest.* Czy naszym wolno przyjmowac Rusinów unitów na obrządek laciński, gdy sobie tego życzą ? *Resp.* Nasi nie mogą takich, którzy nigdy w obrządku łacińskim nie byli, przyjmować do tegoż obrządku po unii, gdyż rozkazanie jest kościoła zwlaszcza w bulli unii Klemensa VIII wydane, aby

sages au rite latin cependant durent se produire, car le métropolite uniate Velamin Rutskij s'en plaignit à Rome, et le pape Paul V, le 10 décembre 1615, rendit un décret où, rappelant les instructions de Clément VIII, il interdisait les passages au rite latin [1].

Le nouveau bref n'entrava guère les abandons du rite byzantino-slave, qui allèrent se multipliant, semble-t-il, vers 1620 et dans les années qui suivirent. Aussi, à partir de 1621, le métropolite uniate Velamin Rutskij reprit-il avec une nouvelle insistance les démarches à Rome pour que ce mouvement fût, une fois de plus, interdit [2]. En 1624, il signalait d'une manière précise, dans un long mémoire adressé au pape, que 200 jeunes nobles, élèves des Jésuites, étaient déjà passés au rite latin, qu'un nombre égal avait fait la même démarche à l'armée et que, si une centaine et plus de jeunes gens continuent à les imiter annuellement [3], il ne resterait bientôt plus personne autour des pasteurs de l'Église uniate [4]. A la même époque, l'évêque latin de Luck invitait les religieux basiliens à passer au rite latin, et en 1624 une centaine d'entre eux seulement étaient restés fidèles à leurs traditions [5].

Le 7 février 1624, arrivait un nouveau décret du pape Urbain VIII et émanant de la Congrégation de la Propagande : il renouvelait les prescriptions formelles déjà maintes fois rappelées [6]. Un avertissement tout spécial fut également adressé aux Jésuites [7].

Là-dessus, en 1625, la Congrégation de la province de Pologne, réunie à Kalisz, fit valoir ses doléances touchant ce décret, et

każdy pozostał w obrządku swego kościoła. Poniewasz zaś może zejść konieczność przyjęcia ich, dla tego uzyskać należy dyspensę od Stolicy Sw. (Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nº 11.977, cité et traduit par Załęski, *Jezuici w Polsce*, tome II, p. 73).

[1] Le texte du bref se trouve dans M. Harasiewicz, *Annales Ecclesiae Ruthenae*, Léopol, 1862, pp. 252-254.

[2] E. Likowski, *Union de l'Église grecque ruthène...*, p. 392.

[3] Les *Litterae annuae* de la Compagnie de Jésus enregistrent environ cinquante « conversions » par an. Bon nombre étaient sans doute accompagnées du changement de rite.

[4] « Ex scholis latinorum ducenti fere juvenes nobiles Ruthenorum transiverunt ad ritum latinum. In aulis et militia totidem. Jam queritur : post decennium quid remaneret ex nobilitate apud Ruthenos ?... Si enim singulis annis centum ad minimum nobiliores transeunt in toto regno, plebei enim si non plures saltim totidem post aliquos annos ; quae tandem pastoribus Nris oves remanebunt ? » *Informatio data ab Episcopis Ruthenis sub Metropolita Rutski Romam S. Congregationis praepositae negotiis Ruthenorum in materia Religionis et Unionis Propagandae* (M. Harasiewicz, *Annales Ecclesiae Ruthenae*, pp. 274 et 281).

[5] E. Likowski, *Union de l'Église grecque ruthène*, p. 391.

[6] Le texte du « Decretum S. Congregationis de propaganda fide » se trouve dans M. Harasiewicz, *Annales Ecclesiae Ruthenicae*, p. 365.

[7] E. Likowski, *Union de l'Église grecque ruthène*, p. 324.

combien il était désirable de favoriser les passages au rite latin. Elle signalait qu'après tout il s'agissait de sauver des âmes et que la question de rite était bien secondaire ; en second lieu, que les uniates étaient l'objet de persécutions particulièrement cruelles des orthodoxes, lesquels toléraient volontiers au contraire le rite latin ; enfin que les « schismatiques » eux-mêmes qui pensaient à s'unir à Rome préféraient quitter leur rite [1]. Signalons, à l'appui de la thèse des Jésuites, le cas du métropolite uniate Velamin Rutskij qui, ordonné à Rome, ne demeura dans le rite byzantino-slave que par obéissance.

Les Jésuites obtinrent partiellement et temporairement satisfaction en l'année 1627. De sa propre autorité le nonce restreignit l'application du décret de 1624 aux seuls membres du clergé. Les uniates eurent beau contester la validité de l'acte [2] : les Jésuites en profitèrent pour continuer l'œuvre qu'ils croyaient bonne, jusqu'au moment où l'expérience montra même dans leur Ordre que leur tactique avait ses inconvénients. Telle est au moins l'impression

[1] Id quoque omnium Patrum concensu visum est R. P. N. proponendum, propter huius modi rationes :

Prima : quia finis primarius est sive Latine sive Graeci ritus ut salventur animae, atqui probatum est Popos sive sacerdotes Ruthenicos etiam quomodolibet Unitos, aut non curare aut prorsus nescire, aut forte non posse iuvare animas, imprimis quia juridictio aliquorum potest revocari in dubium, imo et de ordinationibus ipsorum non leviter solet dubitari propter intrusos ex Graecia Patriarchas, aut eiusdem ritus Episcopos qui facile et sine ulla consideratione praesertim pecuniis acceptis in re tam gravi qualis est ordinatio sacerdotum procedunt, quorum aliqui interdum ad unionem transeunt ; deinde quia ignorantia Poporum etiam unitorum est nimium crassa et omnibus manifesta, si quidem et formas sacramentorum etiam ritu Graeco vel Ruthenico prorsus ignorant nec docuere volunt et matrimonii sacramentum valde turbant divortiis allisque crassis erroribus circa gradus consanguinitatis et affinitatis, imo ad hoc absurdum devenerunt ut authoritate Poporum fiant uxorum quaedam barbarae permutationes ; Paenitentiae sacramentum ordinarie etiam adulteris in cumulum (?) collectis conferunt, recitatis ex libris quibusdam oratiunculis, non vero absolutionis formam quam deprehensi sunt non dare vivis sed tantum mortuis.

Secunda, quia in aliquibus Russiae locis sicut in Podolia et Ukraina, nulli fere sunt uniti cum ecclesia catholica, nec aliunde advocari secure possunt, quia eos schismatici tanquam infideles execrantur et hoc nomine compellunt neque ullo modo tolerant. Ergo in talibus locis prohibitione Nuntii Apostolici iuvari non possent animae et si multi homines expetant et aliqui de facto in iis locis ad ritum Latinum accesserunt.

Tertia, quia ipsi schismatici facilius inclinant ad ritum Latinum et suos facilius transire permittunt ipsique barbari kozaci sed unionis nullam volunt audire mentionem.

(*Acta decimae octavae Congregationis Provinciae Societatis Jesu habitae in Collegio Calissiensi eiusdem Societatis anno Domini 1623, die 9 mensis Julii* Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nº 11.977, f. 248 et verso).

[2] M. Harasiewicz, *Annales Ecclesiae Ruthenae*, p. 354.

que l'on retire d'une monition envoyée de Rome à la congrégation de Pologne, le 11 juillet 1665, par le P. Oliva [1].

Pour se rendre compte de toute l'importance qu'avait le passage au rite latin du point de vue polonais, il faut se rappeler que la Pologne possède un rituel spécial où les offices secondaires en langue vulgaire sont admis en grand nombre, si bien que les Ruthènes qui passaient au rite latin se trouvaient mêlés à des offices semi-polonais, où une quantité importante de chants étaient en polonais.

L'abandon en masse par l'aristocratie de l'orthodoxie d'abord, puis du rite byzantino-slave ensuite, pour adopter un catholicisme qui la rattachait intimement au monde polonais, suscita bien des plaintes des clergés tant uniates qu'orthodoxes. Nous ne citerons que la lamentation pathétique que rédigea Smotrickij, encore orthodoxe, dans son *Lament cerkwi wschodniej* (1610). C'est l'Église Ruthène qui est supposée gémir : « Où est à présent cette pierre inestimable, diamant semblable à une lampe étincelante, que je portais au milieu des perles, comme un soleil au milieu d'étoiles sur la couronne de ma tête : la maison des princes d'Ostrog, elle qui brillait sur toutes les autres de l'éclat lumineux de sa foi antique ? Où sont les autres gemmes précieuses et également inestimables de cette couronne, les nobles maisons des Princes Ruthènes, saphirs de valeur insoupçonnée et diamants sans prix : les princes Słucki, les Zasławski, les Zbaraski, les Wiśniewiecki, les Sanguszko, les Czartoryski, les Prońeski, les Rużeński, les Sołomierecki, les Hołowczyński, les Kroszyński, les Masalski, les Horski, les Sokoliński, les Łukomski, les Puzyna et d'autres sans nombre qu'il serait long d'énumérer les uns après les autres. Et d'autre part où sont ces autres trésors inestimables qui m'appartenaient ? Les maisons de race, les maisons glorieuses, magnanimes, puissantes et antiques du peuple russe qui est illustre dans le monde entier par sa bonne renommée, sa puissance et son courage, les Chodkiewicz, les Hlebowicz, les Riszka, les Sapieha, les Dorohostayski, les Woyna, les Wołowicz, les Zienowicz, les Pac, les Chalecki, les Tyszkiewicz, les Korsak, les Chrebtowicz, les Tryzna, les Hornostaj, les Bokij, les Myszek, les Hoski, les Siemaszko, les Hulewicz, les Jarmoliński, les Czotański, les Kalinowski, les Kyrdej, les Zahorowski, les Meleszko, les Bohowitin, les Pawłowicz, les Sosnowski, les Skumin, les Pociej, et d'autres. Je ne parle pas ici de la terre

[1] « Et experimendo constat, tum seculares, tum Monachos, qui a Graeco ritu transeunt ad Latinum, plus inde utilitatis esse relaturos, si ritum suum Graecum schismaticum, Graeco ritui catholico accommodassant tantum, non vero cum Latino commutassent » (Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Vienne, nº 12.025, p. 112).

russe large en ses frontières, des principautés et des cantons, perles innombrables et pierres de couleurs diverses que j'avais acquises pour toujours. Mais vous avez dépouillé, malfaiteurs, de ce manteau si seyant mon corps misérable, ce corps dont vous êtes tous nés et dont vous avez fait le but de vos moqueries et de vos insultes ; mais maudit soit celui qui découvre par dérision la nudité de sa mère, maudits vous aussi qui vous riez et vous réjouissez de ma nudité [1] ».

Les orthodoxes, eux, notèrent non sans ironie ces défections en cascades. Plus tard, quand ils se sentirent plus forts, ils traitèrent avec Galjatovskij de *caméléons* ceux qui, comme Cassien Sakovič, avaient cru bon de passer de l'orthodoxie à l'union, puis de l'union au rite latin, et qui, à présent, confondaient dans une même réprobation les orthodoxes et les uniates [2]. Bien rares seront les nobles qui résisteront à l'entraînement de la conversion, puis au passage au rite latin. Une dédicace, que Mohila adresse à Maximilien Brzozowski, écuyer (*podstoli*) du palatinat de Kiev, est instructive à cet égard.

[1] « Gdzie teraz nieoszacowany on kamuszek, iako Lampa lśnąca się Carbunculus, któregom ta między innemy perłami, iako słonce między gwiazdami w koronie głowy mey nosiła, Dom książąt Ostrożskich, który błaskiem swiatłości starożytney wiary swoiey pred innemi świecił. Gdzie y insze drogie y równie nieoszacowane teyże korony kamyki, zacne Ruskich książąt domy, nie ocenione Szafiry, y bezcenne diamenty, książęta Słuscy, Zasławscy, Zbarazscy, Wiśniewieccy, Sanguszkowie, Czartoryscy, Prońscy, Ružeńscy, Sołomiereczcy Hołowczyńscy, Kroszycsy, Masalscy, Horscy, Sokolińscy, Łukomscy, Puzynowie, y inne bez liczby, których po iedynkiem wyliczać rzeczby długa była. Gdzie przy tych y drugie nie oszacowane moie klejnoty rodowite (mówię) sławne, wielkomyślne, silne y dawne po wszem świecie w dobrey sławie, poteżności y męstwie słynącego narodu Rosieyskiego, Domy, Chodkiewiczowie, Hlebowiczowie, Riskowie, Sapiehowie, Dorohostayscy, Woynowie, Wołowiczowie, Zienowiczowie, Pacowie, Chaleccy, Tyszkiewiczowie, Korsakowie, Chrebtowiczowie, Tryzny, Hornostaiowie, Bokiowie, Myszkowie, Hoscy, Siemaszkowie, Hulewiczowie, Jarmolińscy, Czothańscy, Kalinowscy, Kyrdeiowie, Zahorowcy, Meleszkowie, Bohowitinowie, Pawłowiczowie, Sosnowscy, Skuminowie, Pocieiowie, y drugie. Nie wspominam tu szerokiey w Granicach Rosieyskiey Ziemie, księstw y Powiatów, Kosztowney oney szaty moiey, niepoliczonemi perly, y rozney farby kamykami upstrzoney, któręsię ia ustawicznie zdobiła. A toliście mię złoczyncy z tak ozdobney szaty moiey złupili nad nędnym ciałem moim z któregoście wszyscy wyszli, naśmiewskiem y uroganiem się pastwicie : aleć przeklęty wszelki który na wzgardę nagość Matki swey odkrywa, przeklęci y wy, którzy się z nagości mey naśmiewacie y cieszycie » (M. Smotrickij, *Lament Cerkwie Św. Wschodniey*, f. 15 et verso, 1610).

[2] « Chameleońci.....którzy na siebie różne farby biorą, od wschodniey Cerkwi do Unitów, potym od Unitow odstępuią do kościoła Rzymskiego, y unitów ganią.

Taki iest Chameleon Kassian, ktory od wschodniey Cerkwi prawosławniey odstąpił do unitów, potym odstąpił od unitów do kościoła Rzymskiego, y w swey *Perspektiwie* gani unitów y malowanemi nazywa ich unitami » (I. Galjatovskij, *Szturm tzeci przeciw Cerkwi wschodniey*, 1683, Supplément aux *Fundamenta*).

Le métropolite y félicite chaleureusement son protecteur à la fois de son zèle pour la défense de l'orthodoxie et de la profession publique qu'il fait de sa qualité de Ruthène orthodoxe : « Lorsque tu remplis les nobles fonctions de chevalier, tu n'as pas honte de t'intituler Ruthène de vieille noblesse orthodoxe, bien au contraire tu proclames publiquement que c'est un honneur pour toi de prendre ce titre, qui est la plus précieuse garantie de ton salut » [1]. Mohila, dans cette même préface, essaye un peu plus loin de répondre à une insinuation de Sakovič, suivant laquelle la disparition de la noblesse ruthène orthodoxe était une marque de l'abandon de Dieu. Il lui objecte : que le Christ « mysticum caput semper assistit mystico suo Corpori Ecclesiae S. Orientali » ; en second lieu, qu'il faut dire avec le Psalmiste : « Nolite confidere in principibus, in filiis hominum, in quibus non est salus » (p. 145) ; ensuite, que la primitive Église a été fondée non par des princes, mais par des pêcheurs ; enfin que l'âme d'un pauvre vaut celle d'un prince, car toutes deux ont été rachetées par le sang du Christ [2]. Au cours de son ouvrage il signale encore ce fait : « Obtenir des fondations est difficile dans le temps présent, car nous n'avons pas de bienfaiteurs de qui l'opulence pourvoie aux besoins des églises, ni qui fondent des sanctuaires, mais nous en avons plutôt qui nous retirent des propriétés et des biens depuis longtemps donnés en fondation et qui les anéantissent » [3].

Il n'y a plus que des voix isolées aux diètes pour défendre l'orthodoxie dans la seconde moitié du XVIIe siècle. On insiste beaucoup pour répandre au contraire l'Union : réaction de la noblesse contre les Cosaques. En Volynie quelques nobles demeurèrent fidèles à l'orthodoxie : ils défendirent leur éparchie de Luck à la tête de laquelle fut longtemps un évêque fidèle à leur cause, le prince Gédéon Svjatopolk-Četvertinskij. Une instruction donnée à des députés par la noblesse de Volynie, le 9 décembre 1679, porte 61 signatures, sans doute l'ensemble complet de la noblesse restée orthodoxe [4].

[1] « ... przy odważnych kawalerskich swych Dziełach, Imieniem Prawosławnego Starożytnego Szlacheckiey krwie Rusína Titulować się nie wstydasz, ale raczey *honorem sub hoc nomine*, iako naykosztownieyszy zbawienny Deposyt swóy in publico depraedikuiesz » (*Lithos*, p. 2).

[2] *Ibid.*, pp. 4, 5.

[3] « O fundusz terazniejszych Czasów trudno, bo nie mamy takowych Dobrodzieiów którzyby dostatkami swemi Cerkwie opatrzyli, y ufundowali, ale więcey takich iest którzy od dawno ufundowanych maietności y grunty odbierają i one niszczą (Mohila, *Lithos*, p. 364).

[4] N. Storoženko, *Zapadno-russkie provincial'nye sejmiki vo vtoroj polovině XVII věka*, Kiev, 1888, pp. 104-105.

Les Jésuites ne portent pas la pleine responsabilité de ce mouvement de changement de rite qui aboutit à la désaffection des Ruthènes de la classe intellectuelle pour tout ce qui était tradition ancienne de leur Église et de leur civilisation. Les Ruthènes eux-mêmes souhaitaient devenir aussi proches que possible des Occidentaux, et des Polonais en particulier, dont la vie sociale et artistique leur apparaissait comme supérieure. Les Jésuites auraient pu, il est vrai, arrêter ces gens qui venaient à eux et leur montrer l'intérêt qu'ils avaient à rester eux-mêmes. Ils ne l'ont pas fait, mais leur conduite, si elle n'était pas suivant les intentions de Rome, paraissait toute dictée par la prudence du moment et même par le souci de l'intérêt bien entendu des populations ruthènes. Était-il possible, en effet, de persuader à la noblesse ruthène de garder avec son rite la connaissance du slavon ? On en peut douter en constatant l'échec essuyé à la même époque par le chanoine Nicolas Daukša, alors qu'il adjura la noblesse lituanienne de garder l'usage du lituanien. Il est peu de pages aussi émouvantes que la préface, en polonais du reste, de sa traduction lituanienne de la *Postilla* de Wujek : « Voici que notre peuple lituanien, pour s'assimiler le polonais et le parler d'une manière courante, a laissé sa propre langue à l'abandon, l'a négligée et presque rejetée. Le fait est patent, mais qui l'admirera ? Est-il sous le ciel une nation assez grossière et méprisable pour renier ces trois biens qui font comme partie de son être : son sol, ses coutumes, son langage ? Est-ce qu'à travers les siècles les hommes n'ont pas parlé leur langue maternelle et ne se sont pas grandement préoccupés de la garder, de l'enrichir de l'orner et de l'embellir ? Est-il nation si dénaturée, coin de terre si dégénéré où l'on n'use de la langue du pays, où celle-ci ne serve dans les lois et les chroniques, à l'église, au conseil, comme dans le privé ? C'est l'instrument aimable et convenable qui sert en tous besoins. La nature ne nous enseigne-t-elle pas cette loi et n'est-ce point, semble-t-il, en suçant le lait maternel que nous puisons l'amour de notre langue, le plaisir de l'utiliser, de la garder, de l'enrichir ? On le voit à plein non seulement parmi les hommes, mais parmi les créatures non douées de raison. Quelle monstruosité serait-ce, en effet, si le corbeau voulait chanter comme le rossignol et le rossignol croasser comme le corbeau, le bouc rugir comme le lion et le lion crier comme le bouc ?... Il se produit pourtant semblable confusion et désordre parmi les hommes, quand un peuple, négligeant sa propre langue, s'amourache de celle d'un autre au point d'oublier la sienne que Dieu et la nature lui veulent voir parler, si bien qu'il perd à la fin son pays et sa langue. Car fertilité du sol, originalité des costumes, douceur du climat, puissance des

cités et des châteaux ne font pas tant qu'un peuple existe que le respect et l'usage de la langue maternelle... La langue, c'est un commun lien d'amour, une mère de l'unité, un père de la concorde, une sauvegarde de l'État » [1].

Mais ces appels, pas plus que ceux, plus discrets, il est vrai, de son contemporain Širvydas (1564-1631) ne trouvèrent aucun écho [2]. Il ne fut plus imprimé, pour ainsi dire, de livres lituaniens après 1630.

*
* *

En somme, pas plus que les protestants, les Jésuites ne furent à l'origine du mouvement qui mit le polonais à la mode dans les pays ruthènes. Mais il reste qu'en donnant leur sanction à ce mouvement, ils favorisèrent beaucoup le développement d'un procès qui n'avait pas en eux son point de départ.

[1] « ... Sam nasz Litewski naród, dla umiejętności języka polskiego i w nim biegłości, do jakiego zaniedbania, opuszczenia, i niemal odrzucenia, język swój własny przywiódł, kożdy snadnie widzi, lecz jaks łusznie, nie wiem kto pochwali. Który bowiem proszę naród jest pod niebem tak gruby i nikczemny, któryby tych trzech rzeczy własnych i sobie jakoby wrodzonych nie miał, gruntów ojczystych, obyczaiów, i mowy ? Wszystkich wieków ludzie, językiem swoim własnym mówili, i na iego zachowanie, pomnożenie, zdobienie i krasę, wielkie zawsze oko mieli, nie masz nacjej tak lichej, kątu ziemie tak podłego, któryby języka swego używać nie miał ; tym pospolicie wszyscy ustawy piszą, tym historjie y dzieje, swych i cudzych, nowe i stare wydawają, tym o wszytkich potrzebach Rzeczypospolitej radzą, w kościele, w radzie, doma, mile i przystojnie potrzeby wszelakie odprawują : samo przyrodzenie tego uczy wszytkich, y prawie z piersi macierzyńskich, każdy bierze skłonność ku językowi swemu i miłemu używaniu, zachowaniu i pomnożeniu jego. Co nie tylko w ludziach na oko widziemy, ale też i nierozumnym stworzeniu. Boby to bowiem za dziwy między zwierzęty były, gdyby kruk śpiewać chciał jako słowik, a słowik, krakać jako kruk, kozieł ryczeć jako lew, a lew blekotać jako kozieł... A jeśliż taka niestworność zwierząt, takieby w nich zamieszanie i zawichrzenie w ludziach czyni, kiedy jeden w drugiego narodu języka swego ojczystego zgoła zaniedbawszy tak dalece się kocha z cudzego (niepomniąc na swój, którym Bóg i natura chce aby mówił) jakoby nie tej krainy i języka człowiek. Nie ziemie obfitością, nie różnością ubiorów, nie wesołością krajów, nie miast y zamków mocnością narody stoją, ale więcej zachowaniem i używaniem języka własnego, który społeczność, zgodę i miłość braterską mnoży i zachowuje. Język jest spólnym związkiem miłości, matką jedności, ojcem społeczności, państw stróżem... » (M. Daukša, *Postilla Lietuwiszka*, Vilna, 1600, préface, pp. 1-2).

[2] K. Širvydas (Szyrwid) écrit dans la Préface de ses *Punkty kazań... Litewskim językiem* (Vilna, 1629) : « A iż ksiąg... Litewskiego... języka, ku pozyskaniu dusz barzo pożytecznego, w księgach przyskąpiey, punkty moie [przedsienwzięte po Litewsku, Polszczyzną wykładaiąc, między ludzi podaję, aby pomóc miał y ów, co nie iest doskonale biegły w Litewszczyznie, gdy przez czytanie tych książek wielka iej część sobie przypomni... tu niebyło żadnego zamysłu Polszczyznę właśnie ludziom na pismie podawać, aby się iej uczyli, ale tylko sposobne Litewskiego języka wytłumaczenie uczynić... Kto... chce doskonale z accentem po Litewsku mówić niech się, słuchaiąc innych w tym języku biegłych, do niego przyzwyczai ».

CHAPITRE V.

L'ATTITUDE DES ORTHODOXES.

A. Apologistes de l'ignorance et défenseurs du savoir.

Diverses tactiques furent essayées par les orthodoxes pour se protéger contre les pertes que leur infligeait l'école catholique, le collège jésuite en particulier. D'aucuns s'efforcèrent de jeter le discrédit sur cette science qui rendait si attirants les collèges de la Compagnie ; d'autres tentèrent de dresser des écoles gréco-slavonnes en face des écoles latino-polonaises. Les plus heureux furent ceux qui imitèrent, jusque dans ses détails, le procédé de combat de l'adversaire, et qui créèrent des écoles orthodoxes où le latin et le polonais furent tout aussi en honneur que dans les maisons rivales.

Au total, ces efforts divers se traduisirent tous par un gain en faveur de la civilisation occidentale et de l'usage du polonais, car les anathèmes et les initiatives maladroites ne se soldèrent que par un gaspillage d'efforts et une perte de temps dont les collèges jésuites tirèrent profit.

Le principal adversaire de l'éducation nouvelle, au nom de l'enseignement des Évangiles, fut le moine Jean Višenskij. Il donna la note qu'on entendra un peu plus tard à Moscou, quand les partisans du passé voudront s'y opposer à la civilisation de l'Occident : « Sitôt, écrivait-il au prince Ostrožskij, sitôt que vous goûtez à la sagesse latine qui est celle du siècle, vous perdez en même temps la piété, votre foi devient stérile et n'est plus saine, vous enfantez l'hérésie et vous vous rebellez contre Celui en qui nous sommes faits chrétiens. Ne nous vaudrait-il pas mieux étudier le Livre d'Heures, le Psautier, l'Octoïch, l'Apôtre, l'Évangile et d'autres ouvrages en usage dans l'Église ? Ne serait-ce pas préférable de demeurer un simple serviteur de Dieu, et puis d'hériter de la vie éternelle, plutôt que d'atteindre Aristote et Platon et, après avoir passé pour un

philosophe sage en cette vie, de partir pour la géhenne ? Sois-en juge. Il me semble qu'il vaut mieux ne savoir ni A ni B et atteindre le Christ, qui aime la bienheureuse simplicité, y fait sa demeure et y repose » [1].

Il revient souvent sur cette idée : « La force de l'esprit ne se trouve pas dans la science de la discipline extérieure et de la compréhension philosophique, c'est un don de la foi humble » [2]. Quant à lui, il ne saurait répondre aux Latins, et ce lui est une fierté : « Pour nous, Ruthènes ignares, nous ne voulons pas de la raison ni de l'astuce de votre Église, et notre bouche n'est point gourmande de cette source des sciences païennes dont la fin n'est que la gloire de ce monde » [3].

Ailleurs encore, attaquant directement l'éducation donnée dans les collèges jésuites : « Il en est, disait-il, qui critiquent des simples en déclarant : « tu ne sais rien », ou bien « où celui-ci a-t-il étudié ? Il ne sait pas le latin, il lit l'Évangile tout simplement, sans avoir étudié les comédies et les mascarades dans les collèges des Jésuites ! » Car ils semblent penser que c'est dans des comédies païennes que réside l'esprit du Christ. Mais il n'en est pas ainsi, non, car un comédien ne peut diriger l'œil spirituel sur l'esprit du Christ, tant qu'il ne s'est pas débarrassé de cet esprit de mascarade et qu'il n'a pas retrouvé la simplicité et le calme. Tant qu'il se trouve encore dans les sentiers de la sagesse de la chair et du siècle, qu'il s'amuse dans les voluptés de l'art païen et qu'il a une haute idée de lui-même, il ne peut songer à l'intelligence spirituelle. Laisse-le se glorifier de la multiplicité des langues qu'il possède ainsi que de ses maîtres païens, Platon, Aristote et des autres qui se sont laissé prendre à leurs séductions ! Pour toi, Ruthène, simple, ignorant et pacifique, attache-toi fermement à l'Évangile, à sa simplicité et

[1] « Егда есте на латинскую и мирскую мудрость ся полакомили, тогда есте и благочестіе стратили, въ вѣрѣ онемощили и поболѣли и ереси породили, и, въ него же крестихомся, прогнѣвали. Чи не лѣпше тобѣ изучити часословець, псалтыръ, октоихъ,апостолъ и еvангеліе съ иншими, церкви свойственными и быти простымъ богоугодникомъ и жизнь вѣчную получити, нежели постигнути Аристотеля и Платона и философомъ мудрымъ въ жизни сей звати — и въ геену отъити? Разсуди. Мнѣ ся видитъ, — лѣпше есть ани аза знати — и до Христа ся достигнути, который блаженную простоту любитъ и въ ней обитель собѣ чинитъ и тамъ ся упокоеваетъ ». I. Višenskij, Посланіе до кн. Острожскаго (*Akty, otnosjaščiesja k istorii Južnoj Zapadnoj Rossii*, tome II, p. 210).

[2] « Духа сила не въ художествѣ вышняго наказанія и философского постиженія обрѣтается, но вѣрою смиреномудрія даруется» (I. Višenskij, *Začapka*, cité par S. Golubev, *Petr Mogila*, tome I, appendice, p. 68).

[3] Мы... глупая Русь вашего костела разума и хитрости не хочемъ и на ваше жродло поганскихъ наукъ, которое славу свѣта сего онитъ, не лакомимося » (*Začapka*, cité par S. Golubev, *Petr Mogila*, tome I, appendice, p. 79).

à son absence de malice ; c'est là qu'est cachée pour toi la vie éternelle [1]. »

« Tu ne peux nous démontrer, Skarga, écrit-il ailleurs, que l'école latine et la science puissent produire un homme humble et pauvre en esprit ; mais tous ceux qui en sortent sont adversaires de la science des béatitudes (c'est-à-dire de la science du Christ humble) ; fiers, hautains, orgueilleux, vaniteux, amants de vaine gloire, quémandeurs, grandiloquents, vantards, pharisiens altiers, calomniateurs, gourmandant tous les autres et se considérant comme les meilleurs. Tâte-toi seulement, Skarga : tu es le premier élève de l'école latine [2] ». Et encore : « Lorsqu'ils ont appris la grammaire et l'art de dire des balivernes grandiloquentes, c'est-à-dire la rhétorique, alors ils se gonflent, ils s'intitulent maîtres et sages, ils prêchent, ils enseignent, et eux-mêmes sont installés dans la folie et la stupidité de la sagesse du siècle » [3]. Et enfin : « Il nous suffit, si nous sommes orthodoxes et *pravoslaves*, il nous suffit de savoir ce qui se passe chez nous, chez ceux qui sont d'accord avec nous et depuis toujours : ceux-là, nous les fortifions et nous les remontrons, par ce qu'enseigne notre orthodoxie, en leur écrivant, en les instruisant, en imprimant des livres, en créant des écoles et en leur donnant leur suffisance par notre superflu. Quant au latin, laissons-le absolument et complètement, ne demandons rien en aucune manière à des gens

[1] « на ложь не имуще индѣ мѣста нигдѣже, яко же на пристанище въскачютъ, лаголюще : « не знаешъ ничто-же», або : «гдѣ ся цей училъ? податинѣ не знаетъ, простое евангеліе чететъ, комедій и машкаръ у езуитскихъ колеумахъ не учивъ » — мнятъ бо, яко въ поганскихъ комедияхъ разумъ Христовъ водворяется. Но нѣсть сице, нѣсть; ни же бо можетъ комедійникъ къ разуму Христову око мыслное простръти, донедже сего разума машкарского ся не свободитъ и въ простотѣ и смиреніи не станетъ, и доколѣ еще плотское и внѣшнее мудрованіе проходитъ и въ прелести художества языческого ся забавляетъ и о собѣ высоко мудрствуетъ, — ниже помечтати о разумѣ духовномъ не можетъ. Но онъ убо многыми языки и поганскими даскалы, Платономъ, Аристотелемъ и прочіими прелести ихъ послѣдующими да ся хвалитъ и возноситъ; ты простый, неучный и смиренный Русине, простого и нехитрого евангелія ся крѣпко держи въ немъ же животъ вѣчный тебѣ сокровенно есть » (I. Višenskij, *Sur la procession du Saint Esprit*, dans les *Akty otnosjaščiesja k istorii Južnoj i Zapadnoj Rossii*, p. 257).

[2] « Того николиже, Скарго, показати не можешъ, абы изъ школы латынское и науки смиренный и нищий духомъ выйти имѣлъ, толъко все оной блаженной наукѣ сопротивници, горды, величавы, пышны, надуты, пружно славолюбцы, хлепливыи, велерѣчивы, самохвалны, фарисеи возносливы, клеветницы, всѣхъ укорители, а себе за лучшихъ розумѣющіи. Пощупай толъко себе, Скарго, ты еси первый ученикъ школы латынской » (cité par S. Golubev, *Petr Mogila*, I, appendice, p. 102).

[3] « Изучивши граматику и празднословницу велерѣчную, еже есть рыторичку, тогда уже ся дмутъ, даскалами и мудрыми ся зовутъ, проповѣдуютъ, учатъ, а сами въ безуміи и буйствѣ премудрости мира сего сѣдятъ» (*Kievskaja starina*, XXIX, pp. 115-111).

qui se figurent être sages, n'écoutons point leur science qui serait tentation pour l'orthodoxie, et n'apprenons pas leur malice sous prétexte de nous éduquer et de nous instruire... Qu'ils soient ce qu'ils sont, et que, nous, nous soyons à leurs yeux suivant l'Évangile, simples, sots et innocents : nous avons bien assez de travailler à notre propre salut [1] ».

Craignant que les orthodoxes n'élèvent leurs enfants suivant la malice et l'hérésie latine, Jean Višenskij leur trace dans sa *Querelle* (*Začapka*) le programme de ce qu'ils doivent enseigner » pour sauver leurs fils et ne pas détruire le christianisme de leur foi ». A savoir : « Tout d'abord, qu'ils fassent apprendre une *Clef* (*Ključ*), c'est-à-dire une grammaire grecque ou slavonne. Puis, après cette grammaire, qu'au lieu de la dialectique mensongère qui apprend à transformer le blanc en noir et le noir en blanc, ils leur apprennent le *Livre d'heures*, aux accents pieux et véridiques ; au lieu des syllogismes subtils et de la rhétorique verbeuse, le *Psautier* à la prière agréable ; au lieu de la philosophie, qui habitue la pensée raisonnable à divaguer dans le vide et en l'air, qu'ils leur enseignent l'*Oktoïch* plaintif et à l'humble sagesse, l'*Osmoglasnik* qui contient les fondements de la piété à l'église comme nous la comprenons, enfin une bonne *théologie* qui est un progrès dans l'ordre de la raison aussi nécessaire qu'agréable à Dieu. Qu'ils enseignent encore les saintes leçons évangéliques et apostoliques, en y joignant un commentaire simple et sans subtilité, car il ne faut pas chatouiller l'oreille par la parole qui instruit, mais introduire la force du Saint Esprit dans le cœur de ses auditeurs » [2].

[1] « Досыть намъ на томъ коли мы правовѣрни и православни, досыть намъ вѣдати о собѣ и о своихъ намъ единогласныхъ и присныхъ: тѣхъ утвержаемо и воспоминаймо вѣдомостью нашего православія, писаніемъ, наукою, друкованіемъ книгъ, училищи, и довольствъ отъ избытковъ нашихъ, а латыню со всѣмъ на всѣмъ оставимо, нися ихъ о чемъ, яко мнящихся мудрыхъ, а никакоже пытаймо, ни ихъ науки и православія на искушеніе слушаймо, ниже ихъ хитрости на наше цвѣченье и полерованье учимся... Да будутъ они како суть, мы же будемъ предъ очима ихъ, по евангелію, прости, глупы и незлобивы; досыть намъ, спасти насъ самихъ» (*Kratkoslovnyj otvět*, dans S. Golubev, *Petr Mogila*, I. appendice, p. 113).

[2] « Въ первыхъ ключь, или грецкую или словенскую грамматику да учатъ. По грамматицѣ же, во мѣсто лживое діалектиты (sic) (зъ бѣлого черное, а зъ черного бѣлое претворяти учащее), тогда да учатъ богомолебного и праведнословнаго часословца; во мѣсто хитрорѣчныхъ силогизмъ и велерѣчивое реторики, тогда учатъ богоугодно молебный псалтырь; во мѣсто философіи, надворнѣе и по воздуху мысль разумную скитатися зиждущее, тогда учатъ плачивый и смиренномудривый охтаикъ, а по нашему церковнаго благочестія догматы, осмогласникъ: та же конечное и богоугодное предспѣяніе въ разумѣ, дѣлное богословіе; тогда учатъ св. евангельскую и апостольскую проповѣдь, съ толкованіемъ простымъ а не хитрымъ, не слухи... чесати словомъ проповѣднымъ, але силу Духа Святаго влагати въ слышащихъ сердца» (1607-1608, dans S. Golubev, *Petr Mogila*, appendice, p. 73).

Jean Višenskij ne fut pas le seul à exprimer ce point de vue. Le vieillard Artemij polémisa avec Simon Budny qui avait écrit dans une lettre particulière : « Il est bien qu'un professeur possède plusieurs langues ». Artemij, s'appuyant sur les paroles de saint Paul : « Ce n'est pas dans des paroles que réside le Royaume de Dieu, mais dans la force des bonnes actions » et encore : « La sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu », exprimait ainsi sa conviction : « La parole de vérité peut éclairer, rendre meilleur et sage, si l'on a le cœur droit, sans qu'il soit besoin de grammaire ni de rhétorique » [1].

L'auteur du *Spisanie protiv Ljutorov* reprit le même passage des Épitres de saint Paul et critiqua de la même manière l'étude des langues, la grammaire et la rhétorique ; mais cette fois, c'était aux luthériens, et non à un antitrinitaire qu'il s'adressait [2].

L'écrivain d'Ostrog, Basile, dans son ouvrage *O edinoj věrě* (1588), se moquait de ceux qui voulaient en théologie appliquer les procédés des sciences, expliquer par exemple le mystère de la Trinité en essayant « de la figurer par l'image d'une surface triangulaire et autres vaines inventions de la dialectique ». Il est scandalisé par ceux qui, « abandonnant la raison spirituelle et se laissant séduire par des images géométriques et autres sornettes de l'imagination humaine qui vous entraînent à terre, déclarent comprendre et s'imaginent atteindre la nature divine non en partie, mais en totalité » [3].

De même l'auteur des *Voprosy i otvěty pravoslavnomu z papežnikom* (1603) attaque l'autorité d'Aristote, de Platon et de Cicéron [4].

Le mémorial du Concile orthodoxe de 1621 nous apparaît aussi comme tout à fait inspiré de ces idées ; il marquait une défiance à l'endroit des sciences et rappelait la bonne vieille façon de faire de l'étude de l'Écriture Sainte la base de l'éducation [5].

En 1643 encore, un manuscrit contient la brève instruction suivante : « Frères, ne vous enflez point d'orgueil, mais demeurez dans

[1] « Может̌ъ бо истинное слово просвѣтити и умудрити въ благое правымъ сердцемъ безъ грамотикіа и риторикіа » (*Pamjatniki polemičeskoj literatury v zapadnoj Rossii*, tome I, pp. 1324, 1325, d'après Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 231).

[2] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, p. 173-174.

[3] « отступивши духовнаго разума, прельстившися геометрѣйскими образованми и прочими долу влачимыми брѣднями вымысловъ человѣческихъ, глаголютъ разумѣти — пе отъ части, но всего божественнаго естества мняться достигнути » (*Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, p. 664).

[4] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome III, p. 106-110.

[5] « Совѣтованіе о благочестіи: — Рада и способъ, яко въ народе Россійскомъ вѣру и догмата церкве всходней заховати и ростити и абы Митрополитове и Епископове не уставали (*Pamjatniki Kievskoj Archeografičeskoj Komissii*, I, p. 249).

l'humilité. Si quelqu'un te dit : « Connais-tu la philosophie ? » réponds-lui alors : « Je n'ai ni couru après les billevesées grecques, ni lu les astronomies rhétoriques, je n'ai pas fréquenté les philosophes sages : Je m'instruis avec les livres de la loi bienfaisante, pour que, s'il est possible, mon âme pécheresse soit purifiée de ses péchés »[1].

Pareille défiance du savoir paraît naturelle à Moscou. Elle étonne un peu chez les Ruthènes du Sud et de l'Ouest qui, de tous temps, se sont montrés plus accueillants à l'esprit occidental. Aussi, bien vite, d'autres hommes se rendirent pourtant un compte plus exact de la situation, et ils prirent le parti de défendre et de répandre le savoir. De fait, si l'ignorance était une béatitude, comment concevoir que le pays ruthène, dont le peu de science était manifeste, fût travaillé par tant de maux et que l'hérésie y fît des progrès constants ? Certains défenseurs de l'orthodoxie, dont l'esprit était autre, avouèrent que leur foi se trouvait en état d'infériorité marquée, précisément en raison du peu de culture de ses représentants.

Un des premiers à dénoncer le mal fut le métropolite de Léopol, Michel Rahoza, qui, bien avant qu'il ne fût question de l'Union de Brest, soulignait, dans la lettre pastorale du 20 janvier 1592 que nous avons déjà citée, la raison du passage au catholicisme d'un grand nombre de Ruthènes « et surtout de nobles seigneurs » : « La connaissance de l'Écriture Sainte, écrivait-il, a grandement diminué et surtout celle de la langue slavonne ; tous les gens se sont mis à la langue polonaise qui n'a ni art ni perfection, et, pour cette raison, ils sont tombés dans diverses hérésies, faute de savoir en théologie la valeur de la parfaite langue slave grammaticale »[2].

Le prince Kurbskij se montra, lui aussi, partisan de la science. Dans la préface de sa traduction *Nebesa*, il écrivait : « Je vous prie et je vous conseille de lire tout d'abord les Écritures sacrées, puis de vous instruire des arts externes, c'est-à-dire philosophiques. S'il ne se trouve pas de maître, dans votre contrée, qu'on n'ait pas la paresse

[1] « Братіе, не высокоумствуйте, но во смиреніи пребывайте, по сему же и прочая разумѣвайте. Аще кто ти речетъ: вѣси ли всю философію. И ты ему рцы: еллинскихъ борзостей не текохъ, ни риторискихъ астрономъ не читахъ, ни съ мудрыми философы не бывахъ — учуся книгамъ благодатнаго закона, аще бо мощно моя грѣшная душа очистить отъ грѣхъ » (manuscrit de 1643, *Opisanie rukopisej Rumjancovskago Muzeja* de Vostokov, nº CCCXXVI ; Zasadkevič, *op. cit.*, p. 129).

[2] «ученіе святыхъ писаній зѣло оскудѣ, паче же Словенского Російского языка и вси человѣцы приложишася простому несъвершенному Лядскому писанію, и сего ради въ различныя ереси впадоша, не вѣдуще въ Богословіи силы съвершеннаго грамматическаго Словенскаго языка » (*Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, IV, nº 32, p. 42).

de se rendre dans les lointains pays étrangers comme le conseille Jésus, fils de Sirach. Pour acquérir en philosophie quelque chose de véritable, d'invariable, il faut imiter les habiles marchands qui rassemblent l'or vierge et pur et se débarrassent de l'impur. Mais, par Dieu, n'allons pas approuver les insensés » [1].

Georges Rohatyniec, bourgeois de Léopol et membre de la confrérie orthodoxe, considérait dans la *Perestroga* qu'on lui attribue [2], que l'abaissement de la Ruthénie était dû au manque d'écoles : « On fonde des églises, dit-il et des monastères, mais personne ne pense à créer des établissements d'instruction... Ce qui a très grandement nui au pays ruthène, c'est qu'on n'a pas pu multiplier les écoles et répandre l'instruction pour tous, et que l'on n'a pas fait de fondations à cet effet ; car, si on avait eu de la science, l'ignorance n'aurait pas conduit à de semblables catastrophes » [3]. Cela ne l'empêche pas du reste de qualifier de diabolique la sagesse aristotélicienne, mais il ne faut pas s'en étonner, car il était de ceux qui pensaient que l'on pouvait opposer à l'enseignement scolastique des Jésuites une formation toute différente.

Ces protestations finirent par décider des hommes, dans l'aristocratie et la bourgeoisie, à prendre l'initiative de donner au peuple ruthène une instruction qui fût sienne. Le travail sera si intense qu'au bout d'une quarantaine d'années Zacharie Kopystenskij pourra dire modestement que les orthodoxes aussi « possèdent par la grâce de Dieu, certaine habileté dans la sagesse extérieure et du siècle, quoiqu'ils ne s'en vantent pas [4] ». En 1632, on pourra entendre les élèves du collège orthodoxe de Kiev faire un compliment en vers à Mohila où ils lui souhaitent de voir bientôt se développer la semence qu'il a jetée et qui transformera le pays en Hélicon... « Quand, en Ruthénie, le descendant des illustres Roxolanes égalera dans les sciences les très sages païens... »

Кгды в' Россіи потомокъ славныхъ Роксолановъ
В' наукахъ поровнаетъ премудрыхъ погановъ. [5]

[1] Galachov, *Istorija russkoj slovesnosti*, tome I, pp. 162-163.

[2] Перестрога зѣло потребная на потомные часы православнымъ, абы вѣдали яко некоторые епископове для дочасныхъ пожитковъ отъ патріарха отступили (S. Studyns'kyj, *Perestroha, rus'kyj pamjatnyk počatku XVII vika*, Léopol, 1895, 193 pages).

[3] « Велми много зашкодило панству Русскому, же не могли школъ и наукъ посполитыхъ розширяти , и оныхъ не фундовано: бо коли бы были науку мѣли, тогда бы за невѣдомостью своею не пришли до таковые погибели... » (*Akty otnosjaščiesja k istorii Zapadnoj Rossii*, IV, nº 149, p. 204).

[4] Z. Kopystenskij, *Palinodia* (1619-1622), dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, p. 900 ; K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 235.

[5] Εὐχαριστήριον албо вдячность, Kiev, 1632 (Titov, *Materijaly*, p. 295).

Ce compliment, qui eût couvert de confusion un Višenskij, nous montre assez le changement d'attitude qu'avaient su prendre les Ruthènes à l'égard de la science.

A la diète de 1620, un orthodoxe convaincu, le député de Volynie Laurent Drevickij, pouvait dire : « S'il ne s'était pas produit l'apostasie de quelques membres de notre clergé, si, sortis d'entre nous, ils ne s'étaient pas dressés contre nous, jamais dans le peuple ruthène on n'aurait vu une telle science, de telles écoles, des personnages si distingués et si savants »[1]. De fait, alors qu'au XVe et au XVIe siècle, sur toute l'étendue des pays ruthènes, il n'existait que de ces pauvres établissements d'instruction désignés sous le nom d'« écoles de diacre »[2], des collèges, et même une Académie allaient surgir et donner au pays une élite intellectuelle.

B. Fondation d'écoles gréco-slavonnes.

Les écoles et les imprimeries qui furent fondées sous l'impulsion de ce mouvement de rénovation durent leur création quelquefois à de riches aristocrates, le plus souvent à des *confréries* (*bratstva*), qui groupaient des éléments du peuple, de la bourgeoisie et de la petite noblesse.

L'origine des confréries n'a pas encore été complètement éclaircie[3]. Il ne s'agissait sans doute, au début, vers le XVe siècle, que de groupements professionnels analogues aux ghildes et aux corporations de l'Occident ; leur apparition dans des villes régies par le droit de Magdebourg n'est pas faite pour nous surprendre. Ces confréries subvenaient aux besoins des hôpitaux et des églises. Il suffit de canaliser leur activité dans une direction nouvelle, pour disposer immédiatement de ressources et de bonnes volontés. Le patriarche d'Antioche, Joachim, délégué du concile des hiérarques de l'Église grecque, visita l'église orthodoxe de Galicie en 1585 ; ce fut le premier qui eut l'idée de faire des confréries des noyaux de résistance pour l'orthodoxie en péril. Le 1er janvier 1658, à l'église de la Dormition de Léopol, il proclama un statut nouveau pour la confrérie qui groupait artisans et marchands ruthènes, et il lui attribua le pri-

[1] Bantyš-Kamenskij, *Istorija Unii*, p. 69.

[2] A. Wańczura, *Szkolnictwo w starej Rusi*, pp. 122-129.

[3] Sur ce sujet voir : I. Flerov, *O pravoslavnych cerkovnych bratstvach*, Saint-Pétersbourg, 1857 ; M. Hruševs'kyj, *Istorija Ukrajiny-Rusy*, tome VI, 1re partie, pp. 498-538, 631-633 ; bibliographie dans I. Šljapkin, *Istorija russkoj literatury*, 2e partie, pp. 248-250.

vilège stavropigial qui la mettait à l'abri de la juridiction de l'évêque local suspect de sympathie pour l'Union [1]. Le 15 janvier, il l'invitait à fonder une imprimerie et à ouvrir une école « à l'usage des enfants chrétiens de toute condition, pour qu'ils puissent y étudier l'Écriture Sainte en grec et en slavon [2] ». Sigismond III, le 15 octobre 1592, confirma les privilèges de la confrérie et notamment celui qui touchait cette école qu'il appelle « schola pro tractandis liberalibus artibus » ; c'était lui reconnaître le même droit de donner un enseignement supérieur qu'à l'Académie de Vilna fondée par Batory. Bien plus, elle obtenait même une sorte de privilège analogue à celui de l'Université de Cracovie, celui de fonder des écoles pour l'enseignement du grec et du latin et de créer des imprimeries [3].

Léopol devenait ainsi le point de départ d'un grand mouvement ; sa proximité du pays valaque, à la fois riche et zélé pour la cause de l'orthodoxie, fit sa force. Kiev, elle, était trop lointaine, et sa vie religieuse et intellectuelle était trop faible alors pour qu'elle pût prendre une part effective à la lutte. Wł. Łoziński, dans son livre sur le vieux Léopol, écrit : « Il y avait peu de Ruthènes à Léopol, mais beaucoup de patrie ruthène. Celle-ci s'y trouvait comme repliée, mais elle y était d'autant plus concentrée, tel un grain appauvri mais toujours capable de germer. Sous les décombres de l'ancienne existence indépendante, comme sous la cendre froide d'un foyer éteint, une étincelle vivante demeurait toujours, que le premier souffle venu pouvait éteindre mais aussi transformer en flamme. Il y avait peu de Ruthènes à Léopol, mais beaucoup de Ruthénie en tant qu'idée et que propagande, car là se trouvaient l'évêque, l'imprimerie et l'école [4] ». L'école que la confrérie avait fondée remplit bien son rôle : elle envoya des maîtres à Vilna et même à Ostrog et à Kiev. Son déclin date de 1630 environ.

A Vilna, après 1589, une école de confrérie fut fondée également qui fut en liaison étroite avec celle de Léopol. Elle commença à décliner en même temps que celle-ci mais son effacement fut plus rapide parce qu'elle perdit coup sur coup trois maîtres de valeur : Léonce Karpovič qui mourut, Meletios Smotrickij, qui passa à l'Union, Trophime Kozlovskij, qui quitta la ville. Il y eut aussi une école à Brest, et une autre à Kiev. Celle-ci fut fondée en 1615 seulement, ainsi que l'a longuement établi Golubev contre ceux

[1] *Monumenta confraternitatis Stauropigianae Leopoliensis*, tome I, p. 113-119.

[2] « Для наученья дѣтемъ християнскимъ вшелякого стану, которые бы мѣли учитися писма светого грецъкого и словенского » (*op. cit.*, p. 120).

[3] *Op. cit.*, p. 390.

[4] Wł. Łoziński, *Lwów starożytny*, tome II, p. 225.

qui voudraient en faire remonter l'origine à la fin du XVIe siècle [1].

Ces écoles n'eurent guère que quarante années d'existence environ. Il faut noter en effet que, malgré leurs efforts, elles ne surent trouver ni les maîtres ni les méthodes qui convenaient pour faire une sérieuse concurrence aux établissements des Jésuites. Dès 1620, l'école de Léopol donna des signes de fatigue : la confrérie égara son activité sur la construction de l'église et négligea de donner aux maîtres des traitements suffisants. Aussi Job Boreckij, Mitura, et quelques autres quittèrent cette école vénérable pour se rendre à Kiev. La confrérie lassa les bonnes volontés, et le patriarche Lukaris auquel elle s'était adressée pour avoir de nouveaux maîtres lui répondit : « Vous me demandez un maître, je serais heureux de vous aider en cette occasion, si j'étais sûr qu'ayant bien commencé une œuvre bonne, vous fussiez désireux de bien la continuer [2] ».

Les adversaires de l'orthodoxie ne manquèrent pas de tirer argument de cet échec des écoles de confréries. Smotrickij par exemple, une fois passé à l'Union, affirmait y voir une marque de la malédiction de Dieu. En 1628, s'adressant aux orthodoxes, il leur disait : « Où sont ces écoles d'Ostrog, de Léopol, de Brest et les autres ? Et votre école de Vilna, quels sont ses progrès après qu'on y a fait tant de dépenses ? On dirait qu'elle se ramasse pour passer à travers je ne sais quelle étroite fente, si bien qu'après tant d'années on n'en tire, pas plus que d'une pierre, ni eau ni feu. Mais ce n'est point de votre part incapacité ou insouciance, car ceux qui y travaillent ne manquent pas de vigilance, et vous ne regardez pas à la dépense ; mais la cause en est à la malédiction de Dieu qui repose sur le peuple ruthène de ce parti et qui ne permet pas qu'elle possède rien de bon ni d'extérieur, ni d'intérieur [3]... » L'année suivante, il se servait à nouveau de cet argument, mais cette fois presque sur le ton du sarcasme : « Tous vos essais pour élever le niveau de l'instruction ne réussissent pas. Autrefois vos écoles étaient mauvaises ; à présent

[1] P. Golubev, *Istorija Kievskoj Duchovnoj Akademii*, tome I, pp. 1-98 ; A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 65.

[2] Dans P. Golubev, *Petr Mogila*, appendice nº XXVIII.

[3] « Gdzie one Szkoły, Ostroska, Lwowska, Brzeska i insze : Wasza Wileńska z iakim młodzi postępkiem za tak wielkim kosztem waszym, jakoby przez szczeblinę iaką ciasną cisnie się, że z niey iak z kamienia, przez tak wiele lat ani ognia, ani wody. A to nie z waszego niedostatku y niedbalstwa, bo y na czułości pracujących nie zbywa y na koszcie waszym ; ale prze samo poległe na narodzie tey strony Ruskim niebłogosławienstwo Boże, który mu nic dobrego ani wnętrznego, ani zewnętrznego mieć nie dopuszcza : nie z inszey iście przyczyny tylo iż on to w czy P. Bog lubuie, y na co zezwala stracił wiarę y miłość... » (M. Smotrickij, *Napomnienie*, 1628, p. 32).

elles sont encore pires. Où sont les écoles d'Ostrog, de Léopol, de Brest et les autres ? Et celle de Vilna ? On a beaucoup dépensé à l'entretenir, et ce fut de peu de profit : voici déjà bien des années qu'on n'en fait rien sortir pas plus que d'une pierre — ni eau ni feu... Le seul profit que vos enfants tirent de ces écoles c'est qu'y étant entrés veaux, ils y deviennent bœufs [1]... »

Il faut, pensons-nous, considérer comme l'une des causes principales de l'échec de ces écoles l'hésitation qui régna dès le début sur la nature de l'enseignement qui devait y être donné. Le modèle en devait-il être emprunté à l'Orient, ou bien à l'Occident ? On flotta. On s'adressa d'abord à Byzance dont les didaskales réussissaient dans le même temps à doter la Moldavie de centres d'études de niveau honorable. Mais la situation à Léopol et à Vilna était différente de ce qu'elle était dans les pays roumains. Ici, la culture byzantine n'avait pas de concurrents ; là, elle ambitionnait de contrebalancer le succès des collèges latins. Les Grecs menèrent en effet une vraie campagne dans les pays ruthènes et jusqu'à Moscou pour lancer un mouvement en faveur des écoles grecques. En 1585, le patriarche d'Alexandrie, Sylvestre, s'adressait en ces termes au tsar de Moscou, Fedor Ivanovič : « Établis des écoles, et donne l'ordre qu'on y enseigne les lettres grecques, et qu'on y apprenne dans de nombreux livres pieux toute la sagesse divine de la foi orthodoxe » [2]. De même, en 1586, les patriarches Jérémie de Constantinople, Meletios d'Alexandrie et Sophronios de Jérusalem lancèrent un appel aux gens de Volynie pour qu'ils apprissent le grec [3]. En 1593, le patriarche Meletios Pigas renouvelait les conseils donnés par Sylvestre à Moscou, et cela en 1597, s'adressant à la Ruthénie du Sud : « il ordonnait et prescrivait de fonder des Académies, c'est-à-dire des écoles, dans chaque éparchie et surtout à Léopol » et « de n'épargner aucun effort pour créer et installer de bonnes écoles [4] ». Le patriarche Cyrille Lukaris, qui avait été quelque temps recteur des écoles de Vilna et d'Ostrog, envoyait, « pour répandre la science et fortifier la foi », le savant moine et protosincelle Joseph, et celui-ci passait deux ans à mener sa propagande dans les contrées ruthènes de la République [5].

Ce fut cette intervention répétée des Grecs qui décida non seulement de la fondation mais du caractère des premières écoles fondées

[1] M. Smotrickij, *Paraenesis*, 1629, p. 32 ; *Exethesis*, 1629, p. 100.

[2] Muravjev, *Snošenija Rossii s Vostokom po dělam cerkovnym*, tome I, Saint Pétersbourg, 1858, pp. 157-158.

[3] Wiszniewski, *Historya literatury polskiej*, tome VIII, p. 488.

[4] Malyševskij, *Meletij Pigas*, tome II, nos 18, 22, 23.

[5] Muravjev, *Snošenija Rossii s Vostokom po dělam cerkovnym*, tome II, p. 3.

par les confréries. A Léopol par exemple, l'archevêque grec Arsenios demeura deux ans pour lancer l'école de la confrérie, et il conçut naturellement un enseignement basé sur l'étude du grec et subsidiairement sur celle du slavon. L'acte de fondation de l'école en 1586 la définissait seulement comme une école de grec et de slavon et il n'y était pas question du latin [1]. On retrouve l'idée qui préside à la fondation de cette école exprimée dans le *Manifeste de l'église de la confrérie de Léopol*, en 1600. On y demande à toute la Ruthénie des fonds : « Nous avons fondé une école de sciences chrétiennes *grecques* et *slavonnes* pour vos enfants et pour tout le peuple. Ainsi ils ne perdront point leur foi en buvant à des sources étrangères l'eau des sciences, païennes, malheur que suit bien vite la ruine du pays tout entier [2]. » L'hetman Pierre Konaševič-Sahajdačnyj, bienfaiteur de la confrérie de Léopol, donna une somme « pour l'entretien d'un maître instruit, au courant de la langue grecque, homme nécessaire à l'église de Dieu, aux enfants chrétiens du peuple ruthène [3] ».

Voici comment ce double enseignement nous est décrit par le règlement de l'école de Léopol, rédigé sous la direction d'Arsenios en grec et en slavon : « Tout d'abord on apprend les combinaisons de lettres, puis la grammaire, après cela le service de l'Église, la lecture, le chant ; on entraîne aussi chaque jour les enfants à se poser les uns aux autres des questions en grec, et à répondre en slavon, ou bien on fait interroger en slavon et répliquer en langue vulgaire. Entre eux, ils ne doivent pas parler en langue vulgaire, mais seulement en slavon et en grec. Puis ils abordent les plus hautes sciences, la dialectique et la rhétorique, sciences dont des traités traduits en slavon et recopiés à la façon ruthène se trouvent à l'école de Léopol ; puis ce sont les autres traités philosophiques en usage dans les écoles » [4].

[1] « ... школа грецкая и руская, ведле стародавных обычаев... » (*Diplomata statutaria*, p. 21 ; voir aussi p. 30).

[2] « Школу наукъ христiанскихъ, грецкихъ и словенскихъ дѣтѣмъ вашимъ и всѣмъ посполите уфундовали, ижбы пiючи въ чужихъ студенцахъ воды наукъ умо-языческихъ вѣры своей не отпадали, зачимъ правѣ и всенародное, сгиненiе барзо близко ходитъ » (*Oglašenie cerkve bratskoj L'vovskoj*, 1600, réédité par Petrusevič. Voir P. Golubev, *Trudy Kievskoj Duchovnoj Akademii*, février 1876, p. 386).

[3] «... на выхованье учоного майстра въ греческомъ языку бѣглого, церкви божой и дѣткамъ христiанскимъ народу россiйскому потребного... » (I. Pervol'f, *Slavjane*, tome III, 2e partie, p. 215).

[4] « Напервей научивши ся складовъ литеръ, потом грамматики учать, при томже и церковному чину учать : читанью, спеванью; также учать на кождый день, абы дѣти единъ другого пытал по грецку, абы ему отповѣдалъ по словенску, и тыжь пытаются по словенску, абы имъ отповѣдано по простой мовѣ, и тыж не маютъ из

C'est à cette tentative de résurrection de la connaissance du grec et du slavon que l'on doit rattacher les publications de grammaires et de dictionnaires que nous avons signalées dans notre première partie. Dès 1591, la confrérie de Léopol édita sa grammaire gréco-slave [1]. Vilna où, dès le début, par suite du manque de maîtres, l'orientation vers l'étude exclusive grec et du slavon fut moins nette, imita le geste (elle eut du reste l'honneur d'imprimer en 1586 le premier traité grammatical [2]). C'est ainsi que, de 1586 à 1621, il ne parut pas moins de six grammaires slavonnes à Léopol ou à Vilna. En 1627, Berynda publiait à Kiev son célèbre lexique.

A ce moment se rattache aussi la première efflorescence de ce que nous avons appelé les littératures de polémique et d'édification, en rédaction slavo-ruthène. Les titres seuls des ouvrages (Αντιγραφή, Αντίρρησις Παλινωδία, Εξεθεσις, etc.) trahissent assez l'influence grecque. Dans le premier tiers du xviie siècle, à une date que l'on ne saurait préciser, un élève de l'école de Léopol, Paul Negrebeckij, écrivait encore un traité pour défendre l'enseignement du grec [3]. Il y rappelait que saint Vladimir avait aimé le grec, que celui-ci était en honneur dans les écoles de l'Europe, alors que le latin menait à l'hérésie : l'ignorance du grec était une des raisons pour laquelle l'orthodoxie ne comptait presque plus de partisans parmi les Ruthènes [4]. Apologie trop tardive, et qui fut sans effet.

собою мовити простою мовою, едно словенскую и грецкую. А такъ нынѣ тому учатся до болшихъ наукъ приступуючи, ко диалектице и реторице, которые науки по словенску переведены вынайдено в школѣ львовской рускимъ языкомъ, списано, диалектику и реторику и иные философские писма, школе надлежачие » (*Diplomata statutaria*, p. 29).

[1] Voir ci-dessus, p. 80.

[2] Voir p. 80. Sur les premières difficultés de l'école de Vilna, voir K. Charlampovič, *K istorii zapadno-russkago prosvěščenija : Vilenskaja bratskaja škola*, Vilna, 1897.

[3] Доводъ яко ученія и языкъ греческій наипаче нужно потребный въ православныхъ школахъ нежели латинскій языкъ и ученіе (cité par M. Linčevskij, dans les *Trudy Kievskoj Duchovnoj Akademii*, 1870, juillet, pp. 125 et suiv.).

[4] « Хотя бѣлоруссы и учатся латинскимъ языкомъ скудости ради греческаго (кромѣ Львова гдѣ учатся гречески), однако припоминати надобно что малая часть ихъ не падаетъ въ унію, а тѣ что не падаютъ познаваются въ нихъ остатки езувицкіе, понеже езувиты неучатъ ихъ высокимъ наукамъ, покамись предъ Богомъ не обѣщаются держатися латинской религіи» (*op. cit.*, p. 126).

C. Introduction de l'enseignement du latin et du polonais.

Tjapinskij, dans la préface de son *Évangile* (1580), s'excuse auprès du public de n'être « ni Italien, ni Allemand, ni docteur, ni homme en place parmi les prêtres, mais un simple Ruthène au service de sa Ruthénie » [1].

Cette remarque nous laisse à penser que l'intérêt s'était éveillé dans les pays ruthènes pour la science nouvelle et qu'on y écoutait volontiers les maîtres étrangers. Vouloir ramener les Ruthènes à l'étude du grec et du slavon, c'était commettre l'erreur de croire qu'une connaissance austère, sans intérêt pratique et sans nouveauté, pouvait prendre le pas sur des sciences dont la richesse, l'éclat et l'avantage paraissaient enviables à tous. Et, comme il ne se trouva pas de génie capable d'adapter pour les Ruthènes, en leur langue, les acquisitions de la Renaissance, le procédé le plus efficace pour lutter contre l'enseignement nouveau parut enfin de le démarquer. L'orthodoxie y gagna de pouvoir former des défenseurs instruits, mais la déroute de la vieille culture byzantino-slave se trouva du même coup consommée.

C'est le latin qui s'introduisit le premier dans l'enseignement des écoles de confréries. Le privilège que Sigismond III avait accordé, en 1592, à l'école de Léopol, pour l'enseignement des arts libéraux, impliquait l'emploi de cette langue, car on n'eût pas conçu sans elle l'apprentissage de ces arts. C'est ce qui fait supposer à K. Charlampovič qu'avant même l'octroi de ce privilège le latin avait fait son apparition dans ce premier foyer de la résistance orthodoxe [2]. Sylvestre Kosov dans son *Exegesis* rappellera, en 1635, que les Léopolitains orthodoxes ont reçu le droit d'ouvrir une *école latine*.

Nous ne possédons pas de témoignage attestant l'usage du polonais dans cette école, mais tout porte à croire, comme l'a supposé A. Krylovskij, que cet usage a suivi de peu celui du latin [3]. Dans les autres écoles de confrérie, en tout cas, on voit le polonais accompagner communément le latin dans le programme des études de langue. A Vilna, par exemple, dès 1588, le patriarche Jérémie accorda à l'école de confrérie un privilège pour l'enseignement du

[1] «... ижем не влох, не нѣмець, не докторъ, и ниякій постановленный межи попы., русинъ своей Руси услугуючій... »

[2] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 304, note.

[3] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1[re] partie, tome XII, introduction.

grec, du latin et du ruthène (c'est-à-dire du slavon). L'année suivante, le roi Étienne Batory accordait un privilège de confirmation où la langue polonaise était ajoutée aux trois précédentes [1]. Le prince Polubenskij, un émule du prince Ostrožskij, dotant la confrérie en 1593-1594, déclarait qu'il faisait sa fondation : « pour l'école destinée à l'enseignement des langues ruthène, grecque et latine, afin que les enfants fussent formés et instruits en toutes connaissances, aussi bien en langue grecque et slavonne que dans les autres langues [2]. » Au reste l'enseignement du grec subit, dès le début, bien des vicissitudes à cette école de Vilna. Pendant les premières années on ne trouva pas de Grec pour y servir de *didaskal*, puis, quand l'homme fut trouvé, on ne crut pas opportun de lui confier plus de deux classes sur les cinq que comptait l'école.

A Brest, le décret royal du 11 octobre 1592 autorisait la confrérie à enseigner le grec, le latin, le polonais et le ruthène. Ce privilège, renouvelé en 1641, désignait l'école comme de langue ruthène et polonaise [3]. A l'école de Luck on enseignait également le polonais et le latin. Il en fut de même à Kiev. Un privilège donné à cette école, le 26 mai 1620, par le Patriarche de Constantinople Théophane qualifie cette école « helléno-slave » et « latino-polonaise » ; et nous savons que, parmi ses recteurs, elle compta deux hommes qui écrivaient le polonais avec abondance et élégance : Meletios Smotrickij et Cassien Sakovič [4].

Par mesure de prudence, la confrérie dissimulait du reste ses enseignements modernes. En effet, dans sa lettre à Michel Feodorovič, la confrérie appelle son école : *učilišče jazyka slavjano-russkago, ellinogrečeskago i pročich didaskalov*, passant sous silence le latin qui aurait pu la faire soupçonner de l'orthodoxe Moscovie [5].

La Confrérie de Pinsk fit un pas de plus en créant une école franchement latino-polonaise, et la même étape fut franchie également par Pierre Mohila [6]. En 1630, Bohdan Stetkevič fonda un monastère à Kutejno (district d'Orša), et la mère de Stetkevič, Anna Bohdanova Ohinska, donna au monastère le village de Bělkovščina, autorisant les moines à fonder une école de grec et de

[1] Charlampovič, *K istorii zapadnorusskago prosvěščenija*, p. 15.

[2] «... на школу для науки руського письмена, и греческого и латинского, для твиченья и ученія въ оной школѣ дѣтей у наукахъ вшелякихъ такъ языка греческого и словенского яко и иныхъ » (cité dans Pervol'f, *Slavjane*, tome III, p. 215).

[3] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, p. 72.

[4] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 65 ; P. Golubev, *Petr Mogila*, p. 246.

[5] P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 9.

[6] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 414-415.

slavon, de latin, de polonais et de ruthène [1]. Il semble en somme que nulle part on ne pût se passer ni du polonais ni du latin. Ceci au grand scandale des fervents des méthodes anciennes, d'autant qu'il arrivait que, faute de professeurs orthodoxes compétents, on s'adressât à des protestants pour enseigner ces deux langues [2].

Nous ne savons de quelle manière était donné l'enseignement du polonais. Les catalogues de bibliothèques qui nous sont parvenus ne signalent ni grammaires, ni dictionnaires, mais seulement des manuels polono-latins [3]. Mais les élèves n'en acquéraient pas moins, à ce qu'il semble, une connaissance très honorable de cette langue. Un discours d'élève, en polonais, composé à Vilna en 1618, nous est parvenu : il témoigne d'une certaine maîtrise [4]. Au reste, tels hommes qui fréquentèrent les écoles de confrérie comme Job Boreckij, Théophile Levonovič, Sylvestre Kossov attestent dans leurs œuvres une connaissance parfaitement sûre du polonais.

On comprend dès lors que les historiens aient eu quelque embarras à définir le caractère de ces écoles de confrérie dans la Ruthénie de l'Est et du Sud. Un grand nombre d'entre eux ont mis l'accent sur l'enseignement conjoint du slavon et du grec [5]. D'autres ont rapproché ces écoles des écoles protestantes [6]. Certains enfin ont vu en elles des manifestations de l'influence occidentale et latine [7], et Pypin même a été jusqu'à dénier toute influence aux Grecs dans la marche de ces écoles [8]. Charlampovič [9], pesant les arguments apportés par chaque groupe d'historiens, en arrivait à conclure qu'il y eut en fait pour toutes les écoles de confréries deux étapes : la première marquée du cachet grec et slavon, la

[1] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 345, 372, 427.

[2] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, pp. 37 et suivantes.

[3] Ainsi dans un catalogue que P. Golubev a réimprimé (*Petr Mogila*, tome I, appendice, n° 21).

[4] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 427 (le discours est signalé dans le *Rukopisnyj sbornik Kievo-Sofijskoj Biblioteki*, n° 46 f. 190 : *Oratio in nativitate Christi*, imprimé dans les *Litovskija Eparchial'nyja Vědomosti*, 1897, n° 22.

[5] Malyševskij, *Meletij Pigas*, tome I, p. 471 ; Bedrickij, *Minskija Eparchial'nyja Vědomosti*, 1888, p. 124 ; Sergij, dans le *Christianskoe Čtenie*, 1888, tome I, pp. 704-707 (références tirées de K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 410).

[6] Sokolov, *Otnošenie protestantizma k Rossii v XVI-XVII v. v.*, pp. 408-410, 418 et suivantes ; F. Il'inskij, dans les *Volynskija Eparchial'nyja Vědomosti*, 1891, pp. 819-821, 1893, pp. 966-967 (références tirées de l'ouvrage de K. Charlampovič).

[7] P. Kuliš, *Istorija vozsoedinenija Rusi*, tome III, pp. 111-113 et 120-121.

[8] Pypin, dans le *Věstnik Evropy*, 1844, 5, pp. 764-766.

[9] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 410.

seconde caractérisée par un enseignement où entraient le polonais et le latin. Peut-être y eut-il par intervalles des reprises d'influence grecque, telles qu'ont peut les conjecturer d'après l'examen des catalogues établis pour la bibliothèque de la confrérie de Léopol [1] ; mais le cours général de l'évolution n'en fut pas changé. Et la conclusion générale de Charlampovič est celle-ci : « Lorsqu'on étudie successivement le rôle de chaque matière dans le programme d'enseignement de la confrérie, on est fortifié dans la pensée que peu à peu notre école s'est rapprochée de la science occidentale, sans que toutefois on puisse aboutir à des données précises sur le moment de cette évolution [2] ».

D. L'École d'Ostrog.

Une mention spéciale doit être faite de l'école d'Ostrog, essai brillant mais éphémère. Cette école, qui fut du type des écoles de confréries, avait été fondée par un noble, le prince Constantin Basile Ostrožskij, aussi ardent défenseur de l'orthodoxie que sujet loyal du roi de Pologne. Ce prince remporta sur les Moscovites la grande victoire d'Orša qu'il célébra en fondant trois églises à Vilna. Il avait de grands biens, que vinrent accroître ses mariages avec deux princesses ruthènes, la princesse Olelkovičovna et la princesse Slucka. Il reçut de Sigismond quelques starosties (Braclav, Vinnica, Luck), les titres de palatin de Troki, castellan de Vilna et maréchal de la terre de Volynie. Il avait hérité de son père, Constantin Ivanovič, un grand attachement à la cause de l'orthodoxie, et avait compris que le seul moyen de mener la lutte efficacement contre le catholicisme était d'opposer à ses champions des hommes instruits, par conséquent de fonder des écoles. Ainsi, on n'aurait plus à essuyer les reproches d'ignorance adressés par un Skarga.

Aux environs de l'année 1572 il ouvrit une école élémentaire à Turov et une seconde en 1577 à Volodimer en Volynie (Włodzimierz) ; enfin, vers 1595, il fondait à Ostrog même un établissement d'enseignement supérieur que ses élèves appelèrent *Lycée trilingue*, collège, école grecque et même Académie. Ce nom se trouve dans le livre édité par Gérasime Smotrickij à Ostrog en 1587 sous le titre *Kalendar rimski novy* ; il porte à la fin : *napisano u Akademii Ostroz'skoj* [3].

[1] Par exemple celui de 1637-1638. Voir *Čtenija v Istoričeskom obščestvě Nestora lětopisca*, tome V, matériaux publiés par S. T. Golubev, n° 5 ; voir aussi Krylovskij, *Akty*, n° 76.

[2] K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, p. 415.

[3] Dobrovský, *Slavische Grammatik*, 4e éd., p. LX.

Le prince Constantin Basile avait d'abord voulu demander à Rome des gens capables de traduire les livres grecs en slavon ou tout au moins en latin. Denis Paléologue l'avait poussé à faire cette démarche, mais un autre Grec, Moschopoulos, protesta vivement contre cet appel fait au pape et aux Latins. Le patriarche de Constantinople, Meletios Pigas, lui envoya Cyrille Lukaris qui devait lui-même parvenir plus tard au Patriarcat. Il fut le second recteur de l'Académie, le premier ayant été Gérasime Smotrickij. Il vint d'autres Grecs encore, et d'autres Ruthènes comme Zizanij ; mais Constantinople ne pouvait suffire, et la Ruthénie manquait d'hommes. On vit à cette école un Arien Motowiło prêt à servir l'orthodoxie pour affaiblir le catholicisme, et même des catholiques, comme Jean Latosz, astronome de Cracovie, mais ennemi du calendrier grégorien. Le manque de professeurs fut presque constant à Ostrog. Nous avons une lettre du prince où, s'adressant à la confrérie de Léopol, il lui parle de « sa grande insuffisance de maîtres et par suite de la grande faim de science régnant dans l'école qu'il avait fondée » [1]. Aussi, à sa mort, en 1608, l'école tomba complètement, cédant la place à un collège de la Compagnie de Jésus [2].

Cette école d'Ostrog enseignait le slavon, le grec ecclésiastique et aussi le latin. Un poème latin de Penkalskij composé en 1600 sur *La guerre d'Ostrog* nous parle des Muses qui habitent Ostrog et d'Apollon lui-même qui abandonne Délos pour venir demeurer auprès de l'Académie nouvelle. L'humanisme et le goût occidental se retrouvaient donc dans ce collège qui pourtant devait être, dans la pensée de son fondateur, une citadelle de l'orthodoxie. Et comme, malgré tous les efforts, le niveau des études n'y était pas très haut, le prince n'hésita pas à envoyer ses meilleurs sujets terminer leurs études chez les Jésuites de Vilna : ainsi agit-il avec Puzyna et avec le fils du premier recteur, Meletios Smotrickij.

La *Perestroga* proclame que, grâce à cette école, « l'orthodoxie s'est mise à briller comme le soleil, et que les gens ont commencé à s'instruire ». Cela n'est vrai que dans une certaine mesure : Puzyna, Meletios Smotrickij, Zacharie Kopystenskij, l'évêque de Léopol, Balaban et l'hetman Sahajdačnyj avaient passé par l'Académie d'Ostrog. Mais la culture qu'ils y avaient reçue était au moins aussi latine (et polonaise) que grecque et slavonne. Il est vrai que c'est d'Ostrog que partit pour Vilna le manuscrit de la première

[1] Maksimovič, *Œuvres*, tome I, p. 190.

[2] K. Charlampovič, *Ostrožskaja pravoslavnaja škola*, dans la *Kievskaja Starina*, 1897, VI.

grammaire slavonne. Il est vrai aussi que M. Smotrickij, à qui l'on doit le premier travail sérieux sur la grammaire slavonne avait fait ses études en partie à Ostrog. Mais là non plus, cependant, les orthodoxes ne furent pas capables de dresser, en face de l'école latino-polonaise, une école purement grecque et slavonne, et ils durent, dans leur enseignement, faire sa place au latin. Au total, c'est beaucoup plus l'influence de l'Occident que celle de Byzance qui se fit sentir à Ostrog, et les étudiants y regardaient plus souvent vers l'Ouest que vers le Sud.

E. Les écoles uniates [1].

Aussitôt après que l'Union de Brest eut été conclue, les uniates voulurent fonder des écoles, car ils avaient le souci de ne se confondre ni avec les orthodoxes, ni avec les catholiques de rite latin.

Il fut question d'ouvrir immédiatement une école à Brest sous la surveillance de l'évêque Potěj et avec le Grec Pierre Arkudios comme recteur, un prélat tout dévoué à l'Union. Un privilège royal fut donné par provision en 1597, et, l'année suivante, le roi Sigismond III attribuait les revenus du village de Torokanie à l'entretien de cet établissement. Il ne paraît pas cependant que l'école pût être organisée [2].

Il y eut quelques écoles uniates à Novohorodok (Nowogródek), à Minsk, à Chelm, à Vilna, celle-ci dépendant sans doute de la première confrérie uniate près du monastère de la Trinité fondée par le métropolite Potěj et le palatin de Novohorodok, F. Skumin Tyškevič. La plus importante fut l'école de Volodimer (Włodzimierz Wołyński), en faveur de laquelle le métropolite Hypace Potěj fit une fondation importante en 1608, puis l'évêque Joachim Morochovskij en 1631 [3]. L'école fut transformée en collège assez tardivement par le métropolite Léon Zalenskij ; le futur métropolite Léon Kiška y enseigna la philosophie [4]. Les meilleurs élèves furent envoyés à Rome, et c'est de cette école que sortit Feofan Prokopovič [5].

Ces écoles n'eurent qu'un développement médiocre et éphémère. Cassien Sakovič qui, après avoir passé de l'orthodoxie à l'Union et de l'Union au catholicisme de rite latin, écrivit un gros ouvrage où il

[1] Voir K. Charlampovič, *Zapadnorusskija pravoslavnyja školy*, pp. 489-524.

[2] Voir l'article de Bartoszewicz au tome II de l'encyclopédie d'Orgelbrand.

[3] *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome VI, nos 152 et 256.

[4] Un des cours qu'il professait nous a été conservé et se trouve à Kiev (A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 166).

[5] Petrov, *Kievskaja Akademija XVII v.*, p. 129.

tournait en ridicule aussi bien les uniates que les orthodoxes [1], insistait cruellement sur le petit nombre des écoles uniates et sur le nombre réduit de leurs élèves. Il leur opposait même le succès des orthodoxes [2]. Il n'y avait pas de collège auprès des sièges épiscopaux, mais seulement une petite école. A Volodimer on trouvait bien un collège, mais il ne contenait qu'une vingtaine d'étudiants. Le métropolite Rutskij rassembla 50.000 florins qu'il obtint du roi et des évêques pour le séminaire de Minsk, mais personne ne venait s'y instruire. Le pape avait fondé vingt-quatre bourses près des collèges : il ne se produisait pas non plus de candidats. La situation finit par être beaucoup plus grave pour les uniates que pour les orthodoxes, car ceux-ci avaient réussi à s'organiser et à créer, grâce à Mohila, une Académie prospère à Kiev.

La raison de la désaffection des uniates pour leurs propres écoles fut la concurrence des écoles latino-polonaises, qui étaient plus nombreuses, mieux organisées et plus accessibles. Il y eut peu de gens à comprendre que l'intérêt de l'Union était de soutenir avec Potěj ce qui faisait l'originalité de son Église de rite byzantin. Très peu firent un effort pour apprendre bien le slavon qui avait, à juste titre, une grande importance dans les écoles uniates. Il parut suffisant d'étudier le latin et la langue de l'administration. Au reste, si les orthodoxes n'hésitaient pas à confier leurs enfants aux collèges des Jésuites, à plus forte raison les uniates devaient-ils faire de même. L'initiative de la création et de l'organisation d'écoles uniates solides aurait dû partir des Latins, et c'eût été au point de vue religieux la meilleure des politiques : l'Église uniate serait devenue forte, et les Ruthènes désireux de garder leur originalité ne se seraient pas tournés vers les orthodoxes pour recevoir d'eux leur instruction. Mais les uniates, à ce moment, n'eurent pas une vue exacte de la situation. Les Jésuites, tout occupés à acquérir le monopole de l'enseignement, puisqu'ils minaient même l'Académie de Cracovie, étaient bien loin sans doute de penser à créer, dans les pays ruthènes, un enseignement qu'ils n'auraient pas dirigé.

Les écoles uniates n'entravèrent donc pas, dans la mesure où elles existèrent, la marche vers l'Est de la civilisation polono-latine : elles furent trop faibles pour cela, et, qui plus est, se virent obligées, dans la mesure où elles existèrent, de faire la part assez large au latin et au polonais.

[1] *Epanorthosis abo Perspectywa i objaśnienie błędów, herezyj i zabobonów w grekoruskiej cerkwi*, Cracovie, 1642.

[2] « całkiem inaczej u schismatyków, u Mohiły w Kijowie i Hoszczy » (*Epanorthosis*, cité par A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 125).

F. L'Académie de Kiev.

Un homme se trouva enfin, du côté des Ruthènes qui avaient reçu de Byzance le christianisme, pour créer un établissement d'enseignement supérieur : ce fut Pierre Mohila qui réussit à fonder une Académie orthodoxe à Kiev.

Kiev, au début du XVIIe siècle, était une ville délaissée et sans influence religieuse. Les forces vives du pays ruthène étaient condensées plus à l'ouest, et notamment à Léopol et à Vilna. Les métropolites dits de Kiev ne paraissaient pas dans leur résidence, à laquelle ils préféraient Vilna ou Novohorodok. La célèbre Laure attirait encore des pèlerins, mais, pillée périodiquement, elle était sans ressources, sans école, sans imprimerie : elle ne pouvait rien pour contribuer à un renouveau de l'orthodoxie. La cathédrale Sainte-Sophie tombait en ruines. L'archimandrite Elisée Pleteneckij se donna pour tâche, de 1599 à 1624, de rendre vie à la vieille cité. Une confrérie y fut constituée en 1617. Le métropolite non-uni Job Boreckij s'installa au monastère Saint-Michel, et il y fut remplacé par Pierre Mohila qui devait rendre à Kiev sa dignité et son rôle de capitale.

Mohila était membre d'une riche famille roumaine qui, depuis longtemps, avait défendu la cause de l'orthodoxie en pays ruthène. Lui-même se décida à consacrer sa vie à cette défense. Il avait compris que la grande supériorité des Occidentaux catholiques sur les Slaves orthodoxes provenait en grande partie de leur science. Il n'était pas partisan de la résistance par le mépris. Il voulut, à son tour, fonder un enseignement orthodoxe qui pût rivaliser avec celui des Jésuites. L'idée, certes, n'était pas nouvelle, mais la manière dont Mohila entendait la réaliser lui était personnelle. Avant lui, on avait tenté, plus ou moins consciemment, d'opposer à l'enseignement latino-polonais donné par les catholiques une étude des langues grecque et slavonne. Mohila se proposa de copier aussi exactement que possible les collèges des Jésuites. C'est d'eux qu'il tira le modèle de sa future Académie et non de l'Académie de Cracovie, dont il comprit que la formule était usée.

C'est en 1633 que Mohila reçut le privilège royal qui l'autorisait à ouvrir un collège. Il s'attribua alors les mêmes droits et procéda de la même façon qu'un général ou tout au moins un provincial de l'Ordre. Il prit le titre, à lui seul réservé, de « frère aîné, tuteur, gardien et défenseur du collège ». Il choisit trois conseillers parmi les professeurs les plus âgés pour diriger l'enseignement et un préfet

pour régler la discipline, tout cela exactement comme chez les Jésuites [1]. Il dirigea bientôt directement des collèges de second rang comme ceux de Vinnica et de Hošča, et il rêvait d'étendre son action sur la Moldavie, la Grèce et la Moscovie. En 1640, il envoya à Iassy l'ancien recteur du collège de la confrérie de Kiev, Sophronios Počaskij, que des circonstances locales empêchèrent seules de réussir. La même année, il se mit en rapport avec le tsar Michel Fedorovič pour fonder à Moscou un monastère où les religieux auraient enseigné aux enfants des boïars et au peuple le slavon et le grec [2].

La division des classes fut également la même que dans les collèges jésuites ; on eut une *infima*, une *grammatica*, une *syntaksima*, une *poetica*, une *rhetorica*, auxquelles furent ajoutées deux années de *philosophia*. Jusqu'en 1689, naturellement, la théologie dogmatique ne put être enseignée, réservée qu'elle était aux Académies catholiques. La piété tint un peu moins de place dans la vie des étudiants, en ce sens que l'assistance à la messe n'était pas quotidienne, et que l'on approchait seulement trois ou quatre fois par an des sacrements ; mais, de même qu'il existait dans les collèges jésuites une confrérie Mariale (*Sodalicja Maryańska*), il y eut une confrérie qui groupa les jeunes gens et que le Patriarche de Jérusalem Théophane approuva en 1620 [3].

La manière d'enseigner fut également identique à celle des Collèges de la Compagnie. La rhétorique, par exemple, fut la même. On peut s'en rendre compte d'après les quelques cours qui ont été conservés : un cours de dialectique et de rhétorique, professé pendant l'année scolaire 1635-1636, et qui porte le titre d'*Orator Mohilaneus* ; un manuel de rhétorique en latin et en polonais dont Lazare Baranovič se servit pour son enseignement en 1646-1647 [4]. La poétique aussi était enseignée à la manière occidentale. Elle consistait en préceptes théoriques et en procédés mécaniques sur la manière d'écrire en vers. Un *Liber artis poeticae* de 1637, conservé à la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, est un bon exemple du genre : on y trouve un premier chapitre sur l'origine, la dignité et le nom des poètes, un second sur la matière du poème, un troisième sur l'épopée, un quatrième sur la comédie et la tragicomédie, un cinquième sur la tragédie, un sixième sur la poésie bucolique et élégiaque, etc. [5]. A l'enseignement de la poétique proprement dite étaient joints

[1] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 167.
[2] Gołubowski, *Akademija Kijowska* pp. 93-94.
[3] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 166.
[4] Petrov, *Kievskaja Akademija XVII v.*, pp. 136, 138.
[5] V. Askočenskij, *Kiev s drevnějšim ego učiliščem Akademijeju*, Kiev, 1856, tome 1 p. 332, nº 191.

ceux de la mythologie et de l'histoire envisagées comme ressources de fictions, de symboles et d'images. Le professeur de poétique avait pour mission à Kiev, comme dans les collèges jésuites, de fournir tous les ans une comédie ou une tragédie [1]. La philosophie était enseignée deux ans de suite d'après Aristote et en latin [2]. On envoyait ensuite les étudiants faire leur théologie chez les catholiques à Vilna, à Zamost'e (Zamość) et même à l'étranger. En somme, tout cet enseignement était fait pour mettre les esprits à l'école de l'Occident et leur permettre d'imiter les modèles jusque-là reçus en Pologne, mais qui avaient rencontré souvent de la résistance auprès des défenseurs de la tradition orthodoxe.

Les langues enseignées au collège de Pierre Mohila avaient été choisies aussi en vue de rapprocher les étudiants de la civilisation occidentale. Le grec y était fort négligé. En 1645, Mohila faisait bien venir un Grec de Constantinople pour enseigner sa langue, mais, dès 1649, l'enseignement était tombé. Le patriarche de Jérusalem Paisios constate que, parmi les professeurs du collège, il y en avait très peu qui sussent le grec [3] et les Jésuites eux-mêmes reprochaient aux gens de Kiev le mépris qu'ils avaient pour l'étude du grec [4]. Barlaam Laščevskij, dans la préface de la grammaire grecque qu'il édita en latin en 1746, déclare que, depuis cent ans, le grec n'avait pas été enseigné à Kiev [5].

Le slavon fut, semble-t-il, mieux traité. Épiphane Slavineckij, qui avait fait ses études à Kiev, fut, en 1649, envoyé à Moscou pour y corriger les livres d'Église. Il se montra conservateur dans cette révision, ce qui s'explique en partie aussi par l'existence du *raskol* ; son travail marque en tous cas une connaissance philosophique sérieuse, et ses contemporains disaient de lui qu'il était un maître distingué très versé dans la connaissance du grec et du slavon (*izjaščnyj didaskal iskusnějšij v ellinogrečeskom i slavjanskom dialektach* [6]). Il y eut aussi à Kiev d'autres connaisseurs du slavon : ainsi Lazare Baranovič au style pompeux (*Meč duchovnyj*, 1666 ; *Truby sloves*, 1674), ou Innocent Gizel' auquel on attribue la fameuse

[1] V. Askočenskij, *op. cit.*, tome I, p. 272.

[2] Nous avons un cours de dialectique et de logique intitulé *Subsidium logicae*, professé en 1639-1640 par J. Kononovič, et le cours de philosophie d'Innocent Gizel', *Opus totius philosophiae* (A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska*, p. 99).

[3] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, 1re partie, n° 14, p. 190 (cité par Jabłonowski *Akademija Kijowska*, p. 102).

[4] V. Askočenskij, *op. cit.*, tome I, pp. 148-149.

[5] Petrov, *Kievskaja Akademija XVII v.*, p. 80.

[6] Filaret, *Obzor russkoj duchovnoj literatury*, 3e éd., p. 236. P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, pp. 13-14.

Synopsis (1674), ou bien encore l'auteur inconnu de la *Gustynskaja lětopis'*.

P. Žiteckij croit même à un véritable effort pour revenir au slavon dans l'école de Kiev : « Il est visible, écrit-il, que, dans le collège de Mohila à Kiev, beaucoup de gens partageaient la conviction que le slave d'Église convenait pour toutes sortes d'ouvrages, qu'on pouvait s'en servir pour exprimer non seulement toutes les finesses de la pensée théologique, mais tous les détails concrets de la vie. En raison du désaccord dans les sentiments et dans les efforts, qui souvent se traduisait alors en sanglantes rencontres, les représentants de la science à Kiev sentaient plus ou moins le besoin d'une formule réalisant l'union de la vie et de l'esprit ; et c'est pourquoi beaucoup d'entre eux tenaient à la langue slavonne comme à une ancre de salut fixée au sentiment religieux des masses populaires, essayant de se persuader et de persuader les autres que la langue populaire différait peu du slavon ; car, dit l'auteur de la *Synopsis*, non seulement les peuples ruthènes, mais les autres Slaves, « bien qu'en quelques régions les mots soient différents, parlent une langue slavonne unique » (*ašče v někich stranach malo čto v slovesech i preměnisja, obače edinym slavenskim jazykom glagoljut* ») [1].

Pierre Mohila, en particulier, se préoccupait, comme nous l'avons signalé, de faire soigneusement observer l'orthographe des livres ecclésiastiques, orthographe qu'il qualifiait de *grammatičnaja dialekta slovenskago prostrannago i vsjakoja blagosti i sladosti preispolnennago* [2]. Mais, comme le fait remarquer Žiteckij, on distinguait assez mal le slavon du ruthène, et, à part quelques écrivains qui avaient vraiment le sens de la langue littéraire ancienne, les autres, et Mohila tout le premier, firent usage d'une langue dont le fonds reste le slavon, mais dont la plupart des éléments sont empruntés au ruthène contemporain et au polonais. C'est dans cette langue que sont composés les sermons de Mohila et les panégyriques et pièces de vers imprimés à Kiev dans le second tiers du XVIIe siècle.

Tous ces hommages rendus au slavon n'empêchent pas, d'ailleurs, de laisser toute leur importance, et la première place dans l'enseignement, au latin et au polonais, et c'était là chose assez naturelle, puisque Mohila avait pour dessein d'imiter simplement les collèges de l'Occident. Son école est essentiellement latine. Aussi bien il se rendait compte de ce qu'il faisait, et ses compatriotes aussi : blâmes et approbations se heurtèrent. Le témoignage d'un des premiers élèves de Mohila, Gabriel Domeckij, qui raconte les débuts du

[1] P. Žiteckij, *Očerk literaturnoj istorii malorusskago narěčija*, p. 14.
[2] S. Golubev, *Petr Mogila*, p. 376.

collège, est précis sur ce point. Il nous dit comment Mohila, aussitôt qu'il eut été nommé archimandrite,« envoya tout d'abord de la part de tout le chapitre de Kiev demander à Constantinople la bénédiction du saint Patriarche pour fonder à Kiev des *écoles latines* et *polonaises* et auparavant, ayant choisi des moines capables, les dispersa dans divers États pour qu'ils s'instruisissent [1]... » L'école fondée, elle essuya au bout de quelques mois (1631) un assaut violent de la part des éléments populaires, mécontents de voir une école faire concurrence à celle de leur confrérie, mécontents aussi de la personne même de Mohila qui avait été l'ami du transfuge à l'Union Meletios Smotrickij, mécontents surtout du rôle qui était accordé au polonais et au latin : « Grande fut l'indignation des popes ignorants et des Cosaques : pourquoi (disaient-ils) fondez-vous une *école latine et polonaise*, ce qui jusqu'à présent n'existait pas chez nous, sans que les gens fussent empêchés pour cela de faire leur salut... Ils auraient voulu faire périr sous les coups Pierre Mohila et ses élèves, et l'on eut bien de la peine à les raisonner [2] ».

Ce n'était pas sans peine, au reste, qu'avait été obtenu le droit d'enseigner le latin. Le roi Ladislas IV à la diète du couronnement, en 1633, avait reconnu les privilèges des écoles ruthènes, mais, en 1634, il ordonnait de faire disparaître la typographie latine et les écoles latines de Kiev et de Vinnica. On essaya de créer une confusion, de faire passer les novateurs pour hérétiques, et, comme ceux-ci n'avaient pas le droit d'enseigner, le prétexte était heureux pour fermer l'école. Le 18 mars 1635, un privilège accordé par Ladislas IV donnait enfin au collège le droit précis d'enseigner le latin, mais dans une certaine limite : « In scholis etiam Kijoviensibus (et Vilnensibus) graece et latine docere non unitos permittimus, ita tamen, ut humaniora non ultra dialecticam et logicam doceant [3] ». Ce privilège fut renouvelé en 1648, 1650, et 1670. Silvestre Kossov, professeur du collège, persuadé comme Mohila de la nécessité d'imiter les écoles catholiques, écrivait dès 1635 : « Voici déjà qu'une quatrième année achève son cycle depuis qu'ayant appris les arts de Pallas

[1] « .... пославъ отъ всея капитулы кіевскія въ Царьградъ къ св. патріарху испроси отъ него благословеніе завести школы въ Кіевѣ латинскихъ и польскихъ училищъ и прежде избравъ монаховъ угодныхъ — разослалъ въ разныя государства ради наукъ» (lettre de Gabriel Domeckij au métropolite de Novgorod Job, de la fin du XVIIe siècle, dans Golubev, *Petr Mogila*, pp. 423-424).

[2] «... отъ неученыхъ поповъ и козаковъ, веліе было негодованіе: на што латинское и польское училище заводите, чего у насъ дотуду не бывало и спаслись... Было хотѣли самаго Петра Могилу и учителей до смерти побити, едва ихъ уговорили (Domeckij, *ibid.*, Golubev, p. 436).

[3] Petrov, *Kievskaja Akademija XVII v.*, pp. 69-70.

dans les académies catholiques, nous nous sommes mis à implanter à Kiev la langue latine dans les esprits ruthènes mieux que ceux qui nous ont précédés, cher lecteur. En cela nous n'avons pas eu d'autre but que d'obtenir devant l'Éternel quelque récompense de nos œuvres de miséricorde, car c'est un commandement particulier d'instruire les ignorants. Nous l'avons fait aussi pour que le peuple très noble, au sein duquel nous avons été élevés reçût de nous la lumière d'Apollon [1] ».

Silvestre Kossov désirait donc que les maîtres du collège « implantassent dans les esprits la langue latine mieux que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs ». De fait, le latin jouait un rôle prépondérant dans l'enseignement. Dans la classe de grammaire on enseignait le latin d'après Alvara, et si, dans les basses classes, l'explication du catéchisme se faisait en ruthène d'après le manuel de Mohila, dès la classe de poétique on passait à un ouvrage latin. Kossov explique du reste la raison d'être de l'importance donnée au latin : « Les écoles latines sont indispensables pour qu'on n'appelle pas notre Ruthénie l'ignorante Ruthénie. Sans cela, que le pauvre Ruthène se rende au tribunal, à la diète ou à la diètine, chez le juge urbain ou terrien du canton, tu verras, *sans latin il payera* (*bez laciny placi wyni*) ; il n'y a plus de juge, d'avoué, d'esprit, de député qui tienne. Le pauvre regardera seulement celui-ci, puis celui-là, écarquillant les yeux comme une corneille » [2]. Suivant les termes du patriarche Paisios, le latin était « de grande utilité aux gens de Kiev, en tant que vivant parmi les Latins » (*blagopotreben togda Kievljanam, jako meždu Latynami živuščim*) [3].

Le polonais avait également sa place à côté du latin, et les élèves du collège écrivaient des exercices dans l'une et l'autre langue. Au dire même de P. Kuliš, l'emploi de la langue ruthène, consenti par Mohila et ses collaborateurs, n'aurait été qu'une transition pour faire admettre le passage complet au polonais : « Si professeurs et étudiants de ces écoles s'abaissèrent à une langue semi-polonaise (c'est-à-dire au ruthène) », ils le firent uniquement dans la pensée que le

[1] « Iuż to czwarty rok zapędy swe cyrkluie, iakochmy w Kiowie Palladyiskie kunszty w Akademiach Katholickich idoeowane, na dowcipach Ruskich *solidius* aniželi przed nami będący *Latina lingua* floryzować zaczęli Łaskawy Czytelniku. A to nie z inszych miar, iedno żebychmy z miłosiernych uczynków szeregu, który *praecipue ignorantes docere iubet*, nieco sobie u wiecznego płayce zasiągnąc mogli. Tudziesz abychmy Przeznacnemu Narodowi naszemu, iako *in eodem gremio* wypielęgowani, *lumen Apollineum* darowali (S. Kossov, *Exegesis*, 1635, Praeludium).

[2] Golubev, *Petr Mogila*, I, p. 448, traduction russe.

[3] *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome II, fasc. I, n° 14, p. 190.

gros public n'était pas encore mûr pour comprendre la signification et la grâce du polonais [1].

Le polonais était surtout enseigné en rhétorique [2]. Nous possédons un manuel d'enseignement de la langue polonaise d'Élisée Zawadzki de 1684. L'emprise du polonais fut telle qu'elle se prolongea au collège bien longtemps après que Kiev eut cessé d'être polonais. Ainsi, au témoignage d'Ivan Maksimovič, auteur d'un dictionnaire latin-russe édité en 1724, on se servait à Kiev uniquement jusqu'à cette date de lexiques polonais-latin et latin-polonais [3].

La position prise par Mohila est précisée dans son célèbre ouvrage : *La pierre de la Foi* [4], où il réfute l'*Epanorthosis de* Cassien Sakovič. Celui-ci avait prétendu que le pays ruthène pouvait avoir besoin du grec, du slavon, du polonais, mais non pas du latin. Pierre Mohila lui répliqua : « Je réponds que, pour les Ruthènes, il est bon pour les cérémonies du culte d'apprendre le grec et le slavon, mais que, pour la vie politique, cela ne leur suffit pas : il leur faut acquérir la connaissance du polonais et du latin. En effet dans le royaume de Pologne on se sert du latin presque comme de la langue maternelle, non seulement à l'église, mais devant Sa Majesté, au Sénat comme la Chambre des Nonces, aussi bien aux cours de justice grandes et petites qu'au tribunal et en général dans toutes les affaires politiques. De plus il est bon que le Ruthène, qui est citoyen de la Couronne, sache cette langue sans laquelle on ne peut se tirer d'affaire dans cet État : il serait regrettable en effet et malheureux que devant le Prince, au Sénat, ou à la Chambre des Nonces, il parlât grec ou slavon, et quand il lui faudrait traîner toujours avec lui un truchement, il passerait ou pour un étranger ou pour un ignare, puis on lui commanderait de se retirer de la Chambre ou du groupe. Et s'il voulait à la ville, au *Ziemstwo* ou au tribunal porter une accusation dans ces langues ou intenter un procès, assurément il devrait en punition payer une amende, et il n'obtiendrait rien : on a donc raison d'apprendre le latin. Et si quelqu'un ne veut pas s'amuser à faire l'éloquent, il faut qu'au moins il sache ce que dit le voisin. De plus, lorsqu'il faut rendre raison des articles de la Foi, et répondre à quelqu'un qui vous interroge non en slavon ni en grec, mais en latin ou en polonais mêlé de latin, il faut qu'il réponde dans la même langue que celle dans laquelle on l'interroge ; aussi, de ce point de vue également, on a raison d'apprendre le latin. Ajoutons qu'il

[1] P. Kuliš, *Istorija vozsoedinenija Rusi*, tome III, p. 174.

[2] A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 107.

[3] Pekarskij, *Nauka i literatura v Rossii pri Petrě Velikom*, tome I, p. 194.

[4] Λίθος *abo kamien z procy prawdy cerkwie świętey prawosławnej Ruskiey*, etc..., Kiev, 1644.

existe peu d'ouvrages de théologie en slavon, qu'il n'y en a pas du tout de politiques, qu'il est difficile et très onéreux de s'en procurer en grec, alors qu'en latin il est plus aisé de les tous acquérir ; de ce point de vue aussi, on a raison d'apprendre le latin. Enfin, on a toujours reproché aux Ruthènes de ne pas s'instruire, ce qui en fait des niais et non des citoyens, et qu'ils ne savent pas donner raison de ce qu'ils croient, et, à présent qu'ils ont commencé à s'instruire, tu voudrais qu'ils se bornassent à étudier le grec et le slavon ? C'est pourquoi , afin qu'ils soient des citoyens et non des niais, aussi bien dans les affaires politiques que pour justifier les articles de leur foi, ils ont raison de savoir le latin outre le grec, le slavon et le polonais. Il vaut mieux en effet discuter aussi bien *politice* que *theologice* avec un docte qu'avec un niais [1] ».

Pierre Mohila fut si bien compris de ses élèves que, dès 1633, ceux-ci, à propos d'un petit livre de louanges en son honneur qu'ils

[1] Odpowiadam, iż Rusi słuszna rzecz dla nabożeństwa po Graecku y po Słowiensku uczyć się, ale dla Politiki nie dosyć im na tym, ale trzeba im do Polszczyzny y po Łacinie umieć : w Koronie bowiem Polskiey Łacinskięgo ięzyka niemal iako przyrodzonego zażywają, nie tylko w kościele, ale tak przed maiestatem Iego K. M., w senacie, iak y w poselskiey izbie tak na rokach, roczkach, iako y w trybunale, a zgoła we wszystkich politycznych sprawach, — zaczym słuszna Rusinowi, Koronnym obywatelem będącemu, ięzyk ten, bez którego się w tym państwie obyść nie może, umieć : nie słuszna bowiem rzecz by była y nie przystoyna, gdyby przed panem w senacie, albo w poselskiey izbie po Graecku albo po Słowieńsku mówił, gdyżby mu tłumacza zawsze z sobą wozić potrzeba, y albo by za cudzoziemca albo za głupiego rozumiany był, zaczym by mu fora z dwora albo z koła kazano. A ieśliby w grodzie, w ziemstwie, albo trybunale tymi ięzykami chciał się na kogo skarzyć, albo na skargę sprawować, pewnie by musiał grzywny za to placić y nic by nie wskurał : słusznie tedy, aby po Łacinie uczyli sie.

A ieśliby który oratoria bawić się nie chciał, przynamniey potrzeba, aby zrozumiał, co drugi mowi.

Do tego, y w daniu sprawy o artikułach wiary nie po Słowieńsku ani po Greacku pytaiącemu po Łacinie albo po Polsku z mieszaną Laciną odpowiedzieć potrzeba, ale takowymże ięzykiem, iakowym go pytaią, odpowiedzieć powinien : zaczym y z tej miary słuszna, żebysie po Łacinie uczyli.

Do tego, ksiąg theologickich po Słowieńsku mało a polityckich żadnych, po Graecku z trudnością y z wielkim kosztem dostawać przychodzi, a po Łacinie wszystkie łatwiey się dostać mogą, zaczym y z tey miary słusznie po Łacinie się imuczyć.

Naostatek, zawsze to zadawano Rusi, ze się nie uczą, dla tego są prostakami, nie politikami, y że iak wierzą, sprawy dać nie umieią, a teraz gdy się uczyć poczęli, tedy im każesz Graeczyzny tylko y Słowienszczyzny się uczyć.

Dla tego tedy, aby y politykami y nie prostakami, tak w rzeczach politicznych, iako y w daniu sprawy o artikulach wiary, byli, słusznie im przy Graecczyznie, Słowienszczyznie, Polszczyznie, y po Łacinić umieć. Lepiey bowiem z uczonym niż z prostakiem, tak *politice*, iako y *theologice* diszkurować (P. Mogila, *Lithos*, pp. 374-376, réimprimé dans l'*Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome IX, pp. 375-377, et dans A. Jabłonowski, *Akademija Kijowska Mohilańska*, p. 101).

avaient composé, disaient à leur maître : « Reçois d'un visage serein, vénérable Métropolite, ce *Mnemosynon* de notre affection, reçois-le, et daigne, de ta dextre pastorale, départir comme Métropolite et comme Exarque les bénédictions du Siège de Constantinople à tout le bataillon de ce Parnasse que tu as élevé à Kiev. Car ce qu'il offre à ton regard, elle ne négligera pas de le publier aux yeux de tout le monde sarmate : elle dira que ce sont là des gerbes de ton champ orthodoxe, des fleurs de ton jardin dans l'Église ruthène, des ceps des sciences bien plantés de ta vigne dont veuille Dieu donner à l'avenir des grappes abondantes, et de ces fruits de bonne couleur orthodoxe et ruthène qui peuvent à la fois être agréables et profitables pour le salut. Vis pour Dieu, pour l'Église orthodoxe et pour les Muses, pour Dieu comme un religieux diligent à remplir ses vœux, pour l'Église comme un vrai métropolite et un exarque orthodoxe, pour les Muses comme un fondateur généreux. Vis, et si, pour l'instant, nous sommes encore Spartiates en fait de vers, ne t'en étonne point : car si, avec notre esprit mousse, nous voulions donner un nom à la mesure de ton Océan de gloire, une année passerait plus tôt avant que nous abordions au port du nom qui te convient et qu'il te faut, Mohila » [1]. Tel est aussi le ton du recueil de vers ruthènes dédié à Mohila par ses élèves de rhétorique, où sont décrits l'Hélicon et le Parnasse, et où Apollon et les Muses prennent la parole [2]. C'est aussi celui du recueil offert par les typographes [3].

Le Collège, devenu plus tard l'Académie de Kiev offre évidemment cette particularité originale, par rapport aux Collèges et Académies polonaises, d'être orthodoxe, dévoué au service du peuple ruthène, avec un caractère confessionnel et polémique parfaitement net, mais

[1] « Przyimisz niechmurną twarzą *Przeoswiecony Metropolito*, naszey uprzeymości *Mnemosynon*, przyimi, a Pasterską Prawicą Błogosławienstwa Konstantynopolskiey Stolicy, iako Metropolit y Exarcha, udzielić racz wszytkiey Parnassu od Ciebie w Kiowie wyniesionego chorągwi. Abowiem cokolwiek Wielmożnemu Konspektowi Twemu ona dedykuie, *candide* to przed wszytkim światem Sarmatskim głosić niezaniecha, że to Twego żniwa Prawosławnego Snopki, Twego to Wirydarza w Cerkwi Rossyiskiey Kwiatki, Twey to Winnice nauk pożądane szczepy, z których w przyszły da Bog czas grona obfite, y cery Prawosławnoruskiey iagody na uciechę y pożytek zbawienny wypiastować się mogą...

... Zyi Bogu, Cerkwi Prawosławney, y Muzom, Bogu iako w wotach czuyny Zakonnik. Cerkwi iako Pożądany Prawosławny Metropolit y Exarcha. Muzom iako hoyny Fundator. Zyi a na ten czas żechmy *Lacones* w Rymach, nie dziwuy : Bo ieślibychmy tępego dowcipu nazwą chcieli Twoy Ocean sławy przemierzyć, prędzeyby nas rok ominął, aniżelibychmy do słusznego y koniecznego imienia Mohiło w portu przyżegłować mogli. *Dixi* » (*Mnemosyne Sławy, Prac y Trudów... Piotra Mohiły*, Kiev, 1633, *Peroratio*, signée : Basilius Ustrzycki).

[2] ΕΥΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ, Kiev, 1632.

[3] ΕΥΦΩΝΙΑ, Kiev, 1633.

cela tout en faisant une large place au polonais et au latin et en acceptant sans réserve l'influence venue de l'Occident par la Pologne : c'est pourquoi Jabłonowski a cru devoir à bon droit consacrer à cette institution une monographie dans la collection qui entreprenait de décrire la vie des établissements d'enseignement supérieur polonais. L'Ukrainien Kuliš reconnaissait cette position singulière de l'Académie, mais il voyait dans l'action civilisatrice de la Pologne un facteur funeste pour la Ruthénie : « Cette science scolastique introduite par Mohila à Kiev n'a suscité qu'une servile imitation du polonais ; elle a rapproché seulement les populations ruthène et polonaise au point de les confondre »[1].

[1] Kuliš, *Otpadenie Malorossii...*, I, p. 180.

CONCLUSION.

Après avoir montré les pays ruthènes abandonnant au XVIIe siècle leur tradition byzantino-slave pour adopter, avec la civilisation de l'Occident, la langue de la Pologne, l'historien russe J. Pervol'f donne de ce fait considérable l'explication suivante : « C'est l'étroite alliance du latinisme et du polonisme, ou plus exactement l'identification de deux facteurs, l'un religieux et culturel, l'autre politique et national, qui rend le mieux compte des énormes progrès de la nationalité polonaise dans les terres russes, de Peremyšl' à Kiev et de Polock à Smolensk. Le petit peuple polonais, privé de l'appui du catholicisme, n'aurait jamais pu acquérir semblable importance ni pareille puissance en Ruthénie »[1].

Ce jugement, qui traduit l'opinion courante des historiens russes, ne nous paraît pas exact. J. Pervol'f a cru que le passage de la noblesse ruthène au catholicisme avait entraîné la polonisation de cette élite. Or on pourrait dire avec beaucoup plus de raison que c'est, au contraire, pour devenir tout à fait polonaise que l'aristocratie ruthène s'est faite catholique. Cela ressort assez de la facilité avec laquelle elle a changé de rite en même temps qu'elle entrait dans l'Église romaine. Car, enfin, elle eût pu, comme l'y invitait l'Union de Brest, entrer dans l'obédience de Rome tout en demeurant fidèle à sa tradition liturgique et culturelle. Mais, loin de protester contre le passage au rite latin, il semble établi qu'elle l'a désiré.

Par ailleurs, la propagande catholique n'a pas été le seul élément qui ait favorisé, dans les pays ruthènes, les idées de la Renaissance et contribué par là même au succès du polonais. Les conversions au protestantisme n'ont pas été moins efficaces pour détacher les esprits de la culture ancienne. La Contre-Union orthodoxe s'est traduite également par une double avance de la « sagesse latine » et de la langue polonaise.

A bien regarder les choses, il apparaît que protestants et jésuites n'eussent pas hésité à sacrifier les intérêts du « polonisme » à la

[1] J. Pervol'f, *Slavjane*, tome III, pp. 21-22.

conquête des âmes. Les uns et les autres arrivaient en Ruthénie avec l'idée que la meilleure façon d'atteindre les habitants était d'imprimer des livres en caractères cyrilliques et d'ouvrir un enseignement du slavon dans leurs écoles. C'est l'expérience seulement qui leur a appris que, découragés par la mauvaise compréhension qu'ils avaient du slavon et attirés par les qualités du polonais, les Ruthènes eux-mêmes ne tenaient plus que pour la forme à leur tradition. Il est vrai que, s'il s'était trouvé un luthérien ou un jésuite de génie, il eût pu, dans des écrits qui eussent fait loi, créer une langue blanc-russe ou ukrainienne en partant des éléments de la langue parlée. Cet homme ne s'est pas trouvé, et il est d'autant plus difficile d'en faire grief aux catholiques et aux réformés que les orthodoxes ruthènes ne devaient pas trouver non plus parmi eux le prosateur qui sût tirer parti des contes du pays ni le poète qui sût écouter le rythme de ses chansons.

Tout naturellement, en obéissant au courant qui s'établissait entre deux civilisations dont l'une s'était enrichie, alors que l'autre allait s'appauvrissant, protestants, catholiques et néo-orthodoxes furent amenés à enseigner les « arts libéraux », à imprimer et à parler en polonais. Il reste vrai, par ailleurs, que, cédant à un courant qu'ils n'avaient pas créé, ils ne le précipitèrent pas moins, et c'est pourquoi un observateur superficiel peut voir dans les uns et les autres les promoteurs mêmes du mouvement.

On ne saurait attribuer non plus à une pression du nationalisme polonais les progrès de la langue polonaise dans les terres ruthènes incorporées à la Couronne. La notion de nationalité était vague au XVIIe siècle ; ce qu'on a appelé le réveil des peuples n'apparaît guère dans l'histoire qu'après la Révolution française. Aussi, chercherait-on vainement au XVIIe siècle la trace d'une politique polonaise de propagation de la langue de Varsovie comme moyen d'assurer plus d'unité à l'État. Cette unité est mieux assurée par la communauté de croyance [1]. De la langue comme facteur de l'unité

[1] « Maiacz na nawiętszą pocziecheh nasze, abiszmy ze wsitkiemi nam wiernemy a mieli podanemy naszemy w iedney powszechney czerkwi pod iednim prawdziwym stolicze Apostolskiey Rzymskiey pasterzem a iednemi usti y iednim serczem, tak iako on sam wiznawan y wielbion bidz chcze, czynicz y odprawowacz thosz zgodnie swiethey iednosczy catholiczki mogly, rozumieiacz na koniecz, ze tesz *dlia zatrzymania zgodi, iednosczy a mielosczy spolni miedzy iedny a spolny Rzeczy Pospolithey narody iako tesz y do zachowania iei czalosczy pragnącz y zicziсz thego y staracz sie o tho, iako y o naiwiethsze y spolne wszech dobro*, iesth rzecz powinnosczy chrzesczyanskiey... » (Message de Sigismond III à ses sujets, les invitant à suivre l'exemple des évêques qui viennent d'accepter l'Union, le 24 septembre 1595, *Archiv Jugozapadnoj Rossii*, 1re partie, tome I, p. 469 ; voir aussi p. 501).

nationale nul n'a cure alors, et aucune machination gouvernementale n'est venue hâter l'agonie du slavon : pour ce qui est de la langue officielle des chancelleries lituaniennes, l'acte qui rendait le polonais obligatoire enregistrait un état de fait remontant à plus d'un demi-siècle.

La substitution progressive du polonais au slavon ou à ses succédanés maladroits s'opéra sans qu'on puisse jamais observer une pression extérieure pour favoriser son emploi. Si Kurbskij et si Jean Višenskij dénoncent la concurrence que le polonais faisait au slavon, c'est que l'un n'avait pas confiance en cette « vulgaire » toute neuve, et que l'autre flairait quelque artifice du démon. Seule, la protestation de la noblesse de Volynie fut précise ; mais il resterait à savoir si elle était autre chose qu'un prétexte à récriminations. D'une façon plus générale, du reste, les études et les genres littéraires mis à la mode par la Pologne ne furent critiqués par quelques conservateurs que pour leur « vanité » touchant à la grande affaire du salut, et non comme quelque chose d'étranger ou d'hostile à la civilisation du pays. Quant aux mœurs et coutumes venues de Pologne, on en trouve une critique unique dans le pamphlet badin attribué au castellan de Smolensk, Jean Meleško.

Ceux qui semblent prendre la défense de ce qu'ils appellent la *Rossija*, le *narod ruski*, ne se placent jamais sur les deux terrains familiers aux nationalistes de notre temps : celui de la culture et celui de la langue. La tendresse affectueuse avec laquelle un Meletios Smotrickij parle à son peuple [1] ne doit pas être interprétée avec nos préoccupations modernes, comme impliquant une opposition contre l'État polonais.

Le conflit qui commença à opposer Polonais et Ruthènes, dans le second tiers du XVII[e] siècle seulement, fut à l'origine purement religieux, et il fut provoqué par des éléments extérieurs : par les Byzantins qui suscitèrent la résistance à l'Union, par les Cosaques ensuite, enchantés de trouver un prétexte pour alimenter leur turbulence. La constitution d'une hiérarchie orthodoxe nouvelle en face de la hiérarchie passée à l'union, le conflit d'autre part entre les évêques

[1] « Naród nasz Ruski » lit-on, par exemple, à chaque instant dans les ouvrages de M. Smotrickij. Dans la préface de son *Exethesis* qu'il dédie au prince Alexandre Ostrožskij, l'auteur parle de l'amour du prince pour la gloire du peuple ruthène et de sa tristesse au spectacle de sa décadence (« Miłujesz Naród swoy Ruski, iego sławę, swoią sławę bydź mienisz : z iego upadku iak z swego własnego smucisz sie », *Exethesis*, dédicace). Il s'adresse « aux deux parties du peuple ruthène » (« do oboiey strony narodu Ruskiego »), de ce peuple à la pacification et à l'unification duquel il a consacré sa vie (« ciałem moim y duszą moią we dnie i nocy służę pokoiowi w Narodzie moim Ruskim, Jedności y Miłości », *Exethesis*, f. 95, verso, et 96).

uniates et une partie de leur troupeau qui refusait de les suivre, provoqua une pression de la part des Polonais, auxquels les Ruthènes uniates eux-mêmes présentaient leurs compatriotes dissidents comme des factieux. Et leur argumentation pouvait se soutenir si l'on comprend la mentalité de l'époque où, aussi bien dans la France de Louis XIV que dans la Pologne de Sigismond III, l'uniformité de croyance chez les citoyens est regardée comme un facteur essentiel de l'unité de l'État. Il n'en est pas moins vrai que les Polonais commirent une faute grave en envisageant sous l'angle politique le refus opposé par certains Ruthènes d'accepter les conclusions de l'Union de Brest. Et, comme, d'autre part, tous les personnages en vue de l'orthodoxie qui venaient à l'Union quittaient bientôt leur rite pour se fondre dans la masse des catholiques polonais de rite latin, la confusion tendit de plus en plus à s'établir entre Polonais et catholiques d'une part, Ruthènes et orthodoxes de l'autre. C'est elle qui perce déjà dans la protestation d'un catholique polonais, le staroste Herburt, contre les vexations qu'il voyait infligées aux populations ruthènes au milieu desquelles il vivait et auxquelles il était très attaché : « Il n'y a raison ni violence qui puissent faire que la Ruthénie ne soit plus la Ruthénie. Viendrait-il à l'idée de quelqu'un de faire qu'il n'y ait plus de Polonais en Pologne ? (Attention pourtant ! car à quoi bon parler polonais, si nous oublions les lois et les coutumes de chez nous !) — Mais, me dira-t-on, nous n'avons nulle envie de métamorphoser les Ruthènes dans leur Ruthénie ! — Ouais, c'est que vous ne le pouvez ! Mais vous voulez les gagner à la religion romaine universelle qui est nôtre et les amener à l'unité selon la formule du Concile de Florence. Je n'y vois pas d'inconvénients, encore faudrait-il le faire en gardant les formes convenables et en observant les enseignements du Christ, le Seigneur ». Suit une protestation contre tout ce qui ressemblerait à une conversion dans le genre de celle des Indiens par les Espagnols. Puis l'auteur arrive à cette conclusion : « Qu'est-ce qu'enfin le roi gagne à tous les tracas qu'il a eus avec le peuple ruthène ? Ceci. Nous sommes dix-huit peuples slaves différents, tous ont remis la cause de leur liberté aux rois de Pologne, tous ont cru que le peuple polonais devait les soustraire au joug pesant des païens. Tous étaient prêts à se faire couper la gorge, en toute nécessité, pour le roi et le peuple de Pologne. Mais, à présent qu'on a commencé à faire injure au peuple ruthène, il se range parmi nos ennemis insignes. Les Ruthènes préfèrent périr à la guerre, brûler leurs femmes et leurs enfants comme ils l'ont fait à Smolensk, plutôt que d'en venir à quelque accord que ce soit avec nous, qui sommes de leur sang. Qu'est-ce qui fait obstacle à ce que Moscou s'apaise, sinon

l'insulte qui est faite à la croyance des Ruthènes. Qu'est-ce qui a contribué à l'assassinat de Potocki, sinon la mauvaise disposition du peuple ruthène contre notre peuple. Quelques dizaines de mille Ruthènes chassés par des conscriptions se sont installés autour d'Engier et de Solnok ; ne faut-il pas s'attendre à ce qu'ils rendent brigandage pour brigandage et qu'ils veuillent venger l'atteinte portée à leur foi en portant atteinte à nos aises et à nos richesses. Celui qui est vertueux, celui qui aime les libertés et la paix de la Pologne devrait travailler pour que soit sauvegardée l'intégrité de nos anciens droits et de nos anciennes coutumes »[1].

On conçoit dès lors que, dans ce conflit confessionnel, les Orthodoxes aient manifesté plus d'hostilité encore entre les Uniates, leurs

[1] « ... żaden tego rozum, żaden gwałt przemódz nie może aby Rusi nie było w Rusi. Coż, a kiedy się komu zobaczy, aby Polaków nie było w Polszcze? ba, bez małać już nie tak ; bo lubo po polsku mówiemy, ale praw i zwyczaiów polskich zapomnielismy. Ale rzecze kto : nie chcemy my odmienić Rusi w Rusi — Bo, nie możecie. Ale chcecie ich pozyskać do wiary naszej powszechnej Rzymskiej i do jedności według zboru Florentskiego przywieść. Tego ja nie ganie jeśli to przystojnie czynią i według nauki Chrystusa Pana...

Coż wzdy za pożytek ma król Jegomość z tak wielu kłopotów, które zażył z narodem Ruskiem ? Ten pożytek ma, że jest nas słowiańskich narodów różnych ośmnaście ; ci wszyscy kładli swobody swej ratunek na królach Polskich ; ci wszyscy rozumieli, że naród Polski miał ich z cężkiego pogańskiego jarzma wyswobodzić, ci wszyscy na każdą potrzebę króla i narodu Polskiego garła swe gotowe dać byli. A teraz jako krzywdę poczęto czynić narodowi Ruskiemu, są nam gławnemi nieprzyjaciołami. Teraz wolą pomrzeć na wojnie sami, żony i dzieci swe popalić, jako to w Smoleńsku uczynili, niżby mieli do zgody jakiej przyjść z nami krwią swoją. A co jest przeszkoda do uspokojenia Moskwy, jedno urażona Ruska wiara, a co pomogło do pobicia Potockiego, iedno taż niechęć narodu Ruskiego ku narodowi naszemu. Siadło kilkadziesiąt tysięcy Ruśniaków poborami wypędzonych, a koło Ęgru i Solnoka, a czego się spodziewać od nich, jedno że łupiestwa łupiestwem oddać zechcą, a naruszenie wiary swej naruszeniem wczasów i dostatków naszych wetować zechcą. Ktokolwiek cnotliwy jest, ktolkowiek swobody i pokój Polski miłuje, miałby do tego się sklonić, żeby stare prawy u zwyczaje wcale zostawały (*Zdanie o narodzie Ruskim, spisane podczas konfederacyi Moskiewskiej (1613) od nieboszczyka pana Szczęsnego Herburta Dobromilskiego, Wiśnińskiego, Mościskiego starosty*, réimprimé dans les *Istoričeskija izslědovanija o Zapadnoj Rossii*, pp. 214-218 et 228-229). Ce discours se trouve traduit dans la *Palinodija* de Zacharie Kopystenskij, écrite vers 1621 et demeurée manuscrite. Voici un bref passage du texte ruthène qu'il est intéressant de comparer au texte polonais pour y retrouver le procédé du mot à mot : Жаденъ того розумъ, жаденъ гвалтъ перемочи не можетъ, абы Руси не было въ Руси. Штожъ, а коли зась ся кому зобачить абы Поляковъ не было въ Полщи? ба безмаль южъ не такъ, бо хотяжъ по Полску мовимо, але нравъ и звычаевъ запомнилисмо... (Z. Kopystenskij, *Palinodija*, dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 958). On vit du reste des évêques latins, ceux de Przemyśl (Peremyšl') en particulier, souhaiter de la même façon la fin des tracasseries religieuses (I. Pervol'f, *Slavjane*, tome III, pp. 70-74).

compatriotes, que contre les Polonais. Ce sont ces transfuges de l'orthodoxie qui sont les grands ennemis, non pas seulement parce qu'ils apportent le trouble dans les consciences et l'organisation de la hiérarchie, mais parce qu'ils excitent les catholiques polonais contre les orthodoxes ruthènes et qu'ainsi les bonnes relations anciennes entre les deux peuples se trouvent faussées. C'est vous, dit aux Uniates Meletios Smotrickij encore orthodoxe, « qui, entre le peuple ruthène et le peuple polonais jouez le rôle que tient l'ennemi de Dieu et des hommes entre Dieu et l'homme ; vous qui, placés entre eux, ne faites rien que d'irriter l'un contre l'autre. Vous irritez le peuple ruthène contre la Pologne quand, par les moyens précédemment exposés [c'est-à-dire par la violence], vous voulez nous attirer à la foi polonaise, comme nous disons vulgairement entre Ruthènes. Vous irritez le peuple polonais contre nous, en prétendant que nous aurions l'ordre du Patriarche de vous supprimer par toutes sortes de procédés violents et brutaux, et vous avez représenté aimablement aux Polonais que, si vous n'y apportiez pas obstacle, nous en userions avec eux comme avec vous. Ce qui est une calomnie à l'adresse du Patriarche de Constantinople et un funeste procédé pour irriter le peuple polonais contre le peuple ruthène. Et cela Symonowicz, ou plutôt l'apostat Steckowicz, n'a pas hésité à le faire imprimer. Par votre industrie et vos efforts l'Ukraine est remplie d'hommes chassés de leurs villes et de leurs bourgades à cause de l'Union... Bien plus, quand, par vos écrits, vous nous faites passer auprès de l'Oint de Dieu, le Roi notre Sire, et auprès de toute la République pour des perturbateurs de la paix publique et des traîtres à la patrie, est-ce de l'amour que vous nous témoignez ?... [1] »

[1] « ... którzy w narodzie Ruskim między nim a Lackim toście są, co nieprzyjaciel Boży y ludzky między Bogiem a człowiekiem ; którzy nic inszego między niemy nieczynicie, tylko jeden przeciw drugiemu jątrzycie. Jątrzycie naród Rusky na przeciw Polskiemu, gdy nas w przeszłym punkcie naszym położonymi sposobami do wiary Lackiey (jako Ruś pospolicie mówiemy) zaciągacie. Naród zaś Polsky jątrycie na przeciwko Ruskiemu, gdy nas do niego udajecie, jakobyśmy to z roskazania Patriarszego mieli, abyśmy was Unitów gwaltem y mocą wszelaką znosili ; a Lachom, jeśliby w tym przeszkody jakiey nieuczynili, łaskawie się stawili : inaczey, takimże z niemi sposobem jako y Unitami, abyśmy postępowali. Co aczkolwiek na Oyca Patriarchę jest potwarz, ale narodowi Polskiemu ku Ruskiemu szkodliwy roziątrzenia sposób. A to Symonowicz, abo raczey apostata Steckowicz z druku wydać nie wstydał się. Waszym to przemysłem y staraniem Ukraina ludzmi napełniona z miast y miasteczek dla Uniey wygnańcami » (Smotrzycki, *Elenchus pism uszczpliwych...*, Vilna, 1622, pp. 30-31). « Co więtsza : gdy scriptami swymi oto tymi y tym podobnymi, do Pomazańca Bożego, Króla Jego M. Pana Naszego M., y do wszytkiey Rzeczypospolitey udaje nas, za turbatory pokoju pospolitego y za zdraycy Oyczysny, milujecie to wy nas ? » (*Ibid.*, pp. 49-50).

En somme, les oppositions qui se manifestèrent entre Polonais et Ruthènes n'éclatèrent jamais à propos d'une question de culture ou de langue : la seule querelle qui passionnait alors les esprits est de nature religieuse, et elle devait sur sa fin se doubler d'une question sociale par suite de l'opposition entre la paysannerie et les seigneurs ; mais à aucun moment le conflit ne fut porté sur le plan national, tel que nous le comprenons aujourd'hui.

Lorsque les habitants de Smolensk brûlaient leurs femmes et leurs enfants, c'étaient les papistes qu'ils redoutaient et non les Polonais en tant que tels, et de même, lorsque au moment du conflit entre Batory et la Moscovie il arriva à des orthodoxes de la République de prier pour le tsar, c'est qu'ils voyaient en lui avant tout le défenseur de leur foi [1]. D'une façon générale, et réserve faite de quelques habitants des confins orientaux des terres de Vitebsk et de Mstislavl', les Ruthènes firent toujours figure de citoyens loyaux de la République. Ils se disaient comme Orzechowski « citoyens polonais de race ruthène » (*gente Rutheni, natione Poloni*), et l'histoire ne les montre guère disposés à trahir, même lorsque c'est le tsar orthodoxe qui prétend les « rassembler ».

Faut-il rappeler la victoire d'Ostrožskij sur les Moscovites à Orša et ses tapageuses actions de grâces ? En 1664 encore, lorsque le tsar Alexis s'avançait sur le territoire de la République, la résistance fut vive de la part des habitants des villes. Les notables furent emmenés comme prisonniers à Moscou, et ceux de Vitebsk en particulier passèrent là-bas treize ans jusqu'à ce que la paix d'Andrusovo les délivrât ; aussi, la diète de 1677 inscrivit-elle dans les *Volumina legum* de la République le nom de quatre-vingt-quinze d'entre eux. En 1661, la bourgeoisie orthodoxe de Mohilev, à la nouvelle d'une victoire polonaise sur la Basia, massacrait au signal de son maire la garnison moscovite forte de 3.000 hommes. Le même fait se produisit à Vitebsk, à Homel'.

Quant à la fidélité à la République et au roi de Pologne, on la trouve exprimée à plusieurs reprises sous la plume des écrivains qui sont les meilleurs défenseurs de l'orthodoxie. La République (*Reč' Pospolita*) est pour eux « la patrie » (*otčizna*), c'est à elle seule qu'ils donnent ce nom. Dédicaces d'ouvrages et panégyriques développent abondamment le thème du dévoûment à cette patrie, et ceci semble parfaitement compatible avec la fierté d'un passé où les Ruthènes avaient connu l'autonomie et la gloire.

Voici, par exemple, comme Zacharie Kopystenskij entend l'éloge

[1] *Supplementum ad Historica Russiae Monumenta*, n° 2, p. 2 (cité par Ljubovič, *K istorii iezuitov...*, p. 11, note 1).

de la famille des princes Četvertinskij [1]. Sous prétexte que ces princes sont de la race de saint Vladimir, il s'engage dans de longs développements sur « les monarques qui trônaient à Kiev ». Il rappelle Svjatoslav, Vladimir le Grand, Jaroslav, Izjaslav, Vsevolod, Vladimir Monomaque. A propos de ce dernier, il raconte longuement l'expédition contre Constantinople, qui aurait décidé l'empereur effrayé à lui envoyer la couronne impériale : *i ot togo času Knjaz' Velikij Volodimer Vsevolodovič nazvan byl Monomachom i Carem Velikoj Rossii* [2]. De plus, grâce à ce lointain ancêtre, Vladimir, un grand nombre de princes ruthènes se trouvent liés aux tsars de Moscou par des liens du sang, et Kopystenskij ne raconte pas sans satisfaction comment le « tsar orthodoxe » a accueilli en parent Jacques Četvertinskij qui lui venait en ambassade de la part du roi de Pologne, Étienne Batory. Le rappel de tout ce brillant passé et de cette illustre alliance marque-t-il pour Kopystenskij un regret du temps où les pays ruthènes étaient des principautés orthodoxes indépendantes ? En aucune façon. Et du même ton enthousiaste qu'il a raconté les exploits des lointains ancêtres des Četvertinskij, il dit les services que les membres plus récents de la famille ont rendus à la République de Pologne.

De la même façon, dans la préface d'un *Évangile homiliaire* [3], Pierre Mohila conçoit l'apologie de la famille des Proskura-Suščanskij. Il énumère les premiers princes « déjà illustres du temps du prince Vladimir chef unique des Ruthènes » ; en une période harmonieuse, il dit comme l'un d'eux, Ivanok Zacharevič, mit en pièces les Polovtsi qui portaient sur le pays « la menace du fer et du feu » [4]. Mais, il n'en prononce pas avec moins d'élan l'éloge des princes de la famille qui se battirent contre Moscou au service des rois de Pologne. Tel Timothée Proskura qui servit sous Alexandre, lorsque, avec le palatin de Smolensk, staroste d'Orša, Philon Kmita-Černobyl'skij de Černobyl', son beau-frère, à la satisfaction de sa patrie et pour son immortelle gloire, il se distingua en terre moscovite par ses dépenses, son sang, ses blessures, le sacrifice de sa propre santé, voulant témoigner à sa chère patrie la reconnaissance qu'il avait pour elle... Avec ce même palatin, sous Černihov

[1] Dédicace se trouvant dans une série d'exemplaires des *Ioanna Zlatoustago Besědy*, Kiev, 1623, reproduite par Chv. Titov, *Materijaly*, pp. 70 et suiv.

[2] Ch. Titov, *Materijaly*, p. 70.

[3] « Еvангелїе учительное, Kiev, 1637.

[4] «... под Сновскомъ, будучи Реиментарем Войска Святослава князя, Половцов огнемъ и мечемъ Русской землѣ грозячихъ ускромилъ, и смутное Фатумъ, надъ ихъ карками выконываючи, густымъ трупомъ поганскимъ шырокое окрылъ поле ». (f. 2 verso).

qui fut brûlée une fois prise, il se signala aux yeux de l'hetman et de toute la noblesse polonaise comme un homme valeureux, puis il fit montre de son ardeur chevaleresque à Starodub, à Ula, à Polock, à Starica et en beaucoup d'autres lieux de la Moscovie, sous le roi Étienne »[1]. L'éloge se termine par le rappel des services que le dernier des Proskura, Théodore, celui auquel l'ouvrage est dédié, a rendus au roi de Pologne Ladislas IV[2].

Zacharie Kopystenskij, dans son énorme *Palinodija*, où l'on trouve entre autres choses l'exposé minutieux des plaintes des orthodoxes maltraités, écrit également un éloge du prince Basile Konstantinovič Ostrožskij, et voici quelques-unes des louanges qu'il lui adresse et que nous détachons d'une multitude d'autres : « Il fut le premier parmi les princes ruthènes, le grand défenseur et la consolation de tout le peuple ruthène ; — une muraille de fer dans les Ukraines, la crainte et l'épouvante des Tartares, la gloire et le flambeau lumineux du Royaume de Pologne, l'ornement et l'embellissement des diètes, l'œil et la force vive de toutes les assemblées publiques... » Ainsi les services rendus au peuple sont mis au même rang que ceux rendus à la nation polonaise[3]. Dans l'éloge que Pamva Berynda fait de Marcien Balaban, il note qu'il tomba « pour sa chère patrie, la Couronne de Pologne[4] » ; et Taras Zemka commente le blason des Dolmat en disant que ceux-ci sont illustres pour les services qu'ils ont rendus à la fois à l'église orthodoxe et à la République :

Зацный кленотъ Долматовъ, и в Церкви презацныхъ
И в' Речи Посполитой услугою значныхъ[5].

[1] « Гды зъ Воеводою Смоленскимъ, а Старостою Оршанскимъ, Филоном Кмитою, на Чорнобылю Чорнобыльскимъ, швагромъ своѣмъ, спотѣхою всеѣ отчизны, а з несмертелною славою своею, въ Москвѣ, достаткомъ, кровю, ранами, и здоровіемъ власнымъ доказовалъ; хотячи вдячность милой освѣдчити Отчизнѣ... По томъ за тымъ же Воеводою, под Чернѣговом (котрого добывши спалили) знамените въ очахъ Гетманскихъ, и всего Рыцерства Полского, яко мужъ валечный ставилъся: тотъ же анѣмишъ свой Рыцерскій, освѣдчилъ, подъ Стародубомъ, под Улою, под Полоцкомъ, под Старицею, и на иншихъ многихъ мѣстцахъ въ Москвѣ, за Кроля Стефана...» (Еvангеліе учительное, Kiev, 1637, f. 3).

[2] *Ibid.*, f. 4, verso.

[3] «... первый межи княжаты Роскими, великій заступъ и потѣха всего народу Роского; — муръ желѣзный на Украйнахъ, страхъ и трепетъ Татаромъ; — слава и свѣча ясносвѣтлая кролества Полского, оздоба и окраса сеймова, всѣхъ публичныхъ зъѣздовъ око и сила потужная... » (*Palinodija*, dans les (*Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 1135).

[4] « за милую отчизну свою Корону Полскую полѣг » (dédicace du *Leksikon slavenorosskij*, Kiev, 1627).

[5] *Ioanna Zlatousta Besědy...*, f. 3 (dans Chv. Titov, *Materijaly...*, p. 103).

Ailleurs c'est encore le panégyrique des princes Zamojskij, bons serviteurs de l'Église orthodoxe, du Roi et de la République [1], ou bien celui des princes Višneveckij conçu de la même manière [2], ou bien encore celui de Bohdan Stetkevič Ljubavickij [3].

Le fameux *Lithos* de Pierre Mohila s'ouvre par quelques vers parmi lesquels un distique traduit la fidélité du clergé orthodoxe à l'égard du roi de Pologne :

Królowi też Polskiemu jako swemu Panu
Ruś są wierni poddani, z Duchownego stanu.

Et, dans la préface de ce traité de polémique, Mohila explique longuement qu'en dépit des insinuations de Sakovič qu'il réfute, les prêtres dont il est le métropolite ne sauraient être suspectés dans leur loyalisme : « Ce même calomniateur a accusé le clergé orthodoxe de rébellion contre la Majesté de Sa Grâce Royale, notre gracieux Sire, et contre toute la République. Et qui prend-il pour témoin ? Un certain pope anonyme qui étant ivre se laissa aller. *Ergo*, tout le clergé Ruthène est en rébellion... Or les Hetmans de la Couronne, qui sont les gardiens vigilants de la République et qui répriment la licence des paysans des confins, n'ont jamais remarqué rien de blâmable contre sa Majesté, notre Sire, et contre toute la République parmi le clergé orthodoxe : ils n'eussent point eu pitié de ces rebelles. Mais au contraire, ils ont trouvé toute espèce de bonne volonté et de bons services dans le clergé ruthène, ce dont ils ont fait déclaration *publice* au Sénat devant Sa Majesté, notre Gracieux Sire » [4].

Ainsi qu'on peut le remarquer, Mohila se désolidarise complètement, avec son clergé, des mouvements de rébellion populaire. Les écrivains ruthènes n'auront aucune sympathie non plus pour les soulèvements cosaques. Ainsi Kalnofojskij, dédiant en 1638 un ouvrage à Élie Četvertinskij [5], félicite celui-ci de ses hauts faits,

[1] Dédicace d'un *Triodion*, Kiev, 1631.

[2] Dédicace du *Krest Christa Spasitelja*, Kiev, 1632.

[3] Dédicace d'un *Učitel'noe Evangelie*, Kiev, 1637.

[4] *Rebellionis* też przeciwko Majestatu Jego królewskiej Mści, Pana naszego Miłościwego y wszystkiey Rzeczyposp. *arguit* Duchowieństwo Prawosławne Ruskie tenże ożuwca : a kim świadczy, Popem bezimiennym jakimś, że piany na haro wyjeżdżal. *Ergo* wszystkie Duchowieństwo Ruskie rebellizowano... Jaśnie Wielmożni bowiem Ich MM. PP. Hetmani Koronni czułemi będąc stróżami Rzeczyposp. a wskramiając swawolę chłopów Ukraińskich, nigdy nic zdrożnego przeciwko Majestatowi I. K. M. Pana naszego Miłościwego y wszystkiey Rzeczyposp. po Duchowieństwie Ruskim Prawosławnym nie postrzegli, bo pewnieby Ich MM. takowym Swowolnikom nie folgowali y owszem wszelkiej ochoty y usługi po Duchowieństwie Ruskim doznawali : o czym y w Senacie *publice* przed I. K. M. Panem Miłościwym declarowli » (*Lithos*, Kiev, 1644, dédicace, f. 4).

[5] Τερατουργημα *lubo čuda...*, Kiev, 1638.

et en particulier de son triomphe sur « les rebelles, les affreux Cosaques ». A l'enterrement de ce prince, Ignace Starušič, en présence de Mohila, félicite le défunt de ce que, aux côtés de Potocki [1], avec ses frères, les très chers seigneurs polonais, il avait confondu l'audace des rebelles du Dniéper... et couvert les champs sur un mille des corps sans vie des cosaques.

Dans l'éloge funèbre en vers de l'hetman Pierre Konaševič-Sahajdačnyj, la fidélité à la République est célébrée et recommandée, comme si des Polonais et non des Ruthènes de Kiev eussent rédigé ce panégyrique [2]. Quant au meilleur des prédicateurs ruthènes, Antoine Radivilovskij, il lui arriva souvent de faire allusion dans ses sermons à la République dont il se montre le citoyen fidèle, alors que jamais il ne parla des Zaporogues ni de leurs tendances démocratiques [3].

En somme, le réel attachement que les Ruthènes gardaient pour le passé glorieux des princes de Kiev ne les empêchait pas de témoigner à la République une fidélité dont les manifestations multiples illustrent la sincérité. Le tsar de Moscou a beau être le « tsar orthodoxe », et les Cosaques peuvent s'intituler défenseurs de l'orthodoxie : l'attachement au Roi de Pologne ne connaît pas d'hésitation. Ceci explique que les critiques adressées par les Ruthènes à la culture et à la langue que leur apportait le contact avec les Polonais n'existent, très rares, qu'en fonction du conflit religieux : ce sont des condamnations générales portées contre le savoir dont l'analogue se retrouvera à Moscou quand Nikon ou Pierre le Grand voudront sortir de l'ornière de la tradition.

Les Ruthènes n'eurent pas du reste une attitude passive en face de la civilisation de la Renaissance qui leur arrivait par la Pologne : les plus intelligents d'entre eux lui firent un accueil enthousiaste. Quelques moines appréhendèrent bien les formes nouvelles de pensée et de style, mais la plupart furent séduits au point de faire élever leurs enfants, au péril de l'orthodoxie, dans des collèges protestants ou catholiques. Eux-mêmes se servirent sans scrupule du

[1] «крнобрость днепровых ребелизантовъ, дурною бутою ушикованую, з сердечными кавалерами полскими, братіею своею, помешалъ, стелючи поля на милю бездушнымъ трупомъ козацкимъ». M. Voznjak, qui cite ces deux passages (*Istorija ukrajins'koji literatury*, tome II, p. 301), y voit une preuve de « divorce entre les érudits de Kiev et les intérêts nationaux ». C'est peut-être oublier que les Cosaques se présentaient surtout pour les contemporains comme des pillards et que leur triomphe amena la fameuse « ruine » de Kiev.

[2] Publié à Kiev en 1622 par Cassien Sakovič, recteur des écoles de Kiev, et composé par les élèves de cette école : вѣршѣ на жалосный погребъ зацного рыцера Петра Конашевича Сагайдачного.

[3] M. Markovskij, *Antonij Radivilovskij*, pp. 62-63.

polonais et témoignèrent au besoin de l'intérêt qu'offrait pour les Ruthènes l'étude du latin et du polonais. Rappellerons-nous la façon dont les collaborateurs de Mohila défendirent l'utilité des études nouvelles, ou l'apologie que fit des Jésuites Lazare Baranovič ? On découvrirait sans peine d'autres témoignages.

Ainsi, dès 1617, les Ruthènes uniates répondaient comme suit à leurs compatriotes orthodoxes qui les accusaient de se mettre à l'école des Jésuites : « Certains, à Vilna, nous tiennent en suspicion, disant que nous marchons avec les pères jésuites. Voici en cette affaire la justification que nous donnons de nous-mêmes : la simple raison naturelle apprend à l'homme, s'il lui faut une chose et qu'il ne l'ait pas chez lui, à la chercher chez le voisin. Nos frères en religion ont besoin de science pour propager la gloire de Dieu. Nous ne pouvons pas encore la trouver chez nous. Quoi d'étonnant à ce que nous allions la chercher chez ceux qui la possèdent, de plus chez nos voisins, nos concitoyens, nos frères ? Nous n'avons pas affaire à des ennemis, nous n'agissons pas comme d'autres qui nous blâment et qui fournissent leurs écoles de maîtres venus de Dantzig, de Königsberg, de la communauté protestante de Vilna, et qui leur confient leurs chers petits enfants [1]... »

Et Léon Krevza continue sur ce ton en montrant que l'instruction est un des grands bienfaits que l'Union ait apporté aux Ruthènes : il énumère les divers collèges où, dès à présent, ils peuvent faire des études ; il compte qu'au reste on leur fournira bientôt même un enseignement du grec, et il s'écrie : « Quel grand bien nous pouvons espérer en peu de temps ; et que sera-ce quand les générations arriveront successivement, comme nos pays ruthènes seront vite remplis de gens savants !... Les patriarches de Constantinople ont-ils rien fait de semblable depuis sept cents ans que la Ruthénie a reçu d'eux le christianisme [2] ? » S'ils avaient quelque

[1] « Niektórzy w Wilnie maią nas w podeyrzeniu, że z oycami iezuitami nakładamy. Y wtym sprawę taką o sobie daiemy. Sam rozum przyrodzony uczy człowieka, ieśli mu czego potrzeba a niema doma, szuka u sąsiada. Potrzeba iest nauki braci naszey zakonney dla rozmnożenia chwały Bożey. Doma ieszcze iey mieć nie możemy. Cóż za dziw, kiedy po nią chodzimy do tych którzy ią maią, a do sąsiad swoich, tegoż miasta obywatelów, braci naszey ? Nie do nieprzyiaciół, nie tak, iako drudzy, co nas strofuią, którzy do szkoły swoiey nabywaią mistrzów ze Gdańska, z Królewca, ze Zboru z Vilna, y tym poruczaią miłe dziatki swoie » (L. Krevza, *Obrona iedności cerkiewney...*, Vilna, 1617, dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 285).

[2] Iak wielkiego dobra spodziewać się mamy w krótkim czasie, a ile kiedy po inniych będą następować drudzy, iak prędko nasze kraie ruskie pełne będą ludzi uczonych » (*Ibid.*, col. 286, 287).

« Uczyniliż co podobnego temu patryarchowi Carogrodzcy przez siedem set lat, iako sie Ruś okrzcila ? » (*Ibid.*, col. 287).

amour-propre, les Ruthènes pouvaient toujours s'en tirer en déclarant avec Zacharie Kopystenskij que « chez les Latins la sagesse est grecque », que, lorsque les Romains se louent de leur science de ce monde « ils se glorifient des plumes d'autrui et s'enveloppent dans un vêtement qui n'est pas à eux ». Les Ruthènes qui se mettent à l'école de l'Occident ne font donc qu'aller y rechercher ce qui est à eux [1].

Ce zèle, chez les uniates surtout, ne fut pas toujours assez éclairé, et Cassien Sakovič, dans sa *Perspektiwa*, leur reprochait de s' « italianiser » en substituant par exemple le mot *évêque* au vieux terme slave de *vladyka*. Le *Zwierciadło* (Vilna, 1645) n'en essaye pas moins de répondre et conclut avec quelque impatience : « Pourquoi n'est-il pas permis à un Ruthène d'adopter ce qui est bon ? Pourquoi la *Perspective* dit-elle qu'il n'y a rien de pis que lorsqu'un Ruthène s'italianise [2] ? »

Et, longtemps après que Kiev sera englobé dans l'empire de Russie, en 1729, voici le petit discours qu'un professeur de rhétorique adressera encore à ses élèves pour les encourager au milieu de l'année scolaire : « O vous, chers nourrissons de Pallas, qui avez été nourri dès le berceau du doux lait des bonnes lettres... ce n'est pas qu'en Russie, votre propre patrie, que vous attend la gloire et sa sublime louange mais dans les contrées les plus lointaines. Car de la façon dont on peut imaginer, ordonner, orner et prononcer les discours aussi bien à Prague, qu'à Rome, à Paris et à Venise, de ces trésors immenses des arts libéraux, vous êtes entré en possession en toute abondance dans le sein et les limites de la patrie... On se demandera sans pouvoir y répondre si cet étranger est un Russe ou un Français, un Gaulois ou un Germain, un Romain, un Vénitien, ou un Grec ? Tous ces hommes si divers sont un ; ils sont voisins quoiqu'une étendue immense les sépare ; et, quoique ce soient des fils très opposés d'une même mère, ils n'ont qu'une âme et qu'un

[1] « Мудрость у Латинниковъ Грецкая... А што ся Римляне хвалятъ наукою тогосвѣтною —«чужимъ перьемъ хвалятся», «въ чужомъ плащу напинаются» (Z. Kopystenskij, *Palinodija*, 1621, dans les *Pamjatniki polemičeskoj literatury*, tome I, col. 900).

[2] « Coż tu za niesłuszność Perspektiwa widzi, ze *Episcopus* zostawszy prawdziwym Episkopem tak się tytułuie, iako go Ociec Swięty nominuie, iako go Królowie Naiaśnieyszy, y wszytka Rzeczposp. honoruie ? y dla tegoż Rusin zwłoszeie ? nad którego (powiada) niemasz nic gorszego, wszak to imię Episcop nie z Włoch przyniesione, ale *per Traditionem Apostolicam*, z Graecyey, iakom wyżey ukazał... » ;

« ... czemuż y Rusinowi nie wolno *amplecti quod bonum est* ? Czemu Perspektywa powiada, niemasz nic gorszego, iako gdy Rusin zwłoszeie » (*Zwierciadło albo zasłona*, Vilna, 1645, pp. 30 et 32).

cœur »[1]. L'idéal de ce professeur était donc de former des élèves qui fussent si complètement occidentaux qu'il aurait été impossible de les distinguer des étudiants de France, de Bohême ou d'Allemagne.

Ainsi, du côté ruthène, il n'y avait guère que respect pour la civilisation qu'apportait la Pologne et admiration sincère pour la réussite du Siècle d'Or. C'est ce qui permettait à Sébastien Klonowic d'écrire dans ses *Élégies sur la mort de Kochanowski* que Léopol et Vilna n'avaient pas moins pleuré le grand poète que les pays polonais :

> Płacze cię Litwa spolszczała, żałuje cię silno
> Janie, dwugrodne Wilno,
> Porządny Lwów w ruskich krajach, uczonych uciecha,
> Płacze godnego Lecha[2].

Lazare Baranovič exprime mieux que quiconque et l'influence exercée par la Pologne et la reconnaissance qu'un Ruthène pouvait ressentir pour cette action. Baranovič était orthodoxe et dédia la plupart de ses ouvrages au tsar de Moscou. Il souhaitait la prospérité de l'état moscovite, mais il sentait l'originalité de sa propre culture, et ce dont il rêvait pour concilier toutes ses sympathies, c'était d'une alliance entre la Pologne et les pays ruthènes et russes qui eût assuré le triomphe de la chrétienté sur le Turc infidèle. Son cri de ralliement rappelait celui que des Slaves du Sud, tels que le Bosniaque Michel Konstantinovič et le Dalmate Tranquillus Andronicus, avaient lancé au XVIe siècle, et auquel les écrivains polonais Stanislas Orzechowski, Paproski, Pierre Grabowski, Joseph Wereszczyński avaient fait un écho enthousiaste. On sait du reste la mort, en 1444, de Ladislas III sous Varna et, en

[1] « Vos vero, dilectissimi Palladis alumni, dulci ipsis a cunabulis litterarum nutriti lacte... vos manet non modo in Russia patria germana, ast autem in remotissimis terrarum regionibus excelsum posterae gloriae encomium. Nam eas orationes quae possunt cogitari, concipi et inveniri et tradi, Pragae, Romae, Parizyis et Venetiis immensae artium liberalium divitiae, intra viscera et limina Patriae, imo ipsa in domo possideritis abunde et laute... Ignoscat modo quisquis peregrinus Rossusne est an Francus, Gallus ne an Venetus et Graecus : omnes hi diversissimi sunt unum et distantissimi immenso spacio vicini et discordissimae matris fratres unanimes et accordes » (Benjamin Bogacki, *Opus de arte rhetorica in 4 libros divisum, instituendae Roxolandae Juventuti pro modo et faciliore norma, in signae religionis orthodoxis... traditum in almo Collegio Kijovomohileano, anno Di 1729*, manuscrit de la Bibliothèque Krasiński à Varsovie, nº 3.385, f. 145, verso).

[2] S. Klonowic, *Żale nagrobne na Jana Kochanowskiego*, Cracovie, 1585 (cité par Pervol'f, *Slavjane...*, tome III, p. 148).

1683, la victoire de Vienne remportée par Sobieski sur les Turcs. Mais, comme Baranovič écrivit à un moment où les guerres de la Cosaquerie commençaient à éveiller de la haine contre la Pologne dans les pays ruthènes, il se donna le rôle de pacificateur et prêcha la réconciliation entre les deux peuples. Aussi le vit-on maudire les arguties théologiques qui furent la première cause de discorde : « Il vaudrait beaucoup mieux que le Ruthène et le Polonais et que tous ceux qui se glorifient de la Croix Sainte attrapent le chien de leur fusil pour tirer sur le Turc et ne s'arrachent pas de plume entre eux *de Processione Spiritus Sancti* [1]. »

Ailleurs, il signalera quel tort font au rapprochement des querelles ridicules comme celle du calendrier qui se traduit par de graves désaccords dans les ménages mixtes où l'un est en fête quand l'autre jeûne encore [2]... Il envisage même l'acceptation de l'union religieuse [3], dès que possible, mais pour l'instant, Lazare Baranovič croyait plus opportun de rappeler aux Polonais et aux Ruthènes, et même aux Moscovites, qu'ils étaient frères et surtout qu'ils avaient une tâche commune à mener : la croisade contre le Turc. Il les flattait, les uns et les autres, en montrant leur zèle pour la foi. Telle la petite pièce assez gauche contenue dans la *Lutnia Apollinowa* et dédiée au tsar de Moscou, intitulée : *Bywali iacy Ruś y Polacy*. Elle est ainsi conçue : « Lorsqu'on lisait l'Évangile les armes tirées des fourreaux, — ceci se passait dans la Couronne — les Polonais donnaient à connaître qu'ils étaient prêts à descendre dans la tombe pour défendre les paroles du Seigneur. Le Ruthène ne se laisse pas dépasser sur ce point, car il est prêt à mourir pour la bonté de sa foi : Que Dieu en récompense vous bénisse et continue à glorifier votre peuple illustre » [4].

[1] « Raczey by Rusinowi z Polakiem, y kożdemu kto się tylko krzyżem Swiętym chwali, na turka spolnie dobyc kurka, a nie z sobą *de Processione Spiritus Sancti* dobywać piórka » (*Noticy Pięć*, 1680, p. 47).

[2] « A kalendarz, artykuł Minucyarski, nie kościelny, ni cerkiewny... » (*Wieniec Bożey Matki*, 2e partie, p. 42). Suit une longue pièce de 82 vers intitulée *Repete quae pulchra*, où on lit entre autres :

Gdy by jeden kalendarz obom był odkryty
Do kościołów y Cerkwi dzwoniob iednako
Mąż Lech żenie by Rusce niemówił ladako.
Ten je, a ta zaś posci ; jaką ma być zgoda,
Z kalendarza różnego pewna nie pogoda (*ibid.*, p. 43).

[3] « Prędko by sie Ruś z Lachami pogodziła, gdyby oba y Piotra w pokorze słuchali, ato jeden drugiemu niwczym nieustępnie... » (*Notiy pięć*, p. 325).

[4] Ewangelia gdy czytano, bronie
Gole dobyto, było to w Koronie,
Polacy dali znać z tego po sobie
Przy Słowach Pańskich gotowi być w grobie.

Mais, surtout, Baranovič affirma que, dans ce bon froment que représentaient aussi bien les Polonais que les Ruthènes (et les Russes), c'était le diable qui était venu jeter l'ivraie [1]. Il composa des prières pour demander la réconciliation comme celle-ci : « Seigneur fais l'accord entre des frères, toi qui n'as pas craint de nous appeler frères. Les Ruthènes et les Polonais ont été et sont des frères. Bien qu'en colère, que l'un ne parle point mal de l'autre !... Les Ruthènes ne doivent point dire de choses désagréables aux Lechs, ils n'ont pas à se gausser ni à se moquer l'un de l'autre, car pour le Seigneur tout moqueur est en détestation » [2].

Plus précisément, il imaginait une ligue des peuples chrétiens dirigée par le tsar Théodore Alekseevič qui aurait mené campagne contre le Turc dont la menace pesait toujours sur Kiev et dont la domination s'étendait sur les Lieux Saints [3]. La collaboration intime qu'il désirait voir s'établir entre Ruthènes et Polonais trouva une image très heureuse pour s'exprimer, une de ces images qui font souhaiter aujourd'hui encore l'heureuse symbiose des deux peuples : « Ruthènes et Polonais, c'est tout comme un écheveau d'or, on ne saurait isoler l'or de la soie qui le soutient car cela ne se

Rusin Polaka niewyda w tey mierze
Bo gotów umrzeć swey dobrey wierze.
Niechay was Pan Bog zato błogosławi
A Sławny Naród y daley sławi.
(*Lutnia Apollinowa*, p. 527).

[1] Rodzeni bracia, pszenica oboje,
Wsiał czart kąkole, kąkol niech sam poje ;
Oni jak bracia niech pszenicę jedzą,
Za jednym stołem niech u Pana siedzą :
A pies piekielny niech do piekła bieży,
Więcej nie wadzi onych, niech tam leży.
(*Wieniec Bożey Matki*, Rara concordia fratrum, 2e partie, p. 42).
Kąkol czart wsiał ; Lech, Rusin są przenica oba,
By tylko byli w zgodzie, byłab z nich ozdoba.
Haeretyk : to otręby, y Ruś ich nie lubi ;
Rusin a Lech darmo sie jeden z drugim gubi,
Kiedy byli we zgodzie, Tatarz, Turków bili ;
Day Boże, by tę zgodę znowu odnowili.
(*id.*, *Repete quae pulchra*, p. 43).

[2] Panie pogódz Bracia, który się y sam nie wstydzisz nas Bracia nazywać
...Rus' i Lachi byli y są Bracia ;
Choć y w gniewie, niech jeden o drugim
Źle nie mówi...
Rusi Lechom nie trzeba przykro mówić : jeden drugiemu nie ma kobuzać różnie się naśmiewać, bo obrzydkośćią Panu jest każdy naśmienca (*Noticy pięć*, Rara concordia fratrum, p. 317).

[3] *Wieniec Bożey Matki*, pp. 72-73).

peut séparer : de l'or tout seul on ne pourrait faire un fil car il est frêle, il ne se laisse pas coudre, il faut y ajouter la soie et c'est pourquoi il faut garder ensemble l'or et la soie. [Ici s'insère une hyperbole sur les deux natures de Jésus-Christ]. Ainsi les Ruthènes ne se doivent point séparer des Polonais et les Polonais des Ruthènes. Comme nous sommes l'Orient, à nous conviendrait l'or, et à l'Occident la soie ; pourtant, nous vous cédons l'or, frères aimés, et nous prenons pour nous la soie ; mais seulement que nous ne soyons pas *divisi*, car ainsi nous ne ferions rien ! [1] ».

Cette sympathie explique ce vœu bien rare d'égale prospérité souhaitée aux deux aigles polonais et moscovite.

Do Orłów Moskiewskiego i Polskiego
Author im życzy wszytkiego dobrego [2].

On trouverait des souhaits analogues d'entente entre le tsar et les monarques chrétiens chez Innocent Gizel' et Johannice Galjatovskij [3].

Si l'on pouvait douter encore que le progrès de la langue polonaise vers l'Orient s'est trouvé dû à une supériorité de civilisation, et non pas à une pression politique, on pourrait observer le succès du polonais à Moscou même, chez l'ennemi irréductible de la République. I. Šljapkin, dans son *St Dimitri de Rostov*, a rassemblé sur ce point des données nombreuses [4] et qui pourraient encore être augmentées. Ainsi, dans l'inventaire du Zaikonospasskij Monastyr' à Moscou, dressé en 1689, on trouve enregistrés 125 livres polonais et 414 livres latins [5]. Il y avait encore des ouvrages en ces deux langues dans la bibliothèque du patriarche Nikon [6], dans

[1] « Ruś a Lachi, cewka złota, nie trzeba w niey rozwijać złota od jedwabiu, bo to pospolu chodzić ma sobie ; samym złotem nie mógłby nic zrobić, bo tęgie, nie da sie użyć na szycie ; trzeba do niego jedwabiu, y dla tego jedwab y złoto pospolu ważyć trzeba z sobą... Tak sie Ruś nie ma oddzielać od Lechów, Lechi od Rusi ; w pierworodney Cerkwi jedno to bylo : 12 Papieżów y Ruś y Lechi świecą... Chociaśmy Wschód, nam by złoto należało, Zachodowi jedwab ; jednak my wam starszey Braci złota ustąpujemy, jedwab sobie bierzemy, ale *divisi* bydź niechcemy, bo tak nic nie zrobiemy » (*Noticy Pięć*, 315-317).

[2] *Noticy Pięć*, page non numérotée... Suit un long commentaire de ce souhait dont la conclusion est toujours celle qui est chère à Baranovič : « Vous fixez le soleil, pourquoi clignez-vous en regardant le croissant ?... Patrzacie wy nie zmrazonym okiem na słońce, coż macie mrużyć na miesiąc patrząc ? »

[3] Sumcov, *L. Baranovič*, p. 125.

[4] I. Šljapkin, *Sv. Dimitrij Rostovskij*, pp. 52-108.

[5] *Vremennik Imperatorskago moskovskago obščestva istorii i drevnostej rossijskich*, tome XVI, pp. 53-67.

[6] *Ibid.*, tome XV, p. 2.

celle de Paul, métropolite de Sar et de Podon [1], et sur la tombe d'Arsène, évêque de Pskov, on gravait une épitaphe en grec, en allemand, en latin et en polonais (le slavon était absent) [2]. Les nobles moscovites eux aussi s'étaient mis à aimer les livres latins et polonais, si bien que Matvěev, dans son exil qui commença en 1681, pouvait se distraire en composant des *Vies* de saints en polonais, en latin et en russe [3]. Rappelons enfin que le tsar Théodore Aleksěevič, élève de Siméon de Polock, savait bien le latin, et qu'il lisait avec plaisir le polonais, s'il faut en croire les dédicaces des ouvrages en cette langue que rédigea Lazare Baranovič [4] ».

Les historiens ukrainiens sont sévères, à l'ordinaire, pour cette époque où l'influence de la culture et de la langue polonaises ne trouvaient devant elle aucun obstacle dans les pays ruthènes : ils y voient un engoûment aveugle qui se solda par une diminution de la conscience nationale. Ainsi Kuliš put-il écrire : « Cette science scolastique que Mohila introduisit à Kiev ne suscita qu'une imitation servile du polonais : elle n'inspira pas à la Ruthénie un seul vers poétique, elle rapprocha seulement les populations ruthènes et polonaises au point de lès confondre » [5].

Il est vrai que les personnages cultivés des pays ruthènes adoptant la langue, les genres littéraires et la civilisation que leur transmettait la Pologne n'avaient guère le souci de sauvegarder leur originalité culturelle. Parmi les merveilles qu'avaient transportées Mohila sur le « Parnasse » kiévien, ses disciples citent avec fierté l'imprimerie polonaise :

Есть добрый и Полской друкарнѣ початокъ
Жебы книгъ было розныхъ в' Парнассѣ достатокъ [6].

Mais, une fois encore, il faut se rendre compte qu'il n'existait pas

[1] *Ibid.*, tome V, *Směs'*, pp. 66-73.

[2] Vasiljev, *Istoriko-statističeskij očerk goroda Pskova*, tome II, 1878, p. 86, cité par I. Šljapkin, *Sv. Dimitrij Rostovskij*, p. 63.

[3] Stroev, *Bibliografičeskii slovar'*, p. 209.

[4] Lazare Baranovič écrivant au tsar Alexis en lui adressant ses œuvres dédiées aux tsarévitchs Théodore et Ivan, lui disait : « « Издахъ же языкомъ польскимъ, яко писахъ въ то время егда поляки отъ имени твоего царскаго къ скипетру короны польскіе молити помышляху, да крѣпчайше союзъ мирнаго соединенія укрѣпятъ... Извѣстенъ бо есмь, яко царевичъ Ѳедоръ Алексѣевичъ, не точїю нашимъ природнымъ, но и ляцкимъ языкомъ чтетъ книги... издахъ же языкомъ ляцкимъ, вѣмъ бо яко и Вашего Пресвѣтлаго Величества сигклитъ сего языка не гнушается, но чтутъ книги и исторіи ляцкія въ сладость » (I. Šljapkin, *Sv. Dimitrij Rostovskij*, p. 57, note 3, renvoi à I. Pervol'f, *Slavjanskaja vzaimnost'*, St-Pétersbourg, 1874, p. 232 ; voir aussi S. Solovjev, *Istorija Rossii*, kn. III, tome XIII, p. 806).

[5] Kuliš, *Otpadenie Malorossii...*, tome I, p. 180.

[6] Ευφωνία *veselobrmjačaja*, Kiev, 1633 ; cité par Chv. Titov, *Materijaly*, p. 309.

à proprement parler au XVIIe siècle de sentiment national comme nous l'entendons maintenant, et que le seul trait profond qui distinguât les Ruthènes à leurs propres yeux, c'était l'orthodoxie, ou plus exactement l'attachement au rite byzantino-slave. Quant aux traditions remontant aux principautés ruthènes, dans la mesure où celles-ci ne se confondaient pas avec la tradition religieuse, elles pouvaient se concilier avec la fidélité à la République, tout comme à la même époque un noble breton pouvait conserver sa fierté d'avoir été au service des ducs sans pour cela être moins dévoué au roi de France. L'assimilation culturelle et linguistique des pays ruthènes a beaucoup d'analogie avec ce qui s'est passé sur notre sol, dans nos différentes provinces, où tous les éléments cultivés sont devenus « français ».

Sans doute, il eût pu se faire qu'un Smotrickij comprît qu'au slavon pourrait être substitué une langue littéraire dont l'élément de base aurait été un parler ruthène déterminé, et il aurait ainsi devancé l'œuvre à laquelle Lomonosov devait s'attacher pour le grand russe au XVIIIe siècle. Mais il faut reconnaître que les circonstances étaient peu favorables. C'est la cour et la ville qui, lorsqu'un peuple n'est pas largement éveillé, créent le milieu où les novateurs puisent inspiration et force : or, les salons comme les châteaux, en pays ruthène, ont été les premiers à faire usage du polonais.

Le polonais a donc été adopté dans ce pays en tant que langue représentant une civilisation supérieure, au même titre que le sera le russe au cours du XVIIIe et du XIXe siècle dans ces mêmes régions. C'est dire que l'impasse polonaise ne fut pas la seule dans laquelle s'engagèrent les Ruthènes, une fois qu'ils eurent senti que le slavon ne pouvait plus leur servir comme langue littéraire. Et maintenant même, où s'élaborent enfin un blanc russe et un ukrainien littéraires, on ne saurait dire que la crise ouverte au XVIe siècle ait trouvé sa solution définitive.

APPENDICE,

Texte latin de la Dédicace à Étienne Batory de la traduction du Statut lituanien :

« Mandasti itaque mihi, ut eas in Latinam conuerterem sermonem, quod utinam tam feliciter tibi praestare et mandata tua exequi potuissem, quam ea alacriter excepi et sum implere aggressus, malui enim vel ineptus esse interpres quam auctoritati mandatorum tuorum refractarius videri. Nemo tamen Ruthenici idiomatis peritus mirabitur ineptias interpretationis hujus meae, nam Ruteni nimis verbosi in scribendo sunt, perisologiis, tautologiis, pleonasmis, ceterisque scribendo vitiis laborant, itaque et conuoluta ita explicare interpretando conabar et superflua resecare, vt quoad eius fieri posset...

Atque utinam te Latinae linguae peritissimo rege auctore, in iis regionibus Latina lingua, quae hic prorsus exoleuerat, florescere incipiat ac veluti post liminio redeat. Non enim ignorare Maiestatem tuam arbitror, Lituanos gente Latinos esse, ex Italiaque oriundos in has regiones P. Libone, vel, ut vulgus, opinatur Palemone duce migrasse... Par itaque est ut ea lingua quae natiua et primigenia Lituanorum fuit, una ex tribus, quas Christus Deus noster dignas suo titulo ornando indicavit, Lituanis restituatur passimque hic in legibus, in priuilegiis ac diplomatibus, quod ab initio Christianismi factum accepimus, in edictis, in indiciis, in actionum formulis, in contractibus, in commerciis, in familiaribusque denique, si fieri possit, sermonibus frequentetur potius quam ascita ac barbara cum perpetuo ac hereditario Lituanorum hoste Moscho communis quae Latinam exulare hactenus coegit, cui restituendae Deus optimus maximus Lituaniae propitius, paulo ante te regem optima initia posuit qui Valeriano episcopo Vilnensi seni et pio, et in disciplina reipublicae erudito, inspirauit, vt Collegium exaedificaret, rebusque ad vitam commode degendam necessariis, in primaria Lituaniae urbe Vilna illustri liberalitate instrueret, in quod adsciseeret viros vitae sanctimonia et bonorum artium cognitione Latinarumque litterarum peritia insignes, qui ab imitatione et professione Iesu Christi doctrinae, Iesuitae vocantur. Ii et popu-

lum salutiferis diuinisque institutis informant et iuventutem ad omnem pietatem instituunt, et artes liberales perdocent et Latinae linguae semina laetissima fruge pullulantia spargunt. Videre enim iam hic licet adolescentes ac pene pueros, non toto quisquennio, quo schola haec Vilnae haberi caepta est, ita in usu Latine loquendi et eleganter scribendi proficere, ut nec illis cedant qui in externa gymnasia magno suo et parentum sumptu eorundem studiorum caussa, immensa terrarum spatia confecerunt. Spes itaque nos certissima tenet, si tua Maiestas paululum adniti voluerit, ad idque iuventutis in Latinae linguae cognitione se in Lituania exercendis studium, auctoritatem suam adhibuerit, fore ut cito Latina lingua, Lituanorum natiua et propria, Lituanis restituatur, qua certe facilius multo et clarius leges, senatus consulta, principalia decreta, plebiscita actaque omnia publica et fori actiones scribi et ad laudem et gloriam huius praeclarae gentis a barbarie prorsus per omnia vindicatae, edi poterunt, atque ut alacriores ad complectandum sermonem Latinum sibi natiuum ac genuinum cum Russi tum Lituani reddantur...

Ac Lituanos fere omnes, agrestibus et aboriginibus exceptis, e Latio se profectos libenter agnoscere, et in laudis ac gloriae loco id ducere audimus quotidie, Russorum etiam nobilissimos quosque easdem cum eis origines habere, ex huius propagationis descriptione apparebit, sed ab religionis diversae cultum, qua Graecos infelici errore imitari maluerunt, a Lituanis seiunctos esse. Cur igitur non gloriosius ac laudabilius esse ducent, eorum linguam ad se, ut ante dictum est, postliminio reuocare ac fidem imitari, a quibus oriundos se ipsimet gloriantur quam Russicam istam barbaram in tam nobilem nationem inuectum tolerare ? Cur non putabunt maiore iure imitandos socios ac ciues suos, priscos illos Polonos, quos a Slauis ortos constat, qui tamen ita huic Slauicae suae Latinam linguam antetulerunt, ut patrum memoria etiam huius lingua imperiti, publice et priuato Latinis litteris utendum cibi putauerint, turpeque esse et plebeium duxerint, lingua Polona, quae eadem Slauicae, quis et Russicae huic cognata est, familiares etiam epistola conscribere, leges, instituta seu constitutiones, decreta, priuilegia, omniaque priuatorum publicarumque rerum monumenta Poloni latinis litteris conscripto habent. Recens iste in Polonia cancellarias inuectus Polonice scribendi mos est ; quam autem gratiam inuenerint et laudem sibi conciliauerint qui eum primi usurpare caeperunt, videbit posteritas. Verum id Polonis non ita vicio dari debet, qui natiua sua et genuina lingua uti incipiunt, sed Lituani non reprehendi non possunt qui ipsi suam una cum religione diuino beneficio sibi restitutam aspernantur ».

« Aut igitur Latine scribi leges curent Lituani, vel huic, quo scriptae hactenus exstant sermoni, regulas certasque loquendi et scribendi rationes praescribant, nam prius quam constrictus hic ad certum modum sermo fuerit, licebit unicuique arbitrio suo verba legis interpretari, et in suum detorquere sensum, quod Latine loquentibus ac scribentibus facere multa Grammaticorum praescripta prohibent ».

(*Statuta Magni Ducatus Lituaniae e Rutheno sermone in Latinum bona fide conuersa.* Dédicace, réimprimée dans l'*Archiwum komisyi prawniczej*, VII, pp. xviii-xxi).

INDEX.

TABLE DES MATIÈRES.

SECONDE PARTIE.

LES CAUSES.

Saint-Amand (Cher), France. — Imprimerie R. Bussière. — 18-2-1938.

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE

24. H. CHAMARD. — Joachim du Bellay .... 50 »
25. P. COLLINET. — L'ancienne Faculté de Droit de Douai (1562-1793) .... 24 »
26. G. PÉROT. — L'accent tonique dans la langue russe .... 40 »
27. M. DUFOUR. — Etude de métrique et de rythmique sur le Prométhée enchaîné d'Eschyle .... 10 »
28. M. DEMARTRES. — Sur certaines familles de courbes orthogonales et isothermes .... 10 »
29. C. EG. BERTRAND et CORNAILLE. — Etude sur quelques caractéristiques de la structure des filicinées actuelles. 1re partie, la masse libéroligneuse élémentaire des filicinées actuelles et ses principaux modes d'agencement dans la fronde ...... 48 »
30. G. LEFÈVRE. — Le traité « De usura » de Robert de Courçon .. 24 »

Nouvelle Série

SECTION DROIT-LETTRES

1. H. BORNECQUES. — Les déclamations et les déclamateurs .... 24 »
2. R. PINJON. — L'énigme sociale .... 10 »
3. DEROCQUIGNY. — Charles Lamb .... 48 »
4. THOMAS. — Le Décassyllabe roman .... 28 »
5. PIQUET. — Gottfried de Strasbourg .... 40 »
6. H. BORNECQUE. — Les clausules métriques latines .... 80 »
7. E. LANGLOIS. — Les manuscrits du Roman de la Rose ...... 48 »
8. LÉVY-BRUHL. — La denegatio actionis sous la procédure formulaire .... 12 »
9. RENÉ HUBERT. — Les sciences sociales dans l'Encyclopédie . 20 »
10. LÉON MIS. — Les œuvres dramatiques d'Otto Ludwig, de 1853 à 1865 .... 20 »
11. ASCOLI. — La Grande-Bretagne devant l'opinion française de la Guerre de Cent Ans à la fin du XVIe Siècle .... 50 »
12. M. SORRE. — L'industrie extractive : le bassin houiller, les carrières.
13. ASCOLI. — La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIe Siècle.
14. AUDRA. — L'influence française dans l'œuvre de Pope.
15. GAY. — Un siècle d'histoire Italienne.
16. A. MARTEL. — Michel Lomonosov et la langue littéraire russe, avec une préface par Paul BOYER .... 25 »
17. H. GOUHIER. — La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme I. Sous le signe de la Liberté.
18. H. GOUHIER. — *id.* II. Saint-Simon jusqu'à la Restauration.
19. A. MORET. — Le lyrisme baroque en Allemagne .... 60 »
20. A. MARTEL. — La langue polonaise dans les pays ruthènes : Ukraine et Russie Blanche (1569-1667), avec une préface par André MAZON .... 50 »